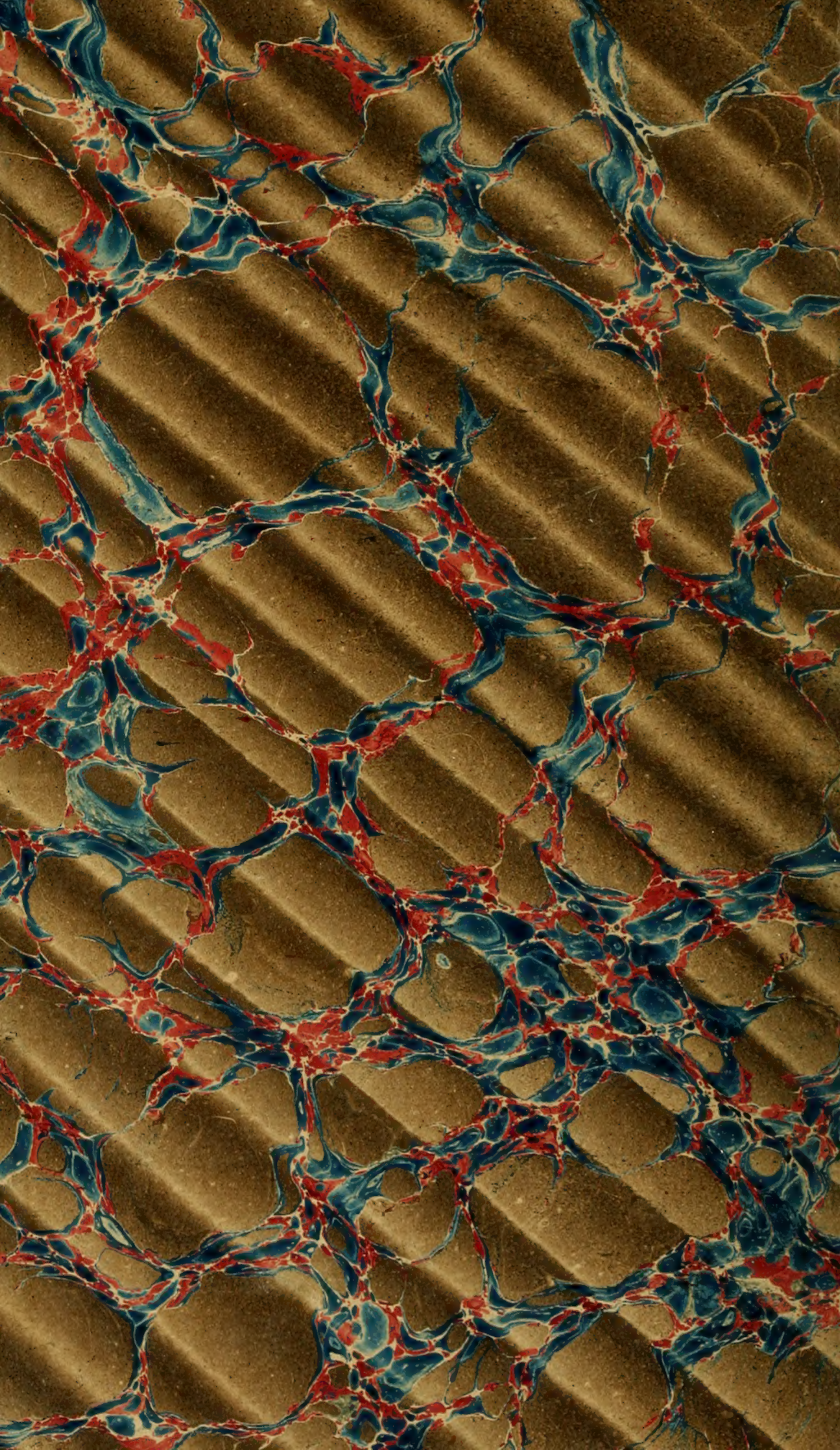
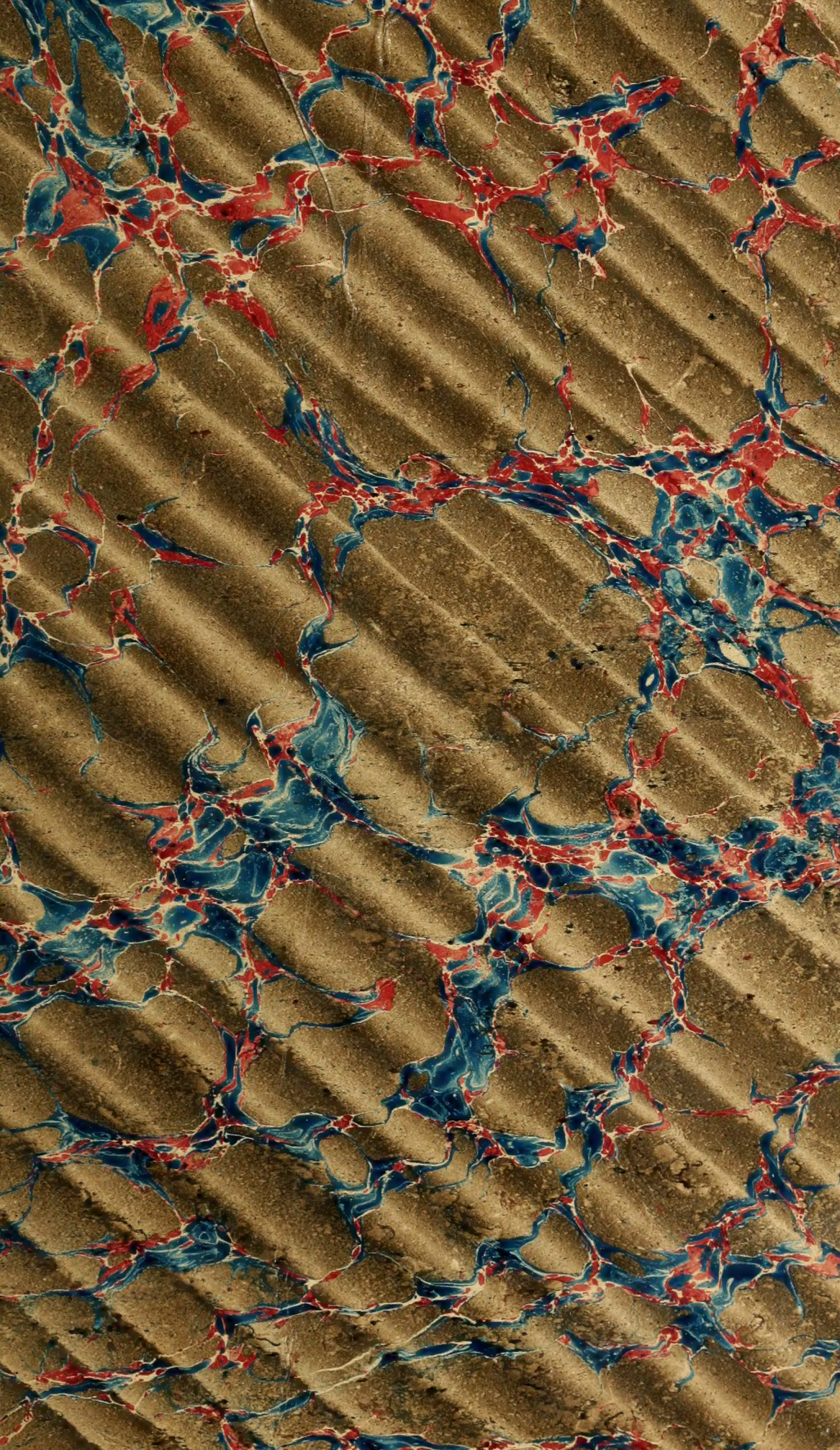
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY





REVUE

DES

LANGUES ROMANES

Montpellier. — Imprimerie centrale du Midi. (Hamelin Frères.)

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Quatrième Série

TOME TROISIÈME

TOME XXXIII DE LA COLLECTION

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue de l'Ancien-Courrier, n° 3

PARIS
JEAN MAISONNEUVE
LIBRAIRE-ÉDITEUR
25, QUAI VOLTAIRE

M DCCC LXXXIX

PC
2
R4
t.33

205-28

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

UN PROBLÈME DE CHRONOLOGIE LITTÉRAIRE ET PHILOLOGIQUE

Date présumable des « dialogues » de Fénelon « sur l'éloquence »

§ 1. *Ces dialogues ont-ils été composés pendant la jeunesse de Fénelon? — Témoignage des premiers éditeurs.*

Lorsque, de concert avec le marquis de Fénelon, le chevalier de Ramsay publia pour la première fois, en 1718, et trois ans après la mort de l'archevêque de Cambrai, les *Dialogues sur l'éloquence*[1], l'apparition de cette œuvre posthume produisit dans le monde littéraire un mouvement qui tenait à la fois de la surprise et de l'admiration. La plupart des gens du métier, déconcertés dans leurs idées et troublés dans leur routine, crièrent au scandale et ne craignirent pas de traiter l'auteur « d'écrivain sans goût et sans jugement[2]. » Quant à

[1] *Dialogues sur l'éloquence en général et sur celle de la chaire en particulier,* avec une *Lettre écrite à l'Académie françoise,* etc. A Paris, chez Jacques Estienne, 1718.

[2] Ce sont les termes mêmes de la *Biblioth. françoise*, t. X, 2e partie, art. III, p. 212. Amsterdam, Jean-Frèd. Bernard. — L'auteur de l'article rendait compte des *Observations adressées* à Rollin par Gibert, 1727.

l'ouvrage, c'était, à leur dire, « le fruit d'une imagination brillante, et non d'une mûre réflexion ; l'écrit d'un homme qui veut devenir académicien, mais qui ne l'est pas encore [1]. » Ils convenaient, d'ailleurs, que le livre était bien écrit et contenait de belles et bonnes choses [2] ; mais cette concession faite, et encore de mauvaise grâce, ils se hâtaient d'ajouter : « Comme certaines libéralités, au sentiment d'Horace, ne produisent que des ingrats, ainsi certains ouvrages ne produisent que des ignorants.

» Hæc seges indoctos tulit et feret omnibus annis [3]. »

C'est ainsi que s'exprimait, sur le compte du livre, un des maîtres les plus estimés de l'Université de Paris, M. Gibert, professeur de rhétorique au collége de Mazarin. Ce sentiment sévère n'était pas, il est vrai, partagé par tous les membres de l'Université. Chacun sait, en effet, que Rollin se fit, au contraire, le défenseur convaincu des idées émises dans les *Dialogues*. Le gros du public imita Rollin. Non moins frappé par l'éclat et la brillante facilité du style que par la nouveauté séduisante des vues, il applaudit avec enthousiasme.

Un doute partageait pourtant l'opinion. Gibert avait accusé l'auteur de ne point avoir mûrement réfléchi sur ses idées ; beaucoup de bons juges se demandaient, au contraire, comment des vues si profondes sur l'art oratoire, une connaissance si complète des maîtres et des modèles, pouvaient convenir à un jeune homme. Une œuvre pareille supposait, à leur sens, de la maturité et de l'expérience ; aussi refusaient-ils d'admettre, sur la foi des éditeurs, que Fénelon l'eût écrite dans sa jeunesse.

Cette opinion, si favorable au livre, avait conservé de graves et sérieux partisans à la fin du XVIIIe siècle. De ce nom-

[1] *Jugemens des savants sur les auteurs qui ont traité de la Rhétorique, avec un précis de la doctrine de ces auteurs*, tome III et dernier *contenant les maîtres les plus fameux qui ont écrit de l'Eloquence dans les derniers temps*, par M. Gibert, ancien recteur de l'Université de Paris, l'un des professeurs de rhétorique au collége de Mazarin. A Paris, chez Pierre-Alexandre Martin, 1719 ; in-12, p. 502.

[2] Gibert, *Jugemens des savants*, p. 502.

[3] Gibert, *Jugemens des savants*, etc., p. 504.

bre était le P. de Querbeuf, ancien membre de la Compagnie de Jésus et l'un des plus estimables biographes de l'archevêque de Cambrai. Dans la *Vie de Fénelon* qu'il a placée en tête de la belle édition Didot[1], après avoir analysé les idées émises dans les *Dialogues,* il ajoute en termes formels : « Nous croyons aussi nécessaire d'observer que ce n'est pas un ouvrage de sa jeunesse. Rien n'était plus loin de lui que la présomption, et, pour donner des règles sur un art aussi important, il attendit avec raison que l'âge, qu'une longue pratique, que l'étude et la méditation, lui en eussent donné une exacte et parfaite connaissance[2]. »

Le P. de Querbeuf est décisif, et, quoiqu'il ne donne aucune autre preuve de son affirmation tranchante que la modestie bien connue de Fénelon, son opinion n'est pas abandonnée et garde des défenseurs, même de nos jours. Récemment encore, M. l'abbé Hurel, à qui nous devons deux volumes intéressants sur les *Orateurs sacrés à la cour de Louis XIV,* semblait considérer les *Dialogues* comme une œuvre de vieillesse, écrite par Fénelon longtemps après les luttes du Quiétisme, et tout à la fin de sa vie[3].

C'est donner aux *Dialogues* la même date à peu près qu'à la lettre célèbre sur les occupations de l'Académie, et cependant

[1] *Œuvres complètes* de Fénelon. Paris, Didot l'aîné, 1787-1792; in-4°.

[2] *Vie de Fénelon,* livre I, p. 63, en tête de l'édition Didot, 1787-1792; in-4°, t. I, p. 63.

[3] *Les Orateurs sacrés à la cour de Louis XIV,* par l'abbé A. Hurel, deuxième édition. Paris, Didier et Cie, 1874 ; 2 vol. in-12. — Par une de ces préoccupations singulières, mais qui obsèdent souvent les meilleurs esprits, M. l'abbé Hurel confond, par deux fois, la date de la publication des *Dialogues* avec celle de leur composition. Il dit, tome II, p. 24, note 1 : « Ce jugement de Fénelon nous étonne en ce qu'il paraît ne se souvenir plus de Bossuet et le mettre au rang des déclamateurs, mais d'abord l'ex-quiétiste écrivait cela en 1718. » — Plus loin, à propos de Massillon, que M. l'abbé Hurel croit désigné dans les *Dialogues*, par ces mots : M*** est l'Isocrate de notre temps, il met en note : « Il faut se rappeler que les *Dialogues sur l'éloquence* parurent en 1718, alors que Massillon était en plein dans cette seconde manière, plus molle ou, si l'on veut, moins ferme, dont le *Petit Carême* offre le monument, p. 201. » Ainsi Fénelon, mort le 1er janvier 1715, a eu connaissance du *Petit Carême*, prononcé en 1718 : étrange distraction, dont M. l'abbé Hurel n'a certainement pas eu conscience, mais qui prouve du moins qu'à ses yeux les *Dialogues* ont été composés dans les derniers jours de Fénelon.

le chevalier de Ramsay, qui mit au jour l'œuvre posthume de Fénelon, en y joignant la *Lettre à l'Académie*, déjà publiée une première fois, a dit formellement dans sa Préface : « De ces deux ouvrages, le premier n'avait pas encore paru et a été composé dans la jeunesse de feu M. de Cambrai ; le second l'a été dans les derniers temps de sa vie [1]. » Est-il possible d'être plus clair ? A ce témoignage si précis vient s'ajouter encore celui du petit-neveu de l'auteur. Le marquis de Fénelon a, par deux fois, en 1734 et en 1747, tenu le même langage que le chevalier de Ramsay. Après ces deux affirmations solennelles, est-il possible de douter? Des raisons plus ou moins conjecturales ne donnent pas le droit de contester l'assertion de ceux qui non-seulement ont eu l'œuvre manuscrite entre les mains et l'ont publiée les premiers, mais qui ont entendu sur l'époque de sa composition les déclarations de Fénelon lui-même.

§ 2. *Comparaison des* Dialogues *avec la* Lettre a l'Académie

Si pourtant l'on rejette des témoignages aussi exprès, aussi considérables, pour s'en tenir au seul examen des *Dialogues* et de la *Lettre à l'Académie*, il me semble que l'on ne saurait hésiter longtemps et que l'on ne tardera pas à reconnaître une différence manifeste entre les deux livres. Assurément, dans l'un et l'autre on retrouve également Fénelon. « Si jamais homme, dit Voltaire, n'a eu qu'un style, c'est lui. C'est partout *Télémaque*. La douceur, l'harmonie, la peinture naïve et riante des choses communes, voilà son caractère [2]. » C'est le même style assurément, mais combien l'art paraît plus consommé dans la *Lettre à l'Académie*.

L'auteur s'y montre en pleine possession de lui-même, sa parole y coule de source. C'est bien là « cette diction simple et dégagée, où tout se développe de soi-même et va au devant du lecteur. » Sans doute cette facilité brillante se montre déjà

[1] Voyez le *Catalogue* des ouvrages de Fénelon, joint par le marquis, son petit-neveu, à l'édition de *Télémaque* de 1734. Ce catalogue se trouve aussi dans l'édition de l'*Examen de conscience pour un roi*, donnée à Londres, en 1747 ; in-12. — Cf. l'abbé Gosselin, *Histoire littéraire de Fénelon*, dans l'édition des *Œuvres complètes de Fenelon*, de Lefort. Lille, 1851 ; gr. in-8°, t. I, p. 101, note 10. — [2] *Lettre à l'abbé d'Olivet*. Cirey, 6 janvier 1736.

dans les *Dialogues ;* dès qu'ils parurent, un critique acerbe et malveillant ne pouvait s'empêcher d'y louer une légèreté de style qui faisait plaisir[1]. Pourtant, tout léger qu'il soit en effet, ce style ne court pas, avec la rapide aisance des dernières années; il s'arrête dans des constructions embarrassées : c'est la prose un peu traînante dont parle Voltaire. On y sent un esprit puissant et original, déjà sûr de lui-même, déjà maître de sa parole et de sa pensée, mais qui fait l'essai de ses forces. Sans manquer de naturel et de confiance, il manque encore un peu d'habitude et d'aplomb. Cette inexpérience d'un grand écrivain a sa grâce naïve; elle donne même du relief et de la variété à l'expression : c'est l'embarras, exempt de gaucherie, d'un homme bien élevé qui fait ses débuts dans le monde.

Les idées participent de cette jeunesse du style; non-seulement elles sont neuves et hardies, comme toutes celles de Fénelon, mais elles se présentent avec une sorte de présomption juvénile, convenable à cet âge heureux qui méconnaît la crainte. Plus tard, on aura la même indépendance de doctrine; mais alors on trouvera que « la singularité est dangereuse en tout[2] » et l'on exposera ses opinions « avec cette autorité douce et persuasive d'un homme de génie vieillissant qui discute peu, qui se souvient, qui juge[3]. » Aujourd'hui l'on discute, l'on tranche, l'on provoque la contradiction; l'on ne craint pas d'étonner et de surprendre ; l'on tire vanité de paraître bizarre et singulier. Gibert a signalé ces défauts de jeunesse dès l'apparition du livre[4]. Il accuse à plusieurs reprises l'auteur des *Dialogues* d'avoir eu la passion de dire quelque chose de nouveau; de s'être égaré pour avoir voulu se distinguer[5]. Dans toutes les nouveautés du jeune écrivain, il reconnaît un trait de cet esprit qui veut briller, non dans les mots, mais dans les décisions; non par la doctrine et la science, mais par les airs et par les manières[6].

[1] Gibert, *les Maîtres d'éloquence,* tome III, p. 480.

[2] *Lettre à l'Académie,* p. 171. — M. J.-B. Voisin, alors professeur au Lycée de Montpellier, a publié chez Garnier frères une excellente édition de la *Lettre à l'Académie.* — [3] Villemain, *Notice sur Fénelon.*

[4] Gibert, *les Maîtres d'éloquence,* tome III, p. 491.

[5] *Ibid.,* p. 478. — [6] *Ibid.,* p. 481.

Les jugements sur les personnes ne sont pas moins tranchants que les idées : les interlocuteurs des *Dialogues* condamnent, d'un mot et sans appel, les maîtres les plus célèbres et les orateurs les plus renommés. Isocrate n'a qu'une idée basse de l'éloquence. M. est l'Isocrate de notre temps ; Bourdaloue est un grand homme qui n'est pas orateur[1]. Fénelon, dans la suite, se montrera moins rude et son langage sera plus réservé. Il dira d'Isocrate qu'il est doux, insinuant et plein d'élégance[2] ; il recommandera Bourdaloue, comme un modèle dont la beauté ne consiste pas dans des mots[4] : il ira jusqu'à dire du style de cet illustre prédicateur qu'il a effacé tous les autres et qu'il est peut-être arrivé à la perfection dont notre langue est capable dans ce genre d'éloquence[4]. » Au demeurant, ses opinions sont restées les mêmes ; s'il se modère sur le compte d'Isocrate, il ne l'estime pas davantage, et, s'il convient que Bourdaloue a presque atteint la perfection dont notre langue est capable, en somme il ne lui accorde pas grand'chose. Ainsi que Voltaire[5], Fénelon ne tenait pas notre langue en grande estime et ne croyait pas les Français fort éloquents.

Néanmoins l'expérience avait adouci l'âpreté de ses idées et rendu son esprit moins exigeant. L'abbé de Fénelon, dans la ferveur de son enthousiasme, cherchait vainement parmi les prédicateurs les plus fameux de son temps l'orateur parfait dont il s'était formé l'image : l'archevêque de Cambrai, familiarisé avec la faiblesse humaine, n'espérait plus rencontrer la perfection absolue et se résignait à admirer celui qui

[1] *Dialogues sur l'éloquence*, nouvelle édition par C. O. Delzons. Paris, Hachette, 1850 ; in-12, pp. 82 et 66. — C'est à cette édition que nous emprunterons nos citations.

[2] *Lettre à l'Académie*, p. 46.

[3] *Corresp. de Fenelon*. Paris, Ferra jeune et Adrien le Clere, 1827, t. II, p. 315. *Lettres diverses*, 13 *à un jeune Ecclésiastique sur les qualités que doit avoir l'éloquence de la chaire*. Cette lettre, citée dans la préface des *Sermons* du P. Soanen (Lyon, 1767, 2 vol. in-12), mérite-t-elle une grande confiance ?

[4] *Mémoire sur les occupations de l'Académie française*, éd. de Versailles, XXI, p. 53.

[5] Franchement, nous autres Français, nous ne sommes guère éloquents. *Volt. à l'abbé d'Olivet*, 6 janvier 1736.

avait effacé tous les autres. Devenu juste envers l'homme, il restait rigoureux pour la langue.

La jeunesse de l'écrivain se trahit également dans la composition des *Dialogues*. Les idées, surtout dans le troisième, ne s'enchaînent point entre elles par un lien toujours visible: elles arrivent un peu sans ordre et, pour ainsi dire, au fil de la parole. Il n'en est plus ainsi dans la *Lettre à l'Académie :* tout en paraissant seulement causer et se souvenir, Fénelon y présente ses pensées dans un arrangement net, facile à suivre, d'après un plan arrêté d'avance. C'est qu'en 1713, si l'archevêque de Cambrai n'approuvait pas plus qu'autrefois l'usage des divisions artificielles et géométriques, il comprenait mieux la nécessité d'un ordre visible, moins « pour aider la mémoire de celui qui parle que pour soulager l'attention de ceux qui écoutent. »

Ainsi, dans les *Dialogues* tout laisse apercevoir la jeunesse ; tout décèle l'inexpérience, mais celle d'un homme de génie dont les coups d'essai sont des coups de maître.

§ 3. *Les Archaïsmes des* Dialogues

Et si l'on se défie de cette impression qui peut être l'illusion d'un esprit prévenu, et qu'au lieu de considérer l'ouvrage dans son ensemble et d'une vue générale, on veuille l'examiner avec attention dans le détail et à la loupe, le résultat sera le même. On arrivera bientôt à se convaincre, par des preuves manifestes et palpables, que les *Dialogues sur l'éloquence* sont bien plus anciens que la *Lettre à l'Académie.*

Commençons par recourir dans cet examen aux procédés minutieux de la philologie ; pesons les mots, décomposons les tournures, rendons-nous un compte exact et précis de la grammaire suivie par Fénelon aux deux époques. N'est-ce pas employer contre cet aimable écrivain une méthode qu'il réprouve en termes exprès, s'exposer à tomber sous le coup des reproches qu'il adresse aux critiques trop scrupuleux ?

« Le censeur médiocre, a-t-il dit dans sa *Lettre à l'Académie,* ne goûte point le sublime, il n'en est point saisi. Il s'occupe bien plutôt d'un mot déplacé et d'une expression négligée. J'aimerais autant le voir occupé de l'orthographe, des points in-

terrogants et des virgules. Je plains l'auteur qui est entre ses mains et à sa merci. *Barbarus has segetes* [1]. »

Mais il ne s'agit point ici d'une censure vétilleuse, ni du triste et malin plaisir de signaler des fautes dans une belle œuvre. Fénelon, comme La Bruyère, a raison quand il s'élève contre cette critique maussade et orgueilleuse à l'usage des esprits médiocres. Ces barbares-là sont incapables de sentir vivement de très-belles choses [2]; ils ne font que fourrager et détruire, où les simples moissonnent et récoltent. Il s'agit, au contraire, d'une science utile et féconde, née à peine au temps de Fénelon, mais dont il aurait mieux que personne apprécié les services: lui qui dit des choses si justes sur l'utilité du dictionnaire et de la grammaire. Je veux parler de la linguistique, de l'histoire de notre langue. Là, les expressions négligées ont de l'importance; l'orthographe et la place des mots ont leur prix; les points interrogants et les virgules méritent l'attention, et l'on ne saurait impunément dédaigner les incorrections : peut-être le savant tirerait-il plus de fruit du bavardage de Martine que de la conversation de Vaugelas. Un seul cheveu même a son ombre [3], disaient ces Anciens, que Fénelon aimait tant à citer: une simple particule contient un enseignement pour le linguiste.

En appliquant aux œuvres de nos écrivains classiques les procédés rigoureux et la méthode sévère de la philologie, l'on a pu constater que des changements notables, soupçonnés à peine par le gros des contemporains, étaient survenus dans notre langue pendant les quarante dernières années du règne de Louis XIV.

Horace l'a dit, dans des vers toujours cités [4]: « Les mots sont comme les feuilles; les anciens passent et les nouveaux fleurissent à leur tour avec toutes les grâces de la jeunesse. » Les termes qu'une génération avait pris en affection perdent leur charme aux yeux de la génération suivante; celle qui vient après les entend malaisément ou ne les comprend plus.

[1] *Lettre à l'Académie*, ch. X, éd. Voisin, p. 111.

[2] La Bruyère, *des Ouvrages de l'esprit*.

[3] Etiam capillus unus habet umbram suam. *Sentences* de P. Syrus.

[4] Horat., *Epist. ad Pisones*, vv. 60 et suiv.

Un changement de ce genre s'est opéré pendant les quarante dernières années du grand règne, et les savants travaux publiés depuis quelque temps sur le texte de nos classiques permettent déjà d'en mesurer l'étendue. Non-seulement il se montre dans les termes tombés en désuétude après ces écrivains : il est sensible même dans les variantes des éditions successives données de leur vivant. Telle leçon nouvelle est seulement le fait d'un auteur qui se ravise et se corrige ; telle autre, au contraire, marque un progrès ou pour mieux dire une modification dans la langue elle-même.

Cette transformation lente, mais continue, passa inaperçue pour la foule, mais n'échappa point aux yeux clairvoyants. Fénelon, en particulier, en eut conscience, lui qui, dans sa *Lettre à l'Académie*, propose de joindre au dictionnaire une grammaire française et prend soin d'ajouter : « Cette grammaire ne pourrait pas fixer une langue vivante, mais elle diminuerait peut-être les changemens capricieux par lesquels la mode règne sur les termes comme sur les habits[1]. »

Capricieux ou non, ces changements s'imposèrent : Fénelon les subit lui-même ; et, malgré l'apparente uniformité de son style, pour qui regarde avec des yeux exercés et attentifs, la langue de ses derniers écrits ne paraît pas tout à fait la même que celle des premiers.

C'est cette différence, légère sans doute, mais facilement appréciable, qui permet d'assurer que les *Dialogues sur l'éloquence* ont été composés bien avant la *Lettre à l'Académie*. On rencontre, en effet, dans les *Dialogues*, et presque à chaque page, des façons de parler qui nous étonnent. Plusieurs constructions semblent incorrectes ; maintes tournures nous embarrassent ; certains mots ont besoin d'un commentaire. Le nombre de ces locutions vieillies et de ces termes surannés est beaucoup moindre dans la *Lettre à l'Académie*. En faut-il davantage pour démontrer qu'entre les deux époques où furent faits ces deux écrits, la langue s'était sensiblement modifiée ? Il en est une preuve encore plus forte et plus appréciable pour tous les yeux : c'est l'embarras même que le manuscrit des *Dialogues* a causé aux éditeurs de 1718. Trois ans seulement

[1] Ed. de Versailles, XXI, p. 159. — Ed. Voisin, p. 21.

après la mort de Fénelon, et par conséquent moins de quatre ans après la *Lettre à l'Académie*[1], ils ont été vivement choqués des apparentes incorrections de ce manuscrit. Ces locutions antiques et ces termes démodés leur paraissaient si contraires à l'usage et à la grammaire courante, qu'ils eurent un moment l'idée de les changer pour leur substituer des tours et des expressions plus conformes à la mode du temps. Heureusement, ils n'ont cédé qu'à demi à cette mauvaise pensée. Plus respectueux pour les *Dialogues* qu'ils ne l'ont été pour la seconde partie du *Traité de l'existence de Dieu*, autre ouvrage de la jeunesse de Fénelon, ils ont maintenu les mots et les expressions dont s'effrayait leur purisme. Mais, en les conservant dans le texte, ils ont eu soin de les signaler et même de les modifier dans un *errata* placé à la fin du volume. Leur fidélité a-t-elle été entière et n'ont-il rien altéré? On ne saurait l'affirmer, puisque le manuscrit qu'ils ont reproduit est aujourd'hui détruit ou du moins égaré[2]. Il est donc impossible de vérifier si l'œuvre n'était pas dans l'original plus archaïque encore qu'ils ne l'ont donnée au public. Quoi qu'il en soit, au reste, leurs *errata* suffisent à prouver qu'entre la langue de leur temps, c'est-à-dire entre la langue même que parlait Fénelon dans ses dernières années, et celle des *Dialogues*, il y avait une différence incontestable.

Cette différence, nous allons achever de la mettre hors de doute, en relevant dans le texte de 1718 les tours vieillis et les mots hors d'usage que l'on ne retrouve plus ou du moins que l'on ne rencontre que très-rarement dans la *Lettre à l'Académie* et les derniers écrits de Fénelon.

Une langue qui se modifie subit deux sortes de changements: les uns portent sur la grammaire, les autres sur le dictionnaire. Voilà pourquoi les éditeurs de l'excellente collection des *Grands Écrivains de la France*, publiée par la maison Hachette, font toujours précéder leurs lexiques d'une étude

[1] La lettre est de 1714 et fut publiée pour la première fois en 1716. Voy. M. J.-B. Voisin, éd. de la *Lettre à l'Académie*, p. 3.

[2] Ce manuscrit n'est pas signalé dans le rapport fait par dom Poirier sur les manuscrits de Fénelon déposés au bureau du domaine national. Bibl. nat. fr. 20843, fol. 131 et suiv. (Cf. *Lettres inéd. de Fénelon*, publiées par l'abbé F. Verlaque. Paris, Vict. Palmé, 1874, p. 88.

approfondie sur la grammaire de leur auteur. Nous suivrons la même méthode en étudiant, au point de vue philologique, les *Dialogues sur l'éloquence.*

Non pas qu'il entre dans notre pensée de faire ici la grammaire de Fénelon, comme on a fait celle de Malherbe, de Corneille ou de Molière; la tâche serait trop longue et trop ardue: il suffit à notre dessein de signaler quelques-unes des différences présentées par la grammaire des *Dialogues* avec celle qui prévalait au commencement du XVIIIe siècle.

Encore est-il bon d'avertir que la grammaire d'un écrivain est beaucoup plus personnelle et moins sujette à de brusques variations que son lexique: l'un subit plus ou moins l'empire de l'usage et même de la mode; l'autre y résiste davantage: elle devient une habitude de l'esprit, et l'esprit, on le sait bien, prend son pli comme les étoffes. Aussi, pour démontrer l'ancienneté d'un écrit, les constructions vieillies ont-elles moins de portée que les mots passés de mode. C'est donc sous toute réserve que nous signalons les formes archaïques réunies dans les *Dialogues:* toutes n'ont pas disparu dans les dernières œuvres de Fénelon ; mais elles sont ici en plus grande abondance que partout ailleurs ; elles font preuve par leur fréquence et par leur nombre.

Commençons par l'emploi suranné de certains pronoms personnels.

« A quoi peut servir dans un discours », demande le principal personnage des *Dialogues,* « tout ce qui ne sert point à une de ces trois choses, la preuve, la peinture et le mouvement? — *Il* servira à plaire », répond le troisième[1].

Voilà certes un emploi du pronom *il* tout à fait contraire à notre usage. Il faudrait *maintenant, cela servira,* disent à l'envi tous les commentateurs. A merveille ; mais cet *il,* au sens neutre à la manière latine, était fréquemment employé au milieu du XVIIIe siècle, et nos meilleurs auteurs en offrent de nombreux exemples. Corneille, sollicitant pour ses discours sur le poëme dramatique l'appui du fameux abbé de Pure, si cruellement tympanisé par Boileau, lui disait humblement: « Quand *cela* paraîtra, je ne doute point qu'*il* ne donne matière aux cri-

[1] *Deuxième Dial.,* p. 56.

tiques : prenez un peu ma protection[1]. » De son côté, Mme de Sévigné, usant de la même tournure, écrivait : « Je suis entièrement incapable de voir beaucoup de monde ensemble ; cela viendra peut-être, mais *il* n'est pas venu [2]. » Plus tard, Bussy disait encore : « Peut-être cela était-il vrai, mais *il* n'était pas vraisemblable [3]. »

C'est donc en nombreuse et bonne compagnie que Fénelon prenait ainsi le pronom personnel au sens neutre, dans le passage que nous avons cité plus haut et dans le passage suivant : « Si on disait *cela* avec tranquillité, *il* perdrait sa force[4]. » Mais quoiqu'il se serve encore dans le *Télémaque*, et dans les ouvrages de son âge mûr, d'une tournure analogue[5], il est certain que cette forme était celle d'une génération précédente. Elle tombait en désuétude à la fin du siècle et ne se retrouve plus dans la *Lettre à l'Académie*.

Un autre archaïsme, à propos du pronom personnel, c'est la place que lui donne l'auteur des *Dialogues* dans la phrase suivante : « Il faut que chacun de vos auditeurs s'imagine que vous parlez *à lui* en particulier[6]. » Du pronom ainsi placé après le verbe *parler*, il existe un exemple bien connu : c'est la réponse de Pauline aux injures vomies contre les chrétiens par Stratonice, sa confidente :

> Il est ce que tu dis, s'il embrasse leur foi ;
> Mais il est mon époux et tu parles *à moi*[7].

Corneille a même conservé cette construction plus énergique que la nôtre[8] dans ses écrits en prose, mais elle n'est signalée ni dans Mme Sévigné, ni dans Racine. Elle paraît avoir

[1] *Lettre à l'abbé de Pure*, à Rouen, le 25 d'août 1660. Ed. Hachette, X, 486. Voy. M. Marty-Laveaux, *Lexique de Corneille, Introduct. grammat.*, V. n° 5, p. XVIII

[2] Ed. Hachette, II, 52.

[3] *Ibid.*, VII, 199.

[4] Voy. encore *Deuxième Dialogue*, p. 58.

[5] *Télém.*, éd. Lefebvre., t. I, p. 99.—*Lettre à l'évêque d'Arras sur la lecture de l'Ecriture sainte.*

[6] *Deuxième Dialogue*, p. 66.

[7] *Polyeucte*, III, sc. 2.

[8] Voy. M. Marty-Laveaux, *Lex. de Corneille*, t. II, pp. 153, 154.

été abandonnée de bonne heure et n'était plus à la mode dans la dernière partie du XVIIe siècle. Au XVIIIe, Voltaire la condamnait formellement dans son *Commentaire* de Corneille [1], et bien longtemps avant Voltaire le P. Buffier l'avait réprouvée [2].

Ailleurs, Fénelon supprime le pronom réfléchi dans des phrases où nous ne manquerions pas de l'employer: il parle par exemple de « l'humiliation d'un chrétien qui met des cendres sur le front pour mieux songer à la mort [3]. » Cette omission, contraire à notre usage, du pronom réfléchi ou de l'adjectif pronominal, était déjà rare au XVIIe siècle et ne se trouve point indiquée dans Furetière.

Une autre suppression ne nous étonne pas moins, c'est celle de l'article dans la phrase suivante: Fénelon vient de définir la versification, « c'est-à-dire le nombre réglé de certaines syllabes dans lequel le poëte renferme ses pensées », et il ajoute : « le vulgaire ignorant imagine que c'est là Poésie. » Peut-être cette ellipse de l'article après l'adverbe de lieu n'a-t-elle été faite que pour épargner à l'oreille un redoublement désagréable ; mais cette omission n'avait autrefois rien d'insolite, et Corneille en offre des exemples assez nombreux [4].

Des archaïsmes concernant les articles et les pronoms, passons maintenant à ceux qui se rapportent aux verbes.

Qui ne serait choqué de l'emploi du conditionnel dans la phrase suivante: Dans votre République, choisirez-vous pour juges des hommes pauvres, affamés? Ne craindriez-vous que le besoin les *réduiroit* à quelque lâche complaisance. [5] »

Cette tournure qui nous paraît si fautive semblait déjà fort étrange au XVIIIe et même au XVIIe siècle. Les éditeurs de

[1] Voltaire, *Commentaire* sur le vers 579 d'*Héraclius* (Act. II, sc. 3. Ed. Hachette, t. V, p. 180): « Qu'il entre, à quel dessein veut-il parler à moi. *Parler à moi* ne se dit pas; il faut *me parler.* »

[2] Le P. Buffier, *Grammaire françoise sur un plan nouveau.* Paris 1729, § 1024, p. 429. L'approbation, donnée à la première édition de cette grammaire, est du 20 janvier 1708, antérieure par conséquent à la *Lettre à l'Académie.*— [3] *Premier Dial.*, p. 6.

[4] *Deuxième Dial.*, p. 54. — L'édition de 1718, p. 99, porte que c'est *la* Poësie; M. Delzons a lu *là*.

[5] *Deuxième Dial.*, p. 31. Fénelon emploie le même tour quelques lignes plus bas.

1718 en avaient été tellement offusqués, qu'ils proposèrent de la changer [1]. Rien de moins étonnant. Ni Racine, ni Mme de Sévigné, ni même Corneille ne l'avaient employée, et déjà, sous la régence d'Anne d'Autriche, le grammairien Laurent Chiflet exigeait dans ce cas l'imparfait du subjonctif [2]. Est-ce à dire pourtant que cette construction n'ait jamais été française? Non: la forme est vieillie sans doute, mais elle a été fort usitée autrefois, et Malherbe, le sévère docteur en langue vulgaire, ne craignait pas d'employer ce conditionnel aujourd'hui si malencontreux [3].

Dans la phrase qui avait tant choqué les éditeurs de 1718, il y avait une autre faute, manifeste pour eux comme pour nous : c'était l'absence de la négation après le verbe craindre. Encore une habitude ancienne, à la veille de disparaître quand furent écrits les *Dialogues sur l'éloquence*. Le grand Corneille omettait la négation, non par négligence ou nécessité de la mesure, mais de parti pris [4] ; son frère Thomas se déclarait au contraire pour l'usage nouveau [5]. Vingt-cinq ans plus tard, c'est-à-dire vers le temps de la *Lettre à l'Académie*, l'emploi de la négation n'était plus laissé à la convenance de chacun, mais rigoureusement imposé par les grammairiens [6].

L'auteur des *Dialogues* commet un autre archaïsme de construction quand il écrit: (l'exactitude chrétienne) a réduit (St-Cyprien) dans les bornes d'une éloquence plus grave et plus modeste [7].

[1] L'éditeur de 1787 et d'autres plus récents ont corrigé, d'après l'*errata* de l'édition de 1718, *ne les réduisit,* et un peu plus bas *jusqu'à ce qu'ils eussent.... et qu'ils ne fussent plus suspects.* Ed. Delzons, p. 31, note 1.

[2] *Nouvelle et parfaite grammaire françoise,* ch. IV, sect. 8.

[3] Vous vous étonneriez que la diversité de tant de lieux ne vous aurait de rien servi. Malherbe, éd. Hach., II, 372.

[4] Craignez qu'il soit trop tard de le vouloir demain. — Voyez de nombreux exemples, plus concluants que celui-là, dans le *Lexique de la langue de Corneille*, II, 108.

[5] Quelques-uns omettent la particule *ne* après de peur et après les verbes craindre et empêcher. Je crois qu'il est mieux de mettre la négative dans toutes ces phrases. Th. Corneille, *Notes sur les remarques de Vaugelas*. Paris, 1687.

[6] Cf. le P. Buffier, p. 262, § 644. Buffier semble ici copier Chiflet, p. 122.

[7] Ed. Delz., p. 22.

Réduire dans se disait au XVIIe siècle aussi bien que *réduire à;* Corneille a même réuni dans une seule phrase les deux constructions, quand, à propos de la comédie espagnole du *Menteur,* il a écrit: « J'ai tâché de la réduire à notre usage et dans nos règles. » Mais Boileau se contentait de réduire « la Muse aux règles du devoir. » Racine n'employait jamais la préposition *à* avec le verbe réduire ; et, si Furetière fournit encore un exemple de cette tournure surannée, l'abbé de Chalivoy, il ne faut pas l'oublier, avait terminé son *Dictionnaire* avant 1684, et y avait mis les mots « tant vieux que modernes. » A la fin du siècle, et surtout au commencement du suivant, cette façon de parler semble avoir été tout à fait hors d'usage.

Une autre antiquaille, pour parler comme le grammairien Chiflet, c'est l'emploi de la préposition *à* dans le but de lier l'adjectif *savant* avec son régime. Savants à belles lettres, dit Fénelon [1]. Avant lui, Corneille avait appelé un personnage de la *Suivante:* un homme si savant au langage des yeux. A la fin du règne de Louis XIV, on ne disait pas plus qu'aujourd'hui savant à quelque chose, et, si l'on était « habile à la guerre, on n'était pas, comme au temps du P. Philibert Monet, savant au fait de guerre [2]. »

C'est encore en se servant de tournures surannées que Fénelon parle d'une éloquence infructueuse *au* public, dit que l'on s'accoutume *d'*entendre, ou bien se demande « pourquoi parle-t-on que pour persuader [3]? »

Ainsi l'auteur des *Dialogues* suit souvent une grammaire qui n'était plus en usage dans les dernières années de sa vie ; son lexique n'est pas moins vieilli que sa grammaire. En voici quelques exemples :

Dans le *Deuxième Dialogue,* pour rappeler une citation qu'il avait faite la veille, A se sert du mot *tantôt :* il fallait mettre *hier,* dit un commentateur moderne [4], et ce commentateur a raison. Tantôt, lorsque nous l'employons aujourd'hui pour le

[1] *Deuxième Dial.,* p. 49.
[2] *Parallèle des langues françoise et latine,* v° *Savant.*
[3] Ed. Delzons, pp. 24, 32, 3.
[4] *Deuxième Dial.,* p. 55. Cf. *Troisième Dial.,* p. 109.

passé, signifie « il y a peu de temps », mais toujours en parlant de la même journée[1]. On s'en servait aussi, dans ce sens limité, au milieu du XVIIe siècle, et la réponse désespérée d'Oreste à Hermione, après le meurtre de Pyrrhus, en est la preuve :

Quoi, ne m'avez-vous pas,
Vous-même, ici, *tantôt,* ordonné son trépas[2]?

Mais, avec cette signification précise, l'adverbe tantôt avait encore le sens indéterminé que lui donne ici Fénelon, et signifiait seulement *dernièrement, naguère*[3]. A la fin du siècle, il perdit cette acception plus large, et même les dictionnaires de cette époque ne semblent pas en autoriser l'usage, à propos du passé[4].

A *tantôt,* pris ainsi dans le sens vague d'*il y a peu de temps*[5], ajouterons-nous le mot *manière ?* L'auteur des *Dialogues* l'emploie, avec le sens de sorte et d'espèce dans les phrases suivantes : « cela se réduit à une *manière* de persuasion que l'orateur cherche ; — l'éloquence, si je ne me trompe, peut être prise en trois *manières ;* — il y a cent *manières* différentes de jeux d'esprit[6]. » Cette acception, insolite aujourd'hui, se rencontre fréquemment dans le courant du XVIIe siècle. Malherbe et Corneille en ont usé ; Mme de Sévigné s'en sert, en 1673, quand elle annonce à sa fille que le fameux Chapelain se meurt. « Il a eu, dit-elle, une *manière* d'aploplexie qui l'empêche de parler, il se confesse en serrant la main, il est dans sa chaise comme une statue[7]. » Le mot avait-il conservé ce sens d'espèce, au commencement du XVIIIe siècle, il est permis d'en douter, au moins en ce qui concerne le style noble. Dans le lan-

[1] *Dictionnaire de l'Académie,* éd. 1836.

[2] Racine, *Andromaque,* V.

[3] Tantost, *il n'y a pas longtemps,* paulo ante, pauculo ab hinc tempore. Monet.

[4] Tantôt, adverbe de temps qui se dit d'un temps postérieur. — L'Académie 1694 et le Richelet de 1705 disent la même chose. Cependant l'Ac. en 1718 dit : « Il s'employe aussi pour le passé, et pour signifier il y a peu de temps. »

[5] Ce sens étendu n'est pas admis par l'abbé Danet, au moins dans son édition de 1737. Tantost, dit-il, *Il n'y a pas long temps* parlant *du même jour.*

[6] Delzons, pp. 8, 14 et 52.

[7] Lettre du 13 nov. 1673, t. III, p. 139.

gage familier, avec un certain air de mépris, on l'employait encore en parlant, ainsi que l'explique l'Académie, de ce qui a l'apparence de la chose qu'on spécifie, — ou bien, comme le veut le *Dictionnaire* de Trévoux, de choses dont on ne pouvait faire une spécification précise[1]. Ainsi Molière, dans les *Précieuses*, appelle Mascarille une *manière* de bel esprit : Racine, dans une de ses lettres, raconte qu'on a pris aujourd'hui deux *manières* de paysans[2]. Plus tard, Saint-Simon dira de Voltaire qu'il est devenu, à travers force aventures tragiques, une *manière* de personnage dans la république des lettres, et même une *manière* d'important parmi un certain monde[3].

Ce sens, légèrement ironique, n'est pas tout à fait le même que celui dont les citations tirées des *Dialogues* nous offraient des exemples, et, si le premier s'est maintenu, il ne semble pas qu'il en ait été ainsi du second, tombé d'assez bonne heure en désuétude.

Un autre mot, dont l'auteur des *Dialogues* fait usage dans une acception surannée, c'est l'adjectif *méchant* s'appliquant à une chose de peu de valeur et qui ne vaut rien dans son genre. L'histoire de cette épithète ainsi employée est certainement une preuve très-curieuse des caprices de la mode en fait de langage. Assez rarement usitée dans les commencements du XVIIe siècle, elle prend, à dater de la Fronde, un crédit qui va croissant jusqu'à l'époque du traité de Nimègue. Puis elle perd insensiblement une partie de sa vogue, et, à mesure que l'on avance vers la fin du siècle, elle devient moins usuelle sans disparaître de la langue, elle cesse de figurer aussi souvent dans les écrits, et même dans la conversation cède de plus en plus la place au mot *mauvais*, dont elle avait pour un temps usurpé presque toutes les fonctions[4]. L'auteur des *Dialogues*, en disant de *méchants* cuisiniers ou bien un *méchant* sermon[5],

[1] *Dictionnaire* de l'Académie de 1718. *Dictionnaire* de Trévoux de 1706. Ces deux ouvrages donnent l'exemple qui se trouve encore dans l'édition du *Dict.* de l'Académie de 1836.

[2] Ed. Hach., VII, p. 18.

[3] Saint-Simon, éd., Hachette; in-18, 1857; t. VIII, p. 397.

[4] Voir dans cette Revue même l'article que nous avons consacré à l'histoire de ce mot.

[5] *Deuxième Dial.*, p. 83; *Premier Dial.*, p. 8.

semble donc composer son livre dans le temps où le mot était encore fort à la mode.

Le terme d'*honnêtes gens,* également employé dans les *Dialogues,* eut, comme l'épithète *méchant,* ses jours de gloire et de décadence. En 1654, Perrot d'Ablancourt, dans une de ces traductions qu'on appelait alors de « belles infidèles », écrivait cette phrase, passablement impertinente à nos yeux : « Sous ces arbres étaient dressées des tentes pour le *peuple,* car on y voyait peu d'*honnêtes gens*[1]. » Aurait-il été parfaitement compris, après la mort de Louis XIV, à la fin de ce long règne de vile bourgeoisie ? Aurait-on deviné le sens tout aristocratique, tout exclusif de cette expression ? Elle avait, en effet, dans le cours du XVIIe siècle, à peu près perdu la signification spéciale et nettement déterminée qu'elle avait eue d'abord. *Honnête homme,* au début, était synonyme d'homme de cour, de personne de condition, à peu près l'ἄριστος des Grecs, l'*optimus,* le *bonus vir* des Latins. Aussi Louis XIII, au témoignage de Faret, trouvait-il « le comble de ses louanges à être estimé le plus honnête homme de son royaume[2]. » Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, disait avec préciosité : « Le soleil ne fait les beaux jours que pour le *peuple,* tandis que le commerce des personnes chères fait les beaux jours des *honnêtes gens*[3]. » Et Racine, commentant Homère, assurait que ce grand poëte parlait aux *honnêtes gens* comme au *peuple*[4]. Cependant cette locution tout aristocratique se dépouillait insensiblement de son caractère exclusivement patricien. On conservait encore la distinction entre les *honnêtes gens* et la multitude ; mais la qualification d'*honnête homme* ne s'appliquait plus uniquement à la noblesse et à la naissance, elle s'entendait aussi de l'élégance, de l'éducation, des bonnes manières. C'est en ce sens que la prend Molière, lorsque, dans la *Critique de l'école des femmes,* il fait dire à Dorante : « C'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes

[1] *Traduction de Lucien,* 1654, t. II, p. 243.

[2] L'*Honneste Homme* ou l'*Art de plaire à la cour,* par le sieur Faret. A Paris, 1665 ; in-12. *Epître dédicatoire à Monseigneur frère unique du Roy.*

[3] Bouhours, *Manière de bien penser ;* éd. de 1743, p. 225.

[4] Éd. Hachette, t. VI, p. 197.

gens. » En ce sens également, Bossuet, alors précepteur du Dauphin, écrit à M. Nicaise, chanoine de la Sainte-Chapelle de Dijon[1]: « Conseillez à M. Spon d'éviter les railleries excessives... Il sait bien que les plaisanteries ne sont guère du goût des honnêtes gens: ils veulent du sel, et rien de plus. » C'est aussi dans ce sens que Fénelon emploie par deux fois cette locution dans ses *Dialogues*[2]. Cette acception, moins étroite, s'élargit de plus en plus dans la suite, et l'expression même ayant perdu son ancienne vigueur tendit à disparaître presque entièrement du langage ordinaire. Molière, en 1663, trouvait difficile de faire rire les *honnêtes gens;* Regnard, en 1708, ne cherchait plus qu'à divertir les *gens d'esprit*[3]. Et cependant Voltaire, dans le *Commentaire sur Nicomède* et dans cent autres passages, oppose encore les honnêtes gens à la foule. Parlait-il la langue de son temps? Aimait-il seulement à remettre en usage une expression chère au grand siècle? La dernière supposition est la plus probable, car, en 1718, l'Académie, dans la seconde édition de son *Dictionnaire,* avait complétement supprimé le sens aristocratique d'*honnête homme*[4], tant cette acception, si commune autrefois, commençait alors, c'est-à-dire pendant les dernières années de Fénelon, à tomber en désuétude[5].

[1] St-Germain, 9 fév. 1679.

[2] P. 7 et 90. C'est le sens que donnent à la fin du siècle Furetière et la première édition du *Dictionnaire* de l'Académie. Honnête homme, c'est l'homme de bien, le galant homme, celui qui a pris l'air du monde et qui sait vivre.

[3] *Critique du légataire universel,* scène 4.

[4] Montchesnay, dans le *Bolœana,* imprimé en 1741, dit encore, p. 35: « Molière récitait en Comédien sur le Théatre et hors du Théatre; mais il parlait en honnête homme, riait en honnête homme, avait tous les sentimens d'un honnête homme », — mais il ne faut pas oublier qu'il fait parler Boileau. Il lui fait dire aussi, en opposant, comme Voltaire, les honnêtes gens à la multitude: « Molière dérogeait à son génie noble par des plaisanteries qu'il hasardait en faveur de la multitude, au lieu qu'il ne faut avoir en vue que les honnêtes gens. » (p. 50.)

[5] Fenelon l'emploie cependant dans son *Mémoire sur les occupations de l'Académie.— Honnêtes gens* se retrouve aussi dans la *Lettre à l'Académie* (éd. Delzons, p. 111); mais c'est faute d'une attention suffisante que M. Delzons lui donne dans ce passage le sens d'hommes polis et délicats. Qu'on en juge par le contexte: « Les héros d'Homère ne ressemblent point à d'*honnêtes gens,* et les dieux de ce poëte sont fort au-dessous de ces héros même, si in-

Nous avons jusqu'ici signalé seulement des mots peu employés au commencement du XVIIIe siècle, mais qu'il n'est pas étonnant de rencontrer encore dans les écrits de cette époque et même dans les derniers ouvrages de Fénelon. En voici un plus significatif, puisqu'il porte pour ainsi dire sa date ; c'est le mot *étude* avec le sens qu'il a dans la phrase suivante : « La chaleur qui l'anime lui fait trouver des expressions et des figures qu'il n'aurait pu préparer dans son étude[1]. » *Étude* pour cabinet de l'homme de travail, voilà un terme que l'on ne rencontre guère qu'en remontant jusqu'à Malherbe. Ni Racine, ni Mme de Sévigné, ni même Corneille, ne paraissent l'avoir employé, et si l'Académie, dans son *Dictionnaire* de 1694, définit encore *étude* le cabinet où un *écolier* étudie, elle a soin d'ajouter dans son édition de 1718 que le mot est vieux dans ce sens.

On est tenté de joindre aux termes dont se sert l'auteur des *Dialogues,* avec une signification qu'ils n'ont plus aujourd'hui, *invention* dans le sens de moyen, *affection* pris pour sentiment ; mais ces acceptions, en devenant moins usuelles, n'avaient pas absolument disparu de la langue, et si l'on doit les signaler, ainsi que les précédentes, comme des archaïsmes, c'est pour grossir une liste qui a besoin d'être longue pour être concluante. Une locution surannée qui se rencontre isolément dans un ouvrage ne signifie pas grand'chose ; mais, quand on y retrouve presque à chaque page des formes vieillies, l'on peut affirmer hardiment que ces formes étaient ordinaires dans la langue courante lorsque l'ouvrage a été composé.

§ 4. *Preuves tirées de modes et d'usages tombés en désuétude*

A cette preuve fournie par l'emploi fréquent de tournures et de termes surannés, on peut en ajouter une autre. Celle-ci

dignes de l'idée que nous avons de l'*honnête homme*. Personne ne voudrait avoir un père aussi *vicieux* que Jupiter, ni une femme aussi *insupportable* que Junon, encore moins aussi *infâme* que Vénus. Qui voudrait avoir un ami aussi *brutal* que Mars, ou un domestique aussi *larron* que Mercure? Ces dieux semblent inventés tout exprès par l'ennemi du genre humain pour *autoriser tous les crimes* et pour tourner en dérision la divinité. »

[1] *Deuxième Dial.*, p. 71.

provient aussi du vocabulaire, mais elle ne résulte pas de l'antiquité des mots ; elle sort seulement des usages et des modes qu'ils révèlent, des événements dont ils conservent le souvenir. Quand, par exemple, un des personnages mis en scène dans les *Dialogues* dit, du prédicateur qu'il admire : « sa chute à son *Ave Maria* a été pleine d'art », ce n'est pas le mot *chute* qui attire mon attention ; on sait que ce mot désigne dans un sermon la fin d'une période, et ce sens s'est maintenu dans la langue. Ce qui me frappe, c'est la mode oratoire que ce mot exprime et dont la date est facile à trouver. « Depuis trente années, dit La Bruyère, on prête l'oreille aux rhéteurs, aux déclamateurs, aux énumérateurs ; on court à ceux qui peignent en grand et en miniature. Il n'y a pas longtemps qu'ils avaient des *chûtes* ou des transitions ingénieuses, quelquefois même si vives et si aiguës, qu'elles pouvaient passer pour épigrammes ; ils les ont adoucies, je l'avoue, ce ne sont plus que des madrigaux. » Arrêtons-nous sur ce passage : il éclaire d'une vive lumière l'époque présumable des *Dialogues*. Quand La Bruyère l'écrivait, c'est-à-dire en 1694, les chutes étaient en décadence, puisque les prédicateurs avaient dû les adoucir ; mais, ce puéril agrément ayant cessé d'être autant en vogue, le terme qui servait à l'exprimer pouvait embarrasser, et La Bruyère sentait le besoin de le traduire par le mot plus clair et plus courant de *transition*. Il y avait, en effet, douze ans que les chutes avaient été tournées en ridicule par l'abbé de Villiers, dans son poëme sur *l'Art de prêcher :*

> Du ciel après l'exorde invoque le secours,
> Mais n'imite jamais, par de burlesques tours,
> De ces prédicateurs l'éloquence fleurie
> Qu'une chute de mot jette aux pieds de Marie,
> Et qui, sans la faveur d'une transition,
> N'oseraient implorer son intercession [1].

L'abbé de Villiers, esprit judicieux et sensé, manque complétement d'initiative et d'originalité. Quoique Boileau [2] l'ait

[1] *Œuvres en vers* de l'abbé de Villiers. La Haye, 1717. — *L'Art de prêcher*, chant II, p. 33.

[2] *Bolœana*, nº CIII, p. 128.

appelé le *Matamore de Cluny,* qu'il eût l'air audacieux et la parole impérieuse, ce n'était pas un de ces critiques hardis qui tranchent dans le vif et devancent l'opinion; si donc il condamne, en 1682, les chutes et les transitions, c'est que ces colifichets commençaient à passer de mode et n'étaient plus autant admirés. Fénelon, au contraire, écrivait au moment où les chutes étaient encore dans leur gloire, quand « les erreurs dont il voulait détromper ses amis étaient, comme il dit lui-même, celles de la plupart des honnêtes gens. » Il a dû, par conséquent, écrire son livre quelque temps avant le poëme de l'abbé de Villiers, c'est-à-dire avant 1682.

Un agrément oratoire passé de mode vient presque de nous révéler la date des *Dialogues;* un agrément musical, proscrit également après une très-grande vogue, va peut-être achever de nous éclairer[1].

« Aimez-vous les fredons dans la musique, demande A à B? n'aimez-vous pas mieux ces tons animés qui peignent les choses et qui expriment les passions? »

« Oui, sans doute, répond B, les fredons ne font qu'amuser l'oreille; ils ne signifient rien, ils n'excitent aucun sentiment. *Autrefois* notre musique en était pleine; aussi n'avait-elle rien que de confus et de faible. *Présentement* on a *commencé* à se rapprocher de la musique des anciens. Cette musique est une espèce de déclamation passionnée, elle agit fortement sur l'âme. »

Quoi de plus clair et de plus significatif que cette demande et surtout que cette réponse? Comment n'y pas reconnaître la révolution complète que J.-B. Lulli venait de faire dans la musique française?

« Fredon, dit J.-J. Rousseau, est un vieux mot qui signifie passage rapide et presque toujours diatonique de plusieurs notes sur la même syllabe; c'est à peu près ce qu'on a appelé depuis *roulade,* avec cette différence que la roulade dure davantage et s'écrit, au lieu que le fredon n'est qu'une courte addition de goût, ou, comme on disait autrefois, une diminution que le chanteur fait sur quelque note[2]. »

[1] *Deuxième Dial.*, p. 80.

[2] *Dictionnaire de musique,* par J.-J. Rousseau. Paris, Vve Duchemin, 1768; in-4°.

Cet agrément était en grand honneur en France lorsque Lulli parut. Ennemi des ornements qui, suivant les expressions de Voltaire, faisaient une voix efféminée, mais brillante aux dépens de l'intérêt et du bon sens, il les supprima tous. A leur place, il introduisit le récitatif, sorte de déclamation chantée, que beaucoup de critiques modernes traitent de psalmodie monotone et sans rythme.

Comme Malherbe, auquel on l'a comparé, il apporta dans sa réforme une ardeur brutale et se montra impitoyable pour tout ce qui l'avait précédé. Mais les fredons et les autres agréments faits seulement pour l'oreille conservaient des partisans opiniâtres, et le réformateur trouvait autour de lui, dans sa famille, des opposants incorrigibles. Une scène amusante, racontée par un historien de la musique française, peut donner une idée de ces luttes et de ces résistances qui se produisaient jusque dans la maison du novateur.

« Lulli, dit La Freneuse, connaissant bien son beau-père Lambert pour le chanteur le plus agréable qui fût jamais, lui envoyait toutes ses actrices, afin qu'il leur apprît cette propreté de chant. Lambert, qui se laissait volontiers aller à son propre goût, leur faisait de temps en temps couler un petit agrément dans le récitatif de Lulli, et les actrices hasardaient de faire passer ces embellissements aux répétitions. Morbleu, Mesdemoiselles, disait Lulli, se servant quelquefois d'un mot moins poli que celui-là, et se levant fougueux de sa chaise, il n'y a point comme cela dans votre papier, et, ventrebleu, point de broderie, mon récitatif n'est fait que pour parler ; je veux qu'il soit tout uni[1]. »

Cependant la lutte eut son terme. L'ascendant de Lulli l'emporta sur celui de Lambert, et quand le gendre mourut, en 1687, neuf ans avant le beau-père, le goût de la musique française était fixé depuis longtemps. « On ne se souvenait plus alors, dit La Freneuse, qu'il y eût eu des doubles en France[2]. »

[1] Bonnet-Bourdelot, *Histoire de la musique*, t. II, pp. 187, 188.

[2] Plus tard, les fredons revinrent en vogue avec la musique italienne ; mais alors on réagissait contre la simplicité de la musique française, et, au lieu de commencer à se rapprocher de la musique des anciens, on s'en éloignait de nouveau. Ce n'est donc point à cette époque de réaction que fait allusion Fénelon. — Sur cette réaction qui commença d'abord en Angleterre, voir Bon-

Saint-Evremont, dans quelques lignes écrites avec une délicate ironie, a clairement mis en opposition les principes des deux écoles: l'une, comme on dirait aujourd'hui, plus psychologique encore que musicale; l'autre, qui songeait avant tout à la mélodie. « Les Français, dit-il finement, inspirent la crainte, la pitié, la douleur; ils agitent, ils tremblent quand il leur plaît; ils excitent les passions que les autres apaisent, ils gagnent le cœur par un charme qu'on pourrait nommer une espèce de séduction.... Voulez-vous admirer la capacité, la science, la profondeur dans les choses difficiles! Voulez-vous admirer une longueur d'haleine incroyable pour les tenues, une facilité de gosier surprenante pour les passages? Entendez les Italiens[1]. » Entre les uns et les autres, la préférence de Fénelon était facile à deviner. Le récitatif de Lulli, cette déclamation notée où la musique était l'humble auxiliaire de la poésie qu'elle suivait pas à pas, devait plaire à l'esprit de Fénelon amoureux des beautés simples, naturellement enclin à voir dans la passion l'âme de tous les arts[2]. Il écrivait ses *Dialogues* quand la lutte touchait à sa fin; ces adverbes de temps si précis, *autrefois, présentement*, ce verbe au passé indéfini, on *a commencé*, le prouvent. Il faut donc placer la composition de son livre avant la victoire complète de « la déclamation passionnée » et de « ces tons animés qui peignent les choses et qui expriment les passions » sur les fredons, les doubles et les autres agréments faits seulement pour amuser l'oreille. En 1680, un partisan de ces agréments, Claude Perrault, le médecin-architecte que Boileau maltraitait avec tant d'injustice, effrayé des progrès du goût nouveau, disait avec humeur: « Il y a grande apparence que notre musique ne tardera guère à retourner à la simplicité qu'elle avait chez les Anciens. » Fénelon se félicitait, au contraire, de voir qu'on commençât à se rapprocher

net-Bourdelot, t. I, 292, et La Freneuse (dans Bonnet-Bourdelot, t. II, pp. 52 et 256; Saint-Evremont, *Œuvres mêlées*, XVI. *Éclaircissement sur ce qu'on dit de la musique des Italiens*, 1865. Édition de M. Ch. Giraud, 1856, t. II, p. 404 et suiv.

[1] Saint-Evremont, *Œuvres mêlées*, XVI, éd. Ch. Giraud, t. II, pp. 404, 405.

[2] Aussi faut-il « qu'il y ait une espèce d'Eloquence dans la musique même.. *Deuxième Dial.*, p. 81. » N'est-ce pas la boutade bourrue de Lulli traduite dans la langue du plus aimable de nos écrivains?

des Anciens. L'un et l'autre partent de principes opposés: mais le fait qu'ils constatent tous deux est le même. Cette rencontre n'est-elle pas une date? Au reste, la lutte musicale dont nous venons de parler a la sienne: elle est comprise entre la nomination de Lulli comme surintendant de la musique du Roi, et l'époque où il obtint le privilége de l'Opéra, c'est-à-dire entre 1663 et le mois de novembre 1672. A partir de cette dernière époque, l'impérieux Florentin ne laissa plus représenter sur son théâtre d'autres ouvrages que les siens, et fit même, en 1678, défendre aux forains, c'est-à-dire aux Italiens, de chanter. La victoire officielle de la déclamation passionnée sur les fredons et les agréments qui ne s'adressent qu'à l'oreille était donc complète; mais les amateurs disputaient encore, et les partisans de l'ancienne musique n'avaient pas perdu tout espoir. On le voit bien dans une épître en vers adressée pendant le mois de février 1677 par La Fontaine à M. de Nyert, un des quatre valets de chambre de Louis XIV.

> Nyert, qui pour charmer le plus juste des rois,
> Inventa le bel art de conduire la voix.

Le bonhomme, qui n'eut pas, on le sait, à se louer de « Baptiste le très-cher[1] », constate avec chagrin le discrédit des chanteurs autrefois en vogue et l'insolent triomphe du favori de Louis XIV:

> Ce n'est plus la saison de Raymon ni d'Hilaire [2],
> Il faut vingt clavecins, cent violons pour plaire.

[1] C'était le nom par lequel on désignait Lulli. Voir la scène v des *Fâcheux* de Molière.

[2] Mlle Hilaire, belle-sœur de Lambert, et Mlle Raymon étaient deux cantatrices célèbres. A propos d'elles, M. Walckenaer (*Œuvres complètes* de La Fontaine, éd. Lefèvre, 1883, t. II, p. 481) fait la remarque suivante: « La révolution musicale qui avait mis hors de saison, comme dit La Fontaine, ces deux célèbres cantatrices avait été prompte et récente, puisque nous lisons dans les mémoires de Gourville qu'en 1668, le fils du grand Condé, M. le Duc, voulant donner à souper au comte de Saint-Paul, dans sa petite maison de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, « il y fit trouver, dit-il, une musique admirable, entre autres mademoiselle Hilaire et mademoiselle Raymon (Gourville, *Mémoires*, t. LII, p. 379 de la collection Petitot et Montmerqué). — L'épître de La Fontaine nous ramène donc à peu près à la même période que les autres documents. (1668 à 1677.)

On laisse là Du But et Lambert et Camus ;
On ne veut plus qu'Alceste, ou Thésée, ou Cadmus.
On ne va plus au bal, on ne va plus au cours ;
Hiver, été, printemps, bref, opéra toujours ;
Et quiconque n'en chante, ou bien plutôt n'en gronde
Quelque récitatif, n'a pas l'air du beau monde.

Pour se consoler de ce triste état de choses, le malin poëte a soin d'ajouter aussitôt :

Mais que l'heureux Lulli ne s'imagine pas
Que son mérite seul fasse tout ce fracas ;
Si Louis l'abandonne à ce rare mérite,
Il verra si la ville et la cour ne le quitte.

Dans les premiers mois de l'année 1677, les vaincus étaient en pleine déroute, mais n'avaient point encore désarmé. Cette lutte qui finissait nous donne approximativement la date des *Dialogues*.

Ch. Revillout.

(*A suivre.*)

LA PRISE DE JÉRUSALEM

ou

LA VENGEANCE DU SAUVEUR

(*Suite*)

Can Pilat fes far los carniers ni gitar los mortz layns.

(*Miniature.*)

Cant ayso ac dig Jozeph, et Pilat li comandet quez el [c] o fezes far a sa guiza. E tantost Jozeph fetz fa[r] fora los murs de la cieutat .ij. carniers (e) gra[n]s, e gitero y totz los mo[r]tz. Et ac n'i per nombre .xiij. melia e .cc.; et (.ja.) apres et el fetz estrenher la vianda ad aquels que sobras n'avian. Can venc apres pauc de temps, en la cieutat ac tal carestia que no y remas a manjar[1] erbas salvatgas, que[2] aver las poguesso. Et las bestias can morian manjavon las, fosson cavals, o palafres, o azes o cas, tan grans era la carestia el fam de las gens estranhas, que lay ero, que negus non avia aportada vianda. Can venc apres pauc de temps e las gens cridavo e ploravo per las carrieyras e morian a clapies de fam, e tantost portavon los als carniers.

Can Pilat fes cridar que hom manjes on qu'en trobes, ni las gens descoyravon las portas per manjar los cuers.

(*Miniature.*)

[d] E can Pilat vi que tan grans gens morian de fam, que sol .j. jorn ne trobet hom de mortz per las carrieyras. ccc. lx., de que ac mot gran dol e tenc se fort per marit, e fetz cridar que totz homs que non agues que manjar qu'en prezes per tot aqui on ne trobera. Ab aytan la p(r)aupra gen agro mot gran gaug, e tantost viratz anar per las carieyras a grans companhas la paupra gen. E qui plus vilas y era ni plus descauzitz, aquel ne valia mays. Et anavo espian per los ostals dels prozomes e per las carieyras si veyrian fumar cozina; e tan-

[1] Suppl. *may*? Cf. p. 32, l. 28.— [2] Corr. *qui*?

tost intravo s'en layns, et era tot raubat. Et enaysi en petit de temps fo gastada folamen tota la vianda, que anc no y troberon res que manjar. Totas las portas de Jherusalem ero encoyradas de cuers de brufols. E las gens corrian lay e descoyravon las, e metian los coze e manjavon los. En la cieutat costava .j. pa d'ieueras (?) [1] .lx. bezans, j[a]. poma .j. bezan, .j. huou .v. bezans. Can venc quel barrestz fo fag de las viandas, hanc no y trobet hom res a vendre per aur ni per argen. Mays can trobavo los ratz per las mayos, [15 a] e llos manjavo lo melor que y fos [2]. E fonc tan gran la destrecha que y fo del fam que ses comte morian las gens per las carieyras.

Can la regina d'Africa era venguda en Jherusalem per Dieus pregar nil sieu sepulcre azorar, ni sa filha de la regina nil filh de sa companhieyra y moriro de fam.

(*Miniature.*)

El temps que Jesu Crist fo levatz en crotz, lo rey d'Africa mori. E can lo rey fo mortz, la regina sa molher no volc penre pueys marit; ans volc servir Dieus e layset tot son regisme, et ab .j[a]. filha que avia venc en Jherusalem e[s] fetz batejar; et ac nom Maria. E menava .ja. rica dona ab si, que avia nom Sabarisa et avia [b] .j. filh. E soven anavo aquestas donas al sepulcre pregar Dieus nostre senhor Jesu Crist et azorar, car fort y avian lur fe, que la regina ne avia laysada tota sa terra per servir Jesu Crist. Aquesta dona regina, ab l'autra que la servia, avian pro portadas viandas e messas per lurs obs, aysi com se tanh a regina. Els juzieus que avian raubadas las viandas, per mandamen de Pilat, agro la tota raubada, que anc non li agro res laysat que manjar, may sol las erbas [de] .j. jardi que era e sson alberc. Aquelas cozian e manjavon las. Can totas las erbas foro manjadas, e la filha de la regina fo tan afrevolida de fam que mori ses autra malautia. Can la donzela fo morta, la regina ac gran dol, e comesset a plorar mot greumens. Lo filh de la dona quez era sa companhieyra de la regina

[1] S'agit-il d'ivraie? Cf. *ieure* = *ebrium*. Le texte catalan dit seulement *.j. pa*. On pourrait songer à corriger *de (ij ?) lieuras*.

[2] Texte catalan: « los melos que i fosen. » Il ne paraît pas indispensable de corriger.

fo atressi mortz. Las donas no saupro ques fezeso, mays que menavon gran(s) dol, et avian tan gran fam que a penas se podian sostener.

Can la companhieyra de la reginas pres .j. cartier de so filh el mes sus los carbos per manjar ni l'angil lur aparec.

[c] (*Miniature.*)

Can la companhieyra de la regina vi que la dona menava tan gran dol, dis li: « Laysem ayso estar; prengam mo filh e trenquem lo e rausticam ne .j. cartier e mangem lo. » Can la regina o auzic, de fereza que ac, cazet ablasmada. Ab aytant .j. angil venc e levet lan e cofortet la e dis li: « Dona, Dieus vos manda per mi que manges de l'efan, e sera complit so que Dieus dis lo jorn de rams, cant el intret en Jherusalem, sobre l'azena et am sos apostols, e dis Jesu Christ qu'en aquesta generatio sera pestelentia en Jherusalem, de fam e defrachura, que la mayre manjara son efan, e sera destruida la cieutat, que no y romanra peyra sobre peyra, e la mort del pobol e la dolor d'els sera [d] azemplida. E per ayso, so dis l'angil, manjatz ne e sera azemplit so que Dieus dis, que non pot esser estiers fag. » L'angil se partic d'aqui e va s'en, e las donas romazero, e prendon l'efan e trenquo li lo las dreg am l'espalla, e mezeron los sus los carbos; e raustian lo enaysi co si fos autra carn. Can la carn comesset a raustir, yssic de l'ostal tan bona hodor del raust que tota la carrieyra ne flayret.

Can Pilat dis a .ij. sirvens sieus que anesso vezer on se faz[i]a aquest raust e que lin portesso.

(*Miniature.*)

Pilat el rey Archilaus anavon per las carrieyras, cossiran que poyrian far, et arestanquero se pres d'aqui hon era l'ostal de la regina, on raustian l'efan. E venc ne tan bona flayro[r] a Pilat que mot ac gran talen d'aquel [16 a] raust. E sona .ij. sirvens sieus, e dis lur: « Baros, anatz vezer hon si fa aquest raust, e digatz az aquel de qui e(r)s que m'en trameta, que anc de re no fu tan talentos ni tan dezirans. »

Can las donas volgron trametre per los sirvens a Pilat .j. cartier de l'efan del cal raustian.

(*Miniature.*)

Los sirvens van per mieg las carrieyras, senten on se raus tia aquesta carn, e vengro a la mayo de la regina, e sono a la porta, et hom obric lur tantost. E can foro layns, et els saluderon las donas, e disseron li: « Donas, Pilat mo ssenhor vos manda quel trametatz del vostre raust, que anc de res no fo tan talentos ni tan dezirans. » E la bona companhieyra de la regina dis li: « Per Dieu, amix, volontiers. » Et [b] apropiet si de lay hon era l'efan, don n'ac mogut so que raustia. E pres .j. cotelh e dis lur: « Tenes me de lay, que trametray lin de tot cru, et el cogua lo a ssa guiza. » Los sirvens, can viro l'efan pessejat e que la dona lo volia may pessejar, per trametre a Pilat, agron gran fereza, que a pauc no yssiro de lur sen et anc no s'en cujero esser tornatz abora.

(*Miniature, sans rubrique au-dessus.*)

Vengro denant Pilat totz esperdutz. Pilat dis lur: « Cossi venet vos autres que tan feras caras portatz? Hont es lo raust? Per que no m'en avetz aportat? » Et els comtero[1] li cossi .j^a. dona avia pessejat lo latz de son efan e raustia lo, que lo volian manjar, e co ne volgro trametre [c] .j^a. pessa « a vos. E nos, cant o (a)vim, aguem tan gran fereza que anc mays tan gran non l'aguem; e fugim non, et aras no sabem hon nos em, tal paor avem[2] avuda. » Pilat, can o auzi, mot ac gran fereza, e gran paor e gran dupte; e va s'en a son palays, e gitet se e son lieg de gran marimen que ac. Las donas foron remaszudas, e comesseron a manjar de l'efan. Mot ploreron e gasmenteron las donas, car li covenia a manjar de l'efan; e cascuna ablasmet .iij. vegadas a la taula, entre manjavon la carn de l'efan. Mays car Dieus o avia dig de sa boca, non podia esser estiers. Et cant agro manjat l'efan, et elhas mangero la filha quez era de la regina Maria. Aqui ac gran dolor, can la regina comes-

[1] Ms. *comteri.*
[2] Ms. *aven.*

set a manjar de sa filha. E qui vezia las donas esgaymentar, era .jª. gran piatat, que nos podian tener de plorar.

Can Pilat el rey vengro denan lo temple de Salomo, e tot lo cosselh.
(*Miniature; au-dessus d'une tête:* Pilat.)

[d] Pilat ac estat e son alberc .iij. jorns et el s'en yssic, e venc ab lo rey Archilaus denan lo temple de Salamo, e fetz venir totz sos baros, et ac tot son cosselh aqui. Pilatz dis : « Senhors, yeu no veg que puscam penre cosselh contra aquest emperayre ni a ssas gens. Nos em fort destreg de viandas et es .jª. gran meravilha(s) que ss'es endevenguda en aquesta sieutat, que las mayres manjo lurs efans. Ieu vuelh e doni per cosselh que redam la cieutat a l'emperador; e si me vol destruyr, fassa[1] o, que yeu am mays morir que si tot aquest pobol moria; que be sab l'emperayre que negus no mer mal d'aquest fag may yeu; e cre quez el aura merce de vos autres. » Cant auziro aquest cossel, mot foron dolens, e disseron ploran : « Ay Dieus ! que dieus[2] es ! que farem de nostre bo senhor e de nostre bon governador?» Los plors els critz se leveron tan grans per tota la cieutat que anc tan gran marrimen no fo auzitz per negunas gens, quez els menavo tal dol que de la ost los podia hom auzir. E per ayso era lo gran marrimen [17 a] que non era negun jorn que layns no morisso .ccc. personas e plus de fam.

Can Pilat el rey Archilaus vengro am totas sas gens al valhat lay on era Titus emperayre novelh.

(*Miniature.*)

Pilat dis que en totas guizas[3] volia que fos fag so quez el avia dig. Et armeron se elh el rey Archilaus, am .xv. melia cavaliers, e vengro al valhat, lay deus hont era l'emperayre. E manda Pilat que parlar volia amb elh. Can l'emperayre o saup, venc am Thitus so filh, l'emperayre novelh, e menero .xv. melia cavaliers ab els e Jacob e Jafel. Can l'emperayre

[1] Ms. *fasso* (l'o exponctué.)
[2] Corr. *dols?*
[3] Substitué après coup à *cauzas,* qu'on avait écrit d'abord.

fo vengutz lay hont era Pilat el rey Archilaus, va comessar de parlar Pilat a so senhor e dis li : « Senher emperayre, ajas misericordia de me e de tot aquest pobol, [b] sit platz. Pren ta cieutat el tezaur que say es, e laysas nos ne anar en estranhas terras yssilhatz per lo mon. » L'emperayre respon e dis li : « Pilat, si tu me vols redre la cieutat am tu et am totz sels que lay so, yeu o penray per far mas volontatz, que estiers non o penria. »

Can lo rey Archilaus respondet a l'emperador ni l'emperador ad elh. (*Miniature.*)

Az ayso respon lo rey Archilaus, e dis : « Senher emperayre, yeu fu filh del rey Herodes, senher de Gualilea, e [1] cant el defalhic, yeu fu reys. Pren me a merce, nom vuelhas destruir, que anc yeu ni mos payros no fom encontra tu. » Respon Vespazia l'emperayre : « Home que merce non a merce non deu trobar. De tom payre ay auzit dir quez [2] [c] el aucic, per Jesu Crist la profeta que los juzieus auciron a tort en Jherusalem, totz los efans que anc poc atrobar e son regne, que ero de .ij. ans en aval, que anc negun non trobet merce ; et eron per nombre .c. melia. Per ayso, dis l'emperador, ne deves comprar la sua en[e]quitat. »

Can lo rey Archilaus fo dezarmatz nis mes l'espaza per lo cors ni Pilat s'en tornet am sas gens en la cieutat.

(*Miniature.*)

Can lo rey Archilaus auzic ayso que l'emperayre dis, fonc ples de gran ira, que a pauc non es enrabiatz. El dissendet de son cavalh e dezarmet se tot ; e can fo dezarmatz, et el trays l'espaza e dis a l'emperador : « Ja Dieus lo gran no vuelha [d] que vos ni vostras gens paguanas vos puscas vanar de ma mort. » E mes l'espaza per la poncha sotz la tetina, e det li tal espencha que detras ne passet .j. palm, e mantenen el cazet mo[r]tz ins el valhat. Can lo rey Archilaus fo mortz enaysi, fo fort corossatz Pilat e totz los juzieus e tornero

[1] Ms. *s*.
[2] Ms. *quel*.

s'en en la cieutat. Aqui viratz tal dol e tal plor per los cavaliers del rey Archilaus e de tota[s] sas gens, que tug s'esquissavo e se rompian e planhian et esgaymentavo fort; e tot lo pobol de la vila fazia atretal, que anc sa par dolor no fo e neguna sieutat. Can venc l'endema, Pilatz fes venir Jozeph e Baraban[1], lo senescalc, e totz los cavaliers e tot lo pobol, e volc aver cossel d'els, e dis lur : « Senhors, be vezetz que no nos podem pus tener e que Dieus nos a totz oblidatz. Sains non avem vianda; anc mays neguna cieutat no fo en tan gran tribulatio. Que cosselhatz que fassam? » — « Senher, so dis Jozeph, az ayso cal cossel podem nos donar? que l'emperayre no nos vol aver merce, ni non la trobam en elh. Mal cossel te donet sel quet [18 a] cosselhet que fezesses mal contra l'emperador, car ben podiatz saber que contra luy non podiam aver forsa, ni nos podiam longuamens tener. »

Can Pilat acosselhet que hom molgues tot l'aur e l'argen e las peyras preciozas e que o manjesson.

(*Miniature.*)

Pilat respon: « Yeu no y say alres que fassam: en aquesta cieutat a gran tezaur d'aur e d'argen e de peyras prescieuzas; e l'emperayre am sas gens cujon o tot aver. Yeu say cossel que ja ges non auran. Tot l'aur e l'argen fassam pizar e mortiers de coyre et amenudar fort a menudas pessas; e pueys mangem lo; e can sera tot manjat, non poyra esser trobatz lo tezaur. E pueys redam nos a l'emperador, que aytan [b] bona merce atrobarem coma fariam si aviam lo tezaur. » E cant aquest cossel fo donatz, tug lo tengro per bo, et amero mays manjar lo tezaur que si l'emperador ni sas gens l'agues. Tantost se parton d'aqui e van s'en en lurs hostals; e cascu pren son aur e son argen e pizeron lo, et aquels que ne avia[n] pro donavo ne a sels que non avian, per so que pus leu fos manjatz e gastatz. E cant ayso fo fag, e tug vengro denan Pilat, e disseron li : « Senher, ton comandamen avem fag; non es romazut aur ni argen ni peyras presiozas que tot non

[1] Ms. *barabasia*.

ajam manjat, e tota la vayselha que aviam d'aur ni d'argen. Huey mays non podon esser manens pagas de nostre tezaur. »

Ca[n] Pilat queric perdo a tot son pobol.

(*Miniature.*)

[c] Apres ayso disseron : « Senher que farem? » Pilat, cant auzic ayso, comeset fort a plorar et a desconortar denan tug e dis lur : « Senhors, vos autres m'aviatz establit a senhor, e voliatz que yeu fos vostre governayre. Huey may d'aysi avan non o puecs esser ; per amor de Dyeu, vos queri perdo ; si anc dissi re ni fi re a negus quel desplagues, perdonatz me. » Can los juzieus auziron ayso, mot se desconortero, et anc non y ac negus que nos plores, e de gran yra non pogron respondre, mays que planhian e ploravon, car tug pessavon esser destruytz. Pilat dis : « Senhors, anem nos redre a merce de l'emperador, que val mays que si sains moriam de fam, que non es jorn que en esta cieutat no morisco de .ccc.a.ccc.l. presonas de fam ; per que val mays que nos red[am], que calacom n'escapara ; et aysi non escapa[ra] negus, que totz no mueyron de fam. »

Can Pilat ab totas sas gens se volc anar redre, et ysiro de Jherusalem, e venc al valhat lay ont era l'emperayre el sonet.

(*Miniature.*)

[d] Cant aquest cossel fonc pres, Pilatz am tota sa gen yssic de la cieutat, entro al valhat que era fag entorn lo mur. E l'emperayre novelh anava cavalgan per aqui ab sos cavaliers. Pilat conoc lo a sas armas, que avia[n] senhal d'aygla, e sonet li de son gan. E can Thitus o vic, venc coren ab sos cavaliers lay on Pilatz fo. Pilat li comesset a dir : « Senher emperayre Thitus, enten mi : pregua a mossenher l'emperayre tom payre quens prengua a merce e que aja misericordia sobre aquest pobol, que aysi t'en pregua ploran. Senher emperayre, non esgardes la[s]nostras enequitatz, may la tieua misericordia. » Can Thitus auzic ayso que Pilat dis, anet [19 r°] a l'emperador son payre ab sos cavaliers, et el va o dir e comtar a l'emperador. Can l'emperayre o auzic, mandet a totz sos cavaliers armar, e l'emperayre armet se dels melhos

garnimens, e venc lay on Thitus l'atendia, al canto del valhat; e Pilat fo deus l'autra part. Thitus comesset a parlar a l'emperador e dis li : « Senher emperayre, vet te que Pilat s'es acordatz que volontiers te redra la cieutat, mays quel prenguas a merce. » E Vespazia respon : « Bel fills, non es aras hora de querre merce; elh o fa, car mays non pot. » E Vespazia l'emperayre dresset se ves Pilat : « Si tu me vols redre la cieutat e totz aquels que lay so, per far totas mas volontatz, yeu soy aparelhatz de penre; e dic [1] te be que aytan pauc de merce auray de tu ni de negu coma vos autres agues de Jesu Crist, can lo jutgetz a mort nil pendetz e la crotz. E vuelh vos far may a ssaber que la sua mort sera venjada, que merce no y sera trobada, ni ja merce non trobaretz ab me. »

Can l'emperayre pres Jherusalem ni fetz aplanar los valhatz ni pres Pilat ni fetz estacar los juzieus, ni pueys fetz mercat dels juzieus .xxx. per .j. denier.

(*Miniature occupant, comme les lignes qui précèdent, toute la largeur de la page.*)

(a) Pilat, cant auzic ayso, fo fort yratz e tot lo pobol yssamen; e no saup alres que fezes. May Pilat dis a l'emperador: « Senher, pren ta [b] cieutat e tot can say a, e fay ne tom plazer, coma senhors. » Can l'emperayre auzic que Pilat li redet la cieutat, el fetz tantost aplanar los valhatz; e [c] tantost can foro aplanatz, et el trames .iij.melia cavaliers ben armatz, que intresson en la cieutat e que seresson los portals, que negus non pogues yssir. L'emperayre novelh intret laïns, am [2] Jacob et Jafel; e can foron intratz en la cieutat, Thitus pres Pilat e comandet lo a .xxx. cavaliers, que lo gardesson be. Jacob pres Jozeph, e Jafel pres Baraban. E Vespazia l'emperayre intret am tota sa gen, e tantost comandet que hom estaques los juzieus e que hom lin menes .x. denan sa cara. E can los li [3] agro amenatz, elh sonet los cavalier[s] e dis lur : « Baros, aquesta cieutat avem e nostre poder, et am gran trebalh que y avem trag. Aras, la merce de Dieu, avem la a nostra volontat; et yeu vuelh far mercat dels juzieus, car elhs comprero nostre

[1] Ms. *dit*. — [2] Ms. *an*. — [3] Ms. *loy*.

senhor Dieu Jesu Crist, que sanet mon cors de la gran malautia de que era tan destreg. Els lo comprero .xxx. deniers; et yeu donaray d'els .xxx. per .j. denier; e quin vol comprar ven-[d]-gua avan. »

(*Miniature; une rubrique au-dessus paraît avoir été grattée.*)

Ab aytant venc .j. cavalier denan l'emperador e dis li: « Senher, yeu ne vuelh denayrada. » Et aytantost fes los lieurar. E can lo cavalier ac sos trenta juzieus resseuputz et ac pagat son denier, el tenc .j. espiaut en la ma, e venc denan los juzieus que ac compratz, e fer ne .j. ab l'espiaut per mieg lo ventre, si que l'espiaut li fes passar d'otra lo cors .j^{a}. brassada, e tantost cazet mortz. El cavalier tira l'espiaut ves si e trays loy del cors, [20 a] et, al tirar que fes, de l'aur e de l'argen quel juzieu avia manjat sautet foras. Lo cavalier ac meravilhas, can vi que totz era ples d'aur e d'argen. Pren .j. d'aquels juzieus per la ma e desliet lo e tira lo a part, e dis li: « Digas, sabes tu d'aquest juzieu cossi era ples d'aur? » — « Senher, so dis lo juzieu, si vos m'asseguratz, yeu vos diray veritat. » Lo cavalier asseguret lo, el juzieu li comta cossi Pilat lur fes manjar tot lo tezaur de Jherusalem, aur, argen e peyras pressiozas, e totz los bezans e tota la vaysselha d'aur e d'argen que era en Jherusalem, per tal que l'emperador ni sas gens non fosso rix ni manens ni non poguesso ges atrobar: « Et enaysi, senher, fo tot lo tezaur gastatz e partitz a tota gen cominalmens, que aquels que ne avian pro ne donavon az aquels que non avian ges. Et enaysi, senher, fo tot lo tezaur de Jherusalem manjatz e gastatz per las gens, e per lo cosselh de Pilat. »

Can lo cavalier fes tolre la testa als autres que ero remazutz, ni los fetz fendre am .j. cotel per tirar l'aur.

(*Miniature.*)

Can lo cavalier auzic ayso, ac mot gran[s] meravilhas; e sona .ij. escudiers sieus e comandet lur que als .xxviij. juzieus que avia compratz tolguesson la testa, que anc non retenc may aquel que avia assegurat. E totz aquels foro escapitatz, et elh fetz fendre ab .j. cotelh per mieg lo ventre e triar l'aur e l'argent. Cant ayso fo sauput per tota la ost quels juzieus eron

ples d'aur e d'argen, que l'avian manjat, adonx vengron grans gens a l'emperador e dizian li : « Senher, fay m'en denayrada. » E l'emperayre fetz ne lieura[r] a totz los cavaliers qu'en volian denayrada. E tantost can los avian avutz, els los aucizian e fendian los per lo ventre, per aver lo tezaur que avian el cors. Mal cosselh donet Pilat [v°] que granre ne moriro per lo tezaur que avian manjat, qu'en escaperant, si no fos manjatz.

Can l'emperayre no volc pus vendre dels juzieus, may que fes portar los mortz als carniers e deroquar los murs de la cieutat.

(*Miniature de la largeur de la page.*)

(c) Can l'emperayre vi que tans compradors avian los juzieus e tans n'avian compratz, e vi que totz los aucizian, fetz comtar(tar) cans n'i avia remazutz. Comtet hom que non y avia romazutz mays .vj. denayradas, que totz los autres foro vendutz. Empero l'emperayre dis que non volia pus vendre, que aquels retenia a ssos obs. La mort fo facha dels juzieus en Jherusalem, que foro vendutz .xxx. per .j. denier, que bem foro mortz .lxx. melia e plus. E ja per la cieutat non pogratz anar mays per mortz, e tugtz eron enbaconatz, coma qui los volgues salar. Mala manjero lo tezaur que Pilat lur acosselhet. Can la mort fo facha, l'emperayre los fetz totz a-[d]-portar als carniers, et apres el fetz deroquar los murs de la cieutat, si que anc no y romas peyra sobre peyra, mays tan solamen lo temple de Salamo e la tor de David, que Dieus no volia ques deroques. Ab aytan fo azempli[t] so que Dieus avia dig de sa boca, lo jorn de rampalm. Thitus l'emperayre novelh anet per la cieutat[1] et ac fachas penre(s) totas las armaduras, aubertz, elmes, cubertas de cavalhs, lansas, espazas, e totz los rix guarnimens, del(a)s cals era ben garnida la cieutat, e de drap de seda, polp(l)ras et ermenis, els gris, de que avia gran plenetat. Mot n'ac gran riqueza l'emperayre novelh ; may negun tezaur [21 a] non troberon[2], quels juzious ho avian tot

[1] Après ce mot il y a dans le ms. quatre lignes en renvoi au bas de la colonne, dont quelques mots seulement sont lisibles. Les premiers sont *e dedins*.

[2] Ce qui suit, à partir d'ici, jusqu'à *denairadas* inclusivement (trois lignes

manjat per cosselh de Pialat. Mala fonc donat lo cosselh de Pialat, que tant ne moriron que anc non romaron a vida mais .ix.xx. Aisso foron las .vj. denairadas que l'emperayre retenc a ssos obs. La regina d'Africa e la dona Sabarisa, que desus n'avem facha mensio, trobet hom mortas en lurs albercs, et de femnas e d'efans et de gens menudas per la cieutat ses nombre, que tug eron mortz de fam.

Can los emperadors s'en volgron tornar en lurs teras e meneron Pilat els autres juzieus.

(*Miniature.*)

Can la cieutatz fonc derocada e la mort dels juzieus fo facha, los emperadors s'en volgron tornar en lurs terras ab lurs gens. E meneron Pilat e las .vj. denayradas dels [b] juzieus prezes et estacatz ; e vengro en Acre. Can l'emperayre ac sojornat .iiij. jorns en Acre, et el fetz aparelhar .iij. naus e mezeron en cascuna nau .lx. juzieus, et am gales fezeron las trayre del port d'Acre.

Can los juzieus foro messes en las naus ni las [naus] feron velas.

(*Miniature.*)

E can las .iij. naus foro denan lo castel que a nom Cayfas, e las naus fezeron velas, e layset las om anar lay on Dieus las laysera anar. Los juzieus non agro pa ni vi ni carn ni aygua ni hom que saupes las naus governar. Mays per volontat de Dieu e car Nostre Senher volc que tostemps fos remembransa de la sua passio en elhs e que fezesso miralh a sels quels veyrian, donet lur temps que la .j[a]. nau venc aribar a Nar-[c]-bona, e l'autra a Bordeus, e l'autra en Englaterra. E tug vengro sas e sals en las terras e cujero se que Dieus o agues fag per amor d'els. E Dieus non o fes, mays que volc que tostemps los reprezes hom de la sua mort e de la sua passio. Los juzieus son aribatz, e laysem los estar ; e parlem dels emperadors, que son en Acre ab lurs gens, que volgron tornar en lurs terras.

plus bas), est d'une autre main et d'une autre encre et paraît avoir été écrit sur un grattage.

Can l'emperador se reculhic en las naus am tota[s] sas gens.

(*Miniature.*)

Vespazia Sezar l'emperayre comandet a sson senescalc et a Jacob et a Jafel que fasson aparelhar las naus, que mestiers lur sera a lurs gens. Et els o fan tantost e mezero y aygua pro e bescueg e vi e farina e carn salada e gualhinas e fru-[d]-chas e tot can mestiers lur ac. Can las naus foron ben garnidas de las viandas que mestiers y sson, fetz reculhir los saumiers e los cavalhs e las armaduras. E can fonc tot recuilhit, e las naus yssiron del port. Los emperadors foron reculhitz am tota[s] lurs gens, e las naus feron velas. E Dieu donet lur bon temps e vengron navejan per la mar, et a cap de .x. jorns vengron aribar al port de Barlet, e cant agro sojornat, els vengro en Roma.

Can san Clemens l'apostoli li fetz yssida am gran prossessio ni lo bayet.

(*Miniature.*)

Can l'apostoli san Clemens saup quels emperadors venian, ven lur encontra am gran prossecio de [22 a] clergues. E can l'emperayre Vespazia vic l'apostoli venir az elh ab tan gran prossecio, ac gran gaug; e correc lo abayar et abrassar; e l'emperayre novelh fetz atretal. Mot ac gran gaug en Roma per los emperadors e gran alegrier, cant ac venjada la mort de Jesu Crist, e car es tornatz ab sas gens, sas et alegres. E san Clemens prezicava cascun jorn, e l'emperayre auzia lo mot volontiers, e tug los baros atresi.

Can san Clemens l'apostoli batejet l'emperayre e so filh e totz los baros.

(*Miniature.*)

Can l'emperayre ac sojornat .viij. jorns, san Clemens lo venc vezer e dis li : « Senher, Jesu Crist t'a facha gran honor de tos enemicx, et as complit to viatge a [b] ta volontat. Lo(s) covinen(s) que as promes a Nostre Senhor aten loy alegramens et am cor joyos. » L'emperayre dis li que era aquo. L'apostoli san Clemens dis li : « Quet fassas batejar, aysi coma tu m'o covenguist. » L'emperayre dis : « Al plazer de Dieu sia fag;

yeu o autrey, e fays o aparelhar e santificar las fons.» L'apostoli san Clemens se part d'elh alegres e lauzava Dieus e la seua virtut. Apres .iij. jorns, el ac fachas aparelhar las fons, e batejet l'emperador Vespazia, e nom del Payre e del Filh, e del Sang Esperit, et anc non li cambiet so nom. Apres el batejet so filh Thitus, l'emperayre novelh. Apres el batejet Gay lo senescalc, e Jacob e Jafel de Jafa. Apres el batejet los reys els comtes els dux els marques, e tug li baros els cavaliers. Can tota la cavalaria fonc batejada[e] tot l'autre pobol viron que batejatz s'eron, vengron a san Clemens e disseron li : « Senher, bateja nos, et essenha nos a creire la ley de Jesu Crist. »

Can san Clemens benezic .x. [c] concas d'aygua e fetz intrar lo pobol lay[n]s per batejar.

(*Miniature.*)

Can san Clemens auzic las gens cridar, ac gran gaug e fetz gracias a Nostre Senhor ; pueys fetz omplir .x. conc(c)as d'aygua e senhet las, e pueys fetz intrar le pobol lains en l'aygua, e ditz : « E nom del Payre e del Filh e del Sant Esperit, e sseretz batejatz. » Can lo pobol o auzic, volontiers s'i mes cascu, et agro ferma crezensa en Jesu Crist. E can negun malaute se batejava, de qualque malautia agues, tantost co yssia de l'aygua, era totz gueritz. Can tot lo pobol fo batejatz e vezian los miracles dels malautes, non crezia hom per tota la terra de Roma may sol en Dieus Jesu Crist. Los malignes temples que y ero de los demonis, aba-(d)-teron los volontiers, si que anc res no y remas. Neys las fonzamentas derocavo, per so que res de mal no y agues. Can las gens se partiro, que agron pres comiat de l'emperador e de san Clemens, tornero ss'en en lurs teras. E can lay foron, cascu portet escricha sa crezensa de Jesu Crist : *Credo in Deum patrem omnipotentem*. Cascus fetz bateja[r] los homes de sa terra. Apres pauc de temps volc Dieus que la crestia[ntatz] crec, e l'apostoli san Clemens trames los prezicar per las terras. Can tota la terra de l'emperador fonc convertida e gitada de la error de las ydolas, no y crezet hom ni y azoret may Jesu Crist, Dieus veray.

Can l'emperador fetz venir los senadors de Roma que desso sententia a Pilat.

(*Deux miniatures superposées.*)

(23 *a*). L'emperayre Vespazia fetz venir so filh Thitus, e foron al palays .j.dia mati, cant agro auzida la messa, que san Clemens avia cantada. Los emperadors tramezeron querre los senadors de Roma, e can foro vengutz denan los emperadors, Vespazia lur comandet que jutgesso Pilat, segon so que era forfag. Els senadors[1] tireron se a part a cosselh e disseron los forfatz de Pilat. E torno ss'en denan l'emperador, can se foron acosselhatz e disseron li : « Senher, nos conoyssem que Pilat a mort deservida. Cant aura estat lonc temps en prezo, nos volem quel trametatz a Viana la cieutat, lay on si fan las justezias d'aquels que an mort deservida en Roma e que encontra no s(a)ia fag. E per ayso lo vostre honrat payre Tiberi Sezar volc que lay se fezesso las justezias; e per ayso nos fam aquest jutgamen.

Can Pilat fo menatz pres e liatz a Viana.

(*Deux miniatures superposées.*)

Can l'emperayre auzic que a mort l'avian jutgat, comandet als .xxx. cavaliers que l'avian en garda que ades ses tot alongamen lo menesso a Viana la cieutat. Los cavaliers feron son comandamen tantost, e porteron en escrig la sententia quels senadors de Roma agro donado. E can saupro a Viana que aquels cavaliers ero messatges de l'emperador, honrero los fort e reseupron los ab gran honor et ab gran gaug. Els cavaliers prezeron Pilat, de part l'emperador et al justecier da Viana rederon lo, e bayleron li la sententia escricha, que avian donada los senadors de Roma.

Can Pilat fo messes en prezo ni pueys en lo Rozer, en .jª. tor, aysi cant auziretz.

(*Miniature.*)

[c] E can lo justecier vic la sententia quels senadors de Roma

[1] Ms. *essemdors* (?)

agron donada contra Pilat, mantenen pres lo e mes lo en[1] .j. potz encontra l'aygua; et avia y .j[a]. cadieyra on l'asec, e pueys venc .j[a]. barra tornadissa ampla desus que era encadastada am la cadieyra; e mes lay denan los pietz, e claus lo am .j[a]. cadena, et anc non ac poder ques mogues. Pueys el li mes unas buejas de fust als pes, et aqui estet de nueg e de jorns. E dava li hom a manjar del pa e de l'aygua petit, que ben manjera mays la me[y]tat. En aquest caytivier estet Pilat .ij. ans, et a cap de .ij. ans lo justicier lon trays et ostet li las buejas, e fonc tan caytieus e tan dessemblatz e tan fenis que anc nos poc sofrir, e fo tan pelos que nol parec huelh ni cara. Lo justecier lo pren e leva lo en .j. poli, e d'otra lo pont de Roze el s'en anet amb elh. Et aqui avia .j[a]. mayo hon metia hom totz aquels que avia[n] facha trassio, el Rozer revironava la tot entorn, e no y podia hom intrar may ab .j. batelh. Lo justicier fa obrir e mes lo laïns. Aytantost cant [d] Pilat fonc laïns en la mayo, comesset a crotlar fort et a tremolar. El justicier, cant o vi, ac paor e fugic s'en, que anc no y auzet estar. E can s'en fo m[og]utz[2], la mayo se fondet e s'en intret en abis, que anc non vic hom peyra ni saup hom que s'endevenc; mays encaras y conoys hom lo luoc cant y ve tornejar l'aygua.

Enaysi cant avetz auzit fo venjada la mort de Jesu Crist per Vespazia Sezar, l'emperador de Roma, e per Thitus so[3] filh. E Jafel de Jafa escris tot aquest fag per cosselh de Jacob e de Joseph, que estet pres en Jherusalem tro que la cieutat fonc preza. Et els foro ad aquest fag, et acorderon se totz .iij. e disseron la veritat, e Jafel de Jafa o escris. Amen.

[1] Ms. *et*.
[2] Un trou dans le parchemin.
[3] Le ms. répète *so*.

NOTES DE PHILOLOGIE ROUERGATE

(*Suite*[1])

XVIII

Un proverbe rouergat dit : *Cada vilatge fa son parlatge.*

Cette observation peut s'appliquer à tous les pays avec plus ou moins de justesse ; mais, à nous en tenir au nôtre, nous pouvons dire qu'aujourd'hui on peut distinguer sur le sol de l'ancienne Gaule latine un idiome particulier presque pour chaque lieu habité, en tenant compte, bien entendu, des légères nuances.

Et, en même temps, il est constant que ces innombrables parlers locaux, bien que tous divers, ont tous un même air de famille qui les réunit entre eux et les sépare des autres parlers néo-latins. Or cette famille ou sous-famille gallo-romane est-elle susceptible de se diviser en plusieurs branches, de même que la grande famille romane, dont elle est elle-même, de l'aveu de tous, une des quatre ou cinq divisions premières ? Ou bien cette multitude de petites langues de clocher qu'elle embrasse sont-elles toutes liées les unes aux autres de telle sorte que chacune ne soit séparée de ses voisines immédiates que par une différence à peine sensible, ainsi que les tons successifs d'une dégradation de lumière, et qu'elles forment comme une masse compacte, continue et en cohésion parfaite d'un bout à l'autre, et partant n'admettant point de segmentation ?

Cette question s'est posée entre les romanistes, et les a divisés en deux camps bien tranchés. La *Société des langues romanes,* dont M. le professeur Ferdinand Castets s'est fait dernièrement l'organe, avait embrassé dès son origine la première des deux solutions, qui alors paraissait avoir pour elle le consentement unanime et ne pouvoir soulever d'objection. Mais M. Paul Meyer s'est prononcé un jour très-vivement

[1] Voir la *Revue* d'avril-mai-juin 1887.

contre cette opinion reçue, et a formulé à son tour la conception opposée, à laquelle se sont ralliés ses savants collaborateurs de la *Romania,* et entre autres M. Gaston Paris. Ce dernier a saisi l'occasion d'une récente solennité, la réunion des Sociétés savantes de 1888, pour exposer et prôner la doctrine de son ami dans une lecture qui a été publiée ensuite en brochure sous ce titre : *les Parlers de France.* Puis, à propos de cette publication, les théories de MM. P. M. et G. P. ont été vigoureusement et très-savamment discutées par M. Castets dans la *Revue des langues romanes* de mai-juin de la même année.

Philologue « amateur », et rien de plus, comme on prend la peine de me le rappeler quand je parais l'oublier[1], je devrais peut-être m'abstenir modestement d'intervenir entre des antagonistes qui sont de vrais docteurs en philologie, et certes des plus autorisés. Cependant, ayant recueilli dans mes vieilles recherches sur le rouergat une somme d'observations inédites ou peu connues, qui me semblent intéresser la discussion pendante, je ne résiste pas au désir de verser ces documents au dossier de l'affaire, vaille que vaille. J'y ajouterai même quelques considérations d'un autre ordre puisées dans mes souvenirs de naturaliste, qui me paraissent avoir trait au débat ; car, il y a longtemps que cette vérité m'a frappé, la linguistique et l'histoire naturelle sont unies l'une à l'autre par d'étroites analogies, d'où il résulte que celle-ci, travaillant depuis plus longtemps à construire et perfectionner ses méthodes, peut faire profiter la jeune science des langues des résultats acquis dans cette voie.

La controverse se présente ainsi : Les romanistes qui se rattachent à la même école que la *Société des langues romanes* avaient procédé à l'étude des idiomes de la langue d'oc et de la langue d'oui en les traitant par groupes et sous-groupes considérés par eux comme des *divisions naturelles* comparables à celles de la zoologie et de la botanique, et qu'ils avaient dénommées, suivant l'usage, des dialectes et des sous-dialectes.

Ces coupes de classification avaient-elles été bien comprises, bien tracées? Étaient-elles exactement conformes à

[1] Voir la note XVII.

l'affinité existant entre les parlers locaux compris dans une même section et à la dissemblance offerte par ceux de section différente? Cette question parut oiseuse à M. P. M.; il l'écarta au moyen d'une décision préjudicielle. « Il n'y a ni dialectes ni sous-dialectes », prononça-t-il. Il n'y avait plus dès lors à rechercher si nos dialectographes avaient plus ou moins bien réussi dans leur entreprise ; l'entreprise elle-même était condamnée, elle était déclarée sans objet. « Il suit de là que tout » le travail que l'on a dépensé à constituer, dans l'ensemble » des parlers de France, des dialectes, et ce qu'on a appelé » des *sous-dialectes,* est un travail à peu près entièrement » perdu. Il ne faut pas excepter de ce jugement la division » fondamentale qu'on a cru, dès le moyen âge, reconnaître » entre le français et le provençal, ou la langue d'oui et la » langue d'oc. Ces mots n'ont de sens qu'appliqués à la pro- » duction littéraire.... »

C'est ainsi que s'exprime M. G. P. dans son commentaire de la doctrine de M. P. M., et il ajoute que ce dernier a formulé là « une loi qui, toute négative qu'elle soit en apparence, est » singulièrement féconde et doit renouveler toutes les méthodes dialectologiques. »

Et poursuivant : « Cette loi, dit M. G. P., c'est que, dans une » masse linguistique comme la nôtre, il n'y a réellement pas » de dialectes ; il n'y a que des traits linguistiques qui entrent » respectivement dans des combinaisons diverses, de telle » sorte que le parler d'un endroit contiendra un certain nombre de traits qui lui seront communs, par exemple, avec le » parler de chacun des quatre endroits les plus voisins, et un » certain nombre qui diffèrent du parler de chacun d'eux. » Chaque trait linguistique occupe d'ailleurs une certaine » étendue de terrain, dont on peut reconnaître les limites ; » mais ces limites ne coïncident que très-rarement avec celles » d'un autre trait ou de plusieurs autres traits ; elles ne coïncident pas surtout, comme on se l'imagine souvent encore, » avec des limites anciennes ou modernes. Etc. »

Ces conclusions si inattendues se déduisent-elles en effet, comme on le prétend, de faits constatés, matériels, et tels que, ainsi qu'on l'affirme, chacun n'ait qu'à ouvrir les yeux pour les reconnaître ? A mon sens, elles sont au contraire essentielle-

ment *aprioriques*, procédant de vues théoriques préconçues et d'observations incomplètes. J'estime aussi que M. Castets leur a opposé de fort solides raisons, particulièrement en faisant observer que les arguments invoqués contre la doctrine des dialectes porte également et avec la même force contre le principe de toute classification en histoire naturelle. Et cependant ma conviction est que MM. P. M. et G. P. ont rendu un véritable et grand service à la science en soulevant une question là où personne n'y voyait matière, et en provoquant par suite des discussions et des études nouvelles qui n'intéressent pas seulement les langues romanes, mais s'attaquent à des difficultés capitales, bien que jusqu'ici à peine entrevues, de la taxionomie linguistique générale.

Avant de disputer de l'existence des dialectes, s'est-on bien assuré que ce mot, *dialecte*, eût la même signification pour tout le monde, et que cette signification identique fût en même temps suffisamment claire et précise? De plus, est-on bien certain que le mot *langue* lui-même, que chacun emploie avec une si entière confiance, soit sans obscurité, ne cache point quelque mystère plus ou moins profond, et quelque piége dangereux? A parler franc, on a négligé de se préoccuper de ces choses, quand c'est par là qu'on eût dû commencer; mais les prétentions, à mon avis trop peu justifiées, de MM. Paul Meyer et Gaston Paris auront eu du moins pour résultat de nous faire broncher à des problèmes qu'on n'apercevait pas, et qu'on sera amené par là à étudier avec l'attention qu'ils méritent.

Ce mot banal de *langue* a en linguistique deux acceptions fort distinctes, qu'il est très-fâcheux de confondre. En effet, ce mot désigne tantôt une chose concrète, et tantôt une abstraction; tantôt une unité spécifique ou individuelle, je dirais presque personnelle, et tantôt une unité générique, c'est-à-dire non plus une réalité, mais une pure nominalité. Exemple: Quand nous disons « la langue française » ou « le français », entendant par là notre langue classique et officielle, autrement dit la langue de Voltaire; ou encore quand nous disons « la langue latine » ou « le latin », voulant désigner la langue de Cicéron et de Virgile, il s'agit d'un certain organisme linguistique singulier, un et indivisible, exactement défini dans toutes ses parties, et identique en tout à lui-même.

Et maintenant, au contraire, quand nous disons « le celtique », « le germanique », « le slave » et « le roman », il s'agit aussi chaque fois d'une langue, d'une certaine langue, distincte d'autres langues ; mais cette sorte de langue est comme un extrait métaphysique de plusieurs langues réelles formé des seuls caractères qui leur sont communs, c'est-à-dire de caractères généraux, et privé de tout caractère individuel. C'est en quelque sorte un fantôme de langue ; c'est un concept, tout à fait insaisissable en lui-même autrement que par une vue de l'esprit. Saisissez donc quelque part le slave en personne, c'est-à-dire qu'il ne soit pas en même temps ou le russe, ou le polonais, ou le tchèque, on le croate, etc. ? A vrai dire, ce n'est pas une langue, c'est le type idéal d'un genre de langues, qui prend corps dans chacune de ses espèces, et n'a aucune réalité en dehors d'elles.

Et pareillement du germanique relativement au haut-allemand, au bas-allemand, etc.; et de même du celtique par rapport à l'irlandais, au gallois, au bas-breton, etc. ; et enfin du roman à l'égard de l'italien, du provençal, de l'espagnol, etc.

Le mot *dialecte* comporte la même distinction (à le prendre dans le sens que lui donnèrent les Grecs, de qui nous le tenons). Le dialecte est une division de rang quelconque d'une langue collective ; et, suivant qu'il peut se subdiviser à son tour en des sous-dialectes, ou qu'il est irréductible, il constitue, à l'instar de la langue elle-même, une unité linguistique collective, ou une unité linguistique individuelle.

Au fond, *langue* et *dialecte* n'ont aucune différence essentielle ; le dernier de ces termes sert simplement à exprimer un état de subordination d'un parler, soit général, soit particulier, par rapport à un parler général d'une généralité supérieure.

Ainsi « la langue grecque » ou « le grec » fut un terme générique corrélatif à quatre termes spécifiques ou dialectes : l'ionien, l'attique, le dorien et l'éolien. Considérés en tant que langages écrits et fixés par un code littéraire, ces quatre dialectes grecs étaient irréductibles, indécomposables, individuels; mais ils eussent été genres à leur tour s'ils eussent représenté respectivement un groupe de parlers locaux particuliers à diverses localités des îles ioniennes et de l'Asie mineure, de l'Attique, du Péloponèse, etc., et ces parlers locaux eussent

été de leur côté des sous-dialectes du grec propres à ces localités.

Les espèces d'une grande langue générique, ou autrement dit les divers membres de ce qu'on appelle une famille de langues, tels par exemple que le germanique ou le roman, peuvent donc très-rationnellement être dits ses dialectes. Ainsi, l'allemand proprement dit et le hollandais sont deux dialectes du germanique, et d'autre part l'italien, le français, l'espagnol, sont des dialectes de la langue romane. Et là s'arrête la division dialectologique si nous n'avons affaire qu'à des idiomes littéraires, c'est-à-dire artificiellement arrêtés; mais si nous avons devant nous, pour rappeler un mot de M. G. P., une masse linguistique vivante et grouillante, c'est-à-dire un ensemble de parlers populaires évoluant en toute liberté, les dialectes que nous venons de désigner représenteront chacun un certain nombre de sous-dialectes ou dialectes de second degré, lesquels à leur tour seront susceptibles de se subdiviser en dialectes de troisième degré, et ainsi de suite jusqu'au terme extrême et irréductible, le parler du clan, de la horde ou du village.

Et, en effet, s'il est à propos de diviser le germanique et le roman populaires en plusieurs grands dialectes de premier degré, qui sont le haut et le bas-allemand, je suppose, et l'italo-roman, le gallo-roman, l'ibéro-roman, etc., pourquoi serait-il donc obligatoire d'arrêter la division à ce degré de la série, et de ne pas diviser à leur tour ces grands dialectes en petits dialectes? En disant à la classification linguistique : « Tu iras jusqu'à la division des grandes familles germanique et romane en branches ou dialectes de premier degré, et tu n'iras pas plus loin, et tu laisseras un énorme hiatus entre ce qu'on appelle la langue d'une région étendue comme la France, et les patois de hameau qui en sont la menue monnaie », en parlant ainsi, MM. P. M. et G. P. ne font-ils pas du pur arbitraire?

Ah! certes, il y avait une grosse et bien sérieuse objection à soumettre à la conscience des dialectographes languedociens. MM. P. M. et G. P. semblent bien en avoir eu une intuition vague, mais elle n'est point parvenue à se dégager nettement dans leur esprit. Ce qu'il fallait demander aux classificateurs de langues, et non pas seulement à ceux qui s'occupent de divisions d'ordre secondaire telles que celles du gallo-

roman en ses dialectes ou sous-dialectes supposés, mais aussi à ceux qui planent plus haut et ne descendent pas au-dessous des grandes divisions en classes et familles de langues; il fallait leur demander s'ils s'étaient rendu compte de la nature de l'affinité qu'ils croient reconnaître entre les termes dont ils composent ces catégories, et dans quelle mesure et quel sens précis ils font usage, pour exprimer les relations d'affinité linguistique, d'expressions figurées telles que « filiation des langues », « langue mère », « langue fille », « langue sœur », « familles de langues » avec leurs « branches » et leurs « ramifications généalogiques », etc.

Et, une fois admis le fait de parenté linguistique, est-ce bien toujours le rapport de parenté qu'on devra et pourra prendre pour base et critérium de la classification des idiomes? Ne pourra-t-on pas, en effet, avoir à classer un ensemble de parlers locaux qui offriront entre eux tous la même relation généalogique? Comment, dans ce cas, les distribuer généalogiquement? Et si l'on doit renoncer à les grouper dans un tel ordre, faudra-t-il, comme le veulent MM. P. M. et G. P. pour les parlers gallo-romans, laisser cette masse confuse, *rudis et indigesta moles,* dans le chaos, aucun ordre ne pouvant y pénétrer?

Ce sont là autant de questions préalables qui s'imposent à la discussion qui fait l'objet de notre étude; je vais les examiner maintenant.

Voici ce qu'a déclaré M. G. P., à notre grande et très-grande surprise : « Nous parlons latin, ai-je dit. Il ne faut » plus en effet répéter, comme on le fait trop souvent, que » les langues romanes viennent du latin, qu'elles sont filles » du latin, qu'elles sont les *filles* dont la langue latine est la » *mère*. IL N'Y A PAS DE LANGUES MÈRES ET DE LANGUES FILLES.»

Devançant l'histoire naturelle dans l'adoption du transformisme, la linguistique scientifique a réussi à se dégager de l'empirisme et des superstitions de la vieille linguistique barbare, précisément grâce à ce principe nouveau que les langues ne sont ni de création divine, ni de création humaine, mais se créent d'elles-mêmes, naturellement, par les transformations successives et diverses de types préexistants. Ces types antérieurs sont dits *langues souches* ou *langues mères*

par rapport aux langues qui en dérivent par cette voie de métamorphose, et celles-ci sont dites les *filles* de celles-là. Est-ce que ces expressions métaphoriques ne rendent pas aussi près que possible la nature des choses? Elles sont adoptées par les plus grands linguistes de l'époque, qui comptent parmi eux de vrais philosophes; pourquoi renoncerions-nous à cette façon de parler, si commode et si logique, et consacrée par les illustres fondateurs de la science? Mais est-ce que par hasard M. G. P. aurait sérieusement voulu nier que les langues romanes soient autant de transformations du latin? Si elles ne sont pas sorties du latin, d'où sont-elles donc sorties? Et, si elles sont issues du latin, peuvent-elles être le latin lui-même? « Nous parlons latin, ai-je dit », s'écrie M. G. P. avec autorité; et pourtant comment admettre qu'il puisse s'exprimer ainsi autrement qu'au figuré? « Nous parlons latin », insistez-vous, M. Gaston Paris; mais, s'il en est véritablement ainsi, pourquoi en même temps dites-vous que nous parlons roman? Pourquoi dès lors continuer à dire que nous parlons français, provençal, italien, espagnol, portugais, etc.?

Non-seulement la paternité du latin vis-à-vis des langues romanes est avérée et universellement reconnue, mais elle est typique et citée dans les plus importants travaux de linguistique générale comme l'exemple le plus parfait à offrir pour la démonstration de la loi de filiation généalogique des langues. Que sont donc ces idiomes romans, sinon du latin transformé? Toute leur substance leur vient de cette langue mère, ils sont la chair de sa chair et les os de ses os. Mais est-il un instant admissible de dire, du moins quand on a la prétention de parler scientifiquement, c'est-à-dire rigoureusement et sans équivoque, est-il permis d'avancer que les langues romanes ne soient pas « les filles dont la langue latine est la mère », et qu'elles soient le latin même? Comment! le latin s'est transformé, métamorphosé pour donner naissance à de nouveaux organismes linguistiques; en d'autres termes, il s'est fait *autre que lui-même*, et, ayant cessé d'être lui-même, il n'est tout de même encore que lui-même? Ainsi donc l'oiseau qui naît de la transformation, et par conséquent de l'anéantissement de l'œuf, en tant qu'œuf, serait donc nonobstant un œuf, et rien qu'un œuf? Et le hanneton, qui est le produit de la mé-

tamorphose du ver blanc, sera donc toujours et quand même le ver blanc, et pas autre chose que le ver blanc? Ceci est pourtant une larve, et cela est un insecte ailé....., mais il n'importe : « Le hanneton n'est qu'un ver blanc, ai-je dit, et il ne faudra plus répéter, comme on le fait trop souvent encore, que les hannetons viennent des vers blancs!..... »

Que dirait M. Gaston Paris à quelqu'un qui lui tiendrait un pareil langage?

Voici quelques propositions qui, si je ne me trompe, paraîtront de toute évidence à des esprits non prévenus :

Le latin est la *souche* ou *forme mère* dont les langues dites romanes sont dérivées par transformation, et celles-ci sont par conséquent les *filles* ou autrement dit les *formes ultérieures* résultant de ces métamorphoses.

Le roman, lui, est le *genre* qui réunit les diverses langues romanes sous un nom commun ; et, réciproquement, celles-ci sont les *espèces* comprises dans ce genre ; et ces espèces sont ce qu'on appelle du nom relatif de *dialectes.*

Ainsi, le français et l'italien seront légitimement dits des dialectes du roman ; dire qu'ils soient des dialectes du latin serait un contre-sens.

Et, inversement, il est congruent de dire que l'italien et le français sont issus, sont nés, sont fils de la langue latine ; mais dire qu'ils sont fils de la langue romane serait absurde.

Par cette application, on peut déjà juger de l'importance de certaines distinctions méthodiques sur lesquelles j'ai précédemment insisté.

Malgré moi, mon esprit s'inquiète de savoir ce qu'un philologue d'un si haut mérite que M. G. P. peut bien avoir eu en vue en nous affirmant que cette multitude sans fin d'idiomes locaux qui se font entendre dans toute l'Italie et dans les parties romanes de la France, de la Belgique, de la Suisse, de la Péninsule Ibérique, et enfin de la Roumanie, ne sont pas issus du latin, mais sont à proprement parler du latin. Ne pouvant trouver la clef de ce mystère dans les citations, pourtant fort étendues, du discours de M. G. P. données dans la critique de M. C., et n'ayant pas le discours *in-extenso* à ma disposition, je me rabats sur une observation dans le texte

plus une note de M. C. où il semble s'être essayé à traduire les déclarations énigmatiques, bien que très-formelles, de l'éminent orateur de l'assemblée des Sociétés savantes. Après cette citation de M. G. P. reproduite ci-dessus : « Nous parlons latin, ai-je dit », etc., M. C. fait cette remarque : « M. G. » P. insiste, dit M. C., sur cette idée, et soutient que, sous le » latin classique, le latin populaire commença de bonne heure » à évoluer vers les formes que donnent les langues roma- » nes. » Puis M. C. ajoute en note : « Diez (*Gramm. des lang.* » *rom.*, I, p. 1), n'accepte pas une différence essentielle en- » tre le latin classique et le latin populaire. Celui-ci n'est que » l'usage dans les basses classes de la langue commune, usage » dont les caractères sont une prononciation négligée, etc. »

Ces deux passages, faisant suite à la citation ci-dessus de M. G. P., semblent indiquer que M. C. prête à son auteur cette pensée que les dialectes romansne seraient point sortis d'un souche latine unique et commune, mais de souches latines multiples et plus ou moins différentes entre elles, c'est-à-dire de latins vulgaires ou patois latins ayant co-existé avec le latin classique.

Mais, quand il en serait ainsi, s'ensuivrait-il de là qu'il n'existe pas de langues mères et de langues filles, et que latin et roman ne font qu'une seule et même chose? Admettons pour un instant ce latin pluriel au lieu de notre latin singulier : ces divers latins auront été autant de souches latines pour autant de branches romanes. Fort bien ; mais chacune de ces branches du roman n'en aura pas moins une existence et une forme distinctes de celles de sa souche latine, et ne pourra être confondue avec elle sans abus. Bref, qu'à la source de nos idiomes romans doivent se rencontrer plusieurs langues latines contemporaines, au lieu d'une seule, les aphorismes de M. G. P. n'y gagnent rien, car chaque langue romane n'en sera pas moins fille d'une langue latine mère, et cette mère et cette fille n'en formeront pas moins deux existences et deux formes linguistiques différentes.

Cependant cette question spéciale demande à d'autres points de vue à être discutée à fond.

Pour ce qui est du groupe roman italien, la thèse de M. G. P. pourrait se plaider à l'aide d'arguments tout au moins spé-

cieux; mais elle est assurément insoutenable en ce qui concerne le groupe gallo-roman, pour ne nous occuper présentement que de ce dernier, et toutes réserves faites au sujet du roman ibérique et du roman danubien.

L'histoire est suffisamment claire et explicite sur le point de savoir comment les Romains conquirent les Gaules et les incorporèrent à leur empire. Nous savons que les vainqueurs n'exterminèrent ni ne déplacèrent la population indigène, et que le nombre d'entre eux qui s'établirent dans le pays conquis fut relativement très-faible ; car il n'est pas contesté que les nobles ou propriétaires gaulois, qui avaient appelé, tout au moins de leurs vœux, l'intervention romaine, furent laissés en possession de leurs domaines, de leurs esclaves et de leurs privilèges sociaux. Nous savons enfin que cette aristocratie adopta avec enthousiasme la langue de ses nouveaux maîtres en même temps que leurs mœurs et toute leur civilisation, et qu'elle réussit à se les assimiler avec une promptitude merveilleuse, au point que, comme le fait remarquer M. G. P., le celtique fut entièrement extirpé du sol gaulois pour y faire place à la culture exclusive du latin, et que la vieille langue indigène n'a laissé pour ainsi dire aucun mot dans le vocabulaire roman.

De ces constatations historiques nous devons, ce me semble, conclure qu'en Gaule le latin eut son premier contact, non avec la foule, mais avec l'aristocratie, et que c'est des classes supérieures qu'il descendit dans le peuple. Et maintenant il serait trop peu sérieux, il serait puéril de se demander si ces riches Gaulois, si vaniteux, si jaloux d'imiter en tout l'aristocratie romaine, si avides de parler, de lire et d'écrire sa noble langue, prirent des maîtres de patois latin et non de latin littéraire....

C'est donc le latin littéraire, un et indivisible, ou du moins un latin familier en usage dans la société romaine, qui doit être envisagé comme la source commune et unique de tous nos idiomes gallo-romans.

On conçoit que si l'invasion germaine nous eût imposé sa langue, comme les Romains la leur, les choses se fussent autrement passées ; les masses barbares fournissant de nom-

breux colons[1] et ayant en aversion le séjour des villes, étaient amenées par toute sorte de causes à frayer avec le gros de la population rurale; et, si elles avaient eu à apprendre à celle-ci leur langue, ce n'est pas un tudesque classique, un et invariable, qui n'existait point d'ailleurs, dont elles auraient pu se faire les professeurs chez les Gallo-Romains. Comme chaque bande d'envahisseurs apportait avec elle son patois d'origine, la Gaule se fût assimilé la langue germanique par des voies et sous des formes bien différentes suivant les régions et les localités. Du reste, nos parlers romans locaux portent la trace indéniable d'une diversité d'origine dans les empreintes tudesques dont ils sont tous marqués. Mais, pour en revenir à notre démonstration, on peut conclure en toute sûreté que c'est un seul latin, et le latin de Rome, et non point plusieurs latins, et je ne sais quels patois du Latium, qui a fourni l'étoffe dont nos parlers gallo-romans ont été faits.

Ce point de fait, on va le voir, est très-important pour décider la question de la classification de nos parlers de France, c'est-à-dire la question qui se débat entre Paris et Montpellier.

De la proposition qui vient d'être démontrée ne voit-on pas se détacher un important corollaire? Ne vous frappe-t-il pas que cette vérité inattendue en résulte, à savoir que, chacun de nos parlers locaux procédant du latin en ligne directe, tous ces parlers sont frères, et que par conséquent on ne peut les soumettre à un classement ayant l'affinité généalogique pour base? Certes, c'est là un atout dans les mains de MM. P. M. et G. P., une considération qui donne quelque plausibilité à leur thèse de la « masse linguistique » insécable qu'offrirait l'ensemble de nos parlers. Cependant il ne faut pas qu'on se hâte de triompher : il reste encore à voir si hors de l'ordre généalogique la méthode perd ses droits, et si aucun classement rationnel n'est plus possible. C'est ce que nous examinerons tout à l'heure.

[1] *Impletae barbaris servis romanae provinciae ; factus colonus ex Gotho, nec ulla fuit regio quae Gothum servum non haberet.* (Trebellius Pollion, *Claude,* 8.)

Barbari vobis arant, vobis serunt. (Vopiscus, *Probus,* 15.)

Une observation bien intéressante à faire ici avant d'aller plus loin, c'est que les mêmes complications et les mêmes difficultés de taxionomie, identiquement les mêmes, se rencontrent sur les pas de l'histoire naturelle.

Une vérité, je crois, incontestée, c'est que toute langue est sujette à varier, à la fois dans le temps et dans l'espace. Lorsque, cessant d'être localisée sur le point étroit où elle a pris naissance, elle étend graduellement son rayon géographique, ou essaime au loin dans des directions diverses, elle subit l'influence modificatrice des nouvelles circonstances locales qu'elle rencontre; et, d'autre part, tout idiome évolue et se transforme sur place en raison des causes de modification qui viennent à se succéder dans son habitat.

Ceci posé, nous comprendrons facilement deux choses: 1° c'est qu'une langue occupant un territoire d'une certaine étendue, qui sera livrée sans contre-poids à la diversité des influences locales, se transformera en un certain nombre de parlers locaux distincts plus ou moins différents les uns des autres; 2° c'est que chacun de ces parlers locaux évoluera à son tour dans le temps en une série de parlers successifs correspondant à une série d'époques.

Exemple : Le latin a été importé tel quel et tout d'une pièce dans les Gaules. Aussitôt après, il a été attaqué sur les différents points de son nouveau domaine par les influences modificatrices particulières respectivement inhérentes à ces divers lieux, et de là la transformation du latin importé en une multitude d'idiomes corrélatifs à ces différentes localités. Puis, chacun de ces idiomes locaux a évolué sur place, d'où une échelle de formes successives offerte par chacun d'eux.

Introduit, je suppose, chez les Parisii, les Petrocorii, les Tolosates, le latin aura rencontré sur ces trois points géographiques des influences modificatrices dissemblables, et s'y sera transformé en trois langages distincts correspondants ; et, ces trois nouveaux langages continuant la transformation sur eux-mêmes dans le cours des temps sous l'action des événements et des circonstances différents qui se seront succédés sur leur territoire respectif, il en résultera la formation d'une série chronologique de langages distincts sous les communs vocables de *parisien, périgourdin, toulousain*, respectivement.

Dès lors, quand on mentionnera, par exemple, le langage parisien, il y aura lieu de s'enquérir de quel parisien il s'agit, si c'est de celui du VIIIe siècle, de celui du XIIIe, de celui du XVIIIe, etc.

Les dénominations de langage parisien, périgourdin, toulousain, et autres semblables, désigneront donc respectivement le langage propre à une certaine localité, et un tel langage, que nous supposerons être un et en tout identique à lui-même localement parlant, vu l'exiguité de son habitat, constituera, dès lors, au point de vue de l'espace, et pris à un moment donné, une langue individuelle, irréductible. Mais, considérée dans le temps, cette unité linguistique se trouvera être générique, car elle comprendra sous son seul vocable toute une succession de formations superposées, lesquelles seront bien par rapport à elle de véritables *dialectes chronologiques*.

Ainsi, rigoureusement parlant, le roman des Gaules se trouvera divisé en autant de parlers locaux distincts que la carte portera de lieux habités, et ces dialectes locaux seront les *dialectes géographiques* ultimes de la langue gallo-romane; mais, géographiquement indivisibles, chacun d'eux sera divisible chronologiquement, ainsi qu'il vient d'être dit. Ce point établi, nous allons restreindre nos considérations à ce qui a uniquement trait à la dialectologie de l'espace.

Répétons-le, l'histoire de la conquête romaine est là pour nous apprendre que l'importation latine sur tous les points de la Gaule fut directe, c'est-à-dire que le latin fut introduit dans chaque localité gauloise tel quel, en un mot à l'état premier de latin, et non à l'état consécutif de latin déjà modifié et de roman naissant. Cette constatation, on va le voir, est d'une grande importance pour notre objet.

Tous les parlers locaux de la carte gallo-romane, quelque différents qu'ils puissent être actuellement entre eux, ayant débuté par être purement latins, furent à l'origine identiques les uns aux autres, n'en formant en réalité qu'un seul, et la carte linguistique de la Gaule latinisée ne présentant d'un bout à l'autre qu'une teinte plate et uniforme. Ils sont donc, encore une fois, tous sortis de la même matrice : ils sont frères, et par conséquent, comme je l'ai déjà dit, aucun classement généalogique n'est possible entre eux, aucune division dialecto-

logique de notre carte ne peut être établie d'après ce principe.

Or il en serait autrement dans un autre cas, qui aurait pu se produire à la faveur d'autres circonstances historiques, le cas où la latinisation du pays se fût bornée d'abord à quelques centres, par exemple aux chefs-lieux de trois ou quatre grandes circonscriptions territoriales.

Implanté dans ces trois centres et y ayant ensuite évolué sous l'empire des influences propres à chacune des trois localités, le latin aurait donné naissance à trois formations romanes distinctes. Que chacune de ces trois formes dialectales sœurs, d'abord renfermées dans le centre de sa province respective, se fût consécutivement étendue à l'entier territoire de celle-ci, de la même manière que le latin s'est étendu en réalité et s'est imposé à toute la Gaule, ou que pareillement le français est en train de nos jours de déposséder à son profit tous les patois de langue d'oui et de langue d'oc encore subsistants, et, dans une telle hypothèse, chacune des trois grandes régions supposées aurait revêtu sur la carte linguistique une teinte romane particulière, à l'instar de la teinte latine première, qui embrassait les trois provinces à la fois. Nous aurions là trois grands dialectes de premier degré, trois dialectes frères, se partageant pour ainsi dire les États de leur père, feu le latin.

Supposons secondement — le cas n'a rien d'invraisemblable — que la teinte romane particulière de chacune de nos trois grandes provinces dialectologiques, au début uniforme, ait offert ultérieurement, par l'effet de causes locales de transformation, deux, trois taches de nuances différentes, se détachant sur le fond et représentant les foyers de trois transformations distinctes du grand dialecte provincial. Il se sera formé de la sorte, au sein d'une même province, trois nouveaux langages par transformation, lesquels, d'abord respectivement circonscrits sur un point central, étendront, par la suite, leur domination sur tout le district environnant.

Ainsi, notre carte linguistique, originellement d'une seule et même teinte, la teinte latine, se sera successivement partagée en trois grandes régions de différentes couleurs, et celles-ci respectivement en un certain nombre de districts de nuances plus ou moins tranchées.

Et de la sorte les parlers locaux, unités diatectales ultimes, irréductibles, se trouveront très-naturellement groupés, au plus bas degré, en petits dialectes de districts ; puis, au degré suivant, en grands dialectes provinciaux embrassant respectivement un certain nombre des premiers, et enfin, au degré le plus élevé, en un grand dialecte national, qui sera le gallo-roman.

Une telle classification sera progressive et généalogique. En effet, la parenté des parlers locaux lui servira de base, et cette parenté ira par gradation. Pour revenir à une figure peu goûtée de M. G. P., mais qui semble pourtant on ne peut plus heureuse, les parlers locaux d'un même dialecte de district seront *frères* entre eux, ayant pour père commun le type de formation romane de deuxième degré, né au centre du district ; ils seront *cousins-germains* avec les parlers locaux des autres districts de la même province, ayant tous pour grand-père commun le type de formation romane de premier degré, constitué au centre de la province; enfin, les parlers locaux de provinces différentes seront entre eux *cousins issus de germains,* le latin étant leur aïeul commun.

Tel est l'idéal d'une classification linguistique ; elle est naturelle, elle est progressive, elle est généalogique. Mais notre gallo-roman, nous l'avons déjà vu, ne réalise aucunement les conditions de cette perfection dialectotaxique. En effet, les individualités linguistiques dans lesquelles il se résoud en dernière analyse, c'est-à-dire les parlers locaux ainsi nommés, ne présentent entre eux tous qu'un seul et même mode et degré de parenté : ils sont tous frères ou, plus exactement, ils sont tous petits-cousins les uns des autres, procédant tous du latin en ligne directe par une suite chronologique de transformations qui est unilinéaire, sans ramifications, telle qu'une tige de blé ou de roseau.

MM. G. P. et P. M. auront-ils donc eu raison de dire que les parlers locaux de la France sont inclassables, et que la carte linguistique de ce pays et indivisible, qu'elle ne peut offrir qu'une foule de points isolés confusément disséminés sur un fond uni qu'il est chimérique de vouloir masser par groupes ?

Examinons par le menu la proposition de MM. P. M. et G.

P.; si cet examen nous démontre que leur solution est mauvaise, il aura peut-être en même temps pour effet de nous découvrir la bonne.

On met en avant deux choses: on pose en fait que d'un bout à l'autre de la France les parlers locaux passent graduellement les uns dans les autres par des nuances insensibles, que chacun est uni à son voisin par une égale adhérence, et qu'ils forment par conséquent un tout continu, un assemblage compacte, non susceptible de se diviser par masses, de se segmenter. Et secondement, comme atténuation à la règle ci-dessus, on concède que la « masse linguistique » présente certaines coupes remarquables, celle des « traits linguistiques », dont chacun, ajoute-t-on, « occupe une certaine étendue de terrain dont on peut reconnaître les limites. » Mais, cela dit, on fait observer, et avec quelque raison, que ces coupes, qui fréquemment séparent des parlers étroitement unis d'ailleurs, et en englobent d'autres de très-dissemblables, tendent par là à détruire les groupes linguistiques naturels, loin de les créer.

Il convient de se fixer d'abord sur ce qu'on doit entendre par « traits linguistiques. »

Nos linguistes entendent par *trait* ce que les naturalistes expriment par le mot *caractère*. Or la nature d'une espèce est le composé d'un certain nombre de caractères dont le plus grand nombre lui sont communs avec d'autres espèces — ce sont les caractères *généraux* — et dont quelques-uns lui sont particuliers et sont dits caractères *spécifiques* et *différentiels*.

Pareillement des langues; chacune a sa nature, qui est un composé de traits ou caractères phonétiques, morphologiques, lexiologiques, etc., et ces traits ou caractères composants lui sont communs avec d'autres langues ou lui sont propres, sont généraux ou particuliers.

Et maintenant, qu'est-ce qui constitue le degré de ressemblance qui rapproche deux langues entre elles, et le degré de dissemblance qui les éloigne l'une de l'autre ? La ressemblance se mesure à la proportion des caractères communs, la dissemblance à la proportion des caractères particuliers.

Ces définitions étant posées pour la clarté de ce qui va suivre, je me demanderai maintenant si la ressemblance et la

dissemblance des parlers locaux sont respectivement en raison directe et en raison inverse du voisinage géographique de ceux-ci, d'une manière aussi absolue que M. G. P. semble le croire; et, cette loi étant tenue pour vraie dans une certaine mesure, je me demanderai encore qu'est-ce qui fait que la proximité relative de deux localités entraîne une ressemblance correspondante entre leurs parlers.

Si, suivant une remarque sur laquelle M. G. P. insiste tant, le parler de mon village diffère en général moins de celui du village d'à côté que de celui qui se parle à une distance dix fois plus grande, on en conclura d'abord que, par le fait du voisinage, les idiomes se mêlent plus ou moins, de même que les habitants, et que la fréquence des rapports sociaux entre voisins a pour effet d'enrayer la tendance de toute langue à se modifier et à se différencier indéfiniment. Ce n'est donc pas le fait physique du voisinage qui possède la propriété de maintenir ou d'établir l'homogénéité relative des parlers, c'est le commerce de la parole que cette proximité des lieux habités ménage entre les habitants.

Or, cela étant, d'autres causes que la proximité des lieux ne peuvent-elles pas amener cette fréquence de relations entre les groupes de population, notamment le lien que crée la politique, la religion, le négoce, etc. ? Oui, incontestablement; et comme ces causes de rapprochement des personnes peuvent agir jusqu'à un certain point indépendamment de la distance géographique qui sépare leurs habitations, que l'action de ces causes peut être étendue à toute une région et y être circonscrite, y être renfermée, il en résultera que les parlers locaux de cette région auront une commune ressemblance, une empreinte uniforme, qui les distinguera de ceux du dehors. Et alors pourquoi cette uniformité relative de langage sur un territoire déterminé ne se traduirait-elle pas sur la carte linguistique par une circonscription dialectale ?

Toutefois, l'activité des rapports et des échanges de parole que certaines circonstances peuvent établir entre les habitants des points les plus éloignés d'un vaste district, de toute une grande région, tandis qu'un isolement relatif existera entre eux et leurs voisins immédiats du dehors, n'est pas l'unique cause qui fait obstacle à la variation des parlers de même ori-

gine, ou qui peut leur restituer une uniformité qu'ils ont perdue. Une autre cause, et la plus considérable peut-être, c'est l'alliage accidentel de la langue du pays avec une langue étrangère. Est-il besoin, par exemple, de démontrer que si l'invasion germanique avait été restreinte à une seule de nos provinces françaises, et que les parlers proto-romans de cette province eussent été les seuls contaminés par le contact du tudesque, est-il besoin de démontrer que les patois actuels de cette province présenteraient une physionomie particulière qui les unirait entre eux et les séparerait sensiblement de tous les autres patois français non germanisés ? Mais, si le dépôt germanique s'est répandu sur toute la France romane, il n'a pas été entièrement le même sur tous les points : ici, l'inondation a déposé du limon ; là, du sable ; ailleurs, des cailloux ; c'est-à-dire que les bandes germaines qui se sont établies sur le territoire gaulois y ont importé, chacune, une sorte de germanique qui n'était pas celui de toutes les autres et qui en différait plus ou moins. On peut concevoir dès lors que les patois de la région gauloise soumise aux Burgondes portent une empreinte germanique autre que ceux de telle autre province qui n'aura reçu que des Visigoths, ou ceux de telle autre qui n'aura connu que les Francs. De là un trait ou caractère commun plus ou moins accusé unissant entre eux tous les parlers locaux de chacune de ces provinces, et les différenciant pareillement de ceux des autres.

Il existe encore d'autres sources de différenciation et d'unification dialectales. Les vieilles langues du pays, supplantées, détruites, et en apparence entièrement extirpées au profit des nouvelles, ont laissé néanmoins une trace ineffaçable sur le sol où elles ont vécu et péri, et chaque nouvelle langue qui vient prendre leur place, même après d'autres, ressent leur influence posthume. C'est comme une vieille tache sur une étoffe qu'on fait reteindre, qui reparaît obstinément, malgré tous les lavages et à travers toutes les couches de teinture nouvelle. Comment expliquer autrement ce fait, dont M. G. P. lui-même rend formellement témoignage, de « l'unité fondamentale » qui embrasse tous les parlers locaux actuels, non pas seulement de la France romane, mais en même temps des pays romans hors de France, qui furent habités par les Gau-

lois? Et cependant, c'est encore M. G. P. qui le constate, le gallo-roman a un fonds purement latin, où l'œil le plus exercé découvre à peine quelque vestige celtique insignifiant. A quoi donc le roman des Gaules doit-il de constituer une unité dialectale trouvant grâce devant MM. P. M. et G. P., si ce n'est à ce goût de terroir *sui generis,* qui imprègne tout ce qui pousse sur le vieux sol linguistique que les parlers gaulois, en disparaissant entièrement de la surface, avaient laissé comme pénétré et engraissé de leurs détritus? Et si cette influence occulte du passé linguistique d'un pays a suffi, dans ce cas, pour créer l'unité gallo-romane, pourquoi au sein de cette grande unité, ne ferait-elle point sourdre des unités partielles de second ordre, de troisième ordre, etc.?

En d'autres termes, du moment où il est admis par tout le monde que, par le fait seul des propriétés spéciales communiquées au terrain linguistique de l'Italie, de la France, de l'Espagne, par les langues autochthones de ces trois contrées, le latin a été transformé, dans chacune de ces trois contrées, d'une manière à elle propre, et que, conséquemment, la carte romane s'est divisée en trois grandes circonscriptions dont nul ne conteste la légitimité, il sera permis de se demander par quelle étrange contradiction dans l'ordre des choses la cause qui a déterminé la séparation de ces trois royaumes romans se trouverait impuissante à partager ceux-ci à leur tour en provinces, en districts, etc.

Et enfin, il existe encore d'autres forces qui tendent à fractionner les « masses linguistiques » en morceaux distincts, et à unir, par un ciment spécial, les parlers locaux compris dans chacun d'eux. Les agents *dialectogéniques* (qu'on me passe cette liberté) auxquels je fais ici allusion sont de diverse sorte, mais souvent mystérieux, se bornant à attester leur présence par les effets dont il s'agit, sans rien laisser percer de leur nature intime. Ainsi, pourquoi toute une large tranche découpée sur la carte sera-t-elle *zézayante,* tandis qu'en dehors de ce périmètre très-régulier et très-net on chuintera tout autour? Pourquoi (nous reviendrons ailleurs sur ce fait intéressant), pourquoi toute la moitié du département de l'Aveyron, à l'est, convertit-elle l'*o larc* en *uo* italien, et pourquoi cette plaque phonétique est-elle nettement limitée, d'un côté par une li-

gne sensiblement droite coupant le département de l'Aveyron du nord au sud, de l'autre par quatre départements limitrophes? Certes, il n'est pas d'effet sans cause; mais ici la cause est difficile à pénétrer. Ce n'est pas toutefois un motif pour décourager les recherches; c'en est un plutôt pour les stimuler.

Nous voici maintenant parvenus, après maints détours, au pied de l'objection derrière laquelle, comme en un fort inexpugnable, MM. G. P. et P. M. nous attendent tranquilles. Ils nous diront : « Sans doute, les « traits linguistiques » de diverse nature que vous observez, répandus sur la carte, et y remplissant, comme nous l'avons constaté nous-mêmes, un espace bien défini, ces traits ou caractères constituent, assurément, un lien de ressemblance entre tous les parlers locaux compris dans leur aire ; mais, pour le malheur des dialectomanes, il se trouve que ces traits n'ont entre eux aucune concordance géographique, et que, si l'un d'eux réunit en un coin de la carte un certain groupe de parlers locaux, un autre trait viendra aussitôt se jeter à la traverse, qui enlèvera la moitié ou le tiers de ce groupe, et réunira ce fragment à d'autres groupes ou fragments de groupes déjà pareillement formés, ce qui constituera un nouveau groupe fait de membres et de lambeaux arrachés aux groupes antérieurs. Bref, ce qu'un trait linguistique réunira, constituera, un autre trait le séparera, le disloquera ; une unité dialectale se sera établie sur un premier trait, un deuxième trait en fera des morceaux, la mettra à néant. »

Cette difficulté que nous opposent MM. G. P. et P. M. est certes fort sérieuse ; je ne chercherai pas à l'éluder, toutefois. Avant tout, je demanderai à ces savants, eux qui proclament très-haut « l'unité fondamentale du gallo-roman », de vouloir bien reconnaître qu'ils ne sauraient s'empêcher de me concéder que la discordance des traits linguistiques n'a pas fait obstacle à la formation de cette grande unité dialectale au sein de la langue romane. Et maintenant, encore à eux de me dire pour quelle raison cette discordance créerait, au sein de la langue gallo-romane, un empêchement qu'elle n'a point créé au sein de la langue romane. Cette question ne laisse pas, je crois, que d'être embarrassante, et MM. P. M. et G. P. eussent peut-être bien fait de la prévoir.

Maintenant, je vais essayer de faire voir comment l'imparfaite coïncidence des traits linguistiques n'est pas un obstacle insurmontable à la constitution des dialectes et sous-dialectes.

Bien que dans une large mesure indépendants les uns des autres et incohérents dans leur distribution géographique, les traits linguistiques que vise M. G. P. se superposent néanmoins sur certains points de leurs aires, et cette superposition partielle de plusieurs traits suffit pour créer en ces lieux de rencontre une espèce linguistique plus ou moins fortement caractérisée, dont le type ira sans doute en se dégradant chez les parlers environnants à mesure que s'atténuera sous eux la couche des traits communs, mais qui n'en sera pas moins le noyau d'un groupe dialectal plus ou moins condensé ou plus ou moins diffus, plus ou moins homogène ou plus ou moins divers. Ainsi, souvent, le plus souvent peut-être, les caractères distinctifs de chaque groupe iront en s'affaiblissant et se perdant du centre à la circonférence; et, sur la ligne de contact de plusieurs groupes contigus, ils pourront paraître entièrement oblitérés, de telle sorte qu'il deviendra difficile ou même impossible de déterminer cette ligne divisoire où un groupe finit et où un autre commence. Mais le noyau et le gros de chaque groupe n'en resteront pas moins très-distincts, très-accusés, et il n'en faudra pas davantage pour assurer à ces groupes leur existence et leur légitimité. S'il en était autrement, si, pour que la distinction de deux groupes voisins fût justifiée, il fallait qu'ils fussent non moins typiques, non moins *corsés*, à la périphérie qu'au centre, toute classification, dans n'importe quel ordre idées, et particulièrement en histoire naturelle, se trouverait ruinée. M. Chevreul ayant établi une série gradative de 72 couleurs appréciables, dans laquelle on passe du rouge au jaune, du jaune au bleu, et du bleu au rouge par des nuances insensibles, il faudrait en conclure, d'après le principe posé par M. G. P., que la division des couleurs en sept sortes dites primitives et en trois dites fondamentales, est chimérique, illogique, et que les 72 teintes de M. Chevreul sont une « masse chromatique » où tout se tient, où tout est continu, où aucun sectionnement méthodique n'est applicable.

Qui ne sait que, soit en zootaxie, soit en phytotaxie, les

groupes dits naturels, à quelque degré qu'ils appartiennent, se confondent souvent par leurs bords avec les groupes voisins au point que, dans certains cas, on ne peut dire au juste ce qui, sur ces confins douteux, appartient à tel ou à tel ? Mais il convient de donner ici la parole à l'histoire naturelle elle-même. Voici ce qu'on lit dans un ouvrage entièrement classique, le *Cours élémentaire de zoologie* de Milne-Edwards :

« Les quatres types principaux [d'animaux] que nous venons » de signaler sont tellement distincts, qu'aucun zoologiste ne » peut les méconnaître, et il est en général facile de rapporter à l'un ou à l'autre d'entre eux les animaux que l'on exa- » mine ; mais chez quelques-uns des êtres ce cachet est moins » apparent, et chez d'autres l'organisation paraît en même » temps tenir, à certains égards, de deux types différents. Il » en résulte que les limites extrêmes des embranchements sont » quelquefois assez difficiles à préciser, et que, dans certains » points de contact, ces groupes se lient entre eux comme des » Etats voisins entre lesquels se trouvent quelques parcelles » de terrain dont le droit de propriété est incertain et la pos- » session disputée. Il en résulte aussi qu'il est quelquefois éga- » lement difficile de définir d'une manière rigoureuse ces » groupes primaires ; *mais, pour en donner une notion exacte, il* » *suffira d'indiquer les caractères les plus saillants propres au* » *type de chacun d'eux, et de noter que la réunion de ces carac-* » *tères ne se rencontre pas toujours, que tantôt l'un, tantôt l'autre* » *s'efface à mesure que l'on descend vers les limites de ces divi-* » *sions.* » (9e édit., p. 311).

Voici encore un passage du même auteur, qui se recommande également à toute l'attention de MM. P. M. et G. P.

« Il existe, comme nous l'avons vu, des différences consi- » dérables parmi les mammifères, et ces modifications de struc- » ture servent de bases pour la division de cette classe en » groupes de rang inférieur nommés *ordres*. La plupart de ces » groupes sont si nettement séparés de tout ce qui les entoure » qu'on ne peut avoir de doute sur leurs limites, et que tous » les zoologistes s'accordent à les admettre comme formant » autant de divisions naturelles ; mais, dans d'autres, *le type* » *principal se modifie tellement, qu'il se fait un passage presque* » *insensible des uns aux autres, et que la ligne de démarcation*

» *devient très-difficile à établir.* Tel mammifère, par exemple,
» a tout autant d'analogie avec le type qui représente l'ordre
» des quadrumanes qu'avec celui des édentés, et l'on peut avec
» presque autant de raison le placer dans l'une ou dans l'au-
» tre de ces divisions. »

(*Op. cit.*, p. 364.)

Que les dialectologistes de la *Romania* veuillent bien maintenant nous dire si, de ce que entre les deux ordres dits des édentés et des quadrumanes le passage est *presque insensible,* et que la ligne de démarcation qui les sépare est *très-difficile à établir,* une telle considération leur paraît suffisante pour faire renoncer le classificateur à la séparation de ces deux groupes, lui faire envisager pêle-mêle l'ensemble des animaux formant ces prétendus ordres, et ne voir dans ce confus assemblage qu'une *masse zoologique* absolument réfractaire à toute autre division que celle de ses derniers éléments, les individus....

Oui, certainement, si MM. P. M. et G. P. maintiennent leur thèse contre les dialectes dans le gallo-roman, comme les raisons qu'ils allèguent portent avec une égale force contre le classement hiérarchique des animaux en espèces, genres, ordres, classes, etc., ils doivent, par voie de conséquence, prononcer que la sériation des types, en zoologie de même qu'en linguistique romane, n'est qu'une chimère, et que « tout le travail que l'on a dépensé à constituer, dans l'ensemble des êtres du règne animal, des classes, des ordres, des genres, etc., est un travail à peu près complétement perdu. » Une telle révélation, bien que moins consolante que nouvelle, ne laissera pas que d'être utile aux naturalistes en les arrachant à une voie d'erreur où le prétendu génie des Linné, des Buffon, des Lamarck, des Geoffroy-Saint-Hilaire, des Laurent de Jussieu, des Cuvier, etc., les avait fourvoyés.

Nous venons de voir comment certains traits linguistiques peuvent ne pas être en parfaite concordance géographique sans qu'il faille nécessairement en conclure à l'inanité de toute classification dialectologique. Mais la doctrine que nous analysons se trompe encore en fait quand elle avance que « les limites géographiques de chaque trait ne coïncident que très-

rarement avec celles d'un autre ou de plusieurs autres traits », et que les prétendus dialectes et sous-dialectes n'ont jamais de frontière nettement tracée. Nos savants se seraient gardés de conclusions aussi absolues et aussi péremptoires s'il leur avait été donné d'appliquer à une étude *sur le terrain* de nos parlers populaires les hautes facultés dont ils ont fait preuve en étudiant le roman littéraire dans ses documents écrits ; ils eussent de la sorte évité les écueils d'un jugement *à priori*. Sans faire de bien longs voyages, et presque sans sortir de ma petite province, j'ai pu faire des constatations décisives relativement à la question qui nous occupe. Ainsi, dans notre Rouergue, je signale ce fait notoire que, dans toute la moitié orientale de ce pays comprenant les arrondissements d'Espalion et de Milhau, plus une portion de ceux de Rodez, de Villefranche et de Saint-Affrique, le patois est d'une uniformité presque parfaite, et marqué par des caractères multiples et très-particuliers qui le séparent à la fois, et du parler de la bande rouergate occidentale, et de ceux des départements contigus.

L'idiome de cette petite région d'environ 500,000 hectares se caractérise principalement : 1° par une diphthongaison de l'*o* ouvert donnant le son de l'*uo* italien — particularité phonétique qui est *étrangère à tous les patois limitrophes ;* — 2° par une exacte observance de la distinction classique (voir le *Donat provençal* et les *Lois d'Amour*), de l'*a* ouvert et l'*a* fermé, et ce, soit que la position de la lettre soit finale, médiale ou initiale, ce qui est également étranger aux limitrophes, sauf du côté du Cantal et de la Lozère, où la règle n'est toutefois que très-imparfaitement suivie ; — 3° par le gutturalisme du c et du g primitifs latins suivis de *a*, ce qui se trouve en opposition avec le chuintement de ces deux consonnes au nord-ouest de la Lozère, où il est pur, et au sud-est du Cantal, où il est altéré en *tz ;* — 4° par le chuintisme vrai des signes romans *ch, j, g*(*e*), *g*(*i*), qui règne aussi à la vérité sur tout le pays avoisinant notre région à l'est et au sud, mais qui est remplacé uniformément par le zétacisme (*ts*) dans tout le pays de l'Aveyron et du Cantal qui la borne au nord et au couchant.

Tels sont quelques-uns des caractères différentiels de notre parler aveyronnais de l'est au point de vue phonétique.

Mais il a aussi ses traits morphologiques particuliers; c'est ainsi, pour n'en citer qu'un seul, que, de ce côté, la voyelle désinentielle de la première personne de l'indicatif présent, de l'imparfait et du prétérit, est *e*, tandis qu'à l'ouest, c'est la voyelle *i* qui en tient lieu. D'un côté on dit *cante, cantabe, cantere ;* de l'autre, *canti, cantabi, canteri.*

De nombreuses différences de vocabulaire et aussi de grammaire, ainsi que de locutions, seraient aussi à relever entre le patois de la région qui nous occupe et les patois environnants. Mais ce qui frappe peut-être le plus dans l'homogénéité linguistique propre à cette moitié du département de l'Aveyron, c'est une similitude d'intonations et d'accent qui fait que les gens des deux extrémités opposées de ce territoire peuvent causer entre eux comme les habitants d'un même village sans se douter qu'ils vivent à cent kilomètres les uns des autres. Et ce fait est rendu plus frappant encore par cet autre, que, dès qu'est franchie la ligne linguistique qui coupe le département en deux morceaux, on a besoin d'une certaine attention pour se comprendre mutuellement, et que, dans tous les cas, dès les premiers mots, on se reconnaît de part et d'autre comme étrangers les uns aux autres en quelque sorte. En effet, les uns « font » le parler *caussenard ;* les autres, le parler *ségalin.*

Qu'est-ce qui a constitué cet idiome de tous points si compacte sur toute une étendue de pays relativement considérable ?

Une très-remarquable donnée du problème, et qui pourra peut-être en être la clef, c'est que l'unité linguistique en question a ses limites géographiques coïncidant presque exactement avec des limites géologiques. Elle a son siége sur une longue chaîne de plateaux jurassiques, en y comprenant les vallons ou gorges triasiques qui les entrecoupent, et sur un groupe de hauteurs volcaniques qui les bornent et les dominent au nord. On va peut-être se récrier contre l'idée de voir une corrélation de cause à effet entre la nature du sol et les caractères du langage que parlent les habitants. On se tromperait cependant en ne voulant pas admettre la possibilité d'une telle corrélation sous certaines conditions. L'influence du sol, c'est-à-dire de ses produits alimentaires et de ses eaux

potables sur l'organisation physique de l'homme, et consécutivement sur son parler, est une hypothèse qui n'a rien que de vraisemblable, et que des observations nombreuses tendent à faire prendre en très-sérieuse considération. Cependant cette influence ne semblerait pouvoir s'exercer que sur un seul des éléments du langage, la phonation ; on ne peut, en effet, concevoir comment les conditions physiques de l'habitat et les modifications particulières qu'elles peuvent imprimer à l'organisation de l'homme arriveraient à se traduire dans son parler par un choix spécial de radicaux, par une formation des mots également spéciale, et par un certain système grammatical au lieu de tout autre.

Sans doute ; mais ce que le terroir ne peut produire directement, il peut en devenir la cause indirecte. Je vais m'expliquer.

La région aveyronnaise dont il s'agit est productrice de froment, de vin, de viande, de laine et de laitage, tandis que son antithèse, le Segalar — du moins avant sa transformation par le chaulage, qui est toute moderne — n'offrait à ses indigènes que le seigle et la châtaigne, avec des landes à perte de vue où quelques animaux chétifs trouvaient à peine à se sustenter. Aux époques, dont nous sortons à peine, où pour toutes voies de communication nos pays de montagne ne possédaient que des sentiers de chèvre, et où d'ailleurs des obstacles de toute sorte paralysaient le commerce des denrées d'une province à l'autre, chaque petit pays devait se suffire à lui-même. Dès lors, un territoire apte à produire la céréale par excellence, et joignant à cet avantage capital cet autre, bien important aussi, d'avoir des vignes et de gras pâturages, était singulièrement privilégié à côté d'un autre qui, dépourvu du principe calcaire, froid et aride, n'offrait à ses habitants misérables qu'une alimentation non moins insuffisante que grossière. On s'explique dès lors que le Causse, relativement si favorisé, ait été le séjour préféré des maîtres du pays, que les races dominatrices y aient établi leurs demeures, et que le Ségalar déshérité se soit peuplé de vaincus et de faibles dépouillés et chassés par les forts.

Or, tous les documents du passé concourent en faveur de cette vue. En effet, il n'y a guère que cinquante ans, nos pla-

teaux calcaires étaient encore littéralement couverts de dolmens, dont plusieurs de dimensions invraisemblables ; le Ségalar, au contraire, n'en possédait pas un seul. Ce rapprochement n'est-il pas significatif?

Passons à l'époque gallo-romaine. La philologie critique des noms de lieux aveyronnais nous révèle que les anciennes villas dont les noms, qui leur ont survécu, contiennent celui d'un propriétaire romain, ou de nom romain, se rencontrent à peu près exclusivement dans la région calcaire.

Au moyen âge, tous les grands domaines ecclésiastiques, également dans le Causse.

Et même de nos jours, du moins avant que la « bande noire » n'eût passé par là, nos causses n'étaient qu'un damier de vastes et riches métairies, tandis que le Ségalar était morcelé en une multitude de petits héritages.

Le Causse dut ainsi avoir de temps immémorial sa population à lui, bien distincte de celle du Ségalar, et se mêlant peu à cette dernière. On trouvera dans la discussion, déjà mentionnée ici, qui eut lieu en 1868 à la Société d'anthropologie de Paris sur « l'influence des milieux sur les caractères de race chez l'homme et chez les animaux » (Voir les *Bulletins* de la Société et ma brochure intitulée : *de l'Influence des milieux sur les caractères de race chez l'homme et chez les animaux*. Paris, 1868), cette constatation que, jusque dans ces derniers temps, les « Ségalins » étaient en tel mépris aux yeux des « Caussenards », qu'il n'y avait pour ainsi dire pas d'exemple qu'une fille du Causse eût consenti à se marier dans le Ségalar ; et cette autre constatation, qu'on peut vérifier jusqu'à présent *de visu*, que, sur les champs de foire de Rodez, les Ségalins ont leur quartier à part, soigneusement éloigné de tout le reste, où les hommes et leurs bêtes, présentant, les uns comme les autres, tous les signes d'une dégénérescence physique lamentable, étaient jadis relégués tels que des lépreux.

Voilà des considérations qui permettent de se rendre compte que deux portions contiguës de la population aveyronnaise aient vécu de tout temps relativement isolées, et qu'une différence notable entre le parler de l'une et celui de l'autre ait été produite par cet isolement. Il reste maintenant à expliquer l'extraordinaire homogénéité qui prévaut dans l'idiome caus-

senard d'une extrémité à l'autre de son territoire, lequel offre une bande longue de près de trente lieues.

Cette étendue de pays étant occupée par une population propriétaire de même catégorie sociale, politique ou ethnique, il dut y avoir société et par suite fréquentation plus ou moins intime et alliance entre les habitants de tous les points de la région. Voilà ce qu'on peut se dire à titre d'hypothèse plausible; mais voici qui vaut encore mieux, car il s'agit d'un fait notoire. Toutes les parties distinctes de la région en question furent, au point de vue de la production agricole et à celui de la consommation, étroitement tributaires l'une de l'autre. Nous allons dire comment.

J'ai dit que la propriété rurale et l'exploitation agricole sur les plateaux calcaires étaient constituées par grandes métairies (*bôrias*); j'ai indiqué aussi que ces plateaux produisaient le blé, que le « vallon » (*la ribieira*) aux coteaux complantés de vignes et d'arbres fruitiers donnait le vin, et que la « montagne », élevée jusqu'à une altitude de 1,400 mètres, était un vaste et riche pâturage d'été. Or à chaque métairie du Causse appartenait, comme dépendance, et un vignoble (*vinhobre*) dans le Vallon, et un pâturage (*montanha*) sur la Montagne. De là des rapports continuels entre Montagne, Causse, Vallon. Chaque domaine a sa vacherie et son troupeau de bêtes à laine. A la mi-mai, tout ce bétail part en transhumance pour la Montagne, où il est fréquemment visité par le maître et les gens de la ferme. C'est là que se confectionne le fromage. Le 13 octobre, jour de la Saint-Géraud (*per san Guiral*), tout ce bétail, la plupart du temps chassé par la neige, reprend le chemin du Causse sous la conduite de pâtres montagnards qui le soignent pendant l'hiver dans les étables de la métairie pour le ramener sur les hauteurs qui leur sont si chères, quand la belle saison est revenue.

Au commencement d'octobre, le maître s'installe au Vallon pour faire ses vendanges; mais ce n'est pas lui seul et sa famille, ce sont aussi les bouviers de la ferme qui y ont affaire: ils s'y rendent avec leurs attelages, tantôt pour apporter le fumier de brebis (*amigó*) entièrement consacré à la vigne, ou le blé, le fromage, la laine, dont la population vigneronne doit faire achat; et nos bouviers (*boiers*) remontent chargés de vin,

de pommes, de noix, dont une partie seulement reste sur le Causse, et dont l'autre, avec du froment, est pour la Montagne, dont l'herbe, qui se transforme en bétail et fromage, est l'unique produit. Nos bouviers du Causse montent donc à la Montagne après être descendus au Vallon, et ils en redescendent avec des chargements de « formes » (*formas casei,* dit Grégoire de Tours, à propos du fromage du mont Hélanus, qui n'était autre que la montagne dont il est ici question).

N'insistons pas davantage sur ces détails accessoires auxquels j'ai peut-être déjà donné trop de place ; ils avaient pour but de montrer grâce à quelles circonstances adéquates la remarquable unité du dialecte rouergat « caussenard » avait pu se constituer, et cela d'une manière purement naturelle, en dehors de toute coërcition littéraire.

Si avant de quitter le rouergat de l'est nous considérons ses affinités avec les patois des départements limitrophes, nous découvrons qu'elles sont relativement très-grandes avec ceux du sud, du sud-est et de l'est, et très-faibles au contraire avec ceux du nord et du nord-est. Si je néglige de mentionner ici les départements voisins du côté de l'ouest, du nord-ouest et du sud-ouest, c'est parce qu'ils ne sont pas en contact avec notre dialecte oriental du Rouergue, pris ici pour terme de comparaison dans un rapprochement qui a pour but de montrer par des exemples que, contrairement à la proposition de M. G. P., les parlers locaux ne se perdent pas toujours les uns dans les autres par des nuances insensibles, que la proximité et l'éloignement géographiques ne décident pas toujours de leur ressemblance et de leur différence, et que, tandis qu'un parler très-peu divers peut s'entendre à travers toute une suite de départements, une disparité frappante peut au contraire éclater entre deux patois contigus.

Nos toucheurs de l'Aveyron fréquentaient beaucoup autrefois les marchés d'Aix-en-Provence et de Marseille ; et, comme les chemins de fer n'existaient pas alors, ces hommes faisaient le voyage à pied et à petites journées, poussant leurs bêtes devant eux. Or, sur aucun point de leur itinéraire, ils n'éprouvaient de peine à faire comprendre leur patois rouergat ni à comprendre celui des habitants. Même facilité quand nos pâtres, nos bouviers, nos scieurs de long, allaient louer leurs

services dans l'Hérault et dans l'Aude. Mais que le voyageur aveyronnais prenne la direction du Nord, et tout se passera autrement. Dès qu'il aura franchi les deux lieues de montagne qui séparent le village rouergat de Lacalm du village auvergnat de Chaudesaygues, il se trouvera tout dépaysé; à la première audition, il ne comprendra rien de ce qu'il entendra, et son parler fera à son tour l'étonnement des oreilles indigènes. Mais qu'il pousse jusqu'à Saint-Flour; qu'il atteigne la Haute-Loire ou qu'il pénètre dans le Puy-de-Dôme, et son patois aveyronnais ne lui servira pas plus que le pur chinois pour faire son chemin à travers le pays du charabia, qui confine pourtant à son département.

Et maintenant, comment est constituée cette démarcation tranchée entre deux dialectes de langue d'oc aux territoires limitrophes? Le voici : Ils ont de nombreux traits différentiels, et au lieu qu'un certain nombre de ceux-ci débordent d'un côté à l'autre sur les parlers locaux frontières, qu'ils s'étendent plus ou moins avant sur les terres du voisin, et servent ainsi de lien et de transition aux deux idiomes, ils s'arrêtent court à la limite des deux provinces, et offrent là, des deux côtés, comme une superposition, comme un amoncellement de strates venant aboutir toutes à un même plan vertical; et de la sorte les deux dialectes ont pour ainsi dire leurs bords taillés à pic, et une gorge profonde les sépare.

Il me reste à faire connaître les plus saillants de ces contrastes de caractères linguistiques.

Il en est de toute sorte : de phonétiques, de morphologiques, de lexiologiques, de grammaticaux. Ce sont, en outre, des contrastes d'accent, d'intonation, de je ne sais quoi enfin qui constitue, en quelque sorte, non plus le physique d'une langue, mais son moral.

1° Les primitifs latins CA et GA persistent tels quels en Rouergue, dans tout le Rouergue; dès qu'est franchie la ligne qui sépare le département de l'Aveyron de celui du Cantal (sauf pour l'arrondissement d'Aurillac, qui ne parle point auvergnat), ils passent à l'état de *cha* et *ja*.

2° L finale, et même médiale dans certains cas, prend un son de *r* gutturale que je représenterai par *hr* [1]; entre deux

[1] Ascoli, dans ses *Schizzi franco-provenzali,* cite un document en patois

voyelles, elle se change en *u* formant diphthongue avec la voyelle qui la précède. Ex. : Ce qui en Rouergue, et jusqu'à l'extrême limite nord du Rouergue, est *castel,* devient ce que je chercherai à figurer par *chastehr* dès qu'on met le pied sur le sol auvergnat (le territoire d'Aurillac toujours excepté) ; et ce que les Rouergats disent *estela,* étoile, les Auvergnats du Cantal le disent *esteua.*

3° N est invariablement *sonore* en rouergat, dans quelque position que ce soit ; dès qu'on atteint l'auvergnat, cette consonne devient muette comme en français, et dans les mêmes positions. Ce dernier son est tout à fait étranger à la phonétique aveyronnaise.

4° S se mouille devant *i* et approche du *ch* français, dans l'auvergnat; un tel son est absolument étranger au rouergat.

5° CH, J et G suivi de *e* ou de *i*, sonnent *tz* du côté auvergnat ; ils chuintent pleinement comme à Montpellier du côté rouergat. Toutefois, comme je l'ai déjà indiqué, la partie ouest du département de l'Aveyron zézaye.

6° T final, notamment celui des participes passés masculins, est complétement éteint en Auvergne, tandis qu'il sonne toujours en plein chez nous. Ainsi, les indigènes de Murat (Cantal) prononcent le nom de leur ville comme on le prononce en français, alors que dans tout le Rouergue on prononce *Murat* comme un Parisien prononcerait *Murate.*

Il y a encore d'autres consonnes finales qui se perdent chez nos voisins et qui se conservent chez nous: D, S, X, et les gutturales.

7° V, purement orthographique dans le rouergat, où il a le son de B, est phonétique dans l'auvergnat.

La réunion dans un même mot de plusieurs de ces contrastes phonétiques, et quelquefois un seul suffit, rend le même mot réciproquement inintelligible pour les habitants des deux côtés opposés de la frontière ruténo-auvergnate. On va en juger par quelques exemples.

de la haute Auvergne dans lequel cette même notation est adoptée. On y lit ces mots entre autres: « Nahrte Auvergna », pour le rouergat *Nalta Auvernha;* « ahrte » pour *altre;* « vohrt » pour *val* (l. *valet*) ; « ahras » pour *alas* (l. *alæ*) ; « mahr » pour *mal* (l. *male*) ; « oustahr » pour *ostal.*

En rouergue, nous disons : *cals,* chaux ; *cat,* chat ; *ca* (*a* fermé), chien ; *gal,* coq ; *garric,* chêne, en faisant sonner distinctement chaque lettre ; sur la rive auvergnate, ces mots deviennent respectivement ce que j'essaye de figurer par *tzahr, tza, tza* (*a* fermé), *tzahr, tzarri.* Qui devinerait à première vue que le nom de *Charme,* porté par une famille distinguée du Cantal, n'est autre chose que notre *Calm,* plateau aride (traduit dans Huc Faydit par *planities sine herbâ*), que nous prononçons *Kann?* Voici la généalogie du mot auvergnat : d'abord *calme* pour *calm* (en bas-latin *calmis*), qui sont deux variantes collatérales ; puis *chalme,* et enfin *charme,* ou en même temps les deux.

8° Bornons-nous à citer un seul exemple de contraste morphologique ; il est assez remarquable. Au lieu que la conjugaison rouergate, à cet égard classique, a *èren,* nous étions, *cantàben,* nous chantions, nos voisins conjuguent *shiàn,* et *chantaviàn,* prononçé comme *tzantaviàn.*

Et, par dessus le marché, une foule d'idiotismes et de locutions propres à chacun des deux territoires, qui sont des énigmes pour le voisin.

Un des aphorismes de M. G. P. que nous n'avons pas encore cité, est celui-ci : « Il y a deux langues distinctes quand à la frontière on ne se comprend pas. » Si nous devions nous fier à ce critérium, nous serions tenus de considérer l'auvergnat et le rouergat comme deux langues distinctes, car ces deux parlers gallo-romans limitrophes ne diffèrent pas moins entre eux que le castillan et le portugais, dont M. G. P. n'hésite sans doute pas à faire deux vraies langues.

J'ai déjà dit que la philologie romane serait redevable à MM. P. M. et G. P. d'avoir appelé l'attention sur ce qu'ils désignent par l'expression de *traits linguistiques.* Or ces savants n'ont pas entendu dans ce cas désigner par là indistinctement tous les caractères dont est faite la nature de chaque langue ou dialecte ; ce qu'ils ont visé, ce sont des caractères de diverse sorte, des caractères phonétiques principalement, dont les habitudes, si je puis ainsi parler, sont indépendantes et désordonnées, qui semblent ne se plier à aucun plan dialectologique, et offrent cette remarquable particularité que leurs aires géographiques, d'ailleurs parfaitement délimitées, s'étendent sur la

carte comme au hasard, sans égard à ses démarcations dialectales, coupant en deux tel et tel dialecte des plus homogènes d'ailleurs, et réunissant en un corps étrange et monstrueux jusqu'à des idiomes tout à fait disparates, entre lesquels n'existe même parfois aucune parenté. C'est ainsi que la carte linguistique de l'Europe nous montre une grande plaque phonétique s'étendant à toute la Péninsule Ibérique et sur tout le sud-ouest de la France, qui recouvre et rattache entre eux, non-seulement des langages gallo-romans et des langages ibéro-romans, mais encore, avec ceux-ci, le basque, d'une origine non latine et non aryenne.

Il a été indiqué déjà comment on pouvait théoriquement s'expliquer que ces traits ou caractères en quelque sorte libres et rebelles, ne fussent pas un empêchement absolu à la classification dialectologique; mais il faut en même temps convenir qu'ils peuvent lui être une difficulté réelle. Or il se trouve qu'une difficulté toute pareille embarrasse aussi quelquefois les classificateurs de l'histoire naturelle, dont les lois taxinomiques ont la plus grande analogie, je l'ai déjà constaté, avec celles de la linguistique. Cependant cet obstacle n'a pas eu le pouvoir de les arrêter. Il sera dès lors intéressant et utile d'apprendre comment on a su en triompher chez les naturalistes pour que les linguistes parviennent à en faire autant de leur côté.

De même que les parlers, les espèces animales et végétales subissent les influences modificatrices attachées à leur habitat. Or des espèces le plus étroitement apparentées à d'autres espèces, et primitivement très-semblables à elles, et formant avec elles un même groupe uni et compacte, étant accidentellement soumises à des circonstances d'habitat, de milieu, nouvelles et très-différentes des premières, elles en subissent l'influence transformatrice, elles modifient leur organisation originelle pour l'adapter à ces nouvelles conditions d'existence, et de là une altération du type primitif plus ou moins profonde, et qui fait naître une dissemblance apparente plus ou moins accusée entre ces êtres et leurs congénères. Mais ce n'est pas tout : les caractères nouveaux que le changement de milieu a imprimés sur une portion du groupe naturel ne se borneront pas à créer une disparité entre cette portion et le restant du groupe;

cette livrée d'emprunt qui aura rendu certaines espèces des étrangères parmi leurs sœurs, en aura, en même temps, fait les pareilles d'une multitude d'autres espèces appartenant aux catégories les plus diverses et les plus disparates.

Ainsi, la loutre, sœur de la marte, et le castor, frère de la marmotte, sont nettement séparés de leurs congénères terrestres par leurs habitudes aquatiques et certaines modifications de structures adaptées à ce genre de vie ; d'un autre côté, les pattes palmées dont ils sont munis l'un et l'autre établissent une analogie frappante entre ce viverrien et ce rongeur, d'une part, et les oiseaux palmipèdes et les grenouilles, d'autre part. Le règne végétal est non moins riche que le règne animal en paradoxes de cette sorte. De l'avis de tous les naturalistes modernes, les légumineuses constituent une famille des plus naturelles ; et cependant par combien de « traits botaniques », à l'instar des « traits linguistiques » de MM. G. P. et P. M., ce groupe, naturellement très-uni, n'est-il point traversé, coupé et haché en tout sens ! Voyons un peu : d'abord, trois traits botaniques des plus opposés, relatifs à la grandeur, à la consistance et à la durée des plantes, c'est-à-dire les caractères *arborescent, arbustif* et *herbacé,* se partagent la famille de légumineuses, non point par tribus et non pas seulement par genres, mais aussi par espèces. Dans les associations dialectales, dont MM. P. M. et G. P. repoussent jusqu'au principe pour la raison que l'on sait, y a-t-il rien d'aussi choquant que de réunir dans un même groupe, que d'en faire deux légumineuses, le petit trèfle de nos prairies, une herbe si chétive, et le superbe robinier, improprement appelé *acacia,* qui est un arbre, et un arbre de la grandeur de nos chênes en certains pays ? Ici, toutefois, il y a entre ces deux types la distance qui sépare deux tribus distinctes, celle des papilionacées et celle des mimosées ; mais, sans sortir des papilionacées, ne trouvons-nous pas, à peu de chose près, ce même contraste ? Le cytise, sans avoir les proportions de l'acacia, est aussi un arbre, tandis que le trèfle, qui est une papilionacée comme lui, n'est, comme nous l'avons indiqué déjà, qu'une plante herbacée de la plus modeste dimension.

Descendons maintenant jusqu'au genre. Le genêt nous offre, dans le *Genista purgans,* un arbuste au bois très-dur, à la tige

très-rameuse, et qui peut atteindre jusqu'à 3 mètres de haut; il nous offre en même temps, dans le *Genista anglica,* une espèce herbacée, qui pousse dans certaines prairies confondue avec les autres herbes fourragères.

Envisageons maintenant deux autres séries de « traits botaniques » contraires par lesquels l'unité de la famille des légumineuses est mise encore à l'épreuve, et non moins que par ceux qui viennent d'être considérés.

Les plantes sont ou lisses et sans épines, ou sont hérissées de piquants. En général, leurs tiges croissent en lignes droites, et n'ont d'autre mouvement propre que celui de leur croissance ; mais il en est quelques-unes dont les tiges poussent en forme d'hélice et sont, en outre, animées d'un mouvement de translation qui fait que leurs sommets, comme à la recherche d'un appui, décrivent continuellement des circonférences de cercle, qui se répètent jusqu'à dix fois dans une journée. Ces deux dualismes caractéristiques n'établissent-ils pas entre ces plantes une différence profonde ? Oui, c'est incontestable. Et cependant de telles différences peuvent diviser, non pas seulement une famille d'avec une autre famille, mais un genre d'avec un autre genre, mais une espèce d'avec une autre espèce congénère ; qui plus est, deux variétés de la même espèce. Ainsi, pour en revenir à nos légumineuses, à côté de l'acacia tout armé de dards, nous voyons le cytise entièrement inerme ; et, à l'intérieur même du groupe papilionacé, deux genres très-rapprochés, celui du genêt et celui de l'ajonc, nous offrent, d'un côté des plantes aux tiges et aux feuilles lisses et molles, douces au toucher, et de l'autre des buissons hirsutes et épineux, dont la main ne peut approcher.

Arrivons à la dernière de nos antithèses caractérielles, qui, plus que toute autre peut-être, est faite pour étonner. La fève et le haricot sont *naturellement* très-rapprochés, et quelle distance, d'un autre côté, ne met pas entre eux cette différence que l'une a la tige droite et que l'autre a la tige volubile? Mais c'est jusque dans les mêmes espèces, c'est chez le haricot et chez le pois eux-mêmes, qu'on observe des variétés à tige droite et des variétés à tige volubile ou grimpante !

N'avions-nous pas raison de dire que les groupes zoologiques et botaniques les plus incontestés et les plus incontestables,

en un mot les plus légitimes, sont traversés, à l'image des groupes dialectologiques, par des divergences de caractères qui semblent d'abord être une négation criante de leur unité, de leur identité, mais qui, réduites à leur véritable signification par l'analyse scientifique, ne peuvent plus donner le change qu'aux seuls ignorants sur les affinités véritables établies par la nature entre les espèces ? Mais comme la science et l'ignorance sont relatives, et que les plus habiles, tant en histoire naturelle qu'en linguistique, ne parviennent pas toujours à se reconnaître dans le trouble que les « traits » botaniques, zoologiques ou linguistiques apportent dans les classifications respectives, il serait expédient de faire une étude monographique de ces différents « traits » perturbateurs. Aussi je répète que MM. P. M. et G. P. ont rendu un réel service en signalant l'importance d'une étude semblable, dont le premier résultat sera certainement de les faire revenir de leur erreur touchant l'inanité de toute tentative de classification dialectologique dans le gallo-roman.

Il s'agira donc de relever soigneusement sur la carte les circonscriptions géographiques des différents traits linguistiques, et de noter exactement les différents idiomes, langues, dialectes, parlers locaux, que chacun d'eux comprend dans ses limites et marque de son empreinte.

La recherche des causes locales qui ont engendré ces traits linguistiques, et auxquelles ils doivent d'être ce qu'ils sont et d'occuper sur la carte la place qu'ils y occupent, méritera aussi d'entrer dans ce programme. Malheureusement, faute d'esprit philosophique, la science de notre époque, philologie ou autre chose, se complaît trop à la description et a trop peu de goût pour l'étiologie. Quoi qu'il en soit, nos deux éminents philologues — il était juste de le dire et il convient de le répéter — ont bien mérité de la science du langage en lui montrant un nouveau champ de recherches, et des plus riches. Mais devra-t-on leur attribuer tout l'honneur de cette initiative ? Malgré ma modestie, l'amour de la vérité historique m'oblige à constater que j'avais devancé MM. P. M. et G. P. dans cette voie de bien des années. Car c'est bien à quarante-cinq ans que remontent ma première idée et mon premier essai d'un atlas où chaque trait linguistique devait avoir sa carte.

Ce n'est toutefois qu'en 1868 que je parlai pour la première fois au public de ce travail ; ce fut dans le cours de ma discussion avec Paul Broca sur l'influence des milieux à la Société d'anthropologie de Paris. Cette mention est consignée dans les *Bulletins* de la Société. Un aperçu sommaire de ces essais ne sera peut-être pas déplacé ici.

J.-P. Durand (de Gros).

(*A suivre.*)

MÉLANGES

D'HISTOIRE, DE LITTÉRATURE ET DE PHILOLOGIE CATALANE

(*Suite* [1])

XIV

Nouvelle Note sur l'ancien théâtre catalan à propos d'une représentation de la « Presa del Hort » à Banyuls-dels-Aspres, le 21 octobre 1888.

Au moment même où je corrigeais les épreuves de la *Note* consacrée à l'ancien théâtre catalan dans l'un des derniers numéros de la *Revue*, les journaux de Perpignan annonçaient que la *Presa del Hort* serait jouée à Banyuls-dels-Aspres le dimanche 21 octobre. Je venais d'affirmer la mort du drame sacré en Roussillon, et voilà qu'une troupe dramatique, une « confrérie » parfaitement organisée, allait m'infliger — à son insu d'ailleurs — un démenti, très-agréable, sans doute, mais non moins formel. Je ne demandais pas mieux que de m'être trompé, et, le jour dit, je me rendis à Banyuls-dels-Aspres avec le joyeux empressement d'un homme qui va revoir un ami qu'il avait cru mort. Mais, hélas ! malgré la bonne volonté des « confrères » et de séduisantes innovations dans le

[1] Voir la *Revue*, nos de juillet-août-septembre 1888.

jeu, le drame me fit l'effet d'un cadavre auquel on donnerait une vie factice et momentanée par un habile procédé. La *Presa del Hort* vécut ou dura sept heures, l'espace d'une soirée.

La pièce donne plus que ne promet le titre. Au lieu de la simple *arrestation* [de Jésus] *au jardin* [des Oliviers], nous avons une *Passió* complète, avec adjonction de la *Conversió de la Samaritana*, de la *Conversió de la Magdalena en casa del Fariseu* (Faluel), de la *Entrada triumfant de Christo a Jerusalem* et de la *Triumfant Resurrecció*. La pièce que les acteurs associés de Banyuls-dels-Aspres ont si bien apprise et si rondement débitée est celle qui fut imprimée à Barcelone par Rafel Figueró, avec le titre de *Representació de la sagrada passió y mort de nostre senyor Jesu-Christ,* NOVAMENT CORREGIDA Y REGULADA *conforme a lo que los quatre sagrats Evangelis, y sobre ells los interpretes nos enseñan* (sic) *de aquesta may ben ponderada finesa* per lo M. R. P. Fr. Anton de Sant-Geroni, moine déchaux de Barcelone. On voit que nous avons encore affaire ici à un arrangeur, à un remanieur. J'ai trouvé à Ille-sur-la-Tet un manuscrit qui offre, avec quelques différences, une rédaction très-analogue du même mystère. Le ms. porte qu'il a été « fait » par Jean Roig, de Corbère, habitant à Ille, en 1767, ce qui ne veut pas dire que Roig soit l'auteur du mystère, pas plus que Anton de Sant-Geroni n'est l'auteur du livre imprimé par Rafel Figuerò. La langue est la même dans l'un et dans l'autre, à peu de chose près, mais celle du ms. me paraît devoir être un peu plus ancienne, et il est probable que Sant-Geroni s'est servi de cette rédaction du *mystère* de la Passion, dont les exemplaires ne devaient pas être rares de l'autre côté de l'Albère.

Je viens d'employer le mot de « mystère », et c'est à dessein. En effet, la pièce jouée à Banyuls-dels-Aspres avec le titre de *la Presa del Hort* diffère sensiblement des *tragédies* religieuses divisées en actes et scènes et pillées dans le fonds souvent oublié des mystères. *La Presa del Hort* ressemble à un mystère, et par le fond et par la forme. La rédaction qu'a remaniée le moine déchaux de Barcelone est une preuve des efforts qui furent tentés, après la Renaissance, pour renouer la tradition littéraire et dramatique entre le mystère et la tragédie.

J'ai dit que la langue est la même dans le ms. d'Ille et dans le livre de Sant-Geroni ; c'est, à bien peu de chose près, celle que parlent encore les populations de la Calalogne. Il y a cent ans, nos compatriotes du Roussillon la parlaient aussi ; maintenant ils ne la parlent plus et la comprennent peu. Aussi, n'ai-je pas été surpris, pendant le cours de la représentation de Banyuls-dels-Aspres, d'entendre mes voisins, gens du pays, s'étonner de temps à autre de ce qu'ils ne comprenaient pas ce que disaient les acteurs ; mais un aveu bien plus significatif est celui des acteurs eux-mêmes, qui se plaignaient de ne pas comprendre ce qu'ils récitaient. Les plus lettrés, Caïphe, Jésus-Christ (appelé ici *lo bon Dèu,* et ce nom lui restera), la Madeleine, ne s'en cachaient pas devant moi pendant une visite que je leur fis dans les coulisses. — Les associés m'avaient déjà reçu dans la journée avec les marques de la plus franche hospitalité, et j'avais dîné chez Caïphe, beau-frère de Jésus-Christ, qu'il allait faire crucifier quelques heures après. — La Passion est un sujet que tout le monde « sait par cœur ». Que l'on s'avise de servir un jour à un public roussillonnais une pièce écrite en cette langue et tirée d'un sujet ignoré ou peu connu, et l'on pourra s'assurer que, sur cent spectateurs, quatre-vingt-dix sortiront du théâtre sans avoir rien compris. C'est là une des causes de la ruine définitive, irrémédiable de l'ancien théâtre roussillonnais. On pourrait, dira quelqu'un, adopter à nos pièces le catalan d'aujourd'hui. Ce serait en vain. Les malheureuses ont déjà subi tant de remaniements ou *refacimentis*, qu'elles en mourraient du coup. Il est à croire que les auteurs de nos anciennes pièces se désintéressaient de tout succès littéraire, mais, après tout, ces compositions sont encore du catalan, qui témoigne d'une langue et d'une littérature ; celui que l'on mettrait à sa place ne témoignerait que d'un lamentable patois entrelardé de mots et d'expressions françaises. Nous savons d'ailleurs qu'il y avait chez les auteurs des mystères une intention indéniable d'édification et d'instruction. Cette intention ressortait de la trame tout entière du drame, et elle était assez marquée dans la *loha*. Ce qui faisait trembler nos aïeux, les diableries par exemple, fait rire aujourd'hui les acteurs et le public ; ce qui était un spectacle dévotieux et émouvant dans les siècles de crédulité active

n'est plus maintenant qu'un agréable passe-temps; moi, qui ai passé plusieurs heures, après la représentation, avec Caïphe, Pilate, Judas, Jésus-Christ et autres, j'en sais quelque chose. Ils ne croyaient pas un traître mot de ce qu'ils avaient dit avec les accents d'une sincérité qui n'était qu'apparente. Mais les spectateurs ne s'étaient pas montrés plus croyants. En général, le public ne s'amusa et ne s'émerveilla réellement que des costumes, des diableries ou bien des scènes triviales, ineptes et féroces où Judas et les insulteurs du Christ jouent un rôle. J'ai cependant remarqué deux ou trois femmes qui pleuraient d'attendrissement en voyant la Vierge égoutter ses larmes dans un mouchoir de batiste. Les plaintes de la Vierge, au *Despediment*, à la *Crucificació* et au *Devallament de la Creu*, sont fort touchantes, mais trop longues. Des spectateurs nourris à ces sujets saints doivent forcément être émus, à moins d'avoir un cœur de pierre. En somme, c'est à peine si, à Banyuls, une douzaine de spectateurs ont pris au sérieux ces paroles par lesquelles finit le *prolech*:

No son, no, cosas de riurer:
Apliquen pues las orellas
Ab gran devoció y llágrimas
Fins quel cor sels enternesca.

L'*impressario* de Banyuls, En Banet, est un bon vieillard qui connaît tous les trucs et « feintes » du drame liturgique. Il a un énorme et innombrable bataclan de toiles, coulisses, costumes et outils, dont partie remonte au siècle dernier. La manière de disposer tout cet attirail et de s'en servir est certainement plus ancienne encore. Banet reste aujourd'hui le seul dépositaire de la mise en scène et du jeu pour ce théâtre, qui est déjà du domaine de l'archéologie. Il est lui-même, à ce point de vue, un précieux « document », si j'ose dire. Lui disparu, il ne sera plus nécessaire, pour démontrer la ruine du théâtre sacré, d'aller chercher des arguments et des preuves dans l'irrévérencieuse indifférence du public, en matière de religion ou dans son ignorance du bon langage, il n'y aura qu'à la constater.

C'est En Banet qui a dressé les associés ou « confrères » de Banyuls, et Dieu et lui savent seuls la patience qu'il a fallu

pour enseigner des milliers de vers à des gens dont c'est le métier de cultiver les champs et non les lettres, car tous nos acteurs sont artisans ou vignerons.

La scène d'En Banet est, en somme, la scène permanente, à la fois unique et multiple du XVe siècle, telle que l'a décrite M. Petit de Julleville dans son ouvrage des *Mystères*[1]. Le décor ne change presque jamais; c'est l'action qui voyage dans l'enceinte de la scène et se transporte successivement aux divers lieux où elle est censée se passer. Des rideaux habilement disposés cachent pendant un tableau des objets que le spectateur ne doit voir qu'au tableau suivant. C'est ainsi que lorsque Jésus accepte l'invitation, *lo convit,* de Simon, ils passent, lui et ses disciples, devant une toile, pour entrer dans la maison du Pharisien; aussitôt la toile disparaît et nous voyons tout le monde à table « chez Simon. » Il faut noter que cette toile ne s'élève qu'à une hauteur de deux mètres environ au-dessus du plancher, ce qui permet aux spectateurs de voir le fond de la scène où est censé trôner Dieu le Père. Si la grande toile se lève quelquefois, c'est d'abord pour permettre aux acteurs d'aller se rafraîchir en commun au vestiaire (un hangar où règne le plus beau désordre), puis de donner le temps à l'entrepeneur du jeu de préparer des feintes. Les entr'actes d'aujourd'hui marquent sans doute la fin des « journées » de l'époque où l'on avait la passion du long et nullement l'idée de la proportion et de la mesure.

On comprend, en examinant le théâtre de Banyuls-dels-Aspres, qui n'a pourtant que dix mètres de large sur douze de profondeur, comment les entrepreneurs de mystères étaient arrivés, pendant le moyen âge, à figurer d'avance tous les lieux de la pièce entière sur une vaste scène. L'espace où se joue le drame comprend encore deux parties distinctes, les *mansions* (maisons à droite et au fond) et la scène proprement dite. La scène et les maisons sont de plain-pied au même niveau. Si l'on était venu étudier, il y a seulement cinquante ans, la scène dont En Banet a si bien conservé la tradition, le monde des érudits n'aurait peut-être pas accepté pendant si longtemps l'hypothèse des frères Parfait, qui se figuraient

[1] T. I, ch. XI.

le théâtre du moyen âge comme une haute maison à cinq ou six étages[1], et M. Paulin Paris n'aurait pas eu tant de peine à battre en brèche cette hypothèse passablement bizarre[2].

Dans les deux premiers actes, des *mansions* sont figurées à droite et au second plan, c'est-à-dire au fond de la scène; au-dessus des maisons est le Paradis, où siége éternellement Dieu. Des deux côtés de la scène sont les coulisses, reliées entre elles par un corridor circulaire, dérobé aux yeux des spectateurs. Au fond de la scène, le corridor passe sous le Paradis. Cependant, les acteurs s'en servent rarement, et, lorsque leur rôle est terminé ou interrompu, ils se groupent sur la scène, où ils restent muets et immobiles; il en était évidemment de même au moyen âge. Lorsqu'un personnage n'a rien à faire et qu'il a sa maison tout près, il reste chez lui, comme cela arrive plusieurs fois pour Pilate ou Simon. Comme je l'ai déjà marqué, la maison de ce dernier est dans la coulisse de droite et cette disposition pourrait faire supposer que les coulisses existaient dans le théâtre du moyen âge. Toutes choses étaient « exposées aux yeux des spectateurs », selon l'expression de Jules Scaliger[3], et l'on peut dire que cela est encore vrai du théâtre sur lequel En Banet a fait jouer dernièrement la « Sainte Comédie » de la *Passion*. Ce théâtre, pourtant de dimensions restreintes, donne une idée passablement juste du théâtre horizontal et sans étages sur lequel se représentaient les grands drames dont nous n'avons très-probablement aujourd'hui que des abrégés.

Les trappes de M. Banet sont bien machinées, comme ses coulisses et ses *mansions*. La diablerie qui précède la disparition de Judas dans l'abîme est fort bien réussie, et les *dimonis* qui entraînent le traître procèdent directement du moyen âge. La plupart des costumes sont loin de la vérité historique, mais on voit que l'entrepreneur du jeu a fait tout son possible pour s'en rapprocher. Rien pourtant n'est plus drôle que de voir le centurion habillé à la Henri II avec manteau court, chausses

[1] *Histoire du théâtre français.*

[2] *Mise en scène des mystères,* par Paulin Paris.

[3] Cité par M. Petit de Julleville, *ouvr. cité,* I, p. 389.

et haut-de-chausses, le tout surmonté d'un casque de pompier. Les trucs ou « feintes » sont imaginés et conduits avec habileté, et c'est merveille de voir M. Banet jeter par-dessous le théâtre ou dans les coulisses des flambées multicolores qui arrachent des cris d'admiration aux spectateurs.

Il est une innovation que l'on fera bien de laisser de côté si l'on rejoue la *Presa del Hort :* au moment où les spectateurs voient Jésus pris et lié à une colonne chez Caïphe, Gamaliel et Joab arrivent tremblants de froid, *tremolant de fret,* s'asseyent autour d'un brasier et se mettent à se raconter les miracles et l'arrestation de Jésus. Tout en devisant ainsi, ils tirent chacun une tabatière grosse comme une auge et s'offrent des prises ! Cela est tout simplement inepte en la circonstance. Mais, ce qu'il faut louer, c'est l'introduction du sexe faible dans le théâtre sacré, car je ne crois pas qu'on l'eût encore tenté en Roussillon. Cela fut comme le « clou » de la soirée, si ce mot n'est pas trop déplacé ici. En acceptant un rôle dans « la confrérie », les jeunes et très-honorables demoiselles qui ont joué les rôles de la Samaritaine, des Marie et des Véronique, ont courageusement fait fi d'un préjugé trop répandu dans nos campagnes. Elles ont d'ailleurs rempli leur tâche délicate avec beaucoup d'âme et de modestie. Le rôle de *Nostra Senyora* étant trop long, on a eu la malencontreuse idée de le distribuer à deux « actrices ». La première Marie joue jusqu'à l'arrestation de Jésus et l'autre prend le rôle à cet endroit pour le mener jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à la résurrection. C'est là une feinte qui ne laisse pas de choquer le spectateur attentif. Notons ici que le crucifiement se fit avec beaucoup d'habileté ; l'on sentait que l'on avait affaire avec un « metteur en scène » expérimenté.

La représentation de la Passion ne dura guère plus de sept heures. On voit que nous sommes loin du temps où elle durait plusieurs « journées » ou après-dînées. Les spectateurs emportaient avec eux des vivres et faisaient leur repas au cours de la représentation. On dit encore aujourd'hui en Roussillon, en parlant d'un long spectacle, qu'il faut emporter le *sarrou* et le *barral,* c'est-à-dire : de quoi manger et boire. C'est évidemment au souvenir de la longueur démesurée des anciens mystères.

Comme tous les mystères, notre *Passion* s'ouvre par un *prolech* ou *loa*. L'acteur qui remplissait ce rôle à Banyuls était un Espagnol de l'Ampurdà qui récitait fort bien, parce qu'il comprenait ce qu'il disait. Il était vêtu d'une longue tunique, serrée aux reins par une corde, et coiffé d'une toque turque. Après avoir salué profondément, il commença sa longue tirade d'un ton lent et grave, moitié chantant, moitié déclamant. Selon la coutume de ces sortes de hors-d'œuvre, il résuma le sujet de la « pièce », réclama le silence, l'attention et la bienveillance de l'auditoire. La loa partie, En Banet arriva sous les traits et le costume d'Isaïe. Il débita ses prophéties avec un feu, une vérité de gestes et d'expressions qui nous firent regretter de ne pas le revoir dans le cours de la représentation. Ce fut comme une tempête qui passa sur nous. Mais le calme se rétablit, le rideau se leva aussitôt et la *Passion* s'ouvrit par cette charmante scène où Jésus, assis au bord d'un puits et *cansat del cami,* prie la Samaritaine de lui donner à boire.

Parmi les scènes à remarquer de cette Passion, il faut citer l'apparition de Véronique avec son linge, d'après l'évangile de Nicodème, l'aveugle Longin recouvrant la vue, la longue et curieuse partie de dés où les soldats jouent la robe sans couture[1].

La musique jouait certainement un grand rôle dans les mystères. Quelques airs seulement s'en sont conservés ; les *jutglars* d'Ille, qui formaient l'orchestre à la *Presa del Hort,* me l'ont du moins assuré. Malheureusement, c'est avec la musique de l'inévitable *Mascotte* ou du *Petit Duc* qu'ils remplissaient eux-mêmes les intermèdes, et rien n'était plus anachronisme ! Lorsque Jésus prend congé de sa mère, dans la scène si touchante du *Despediment,* c'est au moins au son d'une musique moins moderne et plus religieuse, celle du *Joseph,* de Méhul.

J'ai signalé plus haut les analogies entre le texte publié sous le nom du moine Anton de Sant-Geroni et un manuscrit d'Ille copié en 1767. Voici quelques exemples qui permettront au lecteur de saisir ces analogies :

[1] M. Gaston Paris signale aussi ces épisodes dans *la Passione di Gesu Christo,* publié l'an dernier à Turin. Voy. *Journal des savants,* cahier de septembre 1888.

Ms. d'Ille	Édition de Sant-Geroni
Cansat estich del camy;	Cansat estich del cami,
Roposar me vull un poch	Reposar voldria un poch
En esta font de Jacob	Prop de esta font de Jacob
Y descansarme assy,	Y assentarme vull aqui,
Perque una ovella desgarriada	Que una ovella desgarriada
A deixat lo meu ramat	Ha deixat lo meu remat
Y del llop encarnisat	Y del llop encarnissát
Perilla ser deborada;	Perilla ser devorada ;
Y puix jo sou lo pastor	Y per ser jo lo Pastor
Tant zelos de mas obellas,	Tant zelós de mas ovellas
Voldria que totas ellas	Voldria que totas ellas
Conaguesan mon amor. Etc.	Coneguesen mon amor. Etc.

Toute cette *Conversió de la Samaritana* est, à peu de chose près, la même dans le ms. et dans le livre imprimé par Figueró. On remarquera les *a* pour *e* dans *ramat*, *conaguesan ;* c'est une conséquence de la prononciation roussillonnaise. On dit ici *patit*, *Barthoumeou*, etc., plutôt que *petit*, *Berthoumeou*, etc. La *Conversió de la Magdalena en casa del Farizeu* et la *Entrada triunfant de Christo en Jerusalem*, qui sont dans l'imprimé, ne se trouvent pas dans le ms. Le *Despediment de Christo* est dans l'un et dans l'autre, mais avec quelques différences.

Ms. d'Ille	Édition de Sant-Geroni
. . . . .	
MARIA	MARIA
O mon fill y lo meu be,	O Fill meu, y be, sens par,
Assentau vos, quem donau pena	Assentau vos, quem dau pena;
Que vos vull un poch parlar	Perque os vull un poch parlar
Devant de la Magdalena.	Devant de la Madalena. *Se asentan.*
JESUS	JESUS
Molt be me aplau de escoltar.	Atent vos he de escoltar.
MARIA	MARIA
O fill meu y molt amat,	Descans de mon esperit,
Mon Deu, mon be y repos,	Mon Deu, mon Fill, mon repós,
Ahont anau tant affligit	Ahont anau tant affligit?

Y vostre rostro glorios,
Fill meu, tot descolorit?
Los vostres deixebles veitg
Moltas voltas suspiran
Y los fills dels Zebedeus (*sic*)
Veigt anar tambe plorant...

Y com vostre rostre hermós
Esta tant descolorit!
Vostres Deixebles, Fill meu,
Veig amenut suspirant,
Y ab gran dolor del cor meu
Veig també que van plorant
Los dos fills del Zebedeu...

PILAT

Ecce rex vester

Mirau aqui vostre rey ;
Puix diheu trencaba la lley
Esta ab espinas coronat
Que li penetran tot lo cap ;
Mirau lo aqui tot sanguinos
Tot affligit y sens repos
Que no crech tinguia gozas
De ferse rey anomenar ;
Per lo crim que ha comés
Prou castigat me aparés ;
Estigaune ja contents
D'estos dolorosos torments...

PILAT

Ecce Homo

Veus aqui lo home nafrat,
Tant ferit, tant maltractat,
Y açotat de cap a peus
Per vos altres Farizeus.
Ecce Homo : mirau lo be,
Pues forma de home no te :
Tant gran conflicte ha passat
Que está tot desfigurat
Y a patit dolor tant fort
Que no se com fa no es mort.
Cayfás, aquest manso anyell
Ha passat tant gran flagell
Que segons ha criminat
Te lo castich duplicat.
Deixem al pobre mesqui
Y que fassa son cami.

CAIFAS

Senyor Pilat, Jaus tenim dit
Que aveu de fer de aqueix inich :
Volem quel fassau matar
Y ab cruel mort crucificar...

CAYFÁS

Per ser ben castigat
Ha de ser crucificat...

D'autres parties, comme le repentir de Judas, sont, à quelques mots près, les mêmes dans le ms. et l'imprimé.

XV

« La Loa »
de la « Tragedia de Sant-Vicens » [1]

Felis sie sa vinguda,
Honorats y nobles senyors,
Tenim ja bé coneguda
La mercé de sos favors.
Sie Deu en nostre ajuda

Y nos done sos fervors
En tragedia tant sancta
Tant humil com triumphanta
Quen volem representar
Del diaca sant Vicens

Y martyr molt exemplar
Vencent a tots sos torments.
Christians, attencio!
Ab silenci reposat
Contemplau ab devocio

Lo que sera representat,
Sens fer cas de laccio
De nostra rusticitat;
Retirarem axi tots
Tot lo fruit de nostres vots.

Comensant a referir
Lo qu'es deu representar,
Sa patria vullau ohir
Que es Huesca sens duptar,
Ciutat quel sant fa relluir [2].

De Eutiquio, son pare,
De noblesa excellent,
Nasqué y de Euola, sa mare,
Qui en pietat creixent
Dels christians fou conrare.

En Sarragossa educat,
La principal de Arago,
De diaca fou ordenat
Per Valeri qui ab raho
Tingue ab ell grand amistat.

Lo sant bisbe impedit

[1] J'ai déjà dit que la *loa* expose l'objet de la représentation et résume d'avance la pièce. M. C. Chabaneau a remarqué avec beaucoup de justesse que les jongleurs du moyen âge, avant de débiter une chanson ou un sirventes, avaient coutume aussi d'en exposer le sujet, la *razo*, à leur auditoire. (*Hist. gén. du Languedoc*, éd. Privat, t. X, p. 211.)

J'ai copié cette *loa*, il y a déjà quelques années, dans un ms. de 1799, qu'avait bien voulu me communiquer M. l'abbé Tolra de Bordas. J'ai moi-même, depuis, communiqué ma copie à feu Milà y Fontanals avec le fragment du XIVe siècle, que j'ai publié ici même. J'ignore si le savant auteur des *Trovadores en España* a fait usage de ces deux fragments.

Dans la *loa*, comme plus haut dans les fragments de la *Passio*, je respecte scrupuleusement l'orthographe du ms., mais je corrige la ponctuation.

[2] La *loa* suit presque pas à pas le récit du martyre de Vincent rapporté par Siméon Métaphraste et reproduit par Laurent Surius. Voy. *De probatis Sanctorum vitis*, sous la date du 22 janvier.

De no mes ja predicar
Tartamut[1] y velh finit
Vol est offici delegar
A Vicens molt expedit.

Ab gran zel y constant
Est carrech Vicens prengué,
Als Christians animant
Que morissen per la fe,
Consuelo a tots predicant.

En est tems continuava
La persecutio mes cruel,
La dezena se comptava.
Contre los Christians de zel
Que ny a un deixava.

Lemperador Diocletia,
Qui ab ell regnar admeté
Junctament a Maxima,
Presidis Decia volgué
Y en Espanya lenvia.

Eran tres llops affamats
Contre l' ramat del Senyor,
Estant sempre acarnissats,
Ab sa rabia, ab son furor
De pia sanch son rubricats.

Al punt que Dacia president
En Saragossa arriva,
Dels Christians diligentment
Malinos se informa
Per perdrer los cruelment.

Laurian vist, ja informat
Ab accions fora de si (?)
Ab lo dir de un scelerat,
Ab los ulls plens de veri,
Ab un front diniquitat.

Sab que Valeri y Vicens
Eran los predicadors
Qui sens temer sos tormens
Tenian molts seguidors
Contra los deus de las gents.

Aqui fou quant flameja
La ira de sos inichs intents,
Los ministres enviá
Per pendrer als innocents
Que sa impietat tots culpa.

Bisbe y diaca presoners
Se envian en Valencia
Ab grillons y mill desplers
Deferint los la sentencia
Per altres tants desasserts.

Del cami tots llastimats,
En preso per son descans
Ab mes rigor son tornats
Ab ferros en peus y mans,
De sed y fam maltractats.

Contra son intent, lo tyra,
Quant mes ell los affligia,
Tant menos los contristia,
Deu en ells mes resplendia
Quant mes fosch los eclypsa.

Lo mal jutge, quant los veu
Tant affables y contents,
Indignat, alsa la veu
Dient que sos manaments
No mereixian tal mespreu.

Al escarsseller renya
Daver los tractats tant be;
Enganyant se, axis pensa,
No tenint llum de la fe,
Que son deu nols conserva.

Al sant bisbe dona ordre
Aquest grand desordenat
Qué respongués al desordre
De no aver ja adorat
Als deus del roma orbe.

[1] Qui parle avec difficulté.

Respongué lo illustrissim
Qué adorar vol solament
Un sol Deu qués lo altissim
Creador del firmament
Y no als idols constantissim (?)

Y com parlant balbucient
Lo sant vell no fos comprés
Del ja irritat president,
Sant Vicens de zel encés
Respon ab son consentiment:

« Sapiau, O enganyat pretor,
» Que son falssos vostres deus,
» De tot limperi, lerror,
» Fabrica que l'home feu
» No pot ser son creador (*sic*).

» Nos altres, a un Deu adorant,
» Qui d'ell mateix te son ser,
» Tres personnas confessant
» Que tenen igual poder,
» Pare, fill, y esprit Sant,

» En Christo regoneixem
» La Segona, qu'es lo fill
» Y ques Deu y home creem ;
» Derrar no tenim perill ;
» Per esta fe morirem. »

Ab tals paraulas Vicens
Als Cristians anima
Que eren ally presens ;
A Decia mes irrita
A inventar de nou torments.

Furios, feu la sententia
Fos lo bisbe desterrat
Y que ab tota inclementia
Vicens fos atormentat
Per probar sa patiencia.

Los executors mes cruels
Despullan ab impietat
Al pacient que mira als cels,
Esperant no ser vensut.
Nu y llibre de mundans vels,

Las mans puras ells ly lligan
En un pilar fortament,
Ses peus netz ally religan ;
Per augmentar lo torment
Ab cordills los y litigan (?)

O que dolor tant violent
De ossos la disjunctura,
Pero majors impacient
Desitja sens mesura
Per assasiar al president.

Assots ly descarregan
Sens ninguna pietat ;
Furiosos tots li pegan
Al cos ja desconjuntat,
De sa sanch la terra regan.

Vicens patint se alegra ;
Los tyrans ferint se cansan,
Decia no sassossega
Mana que nos descanssian,
Los truca ab furor cega.

Confusos y rabiosos,
Del irat Decia assotats
Redoblan molt puntosos
Forsa assots y crueldat
Lo sant fa a tots animosos.

« Mira, Decia mon amich,
» Ly diu Sant Vicens en rient,
» Que molt obligat te estich
» En ser me tant complasent
» Com en mos torments inich.

» Tu fas major ma corona
» Quant major fas mon torment,
» Animo a tots vos dona
» Mon cor fort, burlant y rient
» Quant feriu a ma personna. »

Lo malt jutge rabiant,
Trahent spuma per sa boca,
Sos turbats ulls arcajant,
Ab cor dur mes que una roca
Nous torments va inventant.

Ab pintas de ferro cruels
Ab puntas molt agudas
Rasgan aquells infidels
Las carns dassots batudas[1]
De Vicens clamant als cels.

O dolor intolerable !
Sols pensar lo fa desmayar
O martyr admirable,
Sou content de tant penar?
No que es infatigable.

A Decia dona grácias,
Tracta de flachs los tyrans
Peraque tots tingan ancias[2]
De fer sos torments mes grans
Los vol ab tals instancias.

Decia, com un lleo feros,
Posar lo fa en una creu;
Laccepta Vicens gustos,
Imitant a Sant Andreu
Ab esprit fervoros.

O espectacle imperial!
Veus lo sant ab patientia
A tot limperi real
Dels torments la vehemencia
Ly es de mel un dols panal.

Ajustan altres torments,
Cremant lo per totas parts,
Y com altre Sant Laurens
En graellas los soldats
Lestenan, impertinents.

Las puntas dels instruments
Renovan ly las llagas[3],
En mitg del foch tant ardent
Dona a tots sas pias pagas :
Los convida al rostit, rient[4].

Lo jutge restant vençut
Lo fa tornar en preso
Ab seps als peus y asagut
Sobre teulissa ab punxo ;
Son dolor fou mes agut.

Mes invincible Vicens
Que aixi Decia arrogant
Als idols nega l'encens,
Sos dolors sempre burlant
Flachs los del imperi torments.

Volgué Deu fer ly gustar
De la llum certa substancia
Y de angels lo dols cantar
En preso per sa constancia
En tot tenent que admirar.

Probar lo vol ab dolsura
Lo jutge tant rigorós:
Un llit ab gran blandura
Ly prepara artificios ;
Mory ally ab gran ternura.

Vensut ja lo president,
Vehent se per sa mort burlat,
Mana encara inclement
Lo cos sant mort fos llanssat
Per las feras nudriment.

Pero, o grand maravella,
Vé un acarnissat corp
Qui com sa sentinella
Contra de un affamat llop
De ally lo attropella[5].

Cansat Decia de tant ohir
Victorias de son pesar
Mana fer lo submergir
En un golfo de alta mar
Y mort lo pogués rendir.

[1] Signant, rayant ses chairs avec des pointes très-aiguës.
[2] *Tenir ancia de fer alguna cosa,* avoir souci de faire quelque chose.
[3] Plaies. — [4] « Il les convie au rôti, en riant. »
[5] *Atropellar,* chasser, faire fuir.

O que dura obstinacio !
Volgué Deu omnipotent
Que lo mar tingués accio
De traurer lo innocent
A sa bora ab devoccio (*sic*).

Al miracle tant patent
Dona major claredat
De la mola lo gran pés
Al coll del sant estacat
Que enfundir se no pogués.

Lo martyr resta en palma
En vida y apres sa mort
Tret de aquela balma
Per christians de gran sort
Transferit en temps de calma.

Perdonau las mias faltas,
O martyr sant victorios !
Rendesch a vostres plantas
Vostre pia obra molt gustos
Oyga com cosas santas

Lauditor, molt llustrosi
Que las anam a comensar
Si llicencia nos vol dar.

FI DE LA LOA

XVI

Costumes des acteurs qui doivent jouer dans la tragédie sacrée de Saint-Vincent.

Actors y forma dels vestits dels dits representans ab qué an de ser vestits tant com se podra imitar.

1. Sant-Vicens. — Diaca, de sant Valeri y martyr, fill de Huesca, vestit com un diaca ab alba dalmatica y estola o altrament vestit com un capella espanyol ab balona, sotana y capa llarga.

2. Valeri. — Bisbe de Saragossa vestit ab crosa y mitra.

3. Dacia.— President enviat del emperador, vestit à la romana, ab un manto real ab grand rossech, descubrint al interior vestit galonat de or, calsas de balut ab galons, mitgas de seda, al cap un turban de moros ab galons, collar de brilans, ab una espasa al costat y una vara llarga a la sua espala ab gran majestat.

4. Lo Compte. — De dignitat cortesa de Dacia, vestit com un cavaller dels mes adornats ab vestit curt y una bandoliere (*sic*) y espasa.

5. Tribuno. — Capita cortesa de Dacia vestit, com un official de guerra ab espasa a la romana.

6. Auguris. — Sacerdots gentils vestits de llarch ab una

robe de cambre rica, ab carbata al coll, un sombrero negra sens gallo del qual estara pendent un cordo de seda de color, insigne dels sacerdots gentils de aquel temps.

7. Marcial.

8. Centurio. — Capita de cent homes vestit com un capita de guerra; se li pot ajustar algune cosa mes que a Tribuno; tots à la romana.

9. Decurio.— Capita de deu homens vestit cum centurio.

10. Firmino. — Com un estudiant ab vestit curt y balona.

11. Lactanci. — Com Firmino.

12. Eusebi. — Com Lactanci estudiants, amich dels sobre dits.

13. Castor. — Gentil noble converit, vestit com un noble d'Espanya ab espasa.

14. Mamfredo (ó Manfredo).— Gentil noble converit, vestit com Castor.

15. Matrona. — Viuda christiana, vestida com una dona ben y riquament adornada mes que las altres.

16. Honoria. } Dames gentils convertidas.
17. Hilaria. }

18. Agrippa. } Senyoras gentils convertidas.
19. Lucilla. }

20. Leviathan. } Dimonis. — Ab banyas, cua al detras, ves-
21. Arriola. } tits com hungros.

22. Escarseller. — Home que guarda en la preso a Vicens, vestit com un home acomodat sens espasa ny galo.

23. Eumorfo.— Mariner qui lansa en la mar a Vicens, vestit ab calsas amplas y llargas, cinta de color, y un turban al cap.

24. Six soldats. — Accompagnant (*sic*) Dacia y sa cort, vestits a la romana com estaferms a cara descoberte.

25. Quatre tyrans o botxins.— Que atormenten a Vicens, vestits com botxins remengats dels brassos molt desgatjats.

26. Six angels.— Que apareixen a la preso y mort de Vicens, molt ricament vestits ab coronas al cap.

27. La Loa. — Com un capella ab cinta, manto y bonet carrat.

28. Patgas.— Com criats, preparant tot lo necessari.

29. Las Centinellas. — Ab escoupeta com soldats.

Personnas mudas

2 Patges,
2 Domestichs,
2 Centinellas.

Al primer acte, la scena es a Saragossa; al segon y tercer, la scena es a Valencia d'Espanya.

Lo resto deixo a la discretio del director, tant dels vestits com de laccio del theatro.

M. Petit de Julleville [1] a donné une courte analyse d'un mystère français de Saint-Vincent, d'après un ms. de la B. N. Dans ce ms., le prologue rimé renferme une explication de la mise en scène, à peu près ce que l'auteur de notre tragédie vient de mettre ci-dessus en vulgaire prose. La trame de cette pièce semble être la même que celle de notre tragédie; mais celle-ci est beaucoup plus courte. Les auteurs ont évidemment puisé aux mêmes sources. Comme la pièce française, la tragédie catalane expose tous les détails du terrible supplice infligé au saint. Les personnages principaux sont les mêmes. On remarquera le costume des augures, qui sont en *robe de chambre* dans la tragédie catalane. Il ne semble pas que l'auteur français les ait introduits dans sa pièce.

Pierre Vidal.

[1] *Ouvr. cité*, II, p. 561-563.

LE ROMAN D'ARLES

(Suite et fin)

APPENDICE

III

Je dois à l'obligeance de mon excellent collègue, M. Antoine Thomas, de pouvoir donner ici un opuscule latin dont la dernière partie paraît être le résumé d'un récit analogue à notre *Roman d'Arles*, mais dans lequel on avait fait entrer,— ce qui n'a pas eu lieu dans le *Roman d'Arles*, du moins tel que nous le possédons, — la deuxième chanson d'*Aliscans*, celle dont le véritable héros est Rainouart au Tinel. Les parties précédentes de cet opuscule sont: 1° un long récit emprunté au poëme sur saint Trophime (v. 1-274), ou du moins à la même source où a puisé l'auteur de ce poëme; 2° le chapitre XXVIII du Pseudo-Turpin (édit. de la *Société*, p. 53), transcrit littéralement; 3° la fin du chapitre XXIX du Pseudo-Turpin (*ibid.*, p. 55, l. 26, — p. 56, l. 7)[1]; 4° le récit du miracle raconté dans *Saint Trophime* (voir ci-dessus, p. 75) et dans la *Kaiserchronik*, mais avec de notables différences. Ces quatre parties, et la cinquième, dont j'ai parlé en premier lieu, se suivent sans interruption dans le ms. Je les distinguerai ici, pour la commodité du lecteur, en donnant à chacune un numéro d'ordre.

Le ms. d'où ce texte provient, et dont M. Thomas m'a communiqué une description détaillée, a dû être exécuté en 1360. C'est le ms. 965 du fonds palatin de la bibliothèque vaticane, lequel comprend, sans la table, 268 folios et se compose presque en entier d'ouvrages du célèbre dominicain Bernard Gui. Vers la fin sont des extraits de divers auteurs, qui ont pu être faits par le même personnage. Est-ce le cas du texte qui suit? Je ne me hasarderai point à l'affirmer. Ce texte occupe les feuillets 264 à 266, et il est le quarantième des articles dont le ms. se compose.

Qualiter et quotiens civitas Arelatensis, que est sita in comitatu Provincie, fuit acquisita per Christianos.

I. — Beatissima Martha, felix et carissima hospita Christi ac fidelis et dulcissima ejus discipula, congregatis apud Terasconem, instinctu

[1] Cf. *Saint Trophime*, vers 719-759 (ci-dessus, p. 73-75).

divino, causa visitandi ecclesiam et consecrandi eam, quam nomine Christi et beate Marie ibi construxerat, tribus episcopis ex .lxxij bus. discipulis Jhesu Christi, Trophimo scilicet Arelatensi, Maximino Aquensi, Eutropio Auraisensi, et aliis pluribus viris religiosis et mulieribus, reconditis ibidem multis sacris et preciosis reliquiis, quas secum cum studio magno et labore de ultramare attulerat, predictam ecclesiam a tribus episcopis prefatis fecit consecrari. Prelibata vero ecclesia ex more Ecclesie honorifice dedicata, supradicti sancti antistites, cum beata Martha et quibusdam aliis .iiij. episcopis de numero .lxxij^{orum}. discipulorum Jhesu Christi, Marciali Lemovicenci, Sergeo Paulo Narbonensi, Sargio Tholosano, Frontone Petragoricensi, heroes omnes oraculo divino amoniti, apud Arelatensem urbem, quam egregius doctor Paulus apostolus ad fidem convertit, in loco qui dicitur Aliscampis, ubi beatus Trophemus, discipulus Apostoli Pauli et ab eodem in predicta urbe episcopus constitutus, quoddam oraculum in honorem Dei genitricis Marie contruxera(n)t, ad consecrationem cimiterii, in quo fidelium utrimque persone requiescunt in pace debeant sepeliri (*sic*), pariter convenerunt. Quod cum dominus Jhesus Christus per manus illorum .vij. antistitum divinitus consecrasset, corporalem presentiam in loco illo eis dignatus est exhibere, ita quod .vij. episcopi et omnes alii qui aderant cognoverunt eum, non interrogantes eum : « Tu qui es? » scientes quod Dominus est. Tunc dominus Jhesus, elevatis manibus, benedixit eis, una cum cimiterio in quo erant, et confortans eos et docens de regno suo, consecrationem ipsius cimiterii, quam, eo cooperante et auctoritatem eis impertiente, consummaverunt, approbavit et confirmavit ; et spiritalit[er] concessit et precepit ut nullus christiane fidei caractere insignitus et in ea usque in finem perseverans ab illius cimiterii sepultura unquam prohiberetur, ingens premium et grande meritum illis, qui in eo catholice requieverint, eternam vitam promittens, quique in communione Ecclesie decedentes illic catholice tumulati fuerint; nichilominus etiam illorum corpora ab illusione et vexatione demonum ille qui fidelis est in omnibus rebus suis spopondit esse tuta, et in ejus nomine nunquam in eorum monumentis immundi spiritus valeant habitare. Desiderant enim in sepulchris mortuorum manere, juxta illud Evangelii : « Exeunte Jesu de Naii, occurrit ei de monumentis homo in spiritu immundo qui habebat domicilium in monumentis. » Et preterea, ne corporum illorum materia tanquam figmento nobis organo maligni spiritus uterentur concessit, unde cum exeunt incorporei et invisibiles in forma corporali et visibili volunt aliquibus apparere. Ipse Sathan transfiguravit se in angelum lucis, quod dominus Deus occulto judicio facit aut promissu suo ita fieri sinit. Hiis itaque ad laudem et gloriam ac robur et munimen christiani nominis de Dei ineffabili bonitate peractis, unigenitus

Dei filius, iterum benedicens illis et cimiterio suo et valedicens omnibus, ex oculis eorum evanuit, ad dextram consedens Majestatis in excelsis. Discipuli vero, divine visitationis et celestis muneris supra quam dici potest gratia jocundati, summe Trinitati, simplici Deo, de tantis beneficiis gratias exhibentes, in memoriam dominice visitationis et apparitionis, in loco ubi steterint pedes ejus et seipsum corporaliter exhibuit, in honorem beate semperque virginis genetricis Dei Marie erexerunt de terra altare, juxta ritum Veteris Testamenti, verbi causa : «Altare de terra faciatis michi.» Et illud, debita solempnitate adhibita, cum summa devotione et reverentia, cum oratorio quod beatus Trophimus Effesinus, Arelatensis episcopus, ad ortum solis construxerat, caute consecraverunt episcopi, aree marmoree ad posteriorum memoriam greca elementa altius elevantes, que summatim omnia tangunt et recte intelligentibus manifestant. Et statim ipsum altare divinis obsequiis et officiis ordinare studuerunt. Et ipse beatus Trophimus Ephesinus sese, cum debitum carnis solverit, a fratribus suis sepeliendum precepit et affectuose rogavit. Hiisque omnibus rite peractis, omnes cum gaudio ad propria remearunt. Tunc defunctorum corpora amici eorum diversis aromatibus condiderunt ; alii murra, alii balsamo, alii sale diligenter perfuderunt. Multa corpora per ventrem trudebant et stercora eiciebant, et alii aromata non habentes sale condiebant ; alii feretrum ligneum ad ferendum ea aptabant, alii humeris, alii inter manus ferebant infirmos, alii vulneratos in scalis super colla sua portabant, alii alios ibidem sepeliebant, alii usque ad Galliam vel ad proprium locum deferebant, alius portabat alium quousque in putredinem dissolverentur et tunc sepeliebant ipsos. Inde visitandum est, juxta Arelatensem urbem, cimiterium defunctorum, quod dicitur Aliscampis, precibus et solitis elemosinis, ut moris est, pro defunctis orare, cujus longitudo et latitudo uno miliario constat. Tot et tanta vasa marmorea super terram sita in illo cimiterio nunquam possunt inveniri ; sunt etiam diversis operibus et latinis litteris insculpta et dictatu intelligibili antiqua ; quanto magis longe prospexeris, tanto magis longe sarcofagos videbis. In eodem cimiterio septem ecclesie habentur, in quarum qualibet si quis presbiter eucaristiam pro defunctis confecerit, vel laycus sacerdoti devote celebrare fecerit, vel psalterium clericus legerit, vel ibi sepultus fuerit, veraciter tres illos sanctos defunctos qui ibi jacent sue salvationis adjutores in novissima die coram Deo habebit. Multa corpora sanctorum, martyrum et confessorum ac virginum ibi requiescunt, quorum anime in paradisi sedibus congaudent. Eorum namque commemoratio post octavas Pasche feria .ij^a. ex more celebratur.

II. — Et erant tunc temporis bina cimiteria sacrosancta celeber-

rima precipua, alterum apud Burdegalam, alterum apud Arelatem in Aliscampis, quod per manus septem antistitum sanctorum Maximini Aquensis, Trophimi Arelatensis, Pauli Narbonensis, Saturnini Tholosani, Frontonis Petragoricensis, Martialis Lemovicensis, Eutropii Xanctonensis Dominus consecravit. In quibus maxima pars illorum sepelitur. Et illi qui acie Montisgasini gladiis intacti(s) obierunt in hiis cimiteriis, aromatibus peruncti, sepeliuntur.

III. — Post vero ego Turpinus, Remensis archiepiscopus, et Karolus, cum quibusdam exercitibus nostris, a Blavio discedentes et per Gasconiam et Tholosam tendentes, Arelatem perreximus. Ibi [in]-venimus Burgundioni humanitus [1] qui a nobis in Hastavalle discesserant et per Tholosam et Morlanum venerant cum mortuis suis, vulneratis, equis multatis bigisque secum adduxerant, ad sepeliendum eos in cimiterio de Aliscampis; in quo cimiterio tunc per manus beatas sepulture redduntur Stulcus, comes Lingonensis, et Salomon et Sulison, duces Burgondienses, et Arnaldus de Burlanda, et Albaricus Burgundionus, et Sturnitus, Ato, et Streditus, Jornis, et Bernardus de Nubis, Berengarius et Naaman, dux Boyonie, cum decem milibus aliorum. Constantinus vero, prefectus urbis Rome, per mare delatus cum aliis multis Romanis Apuleis sepelitur; pro quorum quoque animabus .xij. milia uncias argenteas totidemque talenta argentea Karolus apud Arelatem egenis dedit.

IV. — Cum Karolus civitatem Arelatensem, quam tunc temporis Sarraceni tenebant, obsedisset, cum exercitu infinito, precibus ipsius Caroli, dominus Jhesus una nocte innumerabilia sepulchrorum milia ex marmore et alio genere vario diversis lapidibus miraculose operatus est, ad opus illorum qui, in obsidione illa, a Sarracenis, pro nomine suo, in illo loco vel quocumque alio, interficiendi erant. Sed dominus Jesus, pia intercessione Karoli, sentencia sua in melius misericorditer commutata, tunc in expeditione illa gladio morituros, corporum et animarum in eorum auxilio angelorum dissolutione facta, sicut continget in secundo adventu Domini, cum illi qui residui erunt rapientur ab angelis Christo in aera, ita beatificantur quod spiritus ad gloriam et regnum suum per manus angelorum suorum simul transtulerit et eorum corpora supradictis sepulcris honorifice ad laudem et gloriam nominis sui collocav[er]it. Quo miraculo peracto, Karolus, cum desiderio sui exercitus, pugnavit cum Sarracenis, et, eis devictis, civitatem cepit et eam Christianis tradidit.

[1] *Sic.* Il faudrait *Burgundionum exercitus*. Tout cet extrait du Pseudo-Turpin est plein de fautes, dont je ne relève que celle-ci, le lecteur pouvant le comparer au passage correspondant, rapporté précédemment, de l'édition Castets.

V.— Item[1] Sarraceni de ultra mare et citra non multum post ceperunt civitatem Arelatensem, et eam de suis munierunt. Iterum venit Karolus de Gallia et expulit viriliter Saracenos, et retinuit civitatem[2] cum suis.

Iterum invaluerunt Sarraceni et hostiliter ceperunt civitatem et munierunt eam[3].

Iterum tertio venit Karolus, et manu forti recuperavit civitatem[4] et tenuit ad vitam suam. Post mortem vero Karoli, iterum Sarraceni pugnaverunt contra civitatem et violenter recuperaverunt eam, et tenuerunt eam usque ad tempora Vasiani; et post parvo tempore Vasianus, congregato exercitu, venit Arelatem et pugnavit in campo cum quibusdam regibus Sarracenorum, qui venerant de partibus ultramarinis et cum quibusdam aliis terre citramarine. Tandem judicio divino interiit Vasianus in Aliscampis et fere omnes socii ejus, quo audito per Guischardum, fratrem ejus[dem] Vasiani, qui interfuit bello, beatus Guillelmus congregavit exercitum fortem nimis, et venit Arelatem et pugnavit contra predictos Sarracenos in Aliscampis ; et contigit quod omnis exercitus ejus et omnes barones sui fuerunt interfecti aut capti, ita quod solus ad Aura[s]icam, civitatem suam, unde venerat, fugit. Tandem ivit ad Ludovicum, filium Karoli, apud Lugdunum, et vix quarto impetrato ab eo exercitu, venit in Aliscampis cum Raynoardo de Truello[5] et multis aliis pugnatoribus, bellum conflixit cum regibus et principibus Sarracenorum et triumphavit de omnibus, ita quod Bertrandum, comitem Pala(s)tinum, et Guischardum, fratrem ejus, et alios qui capti erant ab eis recuperavit, et hoc precipue per virtutem Raynoardi de Truello, qui fregit naves et galeas eorum. Et exinde cepit civitatem[6] et reddidit eam Christianis. Et postea non fuit capta civitas a Sarracenis, et omnes mortui christiani in Aliscampis in conflictu illo sepulture traditi fuerunt, ad quam nos perducat. Amen.

[1] *Sic*. Corr. *Iterum ?*

[2] En marge: 1a *captio Arelatis*.

[3] En marge: 2a *captio ejusdem*.

[4] En marge : 3o *capitur Arelas*.

[5] On remarquera cette altération du surnom de Rainouart *au Tinel*. L'auteur, dans ce dernier mot, lu par lui *truel*, voyait sans doute un nom de lieu, et peut-être l'identifiait-il avec *la Trouille* (*Truelha*). Cf. la note sur la ligne 576.

[6] En marge: 4o *capitur Arelas civitas*.

C. C.

CHANSON INÉDITE

DE GUILHEM D'ANDUZE [1]

(B. N., ms. 1749, f° 147 r°)

GUILEM D'ANDUZA

I. Bem [2] ditz quem lais de chantar et d'amor,
Fol ditz que chant et en amor m'entenda,
Et ieu no sai vas qual d'amdos m'enprenda.
Pero joven sec ades la folor,
Per qu'ieu segrai, vueill' o no, la foldat,
Si com destreitz e forsatz per joven,
Quar ab folor cueill hom lo meillor sen.
Donx, si folei, nom deu esser blasmat.

II. Qu'ieu sec mon cor col velal ven que cor,
Quel cor no vol que fas'autra fazenda
Mas sol d'amor, quem par esser esmenda
Dels tortz, dels dans, del mal, de la dolor
Qu'ieu ai per vos, pros dona, sufertat,
Pos anc vos vi, c'autra nuill joi nom ren,
E si merce ab vos non truep breumen,
Muer, e prec Dieu queus perdo lo pecat.

III. Plus fon mon cor que neus per gran calor,
E plus que fuec m'es avis qu'escomprenda.
Sabetz per que? Dreitz e(s) razos entenda,
Per vos, c'avetz sobre totas valor,
Beutat e sen, ensenhamen e grat,
Qu'ieu cre, si vis votre cors grail' e gen,
Ypolite, que visquet castamen,
Fora Floris de cor enamorat.

[1] Il a été question de cette chanson et de son auteur ci-dessus, t. XXXI', p. 125, à l'article Gribaut. Raynouard (*Choix*, V, 178) en a publié le 3e couplet. — [2] Corr. *Sens ?*

IV. C'anc tal beutatz no fo mais ses amor,
Bem meravill com es que no s'eisenda
En vos amor, qu'es genser ses contenda
C'anc fos ni es, e son gualiador
Vas me mei hueill, e s'ill m'an galiat,
Ill prendon part en lur gualiamen,
Que tals trai qu'es traitz el traïmen.
Donx s'ill m'an trait, ill compron la foudat.

V. Mas ieu cre be aiatz beutat major
Que als hueils non par, e cor que no despenda
Sa gran beutat greu er que nos reprenda,
Quan faillira de sa fresca color ;
Donx no mostretz encontr' umelitat,
Sius platz, ergueill, quan [ieu] plus bas deisen.
Pero em patz sufrirai lo turmen,
Tro digon tug per sofrir l'ai jogat.

CHANSON INÉDITE[1]

DE RAIMON DE SALAS ET D'UNE DAME

(B. N., ms. 854, f° 108 r°)

Raimonz de Salas si fo us borges de Marseilla, e trobet cansos et albas e retroenzas. No fo mout conogutz ni mout prezatz.

[RAIMONZ]

I. Sim fos grazitz mos chanz, eu m'esforcera
E deram gaug e deporz e solatz ;
Mas aissim sui a nonchaler gitatz
Que (a) ma dompna que a totz jornz esmera

[1] Sauf les deux premiers couplets que Raynouard a publiés (*Choix*, V, 391). Cette pièce est, par le fait, la réunion de deux demi-chansons (*cansos demeias*, selon la terminologie de la poétique provençale), dont la seconde répond à la première sur le même rythme et les mêmes rimes. Cf. ci-dessus, t. XXXII, p. 109, n. 4.

So que li dic non deingna en grat tener,
Qu'a penas sai entrels pros romaner,
Ni non sui ges cel que era antan,
Aissi me [t]uol mos[1] covinenz el[s] fran.

II. Hailas! cum muor, quant mi membra cum era
Gais e joves, alegres, envesatz;
E quant m'albir qu'eu[2] sui de joi loingnatz,
Per pauc mos cors del tot nos desespera.
E donc mei oill cum la pogron vezer,
Quar n'ai perdut d'els e de mi poder?
So m'an ill fatz[3] don mos cors vai ploran,
Qu'eu non posc far conort ni bel senblan.

III. A! bella dompna[4] res, cum bem semblera
Qe on que fos degues humilitatz
Venir en vos, que tant humil semblatz,
Vers mi, que ja a mos jornz nos camjera!
Amors n'a tort queus fai dur cor aver;
E vos sabetz[5], quar l'en donaz poder,
Quar si amors et vos es[6] a mon dan,
Las! ges longuas non posc soffrir l'affan.

[LA DONA]

IV. Bels douz amics, ja de mi nos clamera
Vostre bels cors cortes et enseingnatz,
Si saubesetz cals es ma voluntatz.
Vos es de cui sui mielz hoi que non era,
E non creatz queus meta e non caler,
Car gaug entier non puosc ses vos aver,
A cui m'autrei leialmen ses enjan
Eus lais mon cor en gatge, on qu'eu m'an.

V. Mas una gens enoiosa e fera,
Cui gautz ni bes ni alegrers non platz,
Nos guerreian, don mos cors es iratz,
Quar per ren als senes [vos] non estera.

[1] Ms. *moz*. — [2] Corr. *cum*? Ms. *qu* avec un trait abréviatif sur le *q*. — [3] Pour *fach*. — [4] Corr. *doussa*? — [5] Corr. *l'avetz*? — [6] Pour *etz*. Ms. *os*.

Pero [1] en mi avez tan de poder
C'ab vos venrai quant mil faretz saber,
Mal grat de cels qu'enqueron nostre dan,
E pesam fort quar ses vos estauc tan.

PASTOURELLE INÉDITE [2]

DE GUILLEM D'HAUTPOUL

(B. N., ms. 856, f° 380 r°)

GUILLEM D'AUTPOLH

I. L'autrier, a l'intrada d'abril,
Per la doussor del temps novelh,
Per gauch del termeni gentil,
M'anava sols per un pradelh.
En un deves, prop d'un cortil,
Trobey pastor' ab cors yrnel.
Vestida fon d'un nier sardil,
Ab capa grizeta ses pelh.
Bella es e genta,
S'amors m'atalenta,
Tant es covinenta,
E fes un capelh
De flor ab menta.
De motos a trenta ;
Sola si contenta,
Jost un arborelh.
Ab si meteyssa dish : « Ay!
Sola suy el temps s'en vay ;

[1] Ms. *Per so.*

[2] Sauf le premier couplet, publié par Raynouard, *Choix*, V, 179. — Les vers 25 et 61, où l'auteur est qualifié de jongleur, montrent qu'il n'y a pas lieu, très-probablement, contrairement à une conjecture que j'ai émise ailleurs (*Biographies des troubadours*, p. 150, n. 1), de le rattacher à la famille des seigneurs d'Hautpoul.

Lassa! be planc ma joventa,
Quar non ay amic veray. »

II. Yeu que vi son gay cors barnil,
Saludiey la, quar mi fon belh,
Et elham respos tost e vil
Cossi fos dona de castelh :
« Joglar, vos qu'avetz sen sotil,
Trobatz quius onre nius apelh[1] ;
Anc pueys qu'amors perdet son fil,
Pretz non ac valor ni capdelh ;
Ans s'espaventa
Falsa gens manenta,
S'om gays lor prezenta
Solatz mi sembelh.
Ben suy dolenta,
S'anc n'estiey jauzenta,
D'amor quem turmenta
De jos mo sagelh.
Ja de ben amar nom partray[2]
Ni per tan nom layssaray
Qu'en totz plazers non cossenta
A mon amic, quan l'auray. »

III. — « Na toza, pros et avinens
Etz ; e faitz de mi vostre drut,
Qu'ieus seray leyals e temens
E ja per mi non er sauput,
E far vos ay nou[s] vestimen[s],
Quant aja mon rossi vendut.
E ja negu[s] vostre paren[s]
No sabra don vos er vengut.
Gans e sentura
Per bon' aventura
Vos port de mezura
Ab frontal crocut,
E sil temps dura,
Auretz vestidura

[1] Point d'interrogation après ce vers? — [2] Une syl. de trop ; suppr. *ja* ?

De bruneta escura,
Mais, si Dieus m'ajut,
Autras joventas non port,
Mas d'aissous conort[1]
Que d'amic seretz segura. »
— « Senher, et yeu o vuelh fort!

IV. » Joglar, grans es le servimen[s],
Qu'ieu(s) vey et ay ben conogut
Que s'ieu complis vostres talens,
Ja nous agra demiey perdut,
E si tot s'es l'aculhimen[s]
Belhs nius ay gay solatz tengut,
S'ay marit, nom autreyal sen[s]
Qu'ieu jal fassa per vos cornut,
Qu'ieu non ai cura
D'amic ses dreitura
On peccatz s'atura,
De mala vertut,
Ans se melhura
Mos faitz en dossura,
Nom fara fraitura
L temps qu'ai despendut,
Que fraire Johans[2] ditz fort
Que delietz engenra mort.
Yeu sent mi casta e pura,
Per qu'en faria a Dieu tort. »

V. — « (Na) toza, si Dieus mi perdo,
Trop sabetz mais de Cato,
Qu'i[eu] no say plus greu fazenda
Que servir ses gazardo! »

VI. — « Senher, be sabem quals so
Falsas promessas ses do,
Qu'ieu non ai cor queus don renda,
E faitz alhor vostre pro. »

[1] Vers trop court de deux syll. (*ieu be,* après *Mas* ?). — [2] Sans doute le frère Jean Olive. Cf. *Deux mss. prov. du XIVe s.,* p. 152, n. 1.

PASTOURELLE INÉDITE [1]

DE JOYOS, DE TOULOUSE

(B. N., ms. 856, f° 369 v°.)

JOYOS DE TOLOSA

I. L'autrier, el dous temps de pascor,
En una ribeira,
Aniey cercan novella flor,
Cost' una cendieyra,
E per delieg de la verdor,
E quar es entieyra
Bona fes qu'ieu port a l'amor,
A ma [2] vertadieyra,
Sent[i] al cor una doussor,
Et, a la primeira
Flor qu'ieu trobiey, torney en plor,
Tro qu'en una ombreira
Reviriey mos huelhs alhor [3],
Et una bergeira
Lai vi ab fresca color [4],
Blanca cum nevieyra,
E son plus bel
De nulh auzelh
Siey huelh gentil
Humil,
Que mil
Qu'avil
Lan vezon mot en fil [5],
Et en la carrieyra

[1] Sauf 26 vers, que Raynouard (*Choix*, V, 241) en a extrait. Cette pièce est la seule qui nous reste de son auteur, sur lequel on ne sait rien que ce qu'il nous apprend lui-même. — [2] Corr. *la?* — [3] Manque une syllabe (*ieu?*. — [4] Manque une syllabe. — [5] V. 21-24. ??

De ben amar
Ses mal estar,
E quil neys ve
Sap be
Desse
Que re
Nolh pot hom dir mas be,
Tant es plazentieyra.

II. Et yeu quan vi son gay cors gen,
D'avinent estatge,
E sa fresca cara rizen
El(o) sieu clar vizatge,
Oblidiey tot mon pessamen,
Quar de gran paratge
Mi semblet al ben fait plazen
Cors de gran barnatge,
Et yeu mezeys suau e gen,
Qu'anc noy vuelc messatge,
Ves lieys m'en aniey humilmen ;
Et en la ferratge
Gardet tres anhels solamen ;
Et en mon coratge
Yeu maldis qui primeiramen
Baysset son linhatge :
« Toza, fi m'yeu,
A Domnidieu
Prec queus ampar
Eus gar
De far
Mal, quar
Vos fe de ben ses par,
Ab cors d'agradatge,
E de fallir
Vos gar, quar dir
Puesc ben de ver
Que per
Plazer
Aver

A selhs queus van vezer
Vos fe ses follatge. »

III. Er aujatz avinen respos,
Per fin cor sostraire,
Quem fes ab semblant amoros :
« Amicx, de bon aire
Mi semblatz e cortes e pros,
Mas del vostr' afaire
Sabrem ans queus lonhetz de nos
Si etz fis amaire ;
Mas primiers vuelh saber de vos,
Qu'aissius vey maltraire,
Lo nom, et estar cossiros,
Ni de qual repaire
Vengues. » Et ieu dissi cochos :
« Leu m'es per retraire :
De Tolza, et ai nom Joyos ;
Nom reverta gaire,
Quar nulh socors
Nom ven d'amors,
Ans muer aman,
Celan
Mon dan,
Lauzan
Mi dons, e sofertan,
Qu'ieu am ses cor vaire,
E ges nom pes
Qu'elham degues
Aucir, nim veg
Naleg,
Ans deg
Per dreg
Virar de son destrèg
Mon cor et estraire. »

CHANSONS INÉDITES

DE CAVALIER LUNEL DE MONTECH[1]

I

(B. N., ms. 22543, f° 4 r°)

CHANSO DE LUY MESEYS[2] DE COMPARACIOS

I. Si com lo jors mot clars e resplandens
Cominalmen platz may quel jorn plujos,
Tot en ayshi vostre cors gracios,
Dona gentils, platz mays a tropas gens
Que res del mon ; quar en vos resplandish
Fina beutatz, queus fay tan gracioza
Que totz aymans, vos miran, s'esjausish,
Don say que n'es manhta dona gilosa.

II. Si com del ram, can n'ieysh la flor[s] holens,
E de la flor yesh frugz mot saboros,
Tot enayshi fis aymans pren de vos
Hodoran gaug, Dona, tant es plasens
Qu'en vos lauzor[s] e pretz e joys florish,
Don yesh honors e vida fructuoza,
Per que sabers am deport s'espandish
Per tot lo mon, flors humials amoroza.

[1] Var. *Moncog.* — J'ai montré ailleurs (*Origine des Jeux floraux,* t. X de l'*Hist. de Languedoc,* p. 184, n. 2, et p. 8 du tirage à part, n. 1) que ce poëte ne doit pas être différent de « mossen Cavayer de Lunel », qui était en 1355 l'un des mainteneurs du Gai Savoir. Les deux pièces publiées ici sont celles dont il est question dans la note précitée. A propos de la seconde, qui est en latin, je rappellerai qu'un autre poëte de l'école de Toulouse, le frère Ramon de Cornet, en composa aussi dans la même langue. Voy. *Deux mss. prov. du XIVe siècle,* publiés par J.-B. Noulet et C. Chabaneau, pp. 37 et 70.

[2] La pièce précédente, qui a été publiée par M. Bartsch, *Denkmaeler,* 131, a pour titre : *Vers de coblas esparsas d'en Cavalier de Moncog, doctor en leys.*

III. Coms dins la mar esta l'aygua vivens
Que noy defalh, ni fec lhunas sazos,
Tot enaishi vostre cors es hondos
De gaugz, de joys, de sabers e de cens,
Quels fis aymans cascun jorn avantish,
Pros es humils, e lhun temps no s'espoza,
Ni per donar say ni lay no tarish,
Car de valor etz guaya mais hondoza.

IV. Si com deu trop esser us homs dolens,
Can pecat sap, es esta for doptos,
E[1] deu parlar davan clercx autoros
De gran saber, ayshi fort soy temens
Es ay gran dol, per que mos cors marish,
Car dech preyar vos qu'etz tant poderoza;
Mas no se ges, que sabers me falhysh,
Car de gran cen veg ques etz trop autoza[2].

V. Com del solhelh, qu'es mot clars e luzens,
Hem per sos rais enluminat sa jos,
E jes nol pot corrompre locx brumos,
Tot enayshi, Dona pros avinens,
Vostra beutat[z] los aymans esclarsish,
Don so joyos, menan vida pompoza;
Mas jes per so vostre pretz nos delish,
Can mal vos ditz l'avols gens envejoza.

VI. Dona, tostemps am totz mos pessamens,
Cors avinens humil.....[3]
Vos hondraray coma fizels e bos,
E guardaray totz vostres mandamens,
Car en vos res lhun temps nos s'escursish,
Dona prezans, de far totz bes gilhoza,
Tant que la gens de far be s'afortish,
Car ve de vos qu'etz tan meravilhoza.

[1] Corr. *Si* ou *can?* — [2] Corr. *qu'etz trop autoroza?*
[3] La fin de ce vers est devenue illisible dans le ms.

VII. Mos bels Cristalhs, lo meu cor s'adurmish
De gran plaser, miran vos qu'etz audoza[1]...
(Tant que la gens de far be s'afortish
Car ve de vos qu'etz tan meravilhoza).

II

CANSO DE NOSTRA DONA DE LUY MESEYS FACHA L'AN M. E CCC. E XXXVI.[2]

(B N. ms. 22,543, f° 141 v°)

I. Ho flors hodorifera,
Prestans cossolamen,
Roza salutifera,
Dans magnum juvamen,
Removens pestifera,
Tu claude foramen
Dantium(?) mortifera
Et eorum agmen.

II. Ho luna clarissima,
Prebens vie portum,
(E)stella fuguatissima,
Timoratus ortum,
Domina sanctissima,
Infundas in ortum
Nostrum, tu piissima
Tuorum consortum.

III. Ho sol magni luminis,
Mundum fulgurantem,
[O] porta solaminis,

[1] Ou *andoza?* Corr. *ondoza* (pour *aondoza*, comme au v. 24)? — Il manque probablement ici deux vers, auxquels le copiste a substitué les deux suivants, qui sont les derniers du sixième couplet, répétés par erreur.

[2] Cette pièce est immédiatement précédée dans le ms. d'une autre qui porte pour titre: « L'ensenhamen del guarso fach l'an de Nostre Senhe MCCCXX e VI, lo cal fec Cavalier Lunel de Monteg clerc », et qui a été publiée par M. Bartsch, p. 114 de ses *Denkmaeler der provenzalischer Literatur*.

Et te deprecantem
Fac in unda fluminis
Rectum adorantem,
Et tue dulcedinis
Reddas sasciantem.

IV. Ho fons scicientium
Maximi dulcoris,
Castrum fugiencium,
Mater Salvatoris,
Solamen timencium,
Pons firmus amoris,
Da nobis solacium
In omnibus oris.

V. Ho mater Altissimi,
Sponsa filialis,
Generis magnissimi
Ortusque reguallis,
Sint tui miserimi,
Flos imperialis,
Boni(s) protectissimi
Ab omnibus malis.

VI. Ho tu, mons salvificus,
Nobilis regina,
[Et] lucens vivificus,
Fructuoza spina
Et liber autenticus,
Humilis sarcina,
Sis nobis mellificus
Atque medicina.

VII. Ho castrum leticie,
Spes(?) desolatorum
..... [1] pudicicie,
Prebens viam morum,

[1] Mot illisible, de même que plusieurs autres plus loin, remplacés, comme ici, par des points.

Advocatricx gracie,
Mater orphanorum,
Da lumen justicie,
Amor(?) peccatorum.

VIII. O virgua fructificans,
Habens ..... florem
..... magnificans
..... riguorem(?)
Consilium(?) clarificans
..... viguorem(?)
. ..... fructificans
..... dulcorem.

IX. Ho clam aperiens
Januam regualem,
Et caste custodiens
Aulam virginallem,
Sis nobis prospiciens
Et da nobis talem
Mentem, extrahiciens
Affectum carnalem.

X. Ho pulcra et pulcrior
Inter omnes natas,
Felix et felicior
Es inter beatas,
Sis nobis proclinior,
Ut reddas mundatas
Illi qui est celcior
Animas turbatas.

XI. Ho flumen clarissimum,
Irrigans mundana,
Tumens cor fidelium
Ad spernendum vana,
Cor et mentem omnium
Pecatorum sana,
Ut quisque ad ultimum
Sit in via plana.

XII.

Ho virguo, flors humilis,
Sancta, casta, pura,
Alta, leta, nobilis,
Infirmorum cura,
Nostra vita debilis
In tua sit cura,
Ut tu, res amabilis,
Sis nostra mensura.

XIII.

Ho manna mellifica,
Dulce saciatrix,
Puella deyfica,
Celis imperatrix,
Pecata mortifica,
Ros auxiliatrix,
Et post nos vivifica,
Virguo dominatrix.

XIV.

Ho tu, magna domina,
Cujus fuit fructus
Mundo prebens lumina
Vere benedictus,
Da nobis solamina,
Ut reddatur victus
Dans nobis gravamina
Hostis maledictus.

XV.

Ho magni concilii
Virguo glorioza,
Mater alti gaudii,
Multum fructuoza,
Tu flors puri lilii,
Benedicta toza (?),
Nostri sis auxilii
Semper amoroza.

XVI.

Ho tu, prebens dulcia,
Virginum lucerna(?),
Magni regis solia
Regensque superna,

Nostra tolle vicia,
Rosa sempiterna(?),
Et duc nos ad gaudia
Celorum eterna.
Amen.

COBLA INÉDITE

D'UN POÈTE DE L'ÉCOLE DE TOULOUSE

La pièce suivante, qui m'a été communiquée par M. Noulet, se trouve sur la dernière feuille de garde du ms. de l'Académie des Jeux floraux, connu sous le nom de *Registre de Gaillac,* et dont le contenu a été publié, moins cette pièce, dans les *Joyas del gay saber*. Voy. la préface de ce recueil, p. v.

Ces vers, à première vue, ont tout l'air d'un *exemple* extrait des *Leys d'amors,* où il y en a tant de pareils. Mais je les y ai vainement cherchés, tant dans l'édition de Gatien Arnould que dans l'autre rédaction, encore inédite, du même ouvrage. Il n'y est même pas fait mention de l'espèce de *cobla* ici désignée.

COBLA COMMINUTIVA [1] ET YSTRUCTIVA

L'autre jorn d'avant yer
Passet un mesatg[i]er
Davant un loc pauruc,
Apelat Montastuc ;
E cridec aqui fort,
En disen que la mort
A trames lo desfis
Per trastot lo pays.

Henquara s'es bantada
Que noy aura borgada,
Ni castel, ni ciutat,

[1] Corr. *communicativa ?*

Per be que sia murat,
Que son sen[1] no y bengua
He per forsa nol prengua.

He donc, senhor cortes,
Pusque forsa nos es,
Ni tant fort vos menassa,
Pregui vos cascus fassa
Lo siu castel garnir,
Guardar he perbesir,
Car lavetz no's pas hora,
Quant l'elh senestre plora,
El noy a guayt ni porta
Que la mort trobe forta.

FRAGMENTS

D'UN MANUSCRIT PROVENÇAL

Ces fragments sont malheureusement fort courts. Ils consistent en trois petits morceaux de parchemin, de 14 à 15 centim. de large sur 4 à 5 de haut, qui servaient d'onglets à de vieilles reliures. J'en dois la communication à M. Noulet, à qui son relieur les avait donnés. Le ms. dont ils proviennent était à deux colonnes, de 6 centim. de large, par page. L'écriture paraît du milieu du XIVe siècle. Les feuillets découpés l'ayant été dans le sens de leur largeur, les lignes conservées se liraient à peu près toutes en entier, si, d'une part, le ciseau n'avait été dirigé un peu obliquemment, et que, de l'autre, la marge extérieure de l'un des morceaux de parchemin n'eût été un peu trop rognée.

Le fragment ou, pour mieux dire, les quatre fragments dont se compose ce dernier morceau appartiennent à un ouvrage en prose, dont il n'existe plus, à ma connaissance, de copie complète, et qui devait être une sorte de *Contemplation de la Croix*, composée probablement par un ecclésiastique, à la prière d'une personne pieuse, pour servir à celle-ci de guide et de conseil, dans ses méditations sur ce que nous

[1] Son seigneur, à savoir la mort.

appellerions aujourd'hui *le chemin de la croix*. Cf. le *Breviari d'amor*, vers 23985-24138. Cet ouvrage était-il une œuvre originale ou la traduction d'un texte latin? Je l'ignore; tout ce que je puis dire, c'est que j'ai feuilleté beaucoup de volumes à la recherche d'un pareil texte, et que ç'a été sans succès.

Nous possédons sur le même sujet deux poëmes provençaux, qui nous ont été conservés en entier, l'un d'un anonyme, intitulé *lo Romans de las hores de la Crot*, et que M. Paul Meyer a publié dans l'introduction de *Daurel et Beton*, p. cxj et suiv.; l'autre de Guilhem Molinier, intitulé *Contemplacio de la Crotz*, et qui est encore inédit[1]. Dans ce dernier, comme dans nos fragments, la « contemplation » commence à complies[2], tandis que, dans le premier, c'est au contraire à ce moment qu'elle finit.

Les fragments que nous offrent nos deux autres morceaux de parchemin appartiennent à un poëme en vers de huit syllabes, dont on possède quatre copies, et qui a été publié à Göteborg, en 1877, par M. Edström, d'après une de ces copies, qui est à Tours, sous le titre peu exact de *la Passion du Christ*[3]. Les chiffres qui figurent ci-après en marge de chacun de nos fragments sont ceux des vers correspondants de cette édition.

J'imprime en italiques les lettres que je crois pouvoir suppléer; des points remplacent les autres lettres disparues.

II

CONTEMPLACIO DE LA CROTZ.

Recto, 1re *colonne*

*se*nhor segon las[4] . . . . . .
. . n. E quar ayso que tu desiras
*so*bre totas cauzas que pogueses
*te*ner[5] soen en ta memoria aquel
. . que per te rezemer volc may
. . grans cauzas suffrir. Al mihels

[1] Voyez-en les rubriques dans mes *Extraits du ms. inédit des Leys d'amors*, p. 19 (*Hist. de Languedoc*, édit. Privat, t. X. p. 195.)

[2] De même dans le *Breviari d'Amor* (v. 24010).

[3] Les autres mss., tous trois à Paris, donnent chacun à ce poëme un titre différent: *Planctus beate Marie;* — *La Passio de Nostra Dona*; — *Lo romans de S. Augusti que apelha hom contemplatio*. Voy. le *Bulletin de la Société des anciens textes*, I, p. 61 et suiv. (article de M. Paul Meyer).

[4] Douteux; il ne reste que la moitié inférieure des trois lettres. — [5] Ou *auer*?

et al plus breu que ay pogut ab
la sua aiuda tai escrih so que deuo
tamen auias demandat. Jasia ay
so no aia faih tan compli

2e *colonne*

que aias ....par.a.....
com ti porteras se dauan tos uelhs
o sufrises car per cert enaisi sera
to senher presens a ton esperit cũ
tu pessaras enformaras en ton es
perit que presen te sia e recebra ton
desier et aura en plazer totas tas
obras completa [1].
A [2] completa comensaras que es
dicha [3] per aquo completa car

Verso, 1re *colonne*

..... que
ieu me parca de tu que aparelhada
soy a segre tu et a mort et a uida.
Apres pessa en cant gran engoy
sa era quant dis als dissipols sezes
aisi e uelhas am mi. & apres cum
los reuelhaua cant lor dis uelhas
& oras que no intret en tempta
tio. Car ja sia aiso que lesperitz sia
aparelhatz la carns et [4] eferma. E

2e *colonne*

or. E dihs lor. que queres. se mi *que*
res laysas anar aquestz tost. E *can*
paciẽmen dihs a judas ami*c per que*
iest uengutz. e cals suaueza *era*
la sua que a son trachor non desu*ed*
et sa boca. Cossirar potz cant fo *la*

[1] *Sic;* mais *completa*, bien que rien ne le sépare du mot précédent, et qu'il soit écrit du même caractère et de la même encre, est, en réalité, la rubrique de ce qui suit. — [2] Lettre ornée, en rouge. — [3] On distingue l'extrémité supérieure de *cha*. — [4] *Sic*, pour *es*.

dolors quelhs sieus dissipol que *ac*
tan deuotz tan amatz e tan car *ten*
gutz agro can.....[1]

II

PASSIO DE NOSTRA DONA

Les deux morceaux de parchemin (je les désigne par *A* et par *B*) ont été découpés dans le même feuillet, mais à quelque intervalle l'un de l'autre, et ils ne l'ont été ni en tête ni au bas. De là absence complète de continuité entre les huit fragments qu'ils nous ont conservés.

1er *fragment* (*A* r°, 1re c.)

v. 212 E plori men de gran dolor
Ni dol ni plor no puesc auer
Ni nulh temps negu desplazer
Tu ab lagremas escriuras
Tot so que de me auziras
Que ieu ui e senti dolor
Ab planh ab sospir et ab plor
Dōna[2] plorar desiri tan
Que res mai.....

2e *fragment* (*B* r°, 1re c.)

v. 229 .....ras en iherusalem
Cant tos filhs per cui tuh uiuem
Fo pres lhiatz e tirossatz
E dauant anna prezentatz.
Ieu[3] era cant fo tot faih
E cant auzi aita mal plaih
Marrida plena de dolor
Aniei ploran al meo senhor
E can ieu laigui regardat
E uist estrechamen.....

[1] Peut-être *uiro* après *can*.

[2] L'initiale de ce mot est une majuscule en rouge.

[3] Initiale peinte (en bleu) et ornée.

3e *fragment* (*A* r°, 2e c.)

v. 247 Et ero am mi mas serors
Que uezio las greus dolors
E dōnas autras atressi
Que plorauo essems am me
Mon car filh plazen amoros
Cascuna cū si sos filhs fos
Aqui era la magdalena

4e *fragment* (*B* r°, 2e c.)

v. 263 Desobre lhu brac et orezura
E nolh diches paraula dura
E ....ieu maire trista ploran
Lo seguia ab dolor gran
E moltas dōnas issemen
Que lauio segut longamen
De Galilea ministrat
E lhu els seus acompanhat
Las quals.....

5e *fragment* (*A* v°, 1re c.)

v. 281 Et auia dolor de me
Mai que non auia de se
Per totz sos membres turmentatz
E de repropchiers sadolatz
Si cum anhels cant es tondutz
Ses mot parlar estaua mutz
Et ieu maire caitiua dolenta
Era adonc en greu turmenta

6e *fragment* (*B* v°, 1re c.)

v. 298 De mo fil e ta mal menar
Que semblaua cais .i. lebros
E no paria que om fos
Cel que auan era plus bels
Que anc suffris terra ni cels
Era adonc aici destreihz
Que de totz semlaua plus laihz
Car de guia lauio tractat

7e *fragment* (*A* v°, 2e *c.*)

v. 315 Que anc non agui uotz per parlar
Pero gemir e sospirar
Podia co fazia soen
De parlar auia gran talen
Mas la dolors rompia los motz
Si que nols podia formar totz
La uotz trista rauca defors
Mostraua la plaga del cors

8e *fragment* (*B* v°, 2e *c.*)

v. 331 Acorretz mi que mas dolors
Maucizo elh greu turmen
Mi parto el cor mi fen
Cant el me ui si engoishoza
Plena de plor e doloiroza
Gitet me .i. regart de bon aire
Vas me sa doloiroza maire
E comenset mi a parlar
Breus paraulas per cofortar
.....cofort

C. C.

LE MANUSCRIT DU *ROMAN DE TROIE*

MILAN AMBROISIENNE, D, 55

Depuis plusieurs années déjà, nous caressons le projet de publier, en édition critique, les différentes parties du *Roman de Troie*, qui, si on les réunit, peuvent être considérées comme constituant l'épisode de *Troïlus et Briseïda*, lequel a eu, comme on sait, les plus brillantes destinées. En restreignant la matière à un millier de vers, au lieu de trente mille, il nous a semblé que nous faciliterions notablement, soit à nous-même, soit à d'autres, la tâche, bien lourde et bien délicate en même temps, d'une édition critique du poème tout entier.

C'est dans ce but que nous avons réuni des copies de tous les manuscrits connus, pour un petit nombre de vers (28), qui nous ont semblé de nature à fournir la base d'une classification provisoire, exacte au moins dans ses grandes lignes[1]. De plus, l'année dernière, nous avons profité de l'occasion que nous offraient les fêtes du centenaire de l'Université de Bologne pour transcrire l'épisode entier dans les deux manuscrits de Venise (*Marc.*, XVII et XVIII) et dans le manuscrit de Milan (*Ambrois.*, D, 55).

Cet épisode, si l'on y comprend les portraits des trois principaux personnages, Troïlus, Briseïda et Diomède, et la mort de Troïlus, ne comprend pas moins de onze morceaux détachés, qui s'étendent entre le vers 5193 et le vers 21424 de l'édition : nous avons donc dû parcourir l'ensemble du poëme dans chacun des trois manuscrits précités pour retrouver les passages que nous désirions transcrire. C'est ainsi que nous avons été amené à découvrir que le ms. de Milan, l'un des plus anciens, et peut-être le plus ancien, sans en excepter les fragments, des mss. du *Roman de Troie*, était *mutilé* et *mal relié*. Il ne sera pas inutile d'entrer dans quelques détails à ce sujet ; mais, avant, disons quelques mots de l'aspect extérieur du manuscrit.

Le ms. Ambrois., D, 55, signalé par Montfaucon (*Diario ital.*, 19), a été donné à la Bibliothèque par Jo. Vinc. Pinelli[2]. Il se compose de 199 feuillets de parchemin, mesurant $0^{m}28$ sur $0^{m}18$, à deux colonnes de 36 vers (37 à partir du f° 193 r°), précédés et suivis de deux feuillets de garde en papier. Sur le v° du premier des feuillets de tête, on lit ces mots, d'une écriture cursive moderne : *Darete frigio messo in romanzo francese antico. Nella fine del libro e un instr^to di divisione d'alcuni*

[1] La classification récemment établie par M. P. Meyer (*Rom.*, XVIII, 70 sqq.), à propos de la publication faite par lui du précieux fragment de Bâle et de deux autres fragments, semble irréprochable au point de vue scientifique. Elle offre, toutefois, des difficultés pour plusieurs manuscrits, si l'on ne considère que les vers que nous avons pris pour base. Nous allons étendre nos recherches, afin d'arriver, si c'est possible, à un accord complet sur ce point avec l'éminent médiéviste.

[2] Nous devons ce renseignement à l'inépuisable obligeance du savant préfet de la Bibliothèque, l'abbé Ceriani, que nous prions d'agréer ici l'expression de notre sincère gratitude.

luoghi tra' Venitiani e l'imperatore di Constantinopoli; puis, d'une autre main : *Sotto Marino Zeno Podestà di Constantinopoli, eretto*[1] *si anno* 1205 *coma della cronaca di dandolo.* Au r° du deuxième feuillet, on lit, également d'une écriture cursive moderne, mais différente : *Darete frigio messo in romanzo francese antico*[2]. *Instrumento de divisione tra li Veneziani e l'Imperatore di Constantinopoli di alcuni luoghi in calce;* puis, au-dessous, d'une autre main : *Codex seculi XIII*[3]. Au v° du même feuillet : *Darete frigio,* et, au-dessus, le nom du dernier propriétaire : *Jo. Vinc. Pinelli.*

Début: Salemons nos enseigne e dit
E sil lit hon en son escrit[4]
Que nus ne deit son sens celer
Ainz le deit hon si demonstrer
Que lon i ait preu é henor
Quensi firent li anceisor.....

Fin: Celui gart deus é tiegne en ueie
Q^i bien eissauce é monteplie.

Le poëme se termine au f° 196 v°. Au r° du feuillet suivant, on voit 7 lignes d'une écriture gothique très-effacée, surtout la fin de chaque ligne et la première tout entière, dans lesquelles on peut reconnaître, notablement altérés, des vers provençaux dont la plupart sont de huit syllabes et sur la rime en *ir*. Nous les donnons tels que nous avons pu les lire, dans l'espoir qu'ils pourront être rendus intelligibles par de plus habiles. Nous mettons en italique les lettres douteuses et remplaçons par des points les passages tout à fait illisibles :

[1] Ou peut-être *edetto* = *è detto?* ou encore *escretto* = *è scritto?*

[2] Au-dessous, on a écrit au crayon : *Benoit de Saint* (sic) *Maure* (corrigé en *More*) *le roman de Troie.*

[3] Nous le croirions plutôt de la fin du XIIe siècle. L'écriture, qui comporte peu d'abréviations en dehors du trait remplaçant la nasale dentale *n,* offre deux particularités : 1° l'*e* = *et* conjonction est le plus souvent accentué; 2° lorsque l'*i* est précédé ou suivi de *u,* ayant sa valeur propre ou celle de *v,* il est allongé (*j*); il en est de même lorsqu'il est précédé ou suivi de *m* ou de *n*. L'orthographe n'offre aucun indice qui décèle un scribe étranger, et le texte est presque toujours excellent et archaïque.

[4] Ces deux premiers vers sont en capitales gothiques. *Salemons* a une grande S ornée; il y a quelques autres lettres ornées dans le ms.

1. Un gardescors [1].... desir.... de mu cors & mandreit.... autri
2. Car sum gent cors non uen En leu si tuit biben cult a gausir....
3. Si li gens sui q; no bras neni man gor non susplei Se tu nobir. ..
4. audire tan longament li sui mentire car plusur nen nonlare mire tro [al seu ama....
5. dunt ert cla plus gens del mun q; aor; qui esat dumenst d'ioi & [damurs & tut leur....
6. dona & segnur ben ne forfait per quei dreis q; mair gar el munt no [saren tot lautre m....
7. non por ren far ne dire mais per lafer que dez senon perdone la colpe [el falir dume mal mesgeren

Au bas de la même page, on voit douze groupes de deux ou trois mots en ancien français, qui semblent être des fragments de vers empruntés au *Roman de Troie*. La chose est certaine pour trois vers qui figurent au v° : *Ainz le deit hom si demonstrer* [*Q*]*u*[*e*] *om i ait prou & onor Car si firent nostre ancesor* [2], et probable (sauf vérification) pour quatre autres vers, d'une autre main, placés au-dessus et dont le commencement est illisible : 1...*fu* | 2...*de grant uertuz* | 3...*large sa baillie* | 4...*alot la segnorie*. Au v° du f° 198, on lit l'acte en latin signalé en tête du ms. Au v° du f° 199 et dernier (si l'on met à part les deux feuillets de garde en papier restés vides), plusieurs personnes se sont exercées à traduire en italien dialectal, après les avoir transcrits, non sans italianiser parfois l'orthographe, six vers *isolés* du *Roman de Troie*. Voici un échantillon de la chose :

Or mestuet merzi crier Or mi chonuien merze criac (avec un *d* en interligne = cridare).

[1] Le sujet de la pièce à laquelle appartient ce fragment, si toutefois elle peut s'intituler *lo Gardacors*, n'a certainement aucun rapport avec le dit de Beaudouin de Condé, *li Contes dou Wardecors* (éd. Scheler, I, 17). En est-il de même pour le poëme provençal signalé par F. Michel et par M. P. Rajna à la Colombine, à Séville, et dont M. P. Meyer a publié le commencement et la fin dans la *Romania* (XIV, 493-6), d'après le ms. Libri 105? Nous ne saurions le dire.— A la l. 1, *gardescors*, et à la l. 2, *cors*, ont l's en interligne au-dessus de l'*o*; de même pour l'*e* de que à la l. 7. Aux lignes 6, 7, pour *per*, il y a un *p* barré; à la l. 5, un sigle sur l'*u* de *dut*, et de même sur l'*o* de *non* aux l. 2, 3, 4 et 7.

[2] Ce sont les v. 4, 5 et 6; ils sont, comme on peut le voir, surtout pour le vers 6, empruntés à un autre manuscrit.

Le poëme compte dans ce ms. 28208 vers[1], soit 1898 vers de moins que l'édition, qui en a 30108, ou plus exactement 30106[2]. Cette simple constatation devait attirer notre attention sur les lacunes (ou peut-être abréviations) qu'il présentait évidemment par rapport au ms. reproduit par M. Joly. En parcourant rapidement le texte pour y chercher les divers passages que nous désirions transcrire, nous nous sommes facilement assuré, grâce au texte du poëme et au sommaire que nous avions sous les yeux, que, jusqu'au f° 126 inclus, il n'y avait pas de lacune, mais au contraire de courtes additions, par rapport au texte de l'édition. Mais le ms. sautant subitement d'un passage où Achille apprend de son messager qu'on lui accorde la main de Polixène au milieu de la seizième bataille, nous nous sommes trouvé en présence d'une lacune plus grande que celle que nous cherchions; et, d'autre part, en continuant notre examen, nous en avons découvert une seconde entre le f° 127 et le f° 128[3] : d'où la nécessité de conclure, soit à des additions considérables compensant en partie les lacunes constatées, soit à un déplacement de deux feuillets. C'est, en effet, cette seconde hypothèse qui est la vraie, et nous avons pu nous en assurer, après quelques tâtonnements dans le détail desquels il est inutile d'entrer.

Voici donc l'ordre des folios tel qu'il doit être rétabli : nous donnons le premier vers de chaque recto, et, entre parenthèses, le chiffre du vers correspondant de l'édition :

[1] Le r° du f° 1 ne contient que 58 vers, au lieu de 72, et le f° 196 v°, 56; en revanche, il faut ajouter 1 vers pour les quatorze colonnes qui en ont 37, au lieu de 36. On a donc: $196 \times 72 = 28224 - 30 + 14 = 28208$.

[2] Il faut, en effet, tenir compte de ceci, que les v. 19167-277 doivent être placés, comme l'a reconnu trop tard M. Joly, après le v. 18958, de façon à faire rimer le v. 19277 avec le v. 18960, ce qui supprime deux prétendues lacunes d'un vers et diminue le total de 2.

[3] Cette lacune, qui est de 846 vers par rapport à l'édition, avait été reconnue par la personne qui a fait faire la reliure, puisqu'elle a fait insérer deux feuillets de papier resté blanc entre les f°s 127 et 128. Notons d'ailleurs que le foliotage est moderne et au crayon. Il semble, d'autre part, que l'écriture change un peu à partir du f° 129. Il y aurait donc lieu d'étudier minutieusement la graphie et l'écriture des deux parties, ce que nous n'avons pu faire. Nous pouvons cependant affirmer que, dans l'ensemble, il n'y a de différence frappante ni pour la graphie, ni pour l'écriture, et que, s'il y a eu deux scribes, ils sont contemporains et de la même contrée.

f° 126	Est dedeuant qui ne li let	(17959)
f° 129	Vienent as rens tuit sanz demore	(19157)
f° 130	Qui ne peut beure ne mangier	(19414)
f° 131	Par bien é par fei me loez	(19555)
f° 132	Car cest la fins iel uos di bien	(19701)
f° 133	Q^{i} por achilles ne sesmait	(19845)
f° 134	Hauz criz mortaus é doloros	(19987)
f° 135	En furent griu li sordeior	(20137)
f° 136	Si mot mestier tiel entendance	(20279)
f° 127	Bien les ordeine é apareille	(20415)
f° 128	Feruz esteit de treis espiez	(21403)
f° 137	Mesler salerent as perseis	(21539)
f° 138	Quel merueille q^{el} cruelte	(21683)

et ainsi de suite, *régulièrement*, jusqu'au f° 196.

On voit par ce tableau que, chaque feuillet contenant 144 vers, le nombre des vers est sensiblement le même que dans l'édition, sauf qu'après le f° 126, il faut admettre une lacune d'environ 1162 vers et une autre d'environ 846 vers entre les f°s 127 et 128. Le f° 129 donne d'abord les v. 19157-66 de l'édition, puis les v. 19279-413 : les v. 19167-277, qui sont déplacés dans le ms. suivi par M. Joly, étaient donc à leur vraie place dans le ms. de Milan avant sa mutilation, et font partie de la première lacune, qui comprend ainsi les v. 18103-958, 19167-277 et 18960-19156[1] (855 + 111 + 196) = 1162 v., c'est-à-dire huit feuillets ou un cahier entier, plus 10 vers.

La seconde lacune est, d'après l'édition, de 846 vers, c'est-à-dire de six feuillets moins 18 vers[2]. Ces six feuillets formaient les trois feuillets doubles intérieurs d'un cahier, dont le feuillet double extérieur (f°s 127 et 128) est seul resté et a été placé dans la reliure après le cahier qui comprend les f°s 129-136, quand il aurait dû être placé avant. Le total des lacunes (2008 vers) correspond assez exactement à la différence que nous avons constatée entre le nombre des vers du ms. et celui

[1] Nous avons indiqué plus haut la raison de la disparition dans le chiffrage des vers 18959 et 19278. V. p. 131, n. 2.

[2] Ces différences de 10 vers en plus et de 18 vers en moins sont insignifiantes, étant donné que les suppressions ou additions de 2, 4, 6 ou 8 vers sont fréquentes d'un ms. à l'autre dans ce poëme, comme on peut le voir d'après le tableau ci-dessus.

de l'édition, laquelle est de 1898 v., soit 110 vers de plus pour le ms. avant sa mutilation, lesquels représentent des additions partielles de 2 à 8 vers.

L. Constans.

FRAGMENTS D'UN MANUSCRIT

DE GIRART DE ROSSILLON

Ces fragments, découverts par M. Revillout, consistent en deux feuillets de parchemin qui servaient de gardes à un vieux livre de sa bibliothèque. Ils proviennent d'un ms. de petit format (156 millim. sur 100), de la seconde moitié du XIIIe siècle, qui a dû appartenir à quelque jongleur, et qui renfermait peut-être le même texte que celui de Londres ou que celui de M. Paul Meyer. La langue de nos deux fragments n'est en effet ni le provençal, comme celle du ms. de Paris, ni la langue indécise du ms. d'Oxford, mais le français. On va en juger. La copie que nous reproduisons a été faite avec la plus grande exactitude par M. Georges Reynaud, membre de la conférence de philologie romane à la Faculté des lettres, et soigneusement collationnée par nous. La lettre initiale de chaque laisse est une grande majuscule en rouge, mais sans ornements, occupant la hauteur de deux lignes. Nous avons reproduit cette disposition. Les lettres exprimées, dans le ms., au moyen d'abréviations sont imprimées en italiques. Des points tiennent lieu de celles qui ne sont plus lisibles. Celles de ces dernières qu'on a cru pouvoir suppléer sont entre crochets. Le signe abréviatif de la conjonction *et* est, dans le ms., celui qui affecte à peu près la forme d'un *z* allongé. Faute d'un caractère pareil chez notre imprimeur, on remplacera ici ce signe par son équivalent &. Les chiffres placés en marge sont ceux des vers correspondants du texte d'Oxford, dans l'édition de M. Förster. Les références au texte de Paris (édition de M. Hofmann) et à la traduction de M. Paul Meyer sont données en note. Les passages correspondants manquent dans le ms. de Londres et dans celui de M. Paul Meyer.

PREMIER FRAGMENT [1]

Recto

E nsiuax lencontra la u*er*s bordele
J loc me traist .G. une merele
Bataille en fist cha*m*pel une en siua[l]
Jloc p*er*di fouche*r* son mareschal
L a lo proue ge bien a desloial
L o ior tint esp*er*ons chiers & cheual
A tant uint .i. messages au roi daual
Q*ui* li dist tex noueles q*ui* li fist mal
B eau sire a rossillon a mal ostal
L i p*re*miers mes i faut au mareschal
Arossillon a sire felons uoisins
Gi. a senegart a ses uoisins
G arde bien lo treu & les chemins
N e entre marcheanz ne ho*n*s tapins
L aianz lor faut auoine & pains & uins
N e uoil pas ce dist .k'. itex declins
D euale les degrez ourez mabrins
D e carrabele auale o lui Gaurins
G asces li q*ue*ns de droes & baudoins
A inz ne fina li rois deua*n*t orlins
J loc req*ue*rt conseil a ses uoisins
C halles req*ue*rt conseil a ses priuez
de garnir rossillo*n* sest deme*n*tez
M out ert li auoirs bons q*ui* ert menez
L i iorz q*ue* ce ert fet fu bien nomez
B elfadeu lo geif fu demandez
J ce fist fere au roi granz foletez
C ar de lui nai[m]e mie ne sest p*ri*uez
P *ar* ce fu li rois .k'. m[ou]t mal menez
& uencuz en bataille co*n* uos orrez

Verso

J ci.. .res enpres si entendez
E[n la] cite dolliens .i. geif auoit
.... fu filz beniamin norri lauoit
M... de .f. le conte son fie tenoit

[1] Ms. de Paris, v. 5655-5710, édit. Hofmann, p. 121 et suiv.; traduction de M. Paul Meyer, p. 207 et suiv.

.Xii. muis de fromẽt li en rendoit
& autretant de uin q*ue* il bouoit
.iii. c. cers de saison li p*re*sentoit
[&] .xv. uaches grasse q*ui*lli deuoit
C il geif au conseil lo roi estoit
& issi de laianz. i. brief faisoit
E n sa lange en ebreu les escriuoit
A dan .f. lo conte tost lo.....
T ot lo conseil lo roi bien li mandoit
Q*ue* rossillon p*ar* tens bien garniroit
A feste .s. geha*n* donc moueroit
.viii.m. ch'ler o lui menroit
& .f. q*ua*nt loi dex en looit
Dist q*ue* encor au roi lestal tendroit
Dan .f. lo u.....e a dan Gi.
Li q*ue*ns o.....role do roi gaignart
D onc mande.....b. & por bernart
& por Gilb*er*t flori de senegart
P arent furent tuit cil au duc Gi.
C hascuns amoine o soi .i. fol uiellart
.M. chl'rs a armes a a sa part
N en ala li messages mie si tart
Q *ue* li roi..... it mes sanz g*ra*nt regart
Q*ua*nt Gi. ot do roi *que* lau....
Ses barons & ses homes to.... ma*n*da
L a ou sot sa mesnie ne loblia

DEUXIÈME FRAGMENT [1]

Recto

E ncor auons chasteaus & auoir tant
Q*ue* poons gent atendre tres q*ua* .i. an
& .k'. mande a force lo riere ban
& uenra desor nos prochaineme*n*t
L i pas sont enco*m*bre & li bois grant
& il p*er*dra assez de ce me uant
N en prendroie dist .b. uiel ne enfant
D o*n* reancon p*re*isse dor son pesant
& Gi. a mesnie bone & uaillant
L i sodoier baiuier & alemant

[1] Ms. de Paris, vv. 6042-6104 (Hofmann, p. 129-131); traduction de M. Paul Meyer, p. 219 et suiv.

Qui desierrent bataille & uont querant
& ni metez peor ne espoant
Ainz cheuauchons au uespre solau luisant
S i lassaillons derrere & par deuant
& se poons Gi. giter de champ
N i prisons puis sa guerre uaillant .i. guanz
T oz iert deseritez & si enfant
Gi. ceste parole ueint.... oir
Por .b. se commence a resbaudir
S eignor ge ne puis mes gerre sofrir
C ar ge nai que doner ne que seruir
J ai perdu mes barons don ge mair
& uoil meauz acheuer & tost fenir
Que manoir en cremor & trop languir
O r fetes ce dist .f. uostre plaisir
A tant en commencierent fors a issir
Au derreain conseil sen sont issu
A ce que .f. dist se sont tenu
A utre foiz sont par lui tuit esmeu
G i. monte el cheual baucent crenu

Verso

E s prez desoz diion en sont uenu
L a ou tuit li baron sont descendu
G i. merci lor rent do roi ih'u
P rie lor nen i ait .i. remeu
J l cheuauchent ensemble soz puiagu
E s plains soz chasteillon sont descendu
O r lo que il en face qua porueu
C ar encor en fendront maint fort escu
Soz chasteillon descendent igau lo ior
En la cort Gi. ot .i. uauassor
J cil fu nez en france en la meillor
P ris fu en la bataille en uaucolor
O u Gi. uenqui .k'. lempereor
O nques nen ot ostage ne plegeor
N e mais que son seruise tot par amor
L a nuit mena grant ioie & grant baudor
A pela .i. danzel fil sa seror
N ies ua & di .k'. lempereor
S oz rossillon ocient sa gent maior
N e soit or deceuz par traitor

& cil i ua tantost ni fist seior
Cil monte en .i. cheual & ua poignant
Desciqau roi ni ua plus arestant
S oz rossillon ou tient son pallemant
O u acorde naymo*n* au duc daiglant
L i rois parole iq*ui* & cil descent
A une part lo trait lor eüz ueant
E n la cort Gi. ai .i. mien parant
Q*ui* te ma*n*de p*ar* moi celeemant
Q*ue* li q*ue*ns a mande tote sa gent

C. C.

LETTRE DES AMBASSADEURS DE LA PROVENCE A ROME

(13 NOVEMBRE 1427)

En fouillant dans les archives communales de la ville de Digne, nous avons eu la chance de découvrir un texte provençal encore inédit: une lettre qui, malgré sa date un peu récente, ne laissera peut-être pas que d'avoir un certain intérêt pour les philologues aussi bien que pour les historiens. C'est ce qui nous engage à la publier.

Elle a été insérée dans une signification notariée faite au clavaire de Digne d'avoir à en tenir compte; ce qu'il s'empressa de ne pas faire. Les employés du fisc n'ont jamais changé. Ils ont toujours été intraitables, quand il s'est agi de ménager les contribuables.

Cette lettre avait en effet pour but d'avertir les Provençaux d'une remise des frais et amendes encourues devant les tribunaux, accordée par le roi aux instances des ambassadeurs des trois états de Provence. Se défiant à bon droit des lenteurs administratives qui commençaient dès lors à croître et embellir jusqu'à en arriver au progrès actuel, les ambassadeurs, à peine obtenue, s'étaient hâtés de faire connaître cette grâce au pays par une missive particulière. Ce n'était pas mal pensé, car les lettres royales, quoique datées du 28 octobre, arrivèrent à leur destination plus de six mois après la lettre d'avis, écrite cependant trois semaines après, le 13 novembre.

Les procureurs du pays en envoyèrent copie aux consuls de chaque chef-lieu de viguerie, qui s'empressèrent à leur tour de la signifier au

clavaire local, exacteur desdites amendes. Cette signification eut lieu le 27 décembre à Digne.

Comme le clavaire refusa de tenir compte de cet avis, la municipalité dignoise s'empressa de faire dresser un acte public contenant la notification et le refus. Elle inséra dans le parchemin le texte de la lettre des ambassadeurs, dont quelques-uns étaient bas-alpins. C'est à cette précaution que nous devons la conservation de ce texte, qui devrait se retrouver dans les archives des principales villes de Provence et que nous n'avons jusqu'ici rencontré que dans celles de Digne.

Nous croyons inutile de nous étendre sur les circonstances politiques dont l'ambassade provençale et cette petite affaire furent un épisode. On en trouvera le récit dans les historiens du pays. Contentons-nous de dire que les lettres patentes obtenues par les ambassadeurs furent libellées en langue provençale, et qu'on en trouvera le texte exact dans de Laplane, *Histoire de Sisteron,* in-8°, t. II, p. 558 et sq.

Voici le texte du parchemin original qui nous a conservé cet intéressant monument du style épistolaire provençal officiel du commencement du XVe siècle.

In nomine Domini nostri Jesu Christi, Amen. — Anno incarnationis ejusdem Dñi 1427 et die 27 decembris, noverint universi et singuli, presentes pariterque futuri, seriem et tenorem hujus veri, publicique et auctentici instrumenti visuri, lecturi etiam et audituri, quod cum per venerandos, nobilesque et egregios viros Dños A. archiepiscopum aquensem [1], R. sistaricensem episcopum [2], Astorem, dñum de Petra, dñum de Auraysono, dominum de Gardana, Talon Rabueys et Malerba, — ambaxiatores trium statuum Provincie et Forcalquerii ad dñum nostrum regem [3] pro comodo et utilitate totius patrie Provincie et Forcalquerii destinatos, — quedam clausa littera dicatur fore transmissa, cujus littere copie dignoscitur tenor esse talis. — Et primo superscriptionis :

A mes tres chars e specials senhors et amics los sindegues et conselhs de las cieutas d'Ays, de Tharascon, de Grassa, de Sestaron, de Forcalquier, de Draguinhan, d'At, d'Hyeras, Tholon e autres luocs del demaine dels contas de Provensa et de Forcalquier e a chascun dels.

Nunc sequitur tenor copie dicte littere :

[1] Aimon Nicolaï, 1422-1436.

[2] Robert Dufour, 1414-1436.

[3] Louis III d'Anjou, frère et prédécesseur du roi René. Il régna sur la Provence de 1417 à 1434.

Tres cars senhors et amics specials, Nos nos recomandam à vos.

E vos plassa saber que quant nos em vengus a la presentia del re nostre senhor, el nos ha benigniament e honorabla reculhis e fach grant festa e grant chiara.

E depueys li avem presentat la vaychella e l'argent que lo pays li a donat, loqual mot grandament e an grant allegresa ho a regraciat et regratia à vos et à tos los autres del pays.

En apres, li avem presentat las supplicacions de las quals eran stas encargas per mossenhors dels tres stas del pays. Las quals en son conselh vistas et examinadas, a decretadas e consentidas e autreiat letras[1], sobre aquellas necessarias, entre lasquals nos ha confermats privileges, gracias, immunitas e libertas per los senhors predecessors del dich pays consenties et autreias, — et apres remissions generals à tot lo pays e diversas causas autras tocant lo bon stat de la causa publica de sa senhoria et de son dich pays.

Et en otra, a condempnat aquellos de Graguinhan et de sa vigaria que avian appellat et aquellos de Lourgues à pagar et contribuir en lo don de 1,000 florins, de 200 et 2 florins per la vaychella e en las despensas de nos autres enbaychadors, per la rata que lur poat tocar, non obstant l'apellacion facha e tota autra que poyrian fayre, — aysins coma plus pleniarament vos direm et mostrarem per letras patens, cant serem de la part de lay.

Et depueys em vengus en cort de Roma per far las causas à nos comessas per lo general del dich pays, en lasquals farem tota la diligencia que per nos far se poyra. Et en apres, entendem de montar sus en la nau et far nostre viage vers nostre dich pays, hon speram esser, si plas à Nostre Senhor, circa la fin d'aquest mes.

Et car, entre las autras causas en la dicha remission general, las condempnacions et penas non exhigidas son remessas, e lo(s) officiers sabens aquella remission poyran, davant la presentacion d'aquella, exhigir aquellas penas et condemp-

[1] Le texte de ces lettres ou statuts, en langue provençale, a été publié dans Laplane: *Histoire de Sisteron*, II, p. 558 et suivantes. Ils sont datés du 28 octobre 1427.

nacions, en previze de la gracia à tots facha e à greuge de tots aquellos del pays que s'en podon ajudar d'aquella gratia et remission ; — per so vos ho notifficam afin que vos vos oppouses ho appelles e tengas la causa en dilacion e sospension fin a tant que nos sian de la part delay e ayem presentat la remission e facha relacion de nostras causas al conselh general, lo cal se mandara assemblar per so faire.

Autra causa non vos scriven de present mas que si rem podem far per vos, scrives nos, car de bon cor ho compliren.

Dieu sia an vos.

Scricha a Roma, lo 13 de novembre.

E vos plassa de mandar aquesta letra, apres que l'aures vista, per los caps de baylias e viguerias de Provensa et de Forcalquier.

Tenor subscriptionis.

Los tos vostres embayssadors: A. archivesque d'Ays. R. *sistaricensis episcopus, manu propria.* Astor, senhor de Peyra. Albaric. Aurayson. Gardana. Talon Rabueys. Malherba.

Hinc igitur fuit quod nobiles viri Galacius de Marculpho, Ludovicus Rodulphus et Jacobus Cathalan, sindici civitatis Digne, tam sindicario nomine dicte civitatis Digne quam ejus bajulie et singularum personarum earumdem que in aliquo, ratione condempnationum, contumaciarum, latarum, penarum falhitarum et aliter qualitercumque curie regie dicte civitatis Digne teneri possent, que de remissione generali gaudere possent, venientes ad presentiam nobilis viri magistri Anthonii Raynerii, clavarii dicte curie regie, ad quem exactio jurium dicte curie dicitur pertinere, eidem copiam preinscriptarum literarum dictorum dominorum ambaxiatorum, per me notarium, et in ejus presentia legi fecerunt. Quibus lectis et per dictum dominum perceptis, eumdem dominum clavarium benigne requisiverunt quod attentum quod in eisdem litteris sive copia transmissis, mentio habetur de remissione generali per dictum dominum nostrum regem toti patrie Provincie facta quathenus ab exactione quarumcumque condempnationum, latarum, contumaciarum et penarum falhitarum, attenta dicta generali remissione, supercedere haberet, donec et quousque dicti domini ambaxiatores in presenti patria fuerint aplicati, dictam generalem remissionem ne de eadem valeat allegare ignorantiam aliqualem notifficando.

Qui quidem magister Anthonius Raynerii, clavarius, premissis omnibus auditis, respondendo dictis dominis sindicis dixit quod ab exactione aliquali jurium dicte curie regie non supercederet, nisi per prius sibi per literas patentes et mandato superiore fuerit inhibitum.

De quibus quidem... omnibus... petierunt eis fieri publicum instrumentum.

Actum Digne, ante domum Petri Elziarii, in carreria, presentibus ibidem no-

bilibus viris Anthonio Isoard, domino Ludovico Rostagni, juris perito..... et Johanne Aymini, dicte civitatis Digne, testibus ad hoc evocatis.

Meque Andrea Roche, notario publico....

Pour copie conforme :

V. Lieutaud.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

J'ai reçu depuis quelque temps, depuis longtemps même, pour quelques-uns, soit à mon adresse personnelle, à titre d'hommage, soit à celle de la *Revue,* un assez grand nombre de livres ou de mémoires, de la plupart desquels j'aurais voulu qu'il pût être fait ici un compte rendu détaillé. Les loisirs, malheureusement, m'ont manqué, aussi bien qu'à mes collaborateurs, pour que tous eussent l'article que nous désirions leur consacrer, soit dans la *Bibliographie,* soit dans la *Chronique.* Désespérant aujourd'hui de pouvoir suffire à liquider l'arriéré, nous donnerons au moins la liste, avec une appréciation sommaire pour la plupart, des ouvrages qui n'ont encore été l'objet d'aucune mention, sans renoncer cependant à revenir, si nous en avons plus tard le loisir, sur plusieurs d'entre eux, pour en parler plus au long.

Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik, gesammelt, durchgesehen und vermehrt, von Adolf Tobler. Leipzig, Hirzel, 1886, XII-240 pp. — C'est le recueil de la première série des admirables études sur la grammaire française publiées dans la *Zeitschrift* de Gröber par l'éminent professeur de Berlin. Nous mentionnons à la suite plusieurs autres publications de M. Tobler, qui portent toutes ce même cachet de perfection, empreint sur tout ce qui sort des mains de l'impeccable romaniste, et dont les quatre dernières sont extraites des *Comptes rendus* ou des *Mémoires* de l'Académie de Berlin.

Li dis dou vrai aniel, die Parabel vom dem ächten Ringe... Zweite Auflage. Leipzig, Hirzel, 1884, XXXIV-38 pp.

Vom französischen Versbau alter und neuer Zeit; zweite Auflage. Leipzig, Hirzel, 1883, VI-150 pp.

Die Berliner Handschrift des Huon d'Auvergne, 1884, 16 pp. in-4°

Ein Lied Bernarts von Ventadour[1], 1885, 10 pp. in-4°.

[1] *Lanquan fuelhon bosc e garric.*

Die Berliner Handschrift des Decameron, 1887, 32 pp. in-4°.

Predigten des h. Bernhard in Altfranzösischer Uebertragung. (D'après un ms. de la bibl. de Berlin récemment acquis de celle de Cheltenham[1]). 1889, 18 pp. in-4°.

Die altvenezianische Uebersetzung der Sprüche des Dionysius Cato, 1883, 88 pp. in-4°.

Das Buch der Ugçon da Laodho, 1884, 96 pp. in-4°.

Das spruchgedicht des Girard Pateg, 1886, 74 pp. in-4°.

Girart de Roussillon, chanson de geste traduite pour la première fois par Paul Meyer, membre de l'Institut, professeur au Collége de France, directeur de l'École des chartes. Paris, Champion, 1884, in-4°, CCXXXVI-352 pp. — Ouvrage dont le nom de l'auteur indique assez l'importance. Nous souhaitons vivement que cette publication soit suivie à bref délai d'une édition critique du texte de *Girart.*

La Bible française au moyen âge. Étude sur les plus anciennes versions de la bible écrites en prose de langue d'oïl, par Samuel Berger. Paris, impr. Nationale, 1884, 450 pp. in-8°. — Ouvrage d'une haute importance, également recommandable par l'étendue des recherches, la sûreté d'érudition, la pénétration et le jugement dont il témoigne, la belle ordonnance des matières. C'est un livre bien fait, une étude achevée, et dont les résultats, dans leur ensemble, paraissent devoir être tenus pour assurés.

Der Lucidaire Gilleberts, von Paul Eberhardt. Halle, 1884, 38 pp. in-8°. Dissertation de docteur.

Adolf Mussafia. *Mittheilungen aus romanischen Handschriften.* I. *Ein altneapolitanisches regimen sanitatis.* Wien, 1884.— II. *Zur Katharinen legende.* Wien, 1885. (Extraits des comptes rendus des séances de l'Académie de Vienne.) — Deux textes de l'Italie méridionales publiés et illustrés avec la perfection dont l'auteur est coutumier.

Das altprovenzalische Boethiuslied, unter Beifügung einer Uebersetzung, einer Glossars, erklärender Anmerkungen, sowie grammatischer und metrischer Untersuchungen, herausgg. von Dr Franz Hündgen. Oppeln, Georg Mask, 1884, in-8°, VIII-224.— Travail recommandable à plusieurs égards, mais pour lequel l'auteur était insuffisamment préparé.

[1] Une note de la page 1 nous apprend que le ms. provençal de cette même bibliothèque décrit par M. Constans dans la *Revue* (XIX, 261) a été acquis également par la bibl. de Berlin.

Keltoromanisches, von Rudolf Thurneysen, privatdozenten an der Universität Jena. Die Keltischen Etymologien im Etymologischen Wörterbuch der romanischen Sprache von F. Diez. Halle, Max Niemeyer, 1884, 128 pp. in-8°. — Travail intéressant, où sont examinées, discutées et éclaircies, les étymologies celtiques données par Diez.

Ueber die Aussprache des provenzalischen A, von Ferdinand Pfützner. Halle, 1884, 44 pp. in-8°. — Bonne étude de phonétique provençale.

Chartes de coutumes inédites de la Gascogne toulousaine, documents publiés pour la Société historique de Gascogne, par Edmond Cabié. Paris et Auch, 1884, in-8°, 158 pp. — Recueil intéressant pour l'historien, et qui l'est aussi pour le linguiste, à cause des coutumes en langue vulgaire (celles de Larrazet) qu'il renferme. Malheureusement, l'éditeur n'a eu à sa disposition pour ces coutumes qu'une copie du XVIIe siècle, celle de Doat, qui est pleine de fautes.

Sur la versification anglo-normande, par Johan Vising, docteur ès lettres, professeur agrégé à l'Université d'Upsala. Upsala, 1884; 92 pp. in-12. — Excellent travail, que nous savons gré à l'auteur d'avoir écrit en français, comme il avait fait l'*Etude sur le dialecte anglo-normand du XIIe siècle,* publiée par lui en 1882.

Li romans de Claris et Laris, herausgg. Von Dr Johann Alton. Tübingen, 1884; 940 pp. in-8°. — Cette édition d'un poëme de 30,000 vers, l'une des meilleures, tant pour le texte que pour le commentaire, qui aient été faites dans ces derniers temps, forme la 169e publication de l'Association littéraire (*literarische Verein*) de Stuttgart.

Les traductions de la Bible en vers français au moyen âge, par Jean Bonnard. Paris, Imprimerie nationale, 1884; 244 pp. in-8°. — Livre intéressant et instructif, mais dont les diverses parties sont d'un mérite fort inégal, n'ayant pas toutes été amenées au même degré d'achèvement.

Satyre ménippée de la vertu du catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris. Kritisch revidieter Text, neit Einleitung und erklärenden Anmerkungen von Josef Frank, k.k. professor am Staats-Gymnasium zu Nikolsburg. Oppeln, Eugen Franck's Buch-handlung (Georg Maske), 1884; C-256 pp. in-8°.

Der Physiologus des Philipp von Thaün und seine Quelle. Ein Beitrag zur allgemeinen Geschichte der Literatur des Mittelalters, vor Dr Max Friedrich Mann. I Theil. Halle, Druck von E. Karras, 1884; 54 pp. in-8°.

Etymologische Figuren im Romanischen, nebst einem anhange : Wiederholungen betreffend Steigerung und Erweiterung eines Begriffs, von Dr Friedrich Leiffholdt. Erlangen, Andreas Deichert, 1884 ; 96 pp. in-8°.

Li romans de Carité et Miserere du Renclus de Moiliens, poëmes de la fin du XIIe siècle, édition critique, accompagnée d'une introduction, de notes, d'un glossaire et d'une liste des rimes, par A. G. von Hamel, professeur de langue et de littérature françaises à la Faculté des lettres de l'Université de Groningue (Pays-Bas). Paris, F. Vieweg, 1885; 2 vol. in-8°; CCIV-468 pp. — Edition excellente à tous égards de textes qui comptent parmi les plus intéressants du moyen âge français.

Beiträge zur französischen Syntax des XVI Jahrunderts, von Dr Selly Gräfenberg. Erlangen, Andreas Deichert, 1885; 140 pp. in-8°.

Il collegamento delle stanze mediante la rima nella canzone italiana dei secoli XIII e XIV, studio di Leandro Biadene. Firenze, 1885; 16 p. in-8°. — Intéressant travail de rythmique comparée (provençal-italien).

Histoire littéraire des Vaudois du Piémont, d'après les mss. originaux conservés à Cambridge, Dublin, Genève, Grenoble, Munich, Paris, Strasbourg et Zurich, par Edouard Montet, docteur en théologie, privat-docent à l'Université de Genève, avec fac-similé et pièces justificatives. Paris, librairie Fischbacher, 1885, XII-242 pp. in-8°. — Ouvrage qui manquait encore à nos études, et qui, bien que susceptible d'être amélioré, rendra des services.

Bibliographie des dialectes dauphinois, suivie de documents inédits, par l'abbé L. Moutier. Valence, 1885, in 8°, 56 p.— Cette intéressante plaquette comprend deux parties: la première, qui n'est pas exempte d'erreurs et où on relèverait facilement plusieurs omissions, donne, par siècle, depuis le XIIe jusqu'au XIXe siècle, la liste des documents, pièces d'archives ou œuvres littéraires, appartenant au dialecte dauphinois ; dans la seconde sont publiés une charte de Die, du XIVe siècle, trois inscriptions murales, dix noëls du XVIIe siècle et dix formules de conjuration du XVIe, dont le texte (a t-il été exactement transcrit?) réclame çà et là des corrections

Isidore Salles (de Gosse). *Debis gascouns. Adou, Gabe, Nibe.* Paris, Louis Hugonis, 1885, 268 pp. in-8°. — Fort beau volume, dont l'intérêt répond à son apparence extérieure. Vrai régal pour le linguiste, grâce à l'originalité de la langue qu'il peut y étudier dans sa pureté, ce livre se distingue aussi par un mérite littéraire peu commun et qui a été déjà signalé par de fort bons juges.

F. Bartrina. *Intimas y Quadrets.* Barcelona, Fidel Giró. 1886. Petit in-8°, 92 pp. — Gracieux recueil de poésies.

Angelo Solerti. *Manuale di metrica classica italiana ad accento ritmico.* Torino, Ermanno Loescher. 1886. 104 p. in-8°.

Lautlehre der Dialekts von Siena. Von Ludwig Hirsch. Bonn, Druck von J. Trapp. 1885. 70 pp. in-8°. Intéressante dissertation de doctorat.

Zeittafel zur Victor Hugo's Leben und Werken, nach den Quellen bearbeitet und als Hilfmittel für das Studium des Dichters herausgg. von K. A. Martin Hartmann. Oppeln, Verlag von E. Franch's Buchandlung (Georg Maske). 1886. VI-54 pp. in-8°. — Travail qui paraît fait avec soin et exactitude. Ce sont de véritables annales de la vie de Victor Hugo. Chaque événement, chaque pièce y sont mentionnés à leur date.

Le rigaudon dans le Trièves, par M. Guichard. Grenoble, 1886. 18 pp. in-8°. — Notice intéressante, suivie d'un certain nombre de rigaudons dauphinois.

Beiträge zur Geschichte der romanischen Philologie in Deutschland. Festschrift für den ersten Neuphilologentag Deutschlands zu Hannover, von Edmond Stengel. Marburg, Elwert, 1886. In-8°, 44 pages. — Travail fort intéressant divisé en deux parties : la première traitant des plus anciennes grammaires françaises composées à l'usage des Allemands (1550-1570), la seconde des trois philologues contemporains Frédéric-Guillaume-Valentin Schmidt, Ferdinand Wolf et L. Lemcke. M. St. communique un grand nombre de lettres écrites par divers savants, Diez, Du Méril, surtout Wolf, à ce dernier.

Die Lautverhaeltnisse der Quatre Livres des Rois, von Paul Schlösser. Bonn, Carl Georgi. 1886. 94 pp. in-8°. — Bonne dissertation de docteur.

Kristoffer Nyrop. *Adjectivernes Kønsbøjning i de romanske Sprog,* med en indledning om Lydlov og Analogi. Copenhague, Reitzel. 1886. In-8°. 192 pp. — Savant traité sur la flexion du genre dans l'adjectif roman, au sujet duquel on peut voir un important article de M. Gaston Paris dans la *Romania,* XV, 435.

Adolf Mussafia. *Studien zu den mittelalterlichen Marienlegenden.* Vienn, 1887, 1888. 80 et 90 pag. — Étude minutieuse, et dont il serait superflu de louer l'exactitude et l'érudition, des mss. latins des miracles de la Vierge.

Flore populaire de la Normandie, par Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, membre de la Société des antiquaires de

Normandie. Caen et Paris (Maisonneuve), 1887, LXXXVIII-240 pp. — Publication d'une grande importance et d'un grand intérêt. L'introduction, travail où l'on retrouve l'érudition bien connue de l'auteur, est toute une histoire de la botanique populaire.

Die französischen Rolandhandschriften in ihrem Verhältnis zu einander und zur Karlamagnussaga, von Ludwig Fassbender. Köln, Dumont-Schauberg, 1887, 38 pp., in-8°.— Dissertation pour le doctorat, très-soigneusement faite.

Die Sprache der « Proverbia que dicuntur super natura feminarum », von Alfred Raphael. Berlin, Otto Francke, 1887. — Dissertation pour le doctorat, où la langue de ce curieux texte italien, publié par M. Tobler dans la *Zeitschrift* de Gröber, est étudiée avec soin.

Alixandre dou Pont's Roman de Mahomet. Ein Altfranzösisches Gedicht des XIII. Jahrhunderts, neu herausgg. von Boleslaw Ziolecki. Oppeln, Georg Maske, 1887. XLVIII-82 pp. in-8°. — Édition qui mérite d'être bien accueillie, vu la rareté de celle qu'a donnée en 1831 du même poëme Fr. Michel, mais qui ne remplacera pas complétement cette dernière.

Ueber die Vertretung dentaler Consonanz durch U im Catalanischen, von Carl Ollerich. Bonn, 1887, 52 pp. in-8°. — Bon travail, très-soigneusement fait.

Sorrirs e Larmas, rimas da G. F. Caderas. Samedan, Simon Tanner, editur, 1887. in-12, 96 pp. — Charmant recueil de poésies.

Neuphilologische Essays, von Gustav Körting. Heilbronn, Gebr. Henninger, 1887. 184 pp. in-8°.

Folk-lore catalá. — *Miscellanea Folk-lórica*, per los s^rs^ Almirall, Arabia, Bosch de la Trinxeria, Bru, Cortels y Vieta, Gomis, Maspons y Labrós, Roca y Cusí, Segrura, y Vidal de Valenciano. Barcelona, libreria de Alvar Verdaguer, 1887. In-12, VI-184 pages.— Ce très-intéressant petit volume est le quatrième de la *Biblioteca popular de l'Associació d'excursions catalana*.

Antonio Restori. *Osservazioni sul metro, sull'e assonanze e sul testo del Poema del Cid*. Bologna, 1887. 150 pp. in-8°. Extrait du *Propugnatore*.

Das patois in der Umgebung von Baume-les-Dames, von Otto Martin. Halle, Carl Colbatzky, 1888, 54 pp. in-8°.— Bonne dissertation de docteur.

Ueber einige chansons de geste des Lohengrinkreises, von Georg Osterhage. (Wissenschaftliche Beilage zum Programm des Humboldts-Gymnasiums.) Berlin, 1888. 28 pp. in-4°.

Zur Geschichte der vers libres in der neufranzösische Poesie, von Ph. Aug. Becker. Halle, 1888, 38 pp. in-8°. — Dissertation pour le doctorat.

Don Savié de Fourviero. *Santo Cecilo e la Musico*. Discours prononcé le 22 novembre 1888 dans l'église de Lançon. Avignon, Aubanel frères, 1888. 40 pp. in-8°. — Eloquent panégyrique, en provençal.

Neufranzösische Formenlehre nach ihrem Lautstande, dargestellt von E. Koschwitz. Oppeln und Leipzig. Georg Maske. 1888. 34 pp. in-8°. — Dans cet ouvrage, composé pour faciliter l'enseignement du français en Allemagne, l'auteur a adopté pour les mots cités, une graphie spéciale, dans le but de représenter le plus exactement possible la prononciation.

Französische Syntax des XVII. Jahrhunderts von A. Hause. Oppeln und Leipzig. Georg Maske. 1888. 288 pp. in-8°. — Livre bien fait, où abondent les exemples, et qui rendra des services.

Ueber reciproke Metathese im romanischen, von Dr D. Behrens, privat-docent an der Universität Greifswald. Greifswald, Julius Abel, 1888, 120 pp. in-8°. — Excellente monographie.

Beiträge zur Lexicographie des altprovenzalischen Verbums, von Karl Stichel. Marburg. R. Friedrich. 1888, 58 pp. in-8°. — Dissertation pour le doctorat. Ce n'est qu'un fragment, qui fait bien augurer de l'ouvrage complet, dont la publication doit avoir lieu dans les *Ausgaben und Abhandlungen* de M. Stengel. L'auteur s'y propose un but analogue à celui de M. Sternbeck, dans le travail dont nous avons dernièrement rendu compte [1]; il s'agit des deux parts de compléter ou de rectifier le *Lexique roman*.

First contribution to the study of Folk-lore of Philadelphia and its vicinity, by Henry Phillips. (Read before the American philological Society 1888.) 12 pp. in-8°. — Recueil de proverbes.

Les Juifs des anciens comtés de Roussillon et de Cerdagne, par Pierre Vidal, biblioth. de la ville de Perpignan. Paris, A. Durlacher. 1888. 94 pp. gr. in-8°. (Extrait de la *Revue des études juives*.)

Pau Bertran y Bros. *Rondallistica, estudi de literatura popular, ab mostres catalanes inedites*. Barcelona, imprempta la Renaixensa. 1888. 106 pp., gr. in-8°. — Ce charmant recueil de contes populaires, que précède une savante introduction, a valu à l'auteur, aux Jeux floraux de Barcelone, un prix extraordinaire, récompense bien méritée et à laquelle tous les lecteurs applaudiront.

[1] *Revue* XXXII, 211.

So fon el temps c'om era jays, Novelle von Raimon Vidal, nach den vier bisher gefundenen Handschriften zum ersten Mal herausgg. von Max Cornicelius. Berlin, 1888, 100 pp. in-8°. — Bonne édition critique de la nouvelle en question. A la suite est une étude sur la langue du poëte, pour laquelle ses autres ouvrages ont été naturellement utilisés.

Un poëte national : Auguste Fourès, par Louis Xavier de Ricard (Extrait de la *Revue moderne*). Paris, A. Savine, 1888. 28 pp. in-8°. — Portrait des plus sympathiques de notre vaillant confrère.

Chartes de N.-D. de Bertaud, second monastère de femmes de l'ordre des Chartreux, diocèse de Gap, publiées sous les auspices de la Société d'études des Hautes-Alpes, par l'abbé Paul Guillaume. Gap et Paris (Alphonse Picard), 1888. LVI-368 pp — Publication importante et faite avec soin.

Die provenzalische Tenzone. Eine literarhistorische Abhandlung, von Dr Rudolf Zenker. Leipzig, F. C. W. Vogel. 1888, VIII-100 pp. in-8°. — Excellente monographie.

Karl Bartsch als Romanist, von Fritz Neumann. Wien, 1888. 10 pp. in-8° (Extrait de la *Germania*). — Très-intéressante notice.

Commedie scelte di Moliere, con note storiche e filologiche del Prof. Luigi Dupin, precedute da un sunto storico del Teatro francese ad uso delle scuole. Volume primo : *les Précieuses ridicules*. Milano, U. Hoepli. 1888 108 pp., in-18.

Meteorologia y Agricultura populars ab gran nombre de confrontacions, per D. Cels Gomis. Barcelona, A. Verdaguer, 1888. x-178 pp. petit in-8°. — Ce précieux recueil de proverbes forme le t. V de la *Biblioteca popular de la Associació d'excursions catalana*.

Manuscritos catalanes de la Biblioteca de S.-M. Noticias para un catálogo razonado, por J. Massó Torrents. Barcelona, Alvaro Verdaguer. 1888. 38 pp. in-8°.

Olivier et Renier, comtes de Genève, par Eugène Ritter, doyen de la Faculté des lettres de Genève. Genève, H. Georg, 1888, 16 pp. in-8°. — Très-intéressant mémoire.

Canti popolari del Piemonte, publicati da Costantino Nigra. Torino, Ermanno Loescher, 1888. XL-598 pp. — C'est le recueil si impatiemment attendu depuis des années, et dont les publications partielles de M. le comte Nigra avaient déjà révélé toute l'importance. On retrouvera ici les belles romances commentées avec une si ingénieuse érudition, qu'on avait lues dans *la Rivista contemporanea* et ailleurs, pré-

cédées, en manière d'introduction, de l'admirable étude sur la poésie populaire italienne, que l'auteur publia en 1876 dans la *Romania*, et à laquelle il n'a eu que bien peu à changer pour la mettre au courant du progrès des études et de sa propre pensée. Un copieux lexique des mots piémontais qui diffèrent le plus pour la forme ou le sens des mots italiens correspondants termine ce volume, le plus important, sans contredit, et pour l'abondance des pièces recueillies et pour l'originalité et la hardiesse des vues, des ouvrages du même genre.

Bibliographie des Altfranzösisches Rolandsliedes, mit Berücksichtigung nahestehender Sprach-und litteraturdenkmale, verfasst von Emil Seelmann. Heilbronn, Gebr. Henninger, 1888, 114 pp. in-8o.— Relevé fait avec le plus grand soin ; il comprend huit chapitres, sans compter l'introduction et l'appendice, et un index alphabétique qui remplit à lui seul 66 colonnes.

Die provenzalischen Dichterinnen. Biographieen und Texte nebst Anmerkungen und einer Einleitung, von Oscar Schultz. Leipzig, Gustav Fock 1888. 36 pp. in-4°. — J'ai moi-même depuis longtemps formé le projet de publier, sous le titre de *Les félibresses d'autrefois,* les poésies qui nous restent des trouveresses provençales, accompagnées de notices et de commentaires. M. Schultz m'a prévenu, et son recueil, bien qu'il ne soit pas tout à fait complet, mérite assurément des éloges, pour le soin et l'érudition avec lesquels les pièces qui le composent ont été publiées et commentées. J'avoue pourtant ne pas renoncer à achever et à publier mon propre travail, car c'est un de ceux qui me tenaient et qui me tiennent encore le plus à cœur.

S. Morpurgo. *Detto d'amore,* antiche rime imitate dal *Roman de la Rose.* Bologna, 1888, 44 pp. in-8° (Extrait du *Propugatore*).— Publication très-soignée, avec introduction, traduction et glossaire, d'un curieux poëme italien étroitement apparenté au *Fiore*, publié par M. Castets, et dont le ms., aujourd'hui à Florence, est de la même écriture que celui de ce dernier poëme. Il est probable qu'il en faisait lui-même partie autrefois et qu'il en a été arraché par Libri.

Intorno al cosidetto Dialogus creaturarum *ed al suo autore,* studio di Pio Rajna. Torino, Ermanno Loescher. 1883 ; in-8°, 154 pp. — Savantes recherches, où l'on retrouve l'érudition et la pénétration ordinaires de M. Rajna, sur ce recueil de fables et sur son auteur.

On the history of the auxiliary verbs in the romance languages, by Joseph A. Fontaine. 1888 ; in-8°, 66 pp. (Extrait des *University Studies* de l'Université de Nebraska.)— Mémoire intéressant, où ce sujet important est étudié de très-près et avec beaucoup de soin, dans toutes ses parties.

Sammlung französischer Neudrucke herausgg. von Karl Vollmöller. Heilbronn, verlag von Gebr. Henninger ; gr. in-18. — VII. Louis Meigret. *Le tretté de la grammere françoeze,* nach der einzigen pariser Ausgabe (1550) neu herausgg. von Wendelin Förster, 1888, xxx-212 pp. — VIII. Jean de Mairet. *Sophonisbe,* mit Einleitung und Anmerkungen, herausgg. von Karl Vollmöller, 1888, xliv-80 pp. — IX. Jean Antoine de Baïfs *Psaultier ;* metrische Bearbeitung der Psalmen mit Einleitung, Anmerkungen und einem Wörterverzeichniss, zum ersten mal herausgg. von Dr Ernst Joh. Groth, 1888, xiv-110 pp. — Editions qui se recommandent par l'érudition du commentaire autant que par la pureté du texte.

Ernesto Monaci. *Su la Gemma purpurea e altri scritti volgari di Guido Faba o Faba, maestro di grammatica in Bologna nella prima metà del secolo XIII.* Roma, 1888 ; 7 pp. in-4°. — *La Rota Veneris, deltami d'amore di Boncompagno da Firenze, maestro di grammatica in Bologna al principio del secolo XIII.* Roma, 1889 ; 10 pp. in-8°. (Extraits des *Rendiconti della R Accademia dei Lincei.*) — Ces deux mémoires, modestement qualifiés *notes,* sont du plus haut intérêt, surtout le premier, pour l'histoire littéraire de l'Italie. Les ouvrages mentionnés sont des manuels épistolaires à l'usage des amants, le premier en langue vulgaire, le second en latin. M. Monaci en donne de curieux échantillons.

Crestomazia italiana dei primi secoli con prospetto delle flessioni grammaticali e glossario, per Ernesto Monaci. Fascicolo primo. Città di Castello, S. Lapi, editore, 1889 ; vi-184 pp. grand in-8°. — Ce premier fascicule d'un recueil dont le nom de son auteur et son titre suffisent à signaler la valeur et l'importance, et qui sera accueilli par tous les romanistes avec la plus vive reconnaissance, ne comprend que des textes et un court avertissement. Il s'arrête, avec Guittone d'Arezzo, vers le milieu du XIIIe siècle.

Le docteur E. Mazel. *Les mois en proverbes.* Nimes, Lafare frères, 1889 ; in-12, 110 pages. — Très-intéressant recueil de proverbes provinçaux (dialecte cevenol), concernant la météorologie, les saisons, les travaux des champs, etc., accompagnés d'un commentaire instructif et spirituel. Les amis de la littérature populaire placeront dans leur bibliothèque cet aimable petit livre à côté des proverbes de Rulman, dont la publication est due pareillement à notre confrère.

Französische Studien, herausgg. von G. Körting und E. Koschwitz. Heilbronn, Verlag von Gebr. Henninger, in-8°.

IV. Band, 5. heft. *Geschichtliche Entwicklung der Mundart von Montpellier,* von Wilhelm Mushacke, 1884, 166 pp. — Monographie très-

soignée, pour laquelle tous les textes anciens et modernes accessibles à l'auteur ont été utilisés; c'est l'un des meilleurs travaux de ce genre que je connaisse.

V. Band, 1. Heft. *Zur Syntax von Robert Garniers*, von A. Haase, 1885, 100 pp.— Bonne monographie.

V. Band, 2. Heft. *Beiträge zur Geschichte des französischen Sprache in England,* von Dietrich Behrens. — Travail considérable, et pour l'importance du sujet, et pour la façon remarquable dont il est traité. Nous n'avons ici que la première partie, laquelle traite de la phonétique des mots français introduits dans le moyen-anglais.

V Band. 3. Heft. *Die nordwestlichen Dialecte der Langue d'oïl:* Bretagne, Anjou, Maine, Tourraine, von Ewald Görlich, 1886, 104 pp. — Mémoire qui mérite, pour l'exactitude, la bonne méthode, l'ample information et l'intelligence dont l'auteur fait preuve, les mêmes éloges que son précédent travail sur les dialectes du sud-ouest de la langue d'oïl. Cf. *Revue,* XXII, 50 (article de Boucherie).

V Band, 4. Heft. *Die ostfranzösischen Grenzdialekte zwischen Metz und Belfort,* von Dr Adolf Horning, mit einer Karte, 1887, 122 pp. — Travail que recommande le nom de l'auteur, mais dont la simple vue, grâce à la physionomie pour ainsi dire algébrique de chaque page, est faite pour effrayer le lecteur le plus courageux.

VI. Band, 1. Heft. *Die Germanischen Elemente in der Französischen und provenzalischen Sprache,* von Dr Emil Mackel, 1887, 200 pp. — Travail très-important, qui complète heureusement, en ce qui concerne les deux langues romanes de la Gaule, les chapitres de Diez consacrés au même sujet. La liste alphabétique des mots étudiés, avec renvoi aux pages où ils figurent, termine ce volume.

VI. Band, 2. Heft. *Der Bestiaire divin des Guillaume le Clerc,* von Max Friedrich Mann, 1888, 106 pp. — Ce n'est pas une nouvelle édition du *Bestiaire* de Guillaume. M. Mann étudie seulement la vie de cet auteur et les sources de son ouvrage, qu'il compare avec celui de Philippe de Thaün. Travail très-soigné, et qui sera fort utile, non-seulement pour l'étude de nos bestiaires français, mais encore pour celle du *Physiologus* latin, d'où ils dérivent.

Dott Pio Giuseppe Palazzi. *Le poesie inedite di Sordello.* Venezia, tipografia Antonelli, 1887, in-8°, 59 pp. — J'ai reçu cette plaquette, où paraît pour la première fois le *Documentum Honoris* de Sordel, avec une joie d'autant plus grande et une gratitude d'autant plus vive envers l'éditeur, que j'éprouvais depuis plus longtemps le regret de ne pouvoir lire ce poëme. Je ne doute pas, avec M. Palazzi, qu'il ne faille l'identifier avec le *Thesaurus Thesaurorum* dont parlent Benvenuto da Imola, Buonamente Aliprando et d'autres, et qui avait donné à

Dante une si haute idée du poëte de Mantoue. C'est incontestablement, du reste, de tous les *enseignements* provençaux que nous possédons le plus remarquable à tous égards, surtout par l'élévation de la pensée et le caractère original que l'auteur a su lui imprimer. Aussi M. Palazzi a-t-il rendu en le publiant un signalé service aux études médiévales, bien que son édition témoigne de quelque inexpérience. Avant le *Documentum Honoris*, M. Palazzi publie diplomatiquement, d'après le manuscrit de Modène, une chanson inédite et des fragments de trois autres pièces, qu'il croit également inédites. Mais le deuxième et le troisième fragment (p. 19) appartiennent à des compositions bien connues, celui-là au sirventés *Planher voil en Blacas*, celui-ci à la tenson *En Sordel que vos es semblan*.

Die Futurbildung im altfranzösischen, von Johannes Brohan. Greifswald, Julius Abel. 1889. 102 pp. in-8°. — Dissertation pour le doctorat

Fede e superstizione nell' antica poesia francese; saggio di Giuseppe Schiavo (Extrait des *Atti del R. Istitututo Veneto.*) Venezia, 1889. 52 pp , in-8°. — Cet intéressant travail pourrait avoir pour sous-titre *le Diable dans les fabliaux*.

L'Origine du langage expliquée par une nouvelle théorie de l'interjection, par M. Zanardelli (Extrait du *Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*). 1889. 20 pp. in-8°.

Laut und Formenlehre des Livre d'Ananchet, von Max Bruns. Halberstadt, 1889. 66 pp., in-8°. — Dissertation pour le doctorat. Le « Livre d'Ananchet », dont M. Mussafia, qui le premier l'avait fait connaître, doit publier une édition (voy. *Romania*, XII, 527), est une traduction partielle du *Tractatus amoris* d'André le Chapelain. Avant d'en étudier la langue, ce qui est l'objet spécial de son travail, M. B. consacre quelques pages à la description du ms. et à la comparaison du texte d'Ananchet avec l'original latin.

Di una novella Ariostea e del suo riscontro orientale attraverso ad un nuovo spiraglio, nota di Pio Rajna (Extrait des *Rendi conti della R. Accademie dei Lincei*. Roma, 1889. 10 pp. in-8°. — Mémoire où l'on retrouve l'esprit et l'érudition bien connue de l'auteur. Il s'agit de la nouvelle de Joconde[1].

[1] A propos de l'amant de la reine Fiammetta, « che andava col culo innel catino » (p. 270), je note ici en passant un *fait divers* que j'ai lu il y a un an environ, dans le *Rappel*. Il s'agissait aussi d'un cul-de-jatte, mendiant, celui-là, à la porte d'une église, et dont une grande dame avait fait son amant. L'auteur de l'article se fondait sur ce fait, certain, paraît-il, pour montrer que le personnage de Joziane, dans l'*Homme qui rit*, n'est pas aussi invraisemblable qu'il avait pu le paraître.

Mœurs populaires de la Flandre française, par Desrousseaux, auteur des *Chansons et Pasquilles lilloises*. Lille, L. Quarré, 1889. 2 vol. petit in-8°, 306 et 368 pp.— Ouvrage intéressant, qui sera bien venu auprès des folk-loristes.

Lo Gayter del Llobregat. Poesias de D. Joaquim Rubió y Ors. Edició poliglota. Volum Primer (1839-1841). Barcelona, 1888. — Tous nos lecteurs connaissent le beau recueil de poésies dont nous venons de transcrire le titre et savent la place éminente qu'occupe don Rubió y Ors parmi les maîtres de la renaissance catalane. Cette nouvelle édition, dans laquelle toutes les pièces sont accompagnées de traductions en une langue étrangère, signées souvent de noms illustres, a été faite en commémoration du cinquantième anniversaire de la publication de la première des poésies qui composent le recueil, et dédiée pieusement par l'auteur à la Catalogne. Le volume que nous annonçons doit être suivi de deux autres, qui, nous l'espérons, ne tarderont pas à paraître.

Christian von Troyes Cligès. Textausgabe mit Einleitung und Glossar, herausgg. von W. Foerster. Halle a. s., Verlag von Max Niemeyer. 1889, XXII-216 pp. petit in-8°. — Ce volume est le premier d'une nouvelle *bibliothèque romane*, publiée par l'éditeur Max Niemeyer sous la direction de M. W. Foerster, et qui comprendra, outre les œuvres de Chrétien de Troyes, dans le même texte que celui de l'édition in-8°, mais allégées de l'appareil critique et pourvues de glossaires, divers autres ouvrages, dont plusieurs avaient été annoncés comme devant paraître chez MM. Henninger frères, dans l'*Altfranzösische Bibliothek* que M. Foerster y dirigeait, et qui sera d'ailleurs continuée.

Candidature Auguste Thumin, de Marseille, comme membre régional de l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix. Compte rendu (1889), 36 pp. in-8°. — Rapport de F. Vidal; allocution et poésies du récipiendaire; le tout, sauf une pièce, en provençal.

Lingua e città internazionali, par Alberto Rovere. Casale, 1889, 22 pp. in-8°.— La langue et la ville que M. le capitaine Rovere voudrait voir devenir langue et cité internationales sont, d'une part, le provençal; de l'autre, Monaco. L'idée est ingénieuse et séduisante, et mériterait de faire son chemin. Mais je crains bien qu'elle n'échoue devant l'indifférence et la prévention.

Uno pugna de prouverbes doufinens e de coumparasous des Trièvas, par M. G. Guichard, membre correspondant de l'Académie delphinale. Grenoble, 1889; 46 pp. in-8°.— Intéressant recueil de proverbes dauphinois.

Ugène Plauchud. *Ou Cagnard.* Fourcóuquié, F. Bruneau, 1889; in-

8° carré, XVI-278 pages. — Charmantes poésies et spirituels récits en prose, qui ne seront pas moins bien accueillis des linguistes que des félibres. Ce sont de vrais textes de langue pour l'étude du parler alpin. N'oublions pas de signaler l'avant-propos et la post-face, signés, celle-ci, A. de Gagnaud, et, le premier, abbé A. Richaud. Tous les lecteurs d'*Ou Cagnard* s'associeront aux éloges accordés à M. Plauchud par ces plumes autorisées.

Johan Urban Jarnik. — *Neuer vollständiger Index zu Diez etymologischen Wörterbuche der romanischen Sprachen.* Heilbronn, Gebr. Henninger, 1889; in-8°, X-284 pp. à deux colonnes.— Cette nouvelle édition d'un livre fort apprécié, et indispensable à quiconque a besoin de recourir souvent au dictionnaire étymologique de Diez, offre de plus que la première une suite de tables alphabétiques où sont relevés les mots non romans (latins, grecs, celtiques, allemands, arabes, etc.) cités dans le dictionnaire. C'est un nouveau service dont tout le monde saura gré à M. Jarnik.

Suggestions philologiques. (Le nom de lieu *Folie*), *l'audition colorée,* par M. Hippolyte Boyer, archiviste du Cher. Bourges, imprimerie Sire, 48 pp. in-8°.

C. C.

CHRONIQUE

A peine la *Société des Langues romanes* venait-elle de perdre, en la personne de notre regretté confrère Ernest Hamelin, l'imprimeur et le gérant de la *Revue,* qu'elle avait à déplorer la mort de Charles Leclerc, associé de l'importante maison de librairie qui a, depuis quinze ans, le dépôt exclusif de ses publications.

Nous ne connaissions pas Charles Leclerc personnellement ; mais les qualités que révélait sa correspondance nous l'avaient rendu sympathique, et nous entretenions avec lui les meilleures relations. C'était un esprit éclairé et entreprenant, et qui plaçait son idéal plus haut que le commun de ses confrères. Il ne négligeait pas ses intérêts matériels ; mais il ambitionnait aussi d'attacher son nom à de belles et et utiles publications, telle que cette *Bibliothèque des littératures populaires,* qu'il avait fondée et qui était arrivée au moment de sa mort à son vingt-huitième volume.

* *

Nos lecteurs trouveront encartés dans ce numéro deux suppléments à la *Revue,* que nous recommandons tout particulièrement à leur attention: le prospectus des *Reliques scientifiques* d'Arsène Darmesteter,

accompagné d'un bulletin de souscription ; celui d'un beau volume que dédie au souvenir de Théodore Aubanel la piété de sa famille, et dont un de nos confrères rendra compte ici prochainement.

***

La présente année 1889 a vu naître, dès son premier mois, trois revues nouvelles auxquelles nous souhaitons cordialement la bienvenue :

Les Annales du Midi, revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale, publiée sous les auspices du Conseil général des Facultés de Toulouse, par Antoine Thomas, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse. On s'abonne à Toulouse, chez Ed. Privat, libraire-éditeur. Il paraît quatre numéros par an (en janvier, avril, septembre, décembre). Prix de l'abonnement: 12 fr. par an.

L'Avens literari artistich cientifich, revista mensual illustrada ; Barcelona, Boters, 16. Il paraît un numéro tous les mois, dans lequel sont encartés des suppléments qui, brochés à part, formeront à la fin de l'année un ou deux volumes. Prix de l'abonnement pour l'étranger : 7 fr. par an.

La *Revista catalana* (Barcelona, 220, gran via), dirigée par le savant ecclésiastique don Jaume Collell, et qui paraît aussi tous les mois. Prix de l'abonnement pour l'étranger : 15 fr. par an. Comme l'*Avens*, la *Revista* publie des suppléments destinés à être brochés à part.

***

M Petit de Julleville a été nommé professeur de langue et de littérature françaises du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris, en remplacement d'Arsène Darmesteter, et M. Antoine Thomas a été en même temps chargé d'un cours complémentaire de philologie romane à la même Faculté.

***

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer la publication prochaine d'une édition complète des œuvres de Cortète de Prades, le poëte le plus distingué que la langue d'oc, après Goudelin, puisse citer, dans le long intervalle qui sépare les troubadours des félibres. On souscrit dès à présent chez MM. Bonnet et fils, imprimeurs à Agen. Le prix de l'exemplaire est de 4 fr. C'est M. Charles Ratier, membre de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen, qui donne ses soins à cette édition.

***

A l'occasion de l'exposition de Barcelone, la maison de librairie veuve Pujal et fils a publié une *Guia de Barcelona,* rédigée à la fois en catalan, en castillan et en français, et qui sera très-utile en tout temps, grâce à l'abondance des renseignements qui s'y trouvent. Ce volume, de 136 pages à trois colonnes, qu'accompagnent un plan de l'exposition et un plan de Barcelone, est en vente à Montpellier à la librairie Calas. Prix : 1 fr.

***

Premieros flous de ma culido. Tel est le titre d'une plaquette que M. Rodolphe Martin, de Ganges, a publiée chez MM. Hamelin frères.

On y lira avec intérêt, entre autres compositions de genres variés, la pièce sur Fabre d'Olivet, qui a valu à l'auteur une médaille de vermeil au concours de Ganges[1].

***

Sous le titre de *Antologia prowansalska*, M. Edward Porembowicz a publié à Varsovie un choix de poésies provençales des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, traduites par lui en vers polonais, qui forme un volume petit in-8° de 222 pages. Cet ouvrage, dont nous avons le regret de ne pouvoir apprécier le mérite, est dédié à M. Camille Chabaneau. Il a été composé, en majeure partie du moins, à Montpellier, où M. Porembowicz a suivi pendant un an le cours de philologie romane.

***

Vient de paraître :

« Le patois comparé des divers cantons du département de l'Isère, dans une fable de Lafontaine : « Le Loup et l'Agneau », traduite en prose et en patois par divers auteurs, recueilli et publié par M. Alexandre Gratier. »

Cette curieuse brochure permettra d'établir une juste comparaison entre les divers patois du département de l'Isère. C'est le premier travail de ce genre, et nous le recommandons à nos lecteurs.

NOTA. — Le tirage de cette brochure, orné d'une photogravure, étant limité, les personnes qui désirent la recevoir sont priées d'envoyer leur demande à la librairie Gratier, à Grenoble. Joindre huit timbres-poste de 0,15 centimes pour la recevoir franco.

Quelques exemplaires sur papier de Hollande sont réservés aux souscripteurs. Prix, franco : 3 francs.

***

La *Revue des patois*, en commençant sa troisième année, change son titre en celui de *Revue philologique française et provençale*. Voici le sommaire du 1er fascicule :

A nos lecteurs.— L. Clédat : les groupes de consonnes et la voyelle d'appui dans les mots français d'origine latine. — J. Fleury : de deux sons communs au haguais et aux langues slaves. — E. Philippon : le patois de Saint-Genies-les-Ollières et le Dialecte lyonnais (*suite*). — L. C. CORRECTION : Joinville, § 209. — M. Rivière : Patois de Saint-Maurice-de-l'Exil. — Mélanges (L. C. : les groupes de consonnes ; chail = calculum ; noms de nombre cardinaux employés pour les ordinaux ; aberdre). — Comptes rendus sommaires et notices bibliographiques. — Chronique.

[1] Remarquons en passant que dans l'énumération qui a été faite, à l'occasion de ce concours, des illustrations littéraires de Ganges, on a oublié la plus ancienne, le troubadour Arnaut Peire *d'Aig uige*, de qui nous possédons une chanson.

Le Gérant responsable : E. HAMELIN.

MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI. — HAMELIN FRÈRES.

APPUNTI DAI MSS. PROVENZALI VATICANI

I sigg[i] Kehrli e Gauchat han trascritto per intiero il codice Vaticano provenzale 3207 (H) e il Monaci ha presentata la loro copia all'Accademia dei Lincei, che la pubblicherà tra i suoi Atti. Così, un altro dei mss. provenzali Vaticani sarà a disposizione degli studiosi in edizione diplomatica. In attesa di essa, io ho pensato di pubblicare sul prezioso ms. alcune note che potranno illustrare in qualche punto l'edizione diplomatica e che io avevo già pronte da quando, altra volta, ebbi ad occuparmi del codice.

E incominciando dalle esteriorità di esso, è in primo luogo da rettificare le asserzioni del Grüzmacher e del Bartsch [1] circa il numero dei fogli. La numerazione in cifre arabiche apposta nel sec. XVI ne conta 61; ma in realtà sono 62 perchè il foglio 34 si ripete due volte. Inoltre, mi pare di poter determinare (cosa a cui alludevo in una nota ad un mio breve articolo di qualche anno fa)[2] quale fosse in origine la mole del ms. nel quale d'accordo il Grüzmacher[3], il Bartsch[4], il Mussafia[5] riconobbero lacune. Il ms. stesso ci offre i dati per una tale ricostituzione, poichè in esso son numerati da mano antica (una delle mani certo che scrissero il testo) in numeri romani tutti i quaderni di cui si compone[6]. Ora, i primi tre quaderni (I-III

[1] Il primo, *Arch.* XXXIV, 385, lo fece di 60 carte, il secondo, *Grundriss* 28, di 61.

[2] V. *Giorn. Stor. della Lett. It.* IX, 240, n. 3.

[3] *Loc. cit.* — [4] *Iahrb.* XI, 23-24. — [5] *Ueber die provenzalischen Liederhandschriften des G. M. Barbieri*, nei *Rendiconti dell' Academia di Vienna, Cl. filos.-stor.*, vol. LXIV, p. 251.

[6] In fronte alla prima carta è la designazione: *primus quaternus*, la quale ci assicura che il ms. fu messo insieme con tutti quaderni.

= ff. 1-24) sono completi. La prima lacuna si presenta nel quarto quaderno che conta solo 5 carte. In esso le prime 4 carte vanno regolarmente: però sul f. 28vo non sono scritte che le tre righe finali della canz. di Gui d'Uisel *Ades on plus*, e il resto è tutto bianco: ciò che potrebbe metterci nel dubbio che tra il f. 28 e il 29 sian venute a mancare le tre carte; ma quella che é ora la quinta ed ultima carta di questo quaderno (29 nella numerazione recente) si chiude con un senso compiuto e colla quarta colonna completamente bianca, nè ci dà il testimonio del quaderno seguente: è possibile quindi che la lacuna sia tra il f. 29 e il 30 e che quello fosse originariamente il posto delle re carte perdute. Il quaderno V (ff. 30-36, inclusovi il 34 *bis*) è completo. Nel VI (ff. 37-42) mancano due carte; una tra ff. 39 e 40, una, che doveva esser l'ultima, tra ff. 42 e 43. Dei tre quaderni VII-IX restano appena otto carte (ff. 43-50). La prima (f. 43) é la prima del quaderno VII: segue poi interruzione, e non si sa se il foglio seguente, 44, sia del VII o dell' VIII quaderno; nuova interruzione quindi tra il 44 e il 45; dal 45 si va regolarmente fino al 49 incluso, dopo del quale si osserva nuova lacuna: il 50 é l'ultimo del IX, come dimostra il testimonio a piè di pagina. Nel quaderno X (ff. 51-57) manca una carta tra ff. 56 e 57, cioè la penultima del quaderno. Del quaderno XI (ff. 58-61) rimangono solo quattro carte: e poichè l'interruzione appare tra i ff. 59 e 60, è là che mancano le 4 carte. A f. 61, l'ultima del ms., la colonna C è bianca a metá, la colonna D per intiero. Nulla dunque di più probabile che appunto lì finisse originariamente il codice, al quale delle 88 carte originarie ben 26 mancano oggigiorno.

Ma nonostante questa ricostituzione che apparirà a tutti decisiva, si è sempre obbligati a concludere col Mussafia che il *Libro slegato* citato del Barbieri dovè essere semplicemente un estratto di H: chè anche rappresentandosi l'antica intiera numerazione dei fogli del codice H, essa mal si accorderebbe colle citazioni del Barbieri. Il quale pure, ad ogni modo, ebbe per le mani questo codice (e ne cavò estratti), come provò coi suoi minuti raffronti il Mussafia [1] e come poi ebbi a riconfermare anch'io in quella mia breve communicazione surricor-

[1] *Op. cit.* pp. 240-51.

data al *Giornale Storico*[1]. In essa io ebbi a notare che la chiosa dalla quale il Barbieri ricavò la notizia che « Bertran de Born e Arnaldo Daniello furon così amici, che insieme si chiamavano l'un l'altro *Dezirat* » si trovava tra le note di cui il compilatore della maggior parte di H aveva quà e là corredato il testo. Ora, nel primo quaderno[2] del cod. Barb. XLVI, 29, in sul margine al f. 3 si legge il passo: « Chiusa d'una sestina d'Arnaldo Daniello

Arnautz tramet son chantar d'ongla e doncle
Ab grat de leis, que de sa veria larma
An Dezirat, cab pretz dinz cambra intra. »

e in margine è pure il rinvio alla antica glossa in questi termini: « In mostrare che Beltram dal Bornio et Arnaldo furono così amici che si chiamavano l'un l'altro *Dezirat.* »

E a f. 1.: « Prima stantia duna canzone de Pier d'Alvernia:

Cui bon verso agradauzire ecc.... »

a cui si riferisce la nota marginale: « In prouare che i Prouenzali hanno usati (*sic*) queste due uoci *son* et *motz* cioè suono et motto in uece di questa sola uoce: *Rima.* »

E ancora ivi: « Chiusa d'una Canz. d'Arnaldo Daniello:

Ieu soi Arnautz camas laura »

colla nota: « In prouare ciò che si conta dell'amore d'alcuni rimatori come di causa dell'inalzamento della Rima. » E a lato alla traduzione italiana di quella stessa stanza: « et percio fu creduto che egli mai ottennesse alcun piacere in diritto d'amore. »

Noi abbiamo dunque in questi primi fogli del cod. Barberiniano (b^1) non solo una raccolta dei passi citati nell'opera del Barbieri e la relativa traduzione, ma anche alcune tra le conclusioni che da questi passi egli poi tirava. Ciò proverebbe, se realmente b^1 ci rappresentasse il materiale che dai mss. del

[1] P. 244.— [2] Voglio intendere i primi 8 fogli (non 6 come dissero il Bartsch, *Grundriss*, 30, e il Mussafia, *op. cit.* 209) che furono disordinatamente allegati a quel codice e dei quali i primi 6 vanno riordinati come additava il Mussafia, facendovi poi seguire gli altri due (7 ed 8) che, a caso, han conservato il loro posto genuino.

Barbieri raccolse il Plá od altri dietro sua commissione per l'allestimento dell' edizione [1], che gli editori del libro del Barbieri non si limitarono a raccogliere e tradurre i passi provenzali citati dal Barbieri, ma a modo loro li coordinarono, riassumendo e rifacendo le conclusioni essenziali dell'autore. Ma il fatto è che non è da riconoscere in quei fogli nè la scrittura del Plá, della quale abbiamo un saggio più che abbondante nell'altro codice Barberiniano XLV, 59, nè di alcun altro suo contemporaneo. Poichè il Bartsch s'ingannò di sicuro aggiudicando al sec. XVIII [2] quella scrittura che rimonta certamente ai principii del sec. XVII e fors'anco alla fine del sec. XVI [3]. Non oserei davvero affermare si tratti d'un autografo del Barbieri, nè saprei pel momento mettere innanzi alcun altro nome: mi limito semplicemente a porre la questione, lasciando ad altri di cercarne e trovarne la soluzione.

E poichè al Barbieri non avremo occasione di tornare, rispondo qui ad un quesito mosso dal Mussafia, e rimesso ultimamente sul tappeto dallo Schultz. Il primo (*Ueber die prov. Liederhandschriften des G. M. Barbieri*, p. 244) osservava chè i versi *Lombard volgr'eu esser per na Lombarda, Qu' Alamanda nom platz tan ni Guiscarda*, citati dal Barbieri, si ritrovavano in Raynouard, V, 239, sotto il nome di *Jordan* e il primo di essi sotto il medesimo nome anche in Bartsch, *Verzeichniss*, 271, 1; e si domandava: « Woher dieser Name Jordan hervorgetreten sein mag? » (p. 245). Lo Schultz (*Die Provenzalischen Dichterinnen*, p. 10) suppone che avesse avuto luogo nella razos riguardante Lombarda una *Zwischenstellung* dei vv. *Seigner Jordan se vos lais Alamagna*, ecc..... che egli ha pel primo stampati. Or questi versi si trovano in H dati dopo la cobla di Arnautz Bernartz, *Lombartz volgr'eu esser* ecc..., come continuazione di essa: e certo il Raynouard credette formassero

[1] Cf. Mussafia, *op. cit.* p. 210.

[2] *Lbrh.* XI, 32, e *Grundr.* 30. — [3] Euna scrittura calligrafica, senza traccia d'abbreviazioni, in cui però la forma di alcune lettere come le maiuscole *D P Q* e di alcuni gruppi come il *tz* finale esclude la possibilità della modernità attribuitale. Consimili scritture, che facilmente ingannino lo studioso, si trovano frequenti tra gli eruditi italiani del sec XVI. E li per provarlo il Colocci che tra le sue varie maniere di scrivere ne ha una ed è probabilmente la sua prima che nessuno a prima vista direbbe d'un cinquecentista.

la seconda stanza d'una tenzone tra *Jordan* e un supposto *Lombards*. A questi versi segue la razos della risposta di Na Lombarda e quindi poi i vv. *Nom volgr' aver,* che furono stampati dal Raynouard, V, 250, e riprodotti poi di la' in Mahn, *W.*, III, 344, e ripubblicati più recentemente dallo Chabaneau (*Biographies des troubadours*, 72). Lo Schultz finalmente li riportò a p. 22, ma diffidando della loro autenticità a p. 10, poiché si teneva sicuro che non fossero in H e non sapeva quindi dire donde fossero stati introdotti nell' apografo di H, utilizzato dal Raynouard. Or sarebbe anche da vedere se i versi che seguono in H alle due stanze *Lombartz* e *Nom volgr' aver* e che non furono accettati nel testo da nessun editore, non sian lì a loro posto. Io credo di sì: primo, perché da una tal fusione non solo risulta regolare la struttura interna di ciascun componimento, ma anche una perfetta simmetria di schema metrico tra i due, che verrebbero così a costituire una proposta di Bernartz colla relativa risposta di Lombarda; secondo, perchè se i dui componimenti così ricostituiti ci danno, considerati da sè, un senso un pò oscuro, considerati poi l'uno di fronte all' altro s'illustrano a vicenda, in modo che dal tutto insieme venga fuori un senso abbastanza chiaro e continuato: chè ritendendoli come indipendenti l'uno dall'altro, nella prima stanza della risposta di Na Lombarda non potrebbero avere alcun significato i versi *Ses cuberta selada El mirail on miraz,* i quali vanno riportati appunto alla seconda cobla di Bernart: *Seigner Jordan*, ecc..; in terzo luogo finalmente, perché nella razos che precede i vv. *Nom volgr'aver* ecc. è detto esplicitamente « mandet le (*sic*) aquestas coblas » dove il plurale significa chiaramente che Lombarda rispose con piú d'una cobla ad Arnautz che piú d'una cobla le aveva indirizzato: « e fez aquestas coblas d'ela (cod. *dele*) e mandet le (*sic*) ad esa (*sic*).»

Perché ognuno giudichi da sè, fo seguire qui il testo dell' intera tenzone, avvertendo che conservo al possibile l'ortografia del codice:

[L]ombard[s] volgr' eu esser per na Lonbarda,
Q'Alamanda no m plaz tan ni Giscarda,

1. eser.

Car ab sos oillz plaisenz tan jen mi garda,
Qe par qe m don s'amor, mas trop me tarda,
Qar bel veser
E mon plaiser
Ten e bel ris en garda
C'om nuls nol pod mover.

Segner Jordan, se vos lais Alamagna
Fransa e Piteus, Normandia e Bretagna,
Be me devez laissar senes mesclagna
Lonbardia Liverno e Lomagna;
E, si m valez,
Eu per un dez
Valdreus ab leis qe s stragna
De tot[s los] avol[s] prez.

Mirail[s] de pres
Conort avez
Ges per villa no s fragna
L'amor en qe m tenez.

Nom volgr' aver per Bernard na Bernada
E per n'Arnaut n'Arnauda apellada
E grans merses, seigner, car vos agrada
C'ab tal[s] doas domnas m'aves nomnada.
Voil que m digatz
Cal[s] mais vos plaz
Ses cuberta selada
E l mirail on miraz.

Car lo mirailz e no veser descorda
Tan mon acord c'ab pauc no l desacorda;
Mas can record so qel meus noms recorda
En bon acord totz mos pensars s'acorda,
Mas del cor pes,
On l'aves mes,

3. oillz. — 8. com nols. La correzione in *nuls*, così posposto a *om* mi è un po' ostica; ma non ho saputo trovar di meglio. — 10 Bertagna. — 11. laisar. — 16. des. — 21. Bernarda. — 32. mõs. —

Qe sa maiso ni borda
No vei qe lui taisses.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Non sosterrei in vero che se ne cavi un senso chiaro lampante, ma certo tale ad ogni modo che ci convinca aversi qui a fare collo scambio di coblas a cui alludono le razos. E quel che i due amanti abbian voluto dirsi mi proverò ad esporre qui con una versione fedele per quanto si possa, data la corruzione e la conseguente oscurità del testo. « Lombardo io vorrei essere per amor di madonna Lombarda, chè nè Alamanda nè Guiscarda mi piacciono altrettanto : poichè essa coi suoi occhj piacenti tanto gentilmente mi guarda, che par sia lì per accordarmi il suo amore : ma troppo essa mi tarda [1], chè la sua bella vista (?) e il piacer mio [cioè il piacere che di lei potrei avere] e il suo bel riso essa gelosamente custodisce [alla lettera : tiene in guardia], così che nessun uomo al mondo possa da lei rimoverli [alla lettera : rimoverlo, riferito solo a riso]. Signor Giordano [2], se vi lascio Alemagna, Francia e Poitou, Normandia e Bretagna, ben dovete lasciare a me. senza contese, Lombardia, Livernon [3] e Lomagna, e se mi aiu-

36. taises. Segue nelcodice spazio bianco, lasciato per quattro versi giusti: era destinato certamente per la tornada di Na Lombarda corrispondente a quella di En Bernartz: *Mirails de pres,* ecc.

[1] Cfr. la razos: « et estet [Arnautz] con ella de grant demestegesa et inquert la d'amor.....» Ma pare che Lombarda fosse sorda alle sue *richieste,* sicchè, conclude la razos: « .... fez aquestas coblas d'ela e mandet las ad ela al seu alberg e pois montet a caval ses la vezer, e si s'en anet in soa terra. »

[2] Che personaggio è questo Giordano? Non saprei davvero dire: ma qui Arnaut gli s'indirizza, dicendogli che gli lascia Alamagna ecc, purchè non gli tocchi Lombardia ecc. E non v' ha dubbio che *Alamagna* e *Lombardia* alludono qui ai nomi di persona *Alamanda* e *Lombarda,* di cui è questione nella stanza precedente. Gli altri nomi geografici son lì, tanto per una coda al grazioso bisticcio.

[3] Un villaggio di questo nome esiste ancor oggi nel dipartimento del Lot, e dei due finitimi dipartimenti del Gers e di Tarn-et-Garonne fa parte il territorio che costituì l'antico viscontado di Lomagna. È curioso notare che in un componimento pessimamente pubblicato dal Pfaff nel vol. IV 233 dei *Werke*

tate, io vi aiuterò il dieci per l'uno presso colei che si tien lontana da tutte le cattive qualità. Specchio di virtù [qui si rivolge di nuovo a Lombarda] abbiate costanza sì che per causa di alcun villano [un geloso, al solito?] non vi venga meno l'amore in che mi tenete. »

« Bernarda io vorrei aver nome per amor di Bernardo, e per messer Arnaldo vorrei esser nomata donn'Arnalda. E grandi grazie a voi, signore, poichè vi piacque nominarmi accanto a tali due donne [1]. Or voglio che mi diciate apertamente chi più vi appar piacente nello specchio in cui voi dite di guardare. Chè *specchio* e *non vedere* son cose que non van d'accordo [e qui mi dispenso dal riprodurre in italiano il vuoto bisticcio di parole] ..... ma dogliavi del [vostro] cuore, da voi posto in cattivo loco; chè non veggo che abbiate scelto per lui un conveniente ricovero [e qui par che alluda all' amore posto da Arnaldo in alcuna di quelle altre donne nominate] [2].

Per ciò che riguarda il contenuto del ms. mi pare accettabile la ripartizione notata dal Gröber in due sezioni [3] : 1-42, 43-62; nella prima delle quali sarebbe anche possibile la ripartizione in due sotto sezioni 1-18ro, 18vo-42vo : ma tra queste due non vi è davvero una così netta distinzione come tra le due parti principali. Difatto, i ff. 1-42 sono tutti scritti da una sola mano [4], e la seconda scrittura non vi compare che qua e

pi Mahn, tra le poesie di G. Riquier, si ha il principio : « *Senh'en Jorda, sieus manda Liuernos A si venir e Lautresc en un dia...* » Che si tratti del nostro *Jordan* non è nemmen da pensare : ma che Livernos sia la stessa località accennata da Arnaut è provato dall'esser essa qui messa insieme a Lautrec, antico visconlado nel territorio dell'odierno dipartimente del Tarn.

[1] Sarà ironia ? È probabile, chè l'esser Alamanda e Guiscarda nominate accanto a Na Lombarda senza il titolo di *donna*, farebbe sospettare si trattasse di due donne di non alta condizione: sicchè Lombarda ringrazierebbe ironicamente di esser stata messa alla pari con loro.

[2] Circa i dati storici di questo componimento, non c'è da circoscrivere che quello cronologico. Arnaut Bernard succedette al fratello nella contea di Armagnac e Fezensac solo nel 1219. E poichè la razos che precede le prime due stanze ce lo da semplicemente come « fraire del comte d'Armaiac », il componimento è certo anteriore al 1219.

[3] *Romanische Studien* II, 401-3.

[4] Delle due scritture che si distinguono nel codice dissi qualche cosa nel già citato articolo sul *Giorn. Stor.*, p. 242.

là per notare qualche rubrica o riempire qualche lacuna lasciata dalla prima mano. Pare ad ogni modo che il copista abbia da principio avuto dinanzi agli occhj una o più raccolte contenenti solo canzoni: e che poi glie ne siano pervenute nelle mani di quelle che degli stessi poeti da lui inseriti nei primi fogli (1-18) e di altri ancora davano non solo canzoni, ma sirventesi e biografie. E gli parve come un dovere rimettere di nuovo innanzi i nomi di poeti, già rappresentati nei ff. 1-18, aggiungendo di essi nuovi componimenti e le biografie: ciò che ebbe luogo per Raimon de Miraval, Peire Vidal, Guillem de Cabestaing. Ma che anche nella compilazione di questa seconda sezione egli non avesse dinanzi a sè una raccolta già regolarmente redatta, sibbene fonti diverse di cui l'una completava l'altra, lo prova p. es. il fatto che a f. 29ro dopo la canzone di Elias Fonsalada segue dello stesso una breve notizia biografica: e una chiamata messa in cima alla canzone e alla notizia viene a significarci che lo scrittore voleva si considerasse la biografia come sovrapposta alla canzone. Sovrapposizione che egli stesso avrebbe fatta se l'avesse trovata nel suo esemplare: mentre è chiaro che due fonti diverse gli servirono per la poesia e la biografia.

All'epoca in cui il canzoniere H fu compilato (non certo prima della fine del sec. XIII) vi dovevano esser già un buon numero di raccolte ordinate e complete, contenenti la massima parte dei poeti provenzali. E invero, la prima parte del codice estense (D) era già stata redatta nel 1254: e la seconda parte, che risale alla stessa data, ci appare come un estratto di una grande raccolta ancora più antica, che era già stata composta ai tempi di Alberico da Romano[1]. Ma il grande canzoniere estense, che fortunatamente è pervenuto a noi, e quello di Alberico, da cui fu estratta una parte del primo, bisogna considerarli come compilazioni di lusso eseguite per ordine di principi ai quali non doveva esser difficile, per tante ragioni, raccogliere il materiale necessario ed affidarlo poi a persone che di simili lavori di compilazione facessero professione. Mentre il compilatore del cod. H non fu un mestierante, sibbene un vero studioso che qua e là, ad intervalli, andò raccogliendo il

[1] V. Mussafia, *Del codice estense*, pp. 347 e 422.

materiale. Lo prova anzitutto la esteriorità meschina del codice, che non ha nemmen l'idea dell' eleganza e del lusso di raccolte quali ADFIKR; secondariamente la maniera stessa della scrittura; in terzo luogo l'incertezza che si rivela, per dir così, nel processo della compilazione e che prova l'insufficienza delle singole fonti; in ultimo l'abbondanza e la qualità delle note che, della mano stessa del compilatore, corredano qua e là il testo. Della validità del primo argomento si convincerà chiunque abbia avuto sott' occhj anche per un sol momento il codice; quanto al secondo, io lo trattai nell' articolo già più volteeitato[1]: la scrittura di questo codice non è scrittura d'a manuense; quanto agli ultimi due ho qui qualche cosada aggiungere.

Così in H^1 (ff. 1-18) come in H^2 (ff. 18vo-42vo) il compilatore, quando si accorgeva di avere a fare con un componimento incompleto, lasciava qua e là degli spazii bianchi, dove si riserbava di scrivere quel che mancava, allorchè glie se ne fosse presentata la possibilità[2]. Alcune di queste lacune furono colmate dalla stessa mano, altre da una seconda mano che non è sensibilmente posteriore: altre rimasero. Si dà poi anche il caso che il compilatore non s'accorse della mancanza e non lasciò quindi lo spazio: così che l'aggiunta venne poi fatta sui margini. Così, a f. 7vo dopo la sesta stanza della canzone di P. Vidal *Nuills homs*, nello spazio bianco lasciato appositamente dalla prima mano la seconda ha inserito la stanza *Gentils cons de Piteus*. A f. 25ro, della canzone *Tan mi platz* la prima mano scrisse per intiero solo le prime 5 stanze, e i primi versi della 6ª che egli credette forse costituissero la *tornada*: più tardi in margine completò la stanza monca e aggiunse la tornada. A f. 34vo, in fine della 6ª stanza della canzone d'Uc Bruneng *Puois l'adreigz* è un rinvio a cui rispondono nel margine inferiore della pagina la stanza *Deus salu Rodes* e la tornada *Seigner Guillelm* ecc. L'aggiunta è con inchiostro differente. A f. 35ro della canz. di Uc Bruneng che

[1] P. 242. — [2] Non intendo naturalmente di fare di questa precauzione una peculiarità del compilatore di H. Chè di essa son tracce in altri canzonieri, in Q, in V e, per non allungar troppo la lista, anche in A, dove alla fine d'o-gni canzone sprovvista della tornada è lasciato lo spazio bianco sufficiente a contenerla.

incomincia *Aram nafron* son date le 5 stanze: 1ª *Aram nafron;* 2ª *Qant amors;* 3ª *E doncs;* 4ª *Q' eras no;* 5ª *Bem deurian.* In fondo alla 4ª è una chiamata, a cui risponde nel margine superiore la stanza *Qil sap tan gen,* e in fondo alla 5ª altra chiamata che ci rimanda, in margine, alla stanza : *Qan sa gran beutat remir.* Anche queste aggiunte sono con inchiostro diverso da quello del testo, ma identico a quello della aggiunta che abbiam vista a f. 34ᵛº. Segno dunque che il compilatore fece contemporaneamente le due aggiunte, trovandosi tra le mani una fonte migliore per le poesie del Bruneng che non la prima di cui si era servito. A f. 38ᵛº è la canz. di G. de Borneil che incomincia *Tot so anet,* in cui le stanze sono : 1ª *Tot so;* 2ª *Va qe fort bon ;* 3ª *Torna zai:* 4ª *Dics tu ;* 5ª *Mas ges.* Una chiamata in fine della 1ª ci rimanda in fondo alla pagina, dove si legge la stanza : *E tu qe lan portaras Sit uas tarzan* ecc. A f. 41ᵛº dopo cinque stanze della canz. di A. Daniello *Pois Raimons* fu lasciato bianco un po' di spazio, dove la seconda mano cacciò la *tornada.*

Quanto al commento marginale che accompagna qua e là il testo, esso fu pubblicato in massima parte dal sigr Pakscher [1] e da me[2]: verrà poi ristampato per intiero a lato al testo nella edizione dei sigg[i] Kerhrli e Gauchat. Il più delle volte si tratta di note illustrative, le quali, per quanto poco valore voglia o possa loro attribuire la critica moderna, sono ad ogni modo tali da farci supporre necessariamente che l'autore avesse molta pratica di provenzale. Il commento, quando non è in lingua latina, ci dà una meschianza di provenzale e di forme dialettali dell' Alta Italia : sicchè potrebbe anche esser lecito sospettare che il commentatore fosse un provenzale, il quale vivendo in Italia e volendo forse rendere le sue note di facile intelligenza anche ad Italiani, intercalasse nel suo linguaggio nativo parole italiane. Ma chi scrisse la maggior parte del testo è certamente anche l'autore del commento : e così abbondanti sono nel testo le tracce di grafia italiana, da poterci ritenere sicuri che il compilatore fu italiano.

Il quale, ripeto, dovè aver molta pratica di provenzale, come provano oltre alle note illustrative, anche altre di genere di-

[1] *Zrf. f. rom. Ph.* X, 448-52. — [2] *Loc. cit.*

verso. A f. 9c a lato al v. *Ia de mon ior nom calgra far un barc* della canzone di Arn. Daniello *Sim fos amors*, egli nota la variante : « Aillors ditz. *Ia per gran ioi nom calgra far embarc.* » E al v. *E' per vos es casutz prez e iouenz* della stessa canz., annota : « *mals astres es qeus te desconoissens* [1]. » E a f. 18b nella canz. del Monges de Ponsibot, *Amors s'a uos* a lato al v. *E ualors eissamen* è notata la variante : « Alias. *E beutatz ab iouen.* » A f. 25a-b dove il testo della canz. di Peire Vidal *Tan mi platz* dà il seguente ordine alle stanze : 1ª *Tan mi platz ;* 2ª *E sapchatz ;* 3ª *Cors dalgatz ;* 4ª *Mielz paiatz ;* 5ª *Ab us datz ;* 6ª *Plus beltatz ;* 7ª *Naudierna en patz*, una nota in fondo alla pagina dà il seguente schema di varianti per l'ordine delle stanze :

Alias
- *Tan mi platz*
- *Sapchatz*
- *Miels paiatz*
- *Plus beltatz*
- *Cors dalgatz*
- *Ab us datz*
- *Naudierna*

Di questa canzone dunque il compilatore di H conobbe tre redazioni : una incompleta, una seconda di cui si servì per completare quella prima ; una terza, che era completa, ma dava un ordine differente alle stanze.

Inoltre, a f. 42b abbiamo, mancante del principio, la canzone di Peire de Bussignac *Pos lo dous temps d'abril* (attribuita in H a Peire de Maensac) la quale fu modellata sulla notissima di Guiraut de Borneil *Leu cansoneta e vil* [2]. E nel margine inferiore della pagina abbiamo la nota : « *Leu cansoneta e uil.* » Infine, prendendoci un' anticipazione su quanto avremo a dire di H[3], noi abbiamo a f. 43a un frammento della canz. di Perdigo *Los mals d'amor*, incominciante dal v. *Eu et amors em d'aital joc espres ;* e che si tratti di un frammento ci avverte la nota a piè di pagina che cita il primo verso della canzone : « *Lo* (sic) *mals damor ai eu de tot apris* [3]. » Ancora : a f. 46a,

[1] Queste due varianti furono discusse dal sig. Pakscher, *op. cit.* 458.

[2] V. *Jahrb.* XI, 22.

[3] Il Bartsch non la avvertì e registrò nel *Grundriss*, 370,6 come principio

in cima alle due coblas *Amic ai de gran ualor*, *Domna met mout*, si legge la nota : « *Aquestas doas coblas porten lor raisons.* » Il copista si riprometteva dunque di cercare in un altro testo le razos delle due coblas, che nel fatto poi non figurano nel codice?

Spesso poi, quando il compilatore trovò mancante un verso nel suo esemplare, notò la mancanza in margine alla copia : così a f. 9c nella canz. di Arnautz Daniel, *Canzo dol mot*, mancando alla 5ª stanza il v. 8°, egli annota : « aici manca us cors. » E similmente al f. 59c, la prima stanza della canz. di Guillem de Calanso *Li mei dezir* manca del v. 7° ; ed è notato : « I cors i faill. »

Ed è perfino notato il caso d'una ripetizione dello stesso componimento. In vero, a f. 58a, là dove incomincia la poesia di Elias Cairels *Amors be m'auez*, è notato « bis » ; e già, nel fatto, si trova innanzi, a f. 34d, dove è notato della stessa mano un altro *bis*.

Dai fatti osservati risulta che il ms. H, per l'intento stesso del suo principale compilatore, ha un' origine del tutto diversa da quella degli altri canzonieri dei sec. XIII e XIV, a noi pervenuti. Si direbbe che per questo lato esso abbia maggiore affinità colle poche raccolte che ci rimangono compilate da studiosi del sec. XV e XVI. E la sua origine stessa ci spiega la singolarità della terza sezione di esso (H[3])[1], la quale, oltre ad avere una speciale importanza per il gran numero di componimenti unici che ci offre [2], ci colpisce anche per il carattere speciale dei componimenti che contiene. Disgraziatamente è anche la parte che nel codice ha subito maggiori perdite!

di componimento il v. *Eu et amors*. Groeber, *loc. cit.* p. 403, rettificò l'errore, sbagliando egli stesso però nel dire che il frammento di H era di una sola stanza. Chè invece esso ci dà le ultime tre stanze.

[1] Anche in questa sezione figurano le due scritture differenti che si riconoscono nelle altre parti del codice. Però l'una delle due, quella che compare più di rado nel codice e che va caratterizzata per corsivo fortemente inclinato a sinistra, figura solo da f. 44b (con a b c d designo le 4 colonne di ciascuna carta) a f. 57b; ricompare poi in moltissime rubriche tra i ff. 44-60, nel componimento di Lantelms *Lanfranc qill uostres* a f. 57 e va finalmente per i ff. 59d-61d.

[2] Cfr. Groeber. *op. cit.* p. 406.

In H^3 noi non ritroviamo i nomi di nessuno tra i più celebri trovatori dell'epoca classica della poesia provenzale. Il nucleo della raccolta è formato da poeti del sec. XIII, di cui alcuni ci son noti solo per H, e se vi ritroviamo componimenti di Bertran d'Alamano e Sordel, non credo sia da concludere col Gröber che le fonti di H^3 furono costituite circa la metà del sec. XIII [1]. Il sistema eclettico che il compilatore seguì nelle prime due sezioni del codice avrà seguito anche nella terza: e non credo che egli si sia servito della medesima fonte per Arnaut de Maruoil, Rambaut de Vaqueiras, Raimon de Miraval, Sordel e Bertran de Lamano, pei quali ultimi egli poteva benissimo avere a sua disposizione delle fonti se non originali, certo assai vicine agli originali.

Per ciò che riguarda il genere dei componimenti, eccettuato qualche caso, noi abbiamo qui delle *coblas* che o sono di quelle che han veramente diritto al nome di *esparsas*, o son tirate da un lungo componimento, o per esser composte di domanda e risposta arieggiano la tenzone. Le razos che accompagnano queste ultime contribuiscono, come osservò già lo Chabaneau [2], a dare un carattere speciale ad H.

Difatto, i mss. che in qualche loro parte sono ravvicinabili a questa parte di H sono P G Q J N R F T f. Il ms. P contiene nei ff. 39v°-52v° delle estese biografie con intercalativi brevi tratti delle poesie dei rispettivi poeti biografati [3]. È da notare *en passant* che se, come ritiene lo Stengel, questa sezione del codice laurenziano ci rappresenta la fine di un ms. che originariamente stava a sè, questo ms. doveva assai probabilmente esser dedicato tutto a biografie di trovatori. Ce lo prova anche il non figurare tra i biografati nessuno dei grandissimi come Guiraut de Borneil e Bernart de Ventadorn, e nessuno degli antichissimi come Guglielm IX di Poitiers e Marcabrun. Sia che il collettore tenesse presente il criterio dell'importanza dei poeti sia che quello della cronologia, la lista dei nomi che risulta da questi fogli è tale che deve apparirci assolutamente come monca. Ma se dell'intiero ms. dobbiamo

[1] *Op. cit.* p. 406.

[2] *Biographies des Troubadours*, 3.

[3] V. *Archiv* XXXIII, 294; XLIX, 54; e L, 241-262; *Jahrb.* XI, 6.

giudicare da quel che ne resta, esso conteneva tutte vere biografie, non *razos*. Chè vere biografie sono i saggi che ci si son conservati; e in verità esse non servono a dar ragione dei componimenti, ma i pochi versi che da questi si citano sono intercalati nelle biografie a confermare quasi con parole del poeta stesso quel che di lui narra il biografo. Le coblas esparsas poi contenute nei ff. 55-66 hanno tutto il carattere epigrammatico-gnomico che è proprio di tal genere di componimenti. G e Q che sono strettamente affini, il primo nei ff. 129-130 [1], il secondo qua e là, inserite da una mano pur del sec. XIV, contengono coblas : 30 il primo, 48 il secondo : di esse 23 son comuni, sicchè è da concludere che i due mss. abbiano avuto come esemplare una stessa raccolta di coblas. Ma tutte hanno il solito carattere di sentenze morali, più o meno usate. Dello stesso genere e anch' esse sfornite di razos sono le 57 contenute in J [2], e quelle inserite a mazzetti negli spazi bianchi di N, il quale ne ha parecchie comuni con G. R contiene 70 coblas esparsas di Bertran Carbonel [3] e 76 di Oliviers d'Arles [4], l'uno e l'altro cultori speciali di questo genere. In F non abbiamo che un vero florilegio, con criteri puramente estetici; di coblas esparsas se ne trovano 4 a ff. 61ro-62ro [5], e non differiscono punto dalle altre accennate. Quanto alla biografia di Bertran de Born, essa è amplissima, come tutti sanno, e delle poesie intercalatevi ben si può ripetere ciò che abbiamo osservato a proposito di P : esse son lì per confermare e illustrare le asserzioni del biografo. In T, tra i ff. 68^a-89^a, dopo tenzoni e qualche canzone è una raccolta di 20 coblas : altre 29 si trovano poi tra i ff. 89^c e 110^c, interpolate qua e là, e d'altra mano. f ce ne dà 17 delle 70 di Carbonel contenute in R, più altre tre sue proprie, pubblicate dal Meyer [6], il quale sentenziò: « *ces coblas esparsas sont des lieux communs de morale.* »

[1] V. *Archiv* XXXII, 399; XXXV, 107-110; *Iahrb.* XI, 2; *Rom. Stud.* 652-654. — [2] V. *Archiv* XXXIII, 412-420; *Iahrb.* XI, 2; *Rom. St.* — [3] Pubblicate nei *Denkmaeler* del Bartsch, 5-26. — [4] Pubblicate ib. 26-50. — [5] Pubblicate da Stengel, *Die provenzalische Blumenlese der Chigiana*. coll. 61-3. — [6] *Les derniers troubadours de la Provence,* Bibl. de l'Ec. des Chartes, vol. XXX, 433-4.

Ora io non oserei affermare che H^3 non sia in relazione alcuna con questi altri mss. Chè anzi sarei inclinato a ritenere in generale la comunanza di fonti per tutti quei mss., quanto alla derivazione delle coblas esparsas. E invero già il Gröber [1] ritenne probabile la derivazione di P J^2 G^2 Q^3 N da una sola e medesima raccolta di coble. Ma è a credere che chi facesse oggetto di speciale indagine la costituzione delle raccolte di coblas, potrebbe giungere a conclusioni ancora più precise. Il fatto è p. es. che delle 76 coblas di Carbonel che il Bartsch registra nel suo *Verzeichniss,* 2 sole non sono nè in P nè in R; delle 74 restanti P R ne hanno 51 comuni; 20 che sono in R non sono in P; solo 3 sono in P e non in R. E delle 51 comuni troviamo che parecchie si succedono nel medesimo ordine nei due mss.: così, in ambedue vengono l'una dopo l'altra le due coblas *D'omes trobi fols et esservelatz* (*Arch.* L 270, P; *Dkm.* 20, R), *Una decretal uoill fare* (*Arch.* L 270, P; *Dkm.* 21, R): e così pure le altre due *Non es amics* ecc. (*Arch.* 271, P; *Dkm.* 6, R), *D'omes atrobi totz* ecc. (*Arch.* 272, P, *Dkm.* 7, R). Una fonte comune ci fu dunque anche per P R: dalla quale R attinse più copiosamente che P. Similmente, la cobla *Per merceil pretz* (Bartsch, *Verz.* 96, 10) e l'altra *Cil quem ten per servidor* (ib. 96, 3, dove però è dimenticato T) si seguono nello stessissimo ordine nei tre mss. P T^2 V: coincidenza che non può esser dovuta al puro caso [2]. E venendo più specialmente ad H, osserverò che H^3 ha a f. 49^b la cobla *Domna eu sui* che si ritrova in T tra i ff. 68^a-89^a, e questa cobla fa parte della canz. d'Uc de Sain Circ *Ses dezir!* Così pure: la cobla *Bella domna* che è a f. 47^d di H^3 è anche in G Q. ed è estratta dalla poesia di Uc de Sain Circ *Enaissi cum!* Se si può dubitare della comunanza di fonte tra più mss. che ci presentino più coblas esparsas comuni, non si può altrettanto legittimamente dubitare dell'affinità di quelli che ci offrono una o più coblas che non sono coblas pure, ma estratte da componimenti d'altro genere. E dell'affinità di T ed H testimonierebbe ancora

[1] *Op. cit.* p. 651.

[2] Egli è vero che la prima di queste coble è in P V attribuita a Blacasset e in T a Blacatz: ma la confusione di Blacatz e Blacasset in un copista è lieve ad immaginare.

in qualche modo quest'altra coincidenza: il Bartsch riporta a p. 50 dei suoi *Denkmäler* dal cod. T la cobla *Gent mi saup mon fin cor emblar,* che colla risposta di Blacasset sulle stesse rime si ritrova solo a f. 50[b] di H[1], dov'é attribuita a Sordello.

Il fatto che del materiale di coblas che ci resta, non certo grande relativamente al numero ed alla fecondità dei poeti provenzali, una buona parte si trova sempre ripetuta in due o più mss. può far supporre che la letteratura provenzale non abbia in tal genere prodotto più di quello che ci è stato tramandato dai pochi mss. su accennati. Se si consideri poi anche che tra gli autori di esse non figurano i nomi dei trovatori dell' epoca classica e che i mss. più antichi non ne dànno alcun saggio, appare presso che certo che la *cobla esparsa,* nella sua caratteristica di componimento epigrammatico-morale, sia uno dei piú tardi frutti della letteratura occitanica. È anche verosimile che si sia incominciato dapprima coll'estrarre dai lunghi componimenti di trovatori celebri quelle stanze che rendessero, isolatamente, un senso compiuto, ed avessero un carattere sentenziativo. Su questi estratti poi si sarà venuto a poco a poco modellando il genere a sè delle *coblas esparsas.*

Checchè sia di ciò, il fatto è che se H[3] può, per le poche coblas esparsas che contiene, esser raggruppato coi mss. su brevemente esaminati, merita un posto a parte per il molto maggior numero di stanze che non sono, come le solite coblas esparsas, luoghi comuni di morale espressi in termini più o meno generici, ma hanno un carattere affatto personale. E questo loro carattere personale rende necessarie le razos che spesso le accompagnano, le quali non han già la pretensione di passare per delle brevi biografie, ma sono la necessaria dichiarazione dell' aneddoto a cui la cobla allude. Sì che si può in queste coblas trovare il carattere epigrammatico, ma non certo quello gnomico.

A f. 43[c] noi abbiamo uno scambio di coblas tra Na Lombarda e Arnaut Bernart[2]: e nella razos che le precede, eccezion fatta di quelle generalità di cui un Provenzale non poteva dis-

[1] In H incomincia *Be mi saup;* ond'è che il Bartsch la registrò tra le anonime, 461, 125, e sotto Sordello, 437, 9.

[2] V. sopra, a pag. 160-4.

pensarsi parlando d'una donna (*gentil e bella, avinens de la persona,* ecc.) non si riferisce se non il particolare biografico che dette occasione alle coblas che son lì riportate. A f. 45[d] di N' Iseuz de Capnion che fece una cobla a N'Almucs de Castelnou, per impetrar da lei il perdono a En Gigo de Tornen, nessunissimo particolare biografico è accennato, all' infuori del piccolo avvenimento galante che dette luogo alla sua cobla: *Donna n'Almucs sius plagues.* E di madompna n'Almucs che a lei risponde con altra cobla, è detto semplicemente: « *E' madompna n'Almucs la cals volia ben a 'n Gigo de Torno si era mout dolenta, car el non demandava perdon del faillimen; e respondet a madompna n'Iseuz si com diç aquesta cobla: Dompna n'Iseus s'ieu sabes,* ecc.[1].» Similmente, f. 46[b], del Dalfins d'Alvergne la razos non riferisce che l'aneddoto il quale dette occasione alla cobla del *vesqes Per crist si l servenz fos meus,* che cioè avendo l'amante del Delfino mandato a chiedere al bailo di questo un pezzo di lardo per friggere delle ova, quegli credette far gli interessi del padrone mandando solo la metà del *bacon* del lardo[2]. E per commentare la risposta del vesqes, la razos non accenna sul conto di questo personaggio che la sua relazione colla moglie d'En Chantart de Caulec, alla quale si riferisce il Delfino nella sua cobla di risposta[3]. Lo stesso potrebbe dirsi per le razos che accompagnano le coblas scambiate tra Gaucelms Faiditz e Gui d'Uisel (f. 46[c-d])[4], tra Peire Pelissiers e il Delfins d'Alverne (ff. 46[d]-47[a])[5] ecc. ecc. Ma qua e là noi abbiamo scambi di coblas, senza l'illustrazione di alcuna di esse: come a f. 50[c] tra Guillems Raimon e n'Aimeric, a f. 50[d] tra Blacaz e Peirol, tra Blacaz e Pelisier ecc. Ma in genere queste coblas, quando non si tratti di un caso d'amore come in quelle scambiate tra N'Iseuz e N'Almucs, sono di argomento satirico e i trovatori si mordono a vicenda, accusandosi di colpe e difetti più o meno gravi. Si è già parlato dello scambio di coblas tra il Delfino d'Alvernia e il Vescovo:

[1] V. Chabaneau, *Biogr.* 74-5; Schultz, *op. cit.*

[2] Mahn, Biogr. p. 11; Chabaneau, 25; *op. cit.* 55.

[3] Raynouard, V, 125; Mahn, *Werke* I, 131; Chabaneau, 55.

[4] Raynouard V, 143; Chabaneau, 39.

[5] Mahn, *Biogr.* 63; *Gedichte,* 645; Chabaneau, *op. cit.* 56.

benché lí si tratti piuttosto d'un allegro motteggio, che d'accuse e d'ingiurie pungenti. D'altro tono sono le accuse che si lanciano G. Faiditz e Gui d'Uisel nelle coblas a ff. 46c-46d: il primo rinfaccia al secondo la sua miseria, il suo gran ventre e il passato equivoco di sua moglie; il secondo rinfaccia al primo d'imbandire ai suoi ospiti in un suo castello canzoni e sirventesi anzichè da mangiare e da bere: e Gaucelms Faiditz replica col tornare a mettere fortemento in dubbio l'onorabilità di sua moglie. A f. 46d-47a Peire Pelisiers rinfaccia al Delfino d'Alvernia d'aver sospese le visite al castello della donna amata, la figliuola del visconte di Turrena, per non incontrar lui, Peire Pelisiers, che gli ha prestato danaro: e il Delfino risponde con molta violenza: « *Vilan cortes c'avez mes a mal So q'el paire vos lasset al morir...* »

A volte poi l'uno dei due pone all' altro una questione, per metterne a prova la presenza di spirito, senza che vi entri per nulla la personalità di nessun dei due. Tale è il caso delle due coblas scambiate tra Blacatz e Peire Pelisiers a f. 50d [1]. A volte l'uno degli interlocutori è un essere irragionevole od inanimato: ed abbiamo allora un piccolo *échantillon* di tenzone finta [2]: tale è il caso del breve dialogo tra il conte di Provenza e il suo cavallo *carn et ongla* (*Arch.* XXXIV) [3], tra Gui de Cavaillo e il suo mantello (*Arch.* XXXIV). A questo genere non molto coltivato dai Provenzali è difficile non riconoscere una grande affinità col *conflictus* medievale e la provenienza diretta quindi dalle scuole. Abbiamo infine una forma più semplice di queste coblas satiriche; e son quelle che non hanno il tono dell' interrogazione e son prive perciò di risposta. Tale è la cobla di Paves, *Anc de Rotland ni del pro n'Auliver* (f. 51b), nella quale l'autore si rallegra del colpo dato dal *capitanis* a Guillem l'*enoios* [4].

Ma vi è anche il caso che la tenzone s'ingaggi tra parecchj e basterebbe disporre in ordine le stanze per avere, quanto

[1] *Archiv* XXXIV.

[2] V. Selbach, *Das Streitgedicht in der altprovenzalischen Lyrik*. Marburg, 1886, p. 44.

[3] In modo affatto simile vediamo dialogare Bertran Carbonel col suo *Roncí* (Meyer, *op. cit.* XXX, pp. 469 e 471).

[4] Lo Schultz, *Zrf.* VII, ritiene che il capitanis sia Sordello.

alla forma, una specie di torneiamens. Così a f. 52ª Figuera indirizza a Bertran d'Aurel una cobla contro N'Aimeric [de Pegulha], nella quale domanda ironicamente a chi quest' ultimo lascerebbe, morendo, le sue ricchezze. Risponde con altra cobla sulle stesse rime Aimeric, indirizzandosi egli pure a Bertran d'Aurel col domandargli a chi, morendo, lascerebbe Figuera il suo core pieno d'ogni tristizia [1]. In una terza stanza risponde Bertran d'Aurel a N'Aimeric contro Figuera. Ma poichè Bertrando dice che erede della *putia* di Figuera sarebbe Lambertz, interviene questi con una quarta stanza [2]. Ma mentre nel torneiamens e in qualcunque altra varietà di tenzone le diverse proposizioni sostenute dagli interlocutori rappresentano i diversi punti di vista sotto di cui si può considerare un *medesimo fatto,* non vi è tra le quattro stanze in discorso un nesso continuo. Incomincia Figuera dall' attaccare Pegulha, chiamando Bertran d'Aurel a giudice del quesito, e ultimo a parlare è Lambertz, che entra di straforo nella questione e si schiera contro Bertran d'Aurel.

Noi non faremo un esame più particolareggiato dei singoli componimenti di H[3], tanto più che quasi tutti gli unici son pubblicati già nell' *Archiv* di Herrig. Ma quanto alle coblas che occupano la maggior parte di questa sezione del ms. Vaticano mi par che si possa concludere con una osservazione che in parte derivo dal Selbach [3]; che cioè le poesie dialogate di due stanze non possono esser classificate nè tra i sirventesi nè tra le tenzoni, pur avendo degli uni e delle altre. Hanno della tenzone quando l'autore della prima cobla pone un quesito a cui attende risposta dall' altro; hanno del sirventese quando il primo dà fuori una cobla satirica, senza preoccuparsi della possibile risposta dell' attaccato: la risposta di quest' ultimo è eventuale; ma se ha luogo ed ha, come d'abitudine, le stesse

[1] È evidente la reminiscenza del compianto di Sordello in morte di Blacatz.

[2] Intorno alle attribuzioni di queste stanze, V. Levy, *Guillem Figueira*, Berlin, 1880, pp. 9-12. È da notare poi come le due coblas che le precedono, scambiate tra Gui de Cavaillo e il Cons de Tolosa, abbiano la stessa struttura e le medesime rime *or, ia* nel medesimo ordine. Mentre è fuor di dubbio che esse non hanno pel contenuto nulla che fare colle seguenti.

[3] *Op. cit.*

rime, il sirventese epigramma degenera immediatamente in tenzone[1].

Ad ogni modo è ben certo che nella cobla isolata, e nelle coblas con risposta noi ravvisiamo la forma più semplice del sirventese e della tenzone. Ma il quesito grave qui si presenta: son quelle prime da considerare come una riduzione di queste forme più ampie, o son le forme più ampie da considerare come lo sviluppo di quelle più brevi? Sia che al sirventese ed alla tenzone, come alle altre forme di poesia provenzale, si attribuisca un' origine popolare, sia che un' origine aulica, sia insomma che si ricerchi la loro origine nella piazza, sia che nella corte, e magari nella scuola medievale dov' erano di rito le *contentiones,* il sirventese e la tenzone non potettero certo avere, sin dalla loro prima origine, la forma in cui li incontriamo all' epoca classica della poesia trovadorica. È un quesito questo a cui è inerente l'altro se la tenzone avesse luogo per iscritto o a voce: quesito che anche dopo l'ultimo lavoro, dello Zenkel, non appare ancora risoluto, e che io certo non pretendo risolvere qui. Ma senza uscire dal testo del ms. H, da cui movono queste mie ricerche, mi pare che si abbia lì qualche saggio di tenzone costrutta in tal modo, da poterla ritenere per la forma embrionale della tenzone propriamente detta. Intendo parlare delle due coblas tenzonate tra n' Aimeric e Guielms Raimon a f. 50^c. Gli interlocutori si rispondono qui verso per verso, non cobla per cobla, ed abbiamo quindi ciò che più propriamente si chiamerebbe *contrasto.* Ora, poichè non mi par dubitabile, donde che sia venuta l'origine prima della tenzone, che il suo graduale sviluppo abbia avuto luogo nell' ambiente delle corti, alle quali più che ogni altro genere poetico conveniva, mi sembra per lo meno estremamente probabile che essa abbia fatto il suo ingresso a corte nella forma or accennata, che è la più condecente ad un divertimento di società. Dallo scambio di singoli versi colla medesima rima, facile era il passaggio allo scambio di due coblas pur esse sulle medesime rime, più facile ancora il passaggio da due ad un numero indeterminato di coblas. Uno sviluppo graduale che ci conduca da una forma estremamente semplice

[1] Cf. Zenkel, *Die provenzalische Tenzone,* p. 16. Leipzig, Vogel, 1888.

ad una forma estremamente complicata s' ha da ammetterlo anche per la canzone: tutto ci porta a crederlo e ne fanno in qualche modo testimonianza le biografie dei più antichi trovatori, le quali certamente rimarcando la differenza delle denominazioni della canzone in diverse epoche, vogliono alludere anche a differenze di costituzione. E perchè non s'avrebbe ad ammettere questo sviluppo graduale anche per la tenzone?

Della strettissima affinità delle coblas colle tenzoni abbiamo aperte testimonianze perfino in componimenti di tarda epoca. Già lo Zenkel, a mettere in evidenza la nessuna differenza sostanziale che è tra i due generi, riportò [1] i versi d'una tenzone tra Rofian e Isarn, nei quali è detto :

E dic vos ben quan d'aquesta *tenso*
M'escaperes, mais non aures talen
De *far coblas* ab mi nulla sazos.

E un' altra prova consimile io traggo dalle due coblas scambiate tra Guiellms Raimon e Mola, che sono in H a f. 54c-d: il secondo risponde al primo :

Reis feritz de merda pel çuc
Reis aunitz reis dels enoios
Per que uoletz ab me *tenzos* ecc.

La sola cobla dunque che Guglielmo indirizzava a Mola, poteva esser principio d'una regolare tenzone... Se il primo avesse replicato, e il secondo avesse risposto per altre due o tre coblas, le coblas venivano, unite insieme, a costituire una regolare tenzone. Io non voglio entrare qui a discutere se le coblas, due o quattre o sei che fossero, venissero improvvisate dai due contendenti *stantes pede in uno:* o se se le trasmettessero successivamente mediante un terzo, il quale le portava a viva voce o per iscritto [2] : ma credo di poter affermare che le tenzoni a noi pervenute non vennero nei nostri mss. trasportate di pianta da esemplari dove fossero già regolarmente costituite, ma spesso dovettero essere ricosti-

[1] *Op. cit.* p. 17.

[2] Anche lo Zenkel che trattava la questione *in extenso* non potè rispondere nulla di definitivo (p. 50).

tuite dai copisti che trovavano p. es. tutte le coblas indirizzate da uno ad altro trovatore in un ms., e quelle in risposta alle prime, in un altro; oppure, trovavano in un ms. due coblas scambiate tra due trovatori, in un secondo ms. due altre coblas scambiate tra i medesimi trovatori sul medesimo soggetto e collo stesso schema strofico e così via dicendo. Di questa parte che nella costituzione definitiva delle tenzoni poterono avere i copisti ci sono prova le due coblas scambiate tra Uc de Sain Circ e il conte di Rodes, a f. 49[a-b] del ms. H : *Seinher coms, nous cal esmaiar* e *N'Uc de San Cir bem deu greuar*. Ora in A, f. 184ro, noi abbiamo queste due stanze non accompagnate da alcuna razos e seguite da altre due che sono tra i medesimi personaggi, ma hanno struttura lievemente diversa dalle precedenti e nulla hanno a vedere con esse, in quanto al senso [1]. In questo caso è da riconoscere certo un abbaglio del copista, il quale male a proposito procedè alla fusione di coblas che non erano in relazione alcuna tra loro : ma questo non ci impedisce di concludere che i redattori di canzonieri solessero trovarsi nella necessità di ricostituire da sè le tenzoni, raccogliendone le membra sparse qua e là. Da questa legittima conclusione vien fuori una supposizione : il copista poteva anche non riunire le coppie di stanze imbastite da due trovatori sullo stesso soggetto, sia che esse fossero sparse in diversi punti dello stesso ms., sia che si trovassero in diversi esemplari. Uno dei due casi ha dovuto verificarsi per le tre coblas che si trovano scambiate, sullo stesso soggetto e sulle stesse rime, tra Elias d'Uisel e Gaucelms Faidit a f. 46[c-d] di H [2]. Quale, non saprei decidere : benchè lo Zenkel affermi che colla terza stanza replicata da Elias si chiudesse originariamente lo scambio delle coblas tra i due [3].

[1] *Archiv.* XXXIV, 185.

[2] V. Chabaneau, *op. cit.* 39.

[3] *Op. cit.* p. 16. — Si accettino o no le mie conclusioni, mi corre l'obbligo di ricordar qui che la derivazione di più ampii componimenti dalle stanze isolate non solo non è una trovata mia del tutto nuova, ma si trova affermata già da studiosi di molti anni fa in termini espliciti. Mi piace in particolar modo ricordare il Galvani, il quale riassumendo a tal proposito, com'egli stesso dichiara, le idee del Covarruvias e del Quadrio, traeva l'origine della canzone e del sonetto nella letteratura provenzale e nell'italiana dalla stanza isolata: ecco le

Posto che queste coblas tenzonate ci rappresentino la forma primitiva od embrionale che dir si voglia della tenzone, una obbiezione si presenta che andrebbe formulata in due quesiti intimamente connessi fra di loro: come va che già presso i poeti più antichi, come Marcabru e Uc Catola, troviamo la tenzone costituita nella sua forma definitiva? e come va d'altra parte che non abbiamo esempi di coblas all'epoca più antica e ne abbiamo invece una vera abbondanza quando è incominciata la decadenza della letteratura occitanica? La tenzone nella sua forma embrionale, quella cioè, in cui i due contendenti esaurivano il loro *dèbat* con due sole coblas dialogate magari verso per verso, è oltremodo probabile che venisse improvvisata e messa in voga poi, non per iscritto, sibbene solo a mezzo della tradizione orale. Naturale quindi che gli esemplari di tal genere siano andati perduti. Prima di Marcabru e ai suoi tempi ancora l'uso della cobla non dovè certo mancare: la tenzone tra Marcabru e Catola potrebbe benissimo rappresentarci uno dei primi esemplari di regolare tenzone derivata dalla cobla per il processo più su esposto. Nè credo di dir qui cosa del tutto nuova: chè anche lo Zenkel in modo consimile concluse, alla fine della sua memoria, circa la genesi della tenzone: egli ritiene infatti che vi siano state da principio delle vere *contentiones* a viva voce, le quali poi, ampliate e ritoccate, avrebbero suggerita l'idea della tenzone nella sua forma elaborata e definitiva [1].

Quel che è certo è che la cobla, dando origine alla tenzone e forse anche al sirventese, rimase poi sempre nell'arte poetica dei trovatori un genere a parte. Le biografie vi alludono spesso: e da tali allusioni si può ricavare anche una ripartizione del genere: in *coblas*, così semplicemente dette, *coblas*

sue parole: « E quello che io mi credo volentieri insieme col Quadrio, col Covarruvias, citato dal Redi, e con altri, è che questo cioè la *cobla* o *cobbola*) sia un componimento primitivo: il quale molto simigliando il madrigale, abbia dato origine alle canzoni e ai sonetti: secondo chè o si unirono molte cobbole e regolaronsi, od una determinatamente venne dagli Italiani divisa. » (*Osservazioni sulla poesia dei Trovatori*, 52). E ad esempi di cobbole cita quella di Sordello: *Totz hom me van dizen en esta maladia* e quelle di Gui de Cavaillo: *Doas coblas farai en aquest so.*

[1] *Op. cit.* p. 99.

de amor e *coblas de solatz*. La natura delle due ultime specie vien determinata dalla loro stessa denominazione: la prima invece par voglia comprendere solo le *coblas* di carattere puramente aggressivo. In cima al sirventese di Bertran de Born *Non puosc mudar*, i mss. F I K pongono una razos, che è poi anche un tratto biografico del celebre trovatore, dove è detto: « *Anc mais per re qu'en Bertrans de Born disses en coblas ni en sirventes al rei Felip, ni per recordamen de tort ni d'aunimen quelh fos ditz, no volc guerrejar lo rei Richart* » (Chabaneau, 27). Qui evidentemente la cobla è designata per un genere di poesia aggressiva, della natura del sirventes. Ma come autori di *coblas* le biografie ci designano più frequentemente trovatori posteriori. Nella biografia d'Uc de Saint Circ, data dai codici A B I K N² P è detto di lui che a Montpellier invece di studiare ciò che gli sarebbe convenuto per avviarsi al chiericato « *el emparet cansos e vers e sirventes e tensos e coblas* » (Chab. 51). In A B I K è detto del Delfino d'Alvernia che fu tra i cavalieri quello che « *meils trobet sirventes, coblas e tensos* » (Chab. p. 54). E in I K di Peire de Maensac: « *fez avinens cansos de sens e de motz e bonas coblas de solatz* » (Chab. 58). In E R Pb di Pons de Capdueilh è detto che mandò a madona N'Alazais « *letras e coblas humils.* » (Chab. 61.) E il nostro ms. H ci dice di Na Lombarda che « *fazia bellas coblas et amorosas* » (Chab. 72). Di Peire Guilhem leggiamo in I K che « *fez ben coblas, mas trop en fazia: e fez sirventes joglarescs e de blasmar los baros* » (Chab. 76). A B a I K N² F R P Gil ci riferiscono intorno a Raimbant de Vaqueiras che « *Ben sabia cantar e far coblas e sirventes* » (Chab. 85). E in I K leggiamo di Guillem Magret che « *fetz bonas cansos e bons sirventes e bonas coblas* » (Chab. 88), e in A T K H di Folquet de Romans che « *fetz sirventes joglarescs de lauzar los pros et de blasmar los maluatz. E fetz molt bonas coblas* » (Chab. 94); e in A di Bertrans de Lamanon che « *fetz bonas coblas de solatz e sirventes* » (Chab. 95). E in A B I K E R P si legge del Monges de Montaudon che « *fazia coblas, estan en la morgia, e sirventes de las razons que corion en aquela encontrada* » (Chab. 61). È a notare in ispecial modo che un tal particolare non manca quasi mai nei cenni biografici dei trovatori italiani: I K ci dicono di Alberto marchese di Malaspina che « *saub ben far coblas e sirventes e cansos* »

(Chab. 104); e A N² di Peire de la Mula: « *fo trobaire de coblas e de sirventes* » (Chab. 105); I K di Sordello: « *fetz coblas e sirventes* » (Chab. 106; e D di Maestro Ferrarino « *non fes mais que II cansos e una retroensa; mais sirventes e coblas fes et asatz de las meillors del mon* » (Chab. 111). Anche Lanfranco Cigala ci appare nelle biografie come autore di coblas: poichè in P leggiamo che egli « *demandet madomna Guillelma per una cobla lo quals d'aquels dos devia aver mais de lausor* ecc. » (Chab. 106). Finalmente da un passo della biografia di Cadenet apprendiamo determinatamente che la cobla e il sirventes eran considerati nella poetica trovadorica come generi di secondaria importanza ai quali si limitavano quelli tra i trovatori che non osassero cimentarsi nella *canzone* che era la prova più ardua in quell'arte. Di lui è detto in A B I K che un cavaliere, Guillem del Lantar, « *lo noiric el tenc en sa maison. Et el venc bos, bels e cortes, e si saup ben trobar e cantar e parlar; et apres a trobar coblas e sirventes. E parti se del seignor que l'avia noirit, et anet s'en per cortz; e fetz se joglars... Lonc temps anet a pe, desastrues, per lo mon. E venc s'en en Proensa, e nulls hom no lo conoissia; e fetz se clamar Cadenet; e comenset a far cansos e fetz las bonas e bellas* » (Chab. 93). Come si vede, la naturale vocazione per la poesia bastò a Cadenet per trovar *coblas* e *sirventes:* ma non fu se non dopo lungo tempo e dopo che si fu stabilito in Provenza, il suolo sacro alle Muse, che egli apprese a imbastir *canzoni.*

Questa comune inferiorità della cobla e del sirventese di fronte alla canzone non basterebbe però a spiegarci come mai, nei passi surriferiti, quei due generi vadan sempre insieme e i poeti dell'uno siano designati anche come poeti dell'altro. Ciò si spiega specialmente pel fatto che la cobla doveva avere pel contenuto una grande affinità col sirventese: poteva, quanto alla forma, aver l'aria d'una breve tenzone, e bastava per questo che in essa l'autore si dèsse il tono di rivolgersi ad un qualunque avversario: ma in quanto alla sostanza è da ritenere che presso i poeti del sec. XIII (dai quali, come provano i tratti biografici su riportati, fu in ispecial modo coltivata) la cobla avesse la missione di significare l'odio e il disprezzo (in diversi gradi, s'intende) piuttosto che l'amore e il *solatz.* Il passo su riferito dalla biografia di Bertran del Born giustifica a pieno, s'io non m'illudo, questa mia opinione.

La quale poi ci spiegherebbe come mai si ebbe in pieno secolo XIII una così abbondante fioritura di coblas : e qui cedo volentieri la parola a P. Meyer, alle cui conclusioni non avrei nulla da contrapporre nè aggiungere : « Les échanges de couplets ont été fréquents dans la poésie provençale. C'est au XIIIe siècle surtout qu'on les observe. Lorsque les graves événements dont le Midi fut le théâtre au commencement de ce siècle furent venus fournir une nouvelle matière à la verve des troubadours, mainte attaque, maint défi furent lancés sous forme de couplet. L'adversaire répondait sur les mêmes rimes, s'efforçant de n'être pas en reste de méchanceté [1]. » Se si ammettessero in tutto le mie conclusioni, si potrebbe dire che la *cobla*, la quale, sorta nell'ambiente elegante delle corti del mezzogiorno di Francia, dette origine alle forme complicate della poetica trovadorica, avesse di nuovo nel sec. XIII, per differenti ragioni, il sopravvento sugli altri generi, quando per i tristi avvenimenti di cui fu teatro la Provenza, l'arte occitanica piegò al tramonto e i trovatori a stormi si rifugiarono presso le corti d'Italia.

A tale epoca, da una parte quell'arte avea fatto il suo tempo : dall'altra le persecuzioni e le stragi di Provenza sbandarono i trovatori dal suolo dove quell'arte avea germogliato e fiorito e soffocarono la genialità che spirava ancora nelle loro canzoni : nulla quindi di più naturale che i trovatori dèssero la preferenza a un genere estremamente semplice che non richiedeva complicate combinazioni di suoni e d'immagini. Si aggiunga che i semplici *couplets* erano una forma più conveniente per la satira cruda e sentita, che fa a meno volentieri delle frange e dei ricami di un' arte ricercata, e che, d'altronde, per la sua stessa semplicità di forma, doveva tornare in modo speciale gradita nelle corti d'Italia, dove la lingua e la poesia provenzale, per quanto familiari, non cessavano di essere straniere. E invero noi abbiamo a questo riguardo una

[1] *Op. cit.* XXX, 483-4. Il M. continua citando appunto il ms. H, come quello dove il genere in questione é più largamente rappresentato : « Le ms. du Vatican 3207 nous a conservé plusieurs échantillons de ces débats qui ne sont pas des tensons, ayant pour le fond des allures bien plus libres, et pour la forme se bornant à l'échange d'un ou deux couplets de chaque côté, etc... »

preziosa testimonianza nella biografia di M. Ferrarino, uno dei trovatori più celebri d'Italia [1]. In essa è detto che egli « *intendet meills de trobar proensal que negus que fos mais en Lombardia, e meills entendet la lenga proensal e saup molt be* ecc... », e da queste ultime parole si trae evidente la conclusione che anche nelle regioni d'Italia le più frequentate dei trovatori provenzali, la loro lingua non era a tutti nello stesso modo familiare, e che quantunque furonvi Italiani che tentarono anche le forme più complicate dell'arte occitanica, questa ad ogni modo anche nelle corti dove fu specialmente coltivata e favorita, non raggiunse certo il grado di sviluppo e diffusione che avea raggiunto nelle corti di Provenza. E la biografia ci dice ancora che « *quan venia que li marques fasion festa e cort, e li giullar li venian, que s'entendian de la lenga proensal, anavan tuit a lui, el clamavan lor maestre. E s'alcus lin venia, que s'entendes miels que li altre e que fes questios de son trobar o d'autrui, e maistre Ferari li respondia ades, si che li era per un canpio en la cort del marches d'Est.* » Da questo passo si ricava come nelle feste della corte estense la poesia e i poeti provenzali rappresentassero una parte principale e come l'autorità di M. Ferrarino fosse grande tra i cultori dell'arte occitanica in Italia, e come (ciò che ha un grande interesse per noi a chi gli facesse *questios de son trobar o d'autrui* egli rispondeva *ades*. M. Ferrarino dunque soleva improvvisare [2]. Ma in che genere di componimenti improvvisava egli? È quello che apprendiamo da un altro passo della stessa autobiografia : « *non fes mais que II cansos e una retroensa ; mais serventes e coblas fes et asatz de las meillors del mon.* » Le due circostanze dunque alle quali dovè la sua rinomanza Ferrarino, la grande quantità di coblas fatte e l'improvvisazione, vanno intimamente connesse : e non vi ha per me dubbio che egli fu un *improvvisatore di coblas*. E poichè egli fu celebre tra i trovatori italiani e la sua attività si svolse in una corte ove accorrevano a gareggiare con lui d'ogni parte d'Italia, è da credere che egli fosse ritenuto come un caposcuola e che quindi la sua maniera di poetare

[1] V. Chabaneau, *op. cit.* 110.

[2] Questa conclusione evidente trovo formulata anche dallo Zenkel: *op. cit.* 49-50.

fosse in genere quella di tutti i trovatori che capitassero alla corte estense o nelle altre corti d'Italia.

Così che, in conclusione, tornando ad H, donde abbiamo prese le mosse per questa lunga digressione, H^3 è da considerare come una raccolta che per essere stata compilata alla fine del sec. XIII, rimonterebbe all'epoca in cui Ferrarino viveva alla corte di Ferrara [1] e visitava ad intervalli quella dei da Camino a Treviso, e ci rappresenterebbe in particolar modo il genere di poesia che era specialmente gradito e coltivato in Italia nella seconda metà del sec. XIII. Ma come va che del principale rappresentante di esso non si legge neppure il nome su questo ms.? La risposta è evidente: noi siamo nel diritto di sospettare che tra i molti fogli di H che sono andati perduti ce ne fossero di quelli che contenevano coblas e fors'anco la biografia di Ferrarino. E si potrebbe perfino arrivare a sospettare che il Barbieri avesse tratta da H la biografia di Ferrarino [2] anziché da D^c. Infatti, il testo che ne dà il Barbieri non coincide perfettamente con quello di D^c: vanno anzi notate delle varianti che difficilmente il B. avrebbe introdotte di suo arbitrio [3]. Inoltre, il B. ci assicura che la biografia di Ferrarino era *posta dinanzi ad un libretto di stanze scelte:* e una tal determinazione di dimensione non si attaglia punto al codice estense, che, secondo ragionevolmente insiste il Mussafia [4], già dal tempo del Barbieri dovea presentar riunite tutte le tre sezioni antiche. Solamente, contro quest'ultimo sospetto sta il fatto che il rinvio del B. al foglio del Lsleg. contenente l'autobiografia di Ferrarino verrebbe a turbare l'accordo che esiste sempre tra la successione dei fogli del Lsleg. e quella dei fogli di H. Poi-

[1] Abbiamo già avuto occasione di parlar sopra di un contrasto tra N'Aimeric de Pegulha e Guillem Raimon contenuto in H, f. 50. (v. p. 177). Ora è bene notare qui che in P a ff. 55d-56a abbiamo (v. *Archiv* L, 264) uno scambio di coblas tra Ferrarino e lo stesso Guglielmo Raimon. Per maggiori notizie su questo ultimo, v. Casini, *I trovatori nella Marca Trivigiana,* in *Propugnatore,* XVIII, 179 sgg.

[2] *Origini della poesia rimata,* p. 84.

[3] P. es: là dove il testo di D^c dà « escrivet meil ch'om del mond e feis de volentera servit ecc. », (Rayn. V, 147) in B. si legge: « escrivet meil ch'om del mond e feis de molt bo libres e de beill: cortes om fo de la persona e bons om fo a Deo e volentera servit ecc... »

[4] *Ueber die provenzalischen Handschriften des G. M. Barbieri,* p. 250.

chè il rinvio di Barbieri è a f. 5 di Lsleg., la biografia del Ferrari avrebbe dovuto trovarsi in uno dei primi quaderni di H, che, come abbiamo già visto, son appunto quelli che non presentano lacune di sorta.

Quanto alle fonti da cui fu attinta questa singolare raccolta, va forse rettificata in parte l'opinione del Grober, secondo la quale, poichè H^3 dà un gran numero di componimenti unici e parecchi poeti che non si rinvengono altrove, la fonte h^3 va annoverata tra le perdute, e queste risalgono ad altre più lontane fonti, che furono inaccessibili ai collettori degli altri canzonieri [1]. In verità io non saprei immaginare tra H^3 e gli originali di alcune sue poesie la filiazione di parecchj esemplari intermediarii: tanto più che, lo ripeto, è da credere che il compilatore di H abbia mantenuto anche per questa terza parte della raccolta il suo metodo ecletico e non abbia avuto dinanzi un solo esemplare: ciò vien provato anche dal fatto che i componimenti unici son per lo più quelli appartenenti a poeti del sec. XIII e al genere che noi abbiamo dimostrato essere stato di moda in Italia nel sec. XIII. Or egli è naturale che la diffusione dei componimenti d'un trovatore e quindi la moltiplicazione degli esemplari contenentili sia in proporzione diretta non solo della sua rinomanza, ma anche della sua antichità; e che quindi quanto più vicini si è all'epoca in cui si estrinsecò l'attività poetica d'un trovatore, tanto meno esemplate e diffuse abbian da considerarsi le sue poesie. Poichè dunque H^3 veniva esemplato alla fine del sec. XIII, in un momento cioè pochissimo distante da quello in cui aveano poetato alcuni dei trovatori, p. es. Sordello e Bertran de Lamanon, Aimeric de Pegulhan, Mola, Guilhem Raimon, non è impossibile che il collettore siasi servito dell'originale direttamente o, al più, di un esemplare derivante immediatamente dall'originale; e che poi l'originale, ovvero l'originale e l'unica copia intermediaria tra esso e H^3 (cioè h^3) siano andati perduti, prima che per opera dei copisti acquistassero una diffusione che ne assicurasse la tradizione. Invece, le poesie comuni ad H^3 ed altri mss., delle quali molte appartengono al sec. XII,

[1] *Op. cit.* pag. 406.

dovettero essere derivate da fonti differenti, comuni ad H ed altri mss. [1].

Tuttavia, il carattere speciale di H^3 viene meglio determinato dal contenuto dei ff. 17^d-49^c, nei quali noi troviamo abbozzata una vera *summa dictaminis* [2]. Qui le razos non hanno neppure l'apparenza di notizie biografiche e non accennano ad alcuna personalità determinata di poeta: i brani stessi delle poesie sono spesso anonimi. La razos serve solo a dar ragione del significato intimo, ma impersonale, dei versi riportati: « aquestas doas coblas son qel fis amics repren... »; spesso la razos è anche soppressa, poichè un titolo generico, che riassuma il significato dei versi che seguono, può farne le veci: « coblas de lausor », « coblas de rancura. » I versi poi nel loro carattere impersonale non han qui valore se non per rispetto alla circostanza d'amore alla quale, secondo l'indicazione della razos, possono venire adattati. E spesso finalmente d'una cobla non è dato che il primo verso con un *ecc.*: il che prova come questo abbozzo di *summa dictaminis* che, pel suo contenuto speciale, potremmo, con frase pedestre, chiamare *segretario galante,* non fosse una novità immaginata per vedute, dirò così, meramente scolastiche dal compilatore di H^3 o di h^3, ma rispondesse alla costumanza diffusa per le corti d'Italia di scambiarsi messaggi d'amore a mezzo di coblas provenzali, delle quali alcune dovevano essere universalmente note e non metteva conto quindi di riportare per intiero in una *summa dictaminis*. Benchè di questa parte di H^3 basti a dare un'idea il saggio riportato dal Bartsch, non so astenermi, per la speciale importanza che in essa riconosco, dal far seguire qui tutto quello che ancora ne rimane inedito:

(f. 47^d) « Questa es cobla d'amic qe sta en gran angoissa entre viure e morir, et es gelos de totz cels qi van ni venen [3] vas sua dompna:

Com durerai eu que non puosc morir [4]
Ni ma vida etc.

[1] Cf. pagg. 170-3.

[2] Il Bartsch nella sua *Crestomazia* ne publicó una parte (ff. 49^a-49^c), a colonne 297-300, sotto il titolo, non certo il meglio appropriato, di *Traité de poétique.* Cf. Groeber, *op. cit.* pp. 647-8.

[3] *Cod.* uien.

[4] Uc de Saint Circ, *Tres enemics,* Grundriss 457, 40.

Aquestas son doas coblas qel fis amics repren la fola dompna[1], qe cre qeill don prez so qeil li tol[2], e qe si cre enriqir, qant ue ni au qe sei faiz menut entron en rumor

[F]olla dompna pensa e quda etc.
[E] pos dompn' es dessenduda etc.[3]

COBLA DE LAUSOR

Bella dompna, ges nom par[4]
C'om deia mais obedir
Autra dompna ni servir
En dreich d'amor ni honrar.
Et a ben plasen saison
Cel q'es en vostra preison
Qel vostr' umils francs parvens
Fai dels cors mortz vius[5] iausens,
El mal qe datz es ben e pro li dan,
E l'ira iois, e repaus li afan.

(f. 48a) Coblas de reprendre las dompnas qe ioven viven, refusen los sos amador; e qant [son vielhas?] retornen ad aqels qe refuseren. Et eseinen qe ges dompna no s[6] deu d'amar laissar; e pos tan fai q'ela s'abelis d'amar, no s'en coche trop, ni massa non o tarde: qe tuich faich an lor saso[7].

RAMON DE MIRAVAL

Eu no voill ges a dompna consentir etc.
Una dompna vos deu d'amar giqir etc.[8]

Aqesta cobla es d'amic qe ditz a sua dompna qe se causa es q'el noil coueina ad amador, honors l'er s'il pren son homenatge.

Bona dompna si temetz etc.[9]

Qesta es cobla de mostrar lo desir e la volontat c'om a de pregar sua dompna, e la temensa qe loil tol.

A uos que teing per dompn' e per seignor[10]
Bona dompna etc.

[1] Cod. *folas dompnas.* — [2] Cod. *so qeil lil tol.*

[3] Uc de Saint Circ, *Longamen ai atenduda*, Grundr. 457, 18; capoversi delle stanze 4 e 5.

[4] Anonima, Grundr. 461, 39.

[5] Cod. *uios.* — [6] Cod. *nous.* — [7] Cod. *fai cun lor faissos.*

[8] *Amors me fai chantar*, Grundr. 406, 4; capoversi delle stanze 2 e 3.

[9] Raimon de Miraval, *Pos de mon chantar*, Grundr. 406, 33.

[10] Guillem de Salignac, Grundr. 235, 1.

COBLA DE LAUZOR

PEIRE VIDAL

Car qi uos ve ni au no po dolenz etc.[1]

Aqesta cobla mostra qe dompna deu amar tal cavalier qeil sia amoros.

RAMON DE MIRAVAL

Sabetz perqe deu dompn' amar etc.[2]

Cobla qe mostra q'el a tan de bons mestiers que bona dompna lo deu amar.

RAMON DE MIRAVAL

No sa per cals mestiers
S'amen etc.[3]

Cobla que mostra q'en amor a mantas leis e patz e guerras; e leu vei e leu fui, e leu fai patz e leu guerras, e qi l'es fins soven sos-(f. 48b)-pira, e maint enoi[4] cobr' e rescon.

En amor a maintas leis etc.[5]

Aqesta cobla prega sua dompna que noil desplassa s'el li clama merce : qe totz temps a entendut en gentil dompna e loing e pres, e de leis no vol mais q'ella l'acuoilla e l salut.

la madompna nos malei etc.[6]

Aqesta cobla repren las dompnas que no volen los valenz fins amics, mas los no valens menutz receben, qant n'an loignatz los bons.

[U]n plaiz fan dompnas q'es follors etc.[7]

Aqesta cobla ditz que las dompnas ab falsas promessas & ab loncs termes fan vilans dels cortes, e si li duol mout qant autre pren guizerdon del servizi, mas el no s'en rancura, ni apres mort no vol esmenda.

[A]b fals ditz et ab terme loncs etc.[8]

[1] *Ges pel temps fer e brau,* Grundr. 364, 24.
[2] *Anc non atendei,* Grundr. 406, 5.
[3] *Anc trobars clus ni braus,* Grundr. 406, 6.
[4] Cod. *enoi enoi.*
[5] Raimon de Miraval, *Ar ab la forsa del freis,* Grundr. 406, 8.
[6] Raimon de Miraval, *Bel m'es qu'eu chant,* Grundr. 406, 12.
[7] Raimon de Miraval, *Aissi cum es genser pascors,* Grundr. 406, 2.
[8] Raimon de Miraval, *Contr' amor vauc durs et enbroncs,* Grundr. 406, 23.

Aqesta cobla ditz q'ela es tant ualens qe noil es par, mas a lei si taing c'un dels bons trobadors aia el sieu seignoratge, q'el li enaus sas lausors.

[V]ers es q'en autres cavaliers etc.[1]

Aqesta cobla ditz q'el vol de sa dompna primeiramen lo tener[2] e l baisar e l'enbraissar el iaser, & apres ioias : qe iamais neguna no l conqerra per neguna ioia qeill don, s'el non a (f. 48c) tot so q'en volria.

De la bella don sui cochos etc.[3]

Aqestas coblas mostran qe ad home q'es desaventuratz faillen tuich valedor : e sa dompna li faillit[4], car vi c'amors lo fazia morir per ella : q'el, per provar se lla dompna n'auria son cor iauzen, li fetz semblan q'el s'era de lei partitz, e q'en autra avia[5] mes son entendimen ; per qe l'a perduda, e no la po recobrar ni partir s'amor ni son cor d'ela.

Aissi com cel c'a pro de valedors etc.
Per qe es dols e dans e desonors etc.[6]

Aqestas coblas son bonas ad home q'es iratz con sua dompna a la sua desaventura et al tort d'ela, e tornaria volonteira a merse, s'a leis plaisia. E puois el pessa lo creissimen de l'amor se la paz si faizia, e l'ira lo fai mout dolen ; pueis cre qe l'amors l'ausises, per q'el non a talen qu'elail perdon l'ocaison, ni non vol nuill acordamen.

Perdre nom po per so qem vir aillors etc.[7]

Mal aia si ia men
Per nuill mal qem voillatz etc.[8]

Las tan mal sui iros
Q'en aisim sui torbatz[9]

Com causa sia q'el per la rason qe vos ai dicha de sobre en las autras coblas perdes sua dompna, el si se refrain del dan. (f. 48d Car cre qe s'el en muer, autre non er iausens : car be cre, puois q'el non

[1] Raimon de Miraval, *Lonc temps ai avutz consiriers,* Grundr. 406, 31.
[2] Qui è una abrasione e *tener* si legge sul margine, della stessa mano.
[3] Raimon de Miraval, *Cel qui no vol auzir chansos,* Grundr. 406, 20.
[4] Cod. *faillet.*
[5] Cod. *nauia.*
[6] Pons de Capdoill, Grundr. 375, 20, stanze 1 e 2.
[7] Pons de Capdoill, *Si com celui,* Grundr. 375, 20.
[8] Pons de Capdoill, *Ja non er hom,* Grundr. 375, 11, stanza 4.
[9] Id., *ibid.,* stanza 5.

poc aver mas l'adreich solatz gai, c'autre non aura ren don el sia dolens, ni q'ela n perda sa valors. E per aqesta razon fetz aqesta cobla.

Pero d'aitan soi ben aventuros etc.[1]

Qestas coblas deven mandar li paubre amador a las gentils ricas dompnas, qant los an retengutz per servidors, mostran com lo paubres amics grazis plus honors que l rics, e com fin' amors non garda ricors, mas valor e bontat e cortesia e bella captenensa.

PERDIGOS

En amador pogra meils avenir etc.
Mas fin' amors non manda ges chausir etc.[2]

ARNAUZ DE MIROIL

Aqestas son bonas per merce pregar a las ricas autas dompnas, qe lor ricors no deia nozer als paubres amadors : puois c'amors fai ad els tan d'onor qe los fai amar en aut loc & entendre.

Bona dompna parages e ricors etc.
No mi negues vostra fina lausors etc.[3]

ARNAU DE MIROIL

Aqesta[s] si s fan a mandar a dompna c'om no aussa pregar d'amor, per q'ella dei[a] soffrir los precs, & entendre la dolor el pensamen el desir coral del amic. E con a lei no notz & el prec si refrain la dolor e mostra (f. 49a) qe plus deu hom far donar ad un paubre avinen qe ad un ric malvatz, qel malvatz desconoissens cre c'om li deia far honor per la ricor.

ARNAUZ DE MIROIL

Dompna per gran temenza etc.[4]

Aqest avia volontat de mostrar a sua dompna los mals q'el sentia per ella, & a totas cobrir & escondire ; e mostra que qi no sap si cobrir que mal lo cobrira autre, e cel qe si trais greu l'er autre fis.

FOLQET DE MARSEILA

A vos volgra mostrar lo mal q'eu sen etc.[5]

Decisamente, noi abbiamo a far qui con una vera *summa*

[1] Pons de Capdoill, *Humils e fis e francs*, Grundr. 375, 10.

[2] *Ben ajol mal el afan el consir*, Grundr. 370, 3; capoversi delle stanze 3 e 4.

[3] Arnaut de Maroill, *Sim destreignetz*, Grundr. 30, 23; capoversi delle stanze 1 e 2.

[4] Arnaut de Maroill, *la Franca captenensa*, Grundr. 30, 15.

[5] Folquet de Marseilla, *Amors merce*, Grundr. 155, 1.

dictaminis in provenzale che un Italiano esemplava, piuttosto che redigere alla fine del sec. XIII. E questo fatto non appare per nulla strano in Italia, dove l'epistolografia ebbe, per ragioni diverse, un culto speciale durante il medio-evo. Ma la naturalezza del fatto non ne menoma l'importanza: finora si era creduto che le *artes* e le *summae dictaminis*, per essere un prodotto delle scuole di retorica e di dritto fossero scritte sempre in latino: mentre recentemente il Monaci[1] richiamava l'attenzione sui *Parlamenta* e la *Gemma purpurea* di Guido Fava, scritture dei primi del sec. XIII, dove il volgare è largamente rappresentato: ed ora noi siamo portati a concludere che più tardi, nella seconda metà del sec. XIII, è possibile constatare in Italia l'esistenza di *Summae dictaminis* che, avendo un carattere essenzialmente erotico, venivano redatte pur esse in volgare, ma propriamente in quella tra le lingue volgari che nella espressione dei sentimenti amorosi e galanti avea raggiunto il grado massimo di raffinatezza.

Non saprei por termine a questi appunti, senza pubblicare i due soli frammenti che, per quel che a me consta, costituiscono tutto ciò che ancora rimane inedito di H. Il primo si legge in cima alla colonna D del f. 15, la cui colonna A si chiude col frammento di Na Tibors *Bels dous amics*, mentre poi a causa di un taglio che va per tutta la lunghezza della carta mancano le colonne B e C. Il principio quindi del frammento che qui fo seguire era sulla colonna C. Ho cercato di assicurarmi in tutti i modi che esso non si ritrovi tra i testi già pubblicati: a chi di esso spetti la paternità non ho nemmen cercato di determinare. A tal riguardo osserverò solo che la struttura delle stanze, la specie dei versi e le rime sono del tutto identiche a quelle della canz. di Ponz de Capduoil *Ma donam ditz qu'ieu fatz erguelh* (v. Napolski, *Leb. u. W. des Troub. Ponz de Capduoill*, pp. 58-9):

I

. . . . . acuoill
Los bels plasers qe m'a mandatz

[1] *Rendiconti dell' Academia dei Lincei. Cl. di scienze morali* ecc vol. IV, pp. 399 sqq., 1888.

Cil on es iouens e beutatz
E de prez es en l'aut capduoill,
Ma dompna n'Agnes, qe tot dia
Fai grazir sos avinens bes
Als enseingnatz & als cortes
Mais qe dompna q'e l mon sia.
Mas eu non son aitals cum suoill
Q' amors m'a mos senz camiatz,
C'aras sai dels enamoratz
Lo mal, de qe ploran lor oill
E sai q'es alegraria
E sai lor mals e sai lor bes,
E d'aqels q'amors no ten pres
No sai lor faichz ni lor via.

Il secondo si trova al sommo della colonna A del f. 50, in quel tratto appunto del codice, dove si ricontrano maggiori perdite (cfr. p. 158). Dalle indagini fatte anch' esso mi risulta sconosciuto.

II

..... onor
Qe mon cor ai e del meu taill seignor
E fort castel e dompna de plaissenza,
Per qe zai viu iauzen qi qe lai plor.
[P]ero can pens la gran beltat qe genza
Lei, e m'albir de la fina valor
Q'enanza lui, se tot autr' entendenza
Me destreing zai, lai volria estre ab lor.
Las, qe ai dit? torn eu en la folor?
Non; e m'en lais, car ferma benvolenza
No s part leumen, se be s vir'on aillor.
L'una, si tot mi membra d'autr' amor,
Tant m'agradatz, qe si us plai ma entendensa,
Nuills iois ses vos no m'auria sabor.

Cesare de Lollis.

I, 6, Cod. *bens*.

13. Pare che qui s'abbia proprio a che fare con un sostantivo *alegraria* che pur non è certo frequente nel provenzale.

II, 2. Cod. *seigner*.— 10. Cod. *bonuollenza*.— 11. Cod. *aillors*.— 13. Cod. *sios*.

UN PROBLÈME DE CHRONOLOGIE LITTÉRAIRE ET PHILOLOGIQUE

Date présumable des « dialogues » de Fénélon sur « l'éloquence »

(*Suite* [1])

§ 5. *Événements et circonstances indiqués dans les* DIALOGUES : 1° *Querelle des Anciens et des Modernes;* 2° *Relations de Fénelon avec Bossuet.*

Serrons maintenant la question de plus près.

Impression générale du livre, tournures surannées, termes vieillis, allusions à des faits dont la date est à peu près connue ; tout nous porte à chercher la place des *Dialogues* non pas à la fin du XVIIe siècle, mais dans les premières années de son dernier quart. Est-il possible de préciser davantage ? Je le crois, et voici deux renseignements fournis par l'œuvre même qui déterminent exactement les dates extrêmes entre lesquelles elle a dû nécessairement être composée.

Le premier, c'est la mention de l'*Art poétique* et de la traduction de Longin, deux ouvrages de Boileau qui n'ont été publiés qu'en 1674. Le second, c'est cette phrase sur Homère : « A cause de ce grand détail, beaucoup de gens, *s'ils l'osaient,* trouveraient Homère trop simple [2]. »

S'ils l'osaient, ce mot n'aurait pas été écrit, cette restriction n'aurait certainement pas été faite, après le grand éclat de la querelle des Anciens et des Modernes. Ce que l'*on n'osait* pas au moment où Fénelon tenait ce langage, Ch. Perrault l'osa bientôt, et le 27 janvier 1687, en pleine Académie, commença, par la lecture de son poëme sur le siècle de Louis le Grand, la campagne contre les Anciens et contre Homère. Cette guerre fameuse du raffinement contre la simplicité et de la délicatesse

[1] Voir la *Revue,* n[os] de janvier-février-mars 1889.

[2] *Deuxième Dialog.,* p. 86.

contre le naturel[1], Fénelon l'avait vue venir, et ce n'est point un mince mérite d'avoir ainsi deviné à l'avance l'excès où devaient fatalement conduire la fausse politesse des mœurs, la crainte d'être bas, de s'abaisser en nommant les choses par leur nom. Mais ce pressentiment même sert de date; il détermine le temps au delà duquel ce jeune abbé, si clairvoyant, n'a pu composer son livre sur l'éloquence de la chaire.

C'est donc entre l'année où paraît la traduction de Longin et celle où commença la guerre contre Homère, c'est-à-dire entre 1674 et 1686, qu'il faut nécessairement placer la composition des *Dialogues*. Nous voici donc bien en avance non-seulement sur les dates si tardives du Père Querbeuf et de M. l'abbé Hurel, mais encore sur une autre plus vraisemblable, que propose, avec hésitation du reste, un des plus habiles commentateurs de Fénelon, M. Despois :

« Nous avons, dit cet ingénieux critique, rapporté, d'après M. de Bausset, l'histoire du P. Séraphin, prêchant à Versailles devant le roi et la cour, et s'interrompant tout à coup pour faire réveiller Fénelon endormi. Si l'on voulait voir, dans ces paroles de Fénelon : vous savez que le sommeil surprend quelquefois aux sermons de l'après-midi, une allusion piquante à cette petite anecdote, il faudrait placer la composition de ces *Dialogues* après 1695; le P. Séraphin ne prêcha à la cour que cette année et l'année suivante. Fénelon aurait eu au moins quarante-quatre ans. »

Pourquoi chercher une allusion dans les paroles citées plus haut, quand le contexte même en donne une explication simple et naturelle ? Après avoir raconté qu'il s'endormit à un sermon, Fénelon dit immédiatement après : « Je m'éveillai bientôt et j'entendis le prédicateur qui s'agitait extraordinairement; je crus que c'était le fort de sa morale. — B. Eh bien! qu'était-ce donc? — A. C'est qu'il avertissait ses auditeurs que, le dimanche suivant, il prêcherait sur la pénitence[2]. »

[1] Il faut avouer que, si c'est bien là un des côtés de cette bruyante polémique, elle en a d'autres. Voy. la thèse de mon camarade d'Ecole normale, Hipp. Rigault : *Histoire de la querelle des Anciens et des Modernes*. Paris, Hachette 1856, in-8°. — [2] *Deuxième Dial.*, pp. 62, 63.

Entre cette malicieuse historiette et celle que raconte le cardinal de Bausset au sujet du P. Séraphin, quelle différence profonde ! Dans la première, l'auditeur endormi s'éveille lui-même au bruit que fait le prédicateur ; dans l'autre, l'orateur s'interrompt pour le réveiller ; ce dernier ne s'agitait donc pas pour annoncer le sujet de son sermon. Le P. Séraphin n'était pas d'ailleurs homme à se tourmenter pour dire des choses froides. Son éloquence, que Saint-Simon trouvait « fort à la capucine[1] », était à la fois simple et pleine d'onction. Par conséquent, dans le *Second Dialogue* pas d'allusion, piquante ou non piquante, à la brusque apostrophe du bon religieux, et par suite pas de raison de chercher une date dans l'aveu d'une disposition habituelle au sommeil qui dut certainement jouer à Fénelon plus d'un mauvais tour.

Nous ne pouvons donc point sortir de cet intervalle de dix ans environ, dans lequel nous ont renfermés les recherches précédentes ; est-il impossible de le resserrer encore ?

Avant de l'essayer, abordons un problème dont la solution n'importe pas moins à l'histoire chronologique du livre qui nous occupe qu'à celle de Fénelon lui-même. Lorsqu'il devint en 1689 précepteur du duc de Bourgogne, il avait vécu dans l'intime familiarité de Bossuet. Comment se fait-il que, dans un ouvrage consacré spécialement à l'éloquence de la chaire, il ne soit jamais ni de près, ni de loin, question de ce sublime orateur. On a voulu, je le sais, reconnaître l'évêque de Meaux dans le prédicateur qui n'apprend pas ses sermons par cœur[2]. Mais ce portrait idéal ne saurait lui convenir. Il ne parlait point d'abondance et n'improvisait jamais ses discours ; ses manuscrits sont là pour le témoigner, et l'affirmation contraire de l'abbé Le Dieu ne saurait prévaloir contre une preuve aussi manifeste.

Que plus tard, quand la voix tombait et que l'ardeur commençait à s'éteindre, il ait eu recours à cette improvisation méditée dont parle Le Dieu, la chose est possible, mais telle n'était pas sa manière à l'époque de ses triomphes oratoires, et, lorsque furent écrits les *Dialogues*, l'orateur qui improvise

[1] Saint-Simon, éd. Hachette, in-12, 1856, t. I, p. 199.

[2] M. Delzons, *Troisième Dial.*, note 1 de la page 69.

n'était encore qu'un personnage idéal, brillante, mais imaginaire création du jeune écrivain. C'était Fénelon tel qu'il voulait être, quand il aborderait la chaire chrétienne.

Pourquoi l'auteur des *Dialogues* ne parle-t-il pas de Bossuet? Pourquoi, ni directement, ni par allusion, ne propose-t-il pas comme modèle l'orateur que La Bruyère comparera plus tard à Démosthène? On pourrait répondre qu'à l'exemple du P. Rapin, qui composa vers la même époque des *Réflexions sur l'éloquence*, Fénelon s'est imposé la règle de ne nommer aucun prédicateur vivant; mais le fait n'est pas exact. Il n'en nomme aucun, à la vérité, mais il en désigne clairement au moins deux, et ces deux sont sûrement Bourdaloue et probablement Mascaron, c'est-à-dire les deux sermonnaires les plus en vogue. Pourquoi donc oublier Bossuet, et surtout pourquoi, par ce silence injurieux, le confondre avec ces déclamateurs de la servitude desquels il prétend que Bourdaloue tira la chaire française?

L'explication est bien simple. Au moment où Fénelon composait son livre, l'ancien évêque de Condom, alors précepteur du Dauphin, s'était fait complétement oublier comme prédicateur. Absorbé dans les devoirs de sa charge et dans la controverse avec les protestants, il ne comptait plus parmi les sermonnaires, et, lorsque le jour de Pâques 1681 il remonta par hasard dans la chaire royale, il reprenait, comme il a soin de le dire lui-même, « la parole après tant d'années d'un perpétuel silence. » Comment, alors, louer une voix « que les chaires ne connaissaient plus » et que Fénelon n'avait jamais eu l'occasion d'entendre?

Et non-seulement il ne l'avait pas entendue, mais il ne connaissait même pas encore Bossuet d'une manière intime et suivie.

C'est, en effet, sans preuves directes et sur de simples présomptions, que l'on fait généralement, après Burigny et le cardinal de Bausset, commencer de bonne heure la liaison de ces deux grands hommes. S'il faut, au contraire, s'en rapporter au témoignage de Ramsay, ils ne se seraient liés qu'assez tard, lorsque Fénelon était, déjà depuis quelque temps, supérieur des Nouvelles Catholiques. Voici, du reste, les paroles mêmes du chevalier : « C'est pendant cette supériorité qu'il

connut Bossuet. Personne n'était plus propre à donner à M. l'abbé de Fénelon des conseils utiles sur son emploi. Le prélat s'était déjà rendu célèbre par ses ouvrages contre les protestans; toute la Réforme en avait été émue et ébranlée [1]. »

Ramsay avait vécu dans l'intimité de l'archevêque de Cambray ; il était par conséquent bien informé des principales particularités de sa vie. Est-il pourtant vraisemblable que Fénelon n'ait pas connu Bossuet plus tôt que ne l'affirme le chevalier? Son oncle, le marquis Antoine, vieil ami de l'évêque de Condom, avait-il tardé si longtemps à présenter au prélat un neveu de si grande espérance? C'est inadmissible. Néanmoins, il y a loin d'une présentation à des rapports continus, de visites de bienséance à un commerce intime [2]. On conçoit bien, au contraire, que l'abbé de Fénelon, devenu supérieur des Nouvelles Catholiques, ait voulu se rapprocher de l'ami de son oncle et pénétrer plus avant dans la familiarité de ce grand apologiste. Chargé d'affermir des protestantes converties dans la foi qu'elles venaient d'embrasser, il était naturel qu'il cherchât, pour sa difficile et délicate mission, des avis et des services. Où mieux les trouver qu'auprès du prélat qui passait alors, de l'aveu de tous, pour le plus habile et le plus redoutable adversaire de la Réforme? Encore ne faut-il point perdre de vue que, pendant les premières années de sa supériorité, il ne pouvait avoir avec l'ancien évêque de Condom ce commerce habituel et ces relations fréquentes que nécessite l'intimité. Il était, par son emploi, forcé de demeurer habituellement à Paris, tandis que Bossuet, encore précep-

[1] *Histoire de la vie de Fénelon.* La Haye, 1723, p. 12. — Le P. de Querbeuf répète, presque dans les mêmes termes, le fait avancé par Ramsay : « Ce fut pendant l'exercice de cette supériorité qu'il fit connaissance avec le célèbre M. Bossuet, évêque de Meaux. » (*Vie de Fénelon*, p. 34.)

[2] Le nom de Fénelon ne paraît que fort tard dans la correspondance connue de Bossuet. La première fois qu'il s'y rencontre, c'est dans une lettre très-éloquente et très-émue, adressée à la marquise de Laval, fille du marquis Antoine. Fénelon venait d'être nommé précepteur du duc de Bourgogne : « M. votre Père, disait l'évêque de Meaux, un ami de si grand mérite et si cordial, m'est revenu dans l'esprit. Je me suis représenté comme il seroit à cette occasion, et à un si grand éclat d'un mérite qui se cachoit avec tant de soin. » Mais cette belle lettre est seulement de 1689 (19 août).

teur du Dauphin, résidait à la cour. Aussi l'abbé de Fénelon ne figure-t-il point dans ces conférences célèbres sur l'Ecriture sainte, que le prélat tenait tous les dimanches avec quelques amis et quelques savants et que l'on nommait familièrement le concile de Saint-Germain. Fléchier, Cordemoy, Mabillon, Eusèbe Renaudot, l'abbé Fleury, y avaient une grande part; le maréchal de Bellefonds en était un des pères laïques; mais Fénelon ne s'y rencontrait pas[1]. Aucun document certain ne vient, du reste, témoigner qu'à l'époque de ces conférences, le précepteur du Dauphin et l'abbé de Fénelon aient eu des relations suivies, et lorsque, en 1675 ou 1676, le jeune abbé, alors en Périgord, eut le projet de se consacrer aux missions du Levant, c'est une pure hypothèse que de lui donner Bossuet pour confident de sa vocation. La lettre charmante où, préludant pour ainsi dire au *Télémaque*, il mêle dans son poétique et religieux enthousiasme les souvenirs de l'histoire sainte et ceux de l'antiquité profane, n'est point, comme on le répète après le cardinal de Bausset, adressée à l'évêque de Condom, mais au duc de Beauvilliers. Ce pieux ami, que Fénelon devait trouver fidèle dans toutes ses fortunes, était le destinataire de cette amplification si émue et si brillante[2].

Au mois de mars 1680 finit l'éducation du grand Dauphin, et son précepteur fut nommé évêque de Meaux dans le courant de l'année suivante. Le « perpétuel silence » qui durait depuis plus de dix ans eut alors un terme, et l'éloquent prélat reparut dans les chaires. A partir aussi de cette époque, la situation de Bossuet prend une face nouvelle. Ce n'est plus un évêque attaché à la Cour : il commence à devenir, selon la belle expression de Saint-Simon, le dictateur de l'épiscopat.

[1] Sur ces conférences qui se prolongèrent pendant huit ans, voir Floquet, *Bossuet, précepteur du Dauphin et évêque à la cour*. Paris, Didot, 1864, pp. 427 et suiv. — Burigny dit bien (*Vie de Bossuet*, p. 183) que Fénelon voulut en être; mais il a confondu les temps.

[2] *Correspondance de Fénelon*, éd. Ferra et Le Clerc, 1827, t. II, p. 290, note : « Cette lettre doit être de 1675 ou de 1676. M. le cardinal de Bausset (*Hist. de Fénelon*, I, 16) conjecture qu'elle était adressée à Bossuet. Cependant le titre, ajouté par une main étrangère sur l'original, donne lieu de penser qu'elle fut écrite au duc de Beauvilliers, avec qui Fénelon se lia de bonne heure, par les soins de M. Tronson, leur commun directeur »

Le concile de Saint-Germain, transporté à Versailles, se tient encore à certains moments dans la résidence royale, et l'allée des Philosophes est, dans ces occasions, le lieu de ses séances. Mais il ne siége plus exclusivement à la cour : il se réunit indifféremment à Paris, à Meaux, à Germigny, partout enfin où se trouve le docteur que La Bruyère, parlant d'avance le langage de la postérité, proclame « un Père de l'Eglise. » Alors l'abbé de Fénelon peut se rapprocher plus facilement du redoutable adversaire de la Réforme. Il entre dans son commerce intime ; il y fait, durant plusieurs années, tous les jours de nouveaux progrès. Un billet du mois de décembre 1687[1] peut montrer à quel point l'aimable et insinuant supérieur des Nouvelles Catholiques avait complétement conquis l'estime, l'affection et la confiance de l'évêque de Meaux. Des vers destinés à chanter Germigny en forment le début, vers plats et médiocres, il faut bien l'avouer, mais suivis de quelques lignes en prose, dignes d'attention. Le ton de cette courte lettre, à la fois familière et respectueuse, montre clairement dans quels rapports vivaient alors ces deux illustres écrivains ; l'un dans tout l'éclat d'une gloire déjà ancienne, l'autre qui commençait à se faire connaître par l'heureux succès de ses missions dans le Poitou. C'était de la part de Bossuet une tendre affection et beaucoup d'estime pour « un mérite qui se cachait avec tant de soin » ; du côté de Fénelon, un attachement mêlé d'abandon et de déférence, celui d'un disciple et d'un admirateur enthousiaste[2].

[1] Ce billet porte seulement cette date, *dimanche 7 décembre*. Cette double indication convient aussi bien à 1681 qu'à 1687 ; mais il ne peut s'agir que de 1687. En effet, la lettre est adressée à Meaux, où le prélat venait seulement d'arriver. Or, le 7 décembre 1681, Bossuet, retenu à Paris par l'affaire de la Régale, n'avait pas encore paru dans son diocèse, où il ne fit son entrée solennelle que le 7 février. (V. Floquet, pp. 587 à 789.) Le 7 décembre 1687, au contraire, il venait précisément de quitter Paris, pour se rendre à Meaux, comme le prouve une lettre datée de Paris le 7 décembre, et dans laquelle il écrit à l'abbé de Rancé : « En partant de Paris pour m'en retourner dans mon diocèse. » (*Lettres diverses*, CXLIII.) De plus, en 1681, Fénelon ne pouvait chanter Germigny, maison de campagne des évêques de Meaux, qu'il ne connaissait pas encore et que Bossuet lui-même ne connaissait peut-être pas davantage.

[2] A quel tour délicat n'a-t-il pas recours à la fin de son billet pour louer sans en avoir l'air : « Je ne sais aucune nouvelle. Ce n'en est pas une de vous

A quelle époque précise cette étroite liaison s'était-elle formée, on ne saurait le dire exactement ; mais le passage suivant d'un manuscrit cité par le cardinal de Bausset permet de deviner à peu près vers quel temps elle avait dû commencer.

« Le 27 février 1684, deuxième dimanche de carême, est-il dit dans cette pièce, M. l'évêque de Meaux prêcha en l'église cathédrale, et un abbé nommé M. de la Mothe Fénelon fit une exhortation qu'on nomme *prière*, à cinq heures du soir, en ladite église, M. de Meaux présent, et continua lesdites exhortations, où l'on récitait les prières du soir, jusqu'au 12 mars, qui était le quatrième dimanche de carême, que ledit seigneur évêque prêcha, et fit les mêmes prières à cinq heures et demie du soir ; et le lundi et le mardi un autre prédicateur prêcha à la même heure et fit les mêmes prières ; le mercredi, ledit seigneur évêque fit lui-même ladite prière, et prêcha à la même heure. Le jeudi et le vendredi, ce fut le même prédicateur de lundi ; et, le samedi, ce fut M. l'abbé de Fénelon ; le dimanche de la Passion, M. l'évêque prêcha le soir, et fit la prière ; le lundi, M. de Fénelon ; le mardi, M. l'abbé Fleury ; le mercredi, M. de Fénelon ; le samedi, qui était le jour de Notre-Dame, M. l'Evêque[1]. »

Ainsi, pendant le carême de 1684, Bossuet donnait en personne une mission dans sa ville épiscopale et Fénelon était son principal coopérateur. La manière même dont la chronique manuscrite parle de ce dernier ne semble-t-elle pas indiquer qu'il était, pour ainsi dire, un nouveau venu dans la ville de Meaux et dans l'intimité de l'évêque ? Fleury, l'ami d'ancienne date, le commensal habituel de Bossuet, est appelé tout simplement M. l'abbé Fleury, Fénelon, au contraire, est désigné par ces mots : *un abbé nommé* M. de Lamothe Fénelon. Cet abbé, si peu connu, n'avait donc pas encore été vu souvent dans la compagnie du prélat.

C'est donc seulement vers 1683 qu'apparaissent dans l'histoire les premières marques certaines de relations établies

dire, Monseigneur, que je suis tout ce que je dois être, et que je n'oserais dire, à cause que vous avez défendu à mes lettres tout compliment.

[1] Manuscrit déposé à l'abbaye de St-Faron et cité par M. de Bausset, *Histoire de Bossuet*, livre VII, n° 8, p. 158, note.

entre les deux hommes dont les noms sont désormais inséparables devant la postérité.

Fénelon, lorsque commença cette amitié tardive, devait nécessairement avoir écrit ses *Dialogues sur l'éloquence*. Autrement, le silence complet de ce livre sur le génie oratoire de Bossuet serait-il explicable? Aurait-il été possible qu'en vivant familièrement dans le commerce d'un tel homme, l'auteur se fût soustrait à cet ascendant victorieux, qu'il n'eût pas reconnu dans ce puissant orateur l'égal de Démosthène et de ces Pères de l'Eglise dont il a fait, le premier peut-être, ressortir la vigoureuse éloquence? Quoi, lorsqu'il parle de ce grand esprit, l'abbé de Langeron s'élève presque à sa hauteur pour louer ce génie « plein de fentes par où le sublime échappe de tous côtés[1] », et Fénelon, bien autrement doué que son ami, aurait été moins sensible?

Evidemment, s'il n'a laissé percer nulle part son admiration pour une éloquence, à la fois si naturelle et si véhémente, c'est qu'il ne la connaissait point encore par une expérience personnelle[2]. A ses yeux, qui n'avaient encore vu Bossuet que dans le lointain de sa renommée, l'orateur puissant disparaissait derrière le redoutable théologien, et l'auteur de l'*Exposition de la doctrine catholique* cachait le grand prédicateur. Il en eût été tout autrement si les *Dialogues* avaient été écrits après 1680, lorsque l'éducation du Grand Dauphin fut terminée et que Bossuet, devenu évêque de Meaux, se remit à prêcher[3].

§ 6. *Hypothèse établie sur des indications liturgiques*

Tout nous ramène ainsi à chercher la date des *Dialogues sur l'éloquence* aux environs de l'année 1680. Un détail qui

[1] *Lettre de l'abbé de Langeron à Bossuet*, 17 avril 1688. (*Correspondance de Fénelon*, tome II, p. 300.)

[2] Voir ce que dit Bossuet, dans le *IVe Sermon* pour *Pâques*. (V. Floquet, *Bossuet précepteur du Dauphin*, pp. 532-533.)

Bossuet, il est vrai, avait, pendant l'éducation du Dauphin, fait deux Oraisons funèbres et un Sermon de vêture : mais les Oraisons funèbres étaient de 1669 et de 1670, et quant au Sermon de vêture, celui qui fut prononcé en 1675 pour la profession de Mlle de la Vallière, il avait été, on le sait, vivement critiqué par les contemporains. (Voir Floquet, pp. 480-481.) Fénelon l'a-t-il entendu? c'est bien peu probable. — [3] Burigny, p. 139.

jusqu'ici semble n'avoir attiré l'attention de personne permet peut-être de fixer une époque encore plus précise et de trouver exactement l'année même où Fénelon conçut la pensée de son ouvrage. Ce détail, le voici. Les trois entretiens dont se compose le livre se succèdent sans intervalle tous les jours à partir du Mercredi des Cendres. Le fait, à première vue, ne signifie pas grand'chose. Que tirer d'une indication aussi vague? Les Cendres arrivent tous les ans à des quantièmes fort variables, comment deviner celui que l'écrivain avait en vue? Une autre circonstance rendra probablement la recherche tout à fait aisée. Dans le second entretien, qui se passait un jeudi, un des personnages fait allusion à un sermon qu'il entendit « il y a quinze jours. » Si l'on prend cette expression à la lettre, le sermon dont il s'agit aurait été prononcé le premier jeudi de la quinzaine qui précède les Cendres. Or consultez un calendrier liturgique, la seule fête importante, entre le Carême et les Rois, tombant un jour de la semaine est la Purification de la Sainte-Vierge ou Chandeleur. Ce jour-là, les prédicateurs du roi faisaient à la Cour l'ouverture de la Station quadragésimale. La Chandeleur, on le sait, est une fête immobile et revient toujours le 2 février. Il en résulte que les *Dialogues* ont été commencés ou du moins conçus dans une année où le 2 février se rencontrait un jeudi. Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, cette rencontre n'eut lieu que huit fois, en 1656, 1662, 1668, 1673, 1679, 1684, 1690 et 1696. De ces huit années, les quatre premières ne sauraient convenir; d'une part, il est impossible d'admettre que Fénelon ait fait son livre à cinq, à onze, à dix-sept et même à vingt-deux ans; de l'autre, la *traduction* de Longin et l'*Art poétique*, deux œuvres célèbres de Boileau citées dans les *Dialogues*, n'ont été mises au jour qu'en 1674. Quant aux quatre dernières années, 1679 est la seule où le lendemain du Mercredi des Cendres arrive précisément quinze jours après la Chandeleur, c'est-à-dire le 16 février[1].

Fénelon aurait donc, en 1679, fait la première ébauche de son *Traité sur l'éloquence*.

[1] En 1684, ce jeudi tombait le 17; en 1690, il était le 9; en 1696, il arrivait seulement en mars, le 9.

Malheureusement, il faut bien l'avouer, ce calcul n'a pas de base solide et certaine, et ne repose que sur deux probabilités fort hypothétiques. Est-il sûr, d'une part, que la locution vague « il y a quinze jours » doive s'entendre d'une durée précise? De l'autre, Bourdaloue, — car c'est de lui qu'il semble être question dans le *Deuxième Dialogue*[1], n'a-t-il pu prêcher à Paris, — avant le Carême, — un jour quelconque en dehors des fêtes? Néanmoins, sans attacher à cet argument liturgique plus de valeur qu'il n'en comporte, c'est bien vers 1679 ou 1680 que le jeune abbé de Fénelon essayait avec ses amis de fixer les règles de l'éloquence sacrée. Cela résulte de tous les autres arguments que nous avons fait valoir.

§ 7. — *Age et condition des interlocuteurs*

Né le 6 octobre 1651, il avait alors vingt-sept ans passés, précisément l'âge où Racine donnait au théâtre sa tragédie d'Andromaque, où Bossuet prononçait à Metz son Sermon sur la loi de Dieu, où les esprits privilégiés ont acquis le sentiment de leurs forces et commencent à entrer en possession de leur génie. Et qu'on ne vienne pas dire : il est impossible qu'un livre comme les *Dialogues sur l'éloquence* soit un ouvrage de première jeunesse; qu'il suppose dans son auteur trop d'expérience et de maturité. Est-ce bien vrai? Ceux qui le disent sont les premiers à reprocher à Fénelon de ne pas y tenir compte des faits, d'y vivre d'idéal et de chimère, d'y demander l'impossible. Faut-il pour cela tant d'expérience et de maturité?

Laissons de côté, pour le moment, les considérations générales : elles pourront trouver leur place ailleurs. Tenons-nous en seulement aux indications que fournissent les *Dialogues* sur la personne, l'âge et la condition des trois interlocuteurs, nous verrons, à n'en pouvoir douter, que le livre est un livre de jeunesse, et, si première jeunesse signifie le temps qui précède trente ans, un livre de première jeunesse.

[1] Il est à peu près certain que ce prédicateur était Bourdaloue. (Despois, ed. des *Dial.*, p. 187, note 1.) — En 1679, Bourdaloue prêcha le Carême à St-Jacques de la Boucherie. Le P. Bourdaloue, écrivait à Bussy Mme de Sévigné, le 27 février, « tonne à St-Jacques de la Boucherie. » (Ed. Hach., V, 393.)

Tout le monde convient que, des trois personnes désignées dans l'ouvrage par les lettres A., B. et C., A. représente Fénelon lui-même et que B. est son principal contradicteur, l'adversaire qu'il ramène à penser comme lui. Or cet adversaire est un ecclésiastique qui doit être assez jeune, puisqu'il n'a pas débuté dans la prédication et qu'il est occupé des études nécessaires pour s'y préparer. Lui-même nous l'apprend. « Ce n'est point, dit-il, par curiosité que je vous questionne ; j'ai besoin d'avoir là-dessus de bonnes idées, je veux m'instruire solidement, non-seulement pour mes besoins, mais encore pour ceux d'autrui, car ma profession m'engage à prêcher. »

Il parle ainsi, dès le début du premier entretien ; à la fin du troisième, ses dernières paroles disent la même chose : « Je suis résolu de quitter tous les recueils modernes et tous les *pensieri* italiens ; je veux étudier sérieusement toute la suite et tous les principes de la religion dans ses sources. »

B. est donc (on n'en saurait douter) un jeune ecclésiastique occupé à se préparer pour la chaire ; mais, de ce que B. soit jeune, s'ensuit-il de toute nécessité qu'A., c'est-à-dire Fénelon, le soit également ? Dans ces dialogues, imités de Platon, A. n'est-il pas, au contraire, un homme d'un âge mûr aimant à se trouver avec la jeunesse, un Socrate moderne et chrétien, entretenant et instruisant ses disciples ? Telle est bien l'idée qu'on est tenté de s'en faire, quand on lit superficiellement. Mais cette idée ne résiste pas à un examen plus attentif. A. n'est ni plus élevé en dignité, ni plus âgé que B. ou C. : il est tout simplement leur égal ; il n'est pas leur maître, mais plutôt leur condisciple, ou, si l'on préfère, un ami de leur âge et de leur condition. Tous trois sont des jeunes gens qui aiment à traiter ensemble des questions sérieuses dans des entretiens familiers, ou, pour mieux dire, dans des conférences, où chacun vient apporter le tribut de ses réflexions et de ses lectures. A. le déclare en termes exprès dans le *Deuxième Dialogue :* « Ces sortes d'entretiens, dit-il, ne sont pas inutiles ; on se communique mutuellement ses pensées, chacun dit ce qu'il a *lu* de meilleur. » Le ton de familiarité qui règne dans ces conversations le prouve encore mieux. Les trois amis se parlent, sans doute, avec cette réserve polie et ces égards aimables qui conviennent à de jeunes ecclésiastiques et à des

hommes de la meilleure compagnie. Mais jamais rien, dans leur langage, n'indique de la part du premier un sentiment de supériorité, et de la part des autres cette déférence obligée que réclame l'âge ou le rang. Dès le commencement, B. dit à A. : « Parlez-moi sans réserve, et ne craignez ni de me contredire, ni de me scandaliser. — Vous le voulez, répond A., il faut vous obéir. » Et quelques moments après, B., usant à son tour du droit qu'il vient d'accorder, ne se gêne pas pour dire, après une tirade assez vive de son adversaire : « Vous vous échauffez trop, Monsieur. » Ce ton de liberté polie continue pendant les trois entretiens. Au début du second, B. et C. trouvent A. un bien aimable homme de venir si ponctuellement, ce qui, de leur part, n'implique pas de respect. A., de son côté, se reconnaît si peu le droit de leur parler en maître, qu'il leur répond : « Pour moi, Messieurs, je profite beaucoup à raisonner avec vous, vous souffrez mes libertés. » Et quand, entraîné par son ardeur, il lui échappe quelque réponse un peu vive, quelque réflexion blessante dont son adversaire pourrait se faire l'application, il s'arrête aussitôt et s'en excuse. Ainsi, dans le courant du second entretien, il avait dit, à propos de ceux qui s'attachent aux petites fautes : « Il n'y a que les gens qui ne sont pas propres à discerner les grandes choses qui s'amusent à celles-là. » Il s'aperçoit bien vite que B. peut s'appliquer à lui-même cette réflexion désobligeante, se reprend et ajoute immédiatement : « Pardonnez ma liberté ; ce n'est qu'à cause que je vous crois bien différent de ces esprits-là, que je vous parle avec si peu de ménagements. » Et B. de lui répondre sur le même ton d'égalité : « Vous n'avez pas besoin de précaution avec moi, allons jusqu'au bout sans nous arrêter. »

Quelque temps après, B. prend à son tour l'offensive, et, au sujet des divisions alors en usage dans tous les sermons, il demande à son adversaire, avec une douce raillerie : « N'avez-vous pas encore sur ce'a quelque opinion singulière ? » Et l'autre répond, sans se formaliser, mais en renvoyant la balle : « Vous pensez vous moquer ; je ne suis pas moins bizarre sur cet article que sur les autres. »

Cette familiarité enjouée règne jusqu'à la fin ; A. s'excusant de ses libertés, se montrant honteux de décider ; ses amis le

provoquant toujours à de nouvelles témérités. « Il est temps de finir cette conversation », dit-il, quand il pense avoir exposé toutes ses idées. « — Nous ne vous mettons point en liberté; vous ne finirez point, s'il vous plaît », répondent à l'envi B. et C. Alors A. se laisse poliment faire, non sans quelque raillerie. « Faut-il censurer encore quelqu'un? » demande-t-il à ses interlocuteurs. Enfin, lorsque la curiosité de ses deux amis est amplement satisfaite, ils le remercient en des termes que l'on ne peut certainement se permettre qu'avec un égal. « J'en suis content, Monsieur, en voilà assez, dit B., il est juste que vous alliez vous délasser. »

Les personnages des *Dialogues* sont donc tous trois des jeunes gens, de même âge et de même condition; c'est la conséquence que l'on doit tirer de l'égalité qui règne entre eux. Néanmoins, malgré cette égalité manifeste, il est visible qu'A. joue le premier rôle. Ses contradicteurs acceptent même trop docilement ses idées et se laissent étourdiment mener par lui. Mais, de cette supériorité incontestable, on aurait tort de conclure que Fénelon fût entre B. et C. comme un maître avec ses disciples. Quand on parle de cet homme aimable et séduisant, il ne faut jamais perdre de vue son caractère. Cet esprit si poli, si insinuant, si empressé de plaire à tout le monde, était au fond très-attaché à ses idées et plutôt fait pour commander que pour obéir. « L'autorité qu'il usurpait, dit Saint-Simon, était sans raisonnement de la part de ses auditeurs, et sa domination sans la plus légère contradiction, être oracle lui était tourné en habitude... Il s'était accoutumé à une domination qui, dans sa douceur, ne voulait pas de résistance [1]. »

Ainsi parle un ennemi, plus qu'un ennemi, un rival dans la faveur du duc de Bourgogne; on pourrait donc accuser ces traits d'être trop forts; mais, sur ce côté du caractère de Fénelon, l'admiration n'est pas moins positive que la haine et l'envie. La Bruyère, qui ne met pourtant aucune restriction à ses éloges, parle comme Saint-Simon: « On sent, dit-il en pleine Académie, la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses

[1] Saint-Simon, éd. Hachette, t. VII, pp. 123 et 274.

pensées dans la conversation. Toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier tant d'élévation, ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse ; on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, et, comme il le dit, on doit être content de soi, si l'on emporte ses réflexions et si l'on en profite [1]. »

Fénelon, exposant ses idées dans la conversation, c'est A. développant ses pensées sur l'éloquence : ces auditeurs, contents d'eux-mêmes, quand ils emportent ses réflexions et qu'ils en profitent, ce sont B. et C. subissant, presque sans se débattre, l'ascendant et la force de ce rare esprit. B. n'est-il pas heureux de sentir ce qu'a dit A. et de le sentir comme il l'a dit, quand il prend congé de lui, en le remerciant par ces paroles aussi pleines de satisfaction que de docilité : « J'espère que votre peine ne sera pas inutile, car je suis résolu de quitter tous les recueils modernes...» De son côté, C. se montre-t-il moins content de lui-même, lorsqu'il prend congé d'A. par ces mots: « Adieu, Monsieur; pour tout remerciement, je vous assure que je vous croirai ? »

N'est-il pas étonnant que La Bruyère ait pour ainsi dire deviné la manière dont les choses sont représentées dans les *Dialogues!* N'est-il pas plus merveilleux encore que Fénelon se soit peint lui-même tel que le voyaient les autres?

Au reste, cette domination à la fois douce et impérieuse, Fénelon la donne naturellement à tous ceux qu'il anime de sa pensée, et dont il fait les organes de ses sentiments et de ses opinions. Mentor développe-t-il ses idées sur le gouvernement des peuples, Télémaque, « écoutant ce discours, était comme un homme qui revient d'un profond sommeil. Il sentait la vérité de ces paroles, et elles se gravaient dans son cœur, comme un savant sculpteur qui imprime les traits qu'il veut sur le marbre, en sorte qu'il leur donne de la tendresse, de la vie et du mouvement [2]. » Télémaque lui-même, au milieu des rois italiens, confédérés contre Adraste, a, malgré sa jeunesse, l'ascendant victorieux de Mentor « Il parle avec une autorité qu'on n'avait jamais vue en nul autre, et tous les

[1] La Bruyère, *Caractères,* éd. Walckenaer, p. 619.

[2] *Télémaque,* éd. Lefèvre ; in-16. Paris, 1824, t. II, liv. XXII, p. 274.

princes étonnés et en suspens admirent la sagesse de ses conseils[1]. »

Mentor, à côté de son élève, ou plutôt Télémaque, dans le conseil des rois alliés : c'est Fénelon, jeune encore, entre ses jeunes amis ; il parle avec une autorité qu'on n'a vue en nul autre ; il est toujours maître de leur oreille et de leur cœur.

L'importante fonction que remplissait alors l'abbé de Fénelon montre suffisamment d'ailleurs ce que valait déjà ce jeune homme de vingt-sept ans et ce que l'on attendait de son mérite. L'archevêque de Paris venait de le nommer supérieur des Nouvelles Catholiques, et des Filles de la Magdeleine de Traisnel. C'étaient des postes difficiles assurément ; mais les difficultés de ce double emploi ne suffisaient pas à occuper toute son activité Le duc de St-Simon, dans le portrait, à la fois si flatteur et si haineux, qu'il en a tracé, le montre allant des Jésuites qui l'avaient rebuté aux Jansénistes qui l'accueillirent sans pouvoir le fixer, et finissant par former avec Saint-Sulpice une liaison durable[2]. On ne sait que penser de ces assertions suspectes ; ce qui n'est pas douteux, c'est qu'avec un mérite qui se cachait avec tant de soin[3], Fénelon, dévoré de la passion d'être utile, cherchait l'occasion d'employer ses talents naturels. Se sentant fait pour instruire et pour diriger, il avait le zèle et l'ambition d'un apôtre. Autant qu'on peut distinguer quelque chose dans la demi-obscurité dont est enveloppée sa jeunesse, on le voit toujours occupé « d'une affaire qui le gêne[4]. » C'est un esprit qui ne saurait demeurer oisif. Ce qui l'attire avant tout, c'est la prédication. Une ardente et sérieuse vocation l'avait, on le sait, appelé à porter l'Evangile dans les contrées lointaines. Son imagination et sa foi lui faisaient espérer d'y rencontrer « l'aimable simplicité et la foi

[1] *Télémaque*, t. II, liv. xxi, p. 252.

[2] Saint-Simon, t. I, p. 176-77. — La liaison a été si durable qu'un grand nombre de manuscrits provenant de Fénelon sont encore à St-Sulpice. Cependant je me suis assuré que le manuscrit des *Dialogues sur l'éloquence* ne s'y trouvait pas. Je ne crois pas non plus, mais j'en suis moins certain, que MM. de St-Sulpice aient des choses bien importantes sur la première jeunesse de Fénelon.

[3] Bossuet à Mme de Laval, 19 août 1689.

[4] *Troisième Dial.*, p. 89.

vierge de la primitive Église[1]. L'opposition de sa famille et surtout sa faible santé le retinrent en France[2]. Pour s'en consoler, il aimait à vivre au milieu des hommes apostoliques qui allaient porter la foi chrétienne aux extrémités du monde ; il ne pouvait, disait-il, se rassasier de les voir, de les entendre et de les bénir[3]. » Ne pouvant les suivre, il ne perdait aucune occasion de louer leur œuvre et « cherchait à allumer dans le cœur de quelque saint prêtre cette flamme céleste dont un pécheur comme lui ne méritait pas de brûler[4]. Mais, s'il ne pouvait annoncer Jésus-Christ dans des régions étrangères, il considérait la prédication sous toutes ses formes comme le principal devoir du prêtre, et, chaque fois qu'il en avait l'occasion, il ne refusait pas de faire entendre sa parole persuasive. Toujours prêt à parler, grâce à sa facilité naturelle et acquise[5] ; mais sans faire comme tant d'autres un métier de la chaire, « sans prêcher par cœur et souvent[6] »; est-il étonnant qu'il ait voulu enseigner ce qu'il essayait de faire lui-même et qu'il ait mis son exemple en maximes?

4. *Conclusion*

Pour résumer cette longue étude et terminer toutes ces discussions, nous dirons, des *Dialogues sur l'éloquence*, ce livre est évidemment un livre de jeunesse. Tout tend à le prouver : la déclaration expresse des premiers éditeurs, la hardiesse mal contenue des théories, la facilité inexpérimentée du style, les nombreux archaïsmes de la langue, certains détails qui portent avec eux leur date, l'âge des interlocuteurs, le caractère même de Fénelon absolu dans sa douceur, tout vient à

[1] *Sermon pour l'Épiphanie*, p. 54.

[2] *Ibid.*, p. 50.

[3] *Ibid.*, p. 37. Que l'abbé de Fénelon ait vécu dans une liaison étroite et peut-être dans un commerce de tous les jours avec les prêtres des Missions étrangères, c'est un fait dont les paroles suivantes, dites à propos de Mgr Pallu, ne permettent pas de douter : « Il semblait nous dire à *nous tous, au milieu desquels il passait sa vie*, etc. » (*Sermon pour l'Épiphanie*, p. 36.) Mgr Pallu était revenu en France vers 1680. — Cependant MM. des Missions étrangères n'ont pu rien me communiquer de nouveau sur les commencements de Fénelon, cette partie encore si mystérieuse de sa vie.

[4] *Épiph.*, p. 51. — [5] *Deuxième Dial.*, p. 70. — [6] *Ibid.*, p. 78.

l'appui du calcul liturgique à l'aide duquel nous avons pu placer vers 1679 la composition de cette œuvre remarquable. Sans doute, nous n'apportons pas la certitude ; il est possible de contester, non pas la justesse, mais la base même de notre supputation chronologique, de nier la valeur de chacune de nos conjectures en les prenant isolément ; mais toutes les preuves réunies ici, de force inégale assurément, se soutiennent l'une par l'autre, et leur ensemble nous paraît valoir une démonstration : ce sont des vraisemblances qui, par leur nombre, ont presque la puissance de la vérité.

L'entreprise d'assigner une date aux *Dialogues* n'est pas, au reste, une entreprise oiseuse ; l'histoire particulière de Fénelon, l'histoire spéciale de la chaire et l'histoire même de la littérature française sont également intéressées à cette recherche.

N'est-il point important, en effet, pour bien comprendre l'auteur de *Télémaque* et mieux saisir sa physionomie et son rôle littéraire, de savoir ce qu'il pensait à vingt-huit ans, au seuil même de sa vie publique, à l'heure où l'on commence à se reconnaître soi-même, à démêler ses propres idées de l'enseignement de ses maîtres et de ses lectures. On a tenu peut-être jusqu'ici un compte trop grand de l'action exercée par Bossuet sur la jeunesse et les premiers écrits de Fénelon : on a trop montré « le génie du second s'ouvrant aux rayons du génie du premier, qui le contenait encore par sa supériorité [1]. » La phrase est belle, est-elle bien juste ? Celui qui l'a faite semble, il est vrai, avoir pour lui l'autorité de Fénelon lui-même. Au début des querelles du quiétisme, l'archevêque de Cambrai n'écrivait-il pas à Bossuet : « Je ferai toute ma vie profession d'être votre disciple et de vous devoir la meilleure partie de ce que je sais [2]. » Mais quand il faisait tant de bruit de sa docilité, et se vantait d'agir avec Bossuet comme un enfant avec son père [3], était-il bien sûr de ce qu'il disait et ne se faisait-il pas à lui-même une grande illusion ?

[1] Delzons, *Préface des Dial. sur l'éloq.*, p. ij. Cf. *Hist. de France* de M. H. [illegible] Martin, XVI, p. 398.

[2] *Lettre du* 17 [illegible] 1695.

[3] *A M. de Chevreuse*, 25 sept. 1697.

L'auteur du *Télémaque* était un de ces esprits originaux et indépendants qui se tracent eux-mêmes leur voie ; on peut jusqu'à un certain point les y diriger, on ne saurait les en détourner ; leur souplesse leur permet de se dérober, sans même s'en apercevoir, à ceux qui croient les mener ou les contenir. Ainsi se montra l'abbé de Fénelon avec Bossuet : l'évêque de Meaux put lui enseigner ce qu'il savait[1], il n'eut, à proprement parler, aucune action sur son esprit ; il l'instruisit, mais il ne le forma pas, car il l'avait reçu dans son intimité avec des idées personnelles déjà bien arrêtées et des principes que rien ne devait changer. La date que nous avons essayé d'établir en est la preuve. Les *Dialogues sur l'éloquence* paraissaient un écho des entretiens de Fénelon avec Bossuet : ils sont antérieurs, nous croyons l'avoir prouvé, à l'intimité de ces deux grands hommes : l'œuvre et l'auteur n'y gagnent-ils pas en force autant qu'en originalité ? Avant d'avoir subi l'ascendant de celui qu'il appelait son maître, Fénelon était déjà lui-même, il avait ses idées, son style et sa manière propres. Et quant à son livre, loin d'être, comme on l'a voulu, l'expression plus ou moins servile d'une pensée étrangère, il est la manifestation spontanée d'une manière de voir toute personnelle, de principes et de sentiments que le jeune et brillant écrivain a trouvés au fond de son cœur et dans l'essence même de sa nature intellectuelle. Et quand on rapproche cette œuvre de sa jeunesse des ouvrages composés sur le même sujet pendant son âge mûr ou sa vieillesse, il est curieux de voir comment il a modifié ses idées dans la forme, comment il les a corrigées ou du moins adoucies par l'expérience, tout en leur conservant pour le fond une fidélité inflexible ? Avec moins de confiance dans le succès, il a la même foi dans la vérité des principes. Sans doute, ici comme en beaucoup de choses, il a ses chimères et ses rêves, il cherche une perfection impossible ; mais n'est-il pas glorieux pour sa mémoire que cet idéal au-dessus de la faiblesse humaine, ces rêves, ces chimères, si l'on veut ainsi appeler les belles illusions d'un si noble esprit, ont bien été siennes, ont toujours été siennes. Ces vues si originales et si lumineuses, si aimables et si séduisantes dans leur excès

[1] Cf. *Lettre à M. de Chanterac*, t. VIII, p. 52.

même, elles ne sont pas le produit passager d'une exaltation passagère, elles sont, pour ainsi dire, l'âme même de celui qui les a conçues. Fénelon se dévoile tout entier dès qu'il commence à se manifester au dehors.

Et si, laissant l'auteur, nous songeons seulement au sujet qu'il a traité, c'est-à-dire à l'éloquence de la chaire, est-il indifférent de savoir à quelle époque précise il écrivit ses *Dialogues* et proposa des réformes. Car son livre n'est pas une œuvre de pédantisme, encore moins un simple jeu d'esprit, c'est un livre sérieux, un livre de critique et de doctrine vivantes. S'il prend la plume et s'occupe de l'éloquence religieuse, c'est que la prédication telle qu'on la faisait alors en France ne lui convient pas ; c'est qu'il veut lui ouvrir, comme on l'a dit, des voies plus faciles et plus larges, et la délivrer de la servitude dont le pédantisme des scolastiques et des rhéteurs l'avait embarrassée à plaisir [1]. Elle lui semblait profane, il désirait la ramener à l'esprit et au désintéressement de l'Évangile ; elle lui paraissait artificielle, il s'efforçait de la réduire à la simplicité et au naturel de l'éloquence antique. Ses réflexions sont donc à la fois des leçons pour l'avenir et la condamnation du présent. Pour donner à ces réflexions toute leur valeur historique et pour en comprendre toute la portée, il est donc essentiel de retrouver leur date et de les replacer ainsi dans le milieu qui les a fait naître. Alors les jugements sur les personnes et sur les choses acquièrent une tout autre autorité. Ce ne sont plus des opinions vagues, des critiques en l'air qui ne s'appliquent à rien. C'est le tableau d'une époque déterminée, telle qu'elle se présentait aux regards de l'écrivain encore novice. Et si, comme nous le pensons, ce temps est à peu près celui des traités de Nimègue, quel n'est pas le prix du témoignage ainsi laissé par ce jeune homme de génie ?

L'esprit français, un moment affranchi de la domination des Précieuses par les sarcasmes et les exemples de Molière, par les œuvres de ses amis, semblait à la veille de retomber sous ce joug frivole. On commençait à se montrer plus sensible dans tous les genres aux petits agréments, aux ornements ingénieux,

[1] Delzons, *Préface*, p. iij.

qu'aux beautés fortes et originales. Il y avait deux ans que Racine avait laissé la scène française en proie à Pradon ; Fontenelle était en train de devenir le grand homme du jour et Bossuet ne remontait plus qu'avec défiance dans la chaire royale. Les *Dialogues* jettent donc une vive lumière sur ce temps de transition, crépuscule du XVIIe siècle, aube du XVIIIe. Ils ne font pas seulement mieux connaître ce temps de passage : ils éclairent d'un jour nouveau le grand siècle tout entier.

Nous connaissons parfaitement par leurs œuvres les hommes illustres de cette époque glorieuse ; nous avons encore, malgré de nombreux et estimables travaux récents, beaucoup à ajouter sur leurs rapports avec leurs contemporains. C'est une tendance assez générale de confondre les uns et les autres dans une égale admiration : à force de « bénir » avec Boileau, le siècle fortuné qui vit naître tant de pompeuses merveilles, nous supposons volontiers que c'est lui qui les a faites. Cette tendance est-elle légitime? Ce milieu si brillant et si délicat, qui ne souffrait rien que d'exquis, a-t-il aidé ses grands écrivains autant qu'on le suppose : les a-t-il servis sans compensation regrettable ? Ne les a-t-il pas, au contraire, gênés et entravés souvent dans leur essor ; ne les a-t-il jamais détournés de leur voie, en les forçant, au lieu de suivre leur génie, à « chercher de nouveaux moyens de flatter son goût raffiné [1] ? » Assurément la question est sérieuse, elle vaut bien la peine qu'on l'examine.

Le XVIIe siècle n'a pas été formé seulement par des écrivains de génie, il a été préparé par des pédants et des précieuses ; il procède de Balzac aussi bien que de Pascal, de l'Hôtel de Rambouillet au moins autant que de la cour de Louis XIV : il a eu pour précepteurs Vaugelas et Chapelain, aussi bien que Corneille et Descartes. L'auteur de l'*Astrée*, Voiture et Mlle de Scudéry, ont eu peut-être sur leur époque une influence plus durable et plus efficace que Molière et que Boileau ; et, si l'on veut une preuve du double esprit qui dirigea simultanément le siècle, il suffit de rappeler les

[1] *Exorde du Quatrième Sermon de Bossuet pour le jour de Pâques.*

noms de Mme de Sévigné et de Bussy-Rabutin. Tous deux avaient certainement du bon sens et du goût, savaient juger et sentir les belles choses. Cependant ils mettaient les ballets de Benserade sur le même rang, dans leur admiration, que les *Fables* de La Fontaine[1].

Quel prodige est-ce donc que ce temps : l'âge d'or de notre littérature et le règne du mauvais goût, du bel esprit et des politesses raffinées !

S'il est un livre qui mette complétement en lumière cet envers du siècle, ce sont les *Dialogues sur l'éloquence*. On peut les considérer comme une protestation passionnée contre le raffinement et l'afféterie qui menaçaient de tout envahir. C'est pour ainsi dire le commentaire éloquent du vers d'Alceste :

Le méchant goût du siècle en cela me fait peur.

Et cette protestation aura d'autant plus de valeur et de force que le livre aura été composé plus tôt. Écrit vers la fin du siècle, quand le bel esprit et la médiocrité avaient reconquis le terrain perdu depuis Molière, il constaterait seulement la décadence du goût, il n'en ferait pas toucher du doigt les causes. Composé, au contraire, vers 1679 ou 1680, sept ans seulement après la mort de l'auteur des *Femmes savantes*, quand presque tous les grands écrivains de l'époque existaient encore, ce n'est pas la décadence du siècle, c'est son esprit même, ou du moins le travers le plus saillant de cet esprit, qu'il met en cause. Malgré les plaisanteries de Molière, malgré les leçons et les exemples des génies originaux qui avaient prêché le naturel et la simplicité, le goût persistant de l'époque était pour la délicatesse ingénieuse et les agréments frivoles : le bel esprit était pour ainsi dire le naturel du siècle ; chassé pendant quelques années, il allait revenir au galop et retrouver son ancienne puissance.

Tel est du moins le sentiment de Fénelon ; sans doute, il a pu se tromper, pousser les choses à l'extrême, mais il est sin-

[1] « On ne fait pas entrer certains esprits durs et farouches dans le charme et la facilité des ballets de Benserade et des *Fables* de La Fontaine ; cette porte leur est fermée, et la mienne aussi. » (Mme de Sévigné à Bussy, 14 mai 1686. Cf. Bussy, *Lettres* du 8 et du 17 mai 1686.)

cère, et, si l'on peut discuter son témoignage, on ne peut refuser de l'entendre et de l'examiner.

Si l'étude qui précède a fixé la date de ce témoignage, peut-être aura-t-elle quelque chance de plaire à ceux qui cherchent la vérité tout entière sur la période la plus glorieuse de notre histoire littéraire, et ne leur paraîtra-t-elle ni trop longue, ni trop minutieuse.

Ch. Revillout.

COMPLÉMENT D'UNE CHANSON

DE GIRAUT DE BORNEIL

Par suite d'une omission commise à notre imprimerie, et que je remarquai trop tard pour la pouvoir faire réparer en temps utile, les deux *tornades* de la chanson de Giraut de Borneil, *Chant en broil ni flors en verjan*, ne figurent pas dans l'édition que j'ai donnée des *inedita* du troubadour d'Excideuil, au tome XXV, p. 209, de cette *Revue*. Je répare ici, un peu tardivement, cette omission :

VII. E qil n'er primers drogomanz
Qem toil d'autr' amista[t] em lais,
Crescal benanans' e poders,
Q'eu non voil baisars ni jazers.

VIII. E quant Sobretotz sai nos trais,
Noil es cregutz aqel poders
Qe dona baizars e jazers.

C. C.

ELUCIDARIUM

SIVE

DIALOGUS SUMMAM TOTIUS CHRISTIANÆ THEOLOGIÆ BREVITER COMPLECTENS

Le titre ci-dessus est celui de l'ouvrage latin d'Honorius d'Autun, dont le texte que nous publions n'est qu'une traduction plus ou moins fidèle. Il a été inscrit par une main moderne sur le feuillet de garde du ms. 162 de la Bibliothèque d'Inguimbert, à Carpentras, qui nous a fourni ce texte, dont il n'existe pas à notre connaissance d'autre copie.

Le ms. est du XVe siècle. La description en sera donnée plus loin, au-devant des notes concernant le texte. En attendant, on peut voir ce qu'en dit Lambert, au t. I, p. 89 du *Catalogue des mss. de la Bibliothèque de Carpentras*.

Nous nous servons, pour la comparaison avec le texte latin, de l'édition Migne (*Patrologie latine*, t. CLXXII, col. 1109-1176).

[F° 1] *AYSSI COMMENSA LO PREMIER LIBRE DE Lucidari; e appella sy Lucidari, car illumena los huels de l'arma, e tota error de fe tol, e donna creyssament de vertut, e fa l'ome vieure en bonas obras, e en la fin lo fa venir en la celestial gloria de nostre Shr Dieu Jhesu Crist.*

E conte sy en la sancta escriptura que ung savi discipol vene a ung grant maistre, plen de sciencia e doctor en divinitat, e dis ly, en coragi d'aprendre, ayso que ausires e que se ensecq.

Lo discipol parlla e dis : « O glorios maistre, plen de sciencia divina, espirant de la gracia del Saint Esperit, pregui ty que a las causas que ieu ty veulh demandar, a honor de Dieu e a utilitat de la sancta [V°] glesia e de tos fiselz crestians, non ty ennugi de respondre a my. »

Respont lo maistre e dis aynsins : « Per cert sapias que en aytant como mon poder ny ma sciencia my habondara ieu

ty responderay, e en tota bona obra far negun trabailh non my enujera. »

— « Hom dis que negun home non sap que es Dieu, e como sya molt obscura causa adhorar so que on non sap, prenam doncas d'el nostre commensament e digas my tot premieramens que es Dieu. »

— « Dieu es una substancia espirital, non comparabla e non mortal, sensa commensament e sens fin, plen de tant grant bontat e de suavetat e de bonnesa que es [ses] tota estimation, en aysins com los angels benignes, com de la lur [F° 2] clardat sobremontan lo soleilh, continuadamens non finan del regardar, en tant que en aynsins en son enamorat, per lo grant compliment que trobon e veson en el, que de lo servir e obesir, ny regardar, ny lausar non lur sembla qu'elz s'en puscan sadollar. »

Lo discipol demanda de la Trinitat consin sy entent aquella paraula que dis : « Sancta Trinitas unus Deus. » Respont lo maistre : « Aquo vol dire que creses fermament en ung dieu e ternitat. » Lo discipol demanda : « Digas my en cal maniera. » Respont lo maistre e dis : « Regarda lo soleilh en lo cal a tres causas, e non son mais una, so es assaber la substancial fogal e la clardat e la calor, las cals y sont tant fort ajustadas que bonamens non sy podon despartir. Car sy en voles ostar la clardat del soleilh, [V°] tu tolras al mont sa clardat e sa lusor; e sy voles mais ostar sa calor, adoncas deffailhiras de tot en tot del soleilh que non n'auras ren. Per la substancial fogal entendas Dieu lo Paire, per la clardat entendas Dieu lo Filh, per la calor entendas Dieu lo Saint Esperit. Car en ayssins per samblant con la substancial fogal del soleilh engendre de sy meteys la clardat an tot compliment e ses corruption, e en ayssins como la calor yeys de la substancial fogal e de la resplendor an tot compliment e ses corruption, en ayssins per samblant Dieu lo Saint Esperit yeys de Dieu lo Paire e de Dieu lo Filh an tot compliment e ses corruption. Dieu lo Paire es una persona, e Dieu lo Filh es autre, e Dieu lo Saint Esperit es autre, e totas aquestas tres personas sont una tant solament en fondament eternal, [F° 3] e ung poder, e una amor, e una savisa, en lo cal non a degun deffailhiment, ans es acompliment de tot acabement. »

Lo discipol demanda : « E per que es appellat Paire? » Respont lo maistre : « Car el es font e nayssensa e commensament de tot quant es. E la savisa d'el es appellat Filh. » Lo discipol demanda : « E per que Filh? » Respont lo maistre : « Car en aynsins como la resplendor es engendrada per lo soleilh, aynsins nays lo Filh del Paire, como dessus es dich. »

Lo discipol demanda : « E per que s'appella Saint Esperit? » Respont lo maistre : « Car quasy como espirat de andos yeys del Paire e del Filh, como dessus es dich. E aquella persona que totas causas appareilha per drecha divinitat es appellat Paire. E aquella persona que tot cant es conten en sy e ho garda de perir es appellat Filh. [V°] E aquella persona que a totas causas espira e donna vida e compliment es appellat Saint Esperit. De Dieu lo Paire totas causas venon. E per lo Filh totas causas son. E per lo Saint Esperit totas causas vivon. Lo Paire es memoria. Lo Filh es entendement. Lo Saint Esperit es voluntat. »

Lo discipol demanda : « E per que non s'appella mayre como paire? » Respont lo maistre : « Car l'engendrament principalment ven del paire. » Lo discipol demanda ; « E per que non s'appella filha aytant ben como filh? » Respont lo maistre : « Car lo filh es mais samblant al paire que la filha. » Lo discipol demanda : « E per que lo Saint Esperit non s'appella filh de andos? » Respont lo maistre : « Car convengra que l'ung fos paire e l'autre mayre, e el yeys cuminalmens quasy espirat de [F° 4] andos, (respont lo maistre [1]) e lo Saint Esperit es lassament e lyame de tota la divinitat. »

Lo discipol demanda : « On habita ny on ysta Dieu? » Respont lo maistre : « Ja sya aysso que per tot es lo sieu poder, empero en lo cel que s'appella entellectual esta substancialment. » Lo discipol demanda : « Que vol dire aquo? » Respont lo maistre : « Tu deves saber que tres celz son : l'ung es corporal, aquel que vesem nos autres ; e l'autre s'appella espirital, on son los angelz habitans ; lo ters s'appella entellectual, en lo cal la Sancta Trinitat an los benheuras cara a cara sy veson e sy glorifican sensa tot cessament. »

Lo discipol demanda : « Consin sy entent aquella paraulla

[1] Ces trois mots sont une interpolation évidente. Texte latin : « Quia simul et æqualiter ab utroque procedit, et ipse est vinculum totius Divinitatis. »

que dis que Dieu es tot, e en tot luoc, e en totas horas ensemps e per vegadas, d'au-[V°]-tra part dis que non es en luoc? » Respont lo maistre : « En tot luoc esser vol dire car per tot es lo sieu poder, aysin ben en lo cel como en la terra, e aitant poderos en ung luoc como en ung autre e en totas horas ; car aysin como es poderous en lo cel, aysin ben es poderos en la terra e en infern. Ensemps vol dire car en una hora e en ung moment a ordena son plaser en orient e en occident. En negun luoc vol dire car non a corps corporal coma autra causa que on la puesca tocar manualment; e per autra rason, car el conten en sy tot cant es, en lo poder del cal nos vivem e morem e estam[1]. »

Lo discipol demanda de la savisa de Dieu e dis : « Sap Dieu totas causas? » Respont lo maistre : « Certas hoc, aytant ben, aytant fort sy que totas [F° 5] las causas passadas, presens e devenidoiras sap e las connoys e las ves tot ayssy ben como sy tot davant sy era pausat presenmens. E enans que lo mont crees, el sabia totas causas e tos los noms e lurs naturas e lurs proprietas ; e dels homes e delz angelz sap totas lurs manieras e las condictions e lurs cogitations e lurs fachz e lurs dichz e lurs volontas, ayssy ben con sy tot o vesia present davant sy. E per so los greez l'appellan « theos[2] », que vol aytant dire que : ves e sap e conoys totas causas. »

Lo discipol demanda de la paraulla de Dieu e dis : « Consy parlla Dieu an los angels ny an los homes? » Respont lo maistre : « An los angels [per] enferna aspiration, e an los homes per sos angelz. » Lo discipol demanda : « Como sya cert que Dieu [V°] que es sya estat ses commensament, doncas non es samblant que adonc estes solet enans que lo mont cressa? » Respont lo maistre : « Escrich(t) es per saint Johan que so que era fach en el era vida, e per aysso apar que totas creaturas foron a Dieu visiblas en sa predestination ; la cal causa en apres es estada visibla a la creatura meteyssa en sa creation, en ayssins per samblant que como[3] lo maistre, [que] vol bastir una maison, premieramen emagina e tracta totas aquellas causas que vol far en bastent en son engien, enans que bastisca, las cals causas en apres apparon cant ac fach son

[1] Ms. *estem*. — [2] Ms. *ethos*. — [3] Suppr. *que* ou *como*?

bastiment. E per amor d'aysso sy dis que Dieu non es plus antic que sa creatura de temps, may de dignitat. »

[F° 6] Lo discipol demanda: « Que fom la causa e la raison per que Dieu volc crear lo mont? » Respont lo maistre: « La bontat de Dieu fom, per so que agues a qui despartis e donessa gracia e sos biens. » Lo discipol demanda: « Consin fom fach? » Respont lo maistre: « A Dieu aparten ben a dire de paraula, e aquo meteys al Filh de crear totas causas, e per aysso dis David lo propheta: Totas causas, Senher, an grant savisa as fachas. » Lo discipol demanda: « Fom granda la ponha ny lo trabailh en crear lo mont? » Respont lo maistre: « En una virada d'ueilh, so es aytant tost como tu podes ubrir l'ueilh; e per aysso dis saint Gregori que al ponch de la mort, quant deffailh la vista corporal a home[1], encontinent [V°] per vertut de Dieu son illuminas los hueylhs del corage de l'ome, e cascun ves e conoys son jugement. »

Lo discipol demanda: « Creet Dieu lo mont per partidas? » Respont lo maistre: « Non, mais tot ensemps; e pueys ho deviset per partidas en los syeys jors; so es assaber en los tres premiers jors los helemens e en los tres autres jors las causas que son dedins los helemens. E al premier jorn el fes la eternal luminaria espiritat e totas las espiritals creaturas; e al segon jorn el creet lo cel espiritat, en lo cal el sy regardet et sy vist senhor e creator de tota creatura; e al ters jorn el fes la mar e la terra. E en apres en los autres tres jors el fes las causas que son dedins: so es assaber en lo premier d'aquestos tres jors [F° 7] el fes lo jorn e la lusor de temporalitat, so es assaber lo solelh e la luna e las estellas, e lo soberan helement que es lo fuoc; e al segon jorn d'aquestos tres fes los peyssons e los ausels, e lo meyansier helement, lo cal es l'aigua; e los peyssons laysset en lo plus gras luoc, so es en l'ayga, e los ausels aordenet en la tersa partida sobre l'aiga, so es en l'ayre, lo cal sosten, e es lo ters helement. E al ters jorn d'aquestos tres derriers jors, so fom al seysem jorn, al divendres, el fes las bestias. E l'ome fes del soteyran helement, so es de la terra. »

Lo discipol demanda sy las creaturas e premieramens los

[1] Ms. *homo*.

helemens sy senton Dieu. Respont lo maistre : « Anc non fes neguna creatura que Dieu non senta ho non sentisca. Eja sya aysso que alcunas [V°] causas son a nos ses arma e ses vida e non sentiblas e mortas, empero a Dieu totas causas vivon e son sentiblas; e totas creaturas senton lur creator. Lo cel lo sent, car per lo sieu commandament ses tot cessament sy revol e sy gira e sy revirona tostemps. E per aysso dis David lo propheta : Tu, Senhor, qui fesist los cels en entendement. Lo solelh e la luna lo senton e las estellas, car lur cours e lur lus[1] segon ben e adornament[2] e tornon e retornon segon que el lur a establit. La terra lo sent, car en son temps degut germena e rent son fruc. Los fluvis e las ayguas lo senton, car del luoc don movon, so es de la mar, totas venon aqui retornar. Los vens lo senton, car tantost al sieu commandament sy repausan. Los homes mors lo senton, car al sieu commandament resuscitan. [F° 8] Hunfern lo sent, car aquelz que ten en turmens delyeure e rent a son commandament. Totas las bestias mudas lo senton, car la ordonnansa e la ley que Dieu lur a establida continuadamens gardan e tenon. Empero totas las causas dessus dichas sy fan per administration de sos angels.

» Tu deves saber que (des palays celestials que) Dieu ayssins como rey sobre poderos basti(s) tot premieramens per sos ops ung pallays sobre resplendent e sobre clar, lo cal s'appella lo regne dels drechuriers. En apres va bastir aquest mont, en lo cal aordenet alcun cert nombre de gens e de cavaliers per estar aqui en turmens, los cals suffriran que syan vayncus e apoderas per lo diable, lo cal nombre de necessitat coven acomplir. Empero aquel nombre vol Dieu que [V°] sya acomplit de homes e d'angels percussiens, e lo nombre determinet dels beneuras en nau ordres d'angelz e lo desen d'omes. » Lo discipol demanda : « E per que nau ordres d'angelz ? » Respont lo maistre : « Per la Trinitat, que de tres en tres tornan e retornan, fos facha honor a la Sancta Trinitat. » Lo discipol demanda : « E per que ung ordre d'omes ? » Respont lo maistre : « Per

[1] Corr. *luocs?* Texte latin : « Quia loca sui cursus invariabiliter servando repetunt. »

[2] Corr. *adordenadament?*

amor de unitat: per so que la unitat en trinitat, e trinitat en unitat fos adorada e lausada e cultivada per los angels e per los homes. » Lo discipol demanda: « E per que volc que lo nombre dels elegis tant solament fos d'angels [e d'omes] ? » Respont lo maistre: « Car doas creaturas a Dieu fachas principalmens majorals, (e) una esperital, e l'autre corporal; e [per] aquo volc esser per [F° 9] cascuna lausat, so es de l'esperital per los angels[1]. »

Lo discipol demanda: « Cora foron fachs los angels? » Respont lo maistre: « Con fom dich : Sya facha lus. » Lo discipol demanda: « Dis Dieu aquella paraula? » Respont lo maistre: « Non, mas [per] aquesta demostrada nos es la solemnial natura, domentre qu'el dis luminaria [2]. » Lo discipol demanda : « Que es natura angelical? » Respont lo maistre: « Fuoc esperital. E per aysso dis David : Tu, Senhor, qui fas los tieux angels de flame de fuoc. » Lo discipol demanda: « An nom los angels? » Respont lo maistre: « Tant de sciencia a en los angels que non an mestier de noms. » Lo discipol demanda: « Michael, Gabriel e Raphael non son noms? » Respont lo maistre e dis: « Certas hoc, e mays sobrenoms ; e [V°] per los homes d'aventure e accident lur fom empausat, car en lo cel non a nom propi negun. Car nos trobam que lo premier angel per los homes fom appellat Saraelh, que vol aytant dire como contrari a Dieu. »

Lo discipol demanda del angel percusient en que fom contrari a Dieu. Respont lo maistre : « En so que, cant el sy vist que de biautat e de noblessa sobremontet tos los autres, adoncas tos los me[s]preset, e non volc pas tant solamens esser egal a Dieu, an lo volc sobremontar. » Lo discipol demanda : « E consin egal ho major? » Respont lo maistre : « Car forsadament malgrat de son creator volc pendre milhor luoc que el non ly avia establit, e como per senhoria commandar als autres. » Lo discipol demanda : « E que ly esdevenc per [F° 10] aquo? » Respont lo maistre que fom gitat fora dels palais e mes en carse. E ensins como de premier era plus bel que los

[1] Manque la traduction des mots latins : *de corporali ab hominibus.*

[2] Texte latin : « Non, sed per hæc verba illorum sublimis natura nobis insinuatur, dum lux vocantur. »

autres, apres fom plus negre e plus vil de tos. E coma de premier era quiti de mort e de corruption, pueys apres fom mes en luoc pies que a mort, lo cal luoc es plen de dolor e de tota pudor, ses jamais yssir. E ensins coma era plus resplendent que los autres, apres fom plus tenebros e mays dolent.

Lo discipol demanda sy el sabia so que ly era esdevenir. Respont lo maistre : « Non pas. » Lo discipol demanda : « E cant de temps estet el al cel? » Respont lo maistre : « En veritat non una plena hora, car tantost como fom creat peccet e encontinent commenset a caser. » Lo discipol demanda : « E per que non y estet[1] plus [V°] longamens? » Respont lo maistre : « Per so que non gustes de la eternal beneuransa aquel malvais que tant noble magestat avia volgut usurpar e offendre. » Lo discipol demanda : « E per que pecqueron los autres angels que caseron amb el? » Respont lo maistre : « Car lur plasia la sobremontansa d'aquel e la senhoria, e penseron sy que, sy el podia a Dieu sobremontar, que els yssement sobremontarian alz autres angels de senhoria e de poder. » Lo discipol demanda: « Que lur esdevenc? » Respont lo maistre: Amb el foron gitas foras de paradis e mes en enfern ses yssir una partida d'aquels; e l'autre partida romanc entre nos en l'ayser tenebros, en lo cal ayse ardon como en enfern. » Lo discipol demanda : « Per que totas non aneron en enfern? » Respont lo maistre : « Per so que los elegis syan es-[F° 11]-proas per els e trabailhas, per que en apres per lur vertut e per lur pasciencia sian perdurablemens coronas, e per so que los malvais que sy devon dampnar syan per els vancus e apoderas e yssorbas e apres en lo fuoc enfernal amb elz perdurablemens turmentas. » Lo discipol demanda : « E per que non son retornas? » Respont lo maistre : « Non pogron. » Lo discipol demanda : « E per que? » Respont lo maistre : « Car en ayssins como caseron que negun los tocava, aynsins ben, car negun non lur ajudava, retornar non pogron; e, car per lur volontat cauziron mal, drechuriarament lur es ostada tota volontat de ben; e, car nul ben non volonl negun temps retornar non pogron ny poyran. » Lo discipo, demanda : « E per que Jesu Crist non los resemet en ayssins

[1] Ms. *esset*.

como los homes? » [V°] Respont lo maistre : « Car los angels son creas egalmens, non ges per ung angel, en ayssins como los homes, que per ung home son nas, so es assaber per Adam ; e per amor d'aysso sy Jhesu Crist prezes d'un angel angelical natura, aquel tant solament resemera, els autres non ; ny aquel non rezemera, con lo sya causa que angel non pot morir. E Jhesu Crist lo cal fom trames per satisfation volc pendre mort, els angels son non mortals, e per aysso ses restaurament remezeron. » Lo discipol demanda : « Per que Dieu non los creet tals que peccar non poguessan? » Respont lo maistre : « Per drechura, per so que aquels que ben volrian e farian que Dieu per lurs meritis los guiserdones. E sy els fossan creas que peccar non [F° 12] poguessan, adonc feran[1] ben, coma(ys) cays forsas e lyas que foron, per que adonc meriti non s'enseguira. E per amor d'aysso Dieu donet[2] liberal arbitri que de lur grat poguessan e volguessan causir mal ho ben ; e sy adonc causissan lo ben, drechurierament, per guiserdon de lur meriti, lur fora autreyat que jamais non poguessen peccar. » Lo discipol demanda : « Pueys que Dieu sabia que aytals serian, per que doncas los creet? » Respont lo maistre : « Per ornament de sa obra : tot ayssins como veses que lo penhere que met la color negra soterana per so que la color blanca e vermelha que met dessus sya plus clara e mais resplendent, tot ayssins per samblant en la danpnation dels peccadors la gloria dels beneuras drechuriers sera major. »

Lo discipol demanda : « Sabon totas [V°] causas los demonis? » Respont lo maistre : « Per lur angelical natura an gran sciencia de materia, empero ges non sabon totas causas. Mas en aytant como lur natura es plus subtil que aquella dels homes, en aytant son plus sabens en tos ars que negun dels homes. Empero d'aquo que es advenir non sabon ren, mas aytant como percebon per aquo que es passat e aytant como Dieu vol que sapian : empero las cogitations como las volontas negun non sap mas tant solament Dieu et aquels als cals el la vol revelar. » Lo discipol demanda : « Podon far tot aquo que volon? » Respont lo maistre : « Ben non volon ny negun temps ben far non poyrian. Empero a mal far son sobresabens,

[1] Ms. *foran*. — [2] Suppl. *lur*.

non tant como volon, mas aytant como per los [bons] angels lur [F° 13] es autreyat. »

Lo discipol demanda dels bons angels que feron apres. Respont lo maistre : « Sapias que apres la casucha d'aquels malvais foron confermas de mantenent que jamais volontat de peccar non aguissan ny ja non aran. » Lo discipol demanda : « Per que los autres non foron ayssins confermas? » Respont lo maistre : « Non agarderon auc tant longament. » Lo discipol demanda : « Lo peccat dels autres non fom causa de la confirmation d'aquestos? » Respont lo maistre : « Certas non, mas los meritis d'ellos meteyses, que, quant els viron que als autres era mal pres per lur orgueilh, adoncs els per ren non sy vulgron erguelhesir ny mal causir, mas que ambe humilitat e [1] obesir a Dieu de tot en tot sy doneron e en tot ben sy con-[V°] fermeron. E per amor d'aysso per guisardon de lur meriti nostre Shr lur otreget que jamais peccar non poguissan. »

Lo discipol demanda : « Que vol aquo dire : non podian? » Respont lo maistre : « Que negun temps peccar non volon. E els, que ancaras de lur beneuransa non eran sersz, adoncas quant agron triat lo ben foron fachs sers. »

Lo discipol demanda dels bons cal forma an. Respont lo maistre : « Como cays ymage de Dieu . En ayssins per samblant como ymage de ceyra facha en sagel, en ayssins es en els la samblansa de Dieu. » Lo discipol demanda : « E cal samblansa? » Respont lo maistre : « Lu(r)s, en aysso que son lume e que non an corps corporal e que son plens de tota biautat. » Lo discipol demanda : « Sabon ny podon totas [F° 14] causas? » Respont lo maistre : « En tot lo mont non es neguna causa que a els sya resconduda, car en Dieu regardant veson tot et ho sabon ; e per cert tot cant far volon ses tot trabalh far podon. »

Lo discipol demanda : « La desaventura el peccat dels mals angels non amermet lo nombre dels bons dessus dich? » Respont lo maistre : « Certes hoc, mas, per so que lo nombre dels elegis pueysca esser complit, per amor d'aquo fom home creat, per tal que de homes fos lo dezen ordre acomplit. »

Lo discipol demanda : « Don fom creat Adam ny de que? »

[1] = *en ;* ou corr. *a ?*

Respont lo maistre : « De la esperital e corporal substancia.» Lo discipol demanda: « E don de corporal? » Respont lo maistre : « Delz quatre helements. E per so hom es appellat menor mont : car de la terra a la carn, e de l'ayga lo sanc [V°], e de l'ayser [l']alenar e lo polsar, e del fuoc a la calor natural. E aysso es la substancia corporal. E l'ome a lo cap redon, aysin como lo cel es redon; e a dos huelhs en lo cap que luson, en aysin como en lo cel en a dos, so es lo solelh e la luna que resplendisson e luson; e lo piech de l'ome, en lo cal la tos e l'alenar sy fa e sy sousmau, sembla l'ayzer, en lo cal los vens e los trous sy movon ; e lo ventre de l'ome totas licors recep, e per aysso resembla lo mar, lo cal recep tos los fluvis; e los pes de l'ome que portan e suffron [1] tot lo fays del cors, en ayssin como la terra suffre totas causas. E tot homs a lo celestial veser [2], e de l'ayze soberan l'ausir, e del soteran ayse son odorament, e de l'ayga lo menyar [3], e per la terra a lo sentir e lo tocament. E es partici-[F° 15]-pant an las autras creaturas. Car per la dureza es samblant a las peyras, e a forsa en los osses como los arbres, e a pelz en las crins de la testa coma las bestias. Aysso es la substancia(l) corporal. » Lo discipol demanda: « Don fom fach de l'esperital substancia? » Respont lo maistre: « Del fuoc esperital, segon que crezem, en lo cal l'ymage de Dieu e la samblansa es pausada, segon que sy ensec. Image vol aytant a dire como forma et semblansa e en quantitat e en calitat.

DE L'ARMA D'OME

» La sancta divinitat esta en trinitat; aquesta ymage es samblant de l'arma d'ome, que a memoria, an la cal las causas passadas e esdevenidoyras renembre, e a entendement, en lo cal las causas presens e non visibles entent, e a volon-[V°]-tat, en la cal lo ben vol e refuda lo mal. En Dieu son totas vertus: aquesta samblansa a l'arme d'ome que es poderousa de recebre totas vertus, so es assaber fe, esperansa, caritat, prudencia, forteleza de corage, e temperansa, e totas las autres vertus deyssendent d'aquestas. E en ayssin como Dieu, que

[1] Ms. *suffran.* — [2] Lat.: *Ex cœlesti igne visum.* — [3] Lat. *gustum.*

compren totas causas, en ayssin home per samblant an sa arma que compren totas causas visiblas[1] : car ges lo cel non ly pot contrestar que de las causas celestials non tracte, ny abis non ly pot tolre que el non cogite d'unfern. Aysso es la substansa esperital, la cal es l'arma de l'ome. »

Lo discipol demanda : « Formet Dieu l'ome an las mans? » Respont lo maistre : « Tant solament en commandant lo formet. Ambe aquestas pa-[F° 16]-raulas demostrada a nos es sa fragil natura. » Lo discipol demanda : « E per que lo creet de tant vil natura ho materia? » Respont lo maistre : « Per mais de(l) honte del diable e per so que mais sya confus, cant veyra que l'ome, que de fanga es estat format, montara per humilitat e per bonas obras en aquella gloria perdurable celestial, de la cal el[2] que era glorios per son orguelh cazet e fom trabucat en abis enfernal. » Lo discipol demanda : « Don pres son nom home que de premier avia nom menor mon? » Respont lo maistre : « Ambe humor que vol dire terra e per los quatre helemens, car d'aqui ac son engendrament. E per autre raison es home mays samblant a Dieu, car en ayssins como Dieu es soberan en lo cel sobre tos, en ayssins home en terra per la [V°] gracia e per la vertut que Dieu ly donna es poderos sobre tos homes e senhorisant las autres creaturas. »

Lo discipol demanda : « Per que Dieu creet alcunas bestias? » Respont lo maistre : « Car Dieu sabia ben que hom seria peccaire, e per aquo de totas aquellas auria hom mestier ; e per aysso creet Dieu las moscas e las nyeras e aytals bestias que nozon, a lausor de sa gloria, en la cal gloria non va mosca ny nyera ny neguna causa nosable ny desplasent, e per autre rason, per so que, domentre que ponhon home e lo manyan, que on sy pense[3] en sy meteys que paue val e paue de poder a, que ad aquels petis vermes non sy pot gardar, e que adones mesprese[4] orguelh e que ly plassa humilitat ; e per so que sy pense que greu suffrir [F° 17] poyra far las penas perdurablas enfernals, en las cals ardon los mesquins pecca-

[1] Il manque ici quelque chose. Voici le passage latin correspondant : « Et sicut Deus comprehendi non potest ab omni creatura, cum ipse comprehendat omnia, ita anima a nulla visibili creatura potest comprehendi, cum ipsa omnia visibilia comprehendat. » — [2] Ms. *es*. — [3] Ms. *pensa*. — [4] Ms *mespresa*.

dors que moron en peccat d'aquest mont ; e que aya pavour e que sy laysse de peccar contra Dieu ; e per so que aya cura de gasanhar la perdurable gloria de paradis, on es gauch perdurable an tot compliment ses tota fin. E troba sy de Pharaon que anc leons ny orses non lo devoreron, ans volc ben Dieu per mais de honta d'el que vermes menus e nyeras e alcunas bestiolas, que en latin s'appellan cinifes, lo degasteron tot. E las formigas e las aranhas creet Dieu per donnar exemple a nous per so, ayssy como aquellas ajustan en temps degut e vivon de lur just labor, que en ayssin ho deguessem nos far. E ty [V°] dic que tota la creation de Dieu es mot mervilhosa, e que sy pot hom en aquo pensan mervilhar e alegrar cant om vey ny regarda en alcuna creatura [que] a beutat, ayssins con en las flors, e en alcunas vertus e medecinas como en las herbas, e en alcun pays como en la glan, e en alcunas demostransas como en los vermes e en los ausels. E per amor d'aysso totas causas bonas e malas per amor d'ome son creadas. »

Lo discipol demanda : « On fom creat l'ome ? » Respont lo maistre : « En Ebron, don apres fom mort e sepelit, e en apres fom mes en paradis. » Lo discipol demanda : « Que es paradis ny on es ? » Respont lo maistre : « Paradis es sobre bel e sobre delichable e es en Orient, en lo cal gran ren de diverses failhimens [1] en tal maniera [F° 18] que, sy manges d'un delz frucz en temps degut, negun temps may non agra fam, e sy d'aventura [2] manges negun temps non agre scet, e sy d'alcuns autres uses negun temps non foran las ny enuyas. E cant venc al derrier e mengessan del fruc de l'aubre de vida, e jamais non envelhiran, agran malautia ny ja sol non moriran. »

Lo discipol demanda : « Com fom creada Eva la fema ? » Respont lo maistre : « En paradis, de la costa de l'ome domentra qu'el dormia. » Lo discipol demanda : « E per que de l'ome. » Respont lo maistre : « Per so que, ayssin que era d'una carn, fossa ayssin d'una amor. » Lo discipol demanda : « E per que tos los homes elegis non foron egalmens e ensemps creas como los angels ? » Respont lo maistre : « Car nostre

[1] Il y a ici une lacune. Texte latin : « in quo arbores diversi generis contra varios defectus erant consitæ. »

[2] Corr. *d'alcun autre ?* (*de alia,* dans le texte latin.)

senhor [V°] volc ad aysso retenir Adam e retenir a sa samblansa, per so que, en ayssin como totas causas son creadas per Dieu, en ayssin per samblant tos homes e totas femas nasquessan de Adam, e per aysso creet Dieu Eva d'el. » Lo discipol demanda : « E per que Dieu non los creet tals que peccar non poguessan ? » Respont lo maistre : « Per so que major meriti aguessan : car adoncas, cant foron temptas per lo diable, non aguessan consentit de mantenent, foron estas confermas que jamais els ny homes que nasquessan d'els mesemes peccar non pogran. E aysso volia Dieu que, sy lo ben aguessan causit ny a el obesit, que aguessan aysso per guisardon desus dich. » Lo discipol demanda : « E consy re[n]harian, sy en paradis fosson remangus ? » Respont lo maistre : « Tot en ayssins coma la una ma [1] se ajusta [F° 19] ambe l'autre, en ayssin per samblant ses tota corruption aquel nembre fara son ufici. » Lo discipol demanda : « E consins enfantara la feme ? » Respont lo maistre : « Ses tota dolor, ses ordura e ses tota pudor. » Lo discipol demanda : « E l'enfant, que nasquera, fora en ayssins como aras, que non anes ny parlles ? » Respont lo maistre : « Aytantost como fora nat, parllera e anera ; e contra diverses deffailhimens del fruc d'alcuns albres aqui plantas usaran ; e en lo temps que Dieu lur agra establit del fruc del arbre de vida manyaran, e en ayssi en apres estaran en ung estament ses malautia e ses morir en etat de trenta ans. » Lo discipol demanda : « Eran adoncas nuds ? » Respont lo maistre : « Nuds eran, mais aytant pauc de vergonha avian d'aquels membres, como dels huols ho dels [V°] autres membres. » Lo discipol demanda : « Que vol dire aquella paraula que dis : Viron e conogron peccat ? » Respont la maistre : « Aquo vol dire que, aytantost como agron peccat, sy viron nudz, cays que devant non ho avian conogut ny vist. E tantost aprop lo peccat tant fort ardor lur venc, e cobezetat, e volontat de regnar en aquellos membres per los cals venc l'engendrament, sy que en volgron usar. » Lo discipol demanda : « E per que lur venc mais en aquellos membres que en los autres ? » Respont lo maistre : « Per so que conoguessan ben que del cap entro als pes eran obligas a Dieu per lur peccat. » Lo discipol

[1] Ms. *cia*.

demanda : « Consy viron Dieu en paradis ? » Respont lo maistre : « En forma que ac prese Dieu con sy demostret ad els, con fes ad Abram e ad autres prophetas. » Lo discipol de-[F° 20]-manda : « Per que los decep lo diable ? » Respont lo maistre : « Per enveya, que non volia ny volgra que ad aquel luoc tant glorios montessan de cal el era caüch per son orguelh. » Lo discipol demanda : « Dont ly moc la temptation ? » Respont lo maistre : « D'orguelh. » Lo discipol demanda : « Per que donc suffertet Dieu que Adam fos temptat, pueys que ben sabia que saria vancut e apoderat per lo diable ? » Respont lo maistre : « Car el sabia lo ben que s'en seg(a)ria. » Lo discipol demanda : « Parlet la serpent ? » Respont lo maistre : « Non, mas lo diable per la serpent, en ayssins como veses que parlia en home endemoniat, e en ayssins como parllet l'angel per la sauma, ja sya aysso que la serpent ny la sauma non sabian d'aquellas parau-[V°]-las que volian dire. » Lo discipol demanda : « E per que mays per serpent que per autra bestia ? » Respont lo maistre : « Car la serpent es coritieus[1] e lubrigosa e verinosa, en ayssin lo diable aquels que galia fa torturia[s] per bausia e lubricoses[2] e ordes per luxuria. » Lo discipol demanda : « Era la sciencia del ben e del mal en aquel pom ? » Respont lo maistre : « Non ; mas en lo trespassar. Car ennans que Adam pecques, sabia ben e mal, lo ben per esperiensa e lo mal per sciencia tant solamens. » Lo discipol demanda : « Nasqueran(s) los mals homes en paradis sy Adam y fos remangut ? » Respont lo maistre : « Non, mas tant solamens los elegis. » Lo discipol demanda : « E per que aras donc (y) naysson[3] ? » Respont lo maistre : « Per so que los bons syan per els trabalhas e esproas, [F° 21] como l'or en la fornas. »

Lo discipol demanda : « Cant de temps esteron en paradis ? » Respont lo maistre : « Sept horas. » Lo discipol demanda : « E per que non ysteron plus longamens ? » Respont lo maistre : « Car tantost como la fema fom creada, tantost fom decepuda. E en la tercia hora l'ome mes noms a las bestias, e la sexta hora la fema fom formada, e de mantenent d'aquel pom

[1] *Sic ;* traduit *tortuosus.*

[2] Ms. *lubricosas.*

[3] Suppl. *los mals* Lat. : « Quare nunc mali nascuntur ? »

devedat ella volc, e a l'ome en donet e en ayssins sa mort percasset ; lo cal home Adam per amor d'ella en manget, e encontenent en la hora nona foron gittas de paradis. » Lo discipol demanda : « E on anet adonc Adam ? » Respont lo maistre : « En Ebron fom retornat, aqui on era estat creat. E aqui engendret fils. E cant Caym ac mort Abel, son fraire, [V°] adonc ac tanta yra Adam que plus an sa molher non sy vol ajustar carnalmens. Ans, segon que dis saint Jeronime, ploret dos ans. Mais car Nostre Senhor sabia que son filh Jhesu Crist en apres devia resemer l'uman linhage, e car Jhesu Crist non volia nasser d'aquella mala seta e semensa de Caym, volc que Adam fos amonestat per l'angel que an sa molher retornes ; e fes o. E per aysso de la beneurada semensa d'Abel[1] Jhesu Crist fom nat, so es d'aquel linhage. »

Lo discipol demanda : « Cal peccat fes Adam, que fos gittat foras de paradis? » Respont lo maistre : « Car volia esser como Dieu, que contra son commandament manget d'aquel pom devedat. » Lo discipol demanda : « E cal peccat ny cal mal era manyar d'aquel pom? » Respont [F° 22] lo maistre : « Aytant grant peccat fom, que per tot lo mont resemer non sy pogre. » Lo discipol demanda : « Proas my per razon aysso que dizes. » Respont lo maistre : « Volentieras. Non ty es ben veyayre que sya deguda causa de obesir a la divina magestat de Dieu? En tot lo mont non es causa plus drechuriera que es que neguna creatura rasonable non prepause[2] alcuna causa contra la volontat de son creator. » Lo discipol demanda e dis : « Donc major es la volontat de Dieu que tot lo mont? » Respont lo maistre : « Certas hoc. La rason es : sy tu estavas davant Dieu e alcun autre ty disia : Ieu non veulh que tu regardas en Dieu, mays en my, creyries lo tu? » Respont lo discipol : « Certas non. » Lo maistre dis mais : « Adam ho fes. Davant dieu estet e obesy al [V°] diable e giret sa cara, en Dieu mespresent e son commandament. E en ayssin comes major peccat que non [es] tot lo mont. » Lo discipol demanda : « Digas my consin es major. » Respont lo maistre : « Premieramens car tos los sept peccas

[1] *Sic.* Il faudrait *Seth*. Cf. le texte latin : « et pro Abel est Seth genitus, de cujus stirpe est Christus natus. »

[2] Ms. *prepausa*.

criminals comes. » Lo discipol demanda : « E consin ny en cal maniera? » Respont lo maistre : « Premieramens comes orguelh, en aysso car volia esser egal a Dieu ; e per amor d'aquo fom fach lo plus somes de tos, e el, que fom premier e major dels autres, aras fom lo plus somes dels autres ; e per so fom dich : Tot home es non monde e peccayre que leva e eyssausa son corage contra Dieu. Segondament, comes desobediensa : car passet lo commandament de Dieu ; e per amor d'aquo totas las creaturas, que de premier ly[1] eran sosmessas e obediens, adonc apres lo [F° 23] peccat ly foron totas desobediens. Tersament, comes avaricia : car cobezeget mays que non ly era autreyat ; e per aysso fom dich : Qui tolria las sanctas causas als gauchs de paradis seria estermenat. E per aysso totas las causas que ly eran autreyadas per drech lo perdet. Quartamens, comes enveya : car la sciencia de Dieu enveget. Quintamens, comes fornication esperital : car l'arma d'el fom an Dieu ajustada. Mas adonc cant [mes]preset Dieu et obesit al diable, adonc quasy (contra) amba estranch fes adulter[2], e per aysso perdet l'amistansa de son vray espoux. E per aysso dis David lo propheta : Tu, Senhor, perdras aquels que fornican ses tu. Aysso vol dire de tos aquels que meton lur amor en las creaturas ses Dieu. Sezenamens, comes omicidi : [V°] car omicidi percasset, car tot l'uman linhage lieuret a mort per son peccat. E per aysso fom dich : Qui fara omicidi de mort morra, so es assaber perdurable. E per amor d'aysso l'arma d'el fom morta per lo peccat en lo cors que fom en terra sebelit en lo sepulcre. Septenamens, comes accidia e desplaser, que volia aver lo poder e la senhoria de Dieu, e ac accidia e desplaser del sieu ben. » Lo discipol demanda : « E l'ome mesquin Adam non fom deceuput per lo maligne esperit? » Respont lo maistre : « Sy fom. Mas ges per aquo non fom mens colpable e diray ty per que. Si alcun senhor a son servent commandava alcuna obra far e ly demostrava la fossa, per so que en aquella non tombes, de la cal sy y tombava non s'en poyria yssir, e sy lo [F° 24] servent mespresava lo commandament de son senhor e de sa propria volontat casia en la fossa e desemparava [la obra] que ly saria commandada e fasia lo contrari,

[1] Ms. *sy*. — [2] Texte latin : « quasi cum extraneo adulterium commisit. »

non saria ben colpable aquel? » Respont lo [discipol] e dis : « Certas hoc, de double pena es tengut. » Lo maistre parlla e dis: « Adam mespreset lo commandament de Dieu nostre senhor e fes lo contrari e fom desobedient. E per aysso caset en la fossa de la mort. » Lo discipol demanda (e) sy convenia qu'el s'en tornes. Respont lo maistre: « Certas covenc. E covenia que la honor, que avia tolta a Dieu, ly rendes e per lo peccat satisfases: car molt es causa deguda que qui pren l'autrui causa ny la tol que la renda e que per la injuria satisfassa. » Lo discipol demanda : « E que tolc Adam a Dieu ? » Respont lo maistre : « Tot cant poc, sy que el [V°] prepausa de son linhage complir la cort de Dieu, como cays que agues aytant de poder como Dieu. » Lo discipol demanda : « E consin ly dec[1] rendre la honor ? » Respont lo maistre: « Lo diable ayssin vaincer, como el era estat vayncut per el, e tos aquels que eran predestinas a vida perdurable retornar en aquel estament que foron sy el non agues peccat. » Lo discipol demandava : « E consy ac satisfar per la injuria? » Respont lo maistre : « En ayssins como el avia comes major peccat que tot lo mont, en ayssins convenia que calque home que fos major que tot lo mont satisfezes a Dieu, e per deguna causa o guisa e[l] aysso far non podia : e per aysso remanc mortal e mori. » Lo discipol demanda : « Consy perit de tota res[2] ? » Respont lo maistre : « Lo prepausament de Dieu non poc anc el mudar, [F° 25] e Dieu avia en son prepausament adordenat que del linhage de Adam lo nombre dels elegis fos complit. » Lo discipol demanda: « Que s'en esdevenc per aquo? » Respont lo maistre : « Certas car el (en) la honor que a Dieu devia rendre non podia, Dieu per el volc pendre humanitat e suffertet la pena per el. » Lo discipol demanda : « E per que Dieu, con sya tant misericordios, non ly perdonet lo peccat ho per que aytal en gloria non lo mes? » Respont lo maistre : « Sy Dieu ly laysses sa honor cays que non la pogues aver, samblant fora que non fos del tot poderos, e sy l'ome peccador receupes en gloria e l'angel percucient per una sola cogitation agues derocat, torturia fora. Ancara mays sy lo peccat remangues ses punir, alcuna causa

[1] Ms. *det*. — [2] Suppl. *non* devant *perit* ? Cf. le latin : « Et cur penitus non periit? »

fora adoncs desordenada en lo regne del cel, e en lo regne del [V°] cel neguna causa desordanada non deu romanir, e per aysso covene que lo peccat fos punit e lo peccador agues pena. » Lo discipol demanda : « E en cal maniera adoncs poc retornar apres son falhiment ny apres sa caïcha relevar sy ?» Respont lo maistre : « Certas car en ayssins como non per sy meteys, mas per conselh d'autre el avia falhit e satisfar volia sy pogues, deguda causa doncs era, con el satisfar volgues e non podia, que ajudat per autre resucites e releves. » Lo discipol demanda : « E per que Dieu non trames alcun angel que lo resemes? » Respont lo maistre : « Sy angel l'agues resemut, adoncs fora sers d'el, e on covenia que ayssin fos restituit e fos egals als angels, e per autra causa non podia rezemer[1], e sy fos fach home mens pogra. » [F° 26] Lo discipol demanda : « E per que Dieu non creet altre home de terra e que[2] lo trames en lo luoc d'aquel ? » Respont lo maistre : « Sy dieu agues creat aultre novel home e lo trameses per aquel, ja adoncs la redemption non apartengra al linhage de Adam, e convenia que del [3] linhage fos aquel qui satisfara per el. » Lo discipol demanda : « E per que doncas non trames patriarchas ho prophetas que lo resemessan ? » Respont lo maistre : « Los patriarchas e los prophetas eran estas conceupus en peccas enans, e per aysso l'uman linhage non podian resemer; e car l'ome Adam satisfar volia, mas non podia, per amor d'aysso Jhesu Crist, lo filh de Dieu, plen de misericordia, per lo cal totas causas son fachas, va recebre carn humana per so que la redemption fos facha per el, e en [V°] doas naturas : so es natura divina e natura humana per que fom facha una persona. E en aquella natura que el era Dieu, venquet lo diable, ayssin como el avia vencut l'ome Adam, e [a] tos los predestinas elegis ubri lo cel, e an los angels los a egalas, la cal causa Dieu tant solament ho podia far. E en aquella natura, en la cal era home, satisfes de la enyuria a Dieu e resemet lo mont an la mort molt amara, que suffertet per nos non degudament, ses peccat e ses colpa qui non era en el, la cal redemption devia esser facha per home, e en ayssin fom complit. »

[1] Texte latin : « Et aliud oberat : angelus in sua natura invalidus erat hominem redimere. » — [2] Corr. *no?* — [3] Suppl. *seu*.

Lo discipol demanda : « Per que nostre senhor Dieu Jhesu Crist volc naysser de fema verge? » Respont lo maistre : « Tu deves saber que en quatre manieras a Dieu fach homes e [F° 27] femas. Premieramens ses paire, en ayssins como fom Adam, lo cal fom format del lymon de la terra. Secondamens tant solamens d'ome, en ayssin como Eva maire nostre, que fom formada de la costa de Adam. Tersamens de paire e de maire, ayssy como tos jors naysson. La quarta maniera es de sola verge, lo cal previlege fom confermat tant solament a Jhesu Crist, que tot ayssin coma la mort venc al mont per fema Verge, so fom Eva, en ayssin per samblant per fema verge la vida vengues e que lo mont reviscoles : aysso fom la gloriosa Verge Maria, maire de nostre senhor Dieu Jhesu Crist. Beneseta sya ella e lo sieu car filh Jhesu Crist sya lausat e glorificat! Amen. »

Lo discipol demanda : « Per que non tantost en aquel temps davant [V°] lo diluvi con fes apres [1] ? » Respont lo maistre : « Sy el fos vengut davant lo diluvi, diseran las gens d'aquel temps que non lo calia esser vengut, car els eran pron endoctrinas de tot ben per lurs pairons; e sy apres lo diluvi vengues, disseran adonc aquels d'aquel temps que non lo calia venir car Dieu avia parllat ambe Abraham e ambe Noe, e totas las causas que devian far e aquellas que sy devian gardar lur avian ensenhadas e mostradas. » Lo discipol demanda : « E per que donc non venc en lo temps de la ley? » Respont lo maistre : « Sy adonc vengues, disseran los Jusieus que per la ley eran pron endoctrinas, e los gentils pron per los philosophes. » Lo discipol demanda : « Per que doncas non estet entro prop de la fin del mont? » Respont lo maistre : « Sy [F° 28] adonc vengues, pauc foran aquels que lo pogran recemblar [2], e lo nombre dels elegis non sy pogre complir : per so covenc que vengues adonc cant fom temps covenhable. »

Lo discipol demanda : « E consin l'enfantet la Verge Maria? » Respont lo maistre : « Tot ayssins como la verga secca que Aaron plantet, la on Dieu ly dis e ly mostret, la cal gittet flors e fruc sensa humor que non senti, tot en ayssin per samblant

[1] Texte latin : « Cur non venit mox illo tempore ante diluvium vel post diluvium? » — [2] Ms. *recomblar*.

la Verge Maria sensa conoyssansa d'ome, per sola gracia del Saint Esperit, concep e enfantet ses dolor e ses corruption, e (la) clausa la porta de son ventre, so es assaber ella estant totas vegadas en sa virginitat, Jhesu Crist pres carn humana; e, en ayssins como l'espous qui yeys de sa chambre pur e net ses corruption e ses dolor, en [V°] ayssin la Verge Maria portet aquesta flor e aquest fruc, so es lo salvador de tot lo mont, nostre senhor Dieu Jhesu Crist » Lo discipol demanda : « E per que volc esser enclaus nau mezes? » Respont lo maistre : « Per so que los homes, los cals eran enclauses en la miseria d'aquest mont e en enfern, a la compa[n]ha dels nau ordres dels angels retornes. »

Lo discipol demanda : « Cal hora nasquet Jhesu Crist? » Respont lo maistre : « A la myege nuech, e per so sy dis : Domentre que la nuech era entre jorn e nuech, la tieua paraula, Senher, venc de la se soberana real. » Lo discipol demanda : « E per que venc de nuech? » Respont lo maistre : « Per so car mervilhosament e amagada e esconduda venia; e per autre rason, per so que aquels, que [F° 29] en la nuech de tenebres e de errors estavan, que a la via de vertat e de clardat los retornes. » Lo discipol demanda : « Sabia ren Jhesu Crist domentre que era enfant? » Respont lo maistre : « Hoc certanemens totas causas, ayssins ben como Dieu, en lo cal tos los thesaurs de savisa e de sciencia foron rescos. » Lo discipol demanda : « Podia parllar ny anar domentre que era enfant? » Respont lo maistre : « Segon lo sieu poder, tot ho podia far; mas empero en totas causas ses peccat nostra fragil natura humana volia resamblar. »

Lo discipol demanda de las mervilhas que foron de la nayssansa de Jhesu Crist e dis : « Endevenc sy neguna mervilha per lo sieu nayssement? » Respont lo maistre : « Certas hoc : sept especials miracles. » Lo discipol demanda : « E cals foron aquelz? » [V°] Respont lo maistre : « Premieramens apparec una estella sobre clara e sobre resplendent. Apres apparec ung cercle daurat ho d'aur ho como de polpre fort lusent costa lo solelh, que molt resplendi(s). Apres nasquet aquel jorn una fontana d'olly qui yssya de la terra. Apres que fom pas per tot lo mont. Apres que tot lo mont fom citat per far pagar una certa censa a l'emperador. Apres que trenta homes

aquel jorn moriron sobitament. Apres que las bestias mudas parlleron. »

Lo discipol desirava saber la exposition dels miracles, e demanda: « De cascun d'aquestos miracles per sy a part volgra saber la exposition. » Respont lo maistre: « Volontiers t'o dyray. Tu deves saber que lo senhal de la estella sobre clar fom car lo Saint [F° 30] dels Saintz venc. Lo cercle de l'aur costa lo soleilh resplendi(s) e[1] an l'aur de la sieua divinitat venc demostrar e garnir la sieua eglesia, e an lo polpre, so es en la sieua passion, sy venc coronar. La fontana de l'oly demonstret la syeua misericordia, la cal de la fontana de la Verge Maria yessy e nasquet. Pas fom per tot lo mont, per so car la vraia pas aportet Jhesu Crist a tot lo mont. Lo mont a certa censa pagar[2] significuet car per lo sieu nayssament tot l'uman linhage fom appellat, que per fe e per batisme e per bonas obras vengues al soberan regne de la gloria. Los trenta homes moriron sobitament per so car diseron: Nos non volem que aquest Jhesu Crist que es nat regne sobre nos; e per aysso volc Dieu qu'els perissan. Las bestias [V°] mudas parlleron per donar eyssemple a tot lo pobol que de la nativitat de nostre senhor Jhesu Crist sy alegressan e que lo beneyssan per tostemps mais. »

Lo discipol demanda: « E per que volc que los tres reys ly venguissan ufrir? » Respont lo maistre: « Per so car las tres partidas del mont, so es assaber Assia, Africa e Europa volc tirar a sy per fe e per esperansa e per bonas obras. » Lo discipol demanda: « E per que fugit mais en Egipte que en autra terra? » Respont lo maistre: « Per so car en ayssin con Moyses delieuret lo pobol de Israel del poder de Pharaon e de la mala servitut de Egipte, en ayssin per samblant Jhesu Crist venc delieurar l'uman linhage del poder del diable e al regne de paradis lo camin a nos appar[e]lhet, e demostret sy cons'il era[3] vray Moyses; e en ayssin [F° 31] como Moyzes en lo seten an fom retornat en sa terra, en ayssins per samblant Jhesu Crist an los sept dons del Sant Esperit, los cals il aportet an sy, nos a retornas al celestial Jherusalem, so es al regne de salut. » Lo discipol demanda: « Per que estet el trenta ans que

[1] Corr. *car*, ou *per so car*? — [2] Suppl. *citat*. Cf. ci-dessus. Lat. *descriptus*, — [3] Corr. *consi eral*?

non fes miracles ny ren non ensenhet?» Respont lo maistre : « Per so car el venc en lo mont per donar nos bon eyssemple, e volc premieramens far e adonccas ensenhar, e per aquest eyssemple deveda a nos que negun, entro que aya legitima etat, non commense [1] a ensenhar, ny plus que non sap ny non a apres non presumisca ensenhar ny dire ny demostrar.» Lo discipol demanda e dis: « Como en Jhesu Crist fos tota sanctitat corporalmens e tota divinitat complidamens e peccat non agues ny [V°] degun mal accident non ly pogues venir, sy sy volgues, per que doncs volc esser bateyat?» Respont lo maistre: « Per so que en lo saint baptesma totas las ayguas, an las cals nos deviam esser bapteyas, nos sanctifiques e las nos mondes.» Lo discipol demanda: « E per que fom bapteyat en ayga, car l'ayga es contrari al fuoc [2] ?» Respont lo maistre: « E que doncas es peccat mais fuoc? En ayssins como veses que en lo corage del home ven ardor de far alcuna causa, en ayssins per semblant en la carn de l'ome nays la ardor e la concupisencia de luxuria e d'autre peccat, e per aysso en turment de fuoc sera punit l'ome. E per so que aquel fuoc, so es aquel peccat original, sya delit, per aquo sy fay en l'ayga lo baptesma. E per autra rason, l'ayga neteja tota ordura e amorsa scet e ymage [F° 32] retorna e rent, e en ayssin per samblant es en lo baptesma per la gracia del Saint Esperit totas las orduras dels peccas sy lavan, e lo scet de l'arma an la paraula de dieu sy restrenh e s'amorsa, e la ymage de Dieu, que per [3] sa colpa hom avia perduda, so es l'arma que era morta per peccat, adoncas retornet a vida, so es en la gracia de Dieu.» Lo discipol demanda: « Era el mortal ny que degues portar passion?» Respont lo maistre : « Passion e mort son pena de peccat. Mas Jhesu Crist venc e nasquet ses peccat, e ses peccat venset lo diable, e per aysso segon sa natura [fo] non passionable e non mortal, mais segon son poder, tot ho podia esser, e cascuna volc esser e passionable e mortal.» Lo discipol demanda : « E per que volc morir?» Respont lo maistre : [V°] « Per resemer lo mont per obediensa, e per aysso sy dis que fach fom obedient entro a la

[1] Ms. *commensa*. — [2] Ces derniers mots (*car ... fuoc*) dans le texte latin sont le début de la réponse du maître. — [3] Ms. *per que*.

mort, e aquesta obediensa segon drechura e segon veritat Dieu la vol de cascuna creatura rasonable e la requer. »

Lo discipol demanda: « E per que l'auciron los jusieus? » Respont lo maistre: « Per enveya, car vivent sanctament e drechurierament, ses tot deviament, veritat e bonas obras lur demostret e lur ensenhet. » Lo discipol demanda: « Consin Dieu lo paire volc suffrir que el moris, que anc mais non ausim dire que volontiaramens negun payre volgues que son bon filh preses mort, sy gardar l'en pogues? » Respont lo maistre: « Cant Dieu lo Payre vist e sabia que aysso era tant preciosa obra e tant poderosa, la cal lo Filh podia [F° 33] far, so era vencer lo diable e lo catieu Adam e los autres sos amics delieurar de son poder, adonc per aysso a suffrir mort e passion ly consenti. » Lo discipol demanda: « E consin fom drechuriera obra que aquel, que era sobre bon, per home peccador volgues Dieu lo Paire donar a mort per el? » Respont lo maistre: « Car lo diable bausyos e sobre malvais deceuput avia e yssorbat l'ome sobre simple, e per aysso drechuriera obra e preciosa fom que lo sobre bon suffris mort e passion, per so que son drech recoubres e que lo sobre malvais demoni trabuques e venques, e que l'ome mesquin penedent de son poder delieures e en sa premiera libertat lo retornes, e en ayssins Nostre Senhor demostret a nos e a tot l'uman linhage e a tot lo mont la syeua [V°] caritat e la sieua humilitat. » Lo discipol demanda: « Per [1] que Dieu lo Paire, segon que nos trobam, bailhet son filh per nos e Jhesu Crist bailhet sy meteys per nos a mort [2]? » Respont lo maistre: « Dieu lo Paire bailhet son filh e lo Filh sy meteys per caritat, Judas lo tray e lo bailhet als jusieus per avaricia e per cobezetat. » Lo discipol demanda: « E per que volc morir en fust? » Respont lo maistre: « Per so que lo diable venques en fust, e en ayssin como el avia vencut Adam per lo fruc del arbre, que es fust. » Lo discipol demanda: « E per que en cros? » Respont lo maistre: « Per so que totas las quatre partidas del mont salves. » Lo discipol demanda: « Volc morir per delir tos los peccas? »

[1] Corr. *Pos?* Cf. la note suivante.

[2] Lacune. Texte latin: « Si Pater tradidit Filium ... et si Filius seipsum tradidit, ... quid peccavit Judas, qui etiam tradidit illum? »

Respont lo maistre : « Certas hoc. Car en ayssin como la sieua vida es [F° 34] plus digna que tot lo mont, en ayssins la syeua mort fom plus preciosa que tot lo mont ny aytals mil milia mons, e per aysso abastet a resemer tot lo mont. » Lo discipol demanda : « E que ly donnet Dieu lo Payre per aquest meriti ? » Respont lo maistre : « E que ly devia donar, que tot era sieu ? E per aysso sy troba escrich(c) que Dieu dis : Filh myeu, totas las causas myeuas tieuas sont. » Lo discipol demanda : « E lo sieu meriti non podia el donar a qui sy volgues ? » Respont lo maistre : « Sy fasia, e per so lo donet el a l'ome e a nos, per lo cals [1] el suffertet mort e passion ; e an la sieua passion nos a gardat de la passion infernal ; e an la sieua mort a destrucha la nostre mort infernal, en la cal tot l'uman linhage era casuch per lo peccat de Adam ; e an [V°] la sieua resurrection a nostra vida restaurada ; e sy fasem los sieus commandamens, nos a promes vida perdurable, en la cal nos amene [2] per sa pietat aquel senhor Dieu Jhesu Crist, que per nos fom passionnat e que vieu e vieura per tos los segles ! Amen. »

Lo discipol demanda : « Quantas horas estet mort ? » Respont lo maistre : « Quaranta. » Lo discipol demanda : « E per que quaranta ? » Respont lo maistre : « Per so que las quatre partidas del mont, que en la ley eran failhi[da]s, reviscoles. » Lo discipol demanda : « Qui foron aquellas gens qui lo crucifigueron ? » Respont lo maistre : « Los Jusieus tractaron sa mort, mas pagans eran aquels que lo crucifiqueron. » Lo discipol demanda : « Per que estet en lo sepulcre doas nuechs e ung jorn ? » [F° 35] Respont lo maistre : « Las doas nuechs significan las nostras doas mors, la una del cors e l'autra de l'arma. Lo jorn significa la sieua mort, la cal fom lumiera e clardat de las nostras doas mors. » Lo discipol demanda : « On anet la sieua arma apres la mort ? » Respont lo maistre : « En lo celestial paradis, segon que el meteys dis al layron, al cal dis : Huey saras ambe my en paradis. »

Lo discipol demanda : « En cal hora descendet Jhesu Crist als enfers ? » Respont lo maistre : « A la myeya nuech de sa resurrection ; e en aytal hora como l'angel avia delieurat lo pobol de Israel de la servitut de Egipte, e a aytal hora meteysa

[1] Corr. *cal ?* ou *los ?* — [2] Ms. *amena.*

espoliet los infers Dieu, e an lo gonfaron de victoria d'aqui yssy e retornet an los sieus amics, los cals raubi e los aluguet [V°] en paradis, lo sieu precios cors estant en lo sepulcre, del cal sepulcre el resuscitet; e molt d'autres cors mors resusciteron per el. » Lo discipol demanda : « Per que tantost apres sa mort non resuscitet ? » Respont lo maistre : « Car disseran los jusieus que non era estat mort, mas per los turmens era estaboit. E sy per lonc temps ho agues tardat, foran duptoses sy fora el ho non. » Lo discipol demanda : « E per que resuscitet al premier jorn de la sepmana, so es assaber al dimenge ? » Respont lo maistre : « Per so car en aytal jorn como avia creat l'ome, en aytal jorn meteys lo renovelles. » Lo discipol demanda : « E per que resuscitet al ters jorn ? » Respont lo maistre : « Per so que tos aquels que en tos los tres temps eran mors en peccas, so es assaber davant la ley [1] e aquel temps de gracia, como nos en aras, [F° 36] que tos los releves, e nos que tosjors en fachs e en dis e en cogitations peccam per que [2] la fe de la Sancta Trinitat sian resuscitas e salvas. » Lo discipol demanda : « On estet los quaranta jors quant fom resuscitat ? » Respont lo maistre : « En paradis terrenal, ambe Helias e Enoc, e ambe aquelz que resusciteron ambe el. » Lo discipol demanda : « En cal forma ac pres la resurrection ? » Respont lo maistre : « Cent ves mais resplendent que lo soleilh. » Lo discipol demanda : « E en cal forma apparec al sieus amics? » Respont lo maistre : « En aytal como l'avian acostumat a veser. » Lo discipol demanda : « Apparec lur vestit ? » Respont lo maistre : « Certas hoc. Car vestementa[s] pres de l'ayzer, las cals, quant el s'en montet, avalyron en l'ayzer. » Lo [V°] discipol demanda : « Quantas ves apparec Jhesu Crist ? » Respont lo maistre : « Doze ves. Lo premier jorn huech vegadas : Premierament a Joseph ab Armatia, lo cal era mes en carser, car l'avia sebelit en lo sieu sepulcre, segon que Nichodemus ho a escrich ; apres a Nostra Dona, segon que Dely [3] manifesta ; apres a Maria Magdalena, segon que saint Marc o aferma ; apres a saint Jaume, segon que saint Paul dis, lo cal avia vodat e promes que non

[1] Lacune. Latin : « Ante legem, sub lege, et sub gratia. »
[2] Corr. *que per*, ou lire seulement *qu'e* (= *qu'en*).
[3] Ms. *de ly*. Texte latin : « ut Sedulius manifestat. »

manyaria entro que l'agues vist resuscitat; apres a saint Peyre, segon que saint Luc afortis, lo cal se era despartit dels autres e plorava molt amaramens, car avia Dieu renegat, e nostre senhor Dieu Jhesu Crist lo volc confortar; apres apparec a do(a)s homes, qui anavan[1] a ung castel qui s'appellava [F° 37] Emaus, segon que saint Luc dis; apres lo sera al vespre als sieus discipols e intret entre ellos, que totas las portas eran clausas, segon que saint Johan manifesta; apres a saint Thomas, que non era an los autres e non cresia que fos resuscitat, e nostre senhor Jhesu Crist ly apparec e suffertet e volc que las naffras ly toques, per so que plus fermamens cresegues, e adoncs saint Thomas dis: Tu yes senhor myeu e Dieu myeu. Apres apparec al mar, al luoc appelat Tyberiadis; apres en lo mar[2] de Galilea; apres a tos los onze apostols, que menyavan, segon que l'evangely dis. » Lo discipol demanda: « E per que doncs dis l'evangelista que premieramens apparec a Maria Magdalena? » Respont lo maistre: « Tu deves saber que los evangelis [V°] an gran auctoritat e an gran solempnitat e an granda veritat foron fachs, e deguna causa non volian escriura, sy a tos non fos manifest; mas que disseron en ayssin: Molts miracles e mots autres signes fes Jhesu Crist los cals non son escrichs en aquest libre. E per aysso s'en troban molts en d'autres libres e non pas tos. E per aquesta rason cascun dis veritat e fa testimoni d'aquo que sap e non plus. »

Lo discipol demanda si Jhesu Crist s'en montet el cel tot solet. Respont lo maistre: « Aquels que resusciteron s'en monteron ambe el. » Lo discipol demanda: « En cal forma s'en montet? » Respont lo maistre: « D'aital forma como era davant la passion; e entro als nyols s'en montet; e cant las nyols l'agron resauput, [F° 38] fom d'aquella forma e d'aquella samblansa e d'aquella resplendor, la cal fom cant sy transfiguret sus en lo puech davant saint Peyre e saint Jaume que eran ambe el. » Lo discipol demanda: « E per que tantost non s'en montet? » Respont lo maistre: « Per tres rasons. La premiera sy es per tal que los sieus fossan plus fermes e que veritadieramens poguessan dire que el era resuscitat, lo cal els avian vist beure

[1] Ms. *anavam*.

[2] *Sic*. Lat.: « in monte Galilææ. »

e manyar davant que fos resuscitat. La seconda fom que el al quaranten jorn s'en volc montar, per so que demostres que aquellos, que compliran la ley an los quatre evangelis, que apres els s'en deurian moutar. » Lo discipol demanda : « Jhesu Crist a ancaras plenier gauch? » Respont lo maistre : « Hoc, en una maniera ; mas en una autre, non ancaras. Cant a sa persona [V°] e cant a sa deitat a plenier gauch ; mas cant a son cors, so es sancta eglesia, ancaras non l'a complidamens, car ancaras non es tot sosmes dessos sos pes, en ayssin como esser deu. Car per los Jusieus es Dieus blafemat e per los yreges naffrat per samblant e vituperat ; e per los mals homes cant a sos membres es combatut e mal menat. E cant tot aysso aura amassat e corrigit, adones aura lo gauch tot complit? »

Lo discipol demanda : « Sancta eglesia es cors de Jhesu Crist? » Respont lo maistre : « Tu deves saber que, en ayssin per samblant como lo cors de l'ome sy governa e sy guida per lo cap, en ayssin la sancta eglesia sy guida e pren son governement del sacrament del autar, lo cal sacrament es lo vray cors de Jhesu Crist. [F° 39] E en aquesta maniera la sancta eglesia es ayssin forment ajustada en Jhesu Crist como tota una causa ; e per samblant tot en ayssin como los membres del cors son guidas per lo cap, en ayssins tos los drechuries en lur ordre e segon Dieu son guidas e gouvernas per lo sacrament de l'autar, lo cal es lo vray cors de Jhesu Crist. Del cap son los huols, so son los prophetas, los cals per vertut de Dieu viron e disseron so que era a esdevenir ; e aquo meteys son los apostols, los cals an lur predication e an lur trabailh convertiron lo pobol que era(n) en error, e en vertut e amba ajuda de Dieu e an la gracia del Saint Esperit la cal era en els meneron lo pobol a via de clardat e de salvation. E las aurelhas son aquels que obeysson als sieus commandamens [V°]. E las narras son los doctors de sancta eglesia. E las dens son los sants esplanadors de las sanctas escripturas. Las mans son aquels que deffendon la sancta eglesia. Los pes son los laboradors, los cals an lur trabailh paisson la sancta eglesia e los governadors d'aquella. Lo fum del cors so som los malvais peccadors, los cals sancta eglesia gietta foras en ayssin como lo cors gietta la ordura per la bouca e per las autras partidas del cors, en la cal sancta eglesia non deu esser taca ny deguna macula ny

peccat, ny la deu suffrir, mas deu esser tota neta, pura e sancta e honesta e tos los servidors d'aquella, en tal maniera que sia ben convenhabla al cap, so es Jhesu Crist, en lo cal non es taca ny peccat, ni degun deffailhiment non a en sy. »

[F° 40] Lo discipol demanda: « Per cal rason lo cors de Jhesu Crist sy fa de pan e de vin ? » Respont lo maistre : « Deves saber que el sy fa de pan, per so car el dis: Ieu su pan vieu, qui del cel su descendut. E de vin sy fa, per so car el dis: Ieu su la veritadiera vit. E en ayssins como lo pan noiris lo cors de l'ome, en ayssins l'arma, que es esperital, per la reception del cors de Jhesu Crist, sy noyris e sy multiplica, qui dignamens lo recep en bonas vertus. E per aysso lo vin torne sang, per que la nostra arma, la cal esta en sang, sya per aquel saint sacrifici sanctificada e reviscolada. E deves mais saber que nostre senhor Dieu Jhesu Crist al dyjos de la cena mandet far aquest sacrifici en son nom; e per aysso cant lo cappellan [V°] a recitadas las sanctas paraulas, que adoncs Jhesu Crist dis, encontinent lo pan, so es la hostia sacrada, sy transustancia en la veritadiera carn de Jhesu Crist, e lo vin en lo vray sang de Jhesu Crist. » Lo discipol demanda : « E per que doncs resta en ayssins la samblansa de pan e de vin? » Respont lo maistre : « Per so car sy tu ho autres veyas e congnoss[i]as aquel sang aytal como yeys de la vena, de mantenent ta natura fastigoza non pogre ho non poyria recebre aquel sang perfiechamens, cant lo veyria ayssin claramens, ja sya aysso que per cert, e non y dubtes en ren, que aquo es la vraya carn e lo vray sang de Jhesu Crist, d'aquel que nasquet de la Verge Maria, lo cal per nos salvar fom pendut, passionat, clavellat e mort sus en la cros, cant a sa humanitat, non pas cant a sa deitat, lo cal al tres jorn resuscitet e al [F° 41] quaranten jorn al cel s'en montet. E per autre rason restet aquella samblansa per so que tu aquissas mais de meriti sy ho cresias fermamens an ta vraya fe. »

Lo discipol demanda si es grant causa ny grant salut ny grant ben recebre lo corps de Jhesu Crist. Respont lo maistre e dis: « Hoc, sobregranda, qui lo recep ny lo garda ben dignamens. Car tot en ayssin como las viandas que l'ome manya retornan en carn, en ayssin cascun fisel cristian per aquella digna reception sy ajusta an Jhesu Crist e multiplica en fe e en

bonas obras, per las cals an lo sieu adjutori vendra a salvament. » Lo discipol demanda: « Digas my sy an mais de sanctitat aques que plus soven lo recebon que autres. » Respont lo maistre: [V°] « Tot en ayssin per samblant como fonde la magna que casia del cel, que aquel que en recebia mais non ac mais que los autres, ny aquel que en recebia mens non ac mens que los autres, en ayssin per samblant cascun fisel cristian egalmens ayssin recebon[1], e cascun manya tot l'anhel e tot entier resta en lo cel. » Lo discipol demanda : « Si ti plas, digas my cal meriti, ny cal guiserdon, ny cals loguiers an aquels qui dignament fan lo sacrifici ny lo recebon dignamens. » Respont lo maistre : « Sapias certanemens que de double meriti saran guiserdonas. Premieramens saran coronas d'una preciosa corona, per so car honorablemens e dignamens l'auran tractat e celebrat. La seconda d'autre molt honorable [F° 42] corona saran coronas per so que ambe bonas costumas e ambe(s) bons eyssemples s'y son donnas[2] per honor de Dieu, e an desemparat peccas e malas obras, per so que honorablement e dignament lo poguessan sanctificar e recebre e gardar e bon eyssemple a l'autre gent donar. » Lo discipol demanda : « Que dizes d'aquels que indignamens lo recebon e dignamens non fan lo sacrifici ny lo tractan dignamens ? » Respont lo maistre : « Certas tos aquels que en adulteri ho en fornication ho en autres samblans peccas vivon e las honors ecclesiasticals vendon ho compron ho an lurs malvais eyssemples aucison lo pobol de Dieu e totas aquestas causas destrechamens els mandon a lur sosmeses deffendre e gardar, sapias per cert que tos aquels e lurs samblans [V°] son trahidors de Dieu e colpables e participans de la passion e de la mort de Jhesu Crist, car ellos lo traysson e lo crucifican en aitant como[3] lur poder, e en tant lur sara comptat apres. »

Lo discipol demanda: « Per cal causa ny per quantas causas devon cantar la messa los capellans ? » Respont lo maistre: « Per quatre causas. Premierament, per honor de Dieu tant solamens. Segondamens per la salut de la lur arma. Ter-

[1] Corr. *receb lo* et suppr. *ayssin* qui précède?
[2] Texte latin: « quia se ad hoc dignis moribus coaptant. »
[3] Suppl. *es en?*

samens per eyssausament de la saincta eglesia. Quartamens per la salut de tous fisels cristians. E sy cas es que per deniers ho per autre cas temporal(s) ho per autre lausor humana ho per so que syan lausas per los homes e ondras e per aysso cantan messa, sapias que, cant lo saint ministeri de la passion de Jhesu Crist per lausor de pobol ho per autre gasanh vendon, que tos aquellos [F° 43] son trahidors e como trahidors, car an lurs mans ordes e an lur consciencia immonda lo saint sacrifici far presumon e son non nets cant a Dieu, an quasi lo crucifican. » Lo discipol demanda : « Aquellos malvais cappellans podon far lo sacrifici perfiechamens ? » Respont lo maistre : « Certas, ja sya aysso que els sian fort dampnas ho perdus, empero per las sanctas paraulas que recitan de Dieu sy fa lo sacrifici complidament : empero ellos non lo fan pas, mas Jhesu Crist per ellos. E en ayssins moltas vegadas per aquellos, que son enemics de Dieu, es donada salut al pobol e als fils de Dieu. E per aysso lo sacrifici, so es lo cors de Jhesu Crist, per los malvais[1] non sy pot plus milhorar, tot ayssin per samblant como la raya [V°] del solelh, que cant sy pausa sus lo fanc s'en leva ses orrear, ny per cant el sy meta en bel luoc non s'es plus milhorat ny mais clarificat. »

Lo discipol demanda : « Con lo sya cert que lo sacrifici que ellos fan sya bon, pot en hom pendre dampnage qui cumenge d'ellos ? » Respont lo maistre : « Certas hoc, sy tant es que lur sya devedat per sancta eglesia e pueys cumenge d'ellos. Car en paradis degun mal pom non avia, com lo sya causa certa que Dieu[2] ly avia devedat e del diable non ho refuset, per aquo pecquet. E per samblant pecca(t) qui contra lo devet de sancta eglesia lo recep d'ellos, los cals son como demons e ennemics de Dieu Jhesu Crist. » Lo discipol demanda : « E aquel que es en perilh de mort, sy cumenge d'ellos, non es fora d'aquel perilh ? » Respont lo maistre : [F° 44] « Certas, sy aquel per temor ho per amor de la justicia de Dieu refudava tos los cappellans a cumengar d'els, car temaria esser colpable a Dieu e esser entacat per ellos, certas sy per aquesta bona entencion

[1] Lacune. Texte latin : « Unde et a pessimis non pejoratur et ab optimis non melioratur. » — [2] Autre lacune. Lat. : « cum Deus fecerit omnia valde bona ; sed... »

refudava tos los cappellans de sancta eglesia e en aquella fe moria, certanament cresy que aquel saria salvat. E sy tant es que ung autre simplement ondrant lo sacrifici de Jhesu Crist cumenge d'ellos, certanament aquest per sa bona fe esperi que sya salvat, car nos trobam que Joseph ab Arimatia, home just e amic de Dieu, recep lo corps de Jhesu Crist de Pilat que era peccador. »

Lo discipol demanda : « Podon impetrar gracia ny perdon a Dieu per lo pobol ? » Respont lo maistre : « Certas, mais cant adoncs lo pregan, sy s'en ten Dieu mais offendut d'ellos. [V°] Ancaras mais ty dic que los luocs sagras, per so car ellos y passan, en valon mens e son orrezas per la lur passada, tant son desplasens a Dieu nostre senhor, en ayssin con Dieu lur fuch e tot lo covent dels angels an pudor d'ellos, e per aysso dis lo propheta David : Es comogut e azira(t) [1] Dieu los sieus filhs, mas non pas filhs, per so car an orrezat e en ordura se son mesclas e aytal an pensat far d'el. E ieu ay dich que Nostre Senhor los appellet filhs per los ordres que an, non filhs los appellet per lus orrezas e per lurs falhimens ; e per aysso dis Dieu que el rescondra sa cara d'els. Sapias certamens que lurs sacrificis ny lurs preguieras non recep Nostre Senhor, mais sy comau e sy esdengna plus contra ellos. E per aysso dis [F° 45] Nostre Senhor : La myeua arma a azirat lo vostre sacrifici, car lo pan orrezat my aves ufert. Car ja sya aysso que lo corps de Jhesu Crist per neguna causa non sy puesca orrezar, empero, en tant con lur poder es, sy orrezan, car folamens e non degudamens lo recebon, ayssin con sy era pan tan solament. E per aysso sapias que lurs orations non recep Dieu ; an sy tant es que syan en preguieras non saran eyssausit per Nostre Senhor, ans las lurs benedictions tornaran en maledictions. E per aysso dis Nostre Sh[r] : Ieu retornaray vostras benedictions en maledictions. »

Lo discipol demanda : « Aytals cappellans recebon lo corps de Jhesu Crist ? » Respont lo maistre : « Aquellos que son filz de Dieu, que sy devon salvar, aquellos tant solament lo [V°] recebon, e aquellos que devon veser Dieu perdurablemens. Mais sapias que aquellos, que non ystan an Jhesu Crist ny non fan

[1] Vaudrait-il mieux suppléer *a* ?

sos mandamens, ja sya aysso que a tu sya samblant que en lur boca lo metan, sapias que ellos non lo recebon pas, mais manyan ben lur peccat e lur mort e lur confusion, e los angels benignes portan lo corps de Jhesu Crist en lo cel, e los demonis meton ung carbon ardent en la boca d'aquellos; e d'aysso saint Cyprian en fa garentia veritadiera. E car recebon lo vin como autre vin non dignamens e non discretamens, sapias que aquel vin lur retornara en fel de dragon sobre aspre e sobre amar, mortal e non sanable. » Lo discipol demanda : « Deu(on) lur hom obedir? » Respont lo maistre : « La on ben commandan, obedir lur deu hom, [F° 46] car a Dieu obesis hom e non pas ad els. E per aysso dis Jhesu Crist : Fassas aquo que vos diran, mas aquo que ellos fan non veulhas far, car ellos dison e ren non fan. Mais sy commandavan mal far, adonc non lur deu on pas obedir, car a Dieu deu on myels obedir, lo cal commanda que on non fassa mal e lo deveda. » Lo discipol demanda : « Podon absolver ny lyar como los autres cappellans? » Respont lo maistre : « Certas. sy publicament per jujament de sancta eglesia non son departis, ja sya aysso que ellos romagnan lyas formens cant ad els, empero los autres podon lyar e absolver, car ellos non ho fan pas, mais Jhesu Crist absol e lya per lur ufici ; e sy tant es que per juyament publicament per sancta eglesya syan departis, adonc [V°] son de Jhesu Crist tot mesprisas ayssin como los enemics de Dieu. Car nos trobam que Judas, aytant cant anet an los autres apostols, como ung amic de de Dieu aparia, e fasia Dieu miracles per el ayssin como per ung des autres, e bateyava, e predicava. E tantost como dels autres fom departit, ayssin como ennemic de Dieu clarament aparec. E sapias que aytant con ellos seran en la communion de sancta eglesia, tos los sacramens que ellos faran en sancta eglesia auran valor ; mais incontinent que en saran departis, ren que fassan ny digan non a valor, mais tot en ayssin como a loups lur deu hom fugir adonc. E per aysso dis Nostre Senhor : Yeysses foras de lurs diablias e de lurs ambitions, vos que es pobol myeu, per so que non syas prisonniers de lurs turmens ! »

[F° 47] Lo discipol demanda : « E las syeuas causas donc non deuria hom enans layssar per fugir ad els? » Respont lo maistre : « Non. Car lo departement corporalment non sy poy-

ria far per far aquo. Car qui departiria tos los malvais ny tos los peccadors d'enfra los bons, jamais negun dels bons non poyria convertir negun dels mals en ben: car lo sy troba que per la doctrina ho per los bons eyssemples dels bons s'en convertisson ganren. Mais empero lo servisy de Dieu non sy pren en dons ny vianda non don[1] hom pendre ny far ny mesclar ambe ellos, mais sy deu hom gardar que de volontat ny de pensa ny d'obra non consenta hom ambe els. E per aysso dis l'apostol saint Paul: Ambe aytals non veulhas vianda pendre ny participar. » Lo discipol demanda: « Consy sy [V°] entent aquel consentir? » Respont lo maistre: « Certas sy lurs fachs son publicamens malvaises e sy tu adoncas lur donnas conselh ny adjutori, per so que ellos[2] far lurs peccas e lurs malicias e empetrar[3], certas non tant solamens aquels que ho fan sont dignes de mort, mais ho sont tos aquels qui y consentisson. » Lo discipol demanda: « E deu hom doncas[4] supportar ny suffrir, en ayssin como Dieu suffertet Judas? » Respont lo maistre: « Per sancta eglesia devon esser suffertas ancaras, mais non pas resemblas[5]. Mais cant Dieu vendra en lo ventilabre, que trayra lo grain entre la pailha, adoncs metera los bons en gloria e los mals en fuoc que jamais non estenhara. Car en ayssin como lo forment es triat d'entre la palha [e] hom lo met en lo grenier, tot ayssin per samblant seran trias los bons d'entre los mals [F° 48] e seran alugas perdurablemens en lo regne celestial de paradis. » Lo discipol demanda e dis: « Departit tot mal, an compliment de tot ben, ti coloque en lo regne de paradis tu e nos Nostre Senhor beneurat! » Respont lo savi maistre: « Aquel vray Dieu que es tot perdurable, que vieu e vieura per tos los segles dels segles, nos fassa dels bons elegis! Amen. »

EXPLICIT LO PREMIER LIBRE

(A suivre).

Georges Reynaud.

[1] Corr. *deu*. Le passage est, du reste, corrompu. Texte latin: « In quibusdam tamen sunt devitandi, præcipue in convivio et in servitio Dei. »

[2] Suppl. *puescan*.

[3] Texte latin: *ad perpetranda flagitia*.

[4] Suppl. *los?* Latin: *Debent tolerari mali?*

[5] Ms. *resemblar*.

NOTES DE PHILOLOGIE ROUERGATE

XVIII

(*Suite*[1])

La première carte de mon atlas était destinée à illustrer ce fait, jusqu'alors et depuis trop peu remarqué, à savoir que de la Méditerranée au centre parisien on peut tracer une méridienne sur laquelle les parlers locaux s'échelonnent phonétiquement en une série de dégradations qui font passer par nuances le mot latin à l'état de mot français. J'avais pris pour exemple CASTELLUM. L'Aude, le Tarn, l'ouest de l'Hérault, l'Aveyron, nous offraient *castel*, lequel ne diffère du prototype que par la perte de la désinence casuelle. Le nord de la Lozère nous donnait ensuite *chastel*. Au delà, nous rencontrions successivement *chasteu* (Corrèze), et *châteu* ou *châtau* avec *eu* et *au* diphthongues, et finalement *château* prononcé comme *châtô*.

Continuant à suivre la série vers le nord, je retrouvais là une zone phonétique méridionale, celle du CA = *ca*, dont je vais m'occuper particulièrement tout à l'heure. Chez les Picards et les Normands, *château* redevenait en effet *câteau* ou *câtiau*. Je poursuivais enfin ma progression jusqu'à travers la Manche, jusqu'en terre anglo-normande, où notre latin CASTELLUM avait eu aussi son évolution, et s'observait sous la forme de *castle*.

De ces faits me paraissait émerger une loi remarquable, qui n'est peut-être pas aussi rigoureuse que je l'estimais alors, mais qui toutefois ne laissait pas que de se recommander d'un ensemble d'observations assez curieuses. Cette loi ou prétendue loi (à vérifier), c'était que, dans le domaine gallo-roman, la dégradation de la phonétique latine a son départ

[1] Voir la *Revue* de janvier-février-mars 1889.

dans la zone méditerranéenne en des lieux voisins du méridien de Paris, son apogée dans la région parisienne, et que, dans l'intervalle de ces deux points géographiques extrêmes, les termes intermédiaires de la progression métamorphique se succèdent et s'enchaînent *dans l'espace*, comme ils durent se succéder et s'enchaîner *dans le temps*. Une bande noire à tons gradués, tracée sur la carte de France suivant le méridien de Paris, servait à rendre sensible cette conception.

Une deuxième carte était consacrée à un très-important doublet phonétique, celui des deux représentations différentes du c et du g gutturaux primitifs latins suivis de la voyelle *a*. Ces deux variantes des CA et GA latins sont, comme on sait, *ca, ga,* c'est-à-dire les sons originaux conservés, et *cha, ja,* ou transformations des gutturales en chuintantes.

La carte spéciale montre la France partagée en trois grandes zones presque parallèles, et de dimension presque égales, dont les deux extrêmes, celle du nord et celle du midi, ont pour formule CA, GA = *ca, ga,* et dont l'intermédiaire est exprimée par CA, GA = *cha, ja.*

La ligne qui sépare la bande du sud (CA, GA = *ca, ga*) de la bande centrale (CA, GA = *cha, ja*) part du nord du département des Basses-Alpes, au bord de la frontière sarde, ou plutôt de l'intérieur même du Piémont, et se dirige presque droite jusqu'à l'embouchure de la Gironde, avec une inflexion ou crochet des plus remarquables, consistant en ce que, quand après avoir coupé le département de la Lozère en deux moitiés, elle atteint l'Aveyron par le milieu, au lieu de le couper à son tour, elle contourne exactement ce département (dont la frontière en cet endroit est d'ailleurs celle du vieux Rouergue) à l'est, au nord et au nord-ouest, de manière à le laisser tout entier dans la zone CA = *ca*[1].

[1] Il me paraît intéressant de constater que le village lozérien de Nasbinals, chef-lieu de canton situé sur les confins des départements de l'Aveyron et du Cantal, faisait partie de l'ancienne province de Rouergue et atteste encore cette origine par le gutturalisme de son parler faisant pointe en plein pays du CA = *cha*.

Dernièrement j'avais parmi mes ouvriers un faucheur de la Lozère. Je lui adressai cette question : « Est-ce que les deux parlers de votre département, celui du nord et celui du sud, le premier disant *chabra, vacha, jal,* le second

Nous venons de constater que la Lozère se partage entre la zone phonétique du Midi et celle du Centre; il en est de même du Cantal.

Le trait phonétique dont il s'agit est un des plus curieux dans ses rapports géographiques. Comment s'expliquer cette ligne presque droite qui coupe la carte de l'est à l'ouest comme un trait à la règle? Cette question est digne du plus sérieux examen. Comme il n'y a pas d'effet sans cause, il serait très-important de chercher l'explication de ce phénomène énigmatique. De quelle époque date la séparation de la zone centrale? A quel événement historique peut-on rattacher cet événement linguistique? Malgré ma très-insuffisante compétence, je suis disposé à croire que cette scission phonétique si remarquable s'est produite aux temps carolingiens, car l'orthographe des noms propres de personne et de lieu, dans Grégoire de Tours et dans Frédégaire, semble attester qu'à leur époque c et g avaient conservé leur gutturalité latine dans toutes les classes de mots et devant n'importe quelle voyelle.

Les *Serments* de Strasbourg, où on lit *cosa*, et non *chosa*, pourraient faire supposer que la transformation ne s'était pas encore réalisée au milieu du IXe siècle; mais on peut lever cette objection en supposant, ou que la modification de la prononciation n'avait pas encore été suivie de celle de l'orthographe, ou encore que le document avait été écrit dans un dialecte français tel que le picard ou le normand, où c = *c* a persisté jusqu'à ce jour. D'ailleurs il est une autre considération décisive contre cette hypothèse; c'est que le c lat. devant *o* ne suit pas les lois de CA = *cha*, d'où cette conclusion, que la réduction de c dans *chose* a dû s'opérer sur *causa*, et non sur *cosa*.

J'indiquerai au lecteur un moyen facile de vérifier les indications ci-dessus relatives aux limites géographiques du trait linguistique en question, qui le dispensera d'un trans-

disant *cabra, vaca, gal,* ne se mêlent point et ne se confondent pas sur les points frontières? » Il me répondit: « Je suis de l'arrondissement de Marvejols, où l'on « fait » *vacha, chabra, jal,* et mon village n'est séparé que par un petit ruisseau du pays où l'on dit *cabra, vaca,* etc. Eh bien! *chacun fait son parler.* » Et il ajouta spontanément: « Ceux chez qui on dit *cabra, vaca,* etc., *auraient honte* (*sic*) de parler comme chez nous, de dire *chabra, vacha,* etc. »

port sur les lieux. Il n'a qu'à prendre une carte de France très-détaillée, celle de l'État-major, par exemple, et de noter, aux alentours des lignes de démarcation sus-indiquées, une certaine catégorie de noms de lieux caractéristiques qui se retrouvent un peu partout en France, ceux notamment dont la racine latine est *castellum*. Il constatera que dans tout le Midi, de la partie sud des Basses-Alpes à Bordeaux, et de Bordeaux à la Pointe-de-Grave, tout est *Castel, Castillon, Castelet; Roque, Roquette, Roquelle;* mais que, à cette latitude, ces noms sont remplacés par ceux de *Chastel, Chastillon, Chastelet; Roche, Rochette, Rochelle,* etc. Qu'il fouille toute la vaste région française qui s'étend au nord de cette ligne depuis les Alpes, le Jura et les Vosges d'une part, jusqu'à l'Océan d'autre part, et s'arrête à la Normandie et la Picardie, il y cherchera vainement un seul exemplaire de la première de ces deux nomenclatures. Mais quand, dirigeant ses yeux vers le nord, il aura franchi, soit le Perche, soit l'Isle-de-France, alors il se heurtera tout à coup à une autre muraille phonétique : en deçà foisonneront les *Château, Châtelet, Châtillon;* les *Roche, Rochette, Rochelle,* sans disparate aucune ; au delà, ce sera un concert continu de *Câteau, Câtelet, Câtillon;* de *Roque, Roquette, Roquelle,* sans une seule note discordante.

L'altération des gutturales en chuintantes n'est pas du reste un phénomène particulier aux langues romanes. Le sanscrit a de ces chuintantes consécutives dont les gutturales primitives se rencontrent dans les rameaux européens de l'Aryaque, ce qui est un des indices d'où la haute linguistique infère que ces rameaux se rattachent à un embranchement plus ancien que n'est la langue sacrée de l'Inde.

Le germanique présente la même variation. Ainsi plusieurs de ces dialectes modernes, l'allemand et l'anglais surtout, chuintent un grand nombre de *k* ou *c* durs de leurs vieilles souches tudesques. Tous les *ch* anglais d'origine germanique répondent, dans le saxon, à des *c* (qui se prononçaient *k*).

Préalablement à la transformation régionale de CA et GA en *cha* et *ja,* ou simultanément peut-être (Diez penche pour la première hypothèse), une révolution des sons gutturaux infiniment plus étendue avait eu lieu dans les diverses langues

romanes. Je veux parler de la dégénérescence des c et g latins devant les voyelles *e* et *i*, qui fit de chacune de ces deux gutturales, tantôt une chuintante, tantôt une sifflante, suivant les pays, avec cette exception qu'en Espagne le g, dans le castillan, est resté guttural, mais avec aspiration[1]. Oui, ce fut là une véritable et énorme révolution. Quelles en furent les causes et les origines ? Je suis bien aux regrets que, confiné à la campagne dans une obscure province, il ne me soit pas possible de consulter en ce moment certains travaux allemands et français plus ou moins récents, que l'on vient de me signaler comme traitant savamment de l'histoire de ce grand événement linguistique qui m'intriguait déjà il y a plus de quarante ans.

Ma troisième carte se rapportait au triplet ou triple variation du groupe latin ct, dont les trois métamorphoses collatérales sont : 1° *tt;* 2° *it,* où l'*i* fait diphthongue avec une autre voyelle; et 3° *ch.*

La première forme est propre à l'italien; mais il est très-important de remarquer que tous les autres dialectes romans, du moins les dialectes populaires, l'adoptent de nos jours pour tous les mots étrangers en *ct* d'introduction moderne.

La deuxième forme a un grand domaine qui comprend, mais avec des lacunes, le nord, le centre et le sud-ouest de la France, et s'étend au Portugal.

La troisième forme a deux domaines distincts; l'un embrasse le sud-est de la France, avec quelques îlots disséminés dans le centre et le nord, et en plus le nord de l'Italie; l'autre est au cœur de l'Espagne. J'ignore si les deux domaines seraient en continuité par un détroit ou isthme quelconque passant à travers les Pyrénées. Le passage serait en tout cas bien resserré, car l'Aude n'appartient déjà plus, du moins dans

[1] D'après Ascoli, dont il ne m'a été donné de connaître les beaux travaux, et notamment sa *Réponse à P. Meyer,* que tout dernièrement, grâce à une communication obligeante de la rédaction de la *Revue des langues romanes,* la valeur de gutturale aspirée que le castillan donne aux signes *j*, *g* + *e*, + *i* et *x*, serait consécutive au chuintisme de ces lettres, et ne serait entrée en usage que depuis environ quatre cents ans. Je crois me rappeler du reste que la même constatation a été faite par Diez.

sa généralité, au deuxième type, et il en est de même de l'Ariége et des Pyrénées-Orientales, si je suis bien informé.

L'Hérault, l'Aveyron et le Lot (du moins en partie) sont, à l'ouest, les derniers départements appartenant à cette forme ; l'Aveyron, la Lozère, l'Ardèche, sont les derniers au nord central ; au delà, la limite passe au nord de la Provence.

En Espagne, la Castille est le centre de la région du CT = *ch,* mais j'ignore quels sont, en outre du castillan, les dialectes espagnols qui peuvent encore en faire partie.

Le catalan, qui est de la famille gallo-romane, a une forme à lui, qui se rapproche de l'italienne, mais qui n'a pas, comme celle-ci, l'assimilation pour origine. Ce n'est en réalité que la deuxième forme modifiée par la suppression de l'*i* de la diphthongue caractéristique, laquelle se retrouve dans le vieux catalan.

Voici quelques exemples de la métaphonie du CT dans différents dialectes romans :

Latin	FACTUM	*LACTEM	OCTO	NOCTEM
Italien	*fatto*	*latte*	*otto*	*notte*
Catalan	*fet*	*llet*	*vuyt*	*nit*
Portugais	*feito*	*leite*	*oito*	*noite*
Albigeois	*fait*	*lait*	*oeit*	*neit*
Français	*fait*	*lait*	*huit*	*nuit*
Castillan	*hecho*	*leche*	*ocho*	*noche*
Languedocien	*fach*	*lach*	*ioch*	*nioch*
Rouergat	*fach*	*lach*	*uech*	*nuech*

Il importe de faire remarquer que la diphthongue caractéristique du deuxième mode de transformation de CT s'est phonétiquement éteinte en français et n'existe plus dans cette langue que figurée par l'écriture. Il en est tout autrement dans le portugais et dans les dialectes de langue d'oc. Ainsi, tandis que le mot *fait* en français se prononce comme *fè,* en albigeois il sonne *fà-it,* comme il dut faire du reste dans le français lui-même à l'origine.

Le germanique et le celtique ont des variations approchantes. Ainsi, à l'allemand *acht, licht, nacht,* l'anglais oppose *eight, light, night,* qui se prononcent comme nous prononcerions en langue d'oc *eit, lait, nait.* L'irlandais a *ocht,* huit, opposé au gallois *uyth.* Etc.

Les deux transformations romanes en *it* et *ch* sont dues, suivant toute apparence, à une influence germanique; la transformation italienne est un effet d'assimilation ; et quant à celle du catalan, je me suis déjà expliqué à cet égard.

Mais comment l'influence germanique se serait-elle traduite par deux produits si différents? Cette dualité devrait-elle faire conclure à l'intervention de deux populations germaniques de différent dialecte? Ou bien une même forme germanique, d'abord imprimée partout, aurait-elle ultérieurement évolué en deux formes secondaires divergentes, comme cela est arrivé au sein même du germanique?

Diez émet sur ce sujet deux opinions que je ne saurais partager. Il considère, d'une part, la forme *it* comme « véritablement indigène » dans le provençal, « comme dans le portugais », ajoute-t-il. Il suppose, d'autre part, que la forme *ch* est issue de la forme *it*.

A cela on peut répondre, sur le premier point, qu'il est d'observation certaine que les deux formes *it* et *ch* se partagent le territoire de la langue d'oc, et que chacune y a son domaine nettement délimité. Et, sur le second point, disons que l'on ne voit aucunement comment la chuintante *ch* du provençal et de l'espagnol aurait pu naître de l'*it* de groupes tels que *ait, eit, oit, uit,* tandis qu'il est naturel de supposer que, sous l'influence de la prononciation des Barbares, le *c* de CT est passé d'abord à l'état de gutturale aspirée (χ), et que ce son, répugnant à la phonétique romane, s'est modifié suivant les lieux, soit en *it,* comme cela s'est vu dans le domaine germanique lui-même, soit en une chuintante *ch,* dont l'affinité pour le *ch* aspiré allemand n'est pas douteuse, avec chute consécutive du *t* final, qui pouvait difficilement entrer en combinaison avec un son tel que le *ch* des Provençaux ou des Castillans.

Dans ma troisième carte, je traçais les limites géographiques des deux formes opposées d'un autre doublet phonétique depuis longtemps signalé, v = *v* et v = *b*.

Le domaine du *b* pour v, c'est-à-dire la lacune de cette dernière lettre en tant que prononciation, occupe le sud-ouest de la France, et les derniers départements faisant partie de cette région phonétique au nord et à l'est sont l'Aveyron, la

Lozère, une partie du Cantal, le Lot et l'Hérault. Le cours de la Dordogne et celui de la Vezère forment sa limite septentrionale.

L'aire de ce trait linguistique s'étend en outre au delà des Pyrénées, et toute la Péninsule lui appartient, y compris même, et surtout, le pays basque. Cette teinte phonétique particulière sous laquelle s'offrent l'Espagne et nos pays gascons ou semi-gascons sur la carte linguistique est, pour revenir à une comparaison déjà employée, comme une tache indélébile qui, imprimée anciennement sur une étoffe, y reparaît obstinément malgré des lavages successifs et l'application de nouvelles teintures. C'est la trace de l'ancienne domination ibère, que les couches superposées du gaulois, du latin et du germanique n'empêchent pas de percer, ce qui pourra permettre peut-être de reconstituer le vieil empire de la langue escuara, de retrouver ses limites. En effet, la langue des Basques est privée d'aspirations labiales, et tout porte à croire que la Gascogne pyrénéenne, qui est privée de l'F aussi bien que du V, n'est que la partie centrale, le noyau, d'un domaine ibère cis-pyrénéen, qui aura résisté plus que les bords aux influences corrosives de l'extérieur.

Ce dernier trait phonétique faisait le sujet de ma cinquième carte, laquelle se trouvait ainsi consacrée à la région de F = *h*.

Cette région est limitée au nord par le cours de la Garonne, qui lui a évidemment servi de protection. Et l'efficacité de cette barrière se fait si bien sentir que, dans une même ville, Toulouse, qui est traversée par cette rivière, et malgré ses ponts, comme Scaliger l'avait fait remarquer avant moi, la prononciation *f* ne va pas plus loin que la rive droite, tandis que celle de *h* commence sur la rive opposée. Ainsi le patois de la ville proprement dite, bâtie sur le côté nord de la Garonne, dit *fenna, filha, ferre,* et le patois du faubourg Saint-Cyprien dit *henna, hilha, herre,* de même que le castillan dit *hembra, hija, hierro.*

Certains linguistes autorisés, et le grand Diez en tête, paraissent peu disposés à accorder que la substitution de l'*h* espagnole à l'*f* latine procède de la phonétique de l'ancien ibère. Les raisons de ce scrupule, si elles étaient valables,

pourraient, par voie d'analogie, faire envisager également le même phénomène considéré dans le gascon, et par suite infirmer nos inductions historiques tirées du fait linguistique dont il s'agit. Il importe donc de discuter à fond les arguments qui nous sont opposés. Avant tout, reproduisons l'argumentation de Diez dans son entier.

« Il a été admis, dit-il, jusqu'ici avec une certaine assurance que l'*f* qui occupe en vieil espagnol la place d'une *h* moderne n'exprime que le son de cette dernière lettre. Rien ne parle en faveur de cette hypothèse. Comment serait-on arrivé à donner à cette labiale, outre sa valeur propre, une seconde signification pour l'expression de laquelle un autre signe (*h*) était si naturellement indiqué? L'étymologie, il est vrai, aurait pu y conduire. Mais est-il croyable que cette orthographe ait été appliquée avec tant de constance que pas une seule *h* n'ait échappé au copiste, ce qui est le cas pour le *Poema del Cid?* Pour les Espagnols eux-mêmes, la valeur décidée de l'ancienne *f* comme labiale n'a jamais été douteuse. On sait que don Quichotte emploie *f* pour *h,* quand il veut parler dans le ton des livres de chevalerie. Villena dit (Mayans, II, 338) que les anciens mettaient *f* pour *h,* parce que ce dernier son était pour eux trop dur; d'après cela, ils ne prononçaient pas l'*f* comme *h*. Mais, au temps de Villena, cette dernière prononciation devait déjà avoir prévalu. Si les habitants primitifs de l'Espagne avaient de l'aversion pour l'*f*, cette répulsion disparut avec la destruction de leur langue. Mais elle put, bien qu'à un degré moindre, redescendre plus tard des montagnes basques, où persiste l'idiome primitif de l'Espagne, pour s'étendre encore sur une partie de la Péninsule. Pourquoi ce fait n'aurait-il pas commencé à se produire au XIIIe siècle? On pourrait encore par surcroît invoquer un témoignage étranger. Le troubadour Raimbaut de Vaqueiras a écrit dix vers en espagnol dans lesquels il y a deux mots avec *f* à l'initale = *h* espagnol moderne, *faulan* et *furtado* = *hablan* et *hurtado* (Chx., II, 229); or il ne pouvait avoir appris l'espagnol que par la langue parlée. — « Peut-être, dit Delius, *Jahrbuch,* I, 360), doit-on seulement admettre que dans l'ancienne prononciation cet *f* et cette *h* se rapprochaient

bien plus l'un de l'autre que dans la langue moderne, etc.[1] »

Avant de discuter l'illustre maître, rappelons les faits avérés.

Premièrement, l'*f* et le *v* sont étrangers à la phonétique basque ;

Deuxièmement, dans le basque « persiste l'idiome primitif de l'Espagne », comme Diez le reconnaît en s'appuyant sur l'autorité de Guillaume de Humboldt ;

Troisièmement. — *α.* Une vaste agglomération de pays romans dans laquelle est englobé le territoire basque, comprenant toute l'Espagne et s'étendant au nord des Pyrénées, depuis l'Océan jusqu'aux Cevennes, et des cours de la Dordogne et de la Vezère à la Méditerranée, présente sur toute son étendue, sans interruption aucune, un même trait linguistique : absence dans la prononciation des idiomes locaux du son que le français et l'italien rendent par le signe *v*, et son remplacement par le son que ces mêmes langues attachent au signe *b*.[2] — *β.* Dans la partie centrale ou noyau de cette même agglomération, embrassant, au sud des Pyrénées, toute la portion de la Péninsule renfermée entre le Portugal et la Galice, d'un côté, et le royaume de Valence et la Catalogne, d'autre part ; puis, de l'autre côté des monts, toute la Gascogne jusqu'à la Garonne, règne un autre trait linguistique : le *f* lat. = *h*.

De ces rapprochements, qui me semblaient avoir leur éloquence, j'avais conclu que le grand et compacte domaine actuel de *v* = *b*, avec sa large plaque centrale *f* = *h*, correspondait à l'ancien empire de la langue ibère. Or cette conclusion serait fort ébranlée si l'on devait admettre avec Diez que, pour ce qui est de l'espagnol, le *f* = *h* est de date moderne, et que, s'il est né d'une influence ibérique, cette influence a rayonné des montagnes basques dans ces derniers siècles, pour se répandre dans la Péninsule. Si une telle sup-

[1] Diez, *Gramm. des l. rom.*, traduct. de Auguste Brachet et Gaston Paris, I, p. 348, en note.

[2] Mon assertion n'est pas rigoureusement exacte : le son par lequel les Castillans et les Gascons interprètent les signes *b* et *v* est sensiblement distinct de celui qui correspond au *b* des alphabets italien et français.

position était fondée, on ne voit pas pourquoi elle ne pourrait point aussi s'appliquer aux origines du *f* = *h* gascon ; et non-seulement aux origines du *f* = *h* des deux côtés des Pyrénées, mais encore à celles de l'autre grand fait phonétique connexe, *v* = *b*.

Le motif capital sur lequel D. base son jugement, c'est que l'*h* pour l'*f* n'a fait son apparition dans l'orthographe espagnole que tardivement. Puis, ce fait indéniable posé, D. court au devant des objections qu'on peut faire à son argument, et croit pouvoir établir en somme par divers documents que, dans la bouche des vieux Castillans employant encore l'*f* au lieu de l'*h*, cette *f* comportait bien un son labial, et non, comme on l'a supposé, l'aspiration plus ou moins marquée qu'on a représentée depuis par *h*.

Accordons à Diez toutes ses prémisses, mais voyons si elles contiennent réellement la conclusion qu'il prétend en tirer.

Imaginer que l'*h* = *f* ait été pris de la fantaisie, vers la fin ou le milieu du moyen âge, de descendre des montagnes basques dans la plaine me paraît peu digne de la haute raison de cet illustre maître. N'était-il donc pas plus simple et plus naturel d'admettre que la transformation de l'*f* se fût opérée sur place par un mouvement d'évolution purement interne, tel que celui qui, d'après Diez, Ascoli et d'autres, aurait, vers le XIe siècle, amené la substitution du *j* guttural aspiré au *j* chuintant ?

Mais il se présentait une autre hypothèse encore plus plausible : c'est que le *h* = *f* du castillan moderne est héritier d'un parler populaire contemporain de la palabre aristocratique des héros du *Poema del Cid*, ainsi que des anciens preux que le roman de Cervantes remet en scène. En se démocratisant, la langue écrite se sera affranchie, dans une certaine mesure, des lois convenues de ce parler à prétention, et aura donné entrée à quelques us du langage populaire. La citation de Raimbaut de Vaqueiras, que D. allégue à l'appui de sa thèse, ne contient-elle pas, à côté de la preuve qu'il y découvre en sa faveur, une autre preuve encore attestant que l'espagnol de notre troubadour appartenait à une lignée dialectale différente de celle de l'espagnol actuel? En effet, si *faulan* (pour *hablan*) témoigne de l'usage contemporain de *f* au lieu de *h*

dans l'orthographe, et peut-être aussi dans la prononciation (s'il est vrai, comme le veut Diez, que Raimbaut « ne pouvait avoir appris l'espagnol que par la langue parlée »), le mot atteste en même temps que la langue du passage cité appartenait à un dialecte autre que celui de *hablan,* et qu'il ne peut avoir été l'ancêtre de cette dernière forme phonétique ; car il est tout prouvé que, si *faular* peut dériver directement de *fabulari,* de même que *hablar,* ce qui est encore plus certain, c'est que ce dernier ne saurait être un descendant du premier, puisque le *b* de l'un est incontestablement primitif et latin, tandis que l'*u* qui le remplace dans l'autre est consécutif et roman. Dès lors, *hablar* ne pouvant procéder de *faular,* puisque ce sont là deux formes sœurs, deux formes collatérales, l'argument que Diez tire en faveur de sa thèse de la citation de Raimbaut se retourne contre lui.

Diez s'est dit que, si l'*f* pour *h,* uniformément employé dans l'orthographe du *Poema del Cid,* avait exprimé une aspiration comme équivalent de ce dernier signe, il serait inconcevable que quelque *h* n'eût point échappé par-ci par-là aux copistes de cette œuvre. Certes, le fait serait, en effet, assez surprenant si *f* et *h* eussent eu la même valeur phonétique ; mais la chose est beaucoup plus facile à comprendre si l'on admet que le *Poema del Cid* fut écrit dans un langage de cour, où la prononciation labiale de l'*f* était observée, et qu'en même temps la prononciation opposée eût été réputée vulgaire. J'ai pu observer que, si les scribes du moyen âge ne se piquent pas toujours d'un respect bien scrupuleux pour l'orthographe et la grammaire, il est une préoccupation qui semble ne les jamais abandonner : celle d'éviter les fautes ou les idiotismes qui sont le cachet distinctif de la langue du commun. C'est ainsi que, jusque dans la seconde moitié du XVIe siècle, nos rédacteurs rouergats, jusqu'aux secrétaires fort peu lettrés de nos communes, observaient très-fidèlement la distinction orthographique du *b* et du *v*, bien qu'il soit incontestable qu'alors comme aujourd'hui, — le mot de Scaliger serait là au besoin pour l'attester, — dans le langage parlé, les deux lettres n'en faisaient qu'une.

En l'an 1556, l'évêque de Rodez fait écrire et imprimer l'*Imitation de Jésus-Christ* en langue vulgaire du pays; or on voit

dans ce petit livre (dont il n'existe plus, pense-t-on, que deux exemplaires, l'un à la bibliothèque communale de Rodez, l'autre à la bibliothèque de l'évêché) que le *v* étymologique et classique a encore conservé tous ses droits, et n'est aucunement dépossédé par le *b*. Qui plus est, nous avons la preuve qu'il en était encore de même cent ans plus tard ; cette preuve nous est fournie par un document imprimé en langue du pays qui porte la date de 1656, *lou Cathechisme rouërgas en verses,* dont l'unique exemplaire conservé se trouve à la bibliothèque de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, et fait l'objet d'une mention et d'une citation étendue dans l'introduction au *Dictionnaire patois* de l'abbé Vayssier. Enfin une troisième publication en rouergat du siècle suivant rompt brusquement avec toutes les règles de la vieille orthographe classique, et remplace notamment le signe *v* par le signe *b* dans la plupart des cas.

Du rapprochement de ces trois pièces critiquement considérées, il me paraît résulter avec évidence que la distinction du *b* en *v* dans les écrits rouergats de l'époque littéraire était purement orthographique, et que le *v*, en tant que son, fut toujours étranger à notre dialecte provincial, ainsi qu'il en est, par exemple, en français, du *th,* qui, dans cette langue, ne diffère d'un simple *t* qu'orthographiquement et non phonétiquement. En effet, dans la rédaction de nos écrits rouergats des XVIe et XVIIe siècles, l'influence de la tradition provençale est encore manifeste sur la totalité ou une grande partie du système orthographique et grammatical, et la distinction classique du *v* s'y maintient ; au contraire, dans la rédaction de la pièce qui appartient au siècle suivant, cette influence ne se fait plus sentir en rien, la tradition de l'ancienne orthographe y est entièrement perdue, et en même temps le signe *v* disparaît soudain pour faire place au *b*[1].

[1] Voici quelques extraits de chacun des trois documents rouergats susmentionnés.

Le petit ouvrage de 1556 est sans titre ; il débute par une sorte d'avis liminaire où il est dit qu'il a été imprimé à Rodez par Jean Mottier, « par privilège ».

Vient ensuite la dédicace suivante :

» A la honor de Dieu, et per lo salut de las armas, Mōsenhor lo reveren-

D'autre part, les nombreux caractères organiques de toute sorte qui font trancher nos patois méridionaux modernes avec la vieille langue d'oc écrite, et dont l'archaïsme atteste si souvent que ces types dialectaux populaires sont pour le moins aussi anciens que la langue littéraire, ces nombreux carac-

dissime Cardinal Darmanhac, Avesqua (*sic*) de Rodes, et de Vabre, a faict extraire, traduire et imprimir lo petit tractat que sensiec : Cõpausat per venerable et scientific persona, Mestre Joan Jarson, jadis chancelier de Paris, per Linstruction dels Rictors, Vicaris et autres ayants charge d'armas ausdicts Diocesis : Ausquals per los indusir a la lecture d'aquel dona cent et quarante jorns de perdon, en la forma accoustumada de la gleysa, totas et quantas vegadas quels y legiran per instrusir aquels desquals an charge, et quels diran devotament Pater noster et Ave Maria en sa intention. »

Citation du texte :

« Lo premier comandament es, Tu aymeras lon Senhor Dieu, de tout ton cor, et de tout ton sperit, et de tota ta vertud : so es a dire, tu no voleras scientament aymar aucuna causa, plus que Dieu, don tu en perdas lamour de Dieu. »

Nous passons maintenant à la pièce de 1656 ; contentons-nous d'en citer une phrase extraite de l'avertissement servant d'épître dédicatoire :

« Lou livret ez fach en vérses, à couplets de diversez ers, et mesuro, pertal que lous efans, et lou poble des Vilatgez, lous aprengou plus facilomen, et retengou milhour ; à may que d'avegados en travailhan, ne cantou qualque verset, que lour meto dins l'esprit la pensado del Cel... »

L'influence du français est certes prépondérante, dans l'orthographe de cet écrit patois d'il y a deux cent trente trois ans ; toutefois celle de la tradition provençale y est encore marquée. Si l'emploi de *v* dans les mots *livret* et *travailhan* paraît suggéré par l'habitude de la rédaction française, puisque c'est le *b* et non le *v* que prescrivait la règle provençale, c'est bien sur celle-ci qu'on s'est fondé pour écrire *d'avegados,* qui est sans homonyme dans le vocabulaire français.

Quoi qu'il en soit, si dans l'écrit en question le *v* français est quelquefois ou même toujours employé pour le *b* provençal, le *v* provençal n'y est jamais remplacé par *b*.

On voit par là que l'auteur, dans le choix qu'il fait entre les deux labiales, se préoccupe, non de figurer le son lui-même des mots patois, mais d'écrire ces mots conformément à une certaine graphie convenue et classique, qui est tantôt celle de la vieille langue du Midi, et tantôt celle de la langue du Nord, laquelle est devenue depuis cent ans le langage officiel de l'entier royaume.

Je vais donner maintenant un extrait de l'opuscule du XVIIIe siècle, dont il ne reste que quelques feuillets, conservés à la bibliothèque communale de Rodez. Cette composition est un poème en trois chants, intitulé : *Lou courdounié mogistrat.* Il porte le millésime M.DCC.LXXV, est sans nom d'auteur, et se tait également sur les noms de l'imprimeur et de la ville où il a été imprimé, en les remplaçant par l'indication suivante, qui est évidemment une facétie où les al-

tères dissidents ne sont-ils pas exclus invariablement de nos vieux textes, bien qu'ils en fussent les contemporains? Tout cela fait voir que, soit en Espagne, soit dans notre Midi, si la langue écrite usitée jusqu'à une certaine époque a correspondu à une certaine langue parlée, celle-ci n'excluait pas la coexistence de dialectes populaires plus ou moins différents d'elle, et vis-à-vis desquels elle se gardait, avec un orgueil jaloux, de toute mésalliance, jusqu'au moment où, frappée de déchéance, sa suprématie perdue, elle dut subir cette union et y disparaître.

Et maintenant, l'histoire offre-t-elle quelque appui à ces considérations linguistiques touchant l'expansion de la langue des Ibères au sud-ouest et au midi de la France ? Oui, certainement. Le nom *Illiberris*, que le basque interprète, m'assure-t-on, par *ville nouvelle*, a été porté à la fois par la ville de Grenade, en Espagne, par la ville d'Elne, dans notre département des Pyrénées-Orientales, et enfin par la ville d'Auch; cette antique capitale des Aquitains.

« ...Aquitanorum clarissimi sunt Ausci...in Auscis Elimberrum. » (Pomponius Mela, *de Situ orbis*, I, III, c. II, p. 647, collect. Nisard.)

lusions à la profession de cordonnier sont assez faciles à reconnaître : *O Boulougno, chaz Crespinian Gnaf, o l'enségno del Boquet de scienço.*

Voici quelques vers du *Cant premié :*

« Bous contas finomen per un tiro-lignol,
Forias, en Orcodio, un prou bou Roussignol,
Oqui preb de Lobrou, pourrias o touto holeno
Roussignola suls vers qu'o verminats so veno :
Aros de bostres faits, qual que per l'omour d'iou
Bous me féssés oici l'exacto norrotiou,
Mais surtout lo bertat sul conte de lo dono,
Sobes oqui dessus ço que Crespin ourdono,
Mais coum' oquel sujet merito reflexiou,
Musos jusqu'o demo m'en bau bous dire adiou. »

Il est aisé de voir que notre poète patois de 1775 s'est affranchi de tout respect de la graphie provençale, dont il n'a probablement jamais soupçonné l'existence, et qu'il ne songe qu'à rendre de son mieux les sons de son parler rouergat en attribuant aux signes alphabétiques leur valeur française, autant que faire se pouvait. Il écrit donc *b* pour *v*, et, quand il emploie par hasard cette dernière lettre, on comprend que c'est pure inadvertance.

« Illiberris magnæ quondam urbis tenue vestigium. » (Pline, I, III, c. v, p. 159; Littré.)

« ...Vicus Illiberri magnæ quondam urbis et magnarum opum tenue vestigium. » (Pomponius Mela, I, II, c. v, p. 635.)

Et quels renseignements nous fournissent ces auteurs anciens sur l'ethnologie de ces Aquitains? Strabon, dans plusieurs passages, nous apprend que les Aquitains diffèrent de la race gauloise par le physique et par la langue, et qu'à ce double égard ils se rapprochent des Ibères: « Οἱ Ἀκουιτανοί διαφέρουσι τοῦ Γαλατικοῦ φύλου κατά τε τας τῶν σωμάτων κατασκευάς καί κατά τὴν γλῶτταν, εοίκασι δε μᾶλλον Ἴβερσιν. » (Strabon, t. IV, c. II, § 1, p. 137; Muller et Dubner, collect. Didot.)

Enfin, voici un auteur plus ancien encore qui constate que des Ibères se partagent avec les Ligures le pays compris entre l'Ibérie et le Rhône:

« Ἀπὸ δε Ἰβήρων ἔχονται Λίγυες καὶ Ἴβηρες μιγάδες μέχρι ποταμοῦ Ῥοδανου. » (Scylax de Caryandre, *Périple*, § 3, p. 17; collect. Didot.)

Comme il ne me convient pas de me parer des plumes d'autrui, je rapporte l'honneur de ces citations au savant docteur Lagneau, de l'Académie de médecine de Paris, qui les a produites, avec beaucoup d'autres, dans une discussion sur l'ethnologie du Rouergue provoquée au sein de la Société d'anthropologie de Paris par un communication de moi sur ce sujet [1].

Mon atlas se terminait par une sixième carte, celle du chuintisme et du zétacisme opposés l'un à l'autre. Elle fut produite comme pièce à l'appui dans ma discussion avec Broca sur l'influence des milieux. D'abord, elle ne s'appliquait qu'au département de l'Aveyron; je l'étendis plus tard au restant de la France méridionale, à l'aide de la collection patoise de la *Parabole de l'enfant prodigue*.

Etablie sur des documents fort incomplets, ma détermination des aires respectives du *ch* et du *tz* ne pouvait être qu'approximative. Elle n'en mettait pas moins au jour des faits fort curieux.

[1] *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, année 1888, 1er vol., p. 138 et suiv.

Dans le Rouergue, toute la région dite *Ségalar* (*secalaris pagus*), pays à seigle et à châtaignes, zétacise, tandis que nos grands plateaux calcaires des arrondissements d'Espalion, Millau, Rodez et Saint-Affrique, chuintent invariablement. J'avais inféré de cette corrélation phonético-géologique une influence de la constitution du sol sur la prononciation des habitants. Cette influence est d'ailleurs manifeste et notoire sur le physique de l'homme, les Ségalins étant petits et fluets, tandis que les Caussenards sont grands et fortement charpentés. Ce n'est pas tout: alors que ces derniers sont renommés pour leur belle et saine denture, les autres sont au contraire très-sujets à la carie dentaire, et perdent très-souvent leurs incisives avant la trentaine. Je conjecturais que cette dernière défectuosité, intéressant les organes de la parole, pouvait être la cause prochaine de l'altération des chuintantes qui constitue le zétacisme[1].

Des recherches sur les patois des autres parties de la France m'ont amené à reconnaître que ces conclusions n'étaient vraies qu'en substance, et non dans la forme absolue que je leur avais donnée d'abord. J'ai dû reconnaître, en effet, que le causse de Villefranche et tout le plateau calcaire du Lot zétacisent, de même aussi que l'Albigeois, dont le sol est généralement ou calcaire ou formé de riches dépôts, et en tout cas essentiellement frumentifère, appartient au domaine du *tz* pour *ch* et *j*.

Ayant égaré ma carte générale du zétacisme, je ne puis ici en retracer que les grandes lignes.

Considéré seulement en pays de langue d'oc, le zétacisme a deux foyers, tous deux montagneux: le Massif central et les Alpes. Le premier, formé du Limousin et de l'Auvergne, a comme dépendances la moitié du Rouergue, l'entier Quercy et tout l'Albigeois; le second étend son rayonnement sur le nord de la Provence jusqu'à Avignon inclusivement et sur une partie du Dauphiné. Ces deux aires du zétacisme sont indépendantes l'un de l'autre; les départements de l'Ardèche, de la Lozère et la moitié de l'Aveyron à l'est les séparent.

[1] Voir ma brochure *De l'Influence des milieux sur les caractères de race chez l'homme et chez les animaux*. Paris 1868, chez Félix Alcan.

Mon opinion est que le zétacisme se produit spontanément dans des régions montagneuses au sol siliceux et pauvre et aux eaux acides, où l'alimentation de l'habitant a pour base le pain de seigle et la châtaigne, et manque des principes calcaires, toutes choses qui nuisent au plein développement du système osseux et favorisent la chute précoce des dents, ces organes importants de l'appareil de la phonation. Et si le zétacisme se rencontre en outre dans quelques districts calcaires et frumentifères situés au pied des montagnes qui constituent son berceau et son vrai domaine, il n'y est pas natif, il est là, en quelque sorte, comme un dépôt de gravier amené par les torrents des hauteurs supérieures. C'est une importation, c'est l'effet d'une influence de voisinage. Ceci soit dit toutefois à titre d'hypothèse suggestive, et non comme vérité rigoureusement démontrée.

D'autres traits linguistiques différenciateurs s'observent encore dans le parler du Rouergue. J'en ai signalé quelques-uns plus haut, quand il s'agissait de caractériser notre dialecte « caussenard » : il ne sera peut-être pas sans intérêt de revenir sur cette analyse pour la préciser et y ajouter quelques nouveaux détails.

Le trait dominant et le plus caractéristique du rouergat, du rouergat vrai, qui a son type le plus parfait dans le parler des causses de l'est, c'est le son de l'italien *uo* pour l'*o* « larc » de l'alphabet provençal classique. Il s'observe sur toute la formation calcaire qui s'étend au nord et à l'est de Rodez, sans en excepter le Larzac, du moins jusqu'aux confins de l'Hérault et du Gard, et en y comprenant le Levezou et les montagnes volcanique dites d'Aubrac ou de Laguiole, mais cependant sous cette réserve encore que le caractère s'affaiblit ou même se perd sur quelques points de la frontière de la Lozère et du Cantal. Il s'efface aussi tout à fait, à partir de Saint-Affrique inclusivement, au midi de cette ville. Il n'est pas ici hors de propos de faire remarquer que cette dernière partie du département de l'Aveyron rentrait dans la Province romaine.

Le domaine de *uo* = *o larc* s'étend au sud-ouest de Rodez sur la partie du Ségalar voisine du chef-lieu, mais sans dépasser le canton ; au nord-ouest, il se prolonge très-avant

sur tout l'arrondissement de Rodez et une partie de celui de Villefranche.

Dans mes *Études de linguistique aveyronnaise* (1879), j'ai appelé l'attention des romanistes sur une remarquable particularité du trait phonétique qui nous occupe. On me permettra de reproduire ici le passage de mon travail relatif à ce sujet :

« La phonétique aveyronnaise, disais-je, présente une autre particularité remarquable qui ne se montre que sporadiquement sur la carte de la langue d'oc, et dont on ne trouve plus ailleurs la trace que dans une partie de la Provence propre (voir les *Œuvres patoises* de Brueys d'Aix) et dans quelques localités du Limousin. Elle consiste dans la diphthongaison de l'*o* ouvert au moyen de la préfixion du son voyelle que les Français rendent par *ou*, les Anglais par *oo*, les Italiens, les Espagnols et les Allemands par *u*, et que nous conviendrons de figurer ici, afin d'éviter toute méprise, par le signe *û*, tandis que, pour différencier l'*u* français, qui est aussi l'*u* provençal, nous emprunterons aux Allemands leur lettre *ü*.

» Ainsi le provençal *ome* se prononce en rouergat *ûome*, c'est-à-dire à l'instar de l'italien *uomo*.

» L'orthographe classique a évité de souligner cette nuance phonétique, mais elle en a subi certainement l'influence, et cela d'une façon qui atteste que ce mode de prononciation est très-ancien, et que les pays auxquels il est attaché eurent une part majeure dans la formation de ce langage convenu de la poésie lyrique, qui était devenu aussi peut-être celui de nos diverses cours féodales. Nous allons expliquer notre pensée et donner des preuves.

» Il est une catégorie de mots latins à radical monosyllabique en oc ou en ov à qui la phonétique de la langue d'oc ancienne fait subir des traitements variables : suivant les dialectes, ces monosyllabes originaux sont conservés tels quels, ou bien la voyelle y passe à l'état de diphthongue et devient tantôt *ue* et tantôt *uo*. Ainsi, lat. *focum*, *locum*, *coquum*, *bovem*, *ovum*, prennent concurremment les trois formes suivantes : *foc, fuec, fuoc ; loc, luec, luoc ; coc, cuec, cuoc ; bou, bueu, buou ; ou, ueu, uou*. Or, à la place de ces trois formes classiques, les patois modernes nous en offrent une quatrième qui

règne sans partage dans le domaine provençal presque tout entier : c'est la forme *io*, donnant *fioc, lioc, quioc, biou, iou*, qu'on ne rencontre jamais dans le vieux langage littéraire.

» Cette forme patoise serait-elle donc issue de quelqu'une des trois formes classiques? — Nous croyons qu'elle est antérieure tout au moins à l'une de celles-ci, et que *uo* a été précédé de *io*. C'est ce que nous allons essayer d'établir.

» Le patois rouergat, par une exception presque singulière, possède la forme classique *uo*. Or, en ce qui le concerne, il est évident que cette diphthongue est née du conflit de l'*i* primitif de *io* avec son *o* devenu *ûo;* ainsi notre *füoc* est pour *fiûoc, büou* est pour *biûou*, etc. Et voici ce qui le prouve :

» Les mots monosyllabiques qui viennent d'être cités ne sont pas les seuls qui renferment la diphthongue *io* dans la généralité de nos patois modernes; elle s'offre encore dans d'autres classes de mots, où cette fois elle se trouve commune à la vieille langue et à la généralité de ses patois actuels; on l'observe notamment dans la métaphonie du suffixe latin EOLUS, IOLUS, faisant *iol*. Ex.: *auriol, carriol, viol* (sentier).

» Or l'*o* de cette terminaison est ouvert (*larc*); le rouergat, si la règle est juste, devrait donc convertir *iol* en *üol*, pour *iûol*. Eh bien! cela a lieu en effet, *et sans exception aucune;* oui, tous les *iol* du vieux provençal et des autres patois sont remplacés dans le nôtre par *üol*.

» Cette loi de genèse phonétique trouve d'autres applications encore, qui en achèvent la démonstration. On connaît la désinence diminutive *ot*, fém. *ota*, très-commune dans tous nos patois. Or l'*o* de cette particule est ouvert, et, comme tel, il doit conséquemment se prononcer en rouergat, et s'y prononce en effet, *ûo*. Ainsi, *efantot, filhota, Peyrot* se prononcent dans notre idiome particulier *efantûot, filhûota, Peyrûot*.

» Mais ce suffixe s'applique à un certain nombre de radicaux terminés en *i;* or cet *i* radical, se trouvant alors en conflit avec le *o* = *ûo* du suffixe, devrait produire chez nous un diminutif *üot, üota*, pour *iot* et *iota*. Eh bien! notre règle subit avec un succès absolu l'épreuve de cette nouvelle pierre de touche. Sans prolonger cette démonstration théorique, nous allons présenter une série d'exemples des transformations phonétiques dont il s'agit.

Mots formés avec le suffixe IOL

Radicaux	Formation ordinaire	Formation rouergate
.....	S. Andiol..	S. Anduol (*S. Andeolus*).
Aur.....	Auriol....	Auruol.
Barri.....	Barriol...	Barruol (faubourien).
Bestia.....	Bestiola..	Bestuola.
Brota (bouton d'arbre).	Brotiola..	Brotuola (bouton de peau).
Cabra.....	Cabriola..	Cabruola (chevreuil).
Carri.....	Carriol....	Carruol (brouette).
.....	S. Farriol.	S. Farruol (*S. Ferreolus*).
.....	S. Lions. .	S. Luons (*S. Leontius*).
Nau (*navis*).....	Naviol....	Navuol (barque)
Mul..	Miol.....	Muol (mulet).
Porre.....	Porriol....	Porruol (ail sauvage).
Via.....	Viol.....	Vuol (sentier).

Mots formés avec le suffixe OT

Radicaux	Formation ordinaire	Formation rouergate
Bria (miette de pain)..	Briota....	Bruota.
Boria.....	Boriota...	Boruota.
Maria.....	Mariota...	Maruota.
Notari	Notariot..	Notaruot.
.....	Piot.....	Puot (dindon).

« Nous croyons qu'on doit inférer des considérations qui précèdent que les formes classiques *buou, uou, fuoc, luoc, cuoc,* furent des emprunts partiels à notre dialecte, d'après une habitude dont on trouve divers autres exemples, tels que *chantar* et *chanso,* empruntés par la langue générale aux dialectes du nord, et qui sont entièrement étrangers à la zone méridionale, où *cantar* et *canso* sont seuls usités.

» Il est encore une classe de mots monosyllabiques à *o larc,* où cette voyelle subit une diphthongaison d'un autre type, lequel est commun aussi à la langue littéraire et à notre dialecte rouergat, tandis qu'il est remplacé par une forme différente dans la plupart des patois. *Uech, nuech, puech, muech,*

uelh, bruelh, fuelh, appartiennent à la fois au langage des troubadours (concurremment avec plusieurs autres formes) et à notre parler du Rouergue ; ils sont une modification spéciale des originaux romans *och, noch, moch (modj), poch (podj), olh, brolh, folh,* qui ont été usités dans la littérature classique, et dont certains patois modernes possèdent une transformation en *io* donnant *ioch, nioch, pioch, mioch, iolh, briolh,* qui n'apparaît jamais dans l'ancien provençal.

» La forme *üe* des cas qui précèdent et de tous ceux de la même catégorie descendrait-elle de *o* par *io,* comme la forme *üo* de *buou, fuoc,* etc.? Ceci nous paraît discutable, mais nous croyons toutefois que *ioch* et *iolh* furent contemporains et congénères de *fioc* et *biou,* mais que, de même que ceux-ci, ils furent systématiquement exclus de la *fina parladura* au profit de la forme *uech, uelh* d'un dialecte rival [1]. »

Il y a dix ans que je publiais pour la première fois les vues présentées dans la citation qui précède ; fondées sur l'observation et le raisonnement, elles n'ont pas cessé de me paraître absolument vraies. Cependant j'ai le regret d'apprendre que cette manière de voir serait contraire à l'opinion de certains romanistes du plus haut mérite. Je sollicite leur réfutation, s'il y a lieu ; mais je demande en même temps qu'elle soit précise et qu'elle me relève point par point. S'il m'est démontré que j'étais dans l'erreur, je n'aurai que de la reconnaissance pour ceux qui m'en auront tiré. Que si, au contraire, tout vu et considéré, il me paraît toujours, à tort ou à raison, que je suis dans le vrai, je persisterai dans mon jugement en me disant : *Amicus Plato*..... En attendant, je vais reproduire ici et condenser ma thèse en un résumé de quelques mots que je recommande à l'attention de mes savants maîtres.

Mon argumentation est presque tout entière dans les faits eux-mêmes que je constate, et ces constatations sont faciles à vérifier. On n'aura pour cela qu'à ouvrir quelques-uns de nos dictionnaires patois, et notamment le *Dictionnaire rouergat* de l'abbé Vayssier.

[1] *Études de philologie et de linguistique aveyronnaises.* Paris, 1879 ; brochure in-8o, librairie Maisonneuve.

Rappelons les faits en question.

Premièrement, dans le rouergat, l'*o* ouvert du provençal classique est toujours et invariablement diphthongué en *ûo* (= ital. *uo,* comme dans *uomo*), à moins qu'il ne soit précédé immédiatement d'un *i,* auquel cas cet *i* et cet *o* se résolvent en une nouvelle diphthongue qui est *üò* ou *üè.*

Secondement, tous les *üò* et *üè* provençaux des mots monosyllabiques, tels que *uou, luoc, nuech, uel,* ne se rencontrent aujourd'hui que dans le rouergat et dans quelques parlers de la Provence et du Dauphiné, et en même temps dans ces mêmes parlers l'*o* ouvert s'observe généralement à l'état de diphthongue, ainsi qu'en Rouergue, quoique d'une manière moins constante.

Troisièmement, les patois de langue d'oc qui ne possèdent pas les formes classiques *üò, üè,* ne connaissent pas non plus l'*o* ouvert diphthongue, et offrent en général le type *iò* (étranger à la langue littéraire) à la place des types susdits *üò, üè.*

De ces constatations, il m'a paru qu'on devait conclure que *üò* et *üè* procèdent du prototype provençal *ò (foc, bou, olh, noch)* par deux chaînons successifs qui seraient l'*iò* du bas-languedocien et de divers autres patois modernes (*fioc, biou, iol, nioch*), et un *iûò,* qui ne se rencontre plus dans aucun parler de langue d'oc, mais qui s'observe dans une langue sœur, l'italien.

Faisons remarquer que le rouergat possède quelques doublets où le type *ûò* se montre en concurrence avec *üò.* Ex.: *lüòc* et *lûòc ; füèl,* feuille, et *aurifûòl,* bouton d'or; *cabrüol* et *cabrûol,* chevreuil. Ces formes en *ûò,* d'un usage à la vérité très-restreint, sont des dérivés immédiats de l'*ò* provençal primitif restés étrangers à l'influence de *iò.*

Cete forme *iò* qui, quoi qu'on puisse penser de ses rapports métamorphiques avec *üò, üè,* ne saurait être supposée d'introduction moderne sur toute la grande étendue de son aire actuelle, n'apparaît néanmoins jamais dans les documents écrits du moyen âge. Cette contradiction apparente trouve son explication dans l'exclusion systématique dont les règles conventionnelles et factices du provençal littéraire ont frappé une multitude de particularités phonétiques, morphologiques

et grammaticales, qui s'observent dans tous nos patois actuels et dont l'archaïsme et la contemporanéité avec les formes classiques correspondantes sont hors de doute.

Il ne sera pas sans intérêt de faire remarquer ici que la forme *iûo*, génératrice supposée de *üo*, qui n'existe que virtuellement dans notre rouergat et ses similaires, est actuelle dans l'italien, où l'on observe *capriuola* et *carriuola*, par exemple, à côté de *capriola*, et pour *carriola*. Le *iuo* actuel des Italiens est *trisyllabique*, et c'est à cela probablement qu'il doit de s'être constitué et conservé; dans notre rouergat, le même *iûo* a dû être traité comme *triphthongue*, et c'est sans doute la difficulté d'une telle articulation qui a amené chez nous la contraction en *üo*.

Le *ûo* pour *o* ouvert, et la forme consécutive et corrélative *üo*, n'occupent sur la carte du Rouergue qu'une large tache centrale qui laisse hors de son périmètre toute une bordure prise sur nos cinq arrondissements aux confins de tous les départements limitrophes : Lacalm et St-Affrique, Villefranche et Nant, Naucelle et St-Laurent-Rive-d'Olt[1], situés aux coins les plus opposés du département, sont tous extérieurs à cet îlot.

Les formes phonétiques *ûo* et *üo* sont certainement le trait le plus caractéristique du rouergat proprement dit; d'autre part, ce double caractère est toujours accompagné d'un troisième, la constante et rigide observance de la règle de l'*a estrech*, telle qu'elle se dégage des nombreux exemples qu'en donnent les *Leys d'Amors* et le *Donats proensals*. Ce dernier trait phonétique, de même que le précédent, ne s'observe dans le provençal populaire que chez certains patois de montagne, tels que ceux du Gévaudan, de l'Auvergne, du Limousin et du haut Dauphiné; mais dans aucun d'eux il ne se présente avec une constance et une régularité parfaites comme dans le

[1] Vérification faite, il se trouve que St-Laurent-Rive-d'Olt, quoique frontière du Gévaudan, reste fidèle à la phonétique du Rouergue. Le fait est constaté par un spécimen du patois de la susdite ville donné dans la *Revue des langues romanes* de 1885, t. XIV, p. 124. Le *Conte du loup-garou* débute ainsi : « Un *couop* (= cop) i ovio un *ouome* (= ome) vieuse....Lous efontous ouerou *ocouo* (= acó) d'uno touto...lo semenerou lou *louong* (= long) del comi, etc. »

rouergat. Nous ne craignons pas d'affirmer à ce propos que le Rouergue possède le parler populaire de langue d'oc le plus archaïque, le plus rapproché de la vieille souche gallo-romane et du provençal écrit, et en même temps celui qui a le plus d'unité, qui est le plus régulier, celui dont le type est le plus pur, le moins altéré par un mélange disparate de dialectes divers. Aussi mérite-t-il selon nous beaucoup plus d'attention qu'il n'en a obtenu jusqu'ici.

Avant de passer à d'autres « traits », nous devons ajouter à ce que nous venons de dire quelques remarques qui nous semblent avoir de l'intérêt.

Les Alpes provençales et dauphinoises ont une phonétique présentant une singulière analogie avec celle du Rouergue : comme ici, *a* est *estrech* suivant la règle classique, qu'il soit atone ou tonique, qu'il soit à la fin, au milieu ou au commencement des mots. De plus, comme nous l'avons déjà constaté, *o larc* se diphthongue sur certains points en *âo*, à l'instar du rouergat, en *âa* et en *âe* dans d'autres localités, et ces derniers traits phonétiques s'observent jusqu'à Aix et Marseille inclusivement. De plus, ce qui est particulièrement remarquable, c'est que, en Provence comme en Rouergue, cette diphthongaison générale de l'*o* au moyen de la préfixion d'un *â* s'accompagne des formes classiques *üo, üe* tenant lieu de l'*io* purement populaire du bas-languedocien.

Dans une précédente *Note*, j'ai constaté un fait qu'il est bon de rappeler ici ; c'est que certaines fautes d'orthographe de nos scribes rouergats du moyen âge nous donnent la preuve que la diphthongaison de l'*o larc* existait alors chez nous comme aujourd'hui. A quelque chose malheur est bon, à quelque chose sont bonnes aussi les fautes d'orthographe ; elles ont servi dans beaucoup de cas à faire retrouver une prononciation perdue. Dans les actes consulaires de nos villes, dont les rédacteurs n'étaient pas sans doute de fins lettrés, nous observons, par exemple, le mot *dona*, dame (que nous prononçons aujourd'hui *dâona*) écrit *doana*, ce qui rendrait la même prononciation, l'*a* de *oa* étant sans doute *estrech*. Le scribe avait confondu évidemment la diphthongue de l'*o larc* de *dona* avec le dissyllabe du mot *Joan*, Jean, dont l'*a*, de même que l'*o*, est fermé.

L'*a larc* dans les désinences atones est, dans les patois de langue d'oc, un phénomène rare, autant que contraire à la prononciation classique. On le rencontre en Auvergne et en Limousin, mais un peu vague et comme intermittent. Ce n'est en réalité que dans l'est et le nord du département de l'Hérault que cette anomalie phonétique est constante et nettement accusée [1]. Cet étroit domaine de l'*a* atone *larc* fait une pointe dans l'Aveyron; de Lodève il s'élève sur le plateau du Larzac, atteint le Caylar et se prolonge inclusivement jusqu'à Cornus, chef-lieu de canton aveyronnais.

Mais avant de signaler les variations locales du patois de l'Aveyron, indiquons encore un de ses caractères généraux, qui est fort important.

L'*l* des suffixes latins AL, EL, IL, OL, UL se conserve intact sur tout le territoire rouergat, sauf quelques points frontières du Cantal, du Gard et de l'Hérault. Je crois que Nant est dans ce cas. Mais l'*l* qui termine certains radicaux, ou qui se trouve dans le corps des mots, subit parfois la transformation en *û*, formant diphthongue avec la voyelle qui la précède, et cela plus particulièrement dans le sud-est du département, sous l'influence du voisinage du Gard et de l'Hérault. Ainsi dans les causses voisins de Rodez, et jusqu'à Sévérac, on dit indifféremment *nalt* et *naut; altre, naltres* (= nos altres), *valtres* (= vos altres) et *autre, nautres, vautres*. A partir de Milhau, la première de ces deux formes disparaît, et, de plus, l'on entend dire *cau* au lieu de *cal* (*calidus*), ce qui est un des signes particuliers, rares du reste, qui permettent de distinguer un Rodanois d'un Millavois.

Une autre particularité phonétique propre à Milhau et à toute la lisière rouergate qui borde la Lozère, c'est la transformation en *iar* (*a* fermé) du suffixe ARIUS et ARIS, au lieu de *ier*, commun à la généralité des autres dialectes gallo-romans, tant du nord que du midi. De là une influence curieuse sur les patois voisins non participants de ce caractère : ceux-ci, jaloux de se préserver de cette forme insolite, qui n'a rien

[1] En revanche, dans cette région phonétique du Languedoc, à côté de l'*a* atone *larc* on observe l'*a* tonique *estrech* dans la désinence de la 3e personne singulière du futur, ce qui est probablement un emprunt au rouergat.

toutefois d'anormal, dépassent le but, et, pour éviter un simple exotisme, tombent dans un véritable et grossier barbarisme.

Incidit in Scyllam dum vult vitare Charibdim.

Le *iar* pour ARIUS, ARIS ayant l'*a* fermé et l'*r* muette, sonne absolument comme le *iá* des mots issus des originaux latins en IANUS, tels que JULIANUS, CHRISTIANUS. C'est alors que les tenants de la forme *ier* pour ARIUS, ARIS, confondant la forme hérétique *iar* avec la forme *iá* pour IANUS, rejettent cet *ia* légitime, et lui substituent un *ier* absurde et on ne peut plus vicieux. Entendant les voisins dire *obriar* (prononcé *obriá*) pour *obrier,* et ne voulant à aucun prix parler comme eux, à leur tour, ils répudient *Chrestiá* et *Joliá,* et les remplacent par *Chrestier* et *Jolier!*

J'ignore si nos linguistes ont noté et classé ce mode de transformation *sui generis,* qui, au lieu de se fonder comme tant d'autres sur l'imitation du voisin, a au contraire pour principe une aversion des formes étrangères poussée au point d'en faire proscrire d'indigènes qu'une fausse ressemblance a fait confondre avec les premières. Dans ma note X, j'ai cité un autre exemple de cette loi, lequel consiste dans ce fait que, sur la ligne frontière des régions zézayantes, les chuintants, mus par la crainte de zézayer, changent abusivement en *ch* les *bs, chs, cs, ds, ps, ts, x* organiques de leur propre idiome.

Avant de quitter Milhau, signalons encore une particularité de son parler. C'est l'emploi de la forme contractée, et d'ailleurs classique, *daus* à la place de *devás* et *vás,* répondant aux prépositions françaises *devers* et *vers,* qui sont seuls usités a Rodez et les autres parties du Rouergue. Les Millavois traduisent encore *là-haut* par *amondaus,* au lieu qu'on se contente ailleurs de dire *amon.*

Nant et Saint-Jean-du-Bruel, situés sur la limite du Gard, ont un parler cévenol très-distinct de celui du Larzac, haut et vaste plateau calcaire au pied duquel se trouvent ces deux localités.

Saint-Affrique et la partie sud de l'arrondissement de ce nom

se séparent brusquement du grand dialecte caussenard de l'est, qui se parle encore dans toute sa pureté à quelques kilomètres de cette ville, au nord et au levant, notamment à Roquefort, Tournemire, Saint-Rome-de-Cernon. Cette fraction méridionale du département de l'Aveyron est plutôt bas-languedocienne que rouergate quant à son parler, qui se caractérise notamment en ce qu'il ne connaît d'autre *a* fermé que l'*a* atone, que l'*o* ouvert n'y est jamais diphthongue, et que la forme montpelliéraine *ioch* y prévaut à l'encontre de l'*uech* du vrai rouergat. Notons encore que ce district chuinte, et que le groupe latin CT y est représenté par *ch,* tout comme dans le rouergat proprement dit.

En s'éloignant de Saint-Affrique pour contourner le département à l'ouest, dès que l'on parvient à la hauteur du département du Tarn, les principaux caractères du parler albigeois se font déjà sentir. A Réquista, plus d'*a* fermé, hormis l'*a* atone ; plus d'*o* ouvert diphthongue ; le groupe lat. CT y fait *it* (*oeit, neit, queit,* au lieu de *uech, nuech, cuech*), et le zétacisme y bat son plein.

De plus, nous constatons sur ce point des habitudes de métathèse excessives, qui se continuent dans l'Albigeois. On dit *cramba* pour *cambra,* et jusqu'à *nagrolha* pour *granolha.* On dit encore là *tira* pour *rita,* qui signifie cane (femelle du canard) dans le rouergat de l'est. Cependant ce dernier à *tiró* appliqué par les ménagères campagnardes aux canetons, non pas nominativement, toutefois, mais vocativement, ce qui peut faire supposer que *tira* se disait anciennement à l'est comme au sud-ouest, et que c'est *rita* qui constitue l'altération de la forme originale.

Quand nous atteignons les confins du Tarn-et-Garonne et du Lot, nouveaux changements ; mais toutefois nous sommes toujours dans le pur zétacisme.

Ici nous avons à noter des traits caractéristiques de plusieurs sortes, notamment un trait grammatical à côté de plusieurs traits phonétiques.

Sur certains points de cette extrémité occidentale du département, les groupes *aire, eire, oire* de la généralité des dialectes font place à *aide, eide, oide,* par substitution de *d* à *r*. Lisez

les gracieuses poésies patoises de l'abbé Bessou, vous y trouverez *paide, peida, oide* pour *paire, peira, oire* [1].

A Villefranche et sur toute la frontière du Quercy, le CT lat. redevient *ch* (= *tz*), mais le groupe *uech* de la langue classique et du vrai rouergat se change régulièrement en *ech* par *e* ouvert, de même aussi que *uel* y est remplacé par *el*. Ex : *ech, nech, quech; pech, mech; el, brel,* pour *uech, nuech, cuech; puech, muech; uel, bruel.*

Autre particularité phonétique : *s* suivie d'une autre consonne se change en une sorte d'aspiration très-rude dans laquelle on perçoit toutefois un très-léger sifflement, surtout devant les dentales. *Ascla, espès, estela* ont un son que je ne saurais mieux figurer que par *aχcla, eχpes, eχtela,* suivant un procédé de notation employé par certains linguistes.

Cette prononciation étrange a fait commettre une bévue dans l'orthographe française de certains noms propres. On a cru voir l'*s* latente dans des mots qui ne la comportaient point, et on l'y a introduite. C'est ainsi qu'*Asprières,* nom d'un chef-lieu de canton, est pour *Aprières* = lat. *Apraria.*

Le trait grammatical auquel j'ai fait allusion consiste dans la répétition du pronom ou de l'adverbe pronominal après la particule négative dans les négations. Ainsi l'on dit : *lo vesi pas lo; o ai pas o fach; ne voli pas ne; li* (=*i*) *aneri pas li.*

Mais, en fait de traits grammaticaux, en voici encore un que j'allais oublier; c'est l'application de l'article aux noms propres de personne, à la mode italienne. Ex. : *Lo Loïs, lo Joan, lo Maurel, lo Guiral; la Maria, la Catin, la Mattalena.* Faisons observer que le nom patronymique au féminin, c'est-à-dire ap-

[1] Voici quelques vers de ce poëte villefranchois, où la particularité distinctive de son dialecte se montre deux fois (dans les mots *pecaide* et *lauraide*, pour *pecaire* et *lauraire*) :

Bautres que nous guidas tout lou loung de la bido
Et nous quitas pas mai que per descambia 'moun
Lous paters qu'engrunan pel pa de cado joun,
Abès aqui moun cur et ma ploumo, pecaide!
Se me fasez proudel serai un boun lauraide,
Et belèu mous nebouts, l'hiber, en se caufen
Ambe aquel librounel passarôu un moumen.

Journal de l'Aveyron (Rodez) du 4 février 1888.

pliqué à l'épouse ou à la fille, et associé à une désinence féminime, comporte l'article dans tous nos dialectes.

Bien que tout l'arrondissement d'Espalion appartienne à notre grand dialecte de l'Est, ses parlers varient néanmoins sensiblement d'une rive du Lot à l'autre. Voici quelques particularités communes à toutes les localités de la rive droite, à la région des vallées, ainsi qu'à celle des montagnes :

La diphthongue *ai* est fréquemment remplacée par *ei*. Ainsi on dit *Aveirò, eimar, peiri, peïs,* pour *Avairò, aimar, pairi, païs.*

L'i latin, qui se convertit en *e* dans la généralité des dialectes, est conservé dans la plupart des cas. Ainsi, là où nous disons, à Rodez, *abelha, botelha, estrelha*, ils disent *abilha, botilha, estrilha;* ils disent également *dit* (*digitus*) pour *det*, et *estrich* (*strictus*) pour *estrech*. Mais, ici comme ailleurs, l' « assimilation » se met de la partie, et, à côté des formes organiques ci-dessus, nous trouvons en même temps *argin (argentum), ginte* au lieu de *gente,* etc.

La conjugaison du verbe *anar,* aller, offre une particularité fort étrange : la 2e personne plurielle de l'indicatif présent fait *vai* au lieu de *anàs*. On ne vous demande pas : *ont anàs?* mais : *ont vai?*

Les montagnards ont en outre beaucoup d'archaïsmes lexiologiques. Ils ont entre autres un mot bien singulier, *artó* (avec *o* fermé), pain, qui vous rappelle forcément le grec ἄρτος. Nous devons noter ici, avec l'abbé Vayssier, que, sur certains points de la lisière du Cantal, *l* précédée d'une voyelle se vocalise en û et forme diphthongue avec cette voyelle; et cela, non pas seulement quand *l* est finale, mais aussi quand elle est médiale. Ex. : *ostau, peu, fou,* pour *ostal, pel, fol;* et *aua, esteua,* pour *ala, estela.*

Les habitants de Saint-Geniez passent pour doubler l'*r* simple entre deux voyelles, et réduire l'*r* double à une *r* simple. Ainsi ils diraient *la mia mairre* et *la mia sore*. Je n'ai pas vérifié le fait.

Le parler de la ville de Rodez se distingue par deux particularités de prononciation. En français, ainsi qu'en patois, on remplace le son de *l* mouillé par celui de l'*y*, et l'on prononce *palha* et *paille* comme *paya* et *pa-ye*. C'est là une mi-

gnardise phonétique commune à beaucoup de villes. Le second trait distinctif est la substitution de *ch* aux *bs, chs, cs, ds, ps, ts, x,* organiques, qui ont tous le même son que *x* dans la prononciation pure. Rodez étant sur la limite même des deux régions opposées du chuintisme et du zétacisme, mais chuintant et professant un mépris traditionnel pour le *Ségalar* et tout ce qui lui appartient, a exclu de son parler les sons *x* ou *ts* légitimes par la crainte de tomber dans l'hétérodoxie du *ts* ségalin. J'ai signalé plus haut cette source de corruption phonétique.

Ces *manières* citadines du parler ruthénois, dont la population campagnarde environnante se moquait autrefois, maintenant pénètrent et s'établissent chez elle grâce au nombreux va-et-vient de jeunes paysanes qui se placent aujourd'hui en ville comme servantes, et rentrent au bout d'un certain temps dans leur village. Elles se piquent alors naturellement de parler comme à la ville, et trouvent des imitateurs dans leur entourage.

Dans certaines localités, l'*l* est remplacée dans beaucoup de mots par un *r* doux. Un gros village de mon voisinage possède cette particularité ; mais elle n'y date pas d'une haute antiquité, car je l'y ai vue naître. Il aura suffi qu'un garçon ou une jeune fille de l'endroit, de ceux qui donnent le ton à la jeunesse, ait eu cette prononciation par l'effet d'une disposition anormale de l'appareil vocal, ou se la soit donnée *par genre,* pour que les camarades se soient piqués de l'imiter. C'est devenu une mode, à laquelle j'ai vu au début tous les vieux résister, et qui a fini par rester entièrement maîtresse de la place.

Ce vice local de prononciation a déterminé, chez les voisins, un de ces effets de corruption par voie de correction mal entendue sur lesquels j'ai déjà insisté. Les gens du village en question disent *gara* pour *gala,* la gale ; ne voilà-t-il pas que, le premier chemin de fer ayant été établi chez nous il y a vingt-cinq ans, les paysans des hameaux d'alentour se mettent à nommer la gare *gala* au lieu de *gara?*

La configuration et l'étendue des aires tracées sur la carte par les différents traits linguistiques varient suivant la qualité de ces derniers. Certaines de ces aires occupent toute une

vaste région sans discontinuité ; d'autres sont fractionnées en plusieurs îles ou îlots. Il est enfin certains traits qui, géographiquement parlant, sont pour ainsi dire sporadiques, se montrant seulement sur des points isolés, très-circonscrits et disséminés sans ordre apparent. Les grandes aires continues décèlent un substratum ethnique ; mais je me hâte de faire observer que cette épithète, « ethnique », ne doit pas ici s'entendre d'une communauté de race humaine au sens naturaliste, mais seulement d'une communauté politique et linguistique, qui n'implique pas nécessairement la première, comme s'y sont trompés plusieurs historiens et anthropologistes. A parler net, nous voulons dire que les grandes aires linguistiques en question sont la trace d'une langue jadis en usage dans leur périmètre et correspondant à une population contemporaine. C'est ainsi que que l'*ü* des dialectes gallo-romans qui, au point de vue phonétique, les distingue d'une manière si accusée des autres langues romanes, nous révèle, partout où il se rencontre, l'existence ancienne, je ne dirai pas de la *race* gauloise, mais du peuple et du parler gaulois.

Les traits linguistiques aux aires discontinues peuvent aussi être de source ethnique, mais ils accusent souvent l'influence de milieux naturels semblables, modifiant directement l'organisme humain et agissant par lui sur la parole. Ne faut-il pas ranger dans cette catégorie le zétacisme et l'usage de l'*u* fermé accentué, caractères exclusivement propres, en pays gallo-roman, à deux pâtés montagneux, le Massif central et les Alpes, avec quelques-uns de leurs contreforts et quelques vallées qu'ils dominent?

Il y a encore les traits linguistiques *en lisière*, n'occupant qu'une étroite bordure entre deux grandes aires limitrophes ; l'exemple de *ch* = *bs, chs, cs, ps, ts, x*, organiques, doit nous faire présumer qu'ils sont dus le plus souvent à une réaction spéciale de l'une des deux aires sur l'autre, qui ne se produit qu'à leurs points de contact.

Les aires en points disséminés indiquent des influences locales d'une minime portée, et pouvant tenir à l'état social de la population respective. C'est ainsi que la population urbaine, qui se pique d'élégance et est attentive à marquer en toutes choses la distance qui la sépare des ruraux grossiers

ses voisins, évitera certaines locutions, certaines expressions, certaines façons de prononciation qu'elle se figure rustiques, et à leur place s'en créera d'autres à son usage propre qu'elle estime *raffinées*. Le *yéyément* (j'appellerai ainsi, en attendant mieux, le remplacement de *l* mouillée par *y*) et le grasseyement peuvent n'avoir souvent d'autre origine :

> C'est l'affectation qui grasseye en parlant,
> Écoute sans entendre et lorgne en regardant.

Les différentes catégories sociales se différencient les unes des autres par de nombreux traits linguistiques; l'aire de certains de ces traits sera représentée par les châteaux, celle de certains autres par les hameaux, ou, dans la même ville, par le beau quartier, d'une part, et par les faubourgs, d'autre part.

Généralement, ces traits linguistiques aux aires divisées en fragments minuscules sont nés de l'évolution intérieure de la langue, de son élaboration idéologique et psychologique, où les créations de l'initiative individuelle et l'esprit d'imitation qui les propage jouent le principal rôle. Aussi ferait-on fausse route à ne vouloir en chercher l'explication que dans les grands conflits de peuples et de langues, ou dans des circonstances de géographie physique.

Le long séjour que j'ai fait au milieu des paysans, c'est-à-dire avec des gens dont le parler vit et évolue en pleine spontanéité, affranchi de toute culture classique, m'a permis d'observer de près et avec suite quelques-unes des opérations de cette genèse linguistique intime. C'est ainsi que j'ai été amené à constater que notre rouergat est travaillé depuis un certain nombre d'années avec une activité étrange par ce puissant levain de modification phonétique, morphologique et *hyposchésique*, que les linguistes appellent l'*analogie*, et qu'il serait plus exact de nommer *méprise analogique*. J'ai vu se former de la sorte des mots baroques qui feront un jour le désespoir des étymologistes. J'ai déjà mentionné un village où j'avais vu naître et grandir l'usage de substituer l'*r* à l'*l* dans certaines positions. Dans le même village, j'ai également été témoin de la formation du mot *raumassada*, fait aux dépens de notre

vieux et bon *ramassada*, qui veut dire averse. Comment s'est forgé ce barbarisme? Le voici : Un enfant, entendant pour la première fois *ramassada*, ce mot, grâce à une partielle similitude de sons, a rappelé accidentellement dans son esprit un autre mot, d'un tout autre sens, *raumas*, rhume, qui lui était déjà familier, et il a cru entendre *raumassada*, et a employé ensuite cette expression parmi ses camarades, qui l'ont répétée, d'après lui, à leur tour. Et, si les parents ont remarqué ce vice de langage, ils l'ont jugé sans conséquence, et ne l'ont point relevé. Toute une génération a adopté de la sorte « raumassada », qui s'est même étendu aux hameaux voisins. Dans un autre endroit du même voisinage, on est en train de destituer *cade*, genévrier, au profit de *cadre*. Et pourquoi? Parce qu'on aura entendu prononcer ce dernier mot en français sans en comprendre le sens, et qu'on y aura vu une variante de *cade*, et une variante préférable, puisqu'elle était française.

Mais revenons à cette classe de traits linguistiques qui règnent sur de grands espaces ; ceux-là, nous l'avons déjà dit, sont dus à des causes transformatrices extérieures, et la plus considérable est bien sans doute le conflit des langues accompagnant le conflit des peuples.

Il n'est pas sans intérêt d'envisager les diverses manières dont ces conflits se produisent, et les différents effets qui y correspondent.

Une langue peut être modifiée par une autre, soit que celle-ci pénètre chez celle-là, soit que celle-là envahisse les foyers de celle-ci. Ainsi le latin a pénétré chez le gaulois, l'a étouffé, a pris sa place, et en même temps il a été atteint par l'influence posthume de sa victime. D'un autre côté, la langue gallo-romane, en voie de formation, s'est vu inonder à son tour par un flot germanique, mais qui ne l'a point noyée, tout en déposant sur elle une légère couche de son limon, qui l'a fertilisée et a développé en elle une riche végétation dialectale.

La langue envahissante a deux manières de procéder. Ou bien le peuple étranger qui l'apporte a la prétention et le pouvoir de l'imposer aux natifs, et alors ceux-ci, tout en l'embrassant, l'imprègnent de l'esprit de leur propre idiome; ou bien toute l'ambition des immigrants est d'oublier leur lan-

gue originaire pour apprendre et parler exclusivement celle du nouveau pays, et cette dernière, dans ce cas, tout en conservant le même fonds, se voit en même temps altérée par ce grand nombre de bouches étrangères qui lui communiquent leur prononciation et leurs idiotismes, et dont l'exemple, surtout si la prééminence politique ou sociale leur appartient, ne peut manquer de déteindre sur le parler des indigènes.

Dans d'autres cas, les deux langues se mêlent sans s'absorber, et donnent lieu à un produit plus ou moins tératologique, tel qu'est par exemple l'anglais, un amalgame indigeste de français et de saxon, où les deux éléments se sont juxtaposés l'un à l'autre, mais sans se fondre ensemble.

Que le conflit des deux langues s'opère de telle ou telle façon, et quel qu'ait été le pouvoir absorbant de l'une sur l'autre, la plus faible des deux, alors même qu'elle aurait été en apparence complétement éliminée par sa rivale, aura, avant de succomber, imprimé sa griffe d'une manière indélébile sur celle qui va prendre sa place.

Tel pourtant ne paraît pas être l'avis de M. G. P., quand il nous fait la leçon suivante : « Chaque trait linguistique occupe d'ailleurs une certaine étendue de terrain, dont on peut reconnaître les limites ; mais ces limites ne coïncident que très-rarement avec celle d'un autre trait ou de plusieurs autres traits ; elles ne coïncident pas surtout, comme on se l'imagine souvent encore, *avec des limites anciennes ou modernes.* (Il en est parfois autrement, ajoute M. G. P., pour les limites naturelles, telles que montagnes, grands fleuves, espaces inhabités.) »

Donc, aucun trait linguistique ne coïncidera avec les limites de l'ancienne Gaule, et pas davantage avec les limites de l'invasion barbare, et chercher dans les idiomes modernes des indications pour retrouver les bornes de plus anciens empires, tel par exemple que celui des Ibères, serait sans doute une insigne folie. Je ne relèverai pas pour la seconde fois ce qu'un tel jugement a de contradictoire avec la reconnaissance formelle de « l'unité fondamentale » du gallo-roman, lequel gallo-roman n'est en somme qu'un ensemble de traits linguistiques dont l'aire géographique se confond avec celle de la Gaule latine. Il sera plus utile d'appeler l'attention du lec-

teur sur un fait d'observation familière et vulgaire qu'il ne paraît pas possible que MM. P. M. et G. P. aient laissé passer inaperçu. Qui donc, en effet, a besoin qu'on lui apprenne que chaque étranger qui s'essaye à parler français — et dans ces étrangers il est linguistiquement permis de comprendre les Français de nos provinces méridionales, ceux de la Corse, ceux du pays flamand, les Bretons, etc. — le parle avec la prononciation et les idiotismes de sa langue maternelle, sauf le cas tout à fait exceptionnel où son éducation française aurait fait l'objet d'une culture toute spéciale? Et ce fait n'est-il pas surtout très-accusé lorsque l'introduction dans un pays d'une langue étrangère a été droit à la masse des habitants, et s'est effectuée, comme ce fut la règle dans le passé, en dehors de tout enseignement scolaire, par une voie toute pratique? Aujourd'hui, dans le Midi, nos maîtres d'école s'appliquent, dans la mesure de leur pouvoir, à corriger les vices de prononciation de leurs élèves, et ils y réussissent dans une certaine mesure; mais je me souviens d'une époque où le petit nombre de ceux qui savaient le français dans nos campagnes, et notamment les ecclésiastiques, lui appliquaient ni plus ni moins que la prononciation de la langue d'oc telle quelle. Et aujourd'hui même, sous le régime de l'instruction gratuite et obligatoire et du service militaire universalisé, nos Méridionaux peuvent-ils en général se flatter d'éviter entièrement, quand ils s'expriment dans la langue nationale, de laisser passer le bout de l'oreille de leur origine? Non. Pareille chose a donc, à plus forte raison, dû se produire alors que l'indigène a pu suivre librement l'instinct naturel qui le porte à transporter, pour ainsi dire à son insu, les sons de la langue maternelle dans la langue étrangère qu'il s'assimile. A entendre comment les Italiens, les Allemands, les Anglais, parlent le français, chacun de son côté, on peut juger quel travestissement ils lui feraient respectivement subir si, par suite d'événements comme il s'en est tant produit dans l'histoire, notre langue devenait un jour celle de ces trois peuples. Répugne-t-il donc de penser que les « traits linguistiques » que revêtirait le français dans chacun de ces trois cas suffiraient pour déceler l'ancien emplacement de chacune des trois langues dépossédées? Et si, par l'effet de vicissitudes nouvel-

les, le français ainsi implanté chez les trois peuples précités y était supplanté à son tour par quelque autre langue, n'est-il pas raisonnable de penser que quelqu'un des traits du vieil idiome autochthone percerait encore à travers cette nouvelle couche linguistique qui viendrait s'ajouter à celle qui l'avait déjà recouvert?

J.-P. DURAND (de Gros).

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

LYONNAIS *URINA* « SALAMANDRE »

Aux environs de Lyon, à Craponne, la salamandre aquatique, *salamandra maculosa,* se nomme *urina*. Et lorsque l'on demande l'explication de ce nom bizarre, on vous répond gravement : « parce que la salamandre est l'urine de la pluie », proposition qui n'est pas très-claire, car pour mon compte, du moins, je n'ai jamais vu uriner la pluie. Mais il est certain que les salamandres se montrent surtout après la pluie.

Si, dans un dictionnaire étymologique, on se bornait à mettre ces mots : « *urina,* salamandre. Étymologie : vieux français *halbran,* plongeon », sans plus, il est certain que l'on rirait fort de l'étymologiste. On aurait tort, car l'origine est, je crois, assurée. En politique et en étymologie patoise, il ne faut s'étonner de rien.

Halbran se retrouve à Panissières sous la forme *albranda*, dont la signification est aussi celle de salamandre. La salamandre étant très-habile plongeuse, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on lui ait appliqué le nom de plongeon. De même, sur *halbran* le provençal a fait **albrana al*[*a*]*breno* (Mistral, Azaïs), puis le languedocien en a fait *talabreno* par l'addition du préfixe *ta*[1]. La vocalisation de *b* a donné *ta-*

[1] Je ne sais si ce préfixe a été signalé. Il a le caractère péjoratif et n'est peut-être qu'une forme du préfixe *ca*. On le trouve souvent, surtout en provençal : *ta-bossi* ragot (de *bosse*), *ta-boucho,* taciturne (de *boucher*), Var *ta-coupa,* railler par des quolibets (de *couper*), provençal *ta*[*a*]*fissa,* aiguillonner (de *fissa,* piquer), *ta-clouo,* birloir (de *clou*); gascon *ta*[*ra*]*brassa,* braser. Je n'ai point épuisé la liste.

laurena et *talaurina* à Rive-de-Gier, témoin ce que dit son poëte Roquille :

Avoué ta vilaina babina
Et ta gorgi de *talaurina*.

« Avec ta vilaine lèvre — et ta gorge de salamandre (*Le dué Biberonnes*). »

Le dauphinois, au lieu de préposer *ta* à *alabrena* a, au contraire, fait choir l'*a* initial. D'où, toujours avec la vocalisation de *b*, *laurina*, *lourina*, donné par Charbot, qui écrivait au commencement du XVIIIe siècle. M. Mistral donne, mais sans indication de source, une forme dauphinoise *lebreno*, qui est encore plus voisine du type provençal.

Ce *lourina* est devenu *ourina* à Craponne, par confusion avec l'emploi de l'article. On a lu *l'ourina*. Or, quoi de plus ressemblant à *ourina* qu'*urina*?

Et voilà comment la salamandre est devenue l'*urine* de la pluie.

M. Mistral donne aussi comme lyonnaise une forme que je ne connais pas, c'est *laverne*. Elle s'explique facilement par le dauphinois *lebrena*, devenu *leberna* par métathèse, *leverne*, puis *laverne*.

Ces formations de mots par voie de calembour sont assez fréquentes dans les patois. L'*urina*, salamandre, peut aller de pair avec notre *âne-vieux*, nom de l'orvet, *anguis fragilis*. *Âne-vieux* n'est qu'une transformation d'*anvilla*, d'*anguis*. Citons encore *Roi-pèteret* (*roi-péteur*), nom que nos petits gones donnent à un hanneton au corsage plus soyeux, qu'ils croient être le mâle. Dans nos montagnes, le *roi-petaret* est le *roitelet*. L'origine est *petit-rei*, qui, dans les dialectes d'oc, désigne le roitelet ou parfois le troglodyte. De *petit-rei* on a fait *pétaret* et on est revenu mettre *roi* devant. Une morphologie assez jolie, c'est celle de *ruscus aculeatus*, nom indiqué à Jarnosse (Roannais) par un botaniste à un paysan (pour un emploi thérapeutique) comme celui du petit houx, lequel nom est devenu pour tout le pays, par un à peu près fantastique, l'*herba-de-Brutus*. J'ai vu moi-même un python-boa, échappé d'une ménagerie foraine et poursuivi par les vaillants du village, devenir pour l'endroit le *python-en-bois*. Les termes pharmaceutiques usités dans nos hôpitaux de Lyon ont donné à nos populations de la Croix-Rousse tout un vocabulaire individuel fort riche, dont je ne citerai que le nom du sirop d'*ipécacuanha*, devenu le *sirop de pépins cuit à Naples*.

PUITSPELU.

LE HANNETON DANS LES DIALECTES MODERNES

Il est curieux que, à l'inverse de la plupart des autres noms de l'histoire naturelle, le hanneton, au lieu de garder, dans les langues

romanes, le nom qu'il aurait dû posséder dans le latin vulgaire, ait pris toujours des noms de formation secondaire et qui diffèrent dans tous les dialectes.

J'ignore d'ailleurs le nom du hanneton même dans le latin classique. En avait-il un? Je puis me tromper, mais je ne crois pas qu'aucun poète, ni même aucun agronome, lui ait donné un nom particulier. Du moins ce nom ne figure pas dans les lexiques. Pourtant le hanneton tient, en histoire naturelle, une place autrement importante que la cigale, si souvent chantée par les poètes; et sa propagation a, pour l'agriculture, des conséquences graves qui ne pouvaient être ignorées. Il est probable que les lettrés se sont servis du nom grec; et quant au nom vulgaire, à en juger par l'absence du mot dans les dialectes romans, il est à croire qu'on le confondait sous le terme général de *scarabeus* [1], dont le mot de *scarabée* est la transcription savante, mais dont le vieux français *escharbot* et le Gévaudan *escharbaï* sont les transcriptions populaires.

Il ne paraît pas que le hanneton ait eu davantage un nom particulier en germanique ni en celtique, ou du moins ces mots n'auraient laissé aucune trace, ce qui serait fort étrange.

Toutes les appellations du hanneton ont été ou composées avec des mots figuratifs, empruntés à l'histoire naturelle, ou tirées d'un attribut de l'insecte; et chaque dialecte a forgé un nom particulier. Nulle part on ne trouve un nom-type permettant de supposer un primitif simple.

En allemand, le hanneton est le *scarabée-de-mai* (*maikafer*). En anglais, c'est le *scarabée-des-arbres* (*tree-beetle*), ou le *scarabée-aveugle* (*blind-beetle*) ou le *scarabée-brun* (*brown-beetle*). Le nom de *beetle* est probablement tiré lui-même d'un attribut du scarabée, c'est-à-dire de ses qualités voraces : anglo-saxon *bitel*, celui qui mord, *bitela* « mordiculus », de *to bite*, mordre, dont l'origine est germanique.

Je ne sais pourquoi les peuples de race germanique se sont plu à voir un coq dans le hanneton. On l'appelle même parfois en allemand le coq, tout court (*hahn*), ce que Sachs déclare incorrect, c'est-à-dire populaire. C'est aussi, plus clairement, le *coq-des-saules* (*weidenhahn*). L'anglais l'appelle le *coq-scarabée* (*cock-chafer*). Notre hanneton français n'est lui-même que le *petit-coq* (vieux français *hanette*, de *hahn*).

[1] C'est ce qui s'est passé pour l'italien, descendant si direct du latin; il désigne le hanneton sous le nom générique de *scarafaggio*, escarbot. Le nom de *melolonta*, *scarabeo melolonta*, donné par les dictionnaires, est un emprunt fait au grec par les savants modernes.

Il est encore plus extraordinaire que l'anglais y ait vu une *punaise-de-mai* (*may-bug*) Il y a vu aussi une *oie-étourdie* (*giddy-goose*).

Par quelle analogie l'espagnol a-t-il vu dans le hanneton une *sauterelle* (*salton*)? J'ignore ce que signifie le portugais *besouro*, mais à coup sûr le mot ne vient point du bas-latin.

Les dialectes gallo-romans ont personnifié le hanneton par quelqu'une de ses qualités physiques ou morales.

Le wallon et le namurois l'ont nommé *celui-qui-voltige* (*balowe*, et *balouje*, même sens, du vieux français *baloyer*, voltiger). Le wallon l'a aussi nommé *celui-qui-va-vite* (*bizate*, de *bizer*, aller vite), ce qui me semble une exagération.

Le rouchi y a vu *celui-qui-fait-du-bruit* (*bruant*).

Le Périgord y a vu un *imbécile* (*beligot*). Ce *beligot* est certainement apparenté au languedocien *beligas*, provençal *bedigas*, sot, niais, de *bedigas*, mouton d'un an, du latin *bidens*, brebis de deux ans.

Je ne sais pas ce qui se cache sous le nom d'*écaron*, usité dans certains villages de la Meuse. Les patois lorrains ont aussi toute une série de mots difficiles à expliquer : *méri*, *meuri*, *meuyeri*, *meueri*, *meuran*, *peuri-meuri*, *beurli* (Adam). Le nom doit être aussi tiré d'un attribut du hanneton. Une connaissance quelque peu étendue des patois lorrains permettrait de saisir le sens du mot.

Je ne sais exactement ce que représentent les singuliers mots basques *kakamarlua kakamarto*, qui me paraissent en tous cas péjoratifs. La première partie pourrait être *kaka* qui, dans le basque, comme dans la plupart des langues, signifie excrément. Le hanneton a une ordure fort répugnante.

Le limousin a vu dans le hanneton un *badaud* (*badau*).

Le bas-dauphinois l'a confondu avec la *cantharide* (*cancaridia*).

Le provençal l'a nommé *bambarotta*, identique à *babarotta*, nom commun aux cafards, aux chenilles, aux charançons, etc. Le nom paraît dérivé de *babau*, bête noire, bête fantastique, et aussi niais, nigaud, peut-être de *baburrum*. Le lyonnais a de même *barbirotta*, coccinelle.

Cette confusion bizarre de la coccinelle et du hanneton se retrouve à Saugues (Gévaudan), où le nom de *meunière* (*mounéra*) se donne à la fois à la coccinelle et au hanneton. De même en Forez la *mouneiri*, le *mògni*, le *màni* est une espèce de hanneton, le hanneton-foulon (*melolontha fullo*). Le nom de meunière peut venir de taches blanches sur les élytres, dans lesquelles, avec de l'imagination, on peut voir des taches de farine.

Le lyonnais a vu dans le hanneton *celle-qui-bourdonne*, et il l'a nommé *bourdoiri*, *bòrdoiri*, à Lyon *bardoire*, d'une onomatopée *bour*, qui a fait *bour-d-on ;* ou plutôt *bourdoiri* est *bourdon*, dans

lequel a été substitué le suffixe *oiri*, d'*oria*, qui devient chez nous péjoratif quand il s'applique aux êtres animés (comparez *patoire*, personne lente ; *traquoire*, fille écervelée). Villefranche et le Mâconnais ont transformé *bordoiri* en *bordelle* par changement de suffixe.

Pour le Roannais, le Dauphiné et la Suisse occidentale, le hanneton est une *vielle* (instrument de musique). On l'y nomme *kankouire*, *coucoire*, *kankouaira*, *kankouara*, *kouairkalla* et *kinkorne*. Ce dernier est identique au lyonnais *cancorne*, femme grondeuse et criarde comme une vielle. Une partie du Nivernais dit aussi *kankouire*.

Le vaudois *kinkorne* est le même que le genevois *quinquerne*, vielle, au figuré une personne ennuyeuse et radoteuse, et *quinquerne* est le même que le vieux français *guinterne*, dans lequel *t* médial a été remplacé par *k* par assimilation avec la gutturale initiale [1]. Quant à *guinterne*, on sait que c'est une forme nasalisée de *guiterne*, de κιθάρα. Le passage de *guinguerne*, *quinquerne* à *kinkorne* a eu lieu sous l'influence de *corne*, les cornes étant un organe caractéristique du hanneton. Celui de *quinquerne* à *coucoire coucouare* s'explique par la substitution, comme dans le lyonnais *bourdoiri*, du suffixe d'*oria* à *erne*, qui a été pris pour un suffixe ; d'où *kinkouare*, puis *coucouare* par assimilation des deux voyelles (?) ou par une cause inconnue.

A Sainte-Agathe, près de Panissières (Loire), l'insecte se nomme *Jòneton*. On a transformé *hanneton* en *Jeanneton*, que tout le monde comprend, tandis que personne ne comprenait *hanneton*.

Les patoisants à qui ces lignes tomberont sous les yeux pourront aider à compléter une liste des noms du hanneton avec leurs significations, qui ne serait pas dénuée d'intérêt.

PUITSPELU.

BIBLIOGRAPHIE

Chastel d'amors, fragment d'un poème provençal, publié par M. Thomas (Extrait des *Annales du Midi*, n° 2, pp. 183-196).

On sait que le manuscrit provençal du Vatican qui porte le numéro 3206 contient un fragment d'un petit poème allégorique intitulé le *Chastel d'amors* [2]. Ce fragment ne va pas au delà des deux premières

[1] Sur cette formation, conférez *Romania*, t. XVII, p. 437.

[2] Ce fut M. Grüzmacher qui le fit connaître le premier, dans la description du ms., *Arch.* XXXIV, 419.

feuilles [1]; et le recto de la première est aujourd'hui dans un si mauvais état, qu'il est presque tout à fait illisible. M Grüzmacher n'en publia pas même un échantillon; Bartsch en tira douze strophes à peine pour sa *Chrestomathie* [2], prises du verso de la première feuille au recto de la seconde. Comme la pièce, à cause notamment du genre qu'elle représente, a beaucoup d'intérêt pour l'histoire de la poésie provençale, il faut savoir bon gré à M. Thomas de l'avoir publiée tout entière, y compris la première page, dont il a réussi à déchiffrer une bonne partie [3]. J'avais moi-même préparé et adressé déjà à la *Revue des langues romanes* une édition du *Chastel d'amors,* à la publication de laquelle l'apparition de celle de M. Thomas m'a fait renoncer. Le *Chastel d'amors* n'y perdra rien assurément, car l'édition de M. Thomas est très-soignée et les observations dont il a fait précéder le texte me paraissent judicieuses. Les détails qu'il a rassemblés pour prouver que l'auteur du petit poème était un Italien s'exerçant à la poésie provençale me semblent convaincants. Des mots tels que *qest* (v. 37), *negosan* (v. 116), *spaven* (v. 154) ne sont pas, à coup sûr, provençaux, et puisque le rétablissement des formes provençales ne serait possible en plus d'un endroit qu'à la condition de rendre le vers faux, il y a lieu de conclure que ce sont là des formes qui remontent jusqu'à l'auteur, et, naturellement, à un auteur italien. Et comme, d'autre part, chaque pièce du ms. nous fournit, par des formes semblables, des preuves très-claires que le ms. tout entier a été rédigé dans le nord de l'Italie, il faut conclure aussi que tout le ms. provient de la même province où le petit poème en question fut composé.

Ce qui serait très-intéressant, ce serait de pouvoir déterminer cette province de l'Italie septentrionale où le manuscrit et par conséquent notre petit poème furent écrits. Dans le texte du fragment en question nous trouvons des formes telles que *prejar* (v. 53), *ioias* (v. 59), *ioven* (v. 85) *ieser* (v. 93) *sajan* (v. 100); *jorn* (vers 129) *sojorn* (v. 130), où le *j* a été toujours conservé, tandis que presque toujours il est devenu *z* dans les mss. qui sont dus à des copistes du territoire vénitien. En outre, des formes telles que *douchor* (v. 64), *forcha* (v. 81) et puis dans la suite du ms., *faichos,* f. 8ro, *sospiechon,* f. 8vo, *aforchamen* f. 8vo, *genchor* f. 9ro, etc., sont des formes possibles en Lombardie, non à Venise. En définitive, nous pouvons être sûrs au moins que le chansonnier L a été rédigé dans une région de l'Italie, qui n'est pas la

[1] Cf. Bartsch, *Grundriss*, § 32, où il touche en passant le sujet et la versification du petit poème.

[2] 4e édit., col. 273-4.

[3] Cependant, il ne faut pas oublier que Bartsch avait assuré (*Jahrb.* XI, 23) qu'il avait réussi à tout copier; malheureusement, il n'a pas publié sa copie.

même d'où proviennent ADHKO. Du reste, n'y eût-il pas là d'autres preuves, le fait que plusieurs entre les meilleurs mss. provençaux aujourd'hui connus, ADHKLO, ont été compilés dans l'Italie septentrionale, suffirait seul à nous prouver quelle fut, au XIIIe siècle, la diffusion de la littérature provençale dans cette partie de l'Italie et la popularité dont elle y jouit. Il dut y avoir un moment où la langue et la littérature provençales revêtirent un caractère, pour ainsi dire, officiel, dans les cours de l'Italie septentrionale, leur emploi quotidien étant rendu presque nécessaire dans un semblable milieu par leur tradition même. C'était une dette de reconnaissance que l'on payait ainsi au pays où les habitudes de la vie chevaleresque et courtoise avaient reçu la consécration la plus solennelle. De sorte que le *Chastel d'amors* pourrait être considéré non pas simplement comme une allégorie sortie de l'imagination du poète, mais comme la description poétique, en langue provençale, d'une fête allégorique qui avait eu réellement sa mise en scène. Pour n'en pas citer d'autres, nous trouvons un témoignage assez clair là-dessus dans le *Liber chronicorum* de Rolandino, où une représentation de ce genre qui eut lieu à Trévise, avec le concours de l'élite des dames de Padoue, se trouve décrite avec assez de détails.

Quoi que l'on doive penser de tout cela, si la supposition de M. Th., que le *Chastel d'amors* est l'ouvrage d'un Italien, me paraît très-probable, je me demande, d'un autre côté, s'il a eu raison de conserver dans son édition tous les italianismes que Bartsch s'était attaché à corriger. Dans des cas tels que ceux que nous venons de citer (*gest, spaven, negosan*), il ne pouvait y avoir doute ; puisque l'on peut être sûrs que ce sont des formes provenant de l'original, comment et pourquoi s'attacher à les corriger ? Mais lorsqu'il s'agit de cas tels que *simblar* pour *semblar* (v. 96), *po* au lieu de *pot* (v. 171), qui peut nous assurer que l'on ait là des idiotismes dus à l'auteur, et non au copiste ? J'insiste là-dessus parce que, même en reconnaissant que, dans ce cas particulier, le parti auquel M. Th. s'est arrêté était peut-être le meilleur, je ne saurais être d'accord avec lui, si ce critérium, ici peut-être bien appliqué, il voulait l'élever à la généralité d'une règle absolue, ce que l'on pourrait conclure de quelques phrases de la p. 185. Car, en effet, je ne vois pas comment M. Th. s'en tirerait, s'il avait à préparer une édition de Sordel, de Cigala, de Zorzi, etc. Si dans les poésies de chacun de ces troubadours les italianismes avaient le caractère spécial d'idiotismes propres au dialecte de chacun d'eux ; si l'on pouvait reconnaître avec une suffisante certitude, dans les poésies de Sordel, des idiotismes mantouans ; dans celles de Cigala, des idiotismes génois ; chez Zorzi, des idiotismes vénitiens ; alors l'on pourrait aisément se tirer d'embarras : dans l'édition il faudrait les

conserver, en corrigeant tous ceux qui présenteraient un caractère différent et qui, ayant de nombreuses confirmations dans tous les textes du recueil, pourraient être attribués avec toute sûreté au système orthographique du compilateur. Mais, si le manuscrit a été exécuté dans la province de Venise, les poésies de Sordel et de Cigala seront pleines de vénitianismes, autant que celles de Zorzi ; et, s'il a été exécuté en Lombardie, dans les poésies de Cigala et de Zorzi, il y aura des lombardismes, non moins que dans celles de Sordel, etc.

Pour ce qui concerne l'édition du fragment du *Chastel d'amors*, elle est très-soignée, comme je le disais tout à l'heure ; je fais pourtant suivre ici quelques observations qui portent notamment sur la page effacée du ms. Je donnerai aussi les variantes purement orthographiques ; cela pourra être utile, d'autant plus que M. Th. n'a pas toujours indiqué au bas de la page les variantes du ms.

Au v. 2, le ms. a *soi*, forme plus régulière que *son*. — V. 4, on lit très-clairement : *Cor il puosca solamen;* mais la correction de *il* en *iel* n'est pas mal à propos ; en outre, il faudrait mettre *com* au lieu de *cor* (*c'or*). — V. 5, on lit assez clairement : *farrai vos encomenchamen :* la phrase tout entière, ainsi que la forme *encomenchamen* au lieu de *comenchamen*, me parait italienne. — V. 7, le ms. semble donner : *et enan*, mais il préfère constamment la forme *aenan*, qui ne conviendrait pas au vers. En tout cas, on ne peut pas lire *en primer*, car la terminaison *-ar* est très-claire. — V. 10, *e arbres grantz e petitz.*—V. 11,..... *aug voltas e critz.* — V. 12, *d'aucels lanquant c.....* (espace pour trois lettres) *a mais.* — V. 13, *pron jais.* — V. 14, *dedinz.* — V. 15. *totz temps sera san e gais.* — V. 16. *cel* [corr. *aicel?*] *hom quez ien tra lais.* — V. 19. *a.....que.... ps amoros.* —V. 20. *e de canchos.* — V. 21. *e d'eschernir en rescos.* — V. 22. *e de venir ses somos.* — V. 23.... *qe hom sa las pros.* — V. 24. *se be pes al cellador.*— V. 25. *aquest.* — V. 26. *seignher des autres seinhor.* — V. 27. *que tenon las.* — V. 28. *domnas.* — V. 29. *lur* (corr. *lor*) *cor gais* [corr. *gai*] *amador.* — V. 32. *dona. sauuai.* — V. 34. *ne domna dedinz.* — V. 36. *d'agentimen.* — V. 38. *ab grantz costa de men* [corr. *ab si gran coita*]. — V. 40. *q'hom.. se no l'enten.* — V. 41. *penssamen.* — V. 42. *lai totz faitz e finad* [corr. *lai*[*ns*] *totz faitz e*[*s*] *finad.* — V. 44. *e l mur son.* — V. 45. *que a quant ceson agrad.* — M. 46. *e ia noi sera fortad* [corr. *portad?*]. — V. 47. *combad.* — V. 100. *trosque sajan lur talan.* Bartsch a eu tort d'imprimer *ques ajan*, car ce doit être *sajan :* mais *sajan* n'est pas ici identique au provençal *sapchan*, ainsi que M. Thomas le croit : ce n'est que la 3e pers. du pl. ind. de *sajar*, essayer.—V. 122. Il faudrait restituer ainsi le vers : *a n*[*i*] *mari*[*t*], *deu*[*s*] *no lor val.*— V. 123. Le ms. lit bien : *e a gelos.*—V. 125. Le ms. donne *d'uinou;* probablement, dans l'original, on lisait : *de annou tro a nadal*

(pas *entro*). — V. 129. *el iorn.* — V. 134. *guerer.* — V. 136. *als.* — V. 142. *sacramen.* — Vv. 149-50. Je voudrais lire : *e fai sen mal donar son, qui pro non sa d'escremir*, dont l'interprétation serait : *et elle, sans faire aucun mal, oblige à prendre garde ceux qui ne savent point d'escrime.* — V. 152. *quant os coven a vestir.* M. Th. corrige : *q'ant, es coven a. v.* Peut-être faut-il laisser *qant* et corriger [*l*]*os.* — V. 157. *luszent.* — V. 158. *totz.*—V. 167. M. Th. déclare qu'il ne voit pas ce que le mot *roijad* peut être. Certainement, ce n'est pas là une forme claire. Quant à moi, je ne puis, pour le moment, que proposer une hypothèse que je suis bien loin de donner comme fort probable. Ce serait de rapprocher cette forme du mot *roja*, qui veut dire *truie* en plusieurs dialectes de la Lombardie (en milanais, en comasque, en mantouan). Monti, dans son *Vocabolario dei dialetti di Como*, donne aussi *rojáda*, avec la signification de « mauvaise action », « saleté. » Or, comme il me paraît presque certain que le mot *roijad* du v. 167 est un participe passé (avec *d* final = *t*, ainsi que dans *finad, fossad, volontad, combad* des vv. 42, 43, 44 et 47), il ne serait point impossible que nous eussions là le participe d'un ancien verbe lombard formé sur le mot *roja*, qui eût la signification tout à fait étymologique de *salir* (cf. l'it. *sporcare*, de *porco*). L'interprétation de ce vers et du suivant ne présenterait, dès lors, aucune difficulté : *Elles s'habillent de telle manière, qu'on ne pourrait trouver ni voir dans leurs robes rien de sale* [à savoir : *aucune tache*] *ni aucun défaut.*

C. de Lollis.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Middelalderens Elskovshoffer. Literaturhistorisk-kritisk undersogelse, af. E. Trojel (*les Cours d'amour du moyen âge, étude d'histoire littéraire*, par E. Trojel). Copenhague, Reitzel, 1888; in-8°, 228 pag. — Ouvrage important, dont mon ignorance de la langue danoise m'interdit malheureusement de prendre connaissance directement, mais que permet d'apprécier un compte rendu fort détaillé qu'en a donné M. Gaston Paris dans le *Journal des savants* (cahiers de novembre et de décembre 1888), et auquel je ne puis mieux faire que de renvoyer mes lecteurs. Ils y trouveront ce qui a été écrit jusqu'à présent de plus complet, de plus clair et de plus juste sur *les Cours d'amour*, et ceux d'entre eux qui conserveraient des illusions sur le véri-

table caractère de ces prétendus tribunaux les perdront, je l'espère, définitivement après cette lecture [1].

Un decennio della vita di M. Pietro Bembo (1521-1531). Appunti biografici e Saggio di studi sul Bembo, con appendice di documenti inediti, per Vittorio Cian. Torino, Ermanno Loescher, 1885 ; in-8°, x-240 pag.

Voué par état depuis dix ans, et par goût depuis plus de trente, aux études provençales, j'ai toujours recherché curieusement, dans les livres à ma portée, les renseignements qu'ils pouvaient me fournir sur l'histoire de ces études. On comprendra facilement dès lors quel accueil empressé j'ai dû faire, sachant la place éminente du cardinal Bembo parmi les provençalistes, à l'ouvrage dont je viens de transcrire le titre. Et mon attente n'a point été trompée. Dans ce livre, en effet, rempli, en toutes ses parties, de la plus solide érudition, et qui a reçu de la critique compétente les justes éloges qu'il mérite, un chapitre entier (le 8e) est consacré aux études provençales de Pietro Bembo et aux mss. en cette langue dont il fut le possesseur ou qu'il put autrement consulter, et, à cette occasion, M. Cian n'oublie pas d'associer au nom de Bembo, dans les louanges qu'il lui décerne, celui de son ami Colocci, qui ne se montra pas moins zélé que lui, dans cette branche des études renaissantes, comme dans toutes les autres. — Les recherches et les travaux de Bembo, dans le domaine

[1] Longtemps avant Raynouard et même le baron d'Aretin, Apostolo Zeno (ce que ni M. Paris, ni M. Trojel, à ce qu'il paraît, ne constatent, et qu'il est bon de faire remarquer) avait appelé l'attention, à propos de la traduction de Nostradamus par Crescimbeni, sur le livre d'André le Chapelain. Voy. *Biblioteca de l'eloquenza italiana* di Monsignore Giusto Fontanini, colle annotazioni del signor Apostolo Zeno, II, 144 (Venezia, 1753).

Il n'eût pas été hors de propos de noter, en parlant de Chasteuil-Gallaup, l'opposition qu'il rencontra dans sa province même, de la part de Joseph de Haitze. Le nom de cet écrivain judicieux ne saurait être, en effet, omis sans injustice dans l'exposé des discussions auxquelles ont donné lieu les prétendues cours d'amour. Voy. *Lettre critique de Sextus le Salyen à Eusenus le Marseillois touchant les arcs de triomphe dressez en la ville d'Aix*, p. 34 ; *Dissertations de Pierre Joseph de Haitze sur divers points de l'histoire de Provence* (1704), p. 47 (cinquième dissertation, *des Cours d'amour*).

Un autre écrivain de la Provence, que je puis encore mentionner ici, grâce à une amicale communication qui vient de m'être faite, comme méritant aussi de n'être pas oublié parmi ceux qui ont revendiqué, dans cette question embrouillée à plaisir, les droits du bon sens et de la vérité, est l'abbé de Sade dans ses *Mémoires pour la vie de François Pétrarque*. Voy. la note XIX, p. 44 et suiv.

de sa propre langue et de l'ancienne littérature italienne, font l'objet du chapitre IX, non moins intéressant pour les romanistes que le précédent[1].

Alessandro d'Ancona. *I canti popolari del Piemonte* (extrait de la *Nuova Antologia*). Roma, 1889; in-8°, 38 pag. — Travail important publié à l'occasion du recueil de M. Nigra[2].

I Capostipiti dei manoscritti della Divina Commedia, ricerche di Carlo Täuber (a spese dell' autore). Winterthur, 1889 ; in-8°, XII-148 pag. — Remarquable essai de classement des manuscrits de la *Divine Comédie*. Ce n'est là, au reste, que la première partie d'un travail considérable, entrepris en vue d'asseoir solidement les bases d'une édition critique du grand poëme de Dante.

Projet d'un catalogue idéologique (realcatalog) *des périodiques, revues et publications des sociétés savantes,* par F. Nizet, docteur en droit, attaché à la Bibliothèque royale. Bruxelles, 1888; in-8°, 30 p.

D. Behrens. *Grammatikalische und lexikalische Arbeiten über die lebenden Mundarten der langue d'oc und der langue d'oil ;* in-8°, 123 pag. (Extrait de la *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.*) — Répertoire très-copieux et qui sera fort utile aux patoisants. Qu'il soit absolument complet, je n'oserais l'affirmer, et M. B. lui-même, sans doute, ne s'en flatte pas ; mais ce qui y manque, s'il y manque quelque chose, ne doit pas être bien important.

Albino Zenatti. *Arrigo Testa e i primordi della Lirica italiana.* Lucca, 1889 ; in-8°, 41 pag. — Mémoire à tous égards des plus intéressants et des plus instructifs. Arrigo Testa († 1247), l'un des plus anciens poëtes de « l'école sicilienne », fut podestat de Lucques et de Parme. M. Zenatti prend occasion de cette circonstance pour appeler l'attention sur la part considérable qui doit, selon lui, être attribuée aux podestats dans le développement et l'expansion par toute l'Italie de la poésie aulique.

Philippe Tamizey de Larroque. *Les Correspondants de Peiresc.* — J'ai annoncé, en leur temps, les premiers fascicules de cette intéres-

[1] Les recherches de M. Cian, sur la bibliothèque de Bembo, sur l'origine et le sort postérieur de ses mss., ont été heureusement complétées depuis par M. P. de Nolhac dans plusieurs chapitres (voir surtout le 8e) du très-savant et très-intéressant ouvrage qu'il a publié sous le titre de la *Bibliothèque de Fulvio Orsini*, et qui forme le 74e fascicule de la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*

[2] Signalons, à cette occasion, dans la *Perseveranza* de Milan, du 20 janvier 1889, un intéressant article de M. Pio Rajna sur le même recueil.

sante collection, qui formera le complément nécessaire des lettres de Peiresc lui-même, dont la publication, si heureusement commencée l'année dernière, fera tant d'honneur à notre confrère[1]. Depuis, cette collection s'est enrichie de onze nouveaux fascicules, dont nous allons donner les titres, et qui ne le cèdent aux précédents ni pour l'intérêt des documents mis au jour, ni pour l'érudition des notices préliminaires et du commentaire. Mais sur ce dernier point tout éloge serait superflu. Nul n'ignore que dans le bel ensemble des qualités, si rarement réunies en une même personne, dont le nom de l'éditeur est synonyme, l'étendue, la variété et la sûreté des connaissances ont été de tout temps les plus remarquées.

VI. Balthazar de Vias. *Lettres inédites écrites de Marseille à Peiresc* (1615-1637). Bordeaux et Marseille, 1888; in-8°, XXVI-46 pag.

VII. Gabriel de l'Aubespine, évêque d'Orléans. *Lettres inédites écrites de Marseille et de Paris* (1627). Orléans, 1883; in-8°, 29 pag.

VIII. Le cardinal Bichi, évêque de Carpentras. *Lettres inédites écrites à Peiresc* (1632-1637), suivies de diverses lettres adressées au même savant, relatives au Comtat Venaissin et à la principauté d'Orange. Paris et Marseille, 1885; in-8°, XXIV-55 pag.

IX. Salomon Azubi, rabbin de Carpentras. *Lettres inédites écrites de Carpentras à Peiresc* (1632-33, ... avec notice complémentaire par Jules Dukas. Paris et Marseille, 1885; in-8°, 52 pag.

X. Guillaume d'Abbatia, capitoul de Toulouse. *Lettres inédites écrites à Peiresc* (1619-1633)[2]. Paris et Marseille, 1885; in-8°, VI-46 pag.

XI. Jean Tristan, sieur de Saint-Amant. *Lettres inédites adressées à Peiresc* (1633-1636). Paris, 1886; in-8°, 35 pag.

XII. Pierre-Antoine de Raseas, sieur de Bagarris. *Lettres inédites écrites d'Aix et de Paris à Peiresc* (1598-1610). Aix-en-Provence, 1887; in-8°, 118 pag.

XIII. Gabriel Naudé. *Lettres inédites écrites d'Italie à Peiresc* (1632-1636). Paris, 1887; in-8°, 116 pag.

XIV. Samuel Petit. *Lettres inédites écrites de Nimes et de Paris à Peiresc* (1630-1637), ... précédées d'une notice par Georges Maurin. Nimes, 1887; in-8°, 67 pag.

XV. Thomas d'Arcos. *Lettres inédites écrites de Tunis à Peiresc* (1633-1636). Alger, 1889; in-8°, 56 pag.

XVI. François Luillier. *Lettres inédites écrites de Paris à Peiresc* (1630-1636). Paris, 1889; in-8°, 56 pag.

[1] Voir dans notre numéro d'octobre-décembre 1888, page 614, l'article de M. Revillout sur premier volume de ce recueil monumental, qui en aura onze.

[2] Extrait de la *Revue des langues romanes* (t. XXVII).

La publication des lettres de Peiresc et de ses correspondants n'absorbe pas l'activité de M. Tamizey de Larroque. Notre confrère trouve du temps pour bien d'autres travaux, dans l'exécution desquels il apporte la même conscience, la même scrupuleuse exactitude, la même sûreté d'informations, sans parler de ces qualités plus intimes, qu'apprécient en lui ses amis, et que quelques-unes des publications qui nous restent à annoncer lui ont aussi donné l'occasion de manifester discrètement, car il n'est pas de ceux qui aiment à faire montre de leur esprit et étalage de leurs sentiments.

Arnaud de Pontac, évêque de Bazas. Pièces diverses recueillies et publiées. Bordeaux, 1883; petit in-4°, 112 pp.

Voyage à Jérusalem de Philippe de Voisins, seigneur de Maumont, (3e fascicule des Archives historiques de la Gascogne). Paris et Auch, 1883; in-8°, 60 pp. — Journal, fort intéressant, d'un pèlerinage aux lieux saints fait en 1490, et rédigé par le secrétaire de Philippe de Voisins, « noble Jean de Belesta, écuyer, seigneur de la Binele. »

Deux lettres inédites de Jean Price à Bourdelot [1635 et 1636], publiées et annotées. Paris, 1883; in-8°, 16 pp.

Joseph Gonin et le Vignoble de Saint-Joseph, Agen, 1883, in-8°, 12 pp. — Biographie d'un homme de bien.

Le Cardinal d'Armagnac et Jacques de Germiny, documents inédits. Paris, 1883; in-8°, 28 pp.

La marquise de Flamarens, notes recueillies. Auch, 1883; in-8°, 26 pp.

Documents inédits pour servir à l'histoire de la ville de Dax. Paris; in-8°, 64 pp.

Une lettre inédite du roi Henri IV et une mazarinade inconnue, publiées [et annotées]. Marmande, 1884; in-8°, 12 pp.

Jules Pacius de Beriga, compte rendu du mémoire de M. Ch. Revillout, avec addition de documents inédits. Paris, 1883; in-8°, 16 pp.

La Messaline de Bordeaux. Bordeaux, 1884; in-8°, 16 pp.

Note sur le poète lectourois Lacarry. Auch, 1884; in-8°, 12 pp.

Récit de la conversion d'un ministre de Gontaud (1629), publié d'après le seul exemplaire connu. Bordeaux, 1884; in-8°, 16 pp.

Une demi-douzaine de lettres inédites adressées par des hommes célèbres au maréchal de Gramont, publiées [et annotées]. Auch, 1884; in-8°, 18 pp.

La bibliothèque de Mlle Gonin. Agen, 1885; in-8°, 36 pp.

Documents inédits relatifs à l'histoire des terrines de Nérac, publiés par un gourmet. Nérac, 1885; in-18, 24 pp.

Lettres du comte de Comminges, ambassadeur extraordinaire de France en Portugal (1657-1659). Pons, 1885; in-8°, 32 pp.

Reliquiæ benedictinæ, documents inédits, recueillis et annotés. Auch, 1886; in-8°, 12 pp.

Madame la comtesse Marie de Raymond. Auch, 1886; in-8°, 14 pp.

Une aventure du baron de Lusignan, récit de 1625, publié et annoté. Nérac, 1886; in-18, 26 pp.

Quatre lettres inédites de Jacques Gaffarel, publiées avec avertissement, notes et appendice. Digne, 1886; in-8°, 34 pp.

Discours de la vigne, par François Roaldès, publié avec d'autres documents inédits, et annoté par M. Dezeimeris. Bordeaux, 1886; in-8°, 108 pp.

Deux testaments inédits : Alexandre Scott (1616); Jean-Jacques Bouchard (1661), publiés [et annotés]. Tours, 1886; in-8°, 8 pp.

Impressions de voyage de Pierre Gassendi dans la Provence alpestre, publiées avec avertissement, notes et appendice. Digne, 1887; in-8°, 36 pp.

Lettres inédites de Philippe Fortin de la Hoguette, publiées et annotées. La Rochelle, 1888; in-8°, 216 pp.

Un sermon inédit d'une fille du roi Henri IV [Jeanne-Baptiste de Bourbon, légitime de France, abbesse de Fontevrault], imprimé pour le mariage de Mlle Delpit et de M. René Delpit, lieutenant de vaisseau, chevalier de la Légion d'honneur. Tiré à 100 ex. dont aucun ne sera vendu. 12 décembre 1888; in-8°, VIII-22 pp.

Coutumes de Puymirol en Agenais, par H.-Emile Rebouis. Paris, L. Larose et Forcel, 1887; in-8°, 60 pp. — Texte en langue vulgaire, de 1283, mais dont on ne possède plus malheureusement qu'une copie moderne, conservée au tome 368 de la collection Moreau, à la Bibliothèque Nationale. Aussi la publication de M. Rébouis est-elle surtout importante au point de vue de l'histoire du droit, qui est d'ailleurs celui où se place le docte éditeur. Le philologue pourra tirer un profit plus sûr de quelques uns des travaux ultérieurs de M. Rébouis, fondés qu'ils seront sur des documents originaux, ou moins tardivement transcrits, que les *Coutumes de Puymirol*.

C. C.

PÉRIODIQUES

Zeitschrift für romanische Philologie, XI, 1. — P. 433. A. Tobler. *Mélanges de grammaire française*, nouvelle série. 1. *Pieca* doit s'écrire *piéça*; car c'est une véritable préposition, à laquelle correspondent *piéce ot, piéce avoit*, lorsque le verbe principal est au passé. Ce-

pendant le sens de *piéç'a* n'a pas tardé à s'obscurcir et on en a fait un véritable adverbe, que l'on a employé aussi bien avec le passé et avec le futur qu'avec le présent : on peut en dire autant de *n'a guaires* et de *puent estre* (*naguères, peut-être*). De même, en français moderne, pour *est-ce que, qui sait, n'est-ce pas, c'est que.* 2. Dans la phrase de Molière (*Don Juan,* III, 1): *C'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes,* et autres semblables, il n'est pas exact de dire que le positif a la valeur d'un superlatif : la proposition relative n'y dépend pas de l'adjectif, mais du substantif. De là vient qu'on trouve quelquefois le verbe de cette proposition au singulier, et Molière lui-même avait écrit *soit,* qu'on a changé en *soient* dans la seconde édition et les suivantes. 3. La proposition concessive, *Pour grands que soient les rois,* s'explique par des intermédiaires comme *Por meschance qui t'aviengne* et *Pour estrange estat qu'il preïst.* De même *Quelque gros qu'ils soient* dérive de phrases comme celle-ci : *Quele ore que jel voldrai prendre,* en passant par *quels que pecieres que tu soies.* 4. M. Tobler attribue au langage familier les inversions, parfois étranges, que l'on rencontre chez nos anciens poètes. M. G. Paris (*Romania,* XVII, 621) y voit *surtout,* et avec raison, un expédient suggéré par le besoin de la rime. 5. *Il a dû (pu) attendre* au lieu de *Il doit (peut) avoir attendu.* 6. Remarques sur les singuliers collectifs, à propos d'un travail de M. Lang sur ces collectifs en espagnol dans le vol. I des *Modern Language Notes* (Baltimore, 1886). — P. 462. Ed. Schwan. *Les plus anciens monuments de la langue française.* Rien de bien nouveau, sauf pour le *Fragment de Valenciennes,* où l'auteur assure qu'il faut lire *chalt* et non *jholt* dans les deux cas où le mot se présente, et pour le *Mystère des Vierges sages et des Vierges folles* (*Sponsus*), dont il étudie la distribution intérieure. Dans les *Serments,* M. Sch. essaye en vain de justifier *dist* (= decet), qui doit définitivement céder la place à *dift* (= debet), quelle que soit la leçon réelle du manuscrit, bien douteuse pour ce mot. — P. 474. H. Schuchardt. *Roman et basque.* L'auteur démontre que la très-grande majorité des mots basques commençant par *p* sont empruntés aux dialectes romans voisins et, par suite, que le *p* initial est proprement étranger au basque. — P. 513. A. Beyer. *Le manuscrit de Londres* (*Arundel 230, du Psautier.* Reproduction diplomatique des cinquante premiers psaumes (ce premier article n'en donne que seize), qui sera suivie d'une étude sur le rapport de ce psautier avec celui d'Oxford.

Mélanges. — I. Histoire littéraire. P. 535. C. Appel. *Ordre des* Trionfi *de Pétrarque* (d'après la classification des mss.). — II. Grammaire. P. 538. W. Meyer. *Influence labialisante d'un phonème labial sur les gutturales dans le français du Nord* (Cf. G. Paris, *Romania,* XVII, 622-3). — P. 542. A. Horning. *Destinées de* en + *cons.*

et de an + *cons. dans le français de l'Est* (Cf. G. Paris, *Romania*, XVII, 623). — P. 551. Ed. Schwan. *Flexion des féminins de la IIIe déclinaison en ancien français.* L's ne serait pas primitive : c'est la théorie généralement admise. A notre avis, la question est insoluble pour l'époque où, l'assonance étant seule employée, on est obligé de se contenter du témoignage des manuscrits, lequel varie. Quant à l'époque pour laquelle on a le secours des rimes, il y a peut-être des distinctions à faire entre les diverses catégories de noms suivant la forme du nominatif latin. — III. Etymologie. 1. B. Wiese. *Etymologies italiennes : asco, asto, aschio, astia, ascaro ; xentar ; xayuïar.* 2. J. Ulrich. *Etymologies romanes :* rom. *tricare ;* fr. *frelon ;* it. *innestare ;* fr. *purin ;* it. *bietta, ferzare, razza.*

Comptes rendus. — P. 559. W. Bernhard. *Die Werke des Trobadors n' At de Mons* (Appel : jugement peu favorable et nombreuses corrections ; cf. C. Chabaneau, *Revue*, 4e série, I, 447 sqq.). — P. 568. A. Paksoher, *Die Chronologie der Gedichte Petrarcas* (Appel). — P. 573. Fr. Torraca, *La materia dell' Arcadia del Sannazaro* (Tobler). — P. 573. *Revue des langues romanes*, XXX (Lévy), XXXI (Tobler). — P. 578. *Studj di filologia romanza*, fasc. 4 (W. Meyer). — P. 581-7. Tables.

XII, 1-2. P. 1. A. Beyer. *Le manuscrit de Londres (Arundel, 230) du Psautier* (suite). Reproduction diplomatique des psaumes 18-54. — P. 57. A. Tobler. *Recueil d'exemples en latin avec figures* (tirés du ms. Hamilton 390, aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Berlin). — P. 89. Ph.-Aug. Becker. *Histoire du vers libre dans la poésie française moderne.* Recherches consciencieuses sur un sujet intéressant. — P. 126. C. Decurtins. *Contes surselvains.* P. 146. H. Werth. *Traités sur la chasse en ancien français et bibliographie générale des manuscrits de la littérature cynégétique en Occident.* Commencement d'un travail qui semble devoir être très-complet et qui sera utile. — P. 192. Ed. Schwan. *Théorie des doublets syntactiques en français.* Tentative, souvent heureuse, pour réagir contre la théorie exagérée de M. Neumann (Voy. *Zeitschrift, VIII*). A son tour, M. Schwan a tort de n'admettre des doublets syntactiques (doubles formes ou prononciation différente, suivant la place du mot dans la phrase) que pour les demi-mots : articles, pronoms, prépositions, etc. Voir l'important compte rendu de M. G. Paris (*Romania, XVII*, 624-5). — P. 220. H. Tiktin. *Vocalisme du roumain* (suite ; voy. *Zeitschrift*, X, 246 ; XI, 56). — P. 242. H. Schuchardt. *Contribution à l'étude du roman créole.* I. *Considérations générales sur le portugais des Nègres.* — P. 255. A. Horning. *Phonétique wallonne.* Notes additionnelles et réponse aux articles de M. H. Vilmotte dans la *Revue des patois gallo-romans*, I, 226 et *Romania*, XVI, 122-sqq. M. Wilmotte réplique dans la *Romania* (XVIII, 192).

Mélanges. I. *Histoire littéraire.* P. 261. R. Otto. *Quel est l'au-*

teur du poëme catalano-provençal. Lo conqueriment de Maylorcha? Ce serait, non Raimon Lull, mais un certain Romeu Lull, qui vivait au XVIe siècle. M. P. Meyer (*Romania*, XVII, 625, n. 1) indique que ce fragment de poëme a été fabriqué au XIXe siècle et que l'auteur est nommé par M. Rosselló dans les premières lignes de la p. 647 des *Obras rimadas de R. Lull*[1]. — 2. P. 262. O. Schultz. *Sur Terramagnino de Pise.* Restitution de deux vers de la *Doctrina de cort,* publiée par M. P. Meyer (*Rom.*, VIII, 187) et qu'il faut lire ainsi : *Cavalliers melura Per jutge Ogolin de Galura*[2]. — II. Grammaire. P. 263. C. Appel. *Le provençal* ilh. Cette forme du pronom sujet féminin viendrait de *illæc,* qui aurait donné *ilh,* comme le nom. plur. *illi* (cf. *ni* = *nĕc,* déjà dans Boèce). — III. Étymologies 1. P. 264. G. Baist: rom. *trovare.* Il résulte de la présence de *contropare* et *contropatio,* au sens de « rechercher », dans la loi des Wisigoths, que le développement du sens de **tropare* (du grec τροπος) n'est pas particulier au domaine gallo-romain ; cf. *Rom.*, VII, 748. — 2. P. 265. H. Werth. Prov. *sahus,* fr. *seüs, seüz, segus* (= segusium)[3].

Comptes rendus. P. 267. F. Wulff, *Le lai du Cor* (Tobler: corrections à un travail, d'ailleurs fait avec soin). — P. 270. G. Palazzi, *Le poesie inedite de Sordello* (Schultz). — P. 275. J. Ulrich, *Susanna, ein oberengadinisches Drama des XVI Iahrunderts* (Gartner). — Zösmair, *Die Ortsnamen des Gerichtsbezirks Bludenz in Voralberg* (Buck). — *Romania,* XVI, avril-octobre 1887 (Tobler, W. Meyer, Röttiger). — P. 284. *Giornale storico della letteratura italiana,* VIII, 3; IX et X (Gaspary). — P. 295. *Archivio glottologico italiano,* X, 2 (W. Meyer); ce fascicule contient un intéressant article d'Ascoli : *Il tipo gallo-romano* seuv (= sebo) *e i francesi* orteil *et* glaive). — P. 299-300. Livres annoncés sommairement par M. Gröber.

XII, 3-4. P. 301. H. Schuchardt. *Contribution à l'étude du roman créole* (suite). — A. Stimming. *Sur l'auteur du roman de* Jaufre. L'examen attentif de la langue et du style montrent qu'il n'y a qu'un auteur et non deux, quoique les derniers vers du poëme semblent, au premier abord, indiquer le contraire. C'était un jongleur lettré, proba-

[1 Voici ces premières lignes: « La composicion que bajo este título ofrecemos al lector, cuyo hallazgo debemos al diligente anticuario D. Joaquin Maria Bover...»]

[2 Passage déjà corrigé, en partie du moins, par M. Tobler. Voy. *Zeitschrift,* III, 310.]

[3 M. Werth montre que *sahus,* au v. 25 du sirventes de B. de Born: *Fulheta ges autres vergiers,* vers mal compris par les éditeurs, et dans l'explication duquel j'ai dû moi aussi faire fausse route (cf. *Revue,* XXXII, 207), désigne un chien de chasse.]

blement élevé dans un cloître : il a vécu à la cour d'un roi d'Aragon, qui doit être Jacme Ier (1213-1276). Le poëme a dû être composé entre 1222 et 1232. Ces conclusions nous semblent très-acceptables. En ce qui concerne la date, voir l'article de M. G. Paris (*Hist. litt.*, XXX, 215), qui la place entre 1225 et 1228. P. 348. W. Golther. *La légende de Tristan* (cf. *Romania*, XV et XVI). — G. Osterhage. *Souvenirs de la mythologie germanique dans la légende de Charlemagne en ancien français* (suite ; voy. *Zeitschrift*, XI, 327 sqq.). IV. *Chanson de Roland.* — P. 581. H. Werth. *Traités sur la chasse en ancien français et biographie générale des manuscrits de la littérature cynégétique en Occident* (suite). — P. 416. A. Tobler. *Mélanges de grammaire française. Nouvelle série* (suite ; voy. *Zeitschrift*, XI, 4). 7. Explication de diverses phrases comparatives en ancien français : *pour le plus tost aller ; tant es le plus huni ; que le plus i mes, e plus i pers ; quant (com) plus... tant plus (plus) ; de mielz en purra estre a trestut tun lignage.* 8. Le participe passé des verbes réfléchis conjugués avec *estre* s'accorde *toujours*, en ancien français, avec le sujet, même lorsque le pronom réfléchi est au datif et qu'il y a un régime direct. Quand on se sert de l'auxiliaire *avoir*, l'accord avec le sujet est exceptionnel : *ses eulz..... Qu'il s'avoit tret pour la dolor* (Roman de Thèbes, rédaction des mss. BC ; voy. Constans, *Légende d'Œdipe*, p. 234). Examen du cas (accusatif ou datif) du pronom réfléchi avec les verbes intransitifs-réfléchis en français moderne et en ancien français (*se penser, se dire, fait s'il = dit il*). V. là-dessus l'ingénieuse explication de M. G. Paris, *Rom.*, XVIII, 325). 9. Sens objectif du possessif, plus étendu en ancien français qu'en français moderne. Emploi du possessif avec les adjectifs ou participes pris substantivement (*ses conoissanz ses bienvoellanz, ses norriz*) et avec les noms verbaux. Examen de l'expression : *cela sen son rhéteur.* — P. 436. H. Tiktin. *Vocalisme du roumain* (fin ; voy *Zeitschrift*, X, 246 sqq., XI, 56 sqq., XII, 220 sqq.). — P. Rajna. *Fragments de rédactions italiennes de* Bovon de Hanstone. — P. 511. R. Otto. *Sur Raimon Lull.*

Mélanges. I. Histoire littéraire. P. 524. W. Golther. *Le nom de Tristan* (cf. XII, 349-50). — II. Explication de textes. P. 525. H. Andresen. *Sur les vers* 511 *et* 529 *du* Rou *de Wace* (éd., t. II, p. 50). Il faut lire au v. 529 *Corcef* avec le ms. C. — Grammaire. 1. P. 526. W. Meyer. *Les Serments de Strasbourg et les lois de la chute des finales.* — 2. P. 527. G. Baist. ts *en catalan.* — IV. Onomatologie. P. 527. H. Andresen. Addition à l'article de la *Zeitschrift*. VIII. 321 sqq.

Comptes rendus. P. 535. V. Promis, *La Passione di Gesù Cristo* (Tobler). — P. 537. A. Millet, *Études lexicographiques sur l'ancienne langue française à propos du Dictionnaire de M. Godefroy* Tobler ;

critiques exagérées et non exemptes d'erreurs).—P. 538. O. Schultz, *Die provenzalischen Dichterinnen* (Appel ; bon). — P. 440. R. Zenker, *Die provenzalischen Tenzone* (Schultz ; quelques réserves). — P. 542. Noulet et Chabaneau, *Deux manuscrits provençaux du XIVe siècle* (Schultz ; éloges). — P. 544. M. Cornicelius, *So fo el temps c'om era iays, Novelle von Raimon Vidal* (Schultz ; bon). — P. 545. G. Weigand, *Die Sprache der Olympo-Walachen nebs einer Einleitung über Land und Leute* (G. Meyer). — P. 550. E. Mackel, *Die germanischen Elemente in der französischen und provenzalischen Sprache;* M. Goldsmidt, *Zur Kritik der altgermanischen Elemente im Spanischen* (Pogatscher). — P. 558. *Romania,* XVII, 1888, janvier, avril, juillet (Tobler et W. Meyer). — P. 565. *Giornale storico della letteratura italiana,* XI et XII, 1-2 (Gaspary). —P. 573. *Il Propugnatore,* Nuova serie, I, 1 (Gaspary). — P. 576. *Bullettino dell' Istituto storico italiano,* 3 (Gaspary). — P. 577. *Revue des patois gallo-romans,* I et II, 5-6 (Horning). — P. 583. Livres annoncés sommairement par M. Gröber.— P. 586. Tables.

L. Constans.

Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, année 1887, n°s 3-4. P. 315-365. *Le Graduel de la bibliothèque de Limoges,* communication de M. Louis Guibert, précédée d'un rapport de M. Paul Meyer.

La bibliothèque communale de Limoges possède, parmi ses manuscrits, un graduel du XIIIe siècle, précieux à beaucoup de titres, et dont M. L. Guibert donne pour la première fois, dans l'intéressant travail que nous annonçons, une description complète. Ce graduel contient, parmi un grand nombre de séquences purement latines, cinq tropes ou épîtres farcies en ancien français qui se rapportent aux fêtes de saint Etienne, de l'Epiphanie, de la Noël, de saint Jean-Baptiste et de l'Assomption, et deux autres pièces également farcies en francais, le *Sanctus* et l'*Agnus Dei*. De ces sept pièces, les quatre dernières n'ont été encore signalées, paraît-il, nulle part ailleurs. Les autres étaient déjà connues, et l'on peut voir l'indication des mss. qui les contiennent dans le rapport dont M. Paul Meyer a fait précéder la publication de M. Guibert, et qui en augmente beaucoup le prix.

M. Guibert mentionne, au début de son mémoire, les savants qui ont, avant lui, signalé le ms. qui en fait l'objet. Il aurait dû ne pas oublier Edelestand du Méril, qui, dans une note de ses *Poésies inédites du moyen âge* (p. 335), dit quelques mots des pièces farcies de ce ms. et en cite deux fragments. Mais M. Guibert n'en a pas moins raison de prétendre que personne n'avait encore appelé, d'une façon suffisante, sur le ms. qu'il étudie, l'attention du public. J'ajoute qu'il s'en

est fallu de bien peu que l'honneur de le faire connaître et d'en publier les pièces farcies ne lui fût disputé. Dès 1875, en effet, Anatole Boucherie, dans un voyage qu'il fit alors à Limoges, avait pris copie des pièces farcies de ce ms., dont il me laissa, à sa mort, déjà presque prête pour l'impression, une édition, dans laquelle devaient figurer les variantes fournies par d'autres mss., variantes qu'il avait recueillies lui-même ou qui lui avaient été obligeamment fournies par M. Bonnardot.

La publication de M. Guibert rend inutile celle qu'avait projetée Boucherie, d'autant plus qu'indépendamment de la reproduction des pièces farcies, elle donne du ms., et spécialement des pièces purement latines qu'il renferme, une description beaucoup plus détaillée que celle qu'on aurait pu lire dans le travail de notre ami. Mais il ne sera pas inutile de relever ici les principales, au moins, des variantes que révèle la comparaison de la copie de Boucherie avec le texte imprimé par M. Guibert.

P. 344, v. 10, *ia* est exponctué ; il faut corriger *gart*. — V. 13, *escrist*.

P. 345, v. 50. « sa » ; *la*.

P. 346, l. 1, *esset* après *autem*. — V. 58. *einz*. — V. 66. *teseille*. — V. 67. *vooir*. — V. 71. *vieut*. — Après le v. 76. Lire *Dei* après *virtutis*. — 77. *volst*.

P. 347. après le v. 93. *eicientes*.— V. 97. *tesmoig*.— V. 105. *vertus*. — V. 108. *qui li*.— V. 111. *reçoif*.

P. 348, v. 121. *pacience*. — V. 133. *ansins*.

P. 349, v. 1 *escrist*.— V. 17. *fius*. — V. 23. *esglise*.

P. 350, l. 1, supprimez le *l* — V. 38, lire *c'e*[*st*].

P. 351, v. 80. *sovrein*.

P. 354, v. 40. *secle*.

P. 355, v. 22. *uesvres*.

P. 356, v. 27. *traie* (?) — V. 29. *enerre* (corr. *rengerré*?) — V 43. *oir*.

P. 357, v. 14. *chasteé*.

P. 358, v. 47. [*re*]*dist*. — V. 52. *essaucié*.

P. 359, v. 62. *fichiez*. — 69. *La mere*.

P. 360, v. 94. *Amen* après *plere*.

P. 362, v. 1 *empereires*.

P. 363, v. 10. *Pius*. — V. 14. *tenz*. — V. 17. Transporter après ce vers le point d'excl. du précédent. Ou sous-entend. : *soit louée*.— V. 20. *Et Adam*. — V. 22. *paiis*.

P. 364, v. 9. *puissons*. — V. 13 *bauptizoit*. le *t* final remplace un *z* écrit d'abord. — V. 14. *colon*. — V. 26. *nos... qui*.

C. C.

CHRONIQUE

Nous avons dernièrement[1] souhaité la bienvenue aux *Annales du Midi*, publiées sous les auspices du Conseil général des Facultés de Toulouse, par M. Antoine Thomas. Voici le sommaire des deux premiers numéros trimestriels de cette nouvelle revue :

N° 1 : P. Meyer. La langue romane du Midi de la France et ses différents noms[2]. — L. Delisle. Un grand amateur français du XVIIe siècle, Fabri de Peiresc. — Ph. Tamizey de Larroque. Le Testament de Peiresc. — Mélanges ; comptes rendus ; revue des périodiques français et étrangers de l'année 1888 ; nécrologie ; chronique ; livres nouveaux.

N° 2 : Ch. Lecrivain. Remarques sur l'*interpretatio de la lex romana Visigothorum*. — Ant. Thomas. *Chastel d'amors*, fragment d'un ancien poëme provençal[3]. — Alf. Leroux. Une œuvre de Baluze oubliée. — Mélanges et documents : Le siège d'Orléans, Jeanne d'Arc et les capitouls de Toulouse. — Comptes rendus ; revue des périodiques ; nécrologie ; chronique ; livres nouveaux.

***

Notre savant confrère M. W. Foerster a publié dans *Gottingische gelehrte Anzeigen* (1888, pp. 753 et suiv.), à l'occasion d'une édition de la *Nobla leiczon*, donnée récemment par M. Montet, un travail des plus remarquables sur la langue et la littérature vaudoises.

***

On lira avec grand intérêt dans le même recueil (juin 1889, pp. 507-533) un important article de M. D. Behrens sur l'ouvrage de M. A. Schulze, intitulé *Der altfranzösische direkte Fragesatz*, qui est lui-même un vrai mémoire sur la question traitée.

Errata du tome XXXII (1888)

Une erreur de pagination, dans le n° de mai-juin, a fait répéter les chiffres 209-220. Cette erreur n'ayant pas été compensée, le t. XXXII contient en réalité 12 pages de plus que la table ne l'indique, soit 648 au lieu de 636.

P. 473, l. 11, lis. *précède*.

P. 591, l. 2, lis. 24, en marge, au lieu de 27.

P. 554. Les vers de la pièce III ont été mal numérotés à l'impression. Chaque couplet ayant 17 vers, les chiffres afférant au dernier de

[1] Ci-dessus, p. 155.

[2] Sujet que j'ai moi-même traité deux fois : en 1879, dans ma première leçon d'ouverture (Voy. *Revue*, XV, 157) ; en 1885, au t. X, p. 168 et suiv. de l'*Histoire générale de Languedoc*, édit. Privat [C. C.].

[3] Cf. ci-dessus, p. 291.

chacun d'eux doivent être respectivement 17, 34, 51, 68, 85, 102. Les autres chiffres sont à corriger en conséquence.

P. 560, vers 10, « uns ». Lis. *vas.*

P. 574. « Chanson anonyme inédite. » Il y a là une double erreur, dans laquelle nous avons été induits par le *Grundriss* de Bartsch 461, 51), et que M. Appel a bien voulu nous signaler, ainsi que la suivante. En réalité 461,51 est identique à 106,10.

P. 575 « Descort anonyme inédit. » Autre erreur, du moins partielle. Ce descort, en effet, à partir du vers 17, se lit dans le *Parnasse occitanien*, p. 388. Peut-être les seize premiers vers qui auraient été seuls inédits) forment-ils une pièce indépendante, bien que le ms. indique, ou semble indiquer le contraire, du moins d'après la copie que nous possédons.

P. 580, note 1, l. 4 « qui porte ». Lis. *que porte.*

P. 582-584. Le texte de ces trois pages et de la p. 592 n'a pas été suffisamment mis d'accord avec celui du ms. de Paris. La conformité a été rétablie dans le tirage à part.

584 (et non 589, comme on a imprimé par erreur dans le précédent *errata*), l. 15, mettre un] à la fin de la ligne.

P. 586, l. 14, lis. *monimen...son.*
— l. 8 du bas, lis. *vengues.*
P. 587, l. 18, suppl. *creiria* après *pobol.*
P. 588, l. 12, lis. *mie[l]h.*
P. 590, l. 20, 22, 30, lis. *Jesu.*
P. 592, l. 1, lis. *pujeron.*
P. 593, l. 7, lis. *yeu.*
P. 594, l. 15, lis. *qu'el.*
— l. 23, lis. *Pilat*, avec une majuscule.
P. 595, l. 3 du bas, lis. *elh.*
P. 596, l. 24, lis. *avian.*
— l. 29, lis. *Jafel.*
P. 598, l. 6 du bas, l. *sos.*
P. 599, l. 2 du bas, lis. *a merce...ergulhozamens.*
P. 600, l. 8, mettre des guillemets après *aysi.*
P. 603, l. 19, « preyzo », lis. *prezo.*
P. 604, l. 23-4, lis. *saupes.*
P. 605, l. 10 du bas, lis. *comandet.*
— l. 12 du bas, lis. *Can.*
P. 606, l. 8, lis. *podian.*
P. 607, l. 2, lis. *comesseron.*
P. 608, l. 5, lis. *tot.*
P. 626, l. 13, lis. *lirait.*
P. 636, dernière ligne de l'*errata*, lis. 584, au lieu de 589.

Errata du n° de Janvier-Mars 1889

P. 101, l. 13, « p. 75 ». Lis. *t. XXXII, p.* 537.
P. 116, l. 1 : « Coms ». Lis. *Com.*
P. 121, suppr. la note et voy. Littré, sous *comminutif.*
P. 122, suppr. la note sur *sen*, dont la signification est *enseigne, bannière* (lat. *signum*).

Le Gérant responsable : E. Hamelin.

MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI. — HAMELIN FRÈRES.

ELUCIDARIUM

SIVE

DIALOGUS SUMMAM TOTIUS CHRISTIANÆ THEOLOGIÆ BREVITER COMPLECTENS

(*Suite*[1])

AYSSY COMMENSA LO SEGON LIBRE DE LUCIDARI.

Lo discipol demanda et dis : « La myeua arma sy alegra en Nostre Senhor, car la nebla e l'escurzetat de mon corage an la tieua noble sciencia m'as ostada, e la myeua pensa es declarada de ganren de diversas [V°] cogitations. Empero ancaras mais, a honor de Dieu e an licencia de sancta eglesia, ty volgre mais alcunas causas demandar. » Respont lo maistre : « Demanda tot so que ty playra, car incontinent ho ausiras. » Lo discipol parlla e dis : « Hom dis que mal non es ren ; e sy mal non es ren, doncas molt sy deu hom mervelhar per cal causa punis Dieu los angels ny los homes que fan mal, sy ren non es so que fan. E sy tant es que sya ren, con lo sia cert que totas causas sian fachas e creadas per Dieu, doncas per rason sy ensecq que Dieu sia estat fesador de mal ; e, segon aysso, samblaria que non degudamens dampnes aquelo[s] que fan mal, car el auria creat e fach ayssin como las autres causas[2]. » Respont lo maistre : « Sapias per cert que Dieu a fach totas causas fort bonas. E per aysso es cert [F° 49] que mal non es ren per samblansa que hom la puesca veser ny tocar manualment, ayssin con las autras causas que Dieu a fachas. Car totas las[3] causas que Dieu a fachas an substancia, e tota substancia es bona : e per aysso mal non es ren e aquo que

[1] Voir le n° d'avril-mai-juin 1889.

[2] Ces derniers mots (*car el... causas*) ne sont pas dans le latin. Faut-il suppléer *lo mal* ou simplement *los*?

[3] Ms. *los*.

s'appella mal non es mas corruption de ben, so es cant lo ben de la creatura, que es en sy, non fa degudamens ny usa como deuria; ho en ayssin como veses que tenebras non son luminaras e orbegi non es vista, e, cant hom pert lo veser ho cant la lusor ho la clardat es moguda ho levada, adoncas las tenebras ny aquo que hom appella orbigi non a substancia. E per aysso mal non es ren. »

Lo maistre parlla e dis : « Ancaras mais deves saber que tres causas son : so es assaber Creatura, Natura e Factura. [V°] Creatura, en ayssin como los elemens. Natura, ayssin como las causas que yesson dels elemens e en prenon nayssament. E Factura es aquo que los angels e los homes fan ho suffron. Sy fan peccas, pena suffron per los peccas, per que los peccas fa l'ome; e ges per aysso Dieu non los fa, ja sya aysso que ho sufferta que los homes fassan peccas. Aquo non es autre causa mais que on non fa so que es commandat; e en ayssin mal non es autre causa mais deffalhiment de ben. E adoncas s'appella mal, e per aysso Dieu drechurierament donet aquel vocabol, que s'appella mal, a peccador ; cant de la substancia que Dieu a facha bona usan ho fan usar non degudament, autre mal non lur donna mais que [non] lur donna de gauch e de ben, car non fan so qu'el a commandat ho car ho fan autrament que commandat [F° 50] non es. »

Lo discipol demanda : « E qui es fasedor de peccat? » Respont lo maistre : « L'ome el meteys. Empero lo diable es commensament que tempta premierament. » Lo discipol demanda : « Es greu causa peccat? » Respont lo maistre : « Certas lo mendre peccat del mont, cant hom lo fa son ensient ny saupudamens, sapias que el es plus greu que tot lo mont; e sapias que tot cant sy fa de mal ny de ben tot retorna finalment en lausor de Dieu, e per aysso sy troba que en neguna creatura non a mal ny fa mal. » Lo discipol demanda : « Consy podes vos aysso dire? Homicidi, adulteri non es mal? » Respont lo maistre : « Sapias que homicidi es contat en molt de luocs per ben : en ayssin como fom de David cant occis Golias, e cant Judic [V°] occis Olofernes. Mais adonc es mal e s'appella mal, cant per malicia e per son propri movement d'aquel que ho fa ses rason e non degudament. Matrimoni es bon e adulteri es mal, car sy fa d'autrament que

non es autreyat. Mais empero de tot deffailhiment e per tot es Dieu lausat, per so car drechuriarament los punis. Tot en ayssin per samblant como Dieu es lausat en la salvation [dels] drechuries, en ayssi meteys en la dampnation dels malvais es glorificat e lausat : e en ayssin, per lo mal e per lo ben, per cascun es Dieu lausat. » Lo discipol demanda e dis : « Con lo sya escrich que dis : Anc, Senher, non asiraras ren que fassessas, per que dis hom que los bons ama e los mals a en odi ? » Respont lo maistre : « Sapias que Dieu ama totas las causas que a fachas [F° 51] e creadas, mais pas tot en ung luoc non las a collocadas ny ordenadas. Tot en ayssin como lo penhedor que ama totas las colors e alcunas met en plus bel luoc que las autres e cascuna pausa en son luoc convenhable, en ayssi Nostre Senhor pausa cascun en son luoc convenhable ; e per amor d'aquo dis hom que aquellos, que met en paradis celestial, ama e vol mal ad aquels, que colloque en enfern. » Lo discipol demanda : « Que vol dire liberal arbitre ? » Respont lo maistre : « Libertat s'appella causir mal ho ben : e aquesta libertat ac Adam en paradis terrenal. Mais aras tot home a la catyvetat del mont, car lo ben non vol far, sy la gracia de Dieu non va premiera ny ben non pot far, sy la gracia de Dieu non lo sec. »

Lo discipol demanda : « Que my dises d'aquellos que desemparon lo mont e intran en religion, e cant an estat aqui ung temps, desemparan lur religion e son pejours que non eran danant? E d'autres y a qui commensan alcun ben e pueys lo desemparan e tornan a iniquitat. » Respont lo maistre : « Certas d'aytals sy troba escrich : Los trop cauteloses e aquellos que fan falces samblances escomovon la ira de Dieu.»

Lo discipol demanda : « Per que sy fa aysso que los mals homes son riches e poderozes e que non an malautias, e d'autre part vesem que los bons son paures e per los malvais son oppressas e trabailhas non degudamens e son malautes e freols?» Respont lo maistre : « Ayssi sy fa per so que los elegis mespreson aquel mal poder, e per aquel mespresament ayan [F° 52] meriti de Dieu. » Lo discipol demanda : « Digas my, maistre, an aquellos riquesas per so que lur mala volontat e so que cobeyan puscan complir an lur pecunia en lo mont? » Respont lo maistre :« Al derrier drechurier juyament de Dieu pendran

pagas de lurs deffailhimens e adoncas ho trobaran mal lur ops. E per autre rason, car per adventura fan alcun ben per Dieu e Dieu los paga en aquo. E car fan tot cant fan per las causas terrenals, per aquo an las causas terrenals los paga Dieu, e an[1] aquel mal poder, per so que als homes e[2] lurs samblans ajudon e defendon. » Lo discipol demanda : « E per que los bons elegis son trabailhas e esproas per ellos e moltas vegadas batus e castias ?» Respont lo maistre : [V°] « Per so car non vol Dieu que los bons elegis fassan mal, mais que sy esmendon de lurs failhimens. Mais los mals homes vol Dieu que ayan salut e pron de bens en aquest mont e non vol que los mals ayan negun trabailh ny negun castis ny batement celestial en aquest mont, per so que en l'autre siecle ayan mais de turmens e mais de tristicia e plus longa dolor e langor ; e los bons vol Dieu que sian oppressas e trabailhas non degudamens en aquest mont per tres rasons. La premiera es, per so car en peccat non sy delichon e, si ho an fach, que s'en laisson. La seconda es, per so que [per] aquel trabailh, que suffertan non degudamens, los offendamens autres e los peccas que an fachs contra Nostre Senhor sian esfassas, perdonas e delis [F° 53]. La terce rason es per so que de lur pasciencia sian esproas en aquest mont e per so que per aquella bona pasciencia que an en lur trabailh aya Dieu rason e occasion que lur donne la corona de pasciencia en sa gloria perdurable de paradis, en la cal auran tostemps mais gloria e vida joyosa ses fin. »

Lo discipol demanda : « Son beneuras aquels que en aquest mont non an mal ny trabailh, ny neguna advercitat non suffertan ? » Respont lo maistre : « Sapias ben tot de cert que son e saran sobre malheuras. Tos aquels, que en aquest mont complisson a lur volontat so que desiran et non suffertan autres advercitas, aquellos son mezes tos permiers en lo fuoc enfernal, en ayssin como lenha secca met hom permier [V°] en lo fuoc material d'aquest mont per mais aflamar ; e aqui suffr[ir]an dolor perdurable ses fin e jamais non trobaran qui aya pietat

[1] Ms. *en*.

[2] Suppr. cet *e* ? Texte latin : « Potentia splendent, primo propter seipsos, ut mala quæ amant potenter expleant ; secundo propter reprobos, ut eos in malis defendant. »

ny compassion d'ellos. » Lo discipol demanda e dis: « Que my dises d'aquels que an lur deliech en aquest mont e an grant beautat de persona e granda noblesa e an grant abastament de bons manyars de diversas viandas e de beurages e an lurs bellas molhers, an las cals sy alegran, e an bels vestirs, ambe que sy paron, e an grant cantitat de pecunia e bels bastimens e bels ostals, e d'autre part vesem que los bons homes segon Dieu son meses en carcer e vituperas e an fam e scet e autres trabailhs soven e estan enclauses e son feris e batus? » Respont lo maistre: « Cant [F° 54] tu veyras que la fortuna del mont sera en ayssi per aquels mals homes e auran tos aquels bens, que dessus as nommatz, aquellos son ayssin per samblant e en ayssin lur en pendra con fa al peysson, que pren an gran gauch lo mosclalh e lo cavel, per la dolsor de la pastura que y ves, en apres es trach e gitat fora de l'aygua per lo pescador bordant e trepant, e cant es fora de l'aygua el mor e pueys es rastit e manyat. Encaras mais son samblant ad aquellos que bevon lo plen enap de mel, que, domentre que lo bevon, lur es doulz e en apres retorna en gran amaror e en calor e en ardor. E per so, per la dolsor que an ambe lurs molhers suffert[a]ran fuoc de solpre, plen de sobre granda pudor; e per las noblessas e per los vestamens saran heritiers d'enfern e auran [V°] cantitat de vermes non mortals e perdurables turmens. E aquellos que suffertan tos aquels turmens que dessus as nommatz son samblans ad aquels que menyan lo pebre ho lo citoal ho autre herba ho autra especia fort amara, per so que lo vin que apres bevan lur sya douls e milhor e mais saboros; e per lo carcer que dis[es] auran los perdurables tabernacles de paradis e perdurable libertat, e per los batemens e per los vituperis auran gauch ses deffailhir; e per lo fam e per lo scet saran adonc plens de la gracia de Dieu e jamais non auran fam ny scet; e per los turmens que dises lur fugira dolor e plor e tristor, que jamais non auran ren desplasent, e auran gauch e alegrier an Dieu que durera tostemps. E per aysso sy atroba que los bons [F° 55] son tostemps rics e abastans, car la gracia de Dieu an en els; e los malvaizes son tostemps suffrachoses, car cobezetat e avaricia es en els e an perduda la gracia de Dieu lo tot poderos. »

Lo discipol demanda: « Digas my dels prelas e don venon

las dignitas? » Respont lo maistre: « Sapias que totas las dignitas e tos los poders venon de Dieu, e dels bons e dels mals. » Lo discipol demanda: « An mais de meriti danant Dieu que los autres? » Respont lo maistre: « Negun ordre, ny ufici, ny poder, ny dignitat non aprofiecha al home cant a Dieu, cant lo meriti ly deffailh. Empero sy aquellos que son majorals en sancta eglesia, ayssin con son evesques e abbas e cappellans, sy tant es que ben [V°] vivan ny donon bon eyssemple ny bona doctrina al pobol, per aytantas armas como faran salvar aytant mais de meriti en recebran. Empero sy las paraulas de Dieu lur sostrazon e non predicon, mais per lurs malvais eyssemples sy perdon las armas, aytantas armas con per lur negligencia de predicar ho d'autra bona doctrina sy perdon, aytantas armas con sy perdran, suffriran mais de turmens. E per aysso sy dis: Aquel a qui es mais comes plus formens sara repres, e en ayssin como a agut mais de poder, major forsa de turmens lur convendra sostenir. »

Lo discipol demanda: « Per samblant ty demande[1] dels senhors temporals que tenon las potestas seglars, ayssin como son reys, contes, senescals, e juges. » Respont lo maistre que sy ben governon e jugan lealment e bonament lurs sosmesses, [F° 56] aytantos meritis danant los autres en recebran per lo drechurier juge Jesu Christ e bon luoc de repaus conquista[ra]n a lur ops. Mais sy tant es, que non degudamens e cruselemens los grevyon ho los justicion ses drechura falsament, aytant mais de turmens ses tota misericordia recebran en enfern e ausiran lo lur espaventable juyament per nostre senhor Dieu. Car lo dis saint Jaume apostol que jujament ses misericordia ausira aquel que misericordia non fara; car misericordia sobremonta judici. » Lo discipol demanda: « Los juges que punisson los colpables peccan? » Respont lo maistre: « Mais ti die ben que ellos peccan, sy non los punisson: car Dieu sy vol venyar dels peccadors, e per aysso son los juges establis que fassan drechura. » Lo discipol demanda: « Peccan aquels [V°] que fan la execution dels copables, que cant son juyas lur fan pendre mort? » Respont lo maistre: « Certas non pas, en lavant ben lurs mans en lo sane dels pec-

[1] Ms. *demanda*.

cadors. » Lo discipol demanda : « Los layrons e los murtries que son juyatz a mort, e cant a la mort sy repenton, podon sy salvar ny es deguna esperansa de lur salvation? » Respont lo maistre : « Certas hoc, molt grandament ; car en aquel grant trabalh e en aquel grant turment sy purgan e Dieu lur perdona, ayssin con fes al layron estant sus en la cros, e de ganren trobam manifestamens que Dieu los a delieuratz per las preguieras dels sants. » Lo discipol demanda e dis : « Maistre, pueys que dels prelas seglars my as dich e mostrat, pregui ti que dels autres ministres de sancta eglesia my [F° 57] deyas moustrar e dire ton samblant. » Respont lo maistre : « Volontiers ho faray. Premieramens veulhas saber dels cappellans, que sy vivon ben ny donon bon eyssemple al pobol, que ellos son lumiera e clardat del mont ; e sy drechuriarament ensenhan lo pobol e predican, aquellos son la saviza de la terra. E los autres ministres de sancta eglesia, que vivon ben e honestament, aquels son fenestras de la maison de Nostre Senhor, car an lur sciencia gettan las tenebras de ygnorancia del pobol, an lur doctrina e predication. Mais sy tant es, segon que saint Gregori dis, que sy negun predica per so que sya lausat ho per autre servisy ho loguier d'aquest mont, sapias que aquel sy degieta del celestial meriti e loguier de [V°] Dieu. E sy tant es que los cappellans e los autres ministres vivan ben, mais ges non l'ensenhon a far, adonc son samblans al carbon del fuoc que art e non lus. E sy ben ensenhan e mal vivon, adonc son ayssin como la candela, que crema e dona clardat als autres e sy meteys gasta ; ho es ayssin como la campana que, cant sona, rent dolsor e plaser ad aquels que l'auson sonar e sy meteysa sonant et trabalhant sy ront e s'afola. E per aysso dis saint Ysodorus que aquel, que non vieu ayssin como ensenha, aquel fa mespresar la paraula de Dieu, la cal el ensenha, e sobre que tot sy meteys destrus e delis. E sy tant es que ben non vivan ny ben non ensenhon, adoncas son ayssin como lo mal fum que lo fuoc amorsa e que los huols [F° 58] fa(n) fondre e plorar, e d'aytals fom dich : Las estellas que degron lusir non renderon lusor, e per aysso som caduchas e tombadas del cel. »

Lo discipol demanda d'aquels que desemparon lo mont, como son morgues ho autres que prenon habiti de religion.

Respont la maistre : « Certas ti dic que, sy complison ben lur vot ny lur bon prepausament, entro a la fin, e vivon sanctament e religiozament, aquellos saran juges ambe Nostre Senhor. E, sy tant es que non ho fassan, aquellos son plus mesquins e plus destrus e mais mespresas e per Dieu mais adyras que neguna autre gent, car ellos perdon Dieu e perdon aquest siecla e l'autre; e d'aytals es dich : Descendaran en enfern tos aquellos, car sabon lo ben e l'an mespresat. » Lo discipol demanda : « Dels cavaliers que dises? » Respont lo maistre : [V°] « Pauc de ben. Car de cassa ho de preza vivon e de rapina sy vestisson e lurs heritages en resemon. E d'aytals es dich : Lurs jours deffailhiran en las vanetas e dolors d'aquest mont. E per aysso la yra de Dieu ven sobre els. » Lo discipol demanda delz marchans cal esperansa podon aver de lur salvation. Respont lo maistre : « Certas ti dic que malvaise. » Lo discipol dis : « E per que? » Respont lo maistre : « Car ambe bausias e ambe perjurs e ambe mals gasanhs ajustan e acampan lurs pecunias e lurs riquesas. » Lo discipol dis mais : « E con podes tu aysso dire? Car ellos van volontiers a l'eglesia e fan ufertas e sacrifici a Dieu e donon largamens als paures per amor de Dieu. » Respont lo maistre : « Tot aysso fan, per so que Dieu lur cresca lurs bens e per [F° 59] so que lur salve aquels que an. E per aysso recebon lur loguier en aquest mont del ben que fan per Dieu, car Dieu los paga en las causas terrenals, las cals ellos desiran trop como fols; e d'aytals es dich per David lo propheta : Aquellos que confizan en la multitut de riquesas, tot en ayssin a tropels como fedas saran pausas en enfern, e la mort infernal los passara[1] e los pastorgara en ardor e en dolor. »

Lo discipol demanda : « Que dises delz menesteralz? » Respont lo maistre : « Certas que sy perdon tos, car en tot so que obran fan calque barat ho fraut ho bausia, e d'aytals es dich : Non son tenebras ny umbra de mort en que sy puscan amagar ny escondre aquels que obran mal ny fan bausias e iniquitas. » Lo discipol demanda dels juglars : « Es deguna bona esperansa de lur [V°] salvation? » Respont lo maistre : « Sapias que non neguna en tot lo mont, car en tota lur intencion son mi-

[1] Corr. *paissera* ? Lat. : « et mors depascet eos. »

nistres del diable; e d'aytals es dich: Hanc non conogron Dieu, e per aysso Dieu los a mespresas. » Lo discipol demanda : « Que dises dels publics penedens? » Respont lo maistre : « Non digas penedens, mais escarnidors de Dieu los appella, car ellos meteyses sy decebon e sy enganan. Car cant an mal fach, ellos s'en alegran; e en las malas obras sy deliechan e sy jugan; e cant a[n] home mort, ellos en cantan; e cant an fach adulteri, els s'en gaban; e cant an fach sacrilegi ho perjuri, ellos en fan lur esquern e lur truffa; e can deurian desjunar, ellos sercan bels vergiers e diverses[1] beurages e diversas viandas, [F° 60] an las cals sy puscan delichar. E d'aytals es dich: Nostre Senhor donara en las carns d'aquellos vermes e fuoc infernal ardent que jamais non estenhara. » Lo discipol demanda : « Que dises dels homes fatz ho fols que non an sens ni rason? » Respont lo maistre : « Als petis enfans son comparas : car non sabon myels far, fan aquo que sabon. »

Lo discipol demanda : « Que dises dels laboradors ? » Respont lo maistre : « Certas per la major partida sy salvan, car simplamens vivon, e de lur trabalh e an lur suzor paysson e noyron ellos meteyses e lur maynada e ajudan a passar[2] los servidors de sancta eglesia e l'autre pobol; e per aysso dis David lo propheta : Tu qui manjaras lo trabalh de tas mans, beneurat yest e grant ben ti sera. E sy tant es que alcun s'en perdan, petitas plagas [V°] e petis turmens suffriran; e per aysso es dich : Lo servent que non sap la volontat de son senhor, sy pecca, de paucas plagas sara trabalhat. » Lo discipol demanda : « Que dises dels enfans? » Respont lo maistre : « Tos aquellos que non parllan perfiechamens, que moron dedins tres ans, mais que sian bapteyas, d'aytals, segon que Jhesu Crist dis, es lo regne del cel. E aquellos que son de cinq ans ho d'aqui en sus, alcuns sy perdon e alcuns sy dampnon. »

Lo discipol demanda: « Que dises dels ygnorans? Als mandamens de Dieu podon sy escusar?» Respont lo maistre : « Tot en ayssin como aquels, que ganren sabon de Dieu e an[3] apres e ausit, e far non ho volon, son colpables, en ayssin per samblant seran colpables aquellos que non ho an volgut ausir ny apendre. E per aysso [F° 61] non fan so qu'el manda,

[1] Ms. *diversas*. — [2] Corr. *paisser* ? — [3] Ms. *en*.

car tos los homes naturalmens devon servir a Dieu, qui es lur creator. E per aysso car pres carn humana es on plus fort obligat, per aquella ley natural que dis que on ame son proesme ayssin con sy meteys. E la ley de natura dis : Non fassas a autre so que non volrias que fos fach a tu. Negun non vol que on ly robe ren : doncas non raubes tu. Negun non vol suffrir murtre cant a sy ny adulteri : doncas non lo fassas a autres. E car home aquestas causas mespresa e las fa, adoncas mespreson Dieu, que es amor et dilection et caritat, (amor) e contradiction [1] ad el. E sapias que aquellos que ygnoran [Dieu] saran ygnoras e descognogus per Dieu; e tos aquellos que non cognoysson Dieu per fe ny per obras, en ayssin como los gentils e los pagans, aquellos dampna [V°] Dieu tot oltra, ayssin con sos ennemicz. Mais aquellos que per fe l'azoran e l'aman e per lur sympletat sos commandamens non sabon, ayssin con son laboradors e los affanadors rustiques, si aquellos sy dampnan, ja greumens non saran punis : car lo servent que non sap per sa simplesa la volontat de son senhor, sy pecca, non es de tant tengut. » Lo maistre parlla mais e dis dels clergues, que saber o podon e per lur negligencia ho per lur malicia s'en layssan e an subtil engin, como clergues ho autres layes que an subtil entendement : « Sapias que sy aquellos peccan, plus fort que autre gent saran punis. E per aysso sy dis : Qui sap ho pot saber e non vol far l'obra de molts turmens sara turmentat. Doncas sapias que tos aquellos que non volon far lo ben ny auzan e [F° 62] so que deurian far non obran, mais ho mespresan, de doubla pena son tengus. Premieramens per lur contumassia, car lo ben sabian e non lo volgron far e de lur volontat causiron lo mal. D'autre part, car los mandamens de Dieu mespriseron e per aysso es escrich que dis : Los cels revelaran las iniquitas d'aquellos e la terra sy levara contra ellos al jorn del juyament, e la yra de Dieu romandra sobre ellos. »

Lo discipol demanda de la providencia de Dieu que es. Respont lo maistre e dis: « Aquella cognoyssensa que Dieu ac, que totas causas que eron a esdevenir sap e las vy ayssin

[1] Corr. *contradison*.

como totas de present. » Lo discipol demanda mais e dis : « Doncas samblant es que totas las causas que sy fan, del mal ho del ben, per necessitat coven que syan fachas e que non [V°] sy puscan far d'autrament que sy fan? » Respont lo maistre : « Tu deves saber que doas necessitas son : la una natural e l'autra volontaria. La natural es en ayssin como lo solelh naysser en orient e en ayssin como lo jorn que sec la nuech; e aysso vol Dieu que sy fassa, e que non sy pot mudar, car Dieu non vol que sy mudon, e aysso per necessitat natural. E l'autra es volontaria, en ayssin como l'aigle [1] que ane ho vole ho siega. E Dieu vol que sy fassa cascuna d'aquestas doas. Mais empero el a donat a home liberal arbitre de far mal ho ben, e ges per aysso de necessitat non ho a comes, ny lo mal ny lo ben non ly dona de necessitat, mais de propria volontat; ja sya ayso que Dieu saupes en commensament e sap tot so que sy devia [F° 63] far per los homes, e per los sieux prophetas dis so que sy devia far, ges per aquo autra necessitat non lur empauset. Mais los homes cant volon complir lur volontat, ellos meteyses sy meton en aquella necessitat. »

Lo discipol demanda e dis : « Consin vol Dieu que alcunas eglesias syan cremadas, e molt de ostals de bons homes que son crematz, ayssin como per alcun cas ho per alcun accident ho per desaventura que om non sap ? » Respont lo maistre : « Sapias que aquel cas ho aquella desaventura non es ren causa certa [2]. Escrich es que ren non sy fa en terra ses causa e ses rason; e per aysso apar que neguna eglesia ny neguna autra causa non es cremada ny destrucha, sy premierament per Dieu non es jujat. E aysso sy entent per tres rasons [V°]. Premierament, cant lo bastiment non degudamens e an causas non degudas es estat fach, ho bastit, ho conquistat. Secondament, cant aquellos que y habitan fan lagezas ny adulteris en aquellos luocs, ho autras lagezas ho autres lachs peccas. Tersament, cant los homes aman mais aquellas causas temporals que non fan las espirituals perdurables e que non les aman

[1] Le traducteur a dû lire *aquilam* au lieu de *aliquem*, que porte le texte latin : « ut aliquem ambulare vel sedere. »

[2] Supprimez ces deux mots? Le texte latin dit seulement : « Casus nihil est. »

per Dieu ny segon Dieu. E ti dic que una feda ny autra causa samblant non mor ny a malautia, sy non per volontat de Dieu e per son consentiment sy fa. » Lo discipol demanda: « Con lo sya cert que mort e malautia son pena de peccat, e con las bestias, que non an discretion ny sens ny rason, ny peccar non podon ny sabon, per que doncas [F° 61] suffertan mort ny passion ny malautia? » Respont lo maistre: « Aysso sy fa, car Dieu punis los homes en aquo per la dolor e per lo desplaser qu'els n'an, e en aysso lur donna passion e trabalh. E aysso meteys podes entendre de las autras causas domestegas e mais acostadas, como son molhers e enfans, ho d'autras riquesas. »

Lo discipol demanda: « Que es dels aygrasses que sy perdon ho de las vinhas que gelan ho tempestan? » Respont lo maistre: « Aquella meteys[sa] rason ti dic, que Dieu vol en aquo lo pobol punir per lurs peccas e tramet corruption en l'ayze e dona trabalh al pobol, per so que sy laysson de peccar e per so que reconoscan el per senhor e lo pregon e esmendon lurs failhmens. E en [V°] aytals causas son los homes punis moltas vegadas, segon la volontat e l'ordenament de Dieu. » Lo discipol demanda: « Que es predestination de Dieu? » Respont lo maistre: « Aquella ordenansa e aquel prepausement, lo cal Dieu ac en son corage ennant que lo mont crees, de las personas d'aquest mont, que [1] en son regne vole colocar, la cal causa covenc acomplir per fin; e per tant que aquels falhiscan ho peccon en lo mont, aysso non pot falhir. Ans tos los peccas que auran fach lur retornaran en ben: car mais auran peccat, plus repentiment auran apres ho major humilitat, e plus habondosas lausors e mais largas rendran a Dieu per lur salvation, e mais colpables sy rendran ves Nostre Senhor. » Lo discipol parlla [F° 65] e dis: « A Dieu plassa, maistre, que nos syan d'aquella bona predestination! Amen. »

Ancaras mais demanda lo discipol de las armas sy foron creadas al commensament ho sy las crea Dieu cascun jorn. Respont lo maistre: « Sapias que Dieu creet tot cant es ensemps, per materia, e pueys ho devisit per partidas en temps convenhable. E per aysso deves saber que las armas foron

[1] Ms. *qui*.

creadas totas en commensament, en materia non vesibla, e son formadas per partidas e per especias devisadas cascun jorn, segon la volontat e l'aordenament de Dieu, e son mezas ins los corses per vertut de Dieu, per ung luoc que s'apella en latin effigien [1]. »

Lo discipol demanda : « Sabon ren las armas en lo ventre [2] dels enfans? » Respont lo maistre : « Certas trobe sy de saint Johan Baptista que, domentre qu'el era ancaras en lo ventre de sa mayre, que, cant Nostra Dona venc veser la mayre de saint Johan Baptista, sancta Helizabeth, encontenent l'arma de saint Johan sy moc en lo ventre de sa mayre e fes reverencia a son creator Jhesu Crist, lo cal era adoncs en lo ventre de la Verge Maria, benezeta sya ella e lo sieu fruc sya glorificat e lausat! E per [3] aysso apar que las armas an sciencia e sabon en los corces dels enfans, ja sya aysso que per la freoleza del corps non podon usar de lur sciencia ny de lur saber. » Lo discipol demanda : « Cal pena suffron los enfans que moron ses baptesme? » Respont lo maistre : « Tenebras tant solament. » [F° 66] Lo discipol demanda: « E los enfans que son mors [4] en adulteri, nos lur aquo? » Respont lo maistre : « Certas non ren, mais que syan bapteyas. Tot autant pauc como fa lo forment que es raubat per layrons e(s) seminat, que non sy dampna, en ayssin per samblant es dels enfans que son concepus en peccat, que non lur notz, mais que syan bapteyas. » Lo discipol demanda : « E los peccas dels payres nozon als enfans? » Respont lo maistre : « Escrich es que lo payre non portara las iniquitas dels fils ny los fils las iniquitas dels paires, sy non empero que l'un fos consentent en lo peccat de l'autre ho sy vedar ho podia e non ho fasia. »

Lo discipol demanda : « Es [V°] grant peccat pendre per molher sa parenta ho sa cousina? » Respont lo maistre : « Certas, segon natura, non y a pas peccat ; mais, segon l'establiment de sancta eglesia, grant peccat es. » Lo discipol parlla

[1] Texte latin: « et mittuntur in corporum effigiem. »

[2] Corr. *cors*, d'après le latin : « Sciunt animæ aliquid in corporibus infantium? »

[3] Ms. *par*.

[4] *Sic*. Corr. *natz*. Texte lat.: *nascuntur*.

e dis : « Prova my so que dises. » Respont lo maistre : « Tu deves saber que menyar del pom que Adam menget en paradis terrenal non y avia peccat, sy non fos lo devedament que Dieu lur avia fach. Mais car Adam mespreset lo mandament de[1] Dieu, en aquo fom lo peccat. Tot en ayssin es[2] que passa lo sacrament de matrimoni outra l'aordenament de sancta eglesia, adonc es grant peccat. » Lo discipol demanda de Jhesu Crist e dis : « Con lo sya escrich que nostre senhor Dieu Jhesu Crist sya mort per los malvais [F° 67], doncas es samblant que mort es per los bons e per los mals. » Respont lo maistre : « Sapias que Jhesu Crist es mort tant solament per los elegis, los cals non eran adonc bons, per la infizelitat en que eran ; e ja sya aysso que la escriptura diga que per totas gens es mort, aquo vol dire, e que sy entent, car de tos los langages n'y auria de elegis, e non tant solament d'aquest temps, mais volia dire d'aquels que eran ancaras a venir e d'aquels que eran adonc en enfern pausats. E per aysso dis Jhesu Crist : Ieu non su trames mais per las fedas que eran peridas de la maison de Israel, so es a dire d'aquels que devon veser Dieu, vol dire d'aquels que devon esser egals als angels. So seran [V°] los elegis, los cals vene resemer Jhesu Crist an sa mort. E per aysso dis el : Ieu done la myeua vida per las myeuas fedas. Per las syeuas fedas dis, non pas per aquellas de las cals dis en aultre luoc : Vos non es pas de las myeuas fedas. E dis mais : Aysso es lo myeu sang que per moltz sera espandut. Non dis pas per tos, mais tant solament per los elegis. En ren non toca ny parlla per los malvais peccadors, mais tant solament per los elegis. »

Lo discipol demanda e dis : « Con sy pot far aysso, car nos trobam que Nostre Senhor Dieu Jhesu Crist dis : Ieu non su pas vengut per los drechuries, mais peccadors, trayra a penitencia ? E con lo sya causa certa que Dieu sya e es tot misericors, e la sieua misericordia es sobre tota[s] [F° 68] sas obras, consy doncas saria merce de tos ? » Respont lo maistre : « Sapias ben que Dieu es misericors a tos aquellos que de bon cor sy repenton de lurs peccas, ny sy rendon per colpables ves Dieu e sy laisson de peccar. Mais los malvais peccadors,

[1] Ms. *lo*.— [2] Suppl. *d'aquel* ? ou corr. *sel* ?

aquellos que devon esser dampnas, non sy repenton de lurs peccas; ans sy tenon per bons e per drechuries; e per so Dieu non apella aquels. E per aysso dis David lo propheta : Ja tu, Senhor, non auras merce de tos aquellos que obran iniquitas. E con lo sya cert que Dieu sya drechurier, doncas, sy el sy flexia ny sy humiliava sobre los membres del diable [1], ... adoncs la syeua misericordia es sobre totas sas obras. Veritat es, car lo solelh fa rayar [V°] sobre los bons e sobre los mals e fa plaure e a tos dona noyriment. »

Lo discipol demanda : « Pot hom cognoisser per degun senhal los bons ny los mals? Respont lo maistre : « Certas hoc ; car tu trobaras que los bons sont de bona consciencia et son como quasi certans de lur salvation, per la grant esperansia que an en Nostre Senhor, e an be lur cara humil e alegra, e an gracia en lur visage, car molt an lurs huelhs gracioses, e en lurs portamens son attempras, e per la grant habondancia del bon corage que an, son doulces e amoroses en lurs paraulas e en lurs faits. » Ancaras parlla lo maistre e dis : « E los malvais tu trobaras plens de malvaise concupisencia ; e per [F° 69] la grant amaror que an en lur cor an lur cara escura como yrosa ; e non son ferms en lur fach ny en lur dich ; e en lur rire son destempras e coras alegras e coras tristz, aynssin como lo mes de mars que plau e solelha en un temps ; e son mordens e tenens ses caritat e ses amor ; e en lurs portamens son destempras, so es assaber que alcuna ves son tardies e autra ves son trop cochoses ; e per lo grant verin que portan en lur cor son amars de paraulas e lurs dichs veninoses ho desplasens. Los cals ellos meteyses sy menan a dampnation perdurable, car de lur volontat causison lo mal e per aysso seran drechurieramens dampnas ; e volrian vieura tostemps per so que poguessan [V°] peccar ses tota fin. »

Lo discipol demanda : « Per que laissa Dieu peccar los bons? » Respont lo maistre : « Per so que demostre en els sa grant misericordia. » Lo discipol demanda : « Podon sy salvar los predestinas sy non suffron trebalhs ? » Respont lo maistre :

[1] Il y a ici une lacune, non indiquée dans le ms. Texte latin : « ... si super membra diaboli flecteretur misericordia, esset injustus. Ergo justis est misericordia, impiis vero justitia. Porro : miserationes ejus super omnia opera ejus.... »

« La predestination de Dieu fom d'aytal maniera aordenada que per preguieras e an labor sya obtenguda; e per aysso dis saint Paul: Per moltas tribulations nos conven intrar en lo regne del cel[1]. E als enfans es donada aquesta predestination, per grant trabalh que suffertan an la mort. E segon que cascun y mais sufferta de trabalhs per Dieu, segon aquo recebra major meriti e major gloria; e per aysso dis Jhesu Crist: En la maison [F° 70] del myeu paire sou ganren de mansions. Vol dire: segon lo meriti de cascun sara la gloria major. Empero negun non poyra plus trabalhar mais aytant con Dieu aura premes, ny per trabalh que sufferta, negun non aura mais aytal luoc e aytal mansion con Dieu ly autreget e ordenet an sy meteys, en sa predestination, ennant que lo mont formes ny crees. E en ayssin per samblant los malvais, segon que piech faran, major pena suffriran en enfern, e plus bassa mansion e plus amara dolor. Empero negun ny mal ny ben plus non aura mais aytant con la providencia de Dieu aordenet, enant que lo mont establis. E per aysso sy trobe que Dieu dis: Enans que feseza[n] mal ny ben Jacob ni[2] Ezaü, Jacob amye et Ezau [V°] adirey. E per aysso ny del plus valent ny del plus corrent no sara la gloria de Dieu, mais segon la sieua volontat e segon la sieua misericordia e l'ordenament de Dieu. »

Lo discipol demanda: « Sy tos son morts per lo peccat de Adam, consy naysson tosjors lo s] homes vieux? » Respont lo maistre: « Tot en ayssin per samblant como sy alcun sy demostrava en alcuna fenestra, e que aqui estes per ung temps e pueys s'en intres, tot en ayssin per samblant las gens que naysson sy demostran ung paue de temps en lo mont, e pueys s'en retornon ves la mort, car tota aquesta vida temporal non es mais un moment, en respiech de l'autre siecle, lo cal es ses tota fin. » Lo discipol demanda: « Per que appellas [F° 71] lo cors que es ades nat non monde? » Respont lo maistre: « Car de semensa non monda es estat conceput. E per aysso dis Job: E qui pot far monda ny net lo cors nat de cors non monda, conceput de semensa non netta, Senhor Dieu, mais tu tant solament? »

Lo discipol demanda del baptesme per que sy fa e dis:

[1] Ms. *iel*. — [2] Ms. *ui*.

« Si en la mort de Jhesu Crist los peccas son relaxas, per que doncas cal home bapteyar? » Respont lo maistre : « Los peccas son perdonas per la mort de Jhesu Crist, si empero en la fe de Jhesu Crist es bapteyat, e non d'autramens. » Lo discipol demanda : « En quantas manieras perdonet Dieu los peccas? » Respont lo maistre : « En sept. Premieramens per baptesma; secondament per martiri; tersament [V°] per confession e per penitencia; quartament per lagremas; quintament per almornas, e per aysso sy troba escrich que dis Dieu : Donas almorna, car en ayssin como l'aygua estent lo fuoc, en ayssin la[1] almorna de bon drech facha estenh lo peccat; seyzenament per endulgencia, so es qui perdona sos tors, de amor de Dieu, a son proesme ; setenament per caritat, la cal cuebre e esfassa multitut de peccat. » Lo discipol demanda : « Digas my que val confession. » Respont lo maistre : « Aytal val confession como lo baptesme : car tot ayssin como en lo baptesme sy esfassa lo peccat original, tot en ayssin per samblant per vera confession son perdonas los peccas actuals, [F° 72] so es que son fachs per obra. »

Lo discipol demanda del juyament : « E que vol dire juyament? » Respont lo maistre : « Tu deves saber que dos juyamens son de Dieu ; la ung es en aquest mont, lo cal sy fa par confession ; e l'autre sera lo derrier juysy, lo cal es de examination e de venyansa, en lo cal Dieu meteys sera jugi e lo diable sera accusaire e l'ome sera accusat e colpable. E en aquest d'aquest mont lo cappellan es vicari de Jhesu Crist, e l'ome es juge e accusaire de sy meteys e colpable, e la penitencia que l'ome recep de sos peccas es sentencia per lo peccat; la cal sententia lo cappellan, como vicari de Dieu, gieta e dona al peccador penedent. E sapias que qui en ayssin es juyat [V°] ja en l'autre juysi non sera accusat. E per aysso sy dis que Dieu non juge doas ves en ung fach meteys, e saint Paul dis : Si nos meteys nos juyavam, certanamens vos dic que jamais juyas non sariam. » Lo discipol demanda : « Val ren penitencia ny almorna a home que es en peccat? » Respont lo maistre : « Tot en ayssin como tota medicina non aprofiecha a la naffra sanar ny curar, estant lo ferre del carrel en la

[1] Ms. *lo*.

naffra, sy lo ferre non es gitat defora premieramment, tot en ayssin per samblant ges tos los bens fachs non aprofichan a l'arma, cant y son los peccas, sy non que per confession syan relaxas. Tot home cant pecca sy fa serf del peccat; e per aysso d'autrui serf[1] non pot delieurar aquel que ren non y a. »

[F° 73] Lo discipol demanda: « Aprofiecha als malvais lo ben que fan? » Respont lo maistre: « Sapias que negun ben non sera fach per home que non recobre guiserdon en aquest syecle ho en l'autre. E d'aquesta vida present sy troba escrich que fom dich del malvais ric: Resauput as ton guisardon dels bens que as resauput en ta vida. De l'autre vida trobam que Dieu dis: Cent doubles en recebres en vida perdurable en possessires. Tot ayssin meteys per lo contrari, car tot lo mal que los homes faran ny diran seran punitz en aquest siecle ho en l'autre. E per aysso dis que danant la cara de Dieu non passara negun mal ses punission. E per aysso coven que l'ome el meteys sy puesca penedir de son falh[i]ment, e coven que Dieu lo [V°] punisca per venyansa del juyament. »

Lo discipol demanda: « Con lo fos causa certa que al commensament del mont tos los homes en ung Dieu cresessan tant solament, per que foron fachas las ydolas? » Respont lo maistre: « Tu deves saber que en lo temps de Abel[2] fom facha una torra acomensada per los Jayans, de la cal sy raconta que l'autessa d'aquella fom de XIIII stas de lansa[3]. En la cal torre lo premier rey que fom d'aquest mont fom mes e establit. E en apres regnet Guiemus[4] son filh, lo cal fes far una statua en samblansa de Bello son paire, e commandet destrechament a tos sos susmezes que aquella ydola adoressan. Et apres tos los autres preron eysemple en el, e a lurs cars amics, cant eran mors, fasian lur far en ayssin una statua a la samblansa d'aquellos. Apres vengron d'autres reys poderozes [F° 74] e alcuns autres senhors, que constrenhan lo pobol, cascun a sos sosmeses, que adoressan aquellas ydolas. E en ayssi ho feron las gens que s'appellavan Cresenses a lur rey Hom, e los Ate-

[1] Ms. *sens*. Latin : « et nemo potest alienum servum facere liberum. »
[2] *Sic*. Texte latin: « Apud Babel turris gigantum exorta.. »
[3] Latin: « sexaginta quatuor stadiorum. »
[4] = Ninus.

nenses al rey Citopri, e los Latins a Jona, e los Romans a Remulo[1]. E per aysso sy dis que la premiera tremor fes adorar mots dieux e loz demoniz, per Dieu, car los demonis intravan en aquellas ydolas, e per la resposta que fasian al pobol los decebian.»

Lo discipol demanda en cal luoc fom Abel[2]. Respont lo maistre: «Aqui on es ancaras, en Babilonia la grant. E aqui a una grant clausura, la cal es fach' ambe mortier de teulle e ambe batum batumada, per so que de fuoc fos gardada, la cal fes far la regina que s'appellava Semisremis; de la cal clausura sy raconta que d'ample [V°] e de lonc dura LX milhas, e l'amplessa e l'espes del mur L codatz, e l'autessa monta CL codatz d'aut. E en aquesta cieutat commenseron las ydolas; e en aquella deu naisser Antecrist, car trobe sy escrich que dis: De Babilonia yssira una colobre qui tot lo mont devorara.»

Lo discipol demanda si anar velhar[3] los saintz ni los luocz sagras a pe, sy es grant profiech. Respont lo maistre: «Certas trop valria mais ad aquels que volon far tals viages e aytals peregrinations que so que deurien despendre en lo camin donesson als paures per amor de Dieu. Empero sy tant es que grant amor de Dieu los y porte ho devotion d'alcuns autres saints, e an la pecunia ajustada lealment de lurs bens propris et de lur propri labor la van, certas adoncas son lausadors aquellos [F° 75] que lo fan e lur aprofiecha; car nos trobam que Helena e Enodoxia[4], las cals feron aquo, en son lausadas. Mas sy tant es que per lur deliech ho per veser diverses[5] bastimens ellos lo van ho per bels luocs regardar, adoncas certanemens non an autre meriti mais aquo, que an vist e ausit (e) aquo qu'els desiravan. E sy tant es que ambe pecunia ajustada an fraut e an rapina ho ambe autre malvais gasanh la van, sapias que adoncas seran en ayssin resauputs per Dieu e per los saintz tot en ayssin per samblant con lo seria resauput alcun que agues mort a alcun home son enfant, e que

[1] Latin: « ut Cretenses suo rege Jovi, et Athenienses Cecropi, Latini Jano, Romani Romulo. »

[2] Corr. *Babel.* Cf. la note 2 de la p. 326.— [3] Corr. *vesitar*? Lat. *invisere*. — [4] *Sic*, pour *Eudoxia*. — [5] Ms. *diversas*.

apres vengues danant lo paire d'aquel enfant an las mans totas sanguinosas. E en aytant de despiech ho pren Dieu e los saints. »

Lo discipol demanda si Dieu a [V°] empausat terme a l'ome cant deya vieura ne sy pot hom sa vida ho son terme abreuyar. Respont lo maistre : « Sapias que a cascun a Dieu empausat terme de vieure, lo cal per neguna causa non pot plus otrapassar. Empero en moltas manieras sy pot la vida ho lo terme breuyar, en ayssin como en batalha, ho en armas, ho per glasi, ho per bestias esser destruch ho devorat, ho per fuoc, ho per aygua, ho per autres manieras samblans ad aquestas. » Lo discipol demanda si los homes an angels especials que los gardon. Respont lo maistre : « Sapias que a cascuna persona e a cascuna vila ho ciutat a Dieu colocat e donat son angel per garda, los cals segon los luocs e segon lurs manieras lur aministran e ordenan ; e [F° 76] cascuna arma, tant [1] cant sera en lo cors de la persona, es per ung angel totas vegadas governada e acompanhada, lo cal angel benigne tot jorn exita aquella arma a ben far ; e totas sas obras raconta aquel angel a Dieu nostre senhor en lo cel e als autres angels. »

Lo discipol demanda : « Con lo sia cert que Dieu sapia tot cant es e los angels regardan e sabon tot, e que doncas lur podon recontar que tot non sapian [2] ? » Respont lo maistre : « Recontar per los angels a Dieu nostras obras e nostres [3] fachs, non es autra causa, mais del ben, cant lo fasem, fasem alegrar los angelz an Dieu ; e per aysso dis Jhesu Crist que mais de gauch es en lo cel a Dieu e a sos angels sobre ung peccador penedent que non es de noranta nau [V°] justs que non an mestier de penitencia ; e per lo contrari aytant ben, cant fasem mal, adoncas los fasem contristar e endignar. » Lo discipol demanda si aquellos angels son continuadamens en terra an l'ome que gardan. Respont lo maistre : « Sapias que aytantost con lur fan mestier lur venon en ajuda, e majorment cant ambe preguieras en son requist per persona e appellatz,

[1] Ms. *tot*.

[2] Texte latin : « Cum Deus omnia sciat, et sancti angeli in eo cuncta cernant, quid potest eis referri quod nesciant ? »

[3] Ms. *nostras*.

car non es grant la ponha del venir, car en ung moment venon del cel en terra, e en ung moment el cel s'en podon retornar. E per aysso sapias que per cant que nos avengua, ja per so lur gloria non sy amerma, car on que vagan, totas vegadas vezon la cara de Dieu lo payre tot poderos. » Lo discipol demanda : « En cal forma appareysson los angels [F° 77] als homes? » Respont lo maistre : « Ellos appareysson invisible[1] que prenon de l'ayzer, per so que l'ome es corporal e que puesca veser ho ausir segon que esdeven. »

Lo discipol demanda del[s] demonis sy son tosjors en gach[2] contra nos, segon que on dis. Respont lo maistre : « Sapias que a cascun peccador es establit son demoni ; los cals demonis n'ant molt d'autres ses tot nombre dessos ellos, los cals tot jorn e tota nuech non finan ny cessan de nos combatre e temptar, per menar nos a peccat en moltas e en diversas manieras, per so qu'els nos puescan devorar. Empero regardan premierament la condiction e la maniera de la persona ; e adoncas en aquel peccat, en lo cal trobe l'ome mais appar[e]-lhat ny plus [V°] volontos segon sa natura, en aquel lo tempta plus fort. Mais sy tant es que per alcum home drechurier lo demoni sya vencut, adoncas de mantenent per l'angel benigne, qui es donat ad aquel home drechurier per gardar, aquel demoni es mes en carser enfernal, per suffrir trebalhs infinitz. E jamais aquel home ny autre non temptara, ja sya aysso que per lo prince enfernal en sya trames d'autres demonis, per temptar aquel drechurier, en luoc del demoni vencut. Tot en ayssin vol Dieu que, cant ung saint home pot vencer lo diable, que tantost sya gittat d'entre nos autres e mes en carser infernal, per tostemps suffrir pena e dolor, aquel demoni que sera estat vencut. »

Lo discipol demanda mais sy los demonis podon occire [3] ny temptar [F° 78] ny vencer tos aquels que volon. Respont lo maistre : « Certas non pas, mais aitant con Dieu e sos angels

[1] Corr *en forma visible?* Quelques lignes ont dû être sautées. Latin : « in forma hominis ; homo etenim, cum sit corporeus, non potest videre spiritus ; propter quod assumunt de aere corpus, quod homo videre et audire possit. Ipsum autem corpus visibile magis est quam palpabile. »

[2] On avait d'abord écrit *gauch,* dont l'*u* a été barré. Lat. : *insidiantes.*

[3] Lat. *obsidere,* que le traducteur a dû lire *occidere.*

lur donon de poder; car nos trobam que l'evangelista raconta que cant Dieu Jhesu Crist ac gitat ganren de demonis dels corses de las gens, adoncas los demonis viron aqui ganren de porcs e mais non y auseron intrar, entro que agron licencia de Nostre Senhor. E per aysso apar que mens ho aytant pauc podon nozer a home ny temptar, sy non aytant con Dieu ho sos angels lur dona de licencia e de poder. Alcunas vegadas sy troba que offendan alcuns saints homes e en lurs corses los naffran e lur(s) donan diverses trebalhs. Empero tu deves saber que totas vegadas, segon las volontas de Nostre Senhor, que, cant on es bapteyat [V°] ho on[1] a receput honhament d'oli ho de cresma, encontinent es on fach temple de Dieu, e habita en l'ome lo Saint Esperit. E per aysso sy dis : Lo temple de Dieu es saint, lo cal es en vos autres, e per so coven que en l'ome habite [2] lo Saint Esperit e lo maligne esperit cassar fora. E per amor d'aysso molt sy deu on gardar de peccar, car adoncas, cant on pecca, Dieu lo Saint Esperit non habita en nos. Mais cant nos penedem de bon cor e confessam nostres peccas, adoncas gitam de nos lo maligne esperit e Dieu lo Saint Esperit retorne e habita en nos. » Lo discipol demanda si la untion val als malautes. Respont lo maistre : « Sapias que los peccas confessas e non retornas e los peccas venials son per aquella unction perdonas; e per aysso sy [F° 79] troba en escrich que dis : E sy son en peccas, tos ly son perdonas. Empero sy non es penedent ny confes de sos peccas, adoncas non ly aprofiecha, ans ly nos malamens. »

Lo discipol demanda : « Que me dizes d'aquels que sy tardan de confessar de lurs peccas e prendre penitencia entro a la fin? Aprofiecha lur aquella penitencia? » Respont lo maistre : « Certas molt sy meton en grant perilh aquels que fan aquo ; car paor es que, domentre que estan en aquella fola segurtansa, que non syan balhas als demonis, que sobtamens los porton en enfern a perdurables turmens. E aquels que fan aquo non layssan pas los peccas, mais los peccas lo[s] desemparan, que non los volon plus tenir en servitut. Empero cresem que, sy fort sy penedon e an [V°] gran dolor(s) de lurs peccas, que Dieu lur perdonara la colpa ; car nos trobam [3] que Dieu dis : En

[1] Ms. *an*. — [2] Ms. *habita*. — [3] Ms. *trobem*.

calque hora que lo peccador sy penedra sera salvat. Empero major pena mil ves tant mais ses nulla comparation suffrira que non ly calgra aver suffertat de sa, car ges per aysso non lo remet del tot. Empero sy fort sy penedet, cresem que la colpa ly perdona Dieu per sa grant misericordia, ayssin con fes al bon layron de la cros, que ly perdonet al ponch de la mort. » Lo discipol demanda: « Per que s'appella mort? » Respont lo maistre: « Mort s'appella per la grant amaror que dona al cors e a l'arma, ho per lo mors del pom que fes Adam en paradis terrenal, per lo cal mors venc aquesta mort. Empero tres mors son en natura: la una es dels enfans petis; l'autre es dels homes jovencels [F° 80] e vigorozes, e apella sy aquella plus aspre; l'autra es natural, aquella dels homes vielhs, que lur deffalh natura. E aquesta non es tant aspera ny tant salvaya con aquella dels jovencels. »

Lo discipol demanda dels malvais que sy devon dampnar, sy son perdonas en lo saint baptesme de lurs peccas, ayssin como los autres. Respont lo maistre: « Certas hoc; mais aqui meteys retornan en peccat e adoncas aquellos peccas, que eran perdonas, reviscolan sobre ellos an los autres e seran condempnas per tos e de tos. » Lo discipol demanda dels bons homes mors, sy lur noys cant on lo[s] occis ny moron sobtamens. Respont lo maistre: « Certas non pas, car aquels sy tenon tos jors ayssin como per mors cant al mont; e per aysso [V°] non podon morir cant a Dieu. Per que sapias que, sy aquellos moron per glasi, ho per veyre [1] ho en fanc [2] ho en aigua, ho per bestias son devoras, ho per qualque accident lur venga la mort, non los dampna; mais sapias ben que en tos temps es bella e plasent a Dieu la mort d'aquellos; e per aysso sy dis: A qualque mort que lo drechurier mora, ja sa drechura non ly sera ostada. Mais sapias ben que lur aprofiecha molt, car per la grant asperitat de la mort et del trebalh que suffertan en lur fragil natura humanal, sy tant es que ayan aleun peccat en ellos, Dieu lo lur perdona. » Lo discipol demanda si aprofiecha als mals homes, cant an lonc reconoysament ny jasson longament en lur liech malautes, ennans que moron. Dis

[1] Corr. *cayre* (cadere)?

[2] Corr. *fuoc*? Lat.: « ... aut flammis vel undis immergantur. »

[F°81] lo maistre : « Ieu ti respondi que totas ves moron soubtamens e a mala mort, car mors sont cant a Dieu e non moron en Dieu, car neguna ves non pensan morir ny an de lurs peccas paor ny dolor. E per aysso dis lo propheta David : La mort del peccador sobremal es. »

Lo discipol demanda si noys als bons cant non son messes en luoc sagrat. Respont lo maistre : « Certas non pas, car tot lo mont es temple de Dieu, lo cal per Jhesu Crist fom demostrat ; e per aysso non lur noys sy en fangas, ho en champ, ho en aygas, ho per bestias sian traucas, ho devoras, ho pendus, ho cremas, ho negas, ho a calque mort que sya, non lur noys cant a Dieu ; car en la fauda e en la presencia de sancta eglesia son, en calque luoc que m›ran en tot lo mont. » Lo discipol demanda : « Aprofiecha lur sy son messes en luoc sagrat ? » [V°] Respont lo maistre : « Certas hoc, car tu deves saber que los luocs son sagras per la sepulcra dels drechuries e dels saints ; e per so lur aprofiecha que, sy tant es que per alcun peccat lur arma sia en pena de purgatori, Dieu lur amerma la pena per las orations del pobol que segon los cors a la sepultura. E majorment lur aprofichan las messas que son dichas e las ufertas que son fachas per ellos. »

Lo discipol demanda si aprofiecha als mals, cant son messes en luoc sagrat. Respont lo maistre : « Sapias per cert que lur noys grandament, car per la sola folla presumption que an, car d'aquo que non son dignes se rendon como dignes[1], e per aysso fan mais escomaure la yra de Dieu sobre ellos ; en ayssin que de ganren trobam manifestamens que Dieu los a fach tirar deforas, tirassant als demonis, e ostar luenh de luoc [F° 82] sagrat e messes en fomeras ho en autra luoc vergonhable, per lur grant desonhor. Del cal luoc vergonhable e de tot mal garde[2] tu e nos lo benigne Jhesus e nos coloque en lo cel sobre las estellas en paradis ! Amen. »

EXPLICIT LO SECOND LIBRE

[1] Lat. : « si eis per sepulturam junguntur, a quibus per meritum longe disjunguntur. »

[2] Ms. *garda*.

AYSSY COMMENSA LO TERS LIBRE DE LUCIDARI

Lo discipol demanda dels homes mors en aquest mont e dis en ayssin : « Pueys que dels vieux m'as declarat mon corage, pregue ti, a la honor de Dieu e an licencia de sancta eglesia, que ty plassa an la tieua granda sciencia de levar una grant escursitat que ay ancaras en mon corage, e des mors, sy ti plas, my digas consy [V°] lur esdeven, cant l'arma sy part del cors. » Respont lo maistre : « Volontiers t'o diray. Tu deves saber que tot en ayssy per samblant como l'espos va recebre sa espousa an ganren cavaliers, e an gran gauch e alegrier, cantant e alegrant, la mena a son hostal, tot en ayssin per samblant, cant al:un drechurier mor, adonc l'angel benigne, que ly era donat per gardar, lo ven an grant companha d'angels cantant e alegrant, lausant Nostre Senhor an grans cants de molt grant dolsor e an grant claritat esperital e an grant suavitat de bonas odors, e ven recebre la esposa de Jhesu Crist, so es l'arma d'aquel, e delieurar la de la carser del cors, so es de la captivitat d'aquest mont, e amba aquella gloriosa companha esperital, e an doulces cants e an la grant clardat esperital, amenan [F° 83] aquella arma en lo palais celestial de paradis, so es en paradis esperital. » Lo discipol demanda : « E aqui[1] paradis luoc corporal ho ont es? » Respont lo maistre : « Non es pas luoc corporal, car los esperitz non habitan en luocs corporals ; mais aquo es una mansion dels beneuratz, la cal la savisa perdurable de Dieu al commensament adordenet en lo cel entellectual, en lo cal Dieu en sa complida divinitat sy demostra ad ellos e sy alegra ambe ellos, e cara a cara veson Nostre Senhor aquellos beneuratz e perdurablament lausan Nostre Senhor. » Lo discipol demanda : « E venon aqui totas las armas dels drechuriers ? » Respont lo maistre : « Las armas dels perfiechs, tantost con yeysson dels corses, son aqui amenadas amba aytal honor con [V°] dessus es dich. »

Lo discipol demanda : « E cals appellas perfiechs? » Res-

[1] Corr *Es aquel* ? Lat. : « Est hic paradisus locus corporeus, vel ubi ? »

pont lo maistre : « Aquellos als cals non abasta de complir los mandamens de Dieu, mais fan ben de lur bona volontat mais que commandat non es : en ayssin con son los martirs e los confessors e las verges, car suffrir martiri, ny restar en virginitat, ny renonciar al mont, aysso non es pas en los mandamens, mais son divinals consels, e per aysso aquellos que fan aysso ayssin con per drech heritage posedon lo regne d'el; e per aysso dis David : Cant Dieu donnara a sos amics lo trespasament d'aquest mont, ve vos que adonc recebran l'eritage de Nostre Senhor. » Lo discipol demanda : « Cals appellas drechuries? » Respont lo maistre : « Aquellos que complisson los [F° 84] mandamens de Dieu ses deguna querella. E per amor d'aysso, cant l'arma sy part del cors d'aquellos, encontinent es amenada an grant honor en paradis terrenal, ho en autre luoc de gauch esperital, en los cals corporals crezon que los esperitz dels bons abitan[1]. Son aytant ben d'alcuns ordres de drechuries, los cals complidament ancaras non son perfiechamens drechuries. Empero en lo libre de Nostre Senhor seran escrichs, ayssin con son alcuns molheras que lealment an estat en lo mont an lur matrimoni, dels cals cresem fermamens que apres lur fin las armas d'aquellos seran amenadas per lurs meritis, so es assaber per los angels, en calque luoc molt delichable. E n'aura y ganren d'aquellos que [V°] per preguieras d'alcuns saintz, als cals en lur vida auran portada honor, ho per almornas, ho per orations que fan los homes vieux amics d'ellos de sa per aquellos saintz, que, enans que venga lo jorn del juyament, Dieu lur donnara mais de gloria, e en apres lo jorn del juyament seran collocas an los angels en lo celestial paradis, ont lauseran perdurablement nostre senhor Dieu. Deves mais saber que ganren son dels elegis, als cals deffalh molt que non sont perfiechs, car an longament perseverat en alcun peccat e non an fach lur penitencia en lur vida. E aquellos seran bailhas per los angels benignes àls demonis, que los tormenton e los purgon en lo fuoc de purgatori. Empero non lur podon plus nozer, mais segon que auran deservit ho segon que los angels lur [F° 85] en donnaran licencia e (de) poder. »

[1] Lacune et contre-sens? Latin : « vel potius in aliquod spirituale gaudium....., cum spiritus in locis corporalibus non habitare credantur. »

Lo discipol demanda: « Que es la causa que aprofiecha a las armas de purgatori, per que sian d'aquellas penas delieuradas? » Respont lo maistre: « Sapias certanament que la causa que mais lur aprofiecha son messas, almornas, orations e autres samblans beneficis, qui los fa per ellos en aquest mont. Tot aysso lur aprofiecha, sy ellos feron aytals per los autres mors danant ellos, cant eran en aquest mont. Empero alcuns d'aquellos non ystaran mais sept jors, e d'autres n'y aura que seran delieuratz al trenten jorn e d'autres al cap de l'an e d'autres qui ystaran aqui per lonc temps. Empero apres lo jorn del juyament tos aquestos elegis son en gloria e seran egals als angels e perdurablement lauseran Dieu. » Lo discipol [V°] demanda: « Que es purgatori? » Respont lo maistre: « Tu deves saber que ad alcuns es purgatori en aquest mont, per la grant penitencia que ellos meteyses donan a lur carn, ayssin con son per dejunis ho per vigilias ho per autres afflictions que suffron en lurs corscs. E a d'autres es purgatori la grant suffracha que suffron en lur pauretat dels bens d'aquest mont, los cals ellos suffron pascianmens lausant Nostre Senhor. E a d'autres es purgatori en aquest mont cant perdon los bens temporals ho dolors ho malautias ho autres passions que suffron en lur corses. Als autres grant asperitat de mort. E totas aquestas causas e lurs samblans son una maniera de fuoc de purgatori, car apres aquesta vida lur [F° 86] sera pres per purgatori, on suffriran mens de fuoc e mens de trebalh en l'autre siecle e mens de frech, ho d'autres penas diversas que son en purgatori, de las cals la mendre que la sia es major e plus granda que la major pena que on puesca dire ny far ny pensar en aquest mont. Empero domentre que estan en aquella greu dolor, Nostre Senhor lur tramet alcunas vegadas de sos angels ho d'alcuns autres saintz, als cals ellos an portada honor e reverencia en aquest mont, los cals saintz lur apportan aur[1] ho alcunas bonas odors de paradis, que lur donna gauch e refrigeri e consolation. E en ayssin seran alcunas ves visitas, entro que d'aquel trebalh sian delieuras e amenas en aquesta gloriosa sala de paradis, en la cal non intrara negun[a] [V°] taca, ny peccat ny deguna causa non deguda non recep. »

[1] Corr. *aura* Lat. : *auram*.

Lo discipol demanda : « En cal forma son aqui los homes elegis? » Respont lo maistre : « En aytal con eran en aquel mont. » Lo discipol dis : « Prom m'as dich d'aquestos bons e parlat. Mais digas my dels mals consy lur esdeven can moron. » Respont lo maistre e parlla dels dampnatz e dis : « Cant los mals homes venon a la mort, adoncas los demonis ambe fer[s] e espaventable[s] hudolamens e molt feroges venon aqui, e per forsa e an grant dolor gietan cruselament aquellas armas dels corses d'aquellos homes ho d'aquellas malas fiemas, e portan las vilmens e cruselamens en enfern per suffrir perdurables turmens. » Lo discipol demanda : « Que es enfern ny on es? car molt ho desiri [F° 87] de saber. Vos pregui, maistre, que m'o digas. » Respont lo maistre : « Tu deves saber que lo son dos enferns, la ung soberan e l'autre soteran. Lo soberan es en la rediera partida d'aquest mont, lo cal es plen de penas e de dolors, car aqui a sobre grant frech e fam e scet e d'autras moltas diversas dolors e langors dels corsers, en ayssin con son batemens de corages, so es assaber temor e vergonha; e d'aquest dis David lo propheta : E aduses e retornas, Senher, de la carcer, so es d'enfer, la myeua arma, so es la myeua vida. Lo soteran enfern es ung luoc esperital dins lo miech del cor de la terra, en lo cal es tant grant fuoc que non pot esser estimat, tant es mal e crusel, e tant fort illuminat que negun temps non estenhira; e d'aquest dis David : [V°] Tu, Senher, as garda la la myeua arma del enfern soteran, lo cal es sota terra, ayssin como dessus es dich, per so que, en ayssin per samblant con los corses son sebelis sos terra, en ayssin vol Dieu que las armas dels dampnas sian sebeli[da]s sos terra en enfern soteran; e per aysso fom dich del malvais ric con fom sebelit en enfern, en lo cal enfern sy raconta que a IX penas especialmens esperitals. »

Lo discipol demanda : « Cals son aquellas nau penas principals d'enfern que dises? » Respont lo maistre : « Sapias que la premiera pena es lo mal fuoc non estimable, lo cal es tant fort allumenat e tant fort ardent e abrazat que, sy tota la mar e totas las aygas que son y venian dessus, per totas non estanharia, del cal fuoc es tant grant [F° 88] l'ardor que y es, que a tanta de differencia d'aquel ambe aquest nostre material que veses, como del nostre fuoc material ambe aquel que

es pench en la paret contrafach. La seconda pena es non estimable frech, de cal sy raconta que, sy totas las montaignes que son eran fuoc ardent e que venguissan aqui ferir, totas retornarian glas per la sobre grant frejor que aqui es. E per aquestas doas penas sobredichas ven lo plor e la cridor e lo martelament de las dens, car lo fum del fuoc fa venir lo plor dels huels ses tot cessament, e la grant frejor fa venir lo martelament e tremolament de las dens. La tercia pena son vermes non mortals, so es assaber serpens e dragons, los cals son espaventables a veser [V°] e sy noirisson e vivon en la flame del fuoc, ayssin como lo peys fa en l'ayga. La quarta pena es pudor non estimable. La cynquena pena es lo glazi dels cotels dels demonis que fieron e trencon los corses dels peccadors en ayssin como an lo martel sus lo ferre ardent. La syezena pena son las tenebras espessas ; e per aysso dis Job: Terra de tenebras, de miseria e de dolor, en la cal es como umbra de mort. Ne negun ben ne negun orde non y habita mais perdurable ordura e dolor. La setena pena es la confusion e la vergonha dels peccadors, car tos los peccas que aran fach son adoncas manifestas a tos e non sy podon escondre ny amagar. La uchena pena es la espaventable vision dels demonis e dels dragons, que gietan fuoc e [F° 89] flama ardent per la gola. La novena pena son las cadenas e los lyames del ferre ardent, an las cals son lias per cascun de lurs nembres tos aquels peccadors qui aqui son ny saran. E suffriran aquestas penas perdurablement, ses tot yssyment e ses tot cessament, e jamais non trobaran qui aya pietat ny compassion d'ellos, e desiraran morir e per ren non poiran morir.»

Lo discipol demanda :« Per que suffriran los dampnas aquestas nau penas especialmens ? » Respont lo maistre : « Per so car an mespresada la companha dels nau ordres d'angels, e per aysso per bon drech devon suffrir aquestas nau penas e manieras de turmens sobredichs. E per so car en aquest mont an agut lo fuoc de cobezetat en ellos, per amor d'aquo [V°] justamens los convendra ardre perpetualmens en aquel fuoc doloros, e en ayssin saran plens de fuoc dedins e deforas ; e cant saran en la pena del frech, aura tanta dolor e de frejor que dedins e defora lur parra ayssin con lo glas en l'uvern an la gellada e an la granda frejor. E cant yssaran del grant fuoc,

intraran en aquella mala frejor ; e cant partiran d'aquella frejor, retornaran en aquella calor e ardor ; e de l'un en l'autre, per creysser la lur dolor ses tot cessament. E car an portada e aguda enveya e mala volontat l'un a l'autre, per amor d'aysso seran rozigas e mordus per aquellos vermes non mortals, en ayssin con ellos an rozigat e menyat los autres en lo mont. E car en aquest mont an volguda e amada pudors de putarias e de glotonia e non an volguda far en aquest mont penitencia, per amor d'aysso [F° 90] suffriran justament aquellas horriblas pudors. E car an blafemat e escarnit los autres e non an volguda suffrir disciplina, per amor d'aysso auran degudament aqui perdurable confusion e seran feritz e batus e escarnis per los demonis ; e per aysso dis l'escriptura : Appar[e]lhas son los juyamens dels blafemadors ; aysso seran mals martels que ferran sobre los corses dels escarnidors e dels mals disens. E car an amadas[1] tenebras de peccas en aquest mont e an layssada la lusor e la via de Jhesu Crist, per amor d'aysso justamens suffriran escurzetat e tenebras espessas ses tota clartat. E per aysso dis lo propheta David : Jamais negun temps non veyray lumiera ny clartat. E car lurs peccas non volgron confessar e avian vergonha de los confessar e non pas de far los horribles peccas, aqui seran [V°] manifestas, e per aquo suffriran aqui perdurabla vergonha e confusion e dolor non estimable e greu plor. E car lo ben non volian veser ny ausir ny apendre, per[2] amor d'aquo lur convendra perdurablemens veser e ausir aquellas horriblas clamors e los feroges demonis an espaventables regardemens. E car en tos lurs nembres son estas habandonas a peccar, per aysso seran estacas per tos lurs nembres an cadenas de ferre cruzelament ardent. »

Lo discipol demanda : « Consin estaran los peccadors en aquellas penas ? » Respont lo maistre : « Sapias que el la estaran, cora lo cap soteran e los pes dessus, coras en travers e de lonc l'un sobre l'autre, en maniera de tisons en fuoc, e cremaran dedins e de foras ses negun finament. » Lo discipol parlla de sy meteys e dis : « E ieu, las [F° 91] mesquin ! que faray ny que diray ? Ellas ! E qui poira portar ny suffrar[3] aquella pena perdurabla ? Car non es home que jamais auzis tant doloros

[1] Ms. *amadaz*. — [2] Ms. *pour*. — [3] Corr. *suffrir* ou *suffertar*.

turmens. Car solamens de l'auzir nommar, ieu n'ay tanta paor e fereza que per pauc non mori del tot. » Respont lo maistre confortant lo e dis ly : « Non ti ploras ny ti donas dolor, mais asseguras ti an Nostre Senhor e fay bonas obras e garda ti de far [1] ; car lo demoni tant solamens e sos nembres suffriran aquestas penas e aquestas dolors devant dichas. »

Lo discipol demanda : « Que son aquels que son appellas nembres del diable? » Respont lo maistre : « Los nembres del diable son los homes cobejos, orguillos, los non fizels, los glos, los luxirioses, los [V°] envcyoses, los accidioses, los mu[r]-tries, los cruzels, los layrons, los raubadors, los avars e aquel-los que fan adulteris e fornications e tos los samblans, de cal que sya d'aquestos. Si tant es que al ponch de la mort negun home sya trobat ses confession veritadiera e ses grant repen-tament, tos aquels suffriran per cert aquestas penas perdura-blas ses tota fin. » Lo discipol, en pregant Dieu, dis : « Plassa a Dieu que nos deffende per sa merce d'aquella dolor e d'aquel marriment! Amen. » Ancaras mais demanda lo discipol dels peccadors e dis per aquesta maniera : « E las mesquin ! e los drechuries veyran aquels peccadors estar en aquella dolor? » Respont lo maistre : « Certas hoc, per so que ayan mais de gauch, car d'aquellas penas son quitis. E los malvaises veyran los [F° 92] bons en gloria davant que sya lo juyament, per so que ayan mais de dolor, car aquel gauch perdurable auran perdut. Empero, apres lo juyament, los bons veyran totas ves los mals en aquellas penas ; mais los mals d'aqui avant non veyran los bons. »

Lo discipol demanda si los bons non auran dolor, cant vey-ràn aquellos en aytals penas e passions. Respont lo maistre : « Certas non pas. Ja sya aysso que lo payre veya lo filh e lo filh lo payre, e la maire sa filha e la filha sa maire, e lo marit veya sa molher e la molher son marit, en aquo non aura ne-guna dolor ni compassion. Mais sy delicharan ben en aquo veser, tot en ayssin per samblant con nos fasem, cant vesem lo peysson jougar en l'aiga ; e per aysso dis lo propheta David : Lo drechurier sy [V°] (sy) alegrara en la venyansa dels pecca-dors. » Lo discipol demanda : « E non pregan Dieu los bons per aquels ? » Respont lo maistre : « Certas non pas : car contra

[1] Suppl. *mal?*

Dieu farian sy pregavan per los dampnas. Per so los bons seran de tal maniera tant fort ajustas an Nostre Senhor, en ayssin que tos los juyamens lur saran agradables e plasens. » Lo discipol demanda : « En cal enfern eran los bons que eran mors danant que Jhesu Crist vengues? » Respont lo maistre : « En lo sobeyran enfern en un luoc que s'ajustava an lo soteyran enfern ; e ja sya aysso que non suffrisan turmens, samblant lur era que fossan en enfern, car eran ancaras departis del regne de paradis. E per aysso sy troba que lo malvais ric pregava lo lazer que solament una sola gouta d'aigua ly gettes dessus, que [F° 93] ardava e cremava de calor e de set e de dolor. E aquellos que eran en enfern soteyran vezian lo refrigeri en que estavan los bons en paradis, e per aysso sy trobe del malvais ric aquo dessus. » Lo discipol demanda : « E cal pena avian los drechuries adoncas? » Respont lo maistre : « Tenebras tant solament ; e per aysso dis Ysayas lo propheta : Ad aquels que eran en region d'ombre de mort lus e claritat lur es venguda. Aysso fom cant nasquet Jhesu Crist. E per aysso Jhesu Crist nayssent venc al infern soberan, e morent venc al enfern soteran, per so que sos amics deliures del poder del diable. »

Lo discipol demanda : « Congnosson sy aqui las armas entre ellas? » Respont lo maistre : « Certas hoc, e sabon la una de l'autre los noms, [V°] e sabon los meritis per que son aqui. » Lo discipol demanda : « E las armas pregan per lurs amics que son dessa? » Respont lo maistre : « Certas hoc, car los bons pregan Dieu per aquellos que an amat dessa [en] Dieu [1] ses peccat, e per aquellos que lo[s] reclaman, que Dieu los garde de tot mal e que los delieure [2] de las temptations d'aquest mont ; e, sy son en error, que si corregiscan e que tos vengan en lur bona companha. » Lo discipol demanda : « Consin pregan Dieu per ellos? » Respont lo maistre : « Lur desirier lur pren Dieu per orations, e tot so que desiran acaban an Nostre Senhor ses tota dilation, e en autra maniera oran e pregan, so es cant sy demostran a Dieu e demostran los trebalhs que per el an suffertat en aquest mont. Empero ren non pregan ny oran ny [F° 94] desiran [3], mais segon la volontat e lo ordenament de

[1] Lat. : *in Domino*. — [2] Ms. *garda.. delieura*. — [3] Ms. *pregam.. oram.. desiram*.

Dieu, car sy autrement ho fasian serian contraris a Dieu nostre senhor. » Lo discipol demanda : « E an ancaras plenier gauch? » Respont lo maistre : « Certas non. Car, tot en ayssin per samblant con tu vezes que, cant alcun a envidat a ung ondrat convit, que de lur reception son alegres, mais per los autres que esperan que devon venir estan en pensament, e cant tos son ensemps adoncas son mais gausens, tot en ayssin per samblant las armas dels drechuries son de lur gloria alegres, mais de nostre absencia an pensament e cura, mais cant auran resauput lurs corses e tos aquels que sy devon salvar seran ensemps, adonc auran gauch complidament. »

Lo discipol demanda : « Que vol dire aquella paraulla que dis : [V°] En la maison del myeu paire a moltas mansions? » Respont lo maistre : « La maison del myeu paire vol dire la vision de Dieu lo paire tot poderos, en la cal tos los drechuries en ayssin como maison sobre agradabla en la cal s'alegran[1]. La mansion vol dire que segon lo meriti cascun aura sa gloria. Mais alcun aura major que l'autre. Car segon que aura deservit, major sera lo guiserdon. » Lo discipol demanda : « Sabon las armas so que nos sabem dessa ny so que nos fasem? » Respont lo maistre : « Las armas dels drechuries ho sabon tot. Mais aquellas que son en enfern sabon aytant pauc que nos fasem como nos sabem so que ellas fan, ny de ren que sy fassa dessa aytant con nos fasem que sy fa della. Empero far sy pot que alcun d'aquellos que moron, cant [F° 95] venon, lur ho digan : car ben trobam que alcuns dels prophetas van per volontat de Dieu saber alcunas causas que nos autres non sabiam. » Lo discipol demanda : « Podon appareysser cant sy volon? » Respont lo maistre : « Las armas dels saints appareysson a qui sy volon e cant sy volon, ho en dorment ho en velhant. Empero aquellas que son en penas de purgatori non appareysson, sy non an volontat dels angels que alcuna ves lur en donon licencia, per so que digan[2] a lurs amics que pregan Dieu per ellas e fassan almornas ho esmenda, per las delieurar de penas ho per denunciar gauch alcunas ves a lurs amics, cant seran delieuradas de penas. Mais aquellas que son en enfern negun temps non

[1] Lacune? Latin : « ... in qua justi ut in Domino gloriantur. »
[2] Ms. *digam.*

appareysson e, sy tant es que sya veyaire ad home que [V°] apparescan certanament, cresem que aquo es demoni que apar en la forma d'aquel ho d'aquella, en velhans ho en dormens : car nos trobam que los demonis apparon alcuna ves en forma d'angel benigne, per plus tost decebre las gens. E sy tant es que sy esdevenga, per veritat sy fa alcunas ves per los meritis d'alcuns saints, en ayssin con fes l'arma del layre a saint Martin, ho per amonition del diable, ayssin con fes l'arma del pape Benezech que apparec al monestier, de la cal lo cap e la coa, so es la mitat, era en forma d'aze, la cal dis que per fuoc e per flama pasava e ardava e que apres lo juyzy en la ola d'enfern seria mesa. » Lo discipol demanda : « En cal forma appareysson ? » Respont lo maistre : « En la humana forma que prenon en l'ayzer. »

[F° 96] Lo discipol demanda : « Don venon los somnis ho los pantays ? » Respont lo maistre : « Alcunas ves venon per revelation de Dieu, ayssin con fom de Joseph, per las estellas e per los manols que vesia en sompnis, qui significavan que tos sos fraires sobremontaria. E alcuna ves venon per necessitat : en ayssin como de Joseph qui fugit en Egipte. E autres ves per lo diable : so es cant on ves en sompnis alcunas lagesas, ho per donnar empechament de ben, en ayssin com fom de la molher de Pilat, de la passion de Jhesu Crist, en que sy raconta que ella volia trobar per so que lo demoni non fos venent e per so que l'uman linhage non fos resemut. E alcuna ves venon de l'ome meteys : cant el a vista ho ausida ho cogitada alcuna causa, adoncas aquo emagina en dorment en sompnis ; cant es pausat [V°] en temor, sompnia causas de tristicia ; e cant es gausent, somnia causas d'alegressa. » Lo discipol lausa Dieu e dis : « Benezet sya lo nom de nostre senhor Dieu Jhesu Crist, tantos secrets m'a revelat per la tieua boca, beneurat maistre ! Amen. »

Lo discipol dis a son maistre : « Si ieu ti auzes plus demandar, ben ti volgre pregar que ti plagues de my dire de Antecrist qui sera, car molt ho desire de saber. » Respont lo maistre : « Sapias que Antecrist nayssara en Babilonia la grant d'una vil putan, e sera maleficat en lo ventre d'aquella per lo diable, so es que sera plen de demonis ; e en una croza sera noyrit de purs maleficis. E aura tant de poder en son temps

qu'el sera senhor de tot lo mont. E totas manieras de gens retornara a sy per quatre rasons. Premieramens [F° 97] los nobles e los poderoses per sobre grans deniers e riquezas que lur donnara, e tota pecunia e tot tresaur escondut ly sara manifestat e tant en aura con sy volra. La seconda sara que tot lo pobol menut e cumenal retornara a el, e aysso per forssa de gaberias e de menassas e d'espavens e per moltas autres manieras de mals e de trabalhs, que fara a tos aquels que creyran en Jhesu Crist. La tercia sara, car per sobre grant saviza e sciencia e per non estimable eloquencia que aura, la clergia e los clergues a sy e a sa part retornara, car tos los sept ars sabra de tot e tota escriptura ses tot libre sabra, dira e fara moltas autras mervilhas. La quarta sara que tos los homes d'orde, como son morgues e hermitas, decebra, e aysso per sobre grans signes e miracles que fara : car el commandara que vengua [V°] fuoc del cel e fara lo descendre, an lo cal tos sos enemics confondra davant sy, e fara alcuns mors resuscitar, per so que fassan testimoni d'aquo que el fara e dira. »

Lo discipol demanda : « Resuscitara los mors veritadieramens? » Respont lo maistre : « Certas non pas. Mais lo demoni an so malefici intrara en los corses d'alcuns homes dampnas e portara(n) lo[s] davant el, e parllara lo demoni per la boca d'aquels, per so que sambla a las gens que sian vieux. E per aysso dis en la sancta escriptura : En los tieux signes e miracles mensongiers decebras las gens, car el fara e retornara dempes la antica ciutat de Jherusalem, en la cal el sy fara adorar como vray Dieu. E adonc los Jusieus auran gauch e an grant vot e devotion elz vendran ad el e lo recebran. E en apres vendran Helias e Enoc, qui predicaran la fe de Jhesu Crist [F° 98], e la major partida del pobol retornaran a la fe dels cristiens. Empero la major partidas d'aquels sera martirizada. » Lo discipol demanda : « E en cal etat vendran Helias e Enoc? » Respont lo maistre : « En aytal como foron e eran cant Dieu los va recebre en paradis terrenal. » Lo discipol demanda : « Durara son poder gaire? » Respont lo maistre : « Tres ans e myech tant solament. En apres s'en anara al mont d'Olivet, per temptar los bons drechuries, e entro aqui estendara sa falsa predication, e aqui sera trobat mort de mort souta, per commandament de la boca propria de Nostre Se-

nhor, so es assaber tantost con Dieu solamens lo regardara, encontenent de souta mort morra. E per aysso dis l'escriptura: Nostre senhor Dieu trabucara lo maligne esperit, [V°] que aura lo mont deceuput en lo sieu saint puech, en lo cal Dieu lo decipara. » Lo discipol demanda : « E que sera apres tot aysso ? » Respont lo maistre : « Sapias per cert que adoncas sera donna[t] espasy e terme de quarante jors a tos aquels que per temor ho per falacia seran estas decepus, que d'enfra aquel terme sy puscan retornar e convertir en la fe de Jhesu Crist. E apres aysso, cant lo derrier jor del juyament sara donnat, negun home non ho sap mais tant solament Dieu. »

Lo discipol demanda: « Que vol dire aquella paraula que parlla de la derriera trompa? » Respont lo maistre : « Tu deves saber que cant Nostre Senhor donnet la ley a Moyses al mont de Synay, adonc fom ausit un son de trompa: e en ayssin sera fach cant Dieu volra far son juyament. [F° 99] Adoncas vendran alcuns angels, que son ad aysso establis, e pendran cors en forma de l'ayse e trompas, an las cals tromparan e manifestaran l'espaventable jorn del juyament a tot lo mont. E adoncas tos los bons e los mals resuscitaran en una virada d'uelh. » Lo discipol demanda de la resurrection general consy sera. Respont lo maistre : « Tu deves saber con en ayssin con lo son doas mors, so es l'una del cors e l'autre de l'arma, ayssin son doas resurrections. Car cant on pert l'arma, morta es cant a Dieu, so es per lo peccat, car pert la gracia de Dieu, la cal es vida de l'arma, e esta sebelida en lo cors en ayssin como en lo sepulcre. E cant sy penet e sy retorna a Dieu, adonc como quasy de mort resuscita. L'autre resurrection sera general del cors. » Lo discipol demanda : « En cal jorn sy deu far [V°] aquella general ? » Respont lo maistre : « Lo jorn de Pascas, en aytal hora con Jhesu Crist resuscitet de mort a vida. » Lo discipol demanda: « E sera ren en lo mont adonc? » Respont lo maistre : « Ho :, aytal como es, e aytant plen d'omes e de fremas como es huey e de totas causas : e alcuns foyran la terra e autres laboureran e los autres bastiran e autres planteran vinhas, e d'autres que feran autras obras, tot en ayssin con fan huey. E deves mais saber que tos los drechuries, tantost con seran resuscitas, anaran sus ves lo cel an los angels acueilhir Jhesu Crist. E tos los elegis que adonc seran vieux

seran raubis per los angels e en aquel raubiment morran e encontinent resuscitaran. E en ayssy meteys sy esdevenc de Nostra Dona e de saint Johan evangelista, car Nostra Dona aprop [F° 100] sa mort receput[1] e pres cors en l'ayse, e en cors e en arma s'en montet sus en lo cel; e saint Johan, qui en cors fom raubit en sa vida, cresem que en aquel raubiment moris e encontinent resuscites. E en ayssin sy accomplis la paraulla que dis que vendra Dieu judicar los vieux e los mors. » Lo discipol demanda: « Resuscitaran los enfans que son mors en los ventres de lurs maires? » Respont lo maistre: « Tos aquellos que esperit de vida auran agut, tos resuscitaran. » Lo discipol demanda: « E de cal etat ny cal aege[2] seran? » Respont lo maistre: « Seran d'age de trente ans, ho d'aital con foron, sy enans morisian, sy nats fossan[3]. » Lo discipol demanda e dis: « Alcunas ves sy esdeven que ung loup meniara ung home e la carn de l'ome retornara carn de loup, apres sy esdeven [V°] que alcun ors meniara aquel loup, e apres sy esdeven que alcun loup maniara aquel ors; digas my consy resuscitara d'aqui home. » Respont lo maistre: « Aquo que sera de la carn de l'ome resuscitara e aquo que sera de la bestia romandra. E non dubtes sol d'aquo: car ben ho saura devisir e ordenar aquel senhor Dieu, que de non ren totas causas sap far. E sapias per cert, sy l'ome nembre cade nembre era talhat ho trencat ho per bestias ho per peyssons devorat, tot entier resuscitara, que ja ung pel non y falhira. » Lo discipol demanda: « E aquellos que an agut dos caps ho autres membres de sobrefluitat ho que son estas maigres ho grasses, que sera d'aquels? Seran aytals adoncas? » Respont lo maistre: « Aquellos que an agut dos caps ho dos corses resuscitaran e chascun cap aura son cors e son arma, [F° 101] en los cals corses neguna causa desavenent non aura, ny neguna deformation de nembres ni malautia non auran, mais seran plens de tota beautat. » Lo discipol demanda: « E que dizes dels aortons que non an esperit de vida? » Respont lo maistre: « En aytant con es la

[1] *Sic.* Corr. *receupt*.

[2] Lat.: « Qua ætate, vel mensura? »

[3] Lat.: « Qua [mensura] erant, si essent triginta annorum, vel futuri essent, nisi ante morerentur. »

semensa del payre, resuscitara en lo paire; e en aytant con es de la maire, resuscitara en la maire.»

Lo discipol demanda en cal hora sera fach lo juyament. Respont lo maistre: « A la myeia nuech, en aytal hora con l'angel delieuret lo pobol d'Israel de la servitut d'Egipte, e como Jhesu Crist espoliet los enfers, en aytal hora delieurera Dieu los elegis de la captivitat d'aquest mont. » Lo discipol demanda: « En cal maniera vendra Nostre Senhor far lo juyament? » Respont lo maistre: « Tot en ayssin como [V°] tu veses que cant l'emperador ho los reys volon intrar en una cieutat ondradament, que lur porta(n) on sa corona davant, e molt d'autres signes que son senhals de lur venguda, aqui on congnoys lur intrada, en ayssin Jhesu Crist vendra amba aytal ondrada companha d'angels como venc ad el, cant s'en montet sus en lo cel, e an tos los ordres dels angels vendra al juyament, e alcun d'aquels angels portara la croux davant el e d'autres an trompas que tos los mors feran venir e resuscitaran al sieu juyament. Adoncas tos los helemens seran turbats de tempesta de fuoc e de frech mescladament, ayssin como forsenatz l'un contra l'autre; e per aysso dis David lo propheta: Fuoc vendra e passara davant el e de tron en tron [F° 102] tempestada sobre fort e sobre mala sera; e l'autre escriptura que dis: Tot lo mont batalhara e sy combatara per el contra los fols peccadors non senas e non savis. » Lo discipol demanda si lo juysy sera fach en la val de Josaphat ho ont sera fach. » Respont lo maistre: « La val de Josaphat s'appella la val de judici. Tu sabes ben que tostemps val es costa puech: e aquest monde s'appella val e lo cel es lo puech. E per aysso deves saber que lo judici sera fach en la val, so es en aquest monde, so es assaber sus en l'ayse. E aqui estaran los drechuries a la dextra part de Jhesu Crist, ayssin como ovelhas e fedas; e los malvais a la part senestre, e ayssin como boes seran pausas; so es assaber: los bons sus en gloria, per vertut de caritat e de bonas obras, seran yssausas, e los [V°] malvais per lurs peccas pezans como plomb cayran ves terra en abis infernal, e aqui en greus plors e dolors seran colocas perpetualmens. »

Lo discipol demanda: « En cal forma vendra Jhesu Crist nostre senhor al juysy? » Respont lo maistre: « Als bons apparra en aytal maniera e forma coma aparec sus en lo puech

cant sy transfiguret, e als malvais apparra en aytal forma como estet pendut sus en la croux. » Lo discipol demanda : « E sera aqui lo fust de la croux en que el fom pausat ? » Respont lo maistre : « Non pas, mais una grant clardat e luzor en forma de croux, trop mais resplendent que lo solelh. » Lo discipol demanda : « Consy sy fara aquel juyament ? » Respont lo maistre : « Tu deves saber que los mals e los bons son aras mesclas en lo mont, car de tals [F° 103] sy penson que sian bons que son malvais. Mais adoncas seran tratz los bons d'entre los mals per los angels, tot en ayssin con on tria gran d'entre la pailha, e en quatre ordes ho manieras seran partis. La una orde sera dels perfiechs, los cals seran juges ambe Nostre Senhor. L'autre orde sera dels drechuries, que per juyament seran salvas. Lo ters orde sera dels malvais, los cals son perdus e periran ses tot juyament. Lo quart orde sera dels mals, los cals per judici seran dampnas. » Lo discipol demanda : « E qui seran aquellos qui juyaran amba Nostre Senhor ? » Respont lo maistre : « Seran los apostols, los martirs, los confessors, los saintz morgues e las sanctas verges. » Lo discipol demanda : « E consin juyaran los drechuries ? » Respont [V°] lo maistre : « Demostraran a Dieu consin aquellos an lur doctrina facha an crezuda e lur fach e lurs yssemples resamblans [1], e per aysso per justicia seran dignes de recebre lo regne del cel. » Lo discipol demanda : « E cals seran aquellos que seran ayssins juyats ? » Respont lo maistre : « Aquellos que lealment auran estat en lur matrimoni e auran complidas las obras de misericordia, e aquellos que per penitencia ho per almornas auran resemut lurs peccas ; e d'aquestos sobredichs sera dich : Venes en vos autres, qui es benezets de Dieu lo paire, car cant agui fam e scet, vos my donest a beure e a maniar, e cant era nud vos my vestis, e en mas autras necessitas m'aves volgut confortar. » Lo discipol demanda : [F° 104] « E cals seran aquellos que periran ses tot juyament ? » Respont lo maistre : « Aquellos que sensa ley an peccat, ayssin con son los pagans e los gentils e los jusieus, que seran estas apres la passion de Jhesu Crist. » Lo discipol demanda : « Veyran aquellos Jhesu Crist ? » Respont lo maistre : « Hoc, mal a lur ops. E per aysso

[1] Lat. : « Monstrabunt eos suam doctrinam et sua exempla fuisse imitatos. »

dis l'escriptura : E veyran lo a lur dan aquel que crucifequeron. E d'aquestos malvais dit David : Tot en ayssin como manolh de palha ho de lenha seran mezes e los metras, Senhor, en lo fuoc, en lo temps de venyansa de ton regardament. » Lo discipol demanda : « E qui seran aquellos que per juyament seran condempnas ?» Respont lo maistre : « Los jusieus que foron davant l'aveniment de Jhesu Crist, que pecqueron contra la ley [V°] e passeron la ley, e los mals cristiens que per lurs malas obras an denegat Dieu e descognogut ; e ad aquellos sera dich : Departas vos davant my, vos autres qui es maldichs, car quant agui fam ny scet, vos non my donest a beure ny a maniar, ny a neguna necessitat non my volgues ajudar ny confortar ny en mos trebals consolar. » Lo discipol demanda : « Auran los bons deffendadors ny los mals accusadors? » Respont lo maistre : « Hoc, car las consciencias de cascun seran defensions e accusations d'eilos, e cascun segon sos meritis cognoyssara sy sera salvat ho dampnat ; car la resplendor de la croux los transforara e lur demostrara so que sera en lurs consciencias, si que cascun congnoyssara son mal e son ben. »

Lo discipol demanda : « Que sera apres lo juyament? » Respont lo maistre [F° 105] : « Sapias que adoncas lo Sathan e Lucifer e tos lurs companhons dessendaran e meteran los en l'escuelh[1] del fuoc d'infern an de solpre pudent, per suffrir perdurables turmens. E Jhesu Crist an tota la ondrada companha e an tos los elegis, an lo gonfaron de victoria, montara s'en en gloria en la ciutat de Dieu lo paire tot poderos, en la celestial Jherusalem, e adonces Jhesu Crist manifestara sy a ellos en sa deitat, e sera lur gloria perdurable per tos los siegles dels siegles » Lo discipol demanda : « Que sera lo mont pueys apres ? » Respont lo maistre : « Tot en ayssin con fom en lo temps del deluvi, que sobre tos los puechs l'ayga sobremontet XL covedadas, tot en ayssin adoncas lo fuoc sobremontara XL covedadas, que tot cant es ardara e cremara. »

[V°] Lo discipol demanda si perira lo mont de totas causas. Respont lo maistre : « Aquellas que y sont seran mudadas e cambiadas, e totas las penas de peccat, en ayssin como es pena de peccat frech, calor, aurage, tempesta, lams, fouzes, trons,

[1] Lat. : « in stagnum ignis. . »

glas, gel, niols, e totas causas visibles, aquellas periran del tot en tot, e romandran los elemens tos purgas. E per aysso dis lo propheta David: Mudas seran e tu, Senhor, remandras, car los tieus ans son durables, ja tu non deffailhiras. Tot en ayssin como la forma dels nostres corses, cant resuscitarem, serem[1] d'autre samblansa ses tota comparation e non mortals, tot en ayssin la figura d'aquest mont de tot ponch perira e sera d'autra samblansa e d'autra forma plus nobla, ses tota comparation, de major gloria [F° 106] e de beautat; e per aysso dis l'escriptura: Nostre Senhor fara cel novel e terra nova. E aysso es ben samblant, car lo cel e lo soleilh e la luna non cessan de corre, e las aygas atrestal, quasi en desirant en milhor estament retornar, car adoncs estaran fermamens, can seran cambias, e non correran ny sy mudaran jamais d'aquel bon estament; e lo soleilh sera cent fes mais resplendent que non es aras; e la luna e las estellas plenas de non estimable lusor, e las ayguas que foron dignes que toqueron[2] lo cors de Jhesu Crist, e aquellas en que los saintz seran estas bapteyas, totas aquellas ayguas seran trop plus claras que lo crestailh; e la terra, en que Dieu fom sebelit, tota sera como paradis; e aquella en que lo sanc dels martirs de Dieu [V°] fom escampat tota sera plena de rosas e de violetas e de diversas flors sobre bellas e plenas de bonas odors, las cals negun temps non seccaran. E aytal sera lo mandament[3], segon la volontat e lo poder e lo ordenament de nostre senhor Dieu, car la terra sera adoncas beneseta per nostre senhor Dieu, e d'aqui ennant non sera trabailh ny mort, ny malautia, ny dolor, ne deguna causa desplasent. » Lo discipol demanda: « De cal forma seran los corses dels saintz? » Respont lo maistre: « Cent ves mais plus resplendent que lo soleilh. » Lo discipol demanda: « De cal aege seran cant resuscitaran? » Respont lo maistre: « D'aytal como eran cant trespasseran d'aquest mont. » Lo discipol demanda: « Seran nudz ho vestis los saintz? » Respont lo maistre: « Nudz seran, mais de tota resplendor lusiran, e d'aquellos membres [F° 108] se alegran amb elz, car tant ben son escapas[4], tot aytal sera ad ellos gloria e plaser, cant lur recordara

[1] Corr. *sera* — [2] Corr. *toquesson.* — [3] Corr. *mudament,* Lat.: « Et hec est mutatio .. » — [4] Lat.: « et non plus de aliis membris quam nunc de gratiosis oculis erubescent. »

los mals que auran suffertat per Nostre Senhor. » Lo discipol demanda del gauch que los saints auran en paradis. Respont lo maistre : « Certanamens lo gauch sera tant grant que hanc hueilh d'ome son par gauch non poc jamais veser, ny aureilha ausir, ny[1] coraige d'ome non poc esser pensat ny arbitrat lo gauch que Nostre Senhor ten appar[e]lhat a tos aquellos que de bon cor l'amaran. » Lo discipol demanda : « Cal gauch es aquel ny cal sera? » Respont lo maistre : « Lo gauch dels saintz sera vida perdurable e beneuransia ses tota fin e abastament de tot ben ses tota suffracha, an compliment de tot ben. » Lo discipol demanda [V°] mais e dis : « Ieu vos pregui, maistre, que m'o digas plus clarament. » Respont lo maistre : « Volontiers. Tu deves saber que sept especials glorias auran los corses dels saintz e sept especials glorias las armas. Car en los corses auran tota beautat e forssa e leuyaria e libertat e deliech e sanitat e immortalitat ; e en las armas auran saviza, amistat, concordia, poder, honor, segurtat e gauch complit. »

Lo discipol rent gracias à son maistre e dis : « Benezeta sia la tieua arma. Car certas tot en ayssin my deliechi en las tieuas sanctas paraulas, como fa aquel que grant tresaur a trobat. Certas, maistre, lo m'es samblant que, qui solament podia aver una d'aquestas glorias, que plus digne seria que tot lo mont e, qui totas las podia aver, que seria quasy [F° 109] como Dieu. » Respont lo maistre e dis : « Certas bon pensament ti donnas e dis plena veritat. E sapias que totas aquestas glorias auran los saintz, car lur beautat sera como claritat del soleilh. E per aysso dis l'escriptura : Los drechuries resplendiran como lo solelh e los nostres corses d'umilitat seran reformas e configuras al cors de la sieua grant claritat. Negun home non dubte que lo cors de Jhesu Crist non sia plus clar que lo soleilh, en ayssin como creator deu esser plus noble que la creatura ; e los homes son appellas temple de Dieu e lo solelh non es pas temple de Dieu appelat. Con doncas sia causa que los corses dels saintz ayan como quasy la clartat de Jhesu Crist, e como sia causa certa que Dieu habita en ellos de necessitat, [V°] coven doncas que lo temple de Dieu sia plus noble e plus resplendent que lo solelh e mais de gloria coven que aya. Veti

[1] Suppl. *en?*

doncas cal sera lur beautat. E lur lumineria sera aytal que tot en ayssin como lo solelh, que tantost con nays en son rays toca en terra d'orient entro occident, tot en ayssin per samblant sera dellos sans que, aytantost como tu sarraras e ubriras ton uelh, aytantost vendran ellos del cel en terra e de terra sus al cel retornar[an]. E aysso podon far los angels, als cals seran[1] els samblans e egals. Veti doncas cal sera la luminiera. E la lur forssa sera tant grant que, [si] tos los puechs del mont e tota la terra volian gettar an lo pe, tantost ho poirian far, tot en ayssin como tu ho ellos aras ho podem regardar ho veser. E en aysso non dubte negun [F° 110] home que los angels non ho puscan ben far. Doncas ayssin ben ho poiran ellos far, que seran egals als angels. Veti doncas la forssa dels drechuries cal sera. La lur libertat sera tant granda que totas causas poyran passar e transforar, e res non los poyra tenir ny contrastar. Tot aytant pauc con lo sepulcre non poc retenir lo cors de Jhesu Crist, aytant pauc neguna causa non poira retenir ni contrastar ad ellos, car ellos seran configuras a la samblansa de Jhesu Crist, e Dieu continuadamens habitara en ellos. E veti la libertat que ellos auran. »

Lo discipol en plagnent parlla e dis : « Hoy, senhor Dieu, qui poyra aquella libertat ho aquel deliech compendre ny emaginar, en los cals sans Dieu el meteys, que es fontana de tot ben, habitara e an lo sieu compliment [V°] perdurablemens los sadollara?» Respont lo maistre, consolant lo, e dis : «Tu deves saber que doas son las beneuransas dels saintz : una menor, so es aquella de paradis; e l'autre major, so es aquella del regne celestial. Mais de neguna d'aquestas doas non avem usat ny assayat, e per aquo neguna comparation non y sabem donar. E deves saber que doas miserias son : la una menor, so es la captivitat d'aquest mont, l'autra major[2]. E de la una d'aquestas doas tot jorn usam e sabem. E per aysso d'aquestas podem ben far comparation. Deves saber que, qui avia una barra de ferre ardent e la metia per la cyma de la testa d'un home e que passes en ayssin bullugaria per tos sos nembres, con sy era fuoc ardent[3], sapias que adones aquel auria dolor [F° 111]

[1] Ms. *seron*. — [2] Lat.: « altera major, inferni. » — [3] Lat.: « .. et sic candens per omnia membra transiret. »

sobre granda dedins e deforas e de dolor seria tot plen. Tot en ayssin, per lo contrari, los drechuries per tos lurs nembres dedins e deforas seran plens de sobre grans deliechs que aran. Tot en ayssin con tu veses que en aquest mont es gran deliech e plaser de veser ganren de nobles barons e cavaliers e escudiers e de bellas damas e donsellas e que plas a home veser lur beautat, e en ayssin con tu veses que es grant plaser de ausir doulces cants e doulces paraullas e totas autras causas plasens e melidiosas, e ayssi per samblant las davant dichas causas ho lur samblant donan alegrier en aquest mont e deliech, aqui n'aura esperitalmens de totas causas que volran abastament e compliment, ses tot deffailhiment. E qui poira pensar lo deliech que ellos auran en [V°] lur vista! Car aytant ben veyran an los huelhs clauses como ubers, car en tos lurs nembres seran plus clars que lo solelh, los cals continuadamens regardaran lo Rey de gloria, e tos los angels e tos los saintz dedins e deforas regardaran, e veyran la grant gloria de nostre senhor Dieu e la gloria dels angels, dels patriarchas, dels apostols, dels martirs, dels confessors, dels saintz morgues hermitans, de las sanctas verges e de tos los saintz e sanctas de paradis; veyran la gloria l'un de l'autre cascun cara a cara e alegreran sy ses tota fin en lausar e en benesir nostre senhor Dieu. Non es ho[m] qui pogues cozitar lo deliech que ellos auran en lur ausir : car ellos continuadamens ausiran los doulces cantz dels angels esperitals e las orguenas dels saintz. E los deliechs [F° 112] que ellos auran en lur odorament, negun home non ho poiria dire ny pensar : car aqui sentiran una nobla suavetat de bonas odors, las cals yssaran de fontana viva, plena de la gracia de nostre senhor, la cal non pot esser facha neguna estimation, e d'aquesta fontana poseran e pendran tos los saintz lur compliment e lur perdurable sadoulament. E qui poyra pensar lo deliech que ellos auran en lur gustar de viandas! So es cant veyran la grant gloria de Dieu, aytant plens seran de la sieua gracia que tos seran reples e perdurablemens sadoulas. Ne qui poyra pensar la noblessa de las riquezas que ellos auran! So es perdurable gauch, que jamais negun desplaser ny mal non veyran ny ausiran, mais tostemps mays seran plens de gauch e de la gracia [V°] de nostre senhor Dieu Jhesu Crist. »

Lo discipol parlla en ayssin e dis : « Certas, tot ayssin ben con l'aygua de la fontana dolsa que sadoula lo labouraire, cant a grant scet, tot en ayssin las doulsas sanctas paraulas que yesson de la tieua[1] donan refrigeri a mon cors e sadollan la myeua arma, beneurat maistre. »

Lo maistre parlla ancaras mais del gauch del[s] saintz e dis per aquesta maniera : « Veritadierament ti dic que ben son e seran sadollas e beneuras tos aquellos qui abitan ny abitaran en la mayson de Nostre Senhor. Car de totas las causas sobredichas ellos auran sobre grant compliment e en aytals glorias e deliechs e beneuransas estaran per tos los siegles dels siegles, als cals la saviza que ac Salomon sera como fuelha en comparation de la [F° 113] lur, car regardan en la fontana de la saviza de Dieu e pouzeran d'aquella saviza divina esperital, en ayssin que totas las causas passadas e presens e devenidoyras perfiechament sabran, e tos los noms dels homes qui sont ny seran, sian en lo ćel ho en infern, tos los cognoysseran, e tos lurs fachs e lurs obras malas e bonas sabran, e neguna causa non lur poira esser celada ny esconduda ny amagada. » Lo discipol demanda « si tos aquellos sabran tos los mals que ieu mesquin ay fach en mon temps. » Respónt lo maistre : « Certas hoc tot; e non tant solament sabran so que as fach, mais sabran cant tu ho autre aures pensat, ny parllat, sia mal ho ben : tot ho cognoyssaran entellectualmens. »

Lo discipol dis : « E que doncas val confession secreta que on fassa ny penitencia, sy tot non es esfassat ? Consy sy [V°] fara aquo que sapian tos los mals que ay fach ny dich, que solamens del cogitar es espaventable? » Respont lo maistre e dis : « Que temes ny de que as dolor ? Non ti mervelhas d'aquo ny temes sol per aquo, car per negun peccat confessat, del cal aya[s] pres penitencia, sol ja aqui non seras confus ny envergonhat, per cant que sian estas horribles los peccas, cant per penitencia seran estas neteyas e perdonas. E aytant pauc de vergonha n'auras como sy alcun ti retrazia so que tu fasias cant tu eras petit enfant, ho como de naffras que aguessas presas en batailha, de que fossas sanat : car absolution de peccas non es alre a dire, sy non que jamais non en seras punit,

[1] Suppl. *boca*? Lat. : « de ore tuo distillans... »

cant en confession veritadiera e ambe penitencia son relaxas. Mais de la sciencia de Dieu ny dels sieus saintz ges per aquo ad ellos escondus[1]. » [F 114] Lo discipol parlla e dis: « Aysso volgre ben que per yssemples m'o demostrasses, per myels entendre. » Respont lo maistre: « Volontiers ho faray. Non sabes tu ben que David fes homicidi e adulteri? » Lo discipol respont: « Ben ho say. » Lo maistre dis: « E non sabes tu ben que la Maria Magdalena fom pecqueris? E saint Peire, qui an sacrament reneguet Jhesu Crist? E saint Paul apostol qui contra la sancta eglesia batalhet tant cruzelement? » Respont lo discipol e dis: « Ben ho say. » Lo maistre demanda: « Creses tu que sian en paradis? » Respont lo discipol: « Certas hoc. » Lo maistre parlla e dis: « Si tu doncas, qui es peccador e plen de corruption, sabes aysso, aytant mays e mielz ho sabon e ho sabran aquellos que son delieuras de tota miseria e de tota corruption. E aras d'aquo non an ponch ny pauc de vergonha, ny ges per aquo los angels non [V°] mesprisan aytals ny los tenon en penas, ans tot en ayssin per samblant s'en alegraran entre ellos, con lo faria alcun que racontes a sos amics los perils que auria passat en batailha. En ayssin los angels sy alegran per samblant entre ellos del convertiment del peccador, en ayssin con fa lo bon mege que, cant pot garir lo malaut, cant tos los autres l'an desemparat, el en es plus alegre e mais lausat, en ayssin en lo convertiment del peccador los angels sy alegran, e Dieu per la salvation d'aquel n'es mais glorificat e lausat. E qui pot saber la grant amistancia que es entre aquels que Dieu a ajustat e con sos bons filz los ama! E ellos aman mais Dieu que ellos meteyses! La concordia d'ellos es tant granda que tot so que ellos volon Dieu vol, e tos los angels e tos los saintz ho volon. » Lo discipol respont e dis: « Si [F° 115] Dieu e tos los saintz volon so que ieu veulh, doncas ieu volria esser samblant al Paire[2]. » Respont lo maistre e dis: « Certas sy tu ho voles esser, tantost ho seras. Non die pas que sias Paire, mais samblant al Paire[3], ja sia aysso

[1] Suppl. *non serum?* Lat.: « Sed de Dei et sanctorum scientia numquam delebuntur. » — [2] Contresens. Latin: « Similis esse Petro. »

[3] Il doit y avoir ici une lacune. Latin: « ...sed Petro similis; nam si cuperes Petrus esse, cuperes non subsistere. Si enim tuam essentiam exueres, nihil esses: quamvis nullus ibi plus cupiat quam promeruerit... »

que non cobezejaria plus mais que so que aura deservit, tot en ayssin como los pes que non cobezejaran[1] esser huelhs, ny las mans esser aurelhas, ny home esser frema, car sy alcuna causa cobezejavan, ja adoncas non aurian complit gauch; e per aquo non cobezejaran ren plus, car neguna causa non poyran plus aver, car so que non aura l'un aura l'autre, e cascun se alegrara en la gloria de son par: car saint Peyre s'alegrara en la virginitat de saint Johan, e saint Johan en la passion de saint Peyre, e en ayssin sera dels autres saintz; car la gloria [V°] d'ellos sera gloria a tos, e non poyran plus cobezejar, car egals seran als angels beneurats de paradis. Ancaras ti dic mais que lo poder d'ellos sera tant grant que, sy volian far autre cel ho autre terra, tantost ho poyrian far. » Lo discipol demanda e dis : « E per que doncas non ho fan, sy far ho podon? » Respont lo maistre : « Tu deves saber que tot so que Dieu a fach, a fach a pes e a mesura e an tot compliment. E sy ellos fasian autre cel ho autre terra, seria de sobrefluitat. E ja sya aysso que los ungs ayan[2] mais de gloria que los autres, empero cascun sy tendra per pagat, e tos ystaran en una maison, so es en lo regne de Dieu. Empero diversas seran las mansions segon que mais auran deservit. Empero tos pendran ung denier, so es la vision de Dieu e la companha dels angels benignes. [F° 116] E qui poyra saber lo gauch complit que ellos auran, cant veyran lo Filh del Paire e lo Saint Esperit, e veyran la sancta trinitat en unitat e la unitat en trinitat e tota la divinitat en una m[a]gestat, e cara a cara veyran perdurablemens Dieu! Veti doncas cal sera lo gauch complit dels beneurats. Aquo sera abastament de tos bens, ses tota suffracha, e compliment de tos bens, ses tot desfailhiment. »

Ayssy parlla lo maistre de las penas dels dampnas e dis : « Tot en ayssin coma as ausit que los amics de Dieu son e seran perdurablement beneuras e que s'alegraran en Nostre Senhor, tot en ayssin per lo contrari los ennemics de Dieu seran sobre maleuratz et mesquins e perdurablement turmentas. E en ayssin como aquellos amics de Dieu seran ples[3] de sobre grant beautat e claritat, en ayssin [V°] per lo contrari aquellos mesquins peccadors seran horribles e plens d'escur-

[1] Ms. *cobezejaron.* — [2] Ms. *ayam.* — [3] Ms. *plus.*

zetat. E en ayssin como lo gauch dels saintz sera tant grant que per ren non poira esser cregut, ny crezut ny pensat, tot en ayssin la dolor e lo trabalh e lo turmənt perdurable d'aquellos maleuratz sera ses tota comparation plus grant : e per aysso son appellas perdus, car del carri de Dieu son cazuchs. Car tu deves saber que, cant Dieu bastia son palays, una paret casec, so foron los angels percussiens, la cal paret vole Dieu restaurar, e per amor d'aquo Dieu lo paire trames en lo mont son filh Jhesu Crist, que alcunas peyras bonas e vivas tries e ajustes, an las cals el bastis e complis son bastiment. E en ayssin como Jhesu Crist levet de son carri, alcunas peyras que y eran ajustadas cazegron, e per so dis [F° 117] David lo propheta : Dieu sobre los cavals de sas carretas. Las carretas son los quatre evangelistas. Los cavals son los apostols, que an lur trabalh tireron aquel carri de Jhesu Crist per lo mont, e an lur predication ajusteron ganren de bonas peyras, ad ops d'aquel bastiment complir. So foron moltas armas que convertiron a la fe de Jhesu Crist, an lur sancta predication. E las peyras que cazeron del carri son los yreges ho ysmatics, que an layssadas las paraulas de Jhesu Crist ; e per aquo dis l'escriptura : De nos ysseron mais non son pas de mort[1]. Las bonas peyras e polidas cayradas, de las cals Dieu complira son bastiment, seran los beneuratz elegis, que creson e complisson los man lamens de Dieu. Aquellos son appellas al celestial bastiment, que an las[2] quatre vertus principals sy son combatus [V°] contra peccas, e an lo mont e lo diable e la carn apoderat e venent. Las quatre vertus son aquestas : prudencia, forteleza, justicia e atempransa. D'autras peyras aspras e malas y a que non sy volon polir. So son los malvais peccadors, los cals son reproas, ayssins como malvaises peyras, per aquel que fa lo bastiment, so es per Nostre Senhor son reproas e giquis, los cals seran mezes en la fornas infernal, en la cal arderan e cremaran perdurablemens per tos los segles dels segles. Amen. »

Lo discipol parlla en ayssin e dis : « An tot gauch plenier ti coloque Dieu lo tot poderos en la[3] celestial Jherusalem e ti donna vida perdurable, beneurat maistre ! Amen ! » Lo mais-

[1] Corr. *de nos*. Lat. : « sed non erant ex nobis. » — [2] Ms. *los*. — [3] Ms. *lo*.

tre dis : « Aquel vray senhor Dieu Jhesu Crist, que pres mort e passion per nos peccadors, nos amena a bona [F° 118] fin e nos aduga ad aquel gauch complit glorios, e nos deffende del infern angoyssos e nos donna la vida perdurabla de paradis per tos los segles dels segles! Amen! »

Ayssy fenis lo ters e lo redier libre de Lucidari. Benezet sia Dieu! Amen!

(A suivre.) G. Reynaud.

POÈME PROVENÇAL RELIGIEUX INÉDIT

DU XIVe SIÈCLE

SUIVI DE TROIS AUTRES TEXTES EN PROSE PROVENÇALE ET FRANÇAISE

I

Après que les vicissitudes politiques eurent fait perdre leur autonomie aux provinces méridionales dans lesquelles florissait la langue d'oc, la littérature de ces contrées fut peu à peu abandonnée, oubliée, méprisée même, presque jusqu'à nos jours.

De là le malheureux état des monuments qui nous en sont parvenus, état fragmentaire, sans consistance, dans lequel chaque œuvre, à peu d'exceptions près, nous a été conservée par un manuscrit unique, sauvé on ne sait comment et dont le sort chanceux fait soupçonner bien des pertes irréparables.

Aussi est-il du devoir de tout Provençal de publier les textes qui, par hasard, nous restent encore et qu'il peut avoir le bonheur de découvrir autour de lui.

Ce sont les matériaux du futur édifice que la science élèvera un jour à la civilisation, à la philologie, à la littérature du midi de la France et dans lequel entreront les moindres fragments.

L'architecte de l'avenir saura bien les disposer de façon à faire ressortir toute leur valeur.

Humbles manœuvres, contentons-nous de les lui préparer.

II

Les textes que nous nous proposons de faire connaître sont tirés d'un manuscrit liturgique, en parchemin, petit in-8°, de la fin du XIVe

siècle ou du commencement du XVe siècle, contenant 134 ff., et de provenance française.

Ce manuscrit faisait partie de la bibliothèque du bibliophile et provençaliste marseillais J.-T. Bory, qui avait bien voulu nous le communiquer et nous autoriser à en copier et publier les extraits en langue vulgaire. La mort du possesseur et les hasards de la vente publique on fait, malheureusement, perdre la trace de ce volume, et nos travaux professionnels ne nous avaient pas permis, jusqu'ici, de faire connaître ces morceaux.

Décrivons d'abord le volume et son contenu :

Petit in-8° — à l'extérieur, reliure en basane pleine, du XVIIIe s., portant sur les plats le nom de : GRASSET, probablement propriétaire du manuscrit à l'époque où il fut relié.

A l'intérieur, le texte contenait, en langue latine :

F^os^ 1-2.— Evangile de saint Jean.

F^os^ 3-14.— Calendrier en français.

F^os^ 15-25.— Matines. Page encadrée. MINIATURE : l'Annonciation.

F^os^ 26-62.— Laudes, Prime, Tierce, Sexte, Nones, Vêpres, Complies, lettre ornée en tête de chaque partie de l'office.

F° 63-80. — Psaumes pénitentiaux. Page encadrée. MINIATURE : le Sauveur assis, enseignant.

F° 81-86 r°.— Office de la Sainte-Croix. Page encadrée. MINIATURE : le Sauveur en croix, avec saint Jean et la sainte Vierge.

F° 86 r°-100 r°. — Office des morts. Page encadrée. MINIATURE : Une absoute à cinq personnages et la bière.

F° 100 v°-105 r°. — Les quinze allégresses de la sainte Vierge. Oraisons en langue française. Page encadrée. MINIATURE : La sainte Vierge assise, tenant sur ses genoux l'enfant Jésus bénissant.

F° 105 v°-109. — L'oraison des huit regards de Dieu, que nous publions p. 369. Page encadrée. MINIATURE : N.-S. assis sur l'arc-en-ciel, montrant ses plaies.

F° 110-114.— Trois prières latines à la Sainte-Vierge aux effets merveilleux. Page encadrée. Dans l'encadrement homme combattant un dragon. MINIATURE : La Sainte-Vierge assise, tenant sur ses genoux J.-C. bénissant.

F° 115-117 r°.— Deux oraisons latines. Page encadrée ; dans l'encadrement un renard et un lapin. MINIATURE comme au f° 105 v°.

F° 117 v°-134 v°.— Deux oraisons et un petit poème en l'honneur de la Ste-Vierge, en provençal. Ce sont les textes que nous éditons.

Ajoutons que le manuscrit a figuré sous le n° 1 des manuscrits du *Catalogue des livres rares et précieux composant la bibliothèque*

de J.-T. Bory (Marseille, 1875, in-8°, p. 298), et que, si nos souvenirs sont exacts, un bouquiniste marseillais l'acquit pour le compte d'un amateur de Mazamet, en Languedoc, au prix de cent francs.

Il provenait de la bibliothèque du conseiller Bourguignon de Fabregoule, vendue à Aix en avril 1864. Il portait le n° 15 *bis* du catalogue imprimé et fut acquis au même prix [1].

III

Au point de vue littéraire, le poème qui se trouve à la fin du manuscrit, et dont nous allons publier le texte, est une de ces compositions monorimes dodécasyllabiques comme l'on en rencontre fréquemment dans notre vieille poésie.

Il n'a ni plus ni moins de mérite que le plus grand nombre des poèmes composés sur ce rhythme. On sait combien y est grande la tentation de transformer en cheville le dernier hémistiche de l'alexandrin. Si notre auteur n'y a point échappé, la chose est ici moins choquante, car les effusions de la piété se prêtent avec complaisance aux diverses invocations qui y prennent place.

Mais, à côté de ce défaut presque inévitable, signalons de réelles beautés : la bénédiction finale du corps virginal de Marie où le poète énumère avec effusion ce que J.-C. lui doit et l'image attendrissante de la Vierge montrant à son fils, pour le fléchir en faveur de l'humanité coupable, cette poitrine qui si doucement l'allaita.

Quel est l'auteur de cette composition ? Nous ne saurions le dire en l'absence de toute indication. Son dialecte semblerait lui assigner la Provence pour patrie. Ce qui est certain, c'est que notre manuscrit nous met en présence d'une copie et non de l'original. Peut-être même est-ce la copie d'une copie, et voici ce qui nous le fait penser.

Le poème comprend sept strophes ; elles devraient être primitive-

[1] Le ms. n° 2 de la même bibliothèque Bory (p. 298 du catalogue) indiqué comme rédigé en langue romano-provençale est en réalité en dialecte catalan. Il a été acquis pour la bibliothèque de la ville de Marseille par l'auteur de ces lignes, qui l'a fait relier, l'a étudié, décrit et publié en grande partie, en dix longs articles imprimés à Barcelone dans : *Lo Gay Saber, periodich literari quinzenal fet per escriptors catalans, mallorquins, y valencians ;* in-4° à deux colonnes, 1879, n°s 2, 4, 12, 13 ; 1880, n°s 11 et 13, sous le titre de : *Estudi literari d'un manuscrit català conservat en la biblioteca de Marsella.*

L'auteur avait édité antérieurement une partie de ce ms. sous le titre : La vida de sant Amador, *texte provençal inédit du XIVe siècle, publié d'après le manuscrit de la bibliothèque de Marseille par V. Lieutaud.* — Paris, Detaille, 1878 ; in-8°, 24 pp., avec fac-similé paléographique du f° 272 du ms.

ment chacune de dix vers ; or la première n'en a plus que huit, la cinquième n'en a plus que neuf[1]. Le copiste a donc omis deux vers dans le premier cas et un dans le second. Ces omissions sont trop graves pour avoir été faites l'original sous les yeux. D'autre part, il y a tantôt des syllabes surabondantes, comme aux vers 11, 13, 21, 24, 25, 26, 27, 55 ; tantôt des syllabes qui manquent, comme aux vers 17 et 35, — fautes trop nombreuses pour ne pas supposer une copie sous les yeux de notre copiste[2]. Il y a de plus un grand nombre de formes françaises, probablement insérées au XVe siècle par le dernier copiste.

Quant à la date, nous constaterons plus loin que la composition des textes en prose doit se rapporter au milieu et à la fin du XIVe siècle. Il est probable que c'est aussi l'époque qu'il faut assigner à nos strophes dont la forme était alors si usitée.

Les fautes d'orthographe et de copie : *s* final remplacé par *s*, *ses* (3, 12), *tots* (20), etc., ne prouvant que contre le dernier copiste dont nous avons le travail sous les yeux, ne peuvent être un indice d'époque postérieure.

Dans le manuscrit, notre pièce occupe du f° 130 au f° 134, dont nous avons indiqué les commencements, r° et v° dans notre texte. Les vers y sont disposés comme de la prose, à raison de treize lignes à la page, avec cette particularité cependant que chaque vers commence par une grande initiale en couleur et la fin de chaque hémistiche est notée par un point.

La disposition des vers, la numérotation, la ponctuation et la séparation des strophes sont donc le fait de l'éditeur, qui a aussi numéroté chaque vers pour plus de facilité dans les citations.

Ceci dit, voici le texte de notre petit poëme :

[F° 130] I

O Regina excellent, verges de pietat,
Humielmen vuelh lausar la vostra magestat,
Car mayre ses de Dieu que lo mon a format
Et regina del cel de mot gran dignitat.
O Dona mot plasen de gran benignitat,

[1] Le sens indique clairement qu'il manque un vers entre 39 et 40. C'est probablement entre 6 et 7 que manquent les deux vers de la première strophe, qui devait être un remplissage.

[2] V. aussi vers 6, 8, 9 et 40. M. Chabaneau pense cependant que les strophes ont pu être primitivement inégales et que l'hypothèse d'une lacune, aux st. 1 et 5, ne s'impose pas. Peut-être a-t-il raison pour la première strophe, mais assurément non pour le cinquième.

Graciosa et humiel, de dossa amistat,
Vuelhas aver merce, per vostra caritat,
D'aquels que vos reclamon per granda amistat.

II

Regina eternal de [V°] mot auta valor,
Verges emperial, digna de grant honor,
Temple del Espirit Sant, mayre del Creator
Donzela virginal, de tots ses vos la flor ;
Plus bela quel [1] solelh quant es en sa clarsor,
Tots los angels del cel vos donon grant honor
Car vos aves portat lo nostre salvador.
O verges Maria [2], pleina de grant dolsor,
Vuelhas consolar cels que son en [la] tristor
[F° 131] Et pregas vostre filh que nos done sa amor.

III

O verges coronada en lo cel autament,
Que sobre tots los tros aves exaltamen,
Com poyrie ieu comptar ne dir [3] complidamen
La vostra dignitat que es tant excellen ?
Non y abasta [4] saber de nul home vivent,
Car lo Rey glorios, veray Dieus omnipotent,
En vos s'es encarnat sens negun corrumpamen.
[V°] Vuelhas lo donc pregar que nos pardone humielmen
Et non vuelha regardar nostres defalhimens
Car en lo sieu sanc nos compret caramens.

IV

Benesecta sias vos, maire de pietat,
Que en la grant vertut de vostra puritat
Aves desapausat lo demoni malvat !
Benesect [5] lo senhor de tant grant amistat
Que per los peccadors en la cros es pojat
[F° 132] Et per salvar lo mon es estat flagellat
Et [que] fonc en son cap d'espinas coronat
Et a mot cruzel mort son corps martiriat !
Benesect [5] lo senhor de tant gran pietat

[1] Le manuscrit porte : *que lo*. — [2] Ms. *Marie*. — [3] Ms. *dire*. — [4] Prononcez *ya..*, en une syllabe, ou corr. *Noy a...?* — [5] Ms. *Benesecte sia*.

Que per amor de nos[1] s'es tant humiliat!

V

Regina tresque humiel, donzela angelical,
Que per vos az agut natura humanal
Car en l'ort precios de ton corps virginal
Es levat aquel fruch de vida eternal
Lo qual es descendut del cel emperial
Per deliurar lo mon del poder infernal
Benezecta sias tu, verges perpetual,
Car tu nos as donat lo pan angelical
Per lo qual sem mundats del peccat original!

VI

Benezect[2] sia lo cors plen de virginitat
Que a lo Salvador mot humielmens portat;
Benezect[3] sia lo piech plen de gran castetat
Que a lo rey del cel dolsamens alechat;
Benezecta es la boca plena de pietat
[F° 133] Que a lo Salvador dignamen adorat;
Benezectas[4] las mans mundas de tot peccat
Que l'an en simples draps caramens envelopat;
Benezecta es la fauda de mot grant dignitat
Ont si es Nostre Senhor humielmens repausat!

VII

Doncas, Verges humiel [V°] pueys que tant caramens
Per nos aves noyrit lo rey omnipoten
Vulhas vos inclinar davant el humielmen
Et mostrar li los piechs an que tant dossament
Lo aves alachat en lo mon castament;
Pregas-lo que nos don[5] totjorn emendamen
Entro als pas de la mort que es de grant tormen
Et quant nos partirem de la vida presen
[F° 134] Nos mene a bona fin e nos don[5] salvamen
Lay sus en Paradis tostemps eternalmen.
AMEN.

[1] Ms. *vos.* — [2] Ms. *Benezecte.* — [3] Ms. *Benesecta sie l. p. p. d. tant g.c.* — [4] Ms. *B. sian las m.* — [5] Ms. *done.*

III

Les deux oraisons provençales qui occupent les f°s 117 v°-129 sont en prose.

La première, la plus longue, d'après la notice qui la suit, aurait été enrichie de cent jours d'indulgence par le pape Innocent.

Cette indication est précieuse en ce qu'elle nous fournit un point de repère. Il ne peut, en effet, être question ici que du pape limousin Innocent IV, qui succéda à Clément VI en 1352 et régna à Avignon jusqu'en 1362, époque à laquelle le B. Urbain V lui succéda. Il est donc certain que la prière que nous allons donner n'a pas été composée après 1362, et nous pouvons, sans trop nous écarter de la vérité, en fixer la date vers le milieu du XIVe siècle.

Peut-être même pourrait-on croire qu'elle fut composée à Avignon par l'un des nombreux troubadours qui ont dû fleurir en Provence au XIVe siècle, et dont la rencontre et les enseignements ne furent peut-être pas inutiles à Pétrarque, — et que l'abbesse mentionnée à la fin, si bien inspirée à son lit de mort, appartenait à quelques-uns des nombreux monastères de notre pays.

Mais hâtons-nous de quitter le terrain mal affermi des hypothèses et de donner à nos lecteurs le texte de cette précieuse prière dont le commencement est une heureuse imitation des litanies.

[F° 117 v°] Oracion de Nostra Dona mot devota

Pregue te, tresque excellent regina dels cels, Maire de Dieu et filha tresque digna de Dieu, tresque gloriosa maire de Dieu, tresque sancta espousa de Dieu, de gracia plena, sancta, intemerada, eternalmen benesecta, humiel verges maire, [**F° 118**] Engendrayris del Rey eternal, Sacrari del Sant Espirit, Filha del rey tresque gran, Tron del Rey, tresque hault palays de Jhesu Crist, Scala del Ciel, Porta de paradis, Ornament del segle, Alegransa de tot lo mon, Emperayris dels angels, Regina dels archangels, Maire del Rey dels segles, Honor de tots los sants, Consolayris dels miserables, Alegransa dels justs, Verges sobra las verges, bela et benesecta sobre totas femnas [**V°**], meravilhosa sobre totas gens et lausadora sobre tots sans et totas vertuts del cel, Regina de pietat, Temple de la Sancta Ternitat, Maire de sobeyrana

bontat, Font de tota castetat, Lyri[1] de virginitat et de mundicia, Flor de tota puritat.

Humielment te pregue, per aquella sancta et incomparabla gracia laqual lo senhor tot poderos a te a tramesa per sant Gabriel [**F° 119**] archangel, quant lo sant Espirit, descenden de las sobeyranas sesilhas, sobre te, verges, s'es repausat. Et en te es sobrevengut et de las sieuas sanctas resplendors las tieuas tresque castas ventralhas enflamet, et la vertut del Autisme te asombret, et vertadier filh de Dieu, de la fe de Dieu tot poderos, en lo tieu tresque sant ventre es descendut el tieu venerable corps, de la syeua tresque sancta divinitat [**V°**] a recomplit et sanctificat, et per nos autres peccadors, de te carn humana a presa.

Et per aquela sancta incomparabla alegransa laqual as aguda quant aquel meteis filh de Dieu, vertadier Dieus et home, del tieu cast ventre nat as vist, et aquel meteis alachar, noyrir et portar et adorar as merit. Et tostemps verges pura et entieyra et inviolada davant lo enfantamen et apres lo [**F° 120**] enfantamen yes remasa.

Et per aquestas sanctas dignitats et per totas las autras innunerablas gracias e tresque dolsas consolacions, lasquals tu, tresque sagrada verges, as merit a aver del tresque sagrat filh tieu, nostre senhor Jhesu Crist, humielment te pregue que dignes aconsolar me en totas tribulacions et angustias, et en las necessitats de l'arma et del corps de me.

Et delieura me de totas [**V°**] temptacions del diable et de servitut de peccat.

Et impetra a me misericordia et gratia del tieu filh.

Et fay me ainsi perseverar et la mieua vida esmendar, que an puritat de corps et an vera humilitat puesca tostems te amar, servir et lausar.

Et de la tieua sancta gracia me dignes aconsolar.

Car tu sies la mieua salut, tu sies la mieua consolayris, tu sies la mieua advocada, tu sies la mieua [**F° 121**] dolsa mayre, speransa, fortalessa mieua.

[1] Le ms. porte *Tyri*, qui est une faute évidente du copiste. Il porte aussi un point à peu près partout où nous avons mis une virgule, et n'a pas la division par paragraphes.

Per amor d'aisso te lause, te glorifique et en te me espere et me confise, et en la tieua gracia et misericordia humielmen me recomande.

Pregue te mais, o tres dolsa et tresque benigna verges, per aquelas tresque sanctas passions et intollerablas dolors, lasquals sostenc lo tieu corps, quant lo tieu tresque dols filh as vist en la cros tot nut, — et per los impietadoses [**V°**] jusieus cruselment flagellat et de espinas coronat, de clavels traucat et de lanssa naffrat — et per lo glasi de aquella dolor que la tieua arma passet quant el meteis de la cros te regardet, a sant Johan euvangelista et apostol te comandet et apres aquestas causas claman espiret.

Per totas las tresque sanctas passions humielment te pregue, o dolse maire de Jhesu Crist, que intercediscas per [me] davant la [**F° 122**] magestat del tieu filh que el, per la tresque sieua sancta passion et per la tieua venerable intercession, autrega a me, avant que morisca, de tots los mieus peccatz vera penitencia et emendacion.

Et quant lo mieu corps en la angustia de la mort sera pausat et la lengua mieua parlar non poyra a te invocar, secorris me, o dolsa speransa mieua, en aquella gran necessitat. Non me desemparas sens [**V°**] lo tieu adjutori en aquella hora tremenda quant l'arma yssira del mieu corps, mais que me mostras aquella tresque bela et delectabla facia tieua, tresque joyosa vision de la qual ieu sya consolat, et lo ennemic non puesca en me gausir de re, mais que ieu merisca gausir en la eternal benauransa et gloria en te demorador sens fin.

Pregue te, Dona, encaras mais, o tres gloriosa regina, [**F° 123**] del filh de Dieu, tresque digne mayre, tresque gloriosa sposa de Dieu, per aquela incomparabla [1] benahuransa et gloriosa, laqual en los cels aras possesisses sens fin, ont y sies meravilhosament exaltada et sobre las celestials vertuts et sesilhas excellenment coronada, ont te servisson tots los angels et los archangels.

Aqui te honorifficon totas las vertuts et potestats del cel.

Aqui lo [**V°**] cor dels prophetas an te gausens son alegrats, — et de la tieua gracia los confessors son confortats.

[1] Le ms. porte : *incorporabla*.

Aqui la[1] companhie de las verges an te tostemps se delecton, — et de la tieua dignitat tots los sants son alegrats, — et de la tieua beutat lo solelh et la luna son mirats.

Per totas las autras tresque sanctas benahuransas et dignitats et totas las autras honors innumerables que las lenguas dels homes non podon [**F° 124**] exprimir, lasquals tu, tresque excellent regina, en los cels octenes, humielment te pregue que de la tieua haulte sesilha de benahuransa dignes aregardar me, miserable peccador clamant davant la tieua magestat.

Et inclina las tieuas aurelhas de pietat a las indignas supplicacions mieuas.

Et aquelses misericordioses et tresque clemens huels tieus [**V°**] gires vers me.

Car dejos la tieua protection et garde ieu me amague, et de tu, coma tresque misericordiosa maire, ieu me confise.

Et per amor d'aysso, tresque benigna maire de Dieu, verges, pregue te, exausis me, salva et governa me.

Per aquel meteis te pregue que per nos as engendrat sens tocament de home, et aquel meteis as noyrit que, an Dieus lo paire et an lo Sant Esperit, vieu et regna per los [**F° 125**] infinits segles dels segles. Amen.

Innocent pape autreget a tota persona disent[2] *la sobre dicha oracion cent jorns de perdon.*

Et sapias certanament que el veyra la verges Maria et saupra lo jorn et la hora de sa mort avant que morisca.

Ainssi fonc revelat a una morgua abadessa que vic en sa mort grant companhia de demonis costa se et an grant paor comenset a dire humielment aquesta [**V°**] *oracion, peneden de sos peccats. Adonc vic una grand companhie d'angels et el mieg d'elses la verges gloriosa que li dis: « Ausida t'ay, car trop de ves per aquesta oracion m'as envocada. Et dic te que dins tres jorns, la hora de tercia, rendras l'arma al mieu Filh et seras salvada; per que, digas a tas sorres so que as vist.»*

[1] Ms. *ta*. Ce passage est une imitation évidente du *Te Deum*.

[2] Le ms. porte : *disant*.

IV

L'oraison qui suit, du même style que la précédente, semble appartenir à une date un peu plus récente : celle du grand schisme (1378-1417).

C'est, en effet, à cette époque troublée que nous semblent se rapporter les vœux formulés à la fin pour la paix, la concorde du monde, tombé dans un état misérable, et pour la parfaite unité de l'Église.

La copie de ce texte paraît plus moderne et le copiste y a introduit des inexactitudes grammaticales et des formes françaises que nos lecteurs remarqueront sans peine, comme ils en ont déjà remarqué quelques-unes ci-dessus : finales féminines en *e, disant, haulte,* etc.

Autra oracion de Nostra Damà, ben devota

ORACION

Gloriosa verges Maria, [**F° 126**] certa speransa, leal confort, conselh e consolacion de tots aquels que an te an recours, ieu te supplique que tu vuelhas pregar per me Dieus lo payre, Dieus lo filh et Dieus lo Sanct Espirit, que es en la Sancta Trinitat en ung Dieus, que coma sa creatura my endreissa et ma vida colpable et miserabla vuelha convertir a far son sancte service en continuabla perseveransa.

Et quant li plaira que ela partira d'aquest [**V°**] mon, mi done bon advisamen per lui reconnoysse coma veray Dieus et senhor.

Et mi done veraya contricion et entieyra confession.

Et mi fassa de mos peccatz misericordya et plenyera remission.

Et me done recebre son veray corps dignament et a ma salvacion.

Et quant vendra lo ponch que seray tant destrech de la escurdat de la mort que non porray vezer la clardat del cel [**F° 127**] ny poyrai moure la lengua per te pregaar ny appellar, et mon caytieu corps sera tant angoyssos que tramblera per la paor dels inimics de infern, et tota vertuts, raso, entendemen et vigor mi falhiran en la angoissa de la mort, ieu te pregue et te suppli que que adonc per ta pietat me vuelhas

regardar et me vuelhas ajudar en la sancta cavalaria de Paradis.

Sovenha te adonc de [V°] la preguieyra que ieu te fauc aras de present, porta de paradis, regina·del cel, mayre de nostre jutge lo filh de Dieu, advocada dels peccadors, honorada et lausada dels angels, dels patriarches, dels prophetas, dels apostols, dels martirs, dels confessors, de las verges et de tots los benhurats.

Ieu te jonhe mas mans et te incline mos huelhs, car per mos peccats non te [F° **128**] ause regardar, mais en plorant, de genolhs, humielment vene davant te, verges de bon ayre, et te pregue per aquela joye que tu aguis quant la tieua sancta arma, present ton beneset filh, acompanhada dels angels, sens dobte et sens paor se partic de ton sancte corps, et fonc portada cantant el cel, et a Dieu presentada et dignamen ressaupuda [V°] et coronada en la gloria perdurabla, que tu me vuelhas ajudar et secorre en aquela hora que tant fay a dobtar quant la amara mort me sera tant pres que tu sies a m'arma confort; que los inimics horribles de infern et tant doloyroses a veser non me puescon espaventar ne accusar de mal que ieu aia fach, — mais per te dolsa mayre sya m'arma [F° **129**] presentada a ton beneset Filh que de ton precieux sanc l'a resemuda et car comprada, si que per ta preguieyra et per lo merite de la sieua sancta passion mon arma sia ressaupuda et messa en possession de repaux et de la gloria perdurabla el regne de Paradis.

Mais te supplique, Verges Maria, mayre de Dieu, que vuelhas [V°] preguar Nostre Senhor per lo miserable estat del monde, que pas et concordia nos done et veraya caritat. Et en la [1] sancta mayre Gleysa trameta perfiecha unitat, los desconfortats vuelha confortar et los desconsolats vuelha consolar, las armas de purgatori vuelha delieurar, et sus el sieu regne per sa sancta misericordia las vuelha an lui pardurablamen collocar. — *Amen.*

V

Voici enfin la curieuse prière des regards de Dieu, que, à cause de sa donnée originale, nous avons cru devoir copier et publier, quoique

[1] Le manuscrit porte : *ta*.

rédigée en langue française, l'accentuation et la ponctuation étant, comme ci-dessus, le fait de l'éditeur.

[**F° 105 v°**] Doulz Dieu, doulz père, saincte Trinité et un Dieu, biau sire Dieu, je vous requier consail [**F° 106**] et aide en l'onneur de celui consail que vous preistes de votre propre sapience quant vous envoyastes votre saint angre Gabriel dire et annoncier la nouvelle de notre salut. — Sire, si comme ce fu voir, me regardés vous en pitié. *Amen.* PATER NOSTER.

Biau sire Dieux, regardés moy em pitié en l'onneur de celui regart dont vous regardastes l'umain lingnaje quant vous envoiastes votre doulz filz mourir en terre pour nous. — Sire, si comme [**V°**] ce fu voir, me regardés vous en pitié. — P. N.

Biau sire Dieux, regardés moy em pitié en l'onneur de celui regart dont vous regardastes vos desciples quand vous déites : Père des cielx, gardés ceulx qui douront en l'onneur de moy. — Sire, si comme ce fu voir, me regardés vous en pitié. *Amen.* — P. N.

Biau sire Dieux, regardés moy em pitié en l'onneur de celui regart dont vous regardastes [**F° 107**] votre doulx filz quant vous déites à vos desciples : Quecumque chose que vous demanderés à mon père en l'onneur de moy, vous l'aurés. — Sire, si comme ce fu voir, me regardés vous en pitié. *Amen.* — P. N.

Biau sire Dieux, regardés moy em pitié en l'onneur de celui regart dont vous regardastes saint Père l'apostre quand il vous renoia trois foys en une nuit. — Sire, si comme ce fu voir, me regardés vous en pitié. *Amen.* — P. N.

[**V°**] Biau sire Dieux, regardés moy em pitié en l'onneur de celui regart dont vous regardastes les fammes qui vous suivoient plourant; vous portiés la crois à vos douces espaules et vous déites : Mes filles de Jérusalem, ne plourés pas pour moy. — Sire, si comme ce fu voir, me regardés vous en pitié. *Amen.* — P. N.

[**F° 108**] Biau sire Dieux, regardés moy em pitié en l'onneur de celui regart dont vous regardastes votre mère et votre desciple en la grant tristece de la mort. — Sire, si comme ce fu voir, me regardés vous en pitié. *Amen.* — P. N.

Biau sire Dieux, regardés moy em pitié en l'onneur de celui

regart dont vous regardastes le larron en la crois quand il vous dist : Sire, remembrés vous de moy quant vous serés en votre règne ! Et vous respondites : Huy seras o moy en Paradis. — Sire, si comme ce fu voir, me regardés vous en pitié. *Amen.* — P. N.

[V°] Sainte vraie crois adourée
Qui du corps Dieux fus adournée
De sa sueur, de sa rousée
Et de son sanc enluminée,
Par ta vertu, par ta puissance
Deffent mon corps de mesch[e]ance
Et m'otroie par ton plesir
Que je puisse confès mourir.
Amen: PATER NOSTER

Je dois à M. Chabaneau l'indication suivante :

La prière des *Regards de Dieu* a déjà été publiée d'après un ms. du XVe siècle, dans une plaquette intitulée : *Les Quinze joies Nostre Dame et autres dévotes oroisons, ...publiées par un bibliophile.* — Tours, Bouserez. 1862, in-18. Elle y a pour titre : *les sept requestes;* mais le texte, malgré l'identité de quelques parties, diffère assez sensiblement du nôtre.

A la suite se lisent, mais avec une rubrique propre (*A la vraye croez*) les mêmes huit vers qui terminent la prière ci-dessus[1], sauf que *Amen* n'y est pas et que après *Pater Noster,* on lit encore : *Ave Maria ;* et au-dessous : *Cinq foys en l'ounour des cinq plaez Nostre Signour.*

V. Lieutaud.

Volone (Basses-Alpes), 1er août 1889.

[1] Avec les variantes suivantes : 1. *S. vraye croez aourée.* — 2. *q. d. c. D. fustez honourée.* — 3. *Et d. s. suour arousée...* — 7. *E. me ottroye...*

L'OGRE DE MOUNTAGUT

COUNTE EN PATOIS DE BENEVENT (CREUSE)

Òu y aïe une vài[1] à Benevent, i parle de loung-temps, un homme qui s'appelave[2] Chavillou. En travaillant, òu vivie héiroux dins soun méinage, quand le boun Di i prenguet sa fenne[2], que li léisset tréis pitits en murissant.

Òu puret bien sa pàuvre[2] defunte[2], qu'ère une tant boune persoune[2]. Mas un homme engueras jòune et qu'o tréis anfans subre sous bras ne po pas restâ veuve : òu i fòut càucu per tenài[1] sa méizhou, petassâ sas chamisas, souletà sas chòussas, fare la bujade, lous tourtàis[1], mài bien d'àutras chòusas. Òu tornet doun se maridâ.

Quelle vài, òu prenguet une espéce de pigne bregàude que n'ère pas coumode a farà a la lune : qu'ère la pus mèichante fenne dòu pàis, et sous vesis dizheant que l'aïe tréis piàus dòu guiable sous la souo. Avaque une tàu coumpagne, le pàubre Chavillou n'ère[2] pas a la noce[2]; tous lous jours que le boun Di

L'OGRE DE MONTAIGUT

(TRADUCTION FRANÇAISE)

Il y avait une fois à Bénévent, je parle de longtemps, un homme qui s'appelait Chevillon. En travaillant, il vivait heureux dans son ménage, quand le bon Dieu lui prit sa femme qui lui laissa trois petits (enfants) en mourant.

Il pleura bien sa pauvre défunte qui était une tant bonne personne. Mais un homme encore jeune, et qui a trois enfants sur les bras, ne peut pas rester toujours veuf; il lui faut quelqu'un pour tenir sa maison, rapiécer ses chemises, ressemeler ses bas, faire la lessive, les tourteaux et bien d'autres choses. Il se remaria donc.

Cette fois, il prit une espèce de peigne-frelon qui n'était pas facile à ferrer à la lune : c'était la plus méchante femme du pays, et ses voisins disaient qu'elle avait trois peaux du diable sous la sienne. Avec une telle compagne, le pauvre Chevillon n'était pas à la noce. Tous les

baillave dins le mounde, la li fazhe [3] le sabbat, et si per soun malur òu aïe begu chapine òube si la le surpregne a fare l'eimable òupréi d'une brave jòune fille, qu'ère le Jean-fenne le mieux remuda de las quatre paroissas : la l'éigròugrave, òu be la le mordie quand lan i cassave pas sa palanche [4] subre las ràis [1].

I n'ài pas méiquier de vous dire que la ne supportave pas lous pàubràis petits et que la lour fazhe trouvâ le màu de las péiras; la lous baquie, lous fazhe [8] travaillâ mài que ne pouyant et la lous mettio au lhéit [5] sens souppa, quand la n'òublidave pas de lous fare mangeâ marende [6]. Un jour, la tentacî la prenguet de s'en déifare et la disset a soun homme de lous menâ bien loin par lous perdre. Coume còuqui, a d'une pariére propòusicî [7], la regardave tout éitounat : « Ah! chi magre! te ne voules pas fare ce que te coumande? Eh be! nous vans vàire », la i disset en prenant le batou dòu lhéit, et le maléirous fuguet òubligea de s'éisecuta.

Lous anfans qu'ayant entendu, anèrent bien vite trouvâ lour méirine que lour baillet dous pesâis [1], que is seinnèrent tout le loung dòu chami, en seguant lour pài per darrài.

jours que le bon Dieu donnait dans le monde, elle lui faisait le sabbat, et si, pour son malheur, il avait bu chopine, ou bien si elle le surprenait à faire l'aimable auprès d'une belle jeune fille, c'était le Jean-femme le mieux remué des quatre paroisses (voisines); elle l'égratignait ou bien le mordait quand elle ne lui cassait pas sa palanche sur les reins. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle ne supportait pas les pauvres petits et qu'elle leur faisait trouver le mal des pierres ; elle les battait, les faisait travailler plus qu'ils ne pouvaient et les mettait au lit sans souper quand elle n'oubliait pas de les faire manger marendet (repas du milieu du jour). Un jour la tentation la prit de s'en défaire et elle dit à son mari de les conduire bien loin pour les perdre. Comme celui-ci, à une pareille proposition, la regardait tout étonné : « Ah ! chien maigre! tu ne veux pas faire ce que je te commande? Eh bien ! tu vas voir, » lui dit-elle en prenant le bâton de son lit, et le malheureux fut obligé de s'exécuter.

Les enfants, qui avaient entendu, allèrent vite trouver leur marraine, qui leur donna des pois qu'ils semèrent tout le long de leur chemin en suivant leur père par derrière. Quand ils furent bien loin,

Quand is fuguèrent bien loin, dins lou bos de Mouriòu, lour pài lous léisset qui ; mas is revenguettent a la meijou en seguant lous pesàis qu'is ayant seinna en vegnant.

A la méijou, lour pài et lour tata èrant a table et mingeavant de las gogas. Qu'éi que qu'éi que de las gogas? vaz-vous me dire. Qu'éi de gros boudins, dins còu temps fabricas a Benevent, pur sang de chiebre et de vedài [1], dins dòus budàis [1] de vieille vache, pas tourjous bien lavas. I n'ài pas besoin de vous dire que quis que las àiment [8], las trouvent bien bounas, et que lous bourgeois, que s'en mouquent [8], s'en lecharient [8] lous quatre déits et le pouce, si is erant restas barras tréis jours sous ne benâte.

« — Nous n'en mingerians be, nous aussi, papa, si òu vouliaz nous en baillâ », dissetent lous anfants.

« — Couqui ! disset la fenne, te ne lous as dounc pas perdu ! Qu'éi coume co que te m'òubaïsses ?

» — Sacro ! Te fachas pas, disset soun homme, i vàu lous menà a un âutre endrâit d'ante is ne revendrant pas. »

Lous pitits, pendent que lour pài s'apprèitave, coureguèrent bien vite chaz lour méirine, que lour baillet in pelotout de

dans les bois de Mourioux, leur père les laissa là ; mais ils revinrent à la maison en suivant les pois qu'ils avaient semés en venant.

A la maison, leur père et leur tante étaient à table et mangeaient des gogues. Qu'est-ce que des gogues ? allez-vous me dire. Ce sont de gros boudins fabriqués à Bénévent, pur sang de chèvre et de veau dans des boyaux de vieille vache pas toujours bien lavés. Je n'ai pas besoin de vous dire que ceux qui les aiment les trouvent bien bonnes et que les bourgeois, qui s'en moquent, s'en lècheraient les quatre doigts et le pouce, s'ils étaient restés renfermés trois jours sous une hotte.

« — Nous en mangerions bien, nous aussi, papa, si vous vouliez nous en donner », dirent les enfants.

« — Coquin ! dit la femme, tu ne les as donc pas perdus ? C'est comme cela que tu m'obéis !

» — Sacro ! ne te fâches pas, dit son mari. Je vais les mener à un autre endroit d'où ils ne reviendront pas. »

Les petits, pendant que leur père s'apprêtait, coururent bien vite chez leur marraine qui leur donna un peloton de fil retors. Ils attachèrent le bout à un buisson en sortant de la ville et dévidèrent leur

fis retord. Is attachèrent [9] le bout a un bouéissou en sourtissant de la ville, et devouéidetent [9] lour pelotout tout le loung dòu chami, en seguant lour pài per darràis [1], coume la premiere vài. Le pàubre homme, en purant, lous counduisset a la tour de Chamboren et lous barret dedins en bouchant la porte d'un boussou de feuillade. Quand òu fuguet parti, en arrachant quòuquas branchas, lous anfans faguetent [9] in pertu dins la fouillade, seurtissetent de la tour et revinguetent a la méizjou en seguant le fis quis ayant devouéida en vegnant.

A la méijou, mingeavant de las treflas fricassadas.

«— Nous n'en mingearians be, dissetent lous pitits qu'ayant le ventre creu.

» — Tounarri dòu boun Di [7]! disset la fenne a soun homme; te ne lous perdras doun jamàis. Ma dannacî [7], crese que te te mouquas de me. Tais! attrappe co per t'apprenéi [1] »; et, en disent co, la li appliquet subre la jàuto un boun soufflet en remaillant [11].

Quette vàie, Chavillou partisset sens repliquâ, et sens baillà òus anfans le temps de nâ chaz lour méirino ; òu lous menet dins la fourée dòu Masgelier, ante lous paubràis pitits bien

peloton tout le long du chemin en suivant leur père par derrière comme la première fois. Le pauvre homme, en pleurant, les conduisit à la tour de Chamboran et les ferma dedans en bouchant la porte avec un fagot de feuillage. Quand il fut parti, en arrachant quelques branches, les enfants firent un trou dans le feuillage, sortirent de la tour et revinrent à la maison en suivant le fil qu'ils avaient dévidé en venant.

A la maison, on mangeait des pommes de terre fricassées.

« — Nous en mangerions bien, nous aussi », dirent les enfants qui avaient le ventre creux.

« — Tonnerre de bon Dieu! dit la femme à son mari, tu ne les perdras donc jamais. Ma damnation, je crois que tu te moques de moi. Tiens! attrape ça pour t'apprendre. » Et, en disant cela, elle lu appliqua sur la joue un bon soufflet d'un revers de main.

Cette fois, Chevillon partit sans répliquer et sans donner aux enfants le temps d'aller chez leur marraine. Il les mena dans la forêt du Masgelier, où les pauvres petits, bien fatigués, s'endormirent. A leur réveil, leur père était parti et ils ne surent plus de quel côté aller.

gâtéis s'endeurmissetent. A lour reveil, lour pài ère parti, et ne sòuberent pus de càu couta nâ.

« — Mounte subre còu grand fàu, dissetent lous dous pitits òu pus grand, et regarde dòu couta que lous chis jappent, si te ne veses pas quàuque méijou pràis d'éici.

» — I vese lài in grand chatài [1], òu disset quand òu fuguet arriva a la cime.

» — Eh be ! ani lài, is dissetent tous ensemble, et lous véiqui partis. »

Disans tout de suite que qu'ère le chatài de Mountagut, habita, dins còu temps, par un ogre. Quel ogre ère un homme de hèut òunas de hàut, gros en proupourcî et que n'aye mas un éu òu mitant dòu frount. Sous piàus èrant gros coume de la branchas de vime et coutis coume in boussou d'éipinas. Li fouille douas piàus de biòu per se fare une blâude et sas chambas èrant tellement grandas que d'un sàut òu trâcimave [19] la reviere pûtot que de nâ passâ subre le pount a Lanthài [12], quand v'ère trop a la déimo [13]. Ou ère si fort qu'òu torche de grands chagnàis per n'en fare de las lhiortas, et que, quand v'òu aïe se, òu beuvio un ple tounài de vi qu'òu portave a sa

« — Monte sur ce fayard, dirent les deux petits au plus grand, et regarde du côté où les chiens aboient si tu ne vois pas quelque maison près d'ici.

» — Je vois là-bas un grand château », dit-il quand il fut arrivé au sommet.

« — Eh bien ! allons-y », dirent-ils tous ensemble, et les voilà partis.

Disons tout de suite que c'était le château de Montaigut, habité, dans le temps, par un ogre. Cet ogre était un homme de huit aunes de haut, gros en proportion et qui n'avait qu'un œil au milieu du front. Ses cheveux étaient gros comme des branches d'osier et brouillés comme un fagot d'épines. Il lui fallait deux peaux de bœuf pour faire un paletot, et ses jambes étaient tellement longues (grandes) que d'un saut il passait par-dessus la rivière plutôt que d'aller passer sur le pont à Lantaire, quand il était trop éloigné. Il était si fort qu'il tordait de grands chênes pour en faire des liortes, et que, quand il avait soif, il buvait un plein tonneau de vin qu'il portait à sa bouche comme les autres font d'un verre. Vous avez bien certainement entendu raconter

bouche d'une mo coume lous autràis fant d'un vàire. Vous az be certainement entendu countâ l'histoire dòu regrand dòu grand [14] de soun grand qu'appelavant Polyphème. Le brigaguier de Saint-Vòury, òu quàu óu aye mingea doux gendermâis en tornade dòu cousta de Gartempe, li crebet l'éu d'un co de pàu bien agusa, pendent qu'òu deurmie. Còu mounstre se nurishe de char de chretien, et dire le noumbre de persounas que v'òu aye mingea serio trop loung.

Mas revenens a notràis paubràis [1] pitits. En arrivant, is taperent a la porte dòu chatài [1]. La fenne de l'ogre venguet lour déibrî.

« — Ma boune dame, is dissetent, voudriaz-vous nous retirâ et nous baillâ a mingeâ, car nous souns guenchis et nous ans bien fam ; déipeu tréis jours nous marchens et nous n'ans pas méi le pus pitit bouci de po sous la dent. »

» — No! disset la dame ; qu'éi qui le chatài de l'ogre, et quand òu veudrio òu vous minjarie par le sur.

» — Tant piéi, is respoundetent, nous souns trop fatiguas per anâ pus loin, et òu vàut mieus éitre mingea per l'ogre que de muri par lours chamis de fam et de fatigue. »

l'histoire du bisaïeul de l'aïeul de son grand-père, qu'on appelait Polyphême ; le brigadier de Saint-Vaury, auquel il avait mangé deux gendarmes en tournée du côté de Gartempe, lui creva l'œil d'un coup de pieu bien pointu pendant qu'il dormait. Ce monstre se nourrissait de chair de chrétien, et dire le nombre de personnes qu'il avait mangées serait trop long.

Mais revenons à nos pauvres petits. En arrivant, ils tapèrent à la porte du château ; la femme de l'ogre vint leur ouvrir.

« — Ma bonne dame, dirent-ils, voudriez-vous nous retirer et nous donner à manger, car nous sommes éreintés et nous avons bien faim ; depuis trois jours, nous marchons et nous n'avons pas mis le plus petit morceau de pain sous la dent. »

« — Non, dit la dame : c'est le château de l'ogre, et quand il viendrait il vous mangerait pour le sûr.

» — Tant pis, répondirent-ils ; nous sommes trop fatigués pour aller plus loin, et il vaut mieux être mangés par l'ogre que de mourir, par les chemins, de faim et de fatigue. »

Cette femme, qui valait mieux que son mari, les fit entrer à la cui-

Quelle dame, que vouille mieu que soun homme, lous faguet entrâ a la cusine, mettet la touaille et lous baillet a bèure et a mingeâ. Quand is fuguettent bien sadous, la lour barret dins le grenier et lour baillet une quouo de rat, en lour disant : « Quand l'ogre vendro, òu li mountraréi co per le pertu de la cliàu. »

L'ogre arrivet quòuquas minutas après. En entrant, òu se mettet à sinâ [15] de tous lous coûtas en fasant 'nâ et venir sas narinas, et òu disset : « Troun de Dî [10] ! ca sint bien la char batisade éici. » — Sa fenne répoundet : « Eu ! ca n'éi mas tréis paubràis pitits qu'i ài barras dins le gregnier per [16] lous far engréissâ ; is soun si magràis que ca ne vàut pas la peine de te déirengeâ par is. Tais ! minge co d'abord per te raffràichî », la li disset en li présentant in ple bujou de caillat et de tourtài avac la couade [17] per y servir de cuillère. — Se ne vouguet pas se rapportâ à iello et òu mountet òu gregnier. Lous anfans li montretent la quouo dòu rat ; en la tuchant et la vesant, òu juget, en éifet, qu'is èrant trop magràis, et òu rèdescendet par mingeâ soun trempâ.

Quinze jours apràis òu revenguet. Quelle vài lous anfans

sine, mit la nappe et leur donna à boire et à manger. Quand ils furent bien rassasiés, elle les enferma dans le grenier et leur donna une queue de rat en leur disant :

« — Quand l'ogre viendra, vous lui montrerez cela par le trou de la serrure. »

L'ogre arriva quelques minutes après. En entrant, il se mit à flairer de tous côtés en faisant aller et venir ses narines, et il dit :

« — Tonnerre de Dieu ! Ça sent bien la chair baptisée ici. »

Sa femme répondit :

« — Hé ! ce ne sont que trois pauvres petits que j'ai enfermés dans le grenier pour les faire engraisser ; ils sont si maigres qu'il ne vaut pas la peine de te déranger pour eux. Tiens ! mange ça d'abord pour te raffraîchir », lui dit-elle, en lui présentant un plein cuvier de caillé et de tourteau avec la couade pour lui servir de cuiller. Il ne voulut pas s'en rapporter à elle et il monta au grenier. Les enfants lui montrèrent la queue du rat. En la touchant et en la voyant, il jugea, en effet, qu'ils étaient trop maigres, et il redescendit pour manger son trempé.

Quinze jours après il revint. Cette fois, les enfants avaient perdu

aviant perdu la quouo de rat et li faguetent véire un de louràis [18] déits à la place ; òu juget quette vai qu'is érant prou gras et òu n'en minget un. Òu lous mingesse be tous trèis si, héirousement par is, òu n'aguesse pas devora, en fasant sa virada dòu mati, une vieille fenne qu'amassave de las bròuillas dins le bos de Mountagut, mài douas pititas bargièras dòu coûta de Saint-Sòuve.

Quant òu aguet mingea còu pàubre pitit, l'ogre s'endourmisset. Alors lous doux àutreis pitits anèrent quêre de la gème dins un tupi sous le lhéit, l'èitenderent subre un bouci de tèle qu'appliquetent soubre soun éu, peu se sòuvetent cachâ dins le tàit de las chiebras. A soun reveil, ne lous entendant pas dins le gregnier, òu se mettet à sinâ en l'air et à lous sègre à la piste jusqu'òu tàit tout coume un chi de chasse. « Ah ! qu'éi coume co, mous gaillards, qu'òu craisez m'éichappâ. Eh be ! vous vaz vàire. » Et, en disant co, òu prenguet une grosse péire, la placet trâs [19] la porte de manière a ne mas làissâ in partu per passâ 'ne chièbre et se mettet à las appelâ : Belet ! belet ! tait ! en lour mountrant de la broutte. Le grand boucàud seurtissait le premier, peu la grande chièbre et las chabrillas ; lous

la queue du rat, et ils lui firent voir un de leurs doigts à la place. Il jugea cette fois qu'ils étaient assez gras, et il en mangea un. Il les eût bien mangé tous trois si, heureusement pour eux, il n'eût pas dévoré, en faisant sa tournée du matin, une vieille femme qui amassait de petites branches mortes dans le bois de Montaigut, et deux petites bergères du côté de St-Sylvain.

Quand il eut mangé ce pauvre petit, l'ogre s'endormit. Alors les deux autres petits allèrent chercher de la poix dans un pot sous le lit, l'étendirent sur un morceau de toile qu'ils appliquèrent sur son œil, puis se sauvèrent se cacher dans l'étable des chèvres. A son réveil, ne les entendant pas dans le grenier, il se mit à flairer en l'air et à les suivre à la piste jusqu'à l'étable, tout comme un chien de chasse. « Ah ! c'est comme ça, mes gaillards, que vous croyez m'échapper. Eh bien ! vous allez voir. » Et, en disant cela, il prit une grosse pierre, la plaça en travers de la porte de manière à ne laisser qu'une ouverture suffisante pour laisser passer une chèvre et se mit à appeler : Belet, belet, tai ! en leur montrant de la broutte. Le grand bouc sortit le premier, puis la grande chèvre et les chevrettes ; les petits

pitits chabràis venguetent lous darràis. Ou càizhe avài pus àisadement lous anfans quand tout còu béitiàu serio seurti ; mas is, òussi fis que se, se mettetent un sous le ventre dòu boucàud, l'àutre sous le ventre de la grande chièbre et seurtissetent sens qu'òu s'en doutesse. Ne lous trouvant pas, òu se mettet à lous parsègre; mas coume òu ne vezhe re, òu toumbet dòu hàut dòu rempart, dins le foussat, la téte la première subre une pàire pointude et se qüet rede.

La nouvelle de la mort de l'ogre fuguet vite counàigude dins le païs ; le sair, en signe de joie, dins tous lous villagéis dòus alentours, is allumetent dòus trafoujàuds [19] et èrant bien décidas à passâ toute la néu à dansâ, quand à mienéu is entendetent dins l'air in brut éitrange bien fàit par éipòurigeâ ; un [20] sabbat terrible [21] de chis que jappavant, de loups que hurlavant, de margàuds que margòudàvant, de vachas que bramavant, de tòuràis que briòulavant, de chavàux que rechanavant, de baucàuds qu'éibezelavant, de chavechas qu'éicilavant, de crocs que croassavant, de mòutous que bélavant, de grapàuds que luquetavant, de serpens que siflavant, méila d'une grosse voix d'homme que disio en français : « A moi ! à

chevreaux vinrent les derniers. Il croyait avoir plus aisément les enfants quand tout ce bétail serait sorti. Mais eux, aussi fin que lui, se mirent un sous le ventre du bouc, l'autre sous le ventre de la grande chèvre et sortirent sans qu'il s'en doutât. Ne les trouvant pas, il se mit à les poursuivre ; mais comme il ne voyait rien, il tomba du haut du rempart dans le fossé sur une pierre pointue et se tua raide.

La nouvelle de la mort de l'ogre fut vite connue dans le pays. Le soir, en signe de joie, dans tous les villages des alentours, on alluma des feux de joie et tout le monde était décidé à passer la nuit entière à danser, quand, à minuit, ils entendirent dans l'air un bruit étrange bien fait pour effrayer : un sabbat terrible de chiens qui aboyaient, de loups qui hurlaient, de chats qui criaient, de vaches qui bramaient, de chevaux qui hennissaient, de boucs qui criaient en chevrotant, de hiboux qui huaient, de chevèches qui poussaient des cris perçants, de corbeaux qui croassaient, de moutons qui bêlaient, de crapauds qui hoquetaient, de sergents qui sifflaient, mêlé d'une grosse voix d'homme qui disait en français : « A moi ! A moi ! Piquez-le, mangez-le », et, de temps en temps, des cris à faire frémir les chairs jusqu'aux os.

moi! Piquez-le! Mangez-le! » et de temps en temps de las credadas à fare fremijâ las chars jusqu'òus os. Qu'èro la meute de toutas las bétias de l'enfer coumandadas per Satan se méimo arma d'une grande fourche à tréis bens qu'is parseguiant l'âme de l'ogre que baillave de l'éiciladas à parçâ lous murs quand òu lis piquave à las jaras. Quelle course infernale, que se fazhe dins un rond de mille toisas autour dòu chatài de Mountagut, duret jusqu'òu premier chant dòu jàu [21]; alors tout cesset subitament, mas per recoumençâ toutas las néus de màime pendent nòu jours. Co fuguet la première peine infligeade à l'ogre en puniçî de sous pechats; qu'éi la manière empluyade par le diable par mettre lous chéitis òu carcan, en attendant qu'òu lous plounge dins le fin found de l'enfer en lous poussant dòu bout de sa fourche.

L'ogresse ne fuguet pas moins countente que tout le mounde, car la pàubre fenne aïe toujours pòu que soun homme la mingesse un jour òu l'àutre quand en n'òurie trouva degu a mingeâ dins sa virade dòu mati. « Ah! Jésus Maria! » disset lo toute surpréide à la première vude dòu corps dins le foussat; mas la reprenguet bientôt avac un accent de satisfaccî que

C'était la meute de toutes les bêtes de l'enfer commandées par Satan lui-même armé d'une grande fourche à trois branches, qui poursuivait l'âme de l'ogre, laquelle poussait des cris à percer les murs quand on lui piquait les cuisses. Cette course infernale qui se faisait dans un cercle de mille toises autour du château de Montaigut dura jusqu'au premier chant du coq; alors tout cessa subitement, mais pour recommencer toutes les nuits de même pendant neuf jours. Ce fut la première peine infligée à l'ogre en punition de ses péchés; c'est la manière employée par le diable pour mettre les coquins au carcan, en attendant qu'il les plonge au fin fond de l'enfer en les poussant du bout de sa fourche.

L'ogresse ne fut pas moins contente que tout le monde, car la pauvre femme avait toujours peur que son mari la mangeât un jour ou l'autre, quand il n'aurait trouvé personne à manger dans sa tournée du matin. « Ah! Jésus-Maria! » dit-elle toute surprise à la première vue du corps dans le fossé. Mais elle reprit bientôt avec un accent de satisfaction qui n'était pas douteux: « Que le bon Dieu, la bonne Sainte-Vierge et le bon saint Barthélemy en soient bénits! » Elle se

n'ère pas doutoux : « Que le boun Dî, la bonne Sainte-Vierge, mài le boun saint Barthumis[22] n'en shant benits ! » La se déipéichet de credâ lous dous pitits que se sòuvavant de toute la vitesso de louràis chambas, lous faguet mingeâ marende, lour baillet un chabràì par lour soupâ, peu lous mettet dins le chami de Benevent par retornâ chaz is.

« — Boun jour, tante, is dissitent en arrivant ; nous véiqui engueras de retour, mas nous vous portens un chabràì quette vài. »

Dins còu temps, subre le grand pourtàu de l'abbaye de Benevent, èro éicrite, en grossas lettras et en lati, quelle grande verita : « *Ferentes semper bene venti* » que moucheu le curài viravo coume co en patois : « *Quis que pourtent quòu quare de bou sount toujours lous bien vengus.* » Aussi la vude dou chabràì, que li fazhe déija lebreta la lingue, carmet de suite lous gnerfàis de madame Chavillon que coumençave a s'héirissa en vesant revenir lous anfans par la troisieme vài.

« — Par que fare còu chabràì? » la disset.

« — Par le mingeâ par notre soupâ », dissietent lous anfans.

dépêcha d'appeler les deux petits qui se sauvaient de toute la vitesse de leurs jambes, les fit manger Narende, leur donna un chevreau pour leur souper, puis les mit dans le chemin de Bénévent pour retourner chez eux.

« — Bonjour, tante, dirent-ils en arrivant. Nous voici encore de retour, mais nous vous apportons un chevreau cette fois. »

A cette époque, sur le grand portail de l'abbaye de Bénévent était écrite en grosses lettres et en latin cette grande vérité : *Ferentes semper Beneventi,* que Monsieur le Curé traduisait ainsi : *Ceux qui apportent quelque chose de bons ont toujours les bienvenus.* Aussi la vue du chevreau, qui lui faisait déjà vibrer la langue, calma de suite les nerfs de Madame Chevillon qui commençait à se hérisser en voyant revenir les enfants pour la troisième fois.

« — Pourquoi faire le chevreau », dit-elle.

« — Pour le manger pour notre souper », dirent les enfants.

« — Mais pour le manger il faut le tuer », dit-elle, « et comment faire pour le tuer, car je ne sais pas.

« — Mas par le mingeâ fòut le qüâ », la disset, « et coument fare par le qüâ, car i ne sabe pas.

» — Tante, vàu vous mountra » , disset le pus grand dòus anfans ; « mettez votre teite subre le sichou [23] et (v)òu veirrài. »

La fuguet assez béquie par l'éicoutâ, car aussitôt la teite subre le sichou, le pitit prenguet l'achou et li coupet le còu. Ca fuguet bien fàit et degu ne la regrettet. Le juge de paix, se méime, que n'aimave pas la Chavilloune, qu'anave li voulâ lous iòus de sas poulas jusque dins soun poulailler, ne faguet pas de peine a l'anfant.

Tant qu'a Chavillou, quette vài sas grimas [24] ne mouillerent pas sas jòutas ; òu portet be le dòu, mas putot a soun chapeu que dins soun cœur. Òu juret méime que jamàis pus de sa vite òu ne se remaridarie. Tenguet òu soun serment? Iòu vous l'acertenerài pas, car qu'éi qui que chabe còu counte que vous déimountre que lous chétis sount toujours punis, quand ca n'éi pas dins quet mounde qu'éi dins l'àutre.

F. Vincent,
Médecin à Guéret,
Lauréat de la Société des langues romanes.

Guéret, août 1886.

» — Tante, je vais vous montrer », dit le plus grand des enfants ; « mettez votre tête sur le billot et vous allez voir. »

Elle fut assez bête pour l'écouter, car aussitôt la tête sur le billot, le petit prit la hache et lui coupa le cou. Ce fut bien fait et personne ne la regretta. Le juge de paix lui-même, qui n'aimait pas la Chevillonne qui allait lui voler les œufs de ses poules jusque dans son poulailler, ne fit point de peine à l'enfant.

Quant à Chevillon, cette fois ses larmes ne mouillèrent pas ses joues ; il porta bien le deuil, mais plutôt à son chapeau que dans son cœur. Il jura que jamais plus de sa vie il ne se remarierait. Tint-il son serment? Je ne vous le donnerai pas pour certain, car c'est là qu'finit ce conte qui vous démontre que les méchants sont toujours punis, quand ce n'est pas dans ce monde, c'est dans l'autre.

NOTES PHILOLOGIQUES ET OBSERVATIONS DIVERSES

A. — Phonétique

Les renseignements sur la phonétique m'ont été fournis par MM. Dessaix aîné, Janet, négociants, et Roby, instituteur à Bénévent.

Le patois de Bénévent est une variété du patois du Midi, en Limousin :

1° Comme lui, il possède les diphthongues méridionales *ài, éi, àu, òu, éu.*

2° Les nasales *an, am,* = *an, am,* français.

en, em, = *en, em,* latins, comme dans *ventus, tempus,* ou *in* et *ain,* français.

in, im, = *in, im,* latin, comme dans *in terra.*

on, om, = *oun, oum,* le plus souvent.

un, um, = prononciation méridionale.

3° *Ch, ge, j,* = *tch, dj ; zh* = *j* français. — Par une bizarrerie assez singulière, dans la plupart des communes qui environnent Bénévent, comme Montaigut, St-Sylvain, Gartempe, le Grand-Bourg (*de auditu*) et St-Pierre et St-Étienne-de-Fursac (*de auditu,* et d'après les renseignements de M. Mettoux qui se livre avec beaucoup de succès à la littérature patoise), les consonnes composées : *ch, ge, j,* = *tç, dz,* comme en limousin.

D'autres particularités phonétiques seront exposées dans les observations suivantes.

B. — Observations diverses

1. La diphthongue méridionale *ài* est très-employée dans ce patois et contribue beaucoup à lui donner sa physionomie propre :

a. — Dans les mots *vài, paubràis, chabràis, ràis,* etc., elle se substitue à sa brève *éi.*

b. — Dans *tourtàis, chatài, curài, vedài, budài, pezàis,* etc., elle remplace l'*é* fermé des mots *tourtés, chaté, curé, vedé, budé, pezés,* etc., des environs de Guéret et d'un grand nombre d'autres lieux.

c. — Dans l'infinitif des verbes *tenài, venài, prenài,* et le substantif *darrài,* elle remplace *i* des mots *teni, veni, preni, darri,* qui se disent aussi *tenéi, venéi, prenéi, darréi,* dans plusieurs localités des environs de Bénévent et de l'arrondissement de Bourganeuf.

d. — Dans *courai*, qui se dit *couréi* dans les mêmes localités, elle remplace *e* (demi-fermé) des environs de Guéret et Sardent.

2. — L'*e* muet remplace généralement ici l'*o* muet final des mots féminins singuliers et de la troisième personne des verbes en usage, en général, dans le patois du Midi. Exemple : paubr*e* defunt*e* fenn*e*, noc*e*, òu er*e*, appelav*e*, qui se prononcent : paubr*o* defunt*o* fenn*o*, noç*o*, òu er*o*, appelav*o*, dans ce dernier dialecte.

D'une manière générale, cette particularité est la principale qui rapproche la variété de Bénévent du patois du Nord, dont la limite, tracée par MM. de Tourtoulon et Bringuier, — n'est guère éloignée que de 7 à 8 kilomètres.

3. — *Fazhe : zh* ou *z* mouillé, = *ge* ou *j* français.

4 — *Palanche :* levier en bois du premier genre, prenant son point d'appui sur l'épaule et présentant, à chacune de ses extrémités, une encochure recevant l'anse d'un seau qu'elle sert à porter.

5. — *Lhéit : lh* = *l* mouillée.

6. — *Marende, marendet,* repas du milieu du jour, est la *merenda* des Latins.

7. — *Teutacî, proposicî, dannacî, Dî,* etc. Ici, dans les terminaisons *cî* et *dî,* les lettres *c* et *d* ne se mouillent pas, comme cela arrive dans les patois de l'Est et une notable partie du patois du Midi qui l'avoisine. Ce caractère appartient au patois limousin.

8. — *Aïment, mouquent, lechaïent, courguèrent,* etc. Dans les environs de Guéret, les rives du cours supérieurs de la Gartempe, etc., on dit *àimant, mouquant, lechaïant, courguerant*. Ici, comme dans le patois du Midi en général, la terminaison *ant*, de la troisième personne du pluriel des verbes, s'adoucit en *ent*.— Cet adoucissement de *an* en *en* se rencontre du reste fréquemment dans le patois dans d'autres circonstances, telles que le corps des mots, ainsi qu'on peut le constater en lisant ce conte.

9. — Ces deux formes : attach*èrent,* ou attach*etent*, fagu*èrent* ou fagu*etent,* devouéid*èrent* ou devouéid*etent*, etc., de la troisième pers. plur. des verbes, paraissent s'employer indifféremment dans cette variété de notre patois. La première, c'est-à-dire la terminaison *èrent*, est particulière à notre patois du Midi et correspond à la terminaison *erount* du patois de l'Est. La deuxième, *etent,* au contraire, est la forme adoucie de la terminaison *etant* (attach*etant,* vengu*etent,* fagu*etant*) des environs de Guéret et des patois du Nord en général.

10. — *Sacro ! Troun de Dî !* Jurons de Bénévent.

11. — *Remaillant* ou mieux *remanglhe (glh* = *l* mouillée), soufflet d'un revers de main, vient du latin *retro manus*. A Bona, *main* se dit *manglhe*.

12. — Pount *Lantài*, pont à *Lantaire*, ainsi appelé du comte *Lantarius*, gouverneur du Limousin au VIIIe siècle, auquel il doit sa construction. Pont-sur-la-Gartempe, commune de Saint-Sylvain-Montaigut.

13. — *Déimo*, qui n'est pas à la main, détourné.

14. — *Grand*, aïeul ; *regrand*, bisaïeul.

15. — *Sinâ*, flairer, sentir en portant le nez dessus.

16. — A Bénévent, on semble dire indifféremment *par* ou *per*. Dans le reste de l'arrondissement de Bourganeuf, à l'exception du canton de Pontarion, on dit plutôt *per*, qui est limousin et latin.

17. — *Coudde*, cuillère en bois qui sert à prendre dans le seau de l'eau pour boire.

18. — Dans bien des localités, on décline *lour* (leur). Ainsi, ici, on dit : *lauràis* (leurs, m. pl.), *louras* (leurs, fém. pl.). — *Louro* mo (leur main, fém. sing.).

19. — *Trâ*, *tras*, en travers, par-dessus, vient du latin *trans* : *trâcimâ*, passer par-dessus la cîme. — *Trafoujàud*, feu de joie, de *trans focum* (*c* = *g*, qui, ici, s'adoucit en *j*), parce qu'une des pratiques locales de cette réjouissance est de sauter à travers le brasier ou le foyer.

20. — *In*, *un* ; *ine*, *une* (un, une), me paraissent employés indifféremment dans cette variété du dialecte du Midi. D'après les écrits patois de M. F. Mettoux, la première formule serait celle en usage du côté de Saint-Pierre et Saint-Etienne-de-Fursac, communes du canton du Grand-Bourg, limitrophes de la Haute-Vienne.

21. — J'ai voulu ici décrire la *chasse-gallière*, dite aussi *chasse de nuit*, que bien des vieillards du temps de ma jeunesse ne doutaient pas avoir entendue. Pour eux, c'était bien la meute infernale à la poursuite d'une bonne âme. Une des nombreuses légendes, à ce sujet, raconte qu'un soldat « revenant de la guerre » entend dans l'air ce bruit effrayant, trace autour de lui, sur la terre, un cercle aussi étendu que possible avec la pointe de son épée, et plante l'arme au centre. L'âme poursuivie vint se poser sur la croix de la poignée de l'épée et se trouva ainsi hors de l'atteinte du démon et de sa suite qui font en vain le tour du cercle sans pouvoir y pénétrer, jusqu'au premier chant du coq, moment où ils disparaissent. Dans les croyances populaires de la Creuse, le démon et toutes ses incarnations, loups-garous, moutons noirs, sorciers, meneurs de loups, etc., peuvent errer impunément dans la campagne depuis la tombée de la nuit jusqu'au premier chant du coq, qui a la puissance de les faire disparaître instantanément.

22. — *Saint Barthélemy*, patron de Bénévent. Les reliques de ce saint, apportées, en ce lieu, de Bénévent en Italie, ont fait, dit une

tradition, donner au chef-lieu de canton creusois le nom de la cité italienne. D'après une autre tradition, ce nom lui viendrait de l'inscription « *ferentes beneventi* », gravée sur le grand portail de son abbaye.

23. — *Sichou,* généralement *suchou* (petite souche) ailleurs qu'à Bénévent, est un billot, un plot de cuisine en bois sur lequel on hache la viande, ou même un fragment de tronc d'arbre sur lequel on s'assied.

24. — *Las grimas,* les larmes, corruption du latin *lacrima.*

N. B. — Ci-après, à titre de comparaison, la traduction de ce conte en *patois de Toul-Sainte-Croix,* variété de notre patois du Nord, que je dois à l'obligeance de M. Gannat, professeur au lycée de Guéret, originaire de cette localité.

LE GARGANT DE MONTÉGUT

CONTE EN PATUAIS DE BOUSSA

Iaïe inne[1] vaïe à Bénovent (é parle de longtemps) in heume[2] que s'appelève Chavillou. En travaillant[3], au vivieut héroux dés son ménage[4] quand le bou Dzieu i pranguet sa fanne[5] qu'i laisséve trés enfants en merissant.

Au puret bin sa paure défunte ; qu'ère inne tant boune presune[6]. Mas in heume inguerâ jeune[7] et que trés enfants sur los bras ne po pas restâ turju veuf. I faut caucu par tegnir sa mésu, petassâ sas chamisaïes, sarcillâ sa chaussaïes, faire la bujade, los turtaux et bin d'autrés chausaïes. Au tournet don se maridâ.

Quele vaïe au prenguet[8] inne espèce de pigne-bregaude qu'ère pas coumode à farrâ à la iune ; qu'ère la pus méchante fanne d'au païs et sos vouésins[9] dzévant qu'alle aïe trés caux le dziabïeu dés le corps. Abé inne telle compagne le paur

[1] *in-ne.* — [2] *h* muet. — [3] Pr. française. — [4] Pr. fr. et non pas *ménadge.* [5] *fan-ne, an* comme *an* signifiant *année.* Il en sera de même pour tous les mots dans lesquels figure *an.* — [6] *s* doit avoir le son de *g.* — [7] Pr. fr., ne pas prononcer *djeune.* — [8] *en* comme *an* dans *talisman.* Il en est de même pour tous les mots dans lesquels se trouve *en.* — [9] *in* se prononce toujour comme dans *lapin.*

Chavillou n'ére pas à la nece [1]. Tous los jours que le bou Dzieu bailléve, la i faséve le sabbat, et si par malheur au l'aïe beïu chepine, ou be si la le surprenéve à fére l'aimabïeu aupré d'inne gente fille, qu'ére le Jean-Marie le mieux remuda das quatré parouissaïes ; la l'égraugnéve, ou be la le mordéve quand la i casséve pas s'n [2] écoubâ sur las reins.

E z'ai [3] pas besoin de vous dzire que la ne podéve pas suppourtâ sos paurés petzits et que la los rendéve malhéroux quemo las perraïes à la gealade : La los battéve, los fazieu travaillâ mes qu'é podévant et la los metéve au hié sans supâ, quand la l'obeïdéve pas de los fére miéjuna.

In [4] jour, la tentation [5] i prenguet [6] de s'en défére et la dzisset à s'n heume de la fére pardre. Quemo vous pensaïe à à inne pareille proposition au l'avisé tut étuna. « Ah ! qué quemo*quo* [7] ! Te volé pas fére ce qué te coumande ? Eh be ! n'van vére ; et dés cô temps la prenguet la bare [8] dau hié et le paur malhéroux fuguet obeïgea de s'exécutâ.

Los enfants qu'aïant entendzu ianérant vite truvâ iour mérine que iou baillet daux pouais qu'é sannérant tu le long de iour [9] chami en segant iour pé par darrié.

Quand é fuguérant assez loin dés los bouais de Morioux, iour pé los [10] laisset là, mas é revinguérant à la mésu en ségant los pouais qu'és aïant sen na [11] en venant.

A la mésu é migévant de la fricassade. Qui que qu'aïe que de la fricassade ? vaz-vous me dzire. Qu'est de gros boudzis fabrica à Bénovent, pur sang de bœu et de vedeau dés das tripaïes de vieille vache pas turju bin lavadaïes. E n'ai pas besoin de vous dzire que quélas [12] que l'émant la truvant bin boune et que los pelauds que s'en mouquant s'en lechiant los quatre daïes et le pouce si és érant resta trés jours sous ma beno.

[1] *e* muet. — [2] *s'n* pour l'adj. *son*. Cette suppression de l'*o* doit toujours avoir lieu devant un mot masculin ou fém. qui commence par une *voyelle* ou un *h muet*. — [3] *é z'ai pas* ou *é n'ai pas*. On supprime très-souvent, dans le patois de Boussac, la négation dans les propositions négatives. On l'emploie cependant pour éviter un hiatus. — [4] *in* se prononce toujours comme dans *lapin*. — [5] Pr. fr. — [6] *en* comme *an*. — [7] *Que*, pr. fr. — *Quo*, comme *co* ; *que*, très-bref. Il vaut mieux écrire, je crois, *quemo co*. — [8] *a* bref. — [9] *iour* ou *lour*. — [10] los. — [11] *sen-na*. — [12] *ceux* ou *celles*.

« — N'en[1] migiant be arié, pè, si vous volévaz n' z'en baillâ », dzérant los enfants.

« — Coquin? » dzisset la fanne, « te los as don pas pardzus? Qu'ei quemoco que te m'obéissaïes?

» — Sacre! te fache pas », i dzisset s'n[2] heume; « é vés los menâ à in autre endraïe; de là où és porant pas revegnir. »

Los enfants, pendant que iour pè s'apprétéve, courrérant bin vite chiez[3] iour merine que iou baillet in paleutu de fiô qu'és attachérant à in bouessu en seurtzant de la ville et qu'és devouédérant le long de iour chami en seguant enguéras iour pé par darrié quemo la pregniére vaïe.

Le paur heume, en purant, los[4] condzuisset à la tour de Chamboran et los barret dedins en bouchant la porte d'in boussu de feuillas.

Quand au fuguet partze, en arrachant quauqu'és[5] branchaïes, los enfants fasérant in partzu dés[6] le boussu de feuillas, seurtzérant de la tour, revenguérant[7] à la mésu en seguant le fiô qu'és aïant devouéda en venant.

A la mésu, és[8] migévant de las treufiaïes fricassadaïes.

« — N'en[9] migians be arié », dzérant los enfants qu'aïant le ventre creux.

« — Tunnarri dau bou Dzieu », dzisset la fanne a s'n heume[10], « te los faras don pas pardre! Ma damnation! é creïe que te te mouqués de me. Ta! attrappe co[11]. » Et en dzant cola la i appeïqué sur la jaute in bou suffiet à la rémaille.

Quele vaïe Chavinlou partzsset sans répliquâ et sans baillâ aux enfants le temps de nâ chiez iour mérine. Au los menet dés la forêt dau Masgelier où los paurés petzits bin lassaïes s'endremisséran t. Quand és se raveillérant, iour pé ère partze et és ne saubérant pus de quô coûta nâ.

« — Moute sur cau grand fouéna », dzérant los doux petzits au pus grand, « et avise dau coûta que los chis jappant si te ne veïés pas quauque mésu prés d'éci.

[1] *N'*, abréviation de *nous*. — [2] *S'n heume*. — [3] *chiez*. — [4] l'*s* ne se prononce pas; *o* long. — [5] Prononcer : *kaukés*. — [6] l'*s* ne se prononce pas. — [7] *en* de la deuxieme syllabe se prononce comme *an*. — [8] l's ne se prononce pas. — [9] pour *nous en*; *en* signifie de cela. — [10] *h* muet. *S'n* pour l'adj. *son*. La suppression de l'*o* a toujours lieu devant un mot commençant par une voyelle ou un *h* muet, quel que soit d'ailleurs le genre du nom. — [11] *co*, pour cela — *cô* pour *ce* adj. démonstratif.

» — E veïe lôbas in grand château, au dzisset quand au fuguet arriva à la pointe de l'âbre.

» — Eh be, ane hi, et dzissèrant tous ensemblie »; et los voici partze.

Dzans tut de suite que qu'ére le château de Montégut, habita dés cau temps par in gargant.

Cau gargant aïe tres aunaïes de hiaut au l'ére gros en prouportion et au l'aïe mas qu'in eu [1] au métant d'au front. Sos cheveux érant gros quemo das brinchaïes d'osié et coutzes quemo in bouessu d'épinaïes ; i falléve dués peaux de bœu, par se faire inne biaude, et, avec sas grandés jambaïes, d'in saut au transumève le riau plutôt que de nâ passà sur le pont Lanthaï quant au l'en ére treu loin. Au l'ère si fort qu'au teursève de grands châgnaïés par en faire das iortaïes et que quand au l'aille sé au buvéve in peïn tunneau défouça de vin qu'au pourtève à sa bouche d'inne main quemo los autraïes fasant d'in verre.

Vous avez be certainement entendzu contâ l'histuère dau égrand dau grand de son pé que n'appelève Polyphème : Le brigadzié de St-Vaury, le co oir au l'aille migea doux gendarmaïes en tournade d'au coûta de Gartempo, i crevet l'eu d'in co de pau bin aigusa, pendant qu'au dremisséve.

Cau moustre se nurrisève de chair de chrétzien, et dzire le nombre de presunnaïes qu'au l'aïe migeadaïes seïeu treu long.

Mas revenant à neutés [2] paurés petzits. En arrivant et tapérant à la porte dau château. La fanne dau Gargant venguet [3] iour aubrir.

« — Ma boune dame », et is dzérant, « vauïas vous nous retzerâ et nous baillâ à migeà, car ne sans guechis et n'ans bin fam [4] ; dépeus trés jours n'ans turju marcha et n'ans pas més le pus petze morceau de pain sous la dent.

» — Non ! » dzisset la dame ; « qu'est la le château dau Gargant, et quand au venïeu [5] au vous migïeu par le seur [6].

» — Tant pis », és répoudérant ; « ne sans tre fatzguas [7] par

[1] Au pluriel, on dirait *dus aüeux* (eux bref). — [2] *neutés*. — [3] *en* comme *an*. — [4] Prononcez *fan*. — [5] *ven* se pron. comme *van*. — [6] *eu* se pron. comme *eux*. — [7] Les deux *a* très-brefs.

nâ pus loin; autant vaut être migea par le Gargant quel de merir par los chamis de fam et de fatzgue. »

Quele dame, qu'ére meïou que s'n heume, los faset intrâ à la cusine, metet la nappe et iou baillet à bouére et à migeâ. Quand és fuguérant bin sadous, la los barret dés le grenier et la iou baillet inne queue de rat en iou dzesant: « Quand le Gargant vanre, vous i montrerez quele queue par le partzu de sarreure. »

Le gargant arrivet quauqués minutaïes aprés. En intrant au se metet à sinâ de tous los coutâs; peu au dzisset: « Troun de Dzieu! co sint bin la chair fréche éci. » — « Oh! é n'ai mâ que trés paurés petzits qué z'ai barra dés le grenier par los faire engressâ », dzisset la fanne que voléve bin los sauvâ, « et és sant si maigraïes, que qué pas là pene de te déringeâ par is. Té, mige co d'abord par te rafréchir », la i dzisset inguérâ en i prés*en*tant [1] inne peïne buge de cailla et de turteaux et la câsse par servir de cuillé.

Se ne vauguet pas se rappourtâ à ille, et au moutet vére au grenier. Los enfants i moutrérant la queue dau rat; en la tuchant et en la veïant, au jugét qu'és érant tre maigraïes et au redescendet par migeâ son trempa.

Quinze jours apré, au revinguet. Quele vaïe los enfants aïant pardzu la queue dau rat et i fasérant vére in dé à la piace. Au juget qu'és érant assez gras et au n'en miget iun. Au los auïeu be migea tous los trés si, hérusament par is, an n'aguesse pas dévora, le matze, en fasant sa tournade, inne vieille fanne qu'amasséve das brinchaïes dès le bouais de Montégut, et dués ptztaïes bargéraïes dau coûta de St-Sauvo.

Quant au l'aguet migea co paur petze, le gargant s'endeurmisset. Dés cô temps los doux autrés enfants anérant quare de la pouais dés in tupi sous le ié, l'étendérant sur in petas de téle qu'és appeïquérant sur s'n eu [2], et pus és se sauvérant se cachâ dés le taï d'as chiébraïes.

Quant au se raveïé, ne los entendant pus dés le grenier, au se metet à sinâ en l'air et à los segre à la piste jusqu'au taï,

[1] Prononcer *en* de la deuxième syllabe comme *an*.

[2] Prononcer comme *eux*.

tut quemo in chi de chasse. « Ah! qu'é quemo co, mos gaillards, que vous creyez m'échappâ! Eh be! vous vas vére. » Et en dzant co, au prenguet inne grosse perre, la piacé au travers de la pôrte de magniére à mas lessâ in partzu par passâ eime chièbre, et au se metet à las appelâ: « Belé! belé! belé, vane, vane », en iour moutrant de la braute.

Le grand boucan seurtzet le pregnier, aprés la grande chiébre et los petzits chabreaux. Au creiéve avré pus facilement los enfants quand tut cô bétziau seïeu seurtze. Mas is, aussi fins que se, se mettérant, iun sous le ventre dau boucan, l'autre sous le ventre de la grande chiébre et és seurtzérant sans qu'au s'en dutéve.

Ne los truvant pas, au se metet à las parsegre. Mas quemo au ne veïève rien, au tombé dau hiaut d'in grand mur dés in foussa, la téte la pregniére sur inne perre pointzude, et se tzué réde.

La nuvelle de la mort de l'ogre fuguet vite counessude dés le païs; le serre en signe de juais, dés tous los villageaïes daux alentours, et és aïumérant daux trafujauds, et és érant bin décida à passâ tute la neu à dansâ, quand à miéneu és entendérant dés l'air in brut étrange bin fait par los épaurugea: in sabbat tarribieu de chis que jappévant, de loups que hurlévant, de marauds [1] qu'emarouédévant, de vachaïes qu'ébramaudévant, de taurins que braulévant, de chavaux qu'archanévant, de boucans qu'ébezalévant, de chavans que hurlévant, de chavichaïes qu'écelavant, d'agraulaïes que croassévant; de moutous que belévant, de grapauds que becquetévant, de sarpents que sifflévant, tut cô brut méla d'inne greusse vouais d'heume, que dzéve en français: « A moi! A moi! Piquez-le, mangez-le », et de temps en temps das éciladaïes à fére trembià las chairs jusqu'aux ouos [2]. Qu'ére l'esprit de tutés las bétaïes de l'enfer coumandadaïes par Satan se même, arma d'inne grande fourche à trés dents, que parseguévant l'âme dau gargant que bailléve d'as credadaïes à faire tombà los murs quand las le piquévant aux jarrets.

Quele course infernale, que se faséve dés in rond de mille

[1] Maraud, gros chat.

[2] L's ne se prononce pas.

tuaisaïes autour dau château de Montégut, dzuret jusqu'au pregnier chant dau jau ; alors tut s'apéset subitement, mas par arcoumençà tutés las neux de même pendant neuf jours. Co fuguet la pregnière pene infligeade au gargant en pugnition de sos péchaïes. — Qu'é la magniére empluyade par le dziabieu pas mettre sos chétzis au carcan en attendant qu'au los pionge dés le fin fou de l'enfer, en los poussant dau bout de sa fourche.

L'ogresse fuguet aussi contente que tut le moude, car la paure fanne aïe turju pau que s'n heume la migesseu in jour ou l'autre quand au l'aille treva deïu à migeà dés sa virade dau matze.

« — A Jesu Marie ! » la dzisset tute surprése à la veude dau corps dés le foussa ; mas la reprenguet bintôt avec in accent de satisfaction qu' n'ere[1] pas à dutà : « Que le bou Dzieu, la bouno Sainte Vierge, abé le bou saint Barthaumiau n'en siant begnits ! »

La se dépéchet de credà los dous petzits que se sauvévant de tute la force de iourés jambaïes, la los faset miéjunà, iour baillet in chabreau par iour supà et los metet dés le chami de Bénovent pas retournà chié is.

« — Bou jour, tante ! és dzissérant en arrivant. Nous vouéci inguérà de retour ; mas n' [2] vous appourtans in chabreau quele vaïe. »

Dés cô temps, sur la grande porte de l'abbaye de Bénovent, ére écrite en latin en greussés lettraïes quele grande vérita : « Ferentes semper beneventi », que Moussu le Curé virève quemoco en patuais : « *Quéla qu'appourtant quauquare de bon sant turju los bin venïus* [3]. » Aussi la veude dau chabreau, que i faséve déja remudà la babignaïes, calmet de suite los nerfaïes de Madame Chavillou que coumencéve à s'échauffà en veïant revegnir los enfants par la trouaisième vaïe.

« — Parque fére cô chabreau ? » la dzisset.

« — Par le migeà par netre supà... », dzissérant los enfants.

« — Mas par le migeà, faut le tzuà, la dzisset ; et coument fére par le tzuà ? Me é save pas.

[1] Dans les propositions négatives souvent, dans le patois de Boussac, on omet la négation — [2] *n'* pour *nous*. — [3] Prononcer *van-iu*.

» — Tante, é vés vous moutrâ, » dzisset le pus gran l daux enfants ; « metez votre téte sur le suchu[1] et vous vérez. »

La fuguet assez béte par l'écoutâ, aussitôt la téte sur le pieutu, le petze prenguet l'hachu e l'i coupet le caou.

Co fuguet bin fait, et pressune la regretet. Le juge de paix se même, qu'éméve pas la Chavillune, qu'anéve i volà los œux de sas poulaïes jusque dins son jalignié, faset pas de pene à l'enfant.

Quant à Chavillou, quele vaïe sas grimaïes mouillérant pas sas jautaïes. Au pourtet be le deuil, mais putôt à son chapeau que dés son cœur. Au juret même que jamé pus de sa vie au se remaridieu. Au tenget o son serment? E vous l'asseurerai pas, car qué là que s'achabe cô conte que vous démoutre que los chétzits sont turju pugnis : quand qu'est pas dés cô moude qu'est dés l'autre.

OBSERVATIONS PHILOLOGIQUES

1. Le patois de Boussac possède les diphthongues *ai* et *aie*. Cette dernière termine un très-grand nombre de substantifs pluriels, qui pour la plupart sont féminins.

2. Les nasales *an, am, en, em,* se prononcent absolument comme en français.

In, im se prononcent toujours comme *in* dans *lapin.*

On, om se prononcent toujours comme *on* dans *abandon.*

Un, une se remplacent en patois par *in, inne*. Cela a toujours lieu lorsque ces mots sont adjectifs indéfinis.

On remplace *un, une* par *ïun, ïune*, quand ces mots seront employés comme adjectifs numéraux cardinaux.

3. *Ch, ge* se prononcent comme en français. Ainsi dans le mot patois *changeâ*, qui signifie *changer*, la prononciation est tout à fait française.

4. La diphthongue *aie* devrait toujours être substituée dans le patois de Boussac ou plutôt de Toulx-Ste-Croix à la diphthongue *ai*, dans la prononciation d'un grand nombre de mots, tels que *vaïe, brin-*

[1] *suchu* ou *pieutu*.

chaïes (branches), *heumaïes* (hommes), *portaïes* (portes), *fannaïes* (femmes), *resaïes* (roses), *pendzulaïes* (pendules), *froumageaïes* (fromages), etc., etc. L'*i* doit être très-long et ces mots devraient presque se prononcer comme si l'on écrivait: *vaïeu, branchaïeu, heumaïeu*, etc., etc. Cette diphthongue donne au patois de Toulx-Ste-Croix une physionomie particulière. Au nord et à l'est de Boussac, sur les limites des départements du Cher et de l'Allier, on prononcera *branchés* (branches), *heumés* (hommes), *portés* (portes), *froumagés* (fromages).

5. L'*e* muet final des mots féminins singuliers n'est jamais remplacé par l'*o*. On dira: *pauve* (pauvre, fém.), *défunte, fanne, neuce* (noce), etc., et non pas *pauvo, défunto, fanno, neuço*.

Cet *o* ne se trouve jamais à la fin des verbes à la 3e pers.

6. Dans le conte (l'Ogre de Montégut), les mots *le petze* (le petit), *los petzits* (les petits) se rencontrent souvent. Je ferai remarquer que *tz* doit être assez dur et se doit prononcer presque comme *ts*. Même remarque pour *dz : le bou Dzieu* (prendre un milieu entre *Dzieu* et *Dsieu*.

7. Comme à Boussac on se sert d'un cercle pour porter l'eau et que la *palanche* n'y est pas connue, j'ai cru devoir remplacer *palanche* par *écoubâ* (manche du balai).

8. *Marende, marendet* a été remplacé dans ma traduction par *midjuna*, qui est à la fois verbe et substantif, en conservant la même forme.

9. La terminaison *ant* de la 3e pers. du pluriel des verbes ne s'adoucit jamais en *int*. Je dis *int* parce que *ent*, à Boussac, se prononcerait comme *ant*.

10. Ces formes *attachétant, fasétant, dévouédétant*, etc., pour *attachérant, fasérant, dévouédérant*, ne sont pas employées à Toulx ni à Boussac. Cependant dans la commune de Bord, située au sud-est de la commune de Toulx et voisine de celle-ci, on emploie indifféremment l'une ou l'autre de ces deux formes.

11. *Sacro! Troun de Di!* serait remplacé à Boussac par *Tounerre dau bou Dzieu*, ou plutôt par *Tunnarri dau bou Dzieu*.

12. On dit indifféremment *à la rémaille* ou *en rémaillant*.

13. *Deimo*. Je n'ai pu remplacer ce mot par un synonyme en patois de Boussac. J'ai dû me servir d'une périphrase.

14. *Par* n'est jamais remplacé par *per*.

15. *Iour* (leur) se décline : *lour*, m. s.; *lourés*, plur. des deux genres ; on dit aussi *iouraïes; loure*, f. s.; on dit aussi *lour, lourés, loure*.

16. *Transumâ*. Forme latine bien conservée. Ce mot est surtout employé pour exprimer qu'on a fait franchir un obstacle élevé à un objet lancé avec force.

17. A Boussac, on dit *suchu* ou *pieutu*. *Suchu* signifie réellement petite souche. *Pieutu* désigne le billot sur lequel la cuisinière hache sa viande.

18. *Las grimaïes* au lieu de *las grimas* pour désigner les larmes.

Remarque importante pour la prononciation du patois de Boussac et de Toulx-Ste-Croix : les consonnes finales ne se prononcent jamais.

A LA MARRO ! !

POÉSIE EN PATOIS DU VIVARAIS

En 1860, j'étais instituteur à St-Julien-Molhesabate, commune du canton de Montfaucon (Haute-Loire), sur les confins de l'Ardèche[1].

Pendant mon séjour, je reçus communication de plusieurs poésies manuscrites, en idiome du pays, dont je pris copie.

Ces poésies sont l'œuvre d'un ecclésiastique, enfant du pays. Dans celle que je donne ci-après, l'auteur combat l'émigration des jeunes gens de nos montagnes vers les centres industriels : ce qui se nomme non-seulement dans le canton de Montfaucon, mais encore dans le reste du département, « aller à la marre. »

L. Mazat,

Instituteur à Coubon (Haute-Loire).

[1] Cette commune faisait autrefois partie du Vivarais.

A LA MARRO ! !

« Maïre, maire! ei fegni mon proumei paillassou,
N'en faou plus! — Et perque n'en fas plus, mon garçon?
— Persaqué de l'hivèr tombant la moutsas blantsas,
Persaqué votre banc me fait coueire las antsas;
Persaqué sarrassou, trifollas et leita,
Votra soupa de tséou qu'éi chi mal appreyta,
Votr'eigabillo... tout me catsa la fontana!
Vous ei tout avari... Maire, tout eipio grana!
Ma qu'aio tèrro, plovo et soulel a prepaou,
Vole ana grana dins un païs plus tsaou.
Laisse lou frei, la néou, per lou fio de la grillo
Et l'aigo dès la fount per lou djus de la treillo.

A bas lou sarassou, trifollas et leita,
Et vivo lou fricot quand ei bian appreita!
Maire, ei de bras de fer! vol' ana à la marro!
— Demor 'ichi, petqui! sias pas prou fort encaro:

A LA MARRE ! !

« Mère, mère! j'ai fini mon premier paillasson, — je n'en fais plus! — Et pourquoi n'en fais-tu plus, mon garçon? — Parce que de l'hiver tombent les mouches blanches, — parce que votre banc m'endolorit les hanches, — parce que petit-beurre, pommes de terre et petit-lait, — votre soupe de choux qui est si mal apprêtée, — votre eau bouillie... tout me gêne l'estomac! — J'ai tout pris en dégout.... Mère, tout epi graine! — Pourvu que j'aie terre, pluie et soleil à propos — je veux aller grainer dans un pays plus chaud. — Je laisse le froid, la neige, pour le feu de la grille, — et l'eau de la fontaine pour le jus de la treille.

» — A bas le petit-beurre, pommes de terre et petit-lait, — et vive le fricot quand il est bien préparé! — Mère, j'ai des bras de fer! je veux aller à la marre! — Demeure ici, petit, tu n'es pas assez fort

N'as ma tquinz' ans; ton païre aio trent' ans sonnas
Quand prengué son volant per ana meissouna.
Te vole dire, efant, per amortqui ta flammo,
Qu'en païs eitrandzier dzoueinèsso perd son amo,
Amai souvent lou corps. Laisso-me contquinua
Quaou ei que boutaro ta tsamiso en la bua?
Qui sus tous crouèis habits adzoutaro uno pièço?
Malaoute, l'heipita et pas uno carèsso!
Pas un poutou de maïre, ou de sor, ou d'ami!
Et beliaou, sans secours, crebaras en tsami...
En anant, en venant, suppaouse bon voyadze,
Suppaouse la santa...Dia-me si seras sadze?...
Que de mouvas sudjets ti voudrant frequenta!
Poulas, coumo poujis, t'apprendrant à gratta:
Quand n'eouras plus de liards, t'avalarant ta piotsa;
Te farant enfieoula coum' un battant de clotsa;
Quaouque cop, per dina, arribaras trop tart,
Et lous aoutris, deou temps, te treigirant ta part!
Et pei, leissa ta maïre, eichi, touta soulétto;
Et la vatso barda, et la neiro tchicourétto,
Lous griléts déou fouyér, et lous abris dès l'hort!...
Quand tournaras, petqui, tout aco sera mort!

encore: — tu n'as que quinze ans; ton père avait trente ans sonnés quand il prit sa faucille pour aller moissonner. — Je veux te dire, enfant, pour amortir ta flamme, — qu'en pays étranger jeunesse perd son âme; — aussi souvent le corps. Laisse-moi continuer. — Qui est-ce qui mettra ta chemise à la lessive? — Qui, sur tes mauvais habits, ajoutera une pièce? — Malade: l'hôpital, et pas une caresse! — Pas un baiser de mère, ou de sœur, ou d'ami! — Et peut-être, sans secours, tu mourras en chemin..... — En allant, en venant, je suppose bon voyage, — je suppose la santé...Dis-moi si tu seras sage?... — Que de mauvais sujets voudront te fréquenter! — Poules, comme poussins, t'apprendront à gratter: — quand tu n'auras plus d'argent, ils t'avaleront ta pioche; — ils te feront enivrer comme un battant de cloche. — Parfois, pour dîner, tu arriveras trop tard, — et d'autres, pendant ce temps, te dévoreront ta part. — Et puis, laisser ta mère, ici, toute seulette, — et la vache pie, et la noire chevrette, — les grillons du foyer, et les abris du jardin!..... — Quand tu reviendras, petit, tout

Aven de blo, de lard, de bure, de froumadze,
De lait per ramplaça vinotsa déou Rivadze ;
Avén de bouès eichu : lou dzour nous tseouffaren
Lous péds, lous déis, lou nas, et la néi dourmirén.
Tous lous dzours eau créma levarén la grand' oula;
Farén boun carnavas, tquarén tout' uno poula,
Et la prima que vé, seras gras et counténl.
M'arréite, mon ami, t'éi parla prou longtémps: [maïre!
Prénds bian gardo de pas dire en tournént: « Pauro
Nostres vieux an rasou : illo pas ta que soun caire ! »

Or, aquouèro un dillus, à l'entra de l'hiver
Qu'éou catou, lou méitsan Faillibèrt,
Grand homme de tquinze ans, éifouiri, briso-barro,
Per las faïre ploura, parlavo de la marro
A sa maïre Dzannétto, à sa sor Guéritout,
Cœurs d'andzes toutas douas, qu'eouriant passa pertout,
Uno per soun efant et l'autro per soun fraïre
(Per bian coumprendr' aco, tsa être sor ou maïre.)
Faillibert er' engrat, lous efants vou sount tous:
Payant d'uno grimaço un sourire amitous.

La diouméndza d'après, quand troupo de dzoueinésso

cela sera mort! — Nous avons du blé, du lard, du beurre, du fromage, — du lait pour remplacer le petit vin du Rivage ; — nous avons du bois sec: le jour nous nous chaufferons — les pieds, les doigts, le nez, et la nuit nous dormirons. — Tous les jours, sur la crémaillère, nous placerons la grande marmite ; — nous ferons bon carnaval, nous tuerons tout une poule, — et au printemps prochain, tu seras gras et content. — Je m'arrête, mon ami, je t'ai parlé assez longtemps : — prends bien garde de ne pas dire en revenant : « Pauvre mère ! — nos vieux ont raison : il n'y a rien de tel que son foyer ! »

Or c'était un lundi, à l'entrée de l'hiver, — qu'au cabinet de la famille, le méchant Philibert, — grand homme de quinze ans, étiolé, brise-fer, — pour les faire pleurer, parlait de la marre — à sa mère Jeannette, à sa sœur Marguerite, — cœurs d'anges, toutes deux, qui auraient passé partout, — l'une pour son enfant, et l'autre pour son frère. — (Pour bien comprendre cela, il faut être sœur ou mère.) — Philibert était ingrat, les enfants le sont tous : — il payent d'une grimace un sourire amical.

Le dimanche suivant, quand une troupe de jeunesse - revenait

Vénio dzouiousamént de la prouméiro mésso,
Sous un petqui soulét que lou fasio eitourgni,
D'uno part de bacou soun ventre bian gargni,
Soun tsapé chu l'eourillo, uno tsamisa blantso,
Per counfirma lous tsis, un gréou talot de brantso,
Eou found de soun goussét un founzillou d'ardzén,
Sans versa uno larmo et sans peoussa un dzen,
Sans regretta sa maïre et tout so que leissava,
Eou païs deou tsarbou Faillibert s'en anavo.
Trouttavo tout le temps, vesio pas la mountas
Cresio que lous tsamis s'èrant tous applatas
A dréi de naz toudzours : saoutava las muraillas,
Las enclaousas, lous riéous; eourio seouta las riaillas.
Leissé per lous boueissoux la meita de sa pé,
Uno bouffa de vént ill' empourté soun tsapé;
Ma lou leissé fila: « Lou te dounne, tempêto,
Sou digué, plus besoin: trop petqui per ma têto ! »
Tout lou mounde bramavo: « Ount' ana, Failliber?
— A la marro, à la marro ! ounte fait dgi d'hiver!»
Lou leissèrant passa, car sous talous fumavant,
La mouto fasio fio, las péiras barunlavant.
« Garçous, n'éi tant vediu d'aquellous eifouiris »,

joyeusement de la première messe, — sous un petit soleil qui le faisait éternuer, — d'une portion de lard le ventre bien garni, — le chapeau sur l'oreille, une chemise blanche, — pour confirmer les chiens un gros tronçon de branche, — au fond du gousset un petit fonds d'argent, — sans verser une larme, sans pousser un gémissement, — sans regretter sa mère et tout ce qu'il laissait, — au pays du charbon Philibert s'en allait. — Il trottait constamment, ne voyait pas les montées. — Il croyait que les chemins s'étaient tous aplanis ; — devant soi toujours: il sautait les murailles, — les écluses, les ruisseaux ; il aurait sauté les marais. — Il laissa aux buissons la moitié de sa peau, — une bouffée de vent lui emporta son chapeau. — Mais il le laissa filer: « Je te le donne, tempête, — s'écria-t-il, plus besoin : trop petit pour ma tête! »— Tout le monde s'écriait :« Où allez-vous, Philibert! — A la marre, à la marre! où il ne fait pas d'hiver! » — On le laissa passer, car ses talons fumaient, — le gazon faisant feu, les pierres roulaient. — « Garçons, j'en ai tant vu de ces foireux », — se mit à dire, des derniers rangs, un homme à cheveux gris ; — « j'en ai tant vu pas-

Sou digué, per darei, un homme à tsabéou gris ;
« N'éi tant vedu passa déou seillou de ma porto ;
Quand partant diria que lou diable lous emporto:
Mais, quand ant reoudza l'éou de la vatso enradza,
Sount pas chi deigourdgui gni mai chi deigadza :
Vénant têto courba, la tsamiso en reougnéiras,
La braias à tracolo et las potsas lieoudzéiras.
Aquéou que vai chi vite et fait tant de trafi
En païs eitrandziér fait dzamai bouno fi.
Per aquel eitafiér, têto et tsambo lieoudzéira,
Siéou chur que bouttaro tout soun dzour en pragnéira.
Quant sa dént dguiro: Ey fouan! et soun gousiér: Ey set!
Garo la provisiéou que dringòlo eou goussét.
L'homme éi fait per patqui, et dzamai de retrèto:
Déou trama eou soun bras, eou sous péds et sa têto ;
Déou se nourri de pouò ; mais lou pouò chu s'eicound,
Ou s'eilèvo bian naoud, ou descénd bian prigound.
Après lous eitchiréoux, la lèbre, la bégasso,
Leissa-me courre un paou notre grand tchi de tsasso.
Quand seouro que dzibiér passo chi louan deou naz,
Se coutentaro pas de caoucas sentquinas ;
Amaro mai lous éous qu'o leissa chu sa taoulo. »
L'homme sadze sa tout: respéct à sa paraoulo!

ser du seuil de ma porte; — quand ils partent, vous diriez que le diable les emporte; — mais, quand ils ont rongé l'os de la vache enragée, — ils ne sont pas aussi dégourdis ni aussi alertes : — ils reviennent tête courbée, la chemise en rognures (lambeaux), — les culottes à travers le cou, et les poches légères. — Celui qui va si vite et fait tant de bruit, — en pays étranger ne fait jamais bonne fin. — Quant à cet estafier, tête et jambes légères, — je suis sûr qu'il passera tout son temps en siestes. — Quand sa dent dira: J'ai faim! et son gosier : J'ai soif! — gare à la provision qui sonne dans le gousset. — L'homme est fait pour pâtir, et jamais de repos : — il doit bûcher avec les bras, avec les pieds et la tête; — il doit se nourrir de pain; mais le pain se cache haut, — ou s'élève bien haut, ou descend bien profond. — Après les écureuils, le lièvre, la bécasse, — laissez-moi courir un peu notre grand chien de chasse. — Quand il saura que gibier passe si loin du nez, — il ne se contentera pas de quelques *flairées*, — il préfèrera les os qu'il a laissés sur sa table. » L'homme sage sait tout: respect à sa parole!

Tquinze dzours sount passas : un petquit homme néi
Traversava lous tsamps à l'entrà de la nei;
Sous péds érant blassas : brountsava per las péiras.
Treinavo sous souliérs, en gréoulas, en reougniéiras;
Quand passavo en un pro, fasio lou tour déous bias;
N'ayo pas lou couradze, hélas! de lous seouta.
Sa vesto ero en queoutris, et de tapous de paillo
(Respéct à votr' eourille) arreitavant sa touaillo;
Chu soun front pendoulav' un tsapelou de mua;
Sa tsamiso dzamai n'aio vediu de bua;
Provo que lous blantsous, chitoiéns de la crasso,
Fasian la proucessiéou chu sa paouro carcasso.
Notre dzouéine pouilli que pouiant pas dounda
Ricana plus, se courb' et se laissa brida.
Faillibert, cependént, car la néi lou poussavo,
....
Fasio d'asséz grands pas, mais n'eousava poussa;
Quand passavo churtout per caouqua garnassa,
Aio péouro déou loup qu'hurlavo per lous boués,
Et déou vent que bramav' oubé sa grando voués.

Aquéou vêpre, eou catou, sa sourétto et sa maïre
Viravant illus fuséts, ma lous viravant gaïre,

Quinze jours sont passés; un petit homme noir — traversait les champs à l'entrée de la nuit; — ses pieds étaient blessés : il bronchait par les pierres, — il traînait ses souliers, en savates, en rognures; — quand il passait en un pré, il faisait le tour des rigoles, — il n'avait pas la force, hélas! de les sauter. — Sa veste était en loques, et des tampons de paille — (respect à votre oreille) arrêtaient sa chemise; — sur son front pendait un petit chapeau d'orage (qu'un premier orage détruit); — sa chemise jamais n'avait vu de lessive; — preuve que les *blanchots,* citoyens de la crasse, — faisaient la procession sur sa pauvre carcasse. — Notre jeune poulain qu'on ne pouvait dompter — ne hennit plus, se courbe et se laisse brider. — Philibert, cependant, car la nuit le poussait, ...— faisait d'assez grands pas, mais n'osait respirer; — quand il passait surtout dans quelque taillis épais, — il avait peur du loup qui hurlait dans les bois, — et du vent qui criait avec sa grande voix.

Ce soir, dans le réduit (cabinet de famille), sa petite sœur et sa

Persaqué toutas douas pensavant à Faillibèr,
Et las larmas éous éis illi disiant de patèr.
...Tout d'un cop, paoure mounde! un parpaillou de flamo
Voulét per la méisou, semblav' una boun' âmo :
« Boun sine, sou dguigué la maïre, n'éi pas mort.
Moun efant n'éi pas loin, car moun cœur bat trop fort.
Douno-mé, Sainto Vièrdzo, un eilan de dzoueinésso
Per ana embrassa moun batou de vieillésso. »
Cœur de maïre éi sourchiér : après douas tobutas,
La porte s'eibrigué, lardzo coumm' un pourtas,
Et tristo voués dguigué : « Séi countént, paouro maïre!
Notris vieux ant rasou : illa pas ta que soun caïre!
Torne dins mon catou faire mous paillassous;
Vole leissa mous éous dins notris garnassous.
Vivo lou frei, la neou, l'aouro de la mountagno,
Poutquinguas, sarrassou, trabô de la campagno,
Ma soupo à plen tquiller de rabas ou de tseous,
Que, per me regala, fasiant tous lous dguidzeous.
Vivo l'aigo deou rieu, quand éi fréitso et bien claro!
Vaou mai que l'aigardént et lou vi de la marro... »

mère — tournaient leurs fuseaux, mais ne les tournaient guère, — parce que, toutes les deux, elles pensaient à Philibert, — et, les larmes aux yeux, pour lui disaient des *pater*. — ... Tout à coup, pauvres gens, un papillon de flamme — vola par la maison, semblable à une âme sainte : — « Bon signe, s'écria la mère, il n'est pas mort. — Mon enfant n'est pas loin, car mon cœur bat trop fort. — Donne-moi, Sainte-Vierge, un élan de jeunesse — pour aller embrasser mon bâton de vieillesse. » — Cœur de mère est sorcier : après deux coups frappés, — la porte s'ouvrit, large comme un portail, — et une triste voix dit : « Je suis content, pauvre mère! — Nos vieux ont raison : il n'y a rien de tel que le foyer! — Je reviens dans mon réduit, faire mes paillassons ; — je veux laisser mes os au milieu de nos taillis de pin. — Vive le froid, la neige, le vent de la montagne, — pommes de terre à l'étouffée, petit-beurre, travaux de la campagne, — ma soupe, à pleine cuiller, de raves ou de choux, — que, pour me régaler, nous faisions tous les jeudis. — Vive l'eau du ruisseau, quand elle est fraîche et bien claire! — Elle vaut plus que l'eau-de-vie et le vin de la marre... »

Ei fegni ma michieou : la barbino eigara,
Que reoudzava en bialant l'herba de las aras,
Ei tourna en soun triéou : sa repeirà l'apeito ;
Eous patquras deous boués sa part ei touto faito :
Quand voudro plus de trefle ou de boun serpoulet,
La menaren eous boues per reoudza lous boulet,
Eypouinta lou balai, lou dzanebre, la tanno ;
Chi mert l'entarrarent en soun manté de lano,
Leissa-me, per sourtqui de ma coumparasou,
Appela tout aco bounher de la meisou.
Moun Faillibert illiqué lou found de la marmito
Que, quaouquis dzours d'avant, troubavo trop petquito :
Nadet dins tout lou lait coummo lous gourgouillous ;
Dous ou trei cops per dzour vouidet soun taraillou,
Assutsailla de tseous, de rabas, de triffollas ;
Faguet vira souvent sas douas petquitas molas
Chu soun pouo, lou froumadze et la part de bacou,
Et toudzours, en mandzant, dguisio : « Ma qu'acouei bou ! »
Lou pouo de soun fouier, siatse blanc, siatse nei,
Gargni mai l'estoumac que la mitso deou rei !

J'ai fini ma mission : la brebis égarée, — qui rongeait en bêlant l'herbe des tertres, — est revenue en son bercail : — son gîte l'attend ; — aux pâturages des bois sa part est toute faite ; — quand elle ne voudra plus de trèfle ou de bon serpolet, — nous la conduirons aux bois pour ronger les bolets (champignons), — ébourgeonner le genêt, le genièvre, les pousses du pin. — Si elle meurt, nous l'enterrerons avec son manteau de laine. — Laissez-moi, pour sortir de ma comparaison, — appeler tout cela bonheur de la maison. — Mon Philibert lécha le fond de la marmite — que, quelques jours avant, il trouvait trop petite ; — il nagea dans tout le lait comme les larves des laiteries. — Deux ou trois fois par jour, il vida son pot à soupe, — amoncelé de choux, de raves, de pommes de terre ; — il fit tourner souvent ses deux petites meules (mâchoires) — sur son pain, le fromage et la portion de lard. — Et toujours, en mangeant, il disait : « Mais que c'est bon ! » — Le pain du foyer, qu'il soit blanc, qu'il soit noir, — garnit mieux l'estomac que la miche du roi !

L'ENSEIGNEMENT DE GARIN LE BRUN

L'*Enseignement* de Garin le Brun est connu surtout jusqu'ici par les extraits qu'en a donnés M. Bartsch. Dans le *Jahrbuch für romanische und englische Litteratur*, III, p. 399-409, Bartsch publia d'abord les morceaux du poème contenus dans le *Breviari d'amor* de Matfre Ermengau, et qui correspondent aux vers 30278-30307, 30461-30500 et 30641-30678 de l'édition de M. Azaïs [1]. Puis, dans la troisième édition de la *Chrestomathie provençale*, Bartsch a fait imprimer les vers 195-314 de notre texte d'après le ms. de Milan, et dans la quatrième édition il a pu ajouter à la même pièce les variantes du ms. de Cheltenham, d'après une copie de M. Suchier. Si, depuis lors, ce texte intéressant n'a pas été publié en entier, il en faut sans doute attribuer la cause à une certaine difficulté de se procurer les copies des deux manuscrits, qui se trouvent fort éloignés l'un de l'autre, aux bibliothèques de l'Ambrogiana et de sir Thomas Phillips. Ayant pu copier moi-même le manuscrit de Milan, j'ai eu encore à ma disposition une copie de celui de Cheltenham, grâce à l'obligeance de la Société pour l'étude des langues romanes, qui l'avait fait faire, il y a quelque temps, à ses frais, et par l'entremise de son excellent secrétaire, M. Chabaneau.

Quant à l'auteur de l'*Enseignement*, on n'en sait guère plus aujourd'hui sur son compte que ce qu'en a pu dire M. Bartsch dans son article du *Jahrbuch*. Les deux manuscrits ne nous apprennent pas le nom du poète. L'enseignement est anonyme dans tous les deux. Mais Matfre Ermengau nous dit que les vers qu'il cite dans son *Breviari*

[1] Voici la table détaillée des concordances :

Azaïs, 30278-307 = 257-260 ; 271-272 ; 285-290 ; 295-298 ; 243-252 ; 391-394 de notre édition.

Azaïs, 30461-500 = 301-302 ; 595-604 ; 593-594 ; 607-610 ; 613-614 ; 351-354 + 2 vers qui ne se trouvent pas dans notre poème ; 359-360 ; 309-311 + 1 vers ; 361-368.

Azaïs, 30641-678 = 515-522 ; 559-568 ; 587-592 ; 615-624 ; 627-630.

On ne croira pas que Matfre Ermengau ait eu sous les yeux un manuscrit qui lui ait présenté les vers dans l'ordre adopté par lui. On supposera plutôt que Matfre ait changé volontairement l'ordre des vers pour l'adapter à ses intentions, ou qu'il se soit fié trop à sa mémoire, qui ne l'aurait pas toujours bien servi.

ont été faits par Garin le Brun, et son témoignage nous est confirmé en quelque manière par la succincte biographie de Garin, imprimée en dernier lieu dans l'*Histoire de Languedoc*, X, 260:

Garins lo bruns si fo uns gentils castellans de Veillac, del evesquat del Puoi Sainta Maria, e fo bons trobaire; e fo a maltraire (Corr. *retraire?*) *de las dompnas co·s deguesson captener. Non fo trobaire de vers ni de chansos, mas de tensos.*

On pourra conclure de cette biographie qu'au temps où elle a été écrite, on ne connaissait guère autre chose des poésies de Garin que ce que nous en connaissons aujourd'hui : l'enseignement et la tenson fictive qui se trouve dans les mss. ABCDD*b*EIKLN. Cette tenson a été publiée par Raynouard, et réimprimée plusieurs fois d'après son édition. Mais Raynouard n'a consulté qu'un nombre insuffisant de manuscrits. Le texte établi par lui réclame plusieurs corrections. Aussi, je l'espère, ne jugera-t-on pas inopportune une nouvelle édition de cette tenson, même quand elle ne reposerait pas non plus sur tous les manuscrits [1]. Le lecteur trouvera ainsi réuni dans cette publication tout ce qui nous reste de Garin le Brun.

Mss. A 180 (imp. *MG* 1306), C 216, D 145, E 177, I 159, L 3. I attribue cette pièce à Garin lo brun, D à Garin lo brun et Eble de Saigna, C à Gui d'Uisel, EL à Raimbaut d'Aurenga; dans A, elle ne porte comme titre que : Mesura et Leugaria). Les manuscrits se divisent en deux groupes; d'un côté, nous avons A et DI, de l'autre, L et CE. La famille ADI est celle qui m'a servi de base pour la reconstruction du texte. Raynouard (*Choix*, IV, 436) a choisi le groupe CEL, et c'est naturellement sous la forme de son édition que la tenson a été reproduite par Mahn dans les *Werke*, III, 289. L'ordre des couplets n'est pas le même dans les deux groupes ; voici comment les mss. les arrangent : ADI : 1 à 12, CE : 1, 2, 7, 8, 5, 6, 3, 4, 9a, 10, 9, 11, 12; L : 1, 2, 5 à 8, 3, 4, 10, 9, 11, 12. L'ortographe est celle de C.

I. Nueyt e iorn suy en pessamen
d'un ioy mesclat ab marrimen,
e no sai vas qual part me·n pen,
aissi m'an partit egualmen
Meysura e Leujairia.

[1] Je n'ai pu, pour cette édition, me procurer de copies que de six mss. sur neuf. Les trois qui me font défaut sont D*b* K et N. Ayant pu utiliser I, la collation de K n'amènerait probablement aucun changement à mon édition; mais je n'en saurais dire autant de D*b* et de N.

1. Nuoitz I; marrimen L. — 2. penoamen [L. — 3. vas]a CE; maten CE, mipren L. — 4. Quaissi L. — 5. Mesire I, I.

II. Meysura·m ditz suau e gen
que fassa mon afar ab sen ;
e Leujairia la·n desmen,
e·m ditz que si trop m'i aten,
ia pros no·n serai dia.

III. Meysura·m ditz qu'ieu non dompney
ni ia per dompnas non fadey,
mas s'amar vuelh, esguart ben quey,
e si tot cug penre quan vey,
tost me·n venra folhia.

IV. Leujayria·m mostr' autra ley :
qu'abratz e percol e maney,
ren non lais de quan bon me sey,
e si no fatz mas quan far dey,
intre·m en la mongia.

V. Mesura·m fai soven laissar
d'escarnir e de folleyar.
.....
e manhtas vetz quan vuelh donar,
ella·m ditz que non sia.

VI. Leujayria·m tol mon pessar,
que·m ditz que ia per castiar

6. Mesura mostra e disz souen L. — 7. Quieu L ; mos L. — 8. l.] mesura E; lam DE, len L. — 9. E d. CEL; que *manque* C; m'i] sen hi CE. — 10. no CE; d.] un d. E.

11. que CEL. — 12. donna L ; nom D; follei CEL. — 13. E CEL; samor D; e gart I. — 14. Quar CE, Q' L ; t. c. p.] penre uuelh tot CE. — 15. Leu men segra f. CE.

16. ·m] me E, *manque* L; mostra l. E, mostra tal l. L. — 17 *et* 18 *sont intervertis dans le ms.* L. — 17 E L ; acol AL. — 18. E fassa so qual (quel E) cor mestey CE, Q' za re n. l. q' b. me s. L. — 19. Quar CE, Q' L ; q. f.] tot quan C, tan quan E, os (?) quant L. — 20. Intrem nen A, Metam en CE, Intre en D.

21. l.] estar CE. — 22. De manh (molt E, trop L) rir e de trop ioguar (parlar L) CEL. — 23. *manque* ADI, Em ueda quan uuelh mal parlar CE. Em reten de caualgar L. — 24. Ni si uuelh trop mon auer dar CE. — 25. quem nestia C, que non saia D, quieu estia E.

26. E l. A, Leuszjaria L ; mon *manque* ADL. — 27. Em CEL ; ia p.] per

non laisse mon talan a far,
que, si tot fatz quan poirai far,
non er la colpa mia.

VII. Meysura m'a essenhat tan
qu'ieu·m sai alques guardar de dan
de datz e de fol e d'enfan,
e puesc ben soffrir mon talan
d'aiso qu'ieu plus volria.

VIII. Leujayria no·m prez' un guan,
si tot non fatz quan mos cors man,
mas tuelha e do e venha et an,
que ia no·m membre d'an enan;
fols es qui s'estalbia.

IX[a]. Mezura·m ditz no si 'escas,
ni ia trop d'aver non amas,
« ni non dar ges tot so que as » ;
quar si dava tot quan mi plas,
pueys de que serviria?

IX. Meysura·m ditz suau e bas
que fassa mon afar de pas ;
e Leujayria·m ditz : « que fas?
si no·i·t cochas, no·i consegras,
que·l terminis s'embria ».

trop CE, per L. — 28. l.] dey ges C, denhes E, lassza L; a f.] layssar CE. — 29. Quar CE; tan f. com E; poiria L. — 30. No er L.

31. ensseignha L. — 32. Qem DI; Qalqes mi fai g. L — 33. De fol e de datz C, De folia de dan E; e d'e.] en de. I; dafan CE; E de follia e dafan L (*écrit sur rature*). — 34. sai ben cobrir CEL (*dans* L *sur rature*). — 35. De so CE, D' co L; que p. EI; uolia D.

36. Leugariam ditz non p. A, L. non si p. E, L. non p. DI. — 37. Sieu n. f. so quel cor me (li E) man CE; cor L. — 38. E CEL; M. qe tuoill e pren e ueing e an D, Mos..... (*lacune*) e don prencan I; v. et] lauers CL; lauer E. — 39. ia *manque* A; Quar qui plus na plus pren denian (de dan L) CEL (*tout le vers écrit sur rature dans* L). — 40. Flos D; sestablia AD; Qan uen a la partia CEL (*dans* L *sur rature*).

Le couplet IX[a] *ne se trouve que dans les mss.* CE — 42a d' *manque* E — 43a dar] dos E; so] quan C.

42. Quieu C; mos afars L; en ADI, dapas E. — 43. ·m *manque* CL. — 44. fai ades aita (tan E) quan poiras CE, Si non te cuig q' no seras L. — 45. termin sen abria L.

X. Meysura·m ditz que sia escas
e gazanh terras et amas;
e Leujayria·m pren pel nas
e·m ditz que pueis serai el vas,
50 pueys avers que·m faria?

XI. Messatgiers, lo vers portaras
n' Eblon de Saignas e·l diras
si co·l Brus lo·il envia.

XII. Al partir lo·m saludaras,
55 e diguas me, quan tornaras,
qual dels cosselhs penria.

46. Leuiayriam estai de las CE; schars L. — 47. terra D; armas I; E ditz mi e tiram pel nas CE. — 48. nais D; Amicx ben leu deman morras CE. — 49. q. p.] p. q. L; seria A; E doncx pus seras mortz (mes E) el uas CE. — 50. Lauers ren nom ualria A, Auers (Auer E) pueys quet f. CE, Del auer qen f. L.

51. Messatgier CE; lo] ces L; porteras L. — 52. A neblon L; saignas *A*, senhas C, sanchas DI, senas E, sanuas L; lom CL, lim E, le I. *Les derniers* 5 *vers sont écrits dans le ms.* L *avec une encre différente de celle des vers* 1 *à* 51. — 53. *manque* L; Garins b. A; Si cum bruellon enuiarras C, Si con braillo enuiara E. —54. Al] Et al A; p.] departir E; s.] lauzaras A, laudaras D; *après* 54: E pueys ma douss' amia C. — 55. d.] sapche L; torneras L. — 56. Quals E; conseill D; p.] ne tria E; Quals daquestz dos cosselhs penras C, Q. dest dos p. L. — *après* 56: Quieu uuelh naias la tria C.

La première tornade de cette tenson fournit à M. Bartsch le moyen d'établir l'époque approximative de la vie du troubadour. Nous retrouvons Eble de Saignas dans la satire bien connue de Pierre d'Auvergne, et nous sommes ainsi portés à conclure que Garin est contemporain de Pierre et qu'il appartient au groupe des troubadours anciens. Cette conclusion n'est pas infirmée par ce qu'a dit dernièrement M. Zenker dans son beau travail sur la tenson provençale (*Die provenzalische Tenzone*, p. 38 ss.). Selon M. Zenker, Eble de Saignas et Eble d'Uisel ne seraient que la même personne, le couplet de la satire relatif à Eble de Saignas serait interpolé et ce troubadour n'appartiendrait pas à une époque aussi reculée de la littérature provençale. Mais j'ai fait voir ailleurs [1] que l'argumentation de M. Zenker repose sur un examen insuffisant des manuscrits. La pièce attribuée

[1] Dans le n° de la *Zeitschrift* qui achève de s'imprimer (XIV, 1).

par lui à Eble de Saignas, sur le témoignage d'un seul manuscrit, appartient peut-être à Eble d'Uisel, mais, en tout cas, n'appartient pas à Eble de Saignas. Le couplet de la satire est certainement authentique et nous n'avons aucune raison de ne pas croire Eble de Saignas et Garin le Brun contemporains de Pierre d'Auvergne. D'après une supposition ingénieuse de M. Chabaneau (*Hist. de Languedoc,* X, p. 350), Garin le Brun serait peut-être le même qu'un Garinus Bruni, qui fut garant, vers 1174, avec Raimon de Baux, Bermon d'Uzès et d'autres seigneurs, d'un serment de fidélité prêté par Bernard Atton VI, vicomte de Nîmes, au comte de Toulouse (Teulet, t. I, p. 108[a]). En effet, la date de ce document ne pourrait pas convenir mieux. Il y a une difficulté, c'est que les noms ne seraient pas absolument identiques.

Mss. Ambrogiana R 71 sup. (G) f. 123; Cheltenham(N). p. 4.

El tremini d'estiu,
cant foron clar li riu
e·il auçellit salvage
chanteron pel boschage,
intrei en un jardin
all'albor del matin.
Lai vi l'erba que broilla
e verdeiar la foilla,
e auzi pels ramels
lo dolz chant dels auçels,
que lo merles e·l iais
lai fan voltas e lais
e·l torz e l'auriols
e·l pics e·l rossinols
e dels altres granz massa,
don lo dolz chanz s'aclassa.
Lo tems mostret beltat
e·l soleilz fez clartat,
las herbetas recreion
e li prat reverdeion;

Pour l'orthographe, j'ai suivi N. — 1. termini G. — 3. auxellet G. — 6. Alarbor G. — 10. chanz des G. — 11. le merlez N. — 13. laurios G. — 15. des G; gran N. — 16. chant G. — 17. mostet G. — 19. E las herbas G — 20. part G.

las fontanas bruisson
e·il rivet esclarcisson.
Chascuna creatura
s'estai en sa natura.
Lo iois del tems novel
e·il chant que fan li auzel,
lo cantz e la beltaz
del tems qu'es refrescaz,
mi fan enveia al cor
d'alcun novel *demor,*
e comenz a pensar
de ioven e d'amar,
e sobretot d'amor,
que vai a desonor,
car es iugada a mort,
e si i pren segles tort,
car hom non la mante
aisi co s'escove,
car hom de preç non pessa,
ainz plora, can despessa.
Ioves hom en s'enfança
pessa de benenança
e meinz de prez aver
qe ioven mantener. —
Iovenz non a amic,
que li paubre e li ric
an tuit pres un acort
de cobeitat de mort;
mas qui prez deu aver
ab ioven mantener?
De femnas non son mot,
c'ant segle mort de tot,
que pauc n'i a de çellas,

22. riu esclarizisson G. — 26. qi f. G.— 27-28. *manquent* G.— 27. cant N. — 28. que r. N. — 30. amor G, damor N.— 33. damar G. — 34. Qui G. — 35. iuzada G. — 36. Ez i G.— 37. mente N. — 39. pensa G.— 41. Jouenz N; sesfanza G, sesfança N.— 45. a *manque* N.— 46. eil r. N.— 49-50. *manquent* G.— 49. de N. —52. Qel G; mor (*corrigé, antérieurement il y avait* mort) G.— 53. daquellas G.

ni domnas ni donçellas,
que ia digon de non
ab aver c'om lor don.
Beltaz ni cortesia,
prez ni chaballaria,
parages ni alteça
ni esfors de proeça
non val tant en amar
com poders de donar.
Amors solia aver
gran força e gran poder,
e sobre tota gen
far son comandamen
e d'estraignas contradas
mesclar amors privadas;
cui que plagues façia
amar, cant o volia,
car sobre toz parages
era·l seus seignorages;
ar es decaseguda
de son prez, a sapuda.
Cobeitaç e putages
l'an tolt de sos ostages,
e plus, d'aiço q'avia
l'an tolt la seignoria,
c'apenas puesc trobar,
don plus fort o esgar,
domna c'am leialmen
ni senz galiamen.
Las unas an trop viçi
de penre altrui serviçi;
las altras fan faillenças
per avols contenenças,
que·s laissont encolpar
de malvas druz amar.

56. aver] uer N. — 57. Beltat N. — 59. Parage G. — 64. *à la seconde fois:* granz G. — 68. amor G. — 70. o] se G. — 71. tot G. — 72. Eml seu G. — 74. proreç N. — 76. son G. — 86. contenezas G.

Tot ço c'amor afina,
es avers o aiçina.
Ia per nulla maneira
neguns hom non enqueira
femna de s'amistat
mas li plus aiçinat.
Aiçina e avers
fai, on vol, sos placers.
Aiçina fai peccar
e avers folleiar ;
donc soi eu en conssire
d'aiço c'ai auçit dire.
Ia per aloniamenz
non lais que non commenz
a dire ma raço
en aquest o sermo ;
mas aitant es grevos
l'afanç e dangeros
que paors de faillir
me fai tardar de dir.
Una domna·m semos
d'un afar perillos
e·m dis per amistat
que li disses vertat,
saber : per cal mesura
o per cal aventura,
ab cal enseignamen,
per cal contenemen
se poiria gardar
domna de folleiar,
que fos de preç saupuda,
amada e volguda,
e segon cortesia
gardes de vilania.

89. camors G. — 90. amors G, aver N ; acina N. — 94. Mes qan les a. G. — 96. Fan G ; son G. — 98. auer G. — 102. qeu G. — 103. De G. — 107. Qe per paor G ; paor N. — 108. Me retrarai a dir G. — 109. Cuna G. — 111. Cu dig G. — 112. Qenes la ueritat G. — 116. captenemen G. — 117. poria G.

A meravilla es bella
lei c'a 'quest plait m'apella.
Ioves es la mesquina
e ses toz mals aibs fina,
pros es de gran corage,
rica de bon lignage.
Mentr'estava el verger
desoz un oliver
e escoltava·l chan
que li auzellet fan,
entrei en pensamen
e fui en marimen
con respondes en paz
d'aiço don soi preiaç,
e segon mon veiaire
parles d'aquest afaire.

Amia, ço es causa
don hom vanar non s'ausa,
que mout se deu gardar
qui vol altre iugar,
que no·n sia repres,
pois que·s n'es entremes.
Toz hom c'altrui enseigna
e si gardar non deigna
d'enoi e de foldat,
leu l'es a mal tornat.
Celui ten om per fol
qui de foldat no·s tol,
se cuida altr' ensegnar
e si non sap gardar.
Pero si es usages

124 Cil G. — *Les vers* 125 *à* 128 *se suivent ainsi dans* G: 127, 128, 125, 126. — 125. Jouenç N. — 127. lignage G. — 128. corage G. — 129. Domens staua G; Domenz quista N. — 131. E *manque* N. — 135 *après* 136 G. — 135. respondez N. — 143 *après* 144 G. — 144. Post qe nes entrepres G. — 147 *à* 342 *après* 343 *à* 440 G. — 147 foldaz G; soldat N. — 148. Leus N; li es G. — 149. Aquel G. — 150. Qué N. — 151. Si G; altrui N. — 153. sie usaçe N.

c'om los altrui folages
sapcha meilz encolpar
que·ls seus de si triar.
Toz hom fora cortes,
s'enaisi conogues
zo qu'es de mal en lui
con conois en altrui.
Ben deu hom conseillar
son amic e son par
de leu causa e de gran,
se conseil en deman.
Leis es del tems antic
c'om conseil son amic
e que el conseil prenda
de tota sa façenda.
Qui quer conseil e cre,
toz tems l'en penra be.
Savis hom s'aconseilla
e·l fols serra l'aureilla.
Savis hom ama apenre
e·l fols ama contendre.
Segon aquest iuiçi
farai lo meu serviçi.
Tant com mos senz m'aonda,
ai talant que responda
a lleis que·m quer conseil;
mas hom no·s meraveil
car dels altrui mesters
me soi mes conseillers,
mas ben pot menestrals
en eus los seus iornals
d'altrui tal causa apenre
on se poira atendre.

154. folaçe N. — 155. Sapchal G; Sacha N; meil N. — 156. Qel G; destriar N. — 161. de N. — 163. granda G. — 164. Que N; l'en demanda G. — 167. qe çel G. — 169-170. *après* 174 G. — 169. el G. — 170. lin uerra G. — 171. se conseilla N. — 172. fol G. — 173. aprender G. — 177. Tan quan G; m' *manque* G. — 179. qim G; q.] conqer G. — 180. nous G. — 181. mescres G. — 183. Car G. — 184. lo G. — 186. O sen parca a. G.

Le maistre que pein,
vol ben c'hom l'en ensein,
que calque causa faça
per que sobreplus plaça ;
cil c'ant d'obra maneira
pernont d'altrui mateira
don fan entaillamenz
qu'es meravillos senz.

El primer cap, amia,
es mos talanz que dia
tota la contenença,
si c'om no i trob faillenza,
que domna deu aver,
c'aiço fai a saber.
Lo matin al levar
se deu gran soing donar
que sia frescha e clara
sa colors e sa cara,
e que non i remaigna
tals res que non s'ataigna.
Pois sia sa camisa
qu'es aprob lei assisa,
blancha, molla e dolguada,
car estai aizinada
pels flancs e pels costaz.
Pels altres luecs privaz
deu esser d'aital mena
qu'en aital luec covena.
Tuit sei altre apareil
segon lo meu conseil,
de calque mena sion,
esgar que ben estion

187. pin N. — 188. Vos N. — 189. qalqe tal N. — 191. Eil G. — 193. Non N. — 195. c. p. G. — 197. capteneza G. — 198. noill G. — 202. granz G. — 204. color G — 206. Tal re G; si tegna G. — 207. sa *manque* G. — 210. azinada G. — 211. Dels G; dels G. — 212. Dels G. — 214. Com G; convegna G. — 218. Eschai G.

pels flancs e pels costaz
e pels pes e pels braz.
Sei sollar per mon grat
sion petit dolgat,
que non parescon gran
sei pe ni mal estan;
e de son afiblar
se deu gran soing donar,
que non esti'en fol
sos mantels a son col
ni semble soiseupuz,
can li er al col penduz.
Sas serviris privadas
sion gent enseignadas
e sapchon senz orgueil
servir, c'aital o voil;
e de sa liadura
se sapchant donar cura;
son pel ahordenar
sapchan et entrenar;
e s'on gen las apella
de neguna novella,
sapchon se ben defendre
e gardar de reprendre.
Can il ira al san,
aia ab se tal compan
que ges d'ancta no·il faça,
cui que trob en la plaça.
Il an dreit e soau
e a petit d'esclau,
que non es cortesia
que domna an tost per via

Azaïs : 243. E quant i. als Sanhs. — 244. Sia tals lo companhs. — 247. Et. — 248. de p. esclau. — 249. Quar.

221. sollar pel G. — 222. Siun *un* G. — 224. Ne sion m. e. G; pel N. — 225. afuiblar G. — 226. granz G. — 228. matel G. — 231. Si GN. — 234. noil G. — 237-38 *manquent* G. — 240. De guna N. — 243. sain G. — 244. compain G. — 249. c.] de c. N.

ne trop faça gran pas
ni per annar se las ;
si es en palafren
sia aitals com conven,
e si ben o espleita,
an gentement e dreita.
Dinz sa mason eschai
a lleis que ben o fai,
que sia a tota gen
de bon contenemen,
e als mals e als bos
sia de bel respos ;
no i sia connossen
ira ni pensamen,
desasi ni nesera,
per niguna mainera.
Cals que veigna ni an,
en leis trob bel scemblan
e bon acuillimen ;
mas non tuit egualmen ;
non sion tuit egual,
li bon aisi co'll mal.
Tal i a que non gara
cui es humils ni cara,
ni non sap ges triar
cals hom fai a honrar ;
mas aquo non es senz,
ainz mals enseignamenz
e uns tocs de follage
que revert' a putage.
Mout se deu apensar
cil qui ben o vol far,

Azais : 252. Que. — 258. b. o, tot ben. — 270. acullimen. — 271. Mas non sian tug engal.

251. Qe G. — 254. aital G. — 255-56. E an tost o espleita Ardiament e dreita N. — 258. bon e f. N. — 260. captenemen G. — 263-66. *manquent* G. — 265. Des asini n. N. — 269. A G. — 271. esgual N. — 273 qi G. — 274. humlis G. — 278. mal G. — 279. toes *ou* tors G. — 280. putagne G. — 282. Cel G.

en cui plus abandon
sa bona acuilliçon,
que mout home seran,
s'om lor fai bel scemblan,
que faran demanes,
tant seran mal apres,
contes de s'amistat
e·n levaran gran glat.
De moltas guisas son
divers home pel mon
que se fan a honrar
d'acuillir e d'amar.
Als altres non tain gaire
ni no deu hom trop faire,
c'ab un breu saludar
pod om tan gen pagar
que·s tenran per graziz
e per gen acuilliz.
Si hom vos ven vezer,
ab somos de secer
vos dreçaz contra lui,
mas esgardaz ves cui,
c'assas son destrian
homen a llor scemblan.
Si·us par cortes ni pros,
faiz lo seçer las uos;
mas non siaz laugeira
que ia parlez primeira
de negun gran solaz;
mas solamen si·l plaz,

Azaïs : 285. Quar. — 286. Que. — 287. Ques. — 289. Coïndes. — 295. Per que non lor tanh g. — 296. Ni lor devon t. f. — 298. Los podon g. p. — 301. Donas, quieus ve vezer. — 309 E. — 310. ia p.] p. ges.— *après* 311: Que falhir hi poiriatz.

285. homes despres G. — 286-87. *manquent* G. — 288. I seran m. a. G. — 289. Sils fai semblan honrat G. — 290. leueran GN. — 292. homes G. — 296. *manque* N.— 297. b.] oreu G.— 298. Podon G.— 299. ten tan G; grazir G, gariz N.— 303. dreçes N. — 304. M. ben gardaz G. — 305. de truan N. — 306. homes G.— 308. seger G.— 310. parlaz N.—311. denun granz G.

lo somonres que·l iorn
remaign 'a aquest soiorn.
E sapchaz son afaire
que·il plaz o que vol faire.
E si per vos *vengues*,
faiz li moltas merces;
si de plus vos apella,
escoltaz que favella;
no·il vedez vostr'aureilla,
se el ab vos conseilla,
ni·l respondaz irada,
se sos diz no·us agrada,
c'assaz se pot breumen
partir de parlamen
e desloingnar solaz
domna, can non li plaz.
Mas si ssos parlamenç
vos es ben avinenç,
amia, siaz li
de bels diz autressi,
car bels solaz ab rire
e placers, qui·l sap dire,
zo es esca d'amor,
per que son li amador
plus leu en amistat
enpres e enlaçat.
Non faças trop viutat
de parlar anonat,
que mais val uns taisars
assaz c'uns fols parlars.
Ni tot ço que·us acora,
non demostrez defora,
que non fail hom enanz
cel que sec sos talanz.

313. somones G, somoires N. — 314. aques N. — 316. faie N. — 317. *v.*] ges G, ies N. — 321. uedaz uestra N. — 323. respondez G. — 324. *manque* N. — 332 bel G. — 333. bel G. — 335 esca] ca*n* G. — 341. un G. — 344. demostraz N. — 346. seg G.

Moltas vez ai parlat
que volgr'aver laissat
en res que m'agradera,
car sai que mos danz era.
Far devez tota via
de parlar carestia,
que meilz venont de grat
dich que son apenssat,
e mais vol hom auçir
qui fai tardar de dir.
Parlaz de domna conga,
se·n auses gran vergonga,
bonamen e en pas,
ni trop aut ni trop bas.
Non prendaz ia compaigna
ab tal que no·us ataigna,
ne siaz ia privada
de menua maisnadà.
Qui privada se fai
d'ome que non s'eschai,
lo li es a mal tengut
e en fai levar fol brut.
E bona domna vueil
c'aia un pauc d'orgueil,
non per desmesurança
mas per bella semblança
e per far espaven
alla malvaza gen.
Dich e faich amoros

Azaïs : 351. carestia. — 352. tota via. — 354. D. quan s. be pessat. — *après* 354 : Don devetz loc gardar, E quant er loc, parlar. — 359. en p. dapas. — 360. Non. — 361. Ni prenguatz gran. — 362. no vos tanha. — 363. trop. — 365. Qui trop privadas f. — 366. nolh eschay. — 367. Leu lh'es ; tornat. — 368. E f. l. f. glut.

348. auier N. — 353 v.] uen*n* G. — 354. Digz G. — 355. hom *manque* G. — 356. cardar G. — 357. Parlar GN. — 358. So N ; Ço auch es G. — 360. *manque* G. — 361. ia] granz G. — 362. tals G. — 366. qi G. — 367. li] lei G. — 368. En G ; lauar G ; bruit G. — 369. De G. — 370. petit G. — 371. N. es de mesurdança N. — 372. M. es genzers N. — 375. Diz e faiz G.

ab semblan orgoillos
fan a meravillar,
qui·ls pot ensems trobar.
Ben sai c'a nulla re
mas orgueils non cove,
mas de domna val mais
sos prez en mouz essais.
Domneiaire malvaz
en ten mais son solaz,
e cil qui sont cortes
enseignat e apres,
l'en volont mais vezer
e auzir son saber,
e plus n'es desirada,
cant se fai veziada.
Domna voil sia gaia,
pois que per prez s'essaia,
c'ab un pauc de gaieça
ven a mais de proeça.
Talanç de domna gais
met son cor en pantais
de tota ren a faire,
de son preç sia maire.
Gaieza ama solaz ;
chanz e deportz li plaz.
Iois e ris e demors,
per que s'alegra·l cors,
voillaz totas saços
aver a compagnos.
Ira de lei s'estraigna
e loin de sa compaigna.
De nulla causa irada
gaieça non s'agrada,

Azaïs : 392. Mis en bon p. — 393. Qu'an. — 394. En a.

379. sa qe n. G. — 380. Mais G : orgueil N. — 382. mult G. — 383. Domneiare N. — 384. te*n* G ; sos G. — 390. Con G ; veada N. — 398. Pe N. — 399. solaza G. — 400. deport GN ; plaza G. — 401. edamors N — 402. salegrat G. 407. niulla G.

ni per nul pensamen
non chania son talen,
que ia se·n desconort
ni·n perda bel deport;
mas cel a cui s'aten,
fai ades conoiscen,
ves cal que part que teigna ;
cil o cel a cui reigna,
toz tems er iauzionz
e ira sans e monz
e sobreconoisenç
e sos enseignamenç.

Amia, si voleç
venir a mais de prez,
de cortesia us prec,
car cel qui la persec,
n'a prez de tota gen,
s'en cortesia enten.
Cortesia es tals,
se voleç saber cals :
qui ben sap dir e far
per c'om lo deia amar,
e se garda d'enueis;
cortes pot esser pueis
qui sap foldat chausir
e ennuei eschivir
e far ço c'altrui plaça,
cortesia·l solaça.
Mas ges toz hom non es
c'hom apella cortes,
anz sont vilan proat,
tal son cortes clamat.
Lo monz es comunals,

410. cambia G, change N; son *manque* G. — 412. Ni p. G. — 413-14 *manquent* G. — 414. coinoscen N. — 417. Ttor tens G. — 418, iraun G. — 420. E fo faz ner manens G; son enseignamens N. — 424. cil G; perfec N. — 425. de| per N. — 426. senten G. — 434. Ez G; escharnir G. — 436. *manque* G. — 440. Tals N; son *manque* G; cl.] enoiat G. — 441. m.] raonz (?) G.

mas en manz luecs es fals ;
tals lo diz e·l mentau
que non sap que·s abau.
De cortesia es leus
lo diz e·l teners greus,
qu'en moltas guisas meira
e en molta maneira.
De se fai mainta brancha,
mas en pauc luec s'estancha,
per que nuilz hom non es
toz finamen cortes.
. . . . . .
. . . . . .
Non son ges tuit engual,
mas qui mais n'a, mais val.
Cortesia es en guarnir
e en gent acuillir ;
cortesia es *d'onrar*
e es en gen parlar ;
cortesia es en solaz ;
e cil qui mais me plaz,
e cant s'era saçons
se tot me grava sons,
eu dire non poiria
segon que dir volria.

Gardaz vostre garnir,
no·n posca hom mal dir,
ni no·us sia retrait
que per vostr' avol fait
vailla vostre preç meinz,
que mout es granz blasteinz
a domna e granz rancura,

442. maiut G. — 443. mentua N. — 444. abua N. — 448. Ez G ; minerra G. — 449. sei G. — 453-4. Lun an una partida Ez als autrescarida G, Lun an uita partida E li altres escarida N. — 455. esgual N. — 456. que N. — 457. Cortesie G ; es] el N. — 458. Ez G. — 459. domar G, damar N. — 460. de G. — 462. Cel G. — 466. queu G ; deuria N. — 468. puosc h. m. aibir G. — 470. per strauol N. — 471. vailla *manque* N. — 472. grau N. — 473. e] es N.

can de se non a cura.
Pauc sera qui·us complaigna,
s'o ve que non vos taigna,
e pauc qui·us tegna car,
si·us volez despreçar.

Domna voil que·s don soin
plus que d'altre besoin
de son cors car tener
tan can n'aura lezer,
de coindamen annar
e de gen afublar,
de far moltas saçons
estraignas garniçons
e novels apareilz,
c'aitals es mos conseilz,
segon qu'en sa contrada
sera acostumada.
Per ço que gen l'esteia,
altras n'aion enveia
e n'aprendon a faire
so c'auziran retraire.

Domna voil que·s conteigna
de guisa que·s conveigna,
sa cara e son cors
e·ls garnimenz defors,
e que l'una beltaç
si'a l'altra solaç,
mas ges be non se taing
maracdes en estaing;
jargonça ni sardina
ni altra peira fina

475. qis G.— 477. queus N.— 479. queus dong G. — 481. cor G.— 482. con nautra G.— 483. conindamen N.— 484. asublar N. — 489-90. *manquent* G.— 491. lestia N. — 492. noion G. — 493. naprendonc N. — 494. Cho G, Jo N; — 495. vol N; ategna G. — 497. Si G; sos GN. — 498. El g. GN. — 501. sataing G. — 502. Smaragdes G. — 503 *et* 504 *ont échangé leurs places* G. — 503. Jagonza G.

non par c'aia mester
qui la met en acer ;
de domna es autressi
com del maracde fi,
can se met en viltat
e veillessa beltat.

En vostre acuillimen
faiz un esgardamen,
que·us er tengut a be,
si·us n'acordaz ab me :
segon c'homen veirez,
d'eis scemblan li serez ;
cant sabrez son talan,
siaz li d'eis semblan ;
siaz gaia ab los gais,
e valrez en trop mais,
cortesa ab los cortes,
e sera vos granz bes ;
ab cels c'amont deport,
siaz de bel conort ;
ab cels c'amont cantar,
vos devez alegrar.
Vers novels ni chanços,
qui las diz denan vos,
escoltaz volonteira,
e plaça vos, a teira
voillas..... saber,
se podez retener ;
e si non podez toz,
tenez los meillors moz,
qu'en massa locs coven,

Azaïs : 519. ab l.] als.— 520. ne.— 521. E cortez' als c.

508. maracdes G.— 509. m.] ten N. — 510. En G. — 513. Qi us G ; tenguz G. — 516. Del G, Dels N. — 518. li *manque* G ; duns G, dels N.— 520. ne G. — 521. Cortesia N. — 525 *et* 526 *manquent* G. — 528. diziz G. — 530. tera G. — 531-2 *après* 533-4. G. — 531. E voillaz lo s. G, Vodlas la toz s. N. — 532. Sels sabez G. — 534. Guardaz G. — 535. mantes G ; sauen G.

e dic vos qu'esta ben,
cui en pot remenbrar
en loc on fai a far,
ni en son loc retrai
un mot, cant si escai.
Joglars e chantadors,
que paraulan d'amors
e canton sons e lais,
per que l'om es plus gais,
e meton en corage
de tot prez vassallage,
retenez amoros.
Se quer aver de vos,
o ab dar vostr'aver
o ab altre placer
lor faiz tan bella enseigna
per que talanz lor preigna
que digan de vos be.
Ia non agas vos re,
vostre noms n'er saupuz
e plus loing mentauguz;
en molz locs n'aureç preç
qu'eissa vos non sabreç.
Mas entre homes sennaz
devez estar en paz;
savi contenemen
devez far en parven
e gardar de trop rire
e d'altras foldaz dire.
Rire, cant non a luec,
torna tost a enuec.

Azaïs : 560. esser. — 563. gardan. — 564. E de foudat a d. — 565. Rires — 566. en.

536. qu'esta] aquo G. — 538. a f. *jusqu'à* 539. loc *manque* N. — 542 Qes G; paraulas G, paraula N. — 543. son G. — 547 *et* 548 *ont échangé leurs places* G. — 547. lamoros G. — 548. de] a G. — 549. ab] a G. — 553. Quaie N; digna GN. — 554. Ab que *non* sapchaz re G. — 557 molt G; bes G. — 558. sabes G, saureç N. — 561. Sauis G. — 565. lueg G. — 566. enuog G.

Saçons *es* c'om deu rire
e sazons c'om conscire,
sazons c'om sia gais
e sazons c'om se·n lais.
Per aiço dic a vos
que·n creçaz a estros
qui sa gardar mesura
en chascuna figura,
car li auzellet tuit
non vivon ges d'un fruit,
ni tota creatura
non viu d'una pastura,
ni tuit homen que son,
non son d'una faizon,
car li un volon pauça,
li altre gab e nauza,
li altre totas vias
parlar de leugarias,
li altre an lor enten
en altre enpensamen.
Qui entre homes sennaz
vol trop parlar foldaz
ni entre fols granz senz,
non es res, mas nienz.
Fols non sap que responda,
qui de sen l'aprionda.
Qui sabis es ni mois,
fol al parlar conois.
Vos al començamen
gardaz primeiramen
qui es ab cui parlaz ;
sas paraulas augaz,
e segon c'auzireç,

Azaïs : 589. entrels.— 590. Non es ben conoissens.— 593 Car homs savis e m.— 594. fols.

567-8. *manquent* G.— 567. es *manque* N; de N.— 570. sia l. N. — 571. aquo G. — 572. estors N. — 573. Qe G. deu m. G. — 579. qi G. — 582. Laltre N — 586. Eill G. — 590. res] al G — 591. Fol G. — 597. a G.

e vos li respondreç,
qu'en eus lo seo parlar
vos podeç asennar
cals ataing lo respos,
se es mals o es bos,
que tals pot esser cel,
perduz sera en el
adreiz moz, qui li diz,
e bos iocs sebeliz,
que no·l sabra triar
ni, si·l conois, menbrar;
e bons diz es perduç,
can non es entenduç,
c'a tal deu esser diç
per cui sia chausiç.

No·us semble pauchs guaçaings
d'onrar homes estraings,
ainz lor faisz bel semblan
oltra vostre talan,
e mais lor faisz veiaire
que non lor volez faire.
Mout fai bona gaçaigna
qui per bella conpaigna
pot retener amics;
car non es nuillz destrics
ni messions, no i tagna,
qui de blandir se laigna.
S'uns cavalers valenz

Azaïs : 601. Qu'auzen l. s. p. — 603. hi tanh.— 604. Si cove mals o bos. — 607. E qui bo mot li d.— 608. Es en lui s. — 609. Quar nolh sab ges.— 613. tals. — 614. que; gauzitz. — 616. Honrar. — 617. faitz lor donc. — 620. volrez. — 621. Quar mot azaut g.— 622. bona.— 623. gazanhar amic. — 624. E noi pren nul destric.

600. respondeç N.— 601. seu G.— 602. asenar G. — 605. Qaitals G.— 606. fera N.— 607. Adreich G, Abreu N. — 608. bon moz N; sabeliz G.— 609-610 *après* 611-612. N.— 611 d.] iocs G.— 613. Caital G; dit GN.— 614. chausit G, dauzit N. — 615. pauc G; guaçaing N. — 616. Damar G; estraing N. — 623. retenir G. — 625. mession no t. G.

se part de vos iausenz,
toz tems mais a sa vida
sereç per lui iauçida;
mais en veran a vos
dels malvaz e dels pros
escoltar e veçer;
e per solaz aver
vos faisz scemblan que·us plaça,
— e dels cortes si faça, —
e si locs es, faisz lor
zo qu'es prez e honor,
de guisa que non sia
semblan de leugaria
ni poschon feingnedat
dire senz falsetat.
Cil c'anc no·us viron mais,
vos tenran en pantais
de talant e d'enveia
chascuns per ço que·us veia.
e diran vos, ço cut,
que per vos son vengut,
car lor eras preçada
e de beltat lauçada.
Donna!

Azaïs : 630. grazida.

628. par G. — 631. Mals N. — 632. maluais G. — 638. Cho G. — 641. Ni no p. feindat G. — 644. teran G. — 647. co N; cuch G, cuit N — 650. laucada N. — 651. *manque* N.

NOTES

16. *sé aclassar* « faire du bruit, retentir », mot qui dérive de *clas* (it. *chiasso*), manque au *Lexique roman* de Raynouard.

19. *recreion.* On voudrait identifier le verbe *recreiar,* dont viendrait *recreion,* avec le verbe *regreia* qui se trouve dans Mistral: « germer de nouveau, reverdir » (*regrea* Var, *regrelha* Lguedoc, *regreieja* Rhône). Il y a pourtant des difficultés, c'est qu'il faut probablement

réunir *regreiar,* dont l'étymologie n'est pas encore bien établie, à l'espagnol *grillar,* port. *grelar,* et on ne voit pas bien comment trouver une origine commune à ces mots et au vieux provençal *recreiar.*

30. Il paraît certain qu'il faut lire *demor,* la rime demandant un *o* ouvert.— 38. *Escovenir* manque au Lexique.

40. Corr. *Ni ?* — *despessar,* comme verbe intransitif, manque au *Lexique roman.*

41. *s'esfança* dans les deux mss. S'il fallait accueillir cette forme, on y verrait plutôt une manière d'écrire (*sf* = *ff*) qu'une particularité phonétique.

45. Corr. *Ioven? non a amic.*

49. Lisez *qui deu prez auer ?* — La forme *de* au lieu de *deu,* laquelle est dans N, s'y retrouve aux vers 161, 567; il paraît qu'elle a appartenu au dialecte du copiste.

69. On voudrait lire *que·l* au lieu de *que,* mais voyez la même absence du pronom aux vers 160, 298 et 532.

77-78. Ces vers ne peuvent guère être acceptés sans correction. On ne voit pas ce qu'ils disent de plus que les deux vers précédents. Mais comment faudra-t-il lire? [Peut-être *E pus aiço...,* en corrigeant *Apenas* au v. 79. — C. C.]

80. Corr. *on* ou *con,* pour *don?* Le sens est en tout cas : « Quand j'y regarde le plus attentivement. »

105. *grevos* « pesant, dur », manque au Lexique.

113. *saber* « savoir: », emploi du mot dont on ne trouve pas d'exemple au Lexique.

122. *gardar,* comme verbe intransitif, manque au Lexique; ou faut-il lire *garde·s?*

136. Corr. *foi* pour *soi?*

191. *obra* ici « l'œuvre, le travail du sculpteur » ?

210. Corr. *estei* ou *estej?*

213. *covena* = *covenha.* Il paraît que Garin n'a pas prononcé le son mouillé. Ainsi les formes *san, compan,* 243, 244, appartiendront à l'auteur, pas au copiste.

225. *afiblar,* v. 484 *afublar,* manque au Lexique. On en trouve d'autres exemples dans Stichel : Beitraege zur Lexikographie des altprov. Verbums, Marburg, 1888, p. 10.

229. *soiseupuz* « pris au hasard, ramassé, volé. » [Ou mieux *emprunté,* comme on le dit d'un habit gauchement porté ou de la personne qui le porte. — C. C.]

255, 256. La leçon de ces deux vers n'est pas bien certaine. Celle du ms. N, lequel, généralement, nous fournit le meilleur texte, ne pourrait être acceptée sans correction. J'ai donc préféré G, qui, peut-être, n'est pas correct non plus. [Je préférerais garder la leçon de N·

sauf à corriger *o* qui, à la vérité, se trouve dans les deux mss., en *a*. La locution adverbiale féminine *a espleita* existe aussi en v. fr. (*a esploite.*) — C. C.]

263. *connossen* « connaissable, perceptible », voy. Tobler, Vermischte Beitraege, p. 34, 35. Comp. *destrian,* v. 304 « distinctible, qui peut être distingué. »

265. *desazi* = *desaizi*.

279. *tocs* ou *tors?* Si l'un et l'autre mot sont possibles, ni l'un ni l'autre n'est commun dans l'acception qu'il aurait ici.

284. *acuilliçon* manque au Lexique.

296. Corr. *no·n?*

298. Voyez la note du v. 69.

331. *li* tient lieu ici, pour la syntaxe et pour la rime, du pronom absolu.

340. *anonat* ne se trouve, à ce qu'il paraît, qu'ici. Je ne sais pas l'expliquer. [Lire *a non at* = sans nécessité? — C. C.]

341. *taizar* = *taisser* « se taire », se retrouve dans la *Chrest.* de Bartsch, col. 105, comme variante du vers 4, prise du ms. C. Il paraît donc que la forme a existé, comme elle existe en provençal moderne.

343. *acorar* « toucher au cœur, intéresser vivement »; le mot manque dans Raynouard; voy. l'excellente critique du livre de Stichel, Beitraege zur Lexikographie, etc., par M. Levy dans le Literaturblatt für germ. und rom. Philologie, 1889, col. 417 s.

356. *fai tardar* = *tarda*. Voy. Tobler, Vermischte Beitraege, pp. 19 ss.

381. Corr. *de domn'en val mais?*

384. Corr. *en tem?* « il en craint plus le soulas d'elle », c.-à-d. il en craint plus de chercher son plaisir auprès d'elle; voy. v. 373. [Je crois qu'il faut entendre : « Il en craint davantage sa compagnie, son entretien », signification très ordinaire de *solatz* (à cause des reproches qu'il recevrait d'elle). — C. C.]

392. *sé essaiar per alc. re.* construction qui ne se trouve pas dans Raynouard.

398. J'avais mis *de son preç si'amaire,* en prenant pour sujet *talanç gais* (v. 395). M. Chabaneau a, sans doute, raison de traduire : « toute chose qui (le relatif sous-entendu) soit mère de sa valeur. »

403. Corr. *vol a t. s.* Le sujet est *gaieza* (v. 399).

406. Corr. *e logna sa c.*

416. Corr. *ab* pour *a*.

434. *eschivir* manque au Lexique.

441. Corr. *Lo nous* pour *Lo monz* N, *Lo raonz* G.

447. *meirar* « changer, être différent », du lat. *migrare,* voy. Mistral *meira* « remuer, changer de lieu. »

453, 454. Je ne comprends pas ces deux vers, qui peut-être sont corrompus dans les deux manuscrits. [Peut-être

L'u n'an *rica* partida
E li altre escarida.

« Les uns en ont une grande part, les autres une petite (de la courtoisie). » — C. C.]

457. *Cortesia es* ne compte ici et au vers 461 que pour trois syllabes, ce qui est fort étrange; mais, les deux manuscrits étant d'accord, je n'y vois pas remède.

459. Le texte de ce vers-ci n'est pas sûr non plus. Dans les vers correspondants, le poète dit toujours: « courtoisie consiste en..... » La préposition *de*, qui se trouve ici, donne lieu à douter. Encore le dernier mot du vers n'est-il pas certain. Peut-être faut-il lire *domnejar* (*E es en domnejar*); voy. *domnejar*, en parlant d'une dame, Azemar de Rocaficha, I, v. 24.

462 ss. « Et celle (*cortesia*) qui me plaît le plus, je ne la pourrais pas expliquer selon ma volonté, quand même le temps s'y prêterait malgré le souci qui pèse sur moi. » Pour *son* = *souh*, voy. la note du v. 213. Ce qui est à remarquer, c'est que l'*n* de *son* devrait être « fixe » et celle de *sazon* devrait être « mobile »; pourtant les deux mots riment l'un avec l'autre.

490. *acostumada*, voy. Mistral *acoustumado* « accoutumée, habitude. » [Je pense qu'on a plutôt affaire ici au participe passé, en tant que tel. — C. C.]

503. *jargonça* manque dans Rayn.

531. lisez *voillas los toz saber* ou *v. totas s.* ?

535. *massa locs*; comp. ed. Stimming, 6, v. 5. Bertr. de Born, *massa solatz*.

539. Au vers 537, le pronom est régulièrement *cui*; ici on demanderait *qui*.

548. Remarquez que la construction passe du pluriel au singulier.

573. *Sa* (s'il ne faut pas corriger *sap*) est formé d'après l'analogie de *aver* (*sa : sai = a : ai*).

586. *enpensamen* manque dans Raynouard.

592. *apriondar* « approfondir (le savoir de qu.) » manque au Lexique dans cette acception.

593. *mois* « fin ».

602. *sé asseunar* manque dans Rayn., voy. Mistral *assení* « rendre sensé. » [Je verrais plutôt ici l'équivalent du fr. *asener*, toucher (au but), d'où deviner, comprendre, juger. — C. C.]

631. *veran* = *venran*.

641. Dans Rayn. on ne trouve que *feintedat*.

CARL APPEL.

NOTES DE PHILOLOGIE ROUERGATE

XVIII

(Suite[1]*)*

Il convient d'interrompre cet exposé des traits caractéristiques des parlers du Rouergue pour accuser réception à MM. Gaston Paris et Paul Meyer de ce qu'ils viennent de dire dans la *Romania* du premier article de cette *Note*. A tout seigneur tout honneur.

Déjà M. G. P. m'avait fait la courtoisie de me faire parvenir, par les soins obligeants de M. C. Chabaneau, son discours *in extenso* sur les « parlers de France [2] », écrit qui avait fait l'objet d'une critique de M. Castets, laquelle m'avait suggéré à son tour le présent travail. M. G. P. joignait à cet envoi — dont je suis très-honoré et très-reconnaissant — une lettre à M. C. C. où se remarque le passage que voici :

« M. Durand aurait mieux servi sa cause, je le crois, en précisant et documentant les faits allégués pour le Rouergue qu'en se perdant dans des considérations de théorie qui manquent, au moins pour moi, de netteté. »

Double reproche : mon travail n'est ni précis ni documenté, et je me suis perdu dans des considérations de théorie qui manquent de netteté. La nouvelle partie de cette étude qui a paru depuis que M. G. P. portait le jugement ci-dessus, aura, j'en ai la confiance, donné satisfaction aux exigences de l'éminent critique sur l'article de la précision et de la documentation. Je cite les documents écrits autant qu'il en existe, et pour le surplus je suis forcément réduit à des affirmations pures, mais qu'il n'est pas impossible de vérifier. Ainsi, quand je dis :

[1] Voir le précédent numéro.

[2] Les *Parlers de France*, lecture faite à la séance générale de clôture du Congrès des Sociétés savantes, le samedi 26 mai 1888, par M. Gaston Paris, membre de l'Institut, etc. Paris, 1889.

« On parle de telle ou telle sorte sur tel ou tel point du département de l'Aveyron ou des pays voisins », j'appuie mon assertion de citations d'auteurs patois locaux, quand il s'en trouve, ou bien encore j'invoque avec empressement le témoignage de notre grand lexicographe rouergat, l'abbé Vayssier, si le fait linguistique signalé est mentionné dans son ouvrage [1]. A défaut de preuves semblables, recueillir l'impression de la parole indigène sur des cylindres phonographiques d'Edison, et mettre ces cylindres à la disposition de mes lecteurs, serait, j'en conviens, plus gracieux de ma part que de les envoyer promener en Rouergue ou ailleurs ; mais je ne puis mieux faire pour l'instant, si l'on ne veut pas se contenter de mes dires.

Parmi ces dires, il en est un qui, j'imagine, aura paru particulièrement sujet à caution à M. G. P.; c'est ce que j'ai avancé touchant les démarcations anthropologiques de nos populations rouergates et les différences profondes qui les séparent les unes des autres à plusieurs égards. Quand, il y a près d'un quart de siècle, je mis ces mêmes faits sur le tapis de la Société d'anthropologie de Paris, je ne rencontrai qu'incrédulité ; ce fut un tollé général. Cependant, ces miennes propositions, ainsi du reste que plusieurs autres de même source, qui avaient commencé par faire crier à l'hérésie, ont fini par devenir tout à fait orthodoxes et même classiques. Mais, au lieu de m'armer de l'adhésion des anthropologistes résipiscents, j'aime mieux faire entendre à M. G. P. le témoignage naïf d'un poète.

Le 29 septembre 1889, la ville de Rodez inaugurait la statue qu'elle a eu la bonne pensée d'élever à Alexis Monteil, l'auteur de l'*Histoire des Français des divers états*, l'un de ses plus dignes fils. A cette occasion, une autre célébrité rouergate naissante, le poète Fabié, a dit une pièce de vers (charmante comme tout ce que sa muse lui inspire) où j'ai écouté avec un plaisir spécial quatre vers qui ont trait au sujet anthropologique qui nous occupe.

[1] *Dictionnaire patois-français du département de l'Aveyron*, par feu l'abbé Vayssier, licencié ès-lettres, publié par la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron. Rodez, 1879.

Redonnons la parole à M. Fabié :

Nos vœux sont exaucés : le tombeau de Cély
A beau garder encor ta cendre sous sa dalle,
Tu renais aujourd'hui dans ta ville natale,
Grâce au ciseau pieux d'un artiste accompli [1].

Il t'a fait ressemblant d'esprit et de visage ;
Son cœur de Rouergat a deviné le tien :
Te voilà tout entier, regard, taille et maintien,
Pensif comme un savant et serein comme un sage.

Et tu dois être heureux que, du sol rude et fort
Dont tu nous as vanté les hommes et les arbres,
Soit né ce pétrisseur de bronzes et de marbres,
Qui pour des siècles t'a campé là, sans effort !

Heureux aussi de voir, poussés d'une seule âme,
Tous ces petits-enfants de ceux que tu connus,
Et qui, des quatre points du Rouergue venus,
Emplissent la cité qui maintenant t'acclame !

Les retrouves-tu bien tels qu'ils furent jadis,
Dans leur simple costume et leur rude langage
Ont-ils bien conservé leur force et leur courage,
Te semblent-ils toujours honnêtes et hardis,

Ces fils de la *Montagne,* en qui revit la Gaule,
Et ceux du *Ségala,* petits, nerveux et fins,
Ceux du *Vallon,* joyeux comme leurs jolis vins,
Ceux du *Causse,* si beaux, l'aiguillade à l'épaule ?

M'étant disculpé de mon mieux d'avoir négligé de préciser et de documenter mes allégations, j'ai encore à me justifier du blâme de m'être égaré dans une dissertation théorique obscure. Ici mon véritable tort ne serait-il pas d'avoir porté la question philologique sur le terrain de la philosophie, que nos savants, avec une aveugle docilité aux leçons d'Auguste Comte, appellent avec mépris *la métaphysique* ? Mon excuse, en ce cas, serait facile ; je n'aurais qu'à répondre que c'est à la suite de M. Gaston Paris, pour aller à sa rencontre, que j'ai franchi les bornes de ce domaine en interdit. De quoi

[1] Le sculpteur Denys Puech, de Gavernac (Aveyron).

s'agit-il en effet dans *les Parlers de France*, sinon de linguistique abstraite, de « dialectologie », c'est-à-dire de la méthodologie considérée au point de vue de l'étude et de la classification des langues, et de l'établissement de « lois » nouvelles dans cet ordre scientifique?

Ma faute ne sera donc pas de m'être engagé sur le terrain des théories, mais de m'y être perdu. Eh bien! je reste avec la conviction que, si M. G. P. m'a jugé véritablement perdu, c'est simplement parce qu'il m'a perdu de vue, n'ayant pas eu la condescendance de me suivre pas à pas et jusqu'au bout, à travers les sentiers quelque peu ardus, sinueux et branchus, j'en conviens, de mon argumentation. Que M. G. P. se donne la peine de me relire avec une attention patiente, je ne doute pas que sa première impression ne s'en trouve modifiée.

J'arrive aux observations de *la Romania*. M. Paul Meyer s'y exprime ainsi en ce qui me concerne :

« La réfutation que M. Castets pense avoir faite de la lecture de M. G. Paris sur « les parlers de France » (cf. *Romania*, XVIII, 184) n'a sans doute pas paru suffisante à M. Durand, qui, sous prétexte de philologie rouergate, amoncelle contre le même travail une masse énorme d'objections dont aucune, je dois l'avouer, ne m'a convaincu. G. P. se défendra s'il lui plaît [1]. »

Que les arguments que je me suis permis de mettre en balance avec une doctrine qui doit être chère à M. Meyer, puisqu'il en est le père, aient été impuissants à lui faire brûler ce qu'il avait adoré, je le crois sans trop de peine, ayant toujours ouï dire qu'on aime peu à se déclarer convaincu d'erreur; mais que dans cette « masse énorme » d'objections il ne s'en soit pas trouvé une, une seule, que M. P. M. ait jugée digne d'être prise à partie, d'être relevée, ou simplement signalée, je confesse que cela me surprend et m'humilie.

En disant: « G. Paris se défendra s'il lui plaît », M. P. M. semble se désintéresser d'un débat dans lequel il est pourtant partie intéressée au premier chef; car c'est de ses théories à lui qu'il s'agit, de théories dont il est le créateur, et auxquelles M. G. P. a simplement adhéré. Certes, ces doctrines

[1] *Romania*, juillet-septembre 1889, p. 518.

de M. P. M. ne sauraient rencontrer un plus brillant avocat que M. G. Paris (qui d'ailleurs ne dédaigne pas d'associer à son talent toute l'urbanité et l'aménité qu'on peut attendre d'un savant galant homme), et nous ne demanderions pas mieux qu'il voulût accepter la défense dont M. P. M. se décharge sur lui ; mais malheureusement il n'en est pas tout à fait ainsi, et, tout en rejetant en bloc nos objections comme mal fondées, M. G. P. se borne à nous faire concevoir une vague espérance qu'il nous accordera un jour la faveur d'entrer en discussion sérieuse avec nous sur ce sujet. En attendant, que nous reste-t-il raisonnablement à faire, si ce n'est de persister dans notre sentiment jusqu'à ce que quelqu'un prenne charitablement la peine de nous en démontrer les torts ?

Reprenant ma revue des traits linguistiques qui distinguent le rouergat, je la terminerai, bien que la laissant incomplète, en en rappelant un très singulier dont je me suis déjà occupé dans la *Note* VI [1].

Par une exception des plus rares, les prototypes latins CASTELLARIS et CASTELLUTIUS [2], à côté d'une ou plusieurs mé-

[1] Voir la *Revue*, 3e série, t. VIII, p. 21.

[2] Diez s'étend peu sur le suffixe roman, qu'il rattache aux formes latines UCEUS et UTIUS (voir *Grammaire des langues romanes*, trad. Morel-Fatio et Gaston Paris, II, 290 et 335), et il commet à cet égard une regrettable omission : il ne mentionne aucun exemple provençal de ce suffixe. Cependant le rouergat le possède, et à plusieurs titres. Il y existe comme désinence préditive associé à des substantifs, dont il fait des adjectifs. Ex. : Caul *capus* (Cf. ital. *cappuccia*, laitue pommée), chou cabus, formé de *cap*, tête. La lexiologie fossile du rouergat nous fournit en outre, comme noms propres : *Artus*, formé de *art*, pierre, en celtique (Roget de Belloguet) ; *Boscus*, de *bosc*, bois ; *Bergadus* (?) ; *Carnus*, *Catus* et *Cornus*, autres formes adjectives à radicaux celtiques ; *Cailus*, dont il est traité dans le texte ; *Peyrusse* (Peirussa), nom d'une très-ancienne petite ville, écrit *Petrucia* dans nos vieux titres latins ; *Sarrus* (= *serrus*), de *serre*, crête de colline ; *Tanus* (?). Enfin la même particule s'observe comme diminutive de certains substantifs, et comme liaison, sans signification propre apparente, ou bien avec celle de fréquence, entre la racine d'un verbe et ses flexions. Mais, dans le premier cas, contrairement à la plupart des autres suffixes diminutifs, *uss*, sauf une seule exception à ma connaissance, ne se rencontre jamais qu'associé à un autre suffixe, également diminutif ou péjoratif, et *le précédant*. Ainsi : *Canhussó*, tout

taphonies romanes légitimes, qui sont, pour le premier, *castelar, chastelar, châtelier* (variation semblable à celle de *villar, villier,* de VILLARIS), et, pour le second, *castelus, châtelus,* ont donné lieu à une formation bâtarde et fort étrange, celle de *cailar, chailar* et de *cailus, chailus,* par les deux formes intermédiaires successives de *castlar, castlus* et *caslar, caslus.*

Dans la NOTE sus-visée, où ce sujet a été traité en détail, et à laquelle le lecteur est prié de se référer, j'exprimais l'opinion que cette anomalie phonétique accusait une exagération locale de l'influence du tudesque sur le roman. Cette vue fut condamnée avec dédain par un éminent critique sans qu'il daignât la discuter, suivant une méthode de prétérition qu'il semble avoir adoptée à mon égard. Vraie ou fausse, il y

petit chien; et *canhussàs,* qui se dit d'un petit chien qui a mérité un reproche, mais que l'on chérit néanmoins, tandis que *canhonàs* est pour vilain ou méchant petit chien, qui déplaît. *Fennussó* et *vacussó,* noms masculins, se disent encore avec le sens de « petit bout de femme », de « toute petite vache ». *Tarrus,* pour *terrus* (comme *tarrut,* terreux, pour *terrut*), n. m. signifiant une petite motte de terre, est le seul exemple à ma connaissance où le suffixe en question, en tant que diminutif, termine le mot et ne soit pas associé à une autre particule diminutive ou péjorative qu'il précède. Vayssier ne donne que *tarrussó* (écrit *torrussou*), qui est un sous-diminutif du premier avec le sens de grumeau de terre tel qu'il s'en rencontre dans le blé non criblé; mais s'il n'a pas consacré un article particulier à *tarrus,* c'est par inadvertance, car il mentionne ce mot dans le passage consacré à un de ses dérivés, le verbe ESTARRUSSAR. Je cite :

« ESTORRUSSA, ESTORRISSA [pour *estarrussar, estarrissar*].. .. Les deux premiers mots viennent de *torrus* [pour *tarrus*], motte...»

Estarrussar rend l'idée d'émietter les mottes d'une terre ensemencée, après le passage de la herse.

Le verbe *cabussar,* plonger, ne paraît point formé d'un primitif radical *cabus,* entièrement inconnu, mais directement de *cap,* tête, suivi de *uss* comme particule connective entre la racine et la flexion, et communiquant peut-être au verbe une nuance fréquentative. Ajoutons ici incidemment que le *p* de la racine *cap* se conserve dans les conjugués et dérivés, tantôt intact, et tantôt adouci en *b*. Ex. : *Capó,* petite tête; *capus,* cabus; *caput,* têtu; *capel,* chapeau; *capejar,* hocher la tête; *capeira,* têtière, etc.; et d'autre part : *Cabassol,* tête d'agneau ou de chevreau en boucherie; *cabassòla,* têtard de crapeau (Cf. esp. *cabezuelo* et *cabezuela*); *cabestre,* licou; *cabessana,* coussin de tête en couronne; *escabassar,* ébrancher; *cabussar,* piquer une tête. Ces deux sortes de flexions semblent viser, l'une l'italien, l'autre l'espagnol.

avait pourtant intérêt à l'examiner, je le montrerai je crois tout à l'heure. En attendant, je constate que l'idiome du Rouergue présente cette particularité phonétique que l'onomastique de cette province ne possède que des exemplaires des variantes, que j'appellerais presque extra-romanes, en *cailar* et *cailus*, tandis que les régions environnantes nous offrent, dans leurs noms de lieux, d'assez nombreux spécimens des variantes normales correspondantes. Le fait que ces romanisations barbares de CASTELLARIS et CASTELLUTIUS aient conquis le Rouergue, à l'entière exclusion de leurs représentations romanes régulières, m'avait paru l'un des nombreux témoignages fournis par la philologie de la large et profonde empreinte déposée par l'invasion germanique sur notre province. Mais ne me serais-je pas abusé sur l'origine et les causes génératrices des formes exceptionnelles *cailar* et *cailus*? Peut-être bien ; et, comme je m'estimerais au-dessous d'un faux monnayeur si je persistais à mettre en circulation comme vérités bien établies des propositions qui me seraient devenues suspectes, je vais reprendre la question et exposer impartialement le pour et le contre de ma solution dans la mesure de mes connaissances.

A l'appui de ma thèse comme quoi des formes insolites telles que *castlar* et *castlus* étaient des accidents locaux et supposaient une immixtion étrangère, probablement germanique, qui serait venue altérer sur ce point particulier le métamorphisme roman, j'invoquais notamment la répugnance de la phonétique romane et de la phonétique latine pour les groupes *stl* et *tl*. Si la critique eût daigné me réfuter, elle eût pu essayer de le faire, pour ce qui est du latin, en constatant que le groupe *stl* se rencontre dans cette langue ; et, quant au roman, en faisant remarquer que *stl* et *tl*, non-seulement y offrent de fréquents exemples, mais qu'ils y sont pour la plupart une création du roman lui-même évoluant suivant les lois de sa nature les plus constantes et les plus caractéristiques.

Sur le premier point, j'eusse à mon tour répliqué que les mots latins en *stl* n'existent dans la langue classique que comme archaïsmes, et à preuve j'aurais cité le passage suivant du *Dictionnaire octolingue* de Calepin :

Stlata, genus navigii (inquit Festus) latum magis quam altum, a latitudine sic appellatum. Sed ea consuetudine qua stlotum pro latum, stlitem pro litem dicebant antiqui...

Ajoutons qu'un grammairien du IVe siècle, Probus (*Appendix Probi,* dans Keil, V, 162, citation de Littré au mot Vieil) nous apprend que de son temps le peuple contractait *vetulum* en *veclum,* mais non en *vetlum,* qui était logique, ce qui atteste bien une répugnance marquée pour le son *tl* dès cette époque.

Voici maintenant ma réponse à l'objection tirée du roman. Sans doute, dans le vieux provençal le plus ancien, on trouve des exemples tels que *astla, rotle, spatla, ustle ;* mais est-ce bien par goût pour ces consonnes doubles et triples, *tl, stl,* d'une émission si difficile, que le gallo-roman du Midi a créé de telles formes de mots? Non, répondrai-je, car il n'a rien eu de plus pressé que de les échanger contre des formes nouvelles d'où *stl* et *tl* ont été bannis ; non, dirai-je encore, puisque ce concours discordant de consonnes a été le résultat forcé de la contraction de proparoxytons en paroxytons suivant une loi essentielle de la phonétique gallo-romane. Ce n'est pas pour le besoin d'introduire un *stl* dans astula, ou un simple *tl* dans rotulus, que le latin populaire des Gaules convertit premièrement ces deux mots en *astla* et *rotlus ;* ce fut pour supprimer une des deux syllabes faisant suite à la tonique, afin de raccourcir le mot conformément aux exigences de l'organisme phonétique national. Ce fut par une conséquence on peut dire mécanique de leur contraction que ástula, rótulus, spáthula, ústulo, firent leur première mue en *astla, rotlus, spatla, ustlo ;* et vetulus lui-même, que Probus observe déjà dans l'état tertiaire de *veclus,* dut commencer par se transformer en *vetlus.* Est-il bien prouvé d'ailleurs que le *stl* et le *tl* des mots du vieux vocabulaire provençal écrit ne fussent pas purement orthographiques, une simple déférence pour l'étymologie observée par l'écriture, et dont le parler se serait dispensé? N'avons-nous pas des exemples d'un fait semblable dans l'orthographe du mot français *vingt* et de cet autre mot français du XVIe siècle, *ung* pour *un,* dans lesquels le *g* n'a évidemment jamais été prononcé, ayant été introduit là, d'une part comme simple souvenir étymologique, d'autre part

comme un expédient bizarre imaginé pour permettre de distinguer à la lecture le mot *un* du signe romain du nombre 4 ? Le fait est que *astla* et *ascla*, *rotle* et *rolle*, *espatla* et *espalla*, *ustle* et *uscle*, se rencontrent concurremment dans nos vieux textes ou séparément dans des documents contemporains.

Cela dit, revenons à CASTELLARIS et CASTELLUTIUS. Serait-ce donc pour accommoder ces deux mots latins à la tonalité provençale qu'ils auraient été contractés en *castlar* et *castlus*? En aucune façon, puisqu'ils ne sont point proparoxytons; nullement, puisque le provençal nous offre en même temps les mêmes mots régulièrement transformés en *castelar*, *castelus*. Ce n'est donc pour aucun besoin de sa phonétique propre que s'est produite dans son sein cette superfétation étrange. Où en est donc l'origine, où en sont les causes, quel en a été le processus initial? C'est ce que je vais examiner brièvement.

Que le type roman contracté *castlar*, *castlus*, ait été tiré du type roman régulier *castelar*, *castelus*, ou bien qu'il procède directement du primitif latin; que son antécédent immédiat soit celui-ci ou celui-là, il n'importe : dans tous les cas, nous devons conclure que les mots latins ou romans dont *castlar* et *castlus* sont immédiatement issus, avaient, suivant les gens, suivant les lieux, deux manières différentes d'être prononcés, correspondant à ces deux transmutations différentes.

A la formation irrégulière devait correspondre une accentuation fautive du primitif, plaçant celui-ci dans des conditions analogues à celles qui, dans les vrais proparoxytons latins, ont déterminé la contraction romane et le concours consécutif de consonnes *stl*, *tl*. CASTELLARIS, CASTELLUTIUS, ou *castelar*, *castelus*, n'ont pas été faits proparoxytons à proprement parler, ce qui eût causé des conséquences autres que celles que nous cherchons à expliquer; mais l'accent du radical CASTELL a été déplacé, ce dernier sera devenu *cástel*, c'est-à-dire qu'il aura été réduit à une syllabe, la seconde devenant muette, et sera passé par le fait à l'état de *castl*. Et alors, au lieu de *castelar* = *castél* + *ar*, on aura eu *castlar* = *castl* + *ar*.

Étant donnée la tendance bien connue des langues germaniques modernes à faire rétrograder l'accent tonique dans les

mots latins ou romans qu'elles s'assimilent, il est aisé de deviner d'où pouvait naître le changement d'accent dont nous émettons l'hypothèse ; il ne pouvait sortir que des bouches germaines : c'était une prononciation barbare propre aux Barbares. Et cette conjecture acquiert presque la consistance d'une vérité démontrée quand on considère l'altération que les diverses peuplades teutoniques ont fait subir d'une manière si uniforme au latin CASTELLUM toutes les fois qu'il est passé dans leur idiome ou qu'il a été simplement introduit chez elles comme nom de lieu. Les Cattes de la Hesse ont fait *Cássel* de leur *Castellum* (*C. Cattorum*), les Morins des Flandres ont fait un autre *Cássel* de leur *Castellum* à eux (*C. Morinorum*), et les Saxons de la Grande-Bretagne, c'est encore identiquement le même traitement qu'ils ont appliqué au même vocable, tant comme nom commun admis dans leur vocabulaire que comme nom propre de localités. Ils écrivent *Castle*, avec le même son que le *Cássel* des Allemands et des Flamands.

Le *t* de *cástel* ou *cástle* est visiblement caduc ; il devait tomber de lui-même tout d'abord ; aussi je crois bien que le *t* de nos *castlar* et *castlus*, lesquels se montrent encore, et comme noms communs, dans des chartes du XIe siècle [1], d'après M. Desjardins, était une pure relique, un pur résidu orthographique, comparable à la queue anatomique du phoque ou à l'aile de l'autruche, c'est-à-dire sans fonction phonétique.

Si le groupe *stl* avait été prononcé dans toutes ses lettres, comment eût-il évité la transformation en *scl*, comme dans *ascla* et *usclar*, de ASTULA, USTULARE, ou en *ll*, comme dans le rouerguat *brullar*, de PERUSTALARE [2] ?

Toutes les transformations ultérieures de *castlar*, *castlus* viennent en effet de *caslar*, *caslus*, qui donnent *cailar*, *cailus*, et aussi *carlus* (*Carlus*, chef-lieu de canton de la Dordogne), à l'instar de *vaslet*, bifurcant en *vailet* et *varlet*. Tout porte donc

[1] ..... et in ipso loco, uno caput manso ubi Garifredus visus est manere, cum vineas, cum terras cultas et incultas usque in Limione, cum ipso castlare. (Charte 165 du Cartutaire de Conques.)

[2] Le vieux provençal a à la vérité *bruslar*, qui est moins favorable à ma thèse.

à penser que le *t* qui est dans *castlar, castlus,* n'y eut jamais qu'un rôle orthographique. Mais, quoi qu'il en soit à cet égard, toutes les probabilités me semblent être en faveur de ma conclusion première, comme quoi cette formation est d'origine barbare et indique peut-être que l'invasion germanique a été particulièrement considérable dans la région qui se distingue par ce phénomène linguistique.

A la suite de ce qui précède, il ne sera peut-être pas hors de propos de placer ici un document qui me paraît intéressant pour l'histoire ethnographique, sociologique et linguistique de la domination des Goths et des Francs dans notre Midi, et particulièrement dans le Rouergue. C'est la liste des noms germaniques de femme usités dans cette dernière province du VIIIe au XIe siècle, d'après les chartes et chroniques rouergates de cette période. La plupart des noms germains d'homme contemporains se sont transmis sans interruption jusqu'à nous en se transformant, de noms purement individuels qu'ils étaient d'abord, en noms de famille ; mais les noms féminins n'ont pas eu ce moyen d'échapper au naufrage, et ils seraient perdus pour nous, du moins pour la plupart, n'étaient les vieux titres de nos archives provinciales, qui nous les ont conservés en très-grand nombre. Voici, par ordre alphabétique, ceux que j'ai relevés sur le *Cartulaire de l'abbaye de Conques,* en m'aidant de la table analytique que M. Gustave Desjardins a jointe à son importante publication :

Abaltrudis, Abba, Ada, Adalaïz, Adalberga, Adalburgis, Adalenda, Adalendis, Adalgis, Adalguis, Adalzas, Adaltrudis, Adela, Adgia, Agena, Agnes, Aicelena, Aicheldis, Aicildis, Aiga, Aiglenda, Aimeldis, Aimerudis, Aimerugis, Aiteldis, Alberada, Alburgis, Aldeburgis, Aldegarda, Aldenoïs, Aldiardis, Aligardis, Allingardis, Alvena, Amalsendis, Amilina, Angiardis, Archantrudis, Arentrada, Arsinda, Austria, Ava, Avierna, Belliendis, Berengeria, Bernoinis, Berta, Berteldis, Bertilla, Deda, Dedelma, Eldegardis, Engantis, Ermengaria, Ermengardis, Ermerugis, Eustorgia, Folcrada, Galdrada, Galengardis, Gariberga, Garsindis, Gausberga, Gertrudis, Gibilina, Girberta, Gisaltrudis, Gisla, Guisla, Godulberga, Godlia, Goila, Goilla, Gonberga, Gondrada, Guidbugis, Guideneldis, Hermengarda, Hermensendis, Hodda, Huga, Ildegarda, Ingel-

berga, Isimberga, Langarda, Lanteldis, Ledbergina, Lendegardis, Ligiardis, Mathilda, Odda, Odalgardis, Raggardis, Raingardis, Rainguis, Rainildis, Rangardis, Rehengardis, Ricarda, Ricardis, Richelda, Richeldis, Riclendis, Rixendis, Rigilda, Rodberga, Rodberta, Rodlendis, Rotaïz, Senanda, Senegundis, Taris, Teudburgis, Teulindis, Trudgardis, Udalgardis, Ulxenda, Unildis, Unendis, Vierna.

Quand je considère ces noms d'origine germanique si péniblement et si imparfaitement romanisés et encore recouverts de leur rude écorce sauvage, quand je considère l'hésitation du scribe devant sa tâche de plier cette phonétique barbre à la graphie et à la grammaire latines, et les différents expédients orthographiques appliqués tour à tour aux mêmes mots, quand je réfléchis enfin que ces noms avaient entièrement (car les exceptions sont insignifiantes) dépossédé la nomenclature gallo-romaine chez les vieux indigènes, je me vois confirmé dans mon opinion que la *lingua teotisca* fut portée en Rouergue, à côté de la *lingua romana,* par de nombreux groupes de population et qu'elle s'y maintint très tard, peut-être jusqu'au milieu du XIe siècle. Ces considérations linguistiques semblent établir en outre que les hommes de race franque, *ex stirpe Francorum,* comme s'expriment les vieux textes, exerçaient sur le pays une action sociale très-effective, qui se faisait sentir jusqu'au fond des manses les plus écartées, chez les misérables *mancipia* ruraux, se parant tous de noms importés d'au delà du Rhin.

J.-P. Durand (de Gros).

(A suivre.)

DOS POUESÌO

REVIRADO DÒU FRANCÈS DÒU FELIBRE MAJOURAU ***

I

D'abord que dins lis ànci fèro
Avèn rebouli tóuti dous ;
Que l'astre lusènt dis espèro,
Ai ! las ! pèr iéu coume pèr vous,

Darrié li nivo de bono ouro
S'es escoundu, fasènt la niue ;
Perqué li plour que moun cor plouro
Bagnon bessai vòsti bèus iue ;

Perqué la memo languitudo
Nous trèvo e nous entristesis ;
Que nosto gauto es abatudo
Dòu meme mau que nous blesis ;

Perqué lou mounde e si fanfaro
A vous coume à iéu semblon faus ;

I

Puisque tous deux de la souffrance — nous avons subi l'âpre loi ; — que l'étoile de l'espérance — pour vous, hélas ! comme pour moi,

Sous les nuages de bonne heure — voilà son rayon dans nos cieux ; — puisque les larmes que je pleure — mouillent peut-être aussi vos yeux ;

Que la même mélancolie — rend notre front triste et rêveur, — et que notre joue est pâlie — de la même blessure au cœur ;

Puisque le monde avec ses fêtes — a perdu l'art de nous charmer ;

Que lou sounge que fasès aro
Es just lou meme que iéu fau ;

Perqu'uno vido umblo e moudèsto,
Que de jour tranquile e nebla,
Es lou soulet que iuei nous rèsto
De tant de pantai envoula,

Amen-nous e prenguen courage !
Amen-nous, car on es bèn fort,
Emai d'envejo brame arrage,
Quand on es dous contro lou sort !

Pauso, anjoun, ta man dins la miéuno ;
Quicho, sarro, vè, coume iéu !
Que moun amo siegue la tiéuno
E que toun cor siegue lou miéu !

Adouben-nous de biais, poulido,
Que li marrias creigon segur
Nosto eisistènço sepelido
Dins l'oumbro siavo dóu bonur !...

Louis Roumieux.

— puisque le rêve que vous faites — est celui que j'aime à former :

Et qu'une vie humble et modeste, — que des jours calmes et voilés, — c'est à tous deux le seul qui reste — de tant de songes envolés ;

Aimons-nous et prenons courage ; — aimons-nous, car on est bien fort, — malgré son envieuse rage, — quand on est deux contre le sort.

Mettons nos mains l'une dans l'autre, — ô cher ange, étreignons-les bien, — et que mon âme soit la vôtre, — et que votre cœur soit le mien ;

Et faisons si bien qu'on oublie, — dans ce monde lâche et menteur, — notre existence ensevelie — dans l'ombre calme du bonheur.

II

Redis-te, redis-te, moun cor,
Qu'es traito... O, dis-te bèn encaro
Que rescond sout sa lindo caro
Un amo negro à faire escor!

Redis-te que sa mino blouso,
Soun regard pur, si dous prepaus,
Que tout en elo, tout es faus,
Tout, franc sa bèuta qu'embelouso!

Lou sabes, tu, me dises... Mai,
S'uno autro femo, que reverto
Soun biais, sa taio disaverto,
Passo à moun cousta, coume vai

Que tout-d'un-tèms toun tifo-tafo
Bat mai proumte?... D'ounte vèn dounc,
Se d'asard ausisses soun noum,
Lou viéu fernimen que t'agafo?

II

Redis-toi, redis-toi, mon cœur, — redis-toi bien qu'elle est perfide, — et que sous ce masque candide — se cache une âme sans pudeur.

Redis-toi que son front céleste, — son regard pur, ses doux propos, — que tout enfin chez elle est faux, — excepté sa beauté funeste.

Tu le sais, dis-tu. Mais pourquoi, — lorsqu'une femme qui rappelle — sa taille ou quelque chose d'elle — vient à passer auprès de moi,

Pourquoi soudain bats-tu plus vite? — Et, si tout à coup par hasard, — tu l'entends nommer quelque part, — d'où vient ce frisson qui t'agite?

E quand au lié revasse o bèn
Au rebat de la regalido,
Perqué ta pensado afoulido
Lando vers Elo tant souvènt?. .

O cor avugle!... E m'afourtisses
Que n'as plus ni crento ni pòu!...
Ta plago founso, paure fòu!
Sèmpre sauno, e noun la sentisses?. .

Louis Roumieux.

Et quand je suis au lit rêvant, — ou près de ma bûche embrasée, — pourquoi vers elle ta pensée — s'envole-t-elle si souvent?

O cœur aveugle! et tu m'assures — que toute crainte a bien cessé! — Sens-tu donc pas, pauvre insensé, — saigner encore tes blessures?

BOABDIL

(2 DE JANVIÈ 1492)

I

La cieutat mirgalhado e pleno de frescou
S'arrevelho ; on auzis mounta de baranatges.
Le mauroul Boabdil, pr 'escais le rei chicou[1],
Qu'a fait sanna les trente e cinq Abenceratges,
Sourtis, dins soun burnous enlugrant de blancou.

Ount soun les anafils, tambours e mai cimbalos,
Que courrion davant el, quand anabo al coumbat?
Ai las! es descendut de las cimos reialos ;
A l'aire soucinous, le cor à peno i bat.
V'à las Alpussaras ; dits : I a de doulous malos.

BOABDIL

(2 JANVIER 1492)

I

La cité de mille couleurs et pleine de fraîcheur — se réveille ; on ouït monter des roulements. — Le maure Boabdil, surnommé le petit roi, — qui a fait saigner les trente-cinq Abencerages, — sort, dans son burnous éblouissant de blancheur.

Où sont les trompettes, tambours et cymbales, — qui allaient devant lui, quand il marchait au combat? — Hélas ! il est descendu des cîmes royales ; — il a l'air soucieux ; le cœur lui bat à peine. — Il va aux Alpuxaras ; il dit : Il y a des douleurs fortes !

[1] *Chicou* appartient au sous-dialecte languedocien de Castelnaudary. On dit couramment : *Balho-me un chic de pa*, donne-moi un petit morceau de pain, — un *chiquet*, une rondelle taillée par les enfants dans un tesson de poterie (nous avons le jeu des *chiquets*), — *à chicos e micos*, à menus morceaux. *Chicou* est un surnom castelnaudarien.

II

Sa familho l' seguis. El va, sens se vira;
A l'acrin del Padul, crido : Ergno, destrantalhos!
Vol agacha Granado e se met à ploura,
En mourmoulant : O Segne! o Dieus de las batalhos!
O cieutat, lenh de tu me caldra demoura!

— Plouro coumo uno femno, o, plouro la courouno
Qu'as pos sapiùt serva, coumo ome e coumo rei.
Atal sa maire Aicha dejoubs l'aïc i rouno,
Mentre que Boabdil, subre l'Alhambra, vei
L'estendard castilhan qu'al gai ventot balouno.

III

I assemblo leguena sus le pavat sannous
De la cour des Liouns. Ourrou ! Fuch la mountagno.
En s'amagant le cap joubs un pam de burnous,
Per dintra dins l'eissil, aquital, en Espagno,
Ount souscara souvent à las majos ounous,

II

Sa famille le suit ; lui va sans se tourner ; — au sommet du Padul, il crie : Ennui, tu me démontes! — Il veut regarder Grenade, et se met à pleurer, — en murmurant : O Seigneur ! ô Dieu des batailles ! — O cité, loin de toi il me faudra demeurer !

— Pleure comme une femme ; oui, pleure la couronne — que tu n'as pas su conserver comme homme et comme roi ; — ainsi sa mère Aïcha sous l'haïc lui gronde, — pendant que Boabdil sur l'Alhambra voit — l'étendard castillan qui ballonne au joyeux vent.

III

Il lui semble glisser sur le pavé sanglant — de la cour des Lions. Horreur ! Il fuit la montagne, — en se cachant la tête sous un coin de son burnous, — pour entrer dans l'exil, là, en Espagne, — où il songera souvent aux grands honneurs,

A soun garagnoun blanc qu'à travès les carnatges
De souldats s'enroujabo, ambe soun Damas clar
E soun cascou daurat al foc, as brams salvatges
Des Zegris coumandats per Ali-Abilbar,
E subretout as trente e cinq Abenceratges.

Auguste Fourès.

28 de Decembre 1888.

A son étalon blanc qui, à travers les carnages — de soldats, s'empourprait, avec son damas clair — et son casque doré au feu, aux cris sauvages — des Zegris commandés par Ali-Abilbar — et surtout aux trente-cinq Abencerages.

A. F.

28 décembre 1888.

VARIÉTÉS

LE HANNETON

L'étymologie du wallon *balow*, donnée par Grandgagnage et reprise par M. du Puitspelu [1], me paraît offrir certaines difficultés. Le verbe *baloyer* appartient à la première conjugaison et son participe n'a pu être que *baloyé-ée*, qui aurait donné en wallon une forme *balòyi*, fém. *balòyèy'*. La finale en *ow'* (—*ouw'* ailleurs) suppose une désinence — UTA, c'est-à-dire un verbe d'une autre conjugaison. Cf. *rinow'* = *venue*, *crèχòw'* = crue, de croître, *crèyòw'* = crue, de croire. J'ai donc pensé au thème qui a fourni à l'anc. fr. *bellue*, *b(el)luette* et *berlue* au fr. moderne, *beluga* au provençal, etc. (Diez, *Etym Wb.*, II, c. s. v. *bellugue*). Le sens premier est dans tous ces mots celui de lueur vive, « éblouissante ». *Bluette* a signifié « étincelle » ; si le picard a *berluset* (Corblet, s. v.) évidemment de même origine, avec *r* intercalaire, le lorrain *baluat* (Rolland, *Voc. messin*) et le normand *beluette* (Diez, *l. cit.*) ne l'ont pas ; ce qui achève de le prouver est le wallon *b(e)lousé* qui a le même sens que *berluser* et ne connaît pas l'intrus. *Baluat'* est le nom patois du charençon, et l'on admettra que celui-ci ne mérite à aucun titre, mieux que le hanneton, un appellatif emprunté à l'idée *d'éblouir ;* le seul fait que le même mot, dans deux régions d'un même pays, possède d'une part la signification d'*étincelle*, de l'autre celle de *charençon*, justifie, me paraît-il, l'étymologie proposée au point de vue de la filiation des sens ; à celui de la phonétique, BELLUCA : *balow* n'est pas plus surprenant que RUGA : *rìw'*, CARRUCA : *tchèrìw'*, etc. Il semble qu'à côté du type BELLUCA certains patois en aient connu un autre, avec la gutturale redoublée, ou bien l'analogie de formes telles que *bucca*, *clocca*, etc., a-t-elle opéré de bonne heure. Namur a *balouje* (Grandgagnage). Fleurus *balouche* (Sigart, *Dict. montois*, s. v.). Quant à *byès à balow*, il est encore usité à Spa. A Verviers on dit encore *bidiw*, *rondjwèχ* dans certains villages de la Hesbaye. M. du Puitspelu a déjà

[1] *Revue des l. rom.*, 1889, p. 290.

signalé *bizate* (ou plus ordinairement *bizaw*). Au Nord-Ouest de Liège, à Ans, on dit encore *bizabalow* où je serais disposé à reconnaître une curieuse fusion des deux formes les plus usuelles à Liège, bien qu'il faille peut-être y voir le *byès a balow* de tantôt. Cf. *sīz* = sieste français. *Bruant* existe non-seulement à Lille et à Mons, mais aussi en Lorraine (Remilly); *mouni* (*meulenaar* flamand) est partout, avec une signification plus restreinte.

M. Wilmotte.

Sur le même sujet, M. Jean Fleury, lecteur à l'Université de Saint-Pétersbourg, auteur de *la Littérature orale de la basse Normandie* et de l'*Essai sur le patois de la Hague* (Paris, Maisonneuve), nous fait l'honneur de nous écrire:

« Monsieur, je trouve dans un des derniers numéros de la *Revue des langues romanes* un appel aux patoisants « au sujet des noms populaires du hanneton » ; je m'empresse d'y répondre en ce qui me concerne :

» A la Hague (Normandie, arrondissement de Cherbourg), le hanneton est appelé par les paysans *beu de quêne*, — en français bœuf de chêne. A Cherbourg, on a fait de ce nom *bûnequene*. Dans mon enfance, on vendait des *bûnequênes* dans les rues à une épingle pièce. Ceux des hannetons dont les élytres sont saupoudrés de blanc s'appellent des *mouniers* (meuniers). Le fait est que dans ce pays le hanneton se tient spécialement sur les chênes et les sycomores, et dédaigne les ormes, qui sont beaucoup plus communs.

» Recevez, etc. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L'opinione dei contemporanei sull' impresa italiana di Carlo I d'Angiò. Memoria del dott. Carlo Merkel. Roma, 1889, in-4°, 164 p. (Extrait des mémoires de la *Reale Academia dei Lincei*.) — Travail important, exécuté avec soin et méthode, sur un sujet dont je n'ai pas besoin de faire ressortir le grand intérêt historique, et qui témoigne d'une érudition aussi solide qu'étendue. L'auteur interroge successivement les chroniqueurs et les poètes de la France (langue d'oïl et langue d'oc), de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Espagne et de l'Italie, et séparément, dans ce dernier pays, ceux du Piémont, de la

Ligurie, de la Lombardie, de Ferrare, de Padoue, de Venise, de la Toscane, et enfin de l'Italie méridionale, et après avoir rapporté, apprécié et balancé judicieusement leurs témoignages, il conclut qu'en général l'opinion européenne, dans ce dernier et tragique épisode de la lutte des papes contre la maison de Souabe, se montra favorable à l'église et à son champion, et au contraire hostile à Manfred[1].

Charte d'acensement du XIIIe siècle en langue d'oc, publiée par E. Bondurand, archiviste du Gard. Paris, 1889; in-8°, 18 p.— Document de 1293, publié avec un savant commentaire, — auquel notre excellent confrère, le docteur Mazel, a utilement collaboré, —d'après l'acte original, rédigé à Cantobre, près de Nant, par un notaire de Millau[2].

[1] Ajoutons ici quelques menues remarques relativement aux textes cités. — P. 9, *Li diz* est mal traduit par *i detti*. C'est un singulier. L'expression *tant fet a* des vers 3 et 8 a été mal comprise. Le sens est « qui mérite tant d'être aimé, d'être prisé. » — V. 11, *pert* signifie *il paraît* (impersonnel), et non *il perd*. — P. 10, v. 3, *aloit* est le subj. prés. 3e pers. s. du verbe *alier* (lier, enchaîner, *adligare*).— P. 12, v. 9, *sons* est mal traduit par *queste cose sono;* c'est la première personne du pluriel.

Les textes provençaux cités plus loin donneraient lieu à quelques remarques du même genre. Je me bornerai à exprimer le regret que M. Merkel n'ait pas, quand la chose était possible, emprunté ces textes à de meilleures éditions. Pour Paulet de Marseille et Zorzi, par exemple, c'est à M. Levy et non à Mahn qu'il aurait dû s'adresser. Le sirventes de Luquet Gatelus, qu'il rapporte d'après M. Belgrano, avait été publié antérieurement d'une façon plus correcte dans *Die letzten Hohenstaufen* de Schirrmacher, p. 663.— La pièce mentionnée et traduite en partie, p. 44, d'après Raynouard (V, 340), comme étant de Pierre Vidal, ne saurait lui appartenir, et M. Merkel, qui sait mieux que personne que ce troubadour fut contemporain du premier Manfred Lanza, n'aurait pas dû s'y tromper. Cf. Bartsch, *Peire Vidal's Lieder* et *Grundriss*. — P. 35, une méprise singulière a fait écrire à M. Merkel quatre lignes (14-17) qu'il suffira de lui signaler pour qu'il reconnaisse immédiatement de lui-même les grosses erreurs historiques qu'elles renferment. — Parmi les textes provençaux concernant Charles d'Anjou, diligemment recueillis par M. Merkel, on regrette d'avoir à constater l'absence de l'un des plus importants; je veux parler du passage de la Vie de sainte Douceline sur les relations du comte de Provence avec elle. Voy. *la Vie de sainte Douceline*, publiée par l'abbé Albanès, p. 154; ou Paul Meyer, *Recueil d'anciens textes*, p. 145.

[2] P. 7, l. 1, les lettres suppléées entre crochets ont dû l'être à tort; cf. l. 5. — *Ibid.*, l. 8, lire *lieuram*. — P. 10, l. 1, *pacras* paraît impossible: corr. *paiceras*. — P. 13, l. 2, corr. *perten[en]cias*. — P. 14, l. 1, *ousmogues* est mal traduit par *ou se meuve: ous = o vos*, et non *o se;* le sens est: « que l'on vous fît ou voulût faire », proprement: « ou vous mût, vous commençât. » — P. 16, l. 17, lis. *ens*, et non *eus;* c'est le cas sujet sing. masc. de l'article personnel. Cf. *Revue*, XXXI, 443. Cette charte est à ajouter aux textes men-

Hommage en langue d'oc à l'évêque de Mende (1332), publié par Edouard Bondurand, archiviste du Gard. Paris, A. Picard. 1889; in-8°, 18 pp. — Texte intéressant, savamment commenté par l'éditeur. L'hommage en question est rendu par Raymond d'Anduze, personnage sur lequel M. B. n'a trouvé nulle autre part de renseignements. Il est publié d'après l'original même, qui fait aujourd'hui partie des archives du Gard ; mais il a dû être imprimé sur une copie peu fidèle ; on remarque en effet dans l'édition des fautes manifestes dont il paraît bien difficile de rendre responsable le notaire de l'évêque de Mende [1].

Giuseppe Spera. *Gratulatio*. Tipografia di Montecassino, 1889 ; in-18, 30 pag. — Vers italiens dédiés au pape Léon XIII, à l'occasion de son jubilé sacerdotal.

tionnés en cet endroit comme offrant des exemples de cette forme. — P. 18, l. 6, « de Capirelucio ». Ce nom, dont la physionomie est signalée dans une note comme « quelque peu étrangère », ne devrait-il pas se lire *Capitelucio* ? Il correspondrait à une forme provençale telle que *Caplus?* Y a-t-il un pareil nom dans le pays? — On trouve assez fréquemment, dans la publication de M. B., des premières personnes du pluriel en *n* (au lieu de *m*), telles que *aven, tenen* (p. 11), *prometen, covenen* (p. 13), etc. Lit-on, en effet, ces formes, en toutes lettres, dans le ms.? ou bien la nasale y est-elle seulement figurée par un *tilde*? Dans ce dernier cas, beaucoup plus probable, c'est par un *m* que ce signe aurait dû être rendu. — P. 10, on remarque les formes *appartanho, appartanher* et *apartanh,* qui ont le sens d'*appartenir,* et qui sont curieuses comme exemples des altérations que l'analogie peut causer aux mots les plus usuels. Ici les influences corruptrices ont dû être d'un côté celle de *part,* de l'autre celle de *tanher.*

[1] Ainsi, p. 10, l. 10, *pertens* est sans doute pour *perteno;* l. 17, *yssen* pour *ysson* (*y son*); p. 12, l. 13, *anessi* pour *atressi;* l. 17, *sorant* pour *serant;* l. 19, *dans la mia part* (traduit par *dans ma maison*), pour *daus la mia part* (ce qu'il faudrait lire peut-être aussi l. 3); p. 13, l. 5, *o il s'en* pour *oil seu* (*ou les siens*); p. 14, l. 17, *s'encolpano* pour *s'encolpavo*, l. 18, *menavo* pour *menava*, l. 19, *deus* pour *devo*, *det* pour *dei* (ou *dec*?); p. 15, l. 2, *tens* pour *teno*, et l. 16, *dans* pour *daus,* comme plus haut. — P. 11, l. 7, M. B. écrit *dalo,* et toujours de même, en un seul mot (= *d'aleu*); pourquoi, puisqu'il use ailleurs, même à tort, de l'apostrophe? *de l'altre*, qui suit, et que M. B. note comme un mot de lecture douteuse, ne serait-il pas *de l'alre* (du reste, à savoir du territoire de Chabrières)? C'est ce que le contexte indique. — P. 12, l. 25, le sens diffère un peu de celui qui est indiqué en note; il faut entendre : « et pour tout cela (c'est-à-dire malgré cela, comme avec le moderne *pourtant*), je ne serais pas dispensé d'aider l'Eglise. » — P. 13, l. 12, *forfar* ne devrait-il pas être lu *forsar*? — P. 14, l. 11, le contexte indique (et la trad. de M. B. s'y conforme) qu'il faut ponctuer : ... *demandar, se per aventura.* — P. 15, l. 8 et 9, y a-t-il bien *sed* dans le ms. (et non *ses*)?

Les Contes d'animaux dans les Romans du Renard, par Henry Carnoy. Paris, J. Maisonneuve, 1889; in-8°, XII-108 pag. — Élégant petit volume qui est le premier de la *Collection internationale de* **la Tradition,** publiée sous la direction de MM. Émile Blémont et Henry Carnoy. L'auteur a extrait des diverses rédactions (latine, germanique, française) du *Roman de Renart,* et habilement résumé les contes d'animaux qui les remplissent et qui se retrouvent en grande partie dans les littératures populaires de nations très-diverses. Il a ainsi facilité les recherches des traditionnistes, qui ne pourront manquer de lui en savoir gré.

Psaltirea scheiana (1482) mss. 449 B. A. R. publicata de Prof. I. Bianu, Bibliotecarul Academiei Române. Tomul I. Textul in facsimile si transcriere cu variantele din Coresi (1577). Editiunea Academiei Române. Bucuresci, 1889, in-8°, 1066 pp. — Publication des plus importantes pour l'étude de la langue roumaine.

Cançons de Pere Serafi. in-18, 112 pp. Barcelona, la Illustració catalana. — Élégante réimpression des chansons de ce poète catalan du XVIe siècle. Pourquoi n'avoir pas reproduit en même temps ses autres œuvres poétiques ? Peut-être les a-t-on réservées pour un second volume. Nous souhaitons dans ce cas qu'on n'oublie pas — comme on l'a fait pour celui que nous annonçons — d'y ajouter un index et quelques mots d'introduction.

Provenzalische Inedita aus Pariser Handschriften, herausgg. von Carl Appel. Leipzig, 1890. Petit in-8°, XXXII-356 pp. — Beau volume sur lequel nous reviendrons, et où notre savant collaborateur a réuni tout ce que les chansonniers provençaux de la Bibliothèque nationale renfermaient de pièces encore inédites. M. Appel prépare un travail analogue pour les *inedita* des chansonniers provençaux d'Italie, et nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que ce travail sera publié prochainement dans la *Revue.*

Studj di Filologia romanza, pubblicati da Ernesto Monaci. Fascicolo 8.

Ce fascicule contient la suite du chansonnier provençal n° 5232 de la Bibl. du Vatican (A de M. Bartsch), dont la publication, commencée dans le fascicule 7, par M. A. Pakscher, est continuée et sera achevée par notre collaborateur M. Cesare de Lollis. Il serait superflu d'insister ici sur l'importance du service rendu aux études provençales par la publication d'un ms. si considérable. Nous espérons que les autres mss. provençaux des bibliothèques de Rome, encore inédits, seront aussi prochainement publiés par les soins ou sous la haute direction

de M. Monaci. Nos lecteurs savent déjà que la copie de l'un d'eux [1] est sous presse ou va y être mise.

Studj di Filologia romanza. Fasc. 12.

Ce fascicule est aussi tout entier consacré à la litt. provençale. Dans la première partie, M. Pio Rajna publie un fragment, découvert par M. Morpurgo, d'un ms. provençal dont la perte est infiniment regrettable, car il contenait peut-être beaucoup de pièces uniques. Le double feuillet qui en reste renferme, outre la tenson connue *Gauselm Faidit de dos amics corals*, et 150 vers (dont une trentaine ne se trouvent pas ailleurs) de la nouvelle *so fo el temps* de Raimon Vidal, quatre pièces inconnues jusqu'ici de Lanfranc Cigala, dont la pénétrante critique de M. Rajna a su tirer de précieuses indications pour la biographie du troubadour génois et l'histoire littéraire de son temps [2].

La publication de M. Rajna comprend les 64 premières pages de ce fascicule. Le reste (124 pp.) est rempli par le poème bien connu de Daude de Prades, *Los Auzels cassadors*, publié en entier pour la première fois par M. Monaci, d'après le ms. XLVI-29 de la bibl. Barberini.

L'édition de M. Monaci est faite avec le plus grand soin et elle facilitera singulièrement la tâche de celui qui, pouvant se procurer des copies ou des collations des deux autres mss. du poème du célèbre chanoine de Maguelone, entreprendra d'en donner une édition critique. M. Monaci ne s'est pas en effet borné à reproduire tel quel le ms. de Rome. Il l'a accompagné de notes nombreuses, où des passages obscurs sont élucidés par la comparaison de textes similaires, et où beaucoup de corrections, pour la plupart excellentes, sont proposées [3].

Testi antichi provenzali, raccolti per un corso accademico nella R. Università di Roma, premessi alcuni appunti bibliografici sui principali fonti per la storia della letteratura provenzale nel medio evo, a cura di Ernesto Monaci. Roma, 1889, in-4°, 120 col. — Cette nouvelle chrestomathie provençale diffère de celles de M. Bartsch et de

[1] Le n° 3207 (H. de M. Bartsch). Voy. ci-dessus, p. 157.

[2] P. 57, v. 28, lire *sessals*. Le mot est dans Raynouard (*cessal*), avec un exemple analogue.

[3] V. 193. Lire *en l'or* (le bord)? Peut-être aussi v. 270. — 890. « sest ». Corr. *ses*. — 985. Corr. *estrepar*.— 1028. Corr. *o sa pareilla?* — 1388. Lire *de lor* (d'eux). — 1408. Corr. *confit*. — 1768. Lire *los* (= *lo se* : *l'os* ne peut rimer avec *ronhos*, dont l'*o* est fermé.— 2358. Corr. *un ou... lo trobetz?* — 2638. Lire *del set*. — 2974. La correction ne paraît pas indispensable. *bretz* = *bres* du *Donat prov.* (lignum quo aves capiuntur.) — 3072. Lire *laus cuy*. — 3164. Lire *ques en*, en supprimant la virgule à la fin du vers. — 3354. Lire *aigaros sains*. — 3537. Suppléer *tal* devant *non?* — 3771. Lire *ses*?

M. Meyer par le choix des textes, qui a été fait à un point de vue tout particulier, ainsi indiqué dans la préface : « Questa piccola[1] raccolta ebbe un intento affatto speciale e momentaneo : di servire cioè ad un corso accademico (1888-1889), nel quale m'ero proposto di avviare gli alunni allo studio di quella parte della letteratura provenzale che ha più strette attinenze con la storia della letteratura nostra, e di offrire ai volonterosi un primo abbozzo e quasi direi l'ordito di un' opera da compiersi in Italia, dove, senza che si disconosca il molto già fatto dai dotti di Francia e di Germania, resta pur non poco a farsi anche da noi, dovendosi ordinare e illustrare tutto un corpo di documenti che sono parte non ultima della storia nostra. »

Ce programme a été rempli, de la manière la plus heureuse, par la réunion, dans le volume que M. Monaci nous offre : 1° des textes, par extrait ou en entier, qui servirent aux Italiens du moyen âge à apprendre et à enseigner le provençal (*Donat provençal, Razos de trobar, Doctrina de cort,* de Terramagnino de Pise); 2° d'extraits choisis de textes relatifs à l'art poétique et à la profession de jongleur (*Leys d'amors, Ensenhamen* de Guiraut de Cabreira, *Declaracio* d'Alfonse X ; 3° de pièces lyriques des troubadours les plus anciens et les plus illustres, et de toutes celles qui sont citées dans le *De vulgari eloquio* de Dante ; 4° des biographies et des *razos* afférentes aux poètes et aux pièces cités ; 5° de quelques-unes des poésies les plus importantes relatives à l'histoire de l'Italie ou à des personnages de ce pays, et d'une ou plusieurs pièces de chacun des poètes nés en Italie dont il nous reste quelque composition en provençal. Cette dernière section du recueil de M. Monaci est de beaucoup la plus importante, et par son étendue (elle comprend 42 articles et 54 pièces), et à cause de la part plus grande que M. Monaci a prise à la constitution du texte des morceaux qui la composent. Un certain nombre sont publiés d'après un ms. déterminé. Pour trois ou quatre, les leçons de plusieurs mss. sont imprimées synoptiquement, ou des variantes données en note. Signalons, comme présentant un intérêt tout particulier, un long extrait (le quart environ) du *Documentum honoris* de Sordel, que l'édition de M. Palazzi n'a pu encore beaucoup répandre hors de l'Italie, et les essais en provençal de Dante Alighieri (*Purgatoire,* XXVI, 140-147), de Fazio degli Uberti (*Dittamondo,* IV, XXI, 49-76) et de l'auteur anonyme de la *Leandreide.* On saura gré surtout à M. Monaci d'avoir reproduit ce dernier morceau, resté jusqu'à ces dernières années inconnu des provençalistes[2], et dont il était fort difficile à la plupart d'entre eux de pouvoir prendre connaissance.

[1] Epithète trop modeste.

[2] Cf. *Revue,* XXIII, 10, et mon édition des *Biographies des troubadours,* p. 137, n. 3.

L'utilité, déjà bien grande, comme on voit, du recueil de M. Monaci, est encore augmentée par un répertoire très-complet des principales sources de l'histoire de la littérature provençale au moyen âge, répertoire dont le plan a été ordonné sur celui de *la Littérature française au moyen âge* de M. Gaston Paris, afin que, pour citer les propres paroles de M. Monaci, « quest' arido catalogo di notizie riceva dall' aureo lavoro del Paris quasi un comento storico-comparativo continuo [1]. »

Di una recente dissertazione su Arrigo Testa e i primordi della lirica italiana, nota del socio Ernesto Monaci. (Extrait des *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*). Roma, 1889, in-4°, 12 p. — Réfutation de quelques critiques adressées à M. Monaci dans la dissertation visée, et que nous avons dernièrement annoncée [2]. M. Monaci revient à cette occasion, en les appuyant de nouveaux arguments, sur les idées exposées dans son beau mémoire *Sui primordj della scuola poetica siciliana*, et complète les renseignements fournis par M. Zenatti sur Arrigo Testa.

Un bestiario moralizzato, tratto da un manoscritto eugubino del secolo XIV, a cura del dottor G. Mazzatinti, con note, osservazioni ed appendice del socio E. Monaci. (Extrait des *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*). Roma, 1889, in-4°, 26 p. — Publication dont le titre indique assez l'importance et l'intérêt. Le texte du poème est accompagné de notes et de corrections et d'une étude détaillée du dialecte de l'auteur, qui est l'ombrien. Trois *Laude dei disciplinati de Sansepolcro* sont publiées en appendice.

Die beiden Bücher der Makkabäer, eine altfranzoesische Uebersetzung aus dem 13. Jahrhundert, mit Einleintung, Anmerkungen und Glossar, zum erten Male herausgg. von Dr Ewald Goerlich. Halle,

[1] Plaçons ici quelques menues remarques : l'édition de *las Joyas del gay saber* (col. xiii) est due à M. J.-B. Noulet, et non à M. Gatien Arnoult; erreur, pour le dire en passant et le regretter, que commettent presque tous ceux, bibliographes ou libraires, qui ont à mentionner cette importante publication du cher et vénéré doyen de nos études.— Col. xx, parmi les mystères, je remarque l'omission de celui de *Saint-André*. Voy. mon édit des *Biogr.*, appendice, p. 158, Marcelin Richard. — L'*Enseignement* d'Arnaut de Marsan (col. x) a été publié en entier dans le *Lesebuch* de Bartsch : l'*Ensenhamen de la donzela*, d'Amanieu de Sescas, en entier aussi, dans le même ouvrage.— Les œuvres d'At de Mons sont données (col. x), par inadvertance, sans doute, comme inédites. Ou M. Monaci n'aurait-il pas eu connaissance de l'édition de M. W. Bernhardt?

[2] Ci-dessus, p. 297.

Max Niemeyer, 1889. Petit in-8°, L-130 pag. Forme le tome II de la *Romanische Bibliothek* de M. W. Förster. — M. E. Goerlich, avantageusement connu par ses recherches sur les dialectes français de la région occidentale, nous donne ici, soigneusement édité et accompagné d'une étude bien conduite sur le ms. et la langue de son texte, un document depuis longtemps signalé, mais qui n'avait pas encore été imprimé. Cette traduction des *Macchabées* se trouve dans le même ms. que celle des *Quatre livres des Rois,* publiée en 1841 par Leroux de Lincy, mais elle a été transcrite un siècle plus tard. M. Goerlich ne se prononce pas sur la question, toujours délicate, du dialecte ; il exprime seulement, comme simplement vraisemblable, d'accord en cela avec M. Förster, l'opinion que le ms. que nous possédons a été exécuté par un anglo-normand, transcrivant lui-même un manuscrit plus ancien originaire du sud-ouest. — Les remarques particulières sur le texte (pp. 96-120) et les add. et corrections (pp. 125-130) sont dues, les premières en grande partie, les autres en totalité, à M. W. Förster. C'est dire assez ce qu'elles ajoutent de prix à la publication de M. Goerlich.

Altprovenzalische Marienklage des XIII. Jahrunderts, nach allen bekannten Handschriften herausgg. von Dr W. Mushacke. Halle, Max Niemeyer, 1890. Petit in-8°, L-66 pages. — Ce petit volume forme le tome III de la *Romanische Bibliothek,* dont nous venons d'annoncer le second. Le poème qu'il renferme est celui-là même dont j'ai publié ci-dessus (p. 125) huit fragments de neuf à dix vers chacun, d'après un ms. dont ces fragments sont le seul reste. Ce poème qui, à en juger par le nombre des copies que nous en connaissons (cinq, y compris celle dont j'ai publié les débris), a dû jouir d'une assez grande vogue, et qui n'est pas d'ailleurs dépourvu de mérite, est, dans sa première partie du moins, une imitation, qui se tient assez près de l'original, d'un opuscule latin attribué par l'auteur à saint Augustin, mais qui porte dans la plupart des mss. le nom de saint Anselme ou de saint Bernard, et dont M. Mushacke a eu la bonne idée de donner en appendice une nouvelle édition, d'après quatre anciennes impressions.

Le volume s'ouvre par une longue introduction dans laquelle, après une comparaison minutieuse du poème avec le texte latin dont il s'inspire, l'auteur étudie successivement, avec beaucoup de soin : 1° les mss., dont il propose un classement qui paraît devoir être accepté ; 2° la langue du poète ; 3° celle des mss., et en dernier lieu la métrique. Le poème vient ensuite, dont le texte, établi, en général, d'une manière fort satisfaisante, est accompagné des variantes de tous les mss. Les neuf dernières pages contiennent, avec de nouvelles variantes, des corrections de M. Forster, dont il est dommage que M. Mu-

shacke n'ait pu profiter avant l'impression de son travail, car elles sont toutes ou à peu près toutes excellentes, comme il était d'ailleurs naturel de les attendre de la part d'un si habile et si pénétrant critique. Si j'ai fait une petite réserve, c'est que sur deux points je ne puis me ranger à l'avis de M. Förster. — V. 66. *Quel solelh vens e (= en) sa clartat.* A *e*, adopté par M. M., d'après le principal de ses mss. M. Förster préférerait *ab* que donnent les trois autres, et qui, croit-il, conviendrait mieux. Mon sentiment est au contraire que *e (= en)* est préférable : « Jésus, dans sa beauté (*e sa beutat*), vainc le soleil dans sa clarté (*e sa clartat*). » Si *ab* devait remplacer *e* dans le second vers, il devrait aussi le remplacer dans le premier, car il y a une correspondance ou une symétrie évidente dans ces deux vers, et aucun ms. ne donne *ab sa beutat.* — V. 494, M. Mushacke a imprimé *ops de la gen*, considérant *obs de* comme une préposition composée signifiant *pour*. M. Förster croit que *ops* ne peut être employé de la sorte et qu'une préposition (*a* ou *per*) devrait le précéder. Mais il y a d'autres exemples d'un pareil emploi de *obs*. Ainsi dans At de Mons, p. 82, v. 1033 : *Obs d'amar no son bo.* Cf. *Revue,* XI, 210, l. 11. La leçon de M. Mushacke est donc correcte et peut être maintenue.

Aux remarques de M. Förster j'en ajouterai moi-même ici deux ou trois. — V. 45. Je doute qu'*escrit* puisse être accepté comme prétérit 3e pers. de *escriure*. Je n'aurais pas hésité à corriger *escris*. — 58. Lire *quel (que li)*. — P. 6, rubrique, l. 2 « fo. » lis. *fa*. — V. 190. Lis. *plorar*. — 364. « Fai me mo filh assolassar ! » = « Fais que j'accompagne mon fils », et non pas : « Fais moi, mon fils, réjouir », comme a traduit Raynouard (*Lex. rom.*, V, 253). — 376. J'aurais préféré la leçon de P. — 403. Je mettrais un point d'interrogation à la fin du vers. — 456. « Car pris. » Leçon qui ne satisfait guère ; mais je ne vois pas de correction à proposer. On voudrait quelque chose (pour le sens) comme *Que preses.* — 467. « Per o. » Pourquoi ne pas écrire là et ailleurs *pero*, en un seul mot, comme on l'a fait au v. 315 ? — 513-4. Corr. *de cors... trencavals cors?* — 569. « eslonhar. » Conjecture de l'éditeur, que le sens repousse, comme le remarque M. Förster. Corr. *esglayar (exgladiare)*, leçon qui m'est suggérée par celle du ms. T, *et loiar*, laquelle pourrait se ramener sans trop de peine à un *eclayar* mal lu ? *Esclai*, pour *esglai* est dans *Flamenca*, v. 56.

Les Bibles provençales et vaudoises, par Samuel Berger, avec un appendice par Paul Meyer (Extrait de la *Romania*, t. XVIII). Paris, 1889, in-8°, 88 pp. — Ce mémoire est le complément nécessaire du beau livre de M. Samuel Berger, la *Bible française au moyen âg.*. Les qualités qui distinguent ce dernier ouvrage se retrouvent ici au même degré : information complète, érudition précise et sûre, cri-

tique judicieuse autant que pénétrante. M. Berger étudie successivement le Nouveau Testament de Lyon, reproduit dernièrement en phototypie par M. Clédat, le Nouveau Testament de Paris, qui sont l'un et l'autre des versions provençales, puis les mss. vaudois, à commencer par celui de Carpentras, dans lequel il reconnaît avec raison le plus ancien et le plus précieux[1]. Analyser même le plus sommairement possible le travail de M. Berger nous entraînerait trop loin. La plupart de nos lecteurs, au reste, l'ont déjà lu dans la *Romania*. Bornons-nous à constater que c'est le plus complet (le côté philologique à part, que M. Berger n'a pas voulu traiter) et le meilleur à tous égards de ceux qu'on a jusqu'ici consacrés à cette difficile question de l'origine et de la destination des bibles provençales et vaudoises, et des rapports de ces deux groupes de versions entre elles[2].

L'appendice, dû, comme l'indique le titre, à M. Paul Meyer, ren-

[1] Je me permets de signaler en passant à M. Berger une lettre du P. Lelong, relative à ce ms., qu'il paraît n'avoir pas connue, et que M. Tamizey de Larroque a publiée, avec quelques annotations, dont je suis responsable, dans le *Bulletin critique* (1883) et, à part, dans une plaquette intitulée *Lettres inédites de quelques oratoriens*.

[2] M. Berger remarque (p. 372), à propos du Rituel « cathare », qui termine le ms. de Lyon, « que les nombreux passages de la Bible qui sont cités dans le Rituel appartiennent à la traduction conservée dans ce ms., mais n'ont pas été reproduits d'après ce ms. même. » La même remarque avait d'ailleurs été déjà faite. Cf. Comba, *Histoire des Vaudois d'Italie*, p. 222. Il faudrait ajouter que plusieurs de ces passages présentent, comme le Rituel lui-même, des traits bien caractérisés du dialecte des livres vaudois, qui ne se retrouvent pas dans les passages correspondants de la traduction qui précède le Rituel. Ainsi, p. XIV (édit. Clédat) : « si no perdonaretz als homes *li pecat* de lor. » ; p. XIII : « si mi amatz, *li mei comandament* gardatz » ; où la traduction porte *los pecatz, los meus mandamentz*. Cf. dans le texte même du *Rituel* : « Azomplem *li desirer* », « *cum li felo* » (avec les felons), « e que hom ame *sei enemic* », « manifestem *tuit li nostre pecat* », « de *tuit li* dreiturers », etc. Je ne sais si la présence de pareils traits vaudois (je ne parle ici que de la langue), dans un Rituel « cathare », a attiré l'attention de la critique. Elle mérite assurément d'être signalée, car il y a là une donnée d'une importance évidente dans le problème, qu'on croit peut-être à tort pleinement résolu, de l'origine du Rituel de Lyon.

De la citation faite p. 373, il ne résulte pas, semble-t-il, que la *Bible complète* dont il s'agit fût une Bible provençale. « Je n'aime pas que vous lisiez la Bible en roman ; je préférerais vous l'entendre lire en latin », dit Pierre de Luzenac à Jacques Autier. Là-dessus, celui-ci le prie de lui procurer une « Bible complète. » Cette prière de Jacques Autier, suivant immédiatement l'observation de Pierre de Luzenac, devrait plûtôt, à mon avis, faire penser à une Bible latine.

ferme des *recherches linguistiques sur l'origine des versions provençales du Nouveau Testament,* et un *fragment d'une version provençale inconnue du Nouveau Testament.* Ce fragment, malheureusement très-court, provient d'un ms. que M. Meyer suppose, avec vraisemblance, avoir été exécuté, comme aussi la version elle-même, dans la partie méridionale de la Provence. Quant au deux autres mss. déjà connus, M. Meyer attribue celui de Lyon au département de l'Aude (la partie orientale étant exclue), celui de Paris (n° 2425) au sud ou au sud-est de la Provence.

Reale Accademia dei Lincei (anno CCLXXXV, 1888). *Il Tesoro di Brunetto Latini versificato.* Memoria del socio Alessandro d'Ancona. Roma, 1888, in-4°, 166 pp. — Étude fort importante d'un poème italien duquel on possède deux rédactions, dont la seconde est une amplification de la première, laquelle dérive elle-même d'un texte antérieur en vers français, aujourd'hui perdu. Tout cela est établi clairement par M. d'Ancona, qui donne ensuite une analyse détaillée de la partie historique ou pseudo-historique de l'ouvrage. Les interpolations d'un caractère romanesque et légendaire y sont nombreuses, et l'œuvre de Brunetto s'y trouve ainsi complètement transformée. Cette analyse est pour M. d'Ancona l'occasion de déployer l'abondante et ingénieuse érudition qu'on lui connaît. On admirera surtout le long commentaire des vers consacrés à Mahomet, commentaire qui est à lui seul un véritable mémoire, et où la légende « chrétienne » du prophète est étudiée à fond, comme elle ne l'avait encore été, je crois, nulle part.

Une notable partie du curieux poème que M. d'Ancona nous fait connaître n'est qu'un abrégé de chansons de geste françaises. Même de l'une d'elles, qui ne se retrouve pas aujourd'hui, les quatre premiers vers sont cités par l'auteur. Celui-ci a dû connaître aussi une rédaction du *Roman d'Arles*, analogue à celle d'où la *Kaiserchronik* a tiré le trait relatif aux tombeaux venus du ciel, que j'ai cité dernièrement après M. Gaston Paris [1]. C'est ce qu'on peut induire des quatre vers suivants, extraits de l'un des passages que M. d'Ancona rapporte (p. 132):

E fu lo stormo ad Arli il biancho,
E ben trentamila sepulcri per Spirito Santo
Vi si trovarono fatti la mattina
Tutti quanti d'una petrina.

Vieux chants populaires, recueillis en Quercy, profanes et religieux, en français et en patois, avec traduction, notes et références, par

[1] Voy. *le Roman d'Arles,* p. 58 (*Revue,* XXXII, 522).

Joseph Daymard. Cahors, J. Girma. 1889, petit in-8°, XXIII-348 p.— Ce recueil, composé avec amour par un travailleur aussi consciencieux et méritant qu'il est modeste, est digne d'occuper un rang distingué parmi les collections du même genre. M. Daymard y a donné place, comme le titre l'indique, non-seulement aux chants en patois, mais encore aux chants en un français plus ou moins altéré, qu'il a recueillis, avec les premiers, dans les campagnes du Quercy. Les uns et les autres sont publiés tels qu'ils ont été entendus, avec leurs fautes manifestes de mesure ou de langue, avec leurs obscurités, sans que l'éditeur se soit nulle part permis une correction, système dont on ne saurait que louer la prudence.

M. Daymard a divisé son recueil en deux parties, la première sans titre général, la seconde intitulée *Chants religieux*. Cette dernière comprend trois chapitres : *Oraisons, Noëls, Passions*. La première partie en a six : *Chants du premier âge, Chants d'amour et autres, Ballades et complaintes, Chants de soldats, Chants de danse, Chants de circonstance*. Les pièces les plus intéressantes de la première partie sont comprises dans le 2e et le 3e chapitre. Il y en a là plusieurs qui frapperont le lecteur par le caractère archaïque du sujet et de la versification. C'est là (p. 70) que se trouve la perle du recueil, *Jano d'Oyme*, qui n'est pas connue ailleurs, paraît-il, que dans le Quercy. C'est une pièce qui va ou qui allait primitivement sur une seule assonnance (*a...o*), car on l'a maladroitement allongée (ou modifiée ?) à partir du vers 17, sur l'assonnance *è...o*. Le premier vers se lit chez M. Daymard *Al bos d'Anglars, can n'esclayro la luno*, et c'est sans doute ainsi qu'il l'a entendu chanter ; mais le chante-t-on ainsi partout ? L'assonnance, dans tous les cas, exige *can la luno n'esclayro*.

Non moins intéressants que les chants d'amour et les complaintes sont les chants religieux qui composent la seconde partie du beau volume de M. Daymard. On trouvera là une des collections les plus copieuses qui aient été publiées de ces oraisons naïves que quelques vieilles femmes psalmodient encore, sans les comprendre le plus souvent, et que la génération de demain n'entendra plus. Remercions donc M. Daymard de les avoir recueillies, et souhaitons que son exemple soit suivi partout où il y a encore une récolte du même genre à faire[1].

[1] La publication de M. Daymard donnerait lieu, au point de vue de la transcription des textes et de la traduction (car les pièces en patois sont accompagnées de leur traduction française), à quelques menues remarques. Ainsi la particule *se* qui revient souvent (par ex. pp. 84, 248) est mal rendue par *si*. C'est le latin (*sic*, et elle devrait, si on veut la traduire, être rendue par *et* ou *mais* (non adversatif) : *Mais par là passe une hirondelle*. — P. 16.

Notes biographiques et littéraires sur Ernest Hamelin (1831-1888), recueillies par A. Roque-Ferrier et suivies de quelques pages inédites ou peu connues. Montpellier, Imprimerie centrale, 1889; in-8°, 52 p. — Publication faite avec un soin pieux par le frère de notre regretté confrère, pour être distribuée seulement à la famille et aux amis. Un portrait d'Ernest Hamelin accompagne sa notice biographique.

Hue de Rotelande's Ipomedon, ein französischer Abenteuerroman des 12. Jharhunderts, herausgg. von E. Kölbing und E. Koschwitz. Breslau, 1889; in-8°, x-189 pag. — Cette édition d'un poème français jusqu'ici peu connu et qui appartient, comme le *Protesilaus* du même auteur, au cycle byzantin (voy. G. Paris, *La littér. franç. au moyen âge*, p. 82), forme l'appendice de l'édition donnée par les mêmes éditeurs de trois anciennes versions anglaises de ce récit romanesque. Le poème français, œuvre d'un trouvère anglo-normand, est publié d'après les deux mss. qu'on en connaît, l'un et l'autre en Angleterre, avec le soin et la critique dont le nom des éditeurs est un sûr garant. Le volume est terminé par quelques pages de remarques sur le texte et par deux index, l'un des noms de personnes, l'autre des noms de lieux.

Nunta la Romîni, studiu istorico-etnograficu comparativu de Elena Sevastos. Bucuresci, 1889; in-8°, VIII-406 pag. — Étude des plus intéressantes sur les cérémonies et sur les usages nuptiaux en Roumanie, accompagnée d'un grand nombre des chants populaires qui s'y rapportent. Ce bel ouvrage est publié aux frais de l'Académie roumaine qui lui avait décerné, en 1888, le prix Eliade-Rudulescu.

De l'Étude des patois du haut Dauphiné, par l'abbé A. Devaux, chanoine honoraire, professeur aux Facultés catholiques de Lyon, membre associé de l'Académie delphinale. Grenoble, 1889; in-8°, 62 pag. — Lecture faite à l'Académie delphinale, dans laquelle, après quelques considérations générales sur l'utilité de l'étude des patois,

écrire *'no besto, 'n pierrot*, au lieu de *n'o besto, n' pierrot*.— P. 78, écrire *laouso* (alouette), non *l'aouso*. — P. 90, *besiado* est mal traduit par *embrassée*. Ce mot veut dire *mignonne, jolie, gracieuse, chérie*, etc. Cf. l'ital. *vezzata*, qui comme notre *besiado*, se rattache à *vitium* (ital. *vezzo*, prov. *vetz*), non à *basiare*, comme paraît l'avoir cru M. Daymard.— P. 111, « de Loou ». Ecrire *de l'Oou* (du Lot, *Oltis*). — P. 133 et 342, *blammeio* est-il exactement traduit par *livide?* C'est peut-être le sens que ce mot a pris aujourd'hui; mais dans les passages visés il a, semble-t-il, la signification ancienne de *pâmée (blasmado*, francisé en *blasmeio, blammeio)*.— P. 168, 308. Lire *qun* ou *quun*, non *qu'un*. De même, p. 324, *rejouisquen* et non *rejouisqu'en*. Ce sont sans doute des fautes d'impression.

l'auteur expose ce qui a été fait jusqu'ici concernant ceux du Dauphiné, ce qu'il s'est lui-même proposé de faire, et signale quelques-uns des résultats auxquels l'ont conduit ses travaux. Cette dernière partie de la publication de M. Devaux en est la plus intéressante. Elle fait bien augurer de l'ouvrage plus considérable qu'il nous promet.

Eighth annual report of the Dante Society. Cambridge, 1889; in-8°, 98 pag. — Compte rendu accompagé d'un intéressant mémoire de M. George-R. Carpenter sur la « Donna pietosa » (*Vita nuova*, XXXVI, etc.), et d'une bibliographie dantesque pour l'année 1888.

Extraits de la chanson de Roland et de la Vie de Saint-Louis, par Jean de Joinville, publiés avec Introduction, Notes et Glossaires complets, par Gaston Paris, membre de l'Institut. Paris, Hachette, 1889; in-16, 264 pag. — Deuxième édition, revue et corrigée, d'un petit livre, dont il serait superflu de faire l'éloge, et qui, manuel indispensable, non-seulement des aspirants aux grades universitaires, mais de toute personne qui veut se livrer à l'étude de l'ancien français, peut aussi beaucoup servir à l'instruction des maîtres eux-mêmes.

Grammaire des langues romanes, par W. Meyer, professeur à l'Université d'Iéna. Traduction française par Eugène Rabiet, élève de l'École pratique des hautes études, revue par l'auteur. Tome premier, *Phonétique ;* première partie : *les voyelles*. — Paris, H. Welter, 1889; in-8°, 256 pp. — Nous n'avons ici que la moitié du premier volume de cet important ouvrage, dont le prospectus a été encarté dans le dernier numéro de la *Revue*. Nous y reviendrons quand le premier volume sera complet.

Aucassin und Nicolete, neu nach der Handschrift mit Paradigmen und Glossar von Hermann Suchier. Dritte Auflage. Paderborn, 1889. in-8°, 120 pp. — 3e édition, revue et augmentée d'un livre devenu classique dès son apparition, et qui mérite à tous égards de conserver, parmi les éditions de nos anciens textes, ce rang privilégié.

Les gestes des Chiprois, recueil de Chroniques françaises écrites en Orient aux XIIIe et XIVe siècles, publié pour la première fois, pour la Société de l'Orient latin, par Gaston Raynaud. Genève, 1887; in-8°, XXVIII-393 pp. — Édition faite avec soin d'un ms. du XIVe siècle récemment découvert en Piémont et où sont réunis trois textes des plus importants pour l'histoire de l'Orient latin. Le plus intéressant est le second, *Histoire de la guerre qui fu entre l'empereur Frederic et Johan d'Ibelin*, ouvrage du célèbre Philippe de Navarre, que l'on

croyait perdu et que l'on avait bien raison de regretter, car, outre son importance historique, il a un grand intérêt littéraire et même poétique, l'auteur y ayant inséré des poésies de sa composition, dans lesquelles il se montre habile rimeur et homme d'esprit. Le troisième texte, qui est la continuation de l'histoire de Philippe de Navarre, est l'œuvre d'un anonyme, témoin oculaire des faits qu'il raconte, et que M. Gaston Raynaud, d'accord avec le comte Riant, croit pouvoir identifier avec Gérard de Montréal, personnage connu, de même que Philippe de Navarre, comme jurisconsulte, et qui joua aussi un rôle important dans les affaires de Chypre.

Ce serait aussi, d'après M. Raynaud, le même Gérard de Montréal qui aurait rédigé, à l'aide de chroniques plus anciennes, celle, entre autres, de Guillaume de Tyr, la première partie de la Geste des Chyprois, pour servir d'introduction à l'histoire de Philippe de Navarre, qu'il se donnait pour mission de continuer.

Une table chronologique, un glossaire, et un index des noms de lieux et de personnes terminent la belle publication de M. Raynaud, que précède une ample et très-instructive introduction.

Études des participes basée sur l'histoire de la langue, par J. Bastin. 3e édition. Saint-Pétersbourg, 1889; in-8°, IV-74 pp. — Cette 3e édition d'un ouvrage qui mérita, dès sa première apparition, d'être remarqué, sera, comme les précédentes, bien accueillie de tous ceux, et Dieu sait s'ils sont nombreux, que l'empirisme de nos grammaires ordinaires concernant les participes ne satisfait point, et qui voudraient voir luire un peu de jour dans le chaos des règles incohérentes qu'on les oblige à subir. Ils trouveront dans le livre de M. Bastin réponse à toutes les questions qu'ils ont pu se poser, et s'ils restent encore condamnés, dans beaucoup de cas, à être absurdes en écrivant, ils sauront du moins à qui et à quoi ils doivent de l'être, et que leurs ancêtres ne l'étaient pas.

Le livre des Syndics des états de Béarn (texte béarnais), publié pour la Société historique de Gascogne, par Léon Cadier, archiviste paléographe, membre de l'École française de Rome. Première partie. Auch et Paris, 1889; in-8°, LV-199 pp. — Texte important et comme document historique et comme document linguistique, dont il faut remercier M. Cadier et la Société historique de Gascogne d'avoir entrepris la publication. Le ms. reproduit est le ms. autographe lui-même des syndics de Béarn, de 1487 à 1521. M. Cadier, dans une introduction des plus instructives, et qui est un excellent chapitre d'histoire, en fait ressortir le haut intérêt; des notes abondantes et de l'érudition la plus sûre et la plus précise accompagnent le texte. Nous

souhaitons que la seconde partie, qui donnera la fin du ms., ne tarde pas trop à paraître. Le premier s'arrête à l'année 1505.

C. C.

CHRONIQUE

Le prix Anatole Boucherie, fondé par la Société pour l'étude des langues romanes [1], d'une valeur de 100 francs, sera décerné par la Faculté des lettres de Montpellier, pour la première fois, lors de la célébration du VIe centenaire de l'Université de Montpellier, au meilleur travail philologique sur un texte provençal ancien (du XIIe au XIVe siècle inclusivement), en prose ou en vers, imprimé ou inédit, d'une certaine étendue, la poésie lyrique étant exclue. Si le texte est inédit, la copie du ms. étudié devra être jointe au mémoire.

Les concurrents devront exposer méthodiquement et en détail la grammaire de leur texte dans l'ordre suivant : phonétique, morphologie, syntaxe, et relever alphabétiquement, en les accompagnant de leur traduction française, tous les mots, formes ou significations qui ne figurent pas dans le *Lexique roman* de Raynouard.

Les mémoires présentés au concours devront parvenir au secrétariat de la Faculté des lettres, rue Saint-Pierre, 2, au plus tard le 15 avril 1890.

* * *

M. E. Ebering publie depuis le commencement de la présente année (à Paris, chez Welter, rue Bonaparte, 59) une *Revue bibliographique et critique des langues et littératures romanes*, appelée à rendre de grands services aux travailleurs et que nous recommandons vivement à ceux de nos confrères et de nos lecteurs qui désirent se tenir au courant du mouvement scientifique, dans le domaine, aujourd'hui si élargi, de nos études. Les ouvrages mentionnés sont souvent accompagnés d'extraits des comptes rendus, en diverses langues, qui leur ont été consacrés, ce qui ajoute à l'intérêt, comme à l'utilité du recueil.

* * *

Vient de paraître le 4e fascicule du *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais* de notre savant confrère M. Nizier du Puitspelu [2]. Nos lecteurs savent déjà ce que nous pensons de cet excellent ouvrage. Nous attendons, pour les en entretenir plus amplement, la publication de la 5e et dernière livraison, qui contiendra la phonétique et la grammaire, et qui, nous l'espérons, ne tardera pas à paraître.

[1] Voy. *Revue*, XXIX, 49.

[2] Lyon, librairie Henri Georg.

Le Gérant responsable : E. Hamelin.

LETTRES INÉDITES

DE DOM CLAUDE DE VIC A FR. ANT. MARMI

(1717-1721)

Au nombre des savants français dont la bibliothèque Magliabecchiana a conservé des correspondances, se trouve l'un des auteurs de l'*Histoire de Languedoc*, le bénédictin Claude de Vic. Les lettres de cet illustre érudit sont adressées à Francesco Antonio Marmi, le savant florentin qui succéda à Magliabecchi comme bibliothécaire des grands ducs de Toscane et qui fut le très soigneux héritier de ses papiers. Elles sont conservées aujourd'hui dans les *Carte Magliabecchiane*, sous les cotes V-VIII, 952 et 365, et dispersées en deux volumes.

L'existence d'une telle correspondance n'a rien que de fort naturel. Lors de son voyage à Rome, où ses supérieurs l'envoyaient pour être le compagnon du procureur-général de la Congrégation de Saint-Maur en cour de Rome, en 1701, de Vic s'arrêta à Florence. Marmi l'y accueillit avec le même empressement que Magliabecchi avait mis jadis à recevoir Mabillon et Montfaucon. Les relations créées entre les deux savants par ce séjour à Florence trouvèrent une raison de durée dans la communauté des travaux d'érudition, et une correspondance littéraire s'engagea entre eux. Les vingt-cinq lettres ci-dessous publiées n'en sont probablement que les débris ; si quelques-unes, en effet, se font naturellement suite, il y a entre certaines autres d'évidentes solutions de continuité, et nous devons regretter la perte de celles de Marmi, qui seraient peut-être encore plus instructives pour nous, sinon plus intéressantes, que celles du bénédictin.

Bien qu'écrites à une époque sur laquelle les documents d'histoire littéraire abondent, et où l'existence du *Journal des savants*, du *Journal de Trévoux*, des journaux littéraires de Basnage, de Leclerc et autres, ne nous permet guère d'espérer des révélations bien neuves, les lettres de D. de Vic n'en sont pas moins fort intéressantes. Elles nous renseignent en effet non seulement sur lui, mais aussi sur le milieu où il a vécu. — Malgré d'estimables travaux comme la vie latine de

Mabillon [1], malgré sa collaboration avec D. Vaissette à cette histoire de Languedoc qui est l'un des plus beaux chefs-d'œuvre produits par la Congrégation de Saint-Maur, D. de Vic est resté au second plan parmi les membres de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, et il est peu connu. Ces lettres apporteront quelque lumière sur son caractère et sur certains détails de sa biographie. On reconnaîtra en lui une âme passionnément dévouée à la science, un esprit ouvert à beaucoup plus de curiosités profanes et politiques qu'on eût pu le supposer, et surtout le très vif sentiment de cette solidarité dans le travail qui a fait la grandeur et l'originalité de l'Abbaye. Plusieurs traits, et non équivoques, y marquent son antipathie aussi gallicane que peu déguisée à l'égard des jésuites, dont il n'aimait guère plus l'érudition que la théologie. On y trouvera quelques détails sur sa vie, sur son séjour à Florence et ses conversations avec le grand-duc, sur les amitiés qu'il avait formées à Rome, sur les précautions qu'il lui fallait prendre pour assurer la liberté de sa correspondance, sur son ironie et sa défiance à l'égard de Banduri, cet aventurier de la numismatique, prétendu fils d'un grand-duc de Toscane, et qu'il appelle dédaigneusement « le Ragusin. » Ces lettres enfin mettent en évidence sa modestie : ce chroniqueur, qui se plaît à dresser l'état, quotidien pour ainsi dire, des travaux de ses confrères et de leurs moindres publications, ne dit pas un mot à Marmi de l'*Histoire de Languedoc* [2].

Comme document sur la vie littéraire de Saint-Germain des Prés, de 1717 à 1721, ces lettres sont encore plus instructives. Elles nous confirment dans cette conviction que jamais peut-être et nulle part au monde l'activité scientifique n'a été plus intense et ses résultats plus solides qu'à l'Abbaye. En matière de science, d'hagiographie et d'histoire, les religieux de Saint-Maur n'avaient qu'une foi commune, et ils auraient pu s'appliquer le mot du poète :

Omnibus unus amor, mens et spes omnibus una.

[1] Aux *Vies de Mabillon* écrites l'une en français, par D. Ruinart, l'autre en latin avec des additions par D. de Vic, il faut ajouter la traduction en italien par le P. Nicola Girolamo Ceppi, augustin, consulteur de la Congrégation de l'Index. Le manuscrit original en est conservé à la Bibliothèque Angélique (Rome), Cod. D 8, 1, un vol. in-4° de 214 pp., avec une préface du traducteur, qui fait l'histoire de la composition des Vies antérieures. Cette traduction italienne semble être restée inconnue à D. Tassin, à D. Le Cerf de la Viéville, et à M. Jadart dans sa *vie de Ruinart*. Cf. mes *Cotes de quelques manuscrits de la Bibl. Angélique*.

[2] Il n'y en a non plus qu'une mention fort courte et fort sèche dans sa lettre à Monseigneur Quirini.

Dans les lettres de D. de Vic, sous la monotonie forcée de ses énumérations, on sent un enthousiasme contenu et sincère pour l'œuvre collective de Saint-Maur. De 1717 à 1721, aucun ouvrage ne s'est préparé, imprimé, publié, que D. de Vic ne le signale, quelquefois en en montrant l'importance, parfois en jugeant le mérite de l'auteur. Il dépasse au reste les clôtures de l'abbaye et est aussi fort bien renseigné sur le mouvement extérieur de l'érudition : peut-être est-il quelque peu sévère dans ses jugements sur les auteurs qui ne sont pas ses confrères.

Pour ces érudits, l'érudition était, — toutes affaires religieuses mises à part, s'entend, — la seule importante chose de ce monde et la seule qui valût la peine de vivre. Aussi les lettres de D. de Vic nous apprennent-elles peu sur les affaires politiques et mondaines de son époque : les rumeurs du Palais-Royal ne dépassaient pas la Seine, et celles du Palais de justice arrivaient à peine à l'abbaye : deux allusions à Law, quelques nouvelles du Conseil, une mention émue de la guerre d'Espagne et du projet de coalition contre la France en 1719, c'est à peu près tout ce que D. de Vic juge utile d'en écrire à son correspondant. L'unique souci de l'abbaye, son unique distraction peut-être, était de suivre les multiples vicissitudes de la querelle de la Constitution Unigenitus ; aussi les détails sur cette matière sont-ils plus abondants sous la plume du bénédictin. Encore revient-il toujours vite aux nouvelles littéraires ; elles seules avaient vraiment le privilège d'intéresser la République des Lettres.

« Une des principales occupations de D. de Vic », (à Rome) dit Dom Tassin, « fut de favoriser les études de ses confrères à Saint-Germain des Prés. Il leur fournit différents mémoires, il collationna plusieurs manuscrits du Vatican, il parcourut la plupart des autres bibliothèques de Rome. » Ces lettres nous montrent que son retour en France n'interrompit pas ces fonctions d'intermédiaire entre ses confrères et l'Italie. C'est lui qui demande à Marmi les lettres de Mabillon à Magliabecchi, qui le prie de diverses recherches de manuscrits à la Laurentienne, à la bibliothèque de Sainte-Croix, à celle de l'Annunziata. C'est lui qui analyse ou extrait pour Marmi le *Journal des savants,* qui lui signale et lui résume les ouvrages nouveaux. C'est aussi lui qui est son fournisseur de livres, et la question des paiements n'est pas la moins piquante de ces lettres. On voit que les lettres de D. de Vic à Marmi peuvent fournir à l'histoire de la littérature et de l'érudition des renseignements utiles et nouveaux ; et, du reste, tous les documents relatifs à l'Abbaye ne sont-ils pas sûrs d'exciter l'intérêt de tous les amis de l'érudition?

La lettre non datée de D. de Vic à Monseigneur Quirini[1], que j'ai cru

[1] Sur ce prélat érudit et bibliophile, voir la thèse de M. A. Baudrillart,

devoir joindre aux précédentes, est aujourd'hui conservée avec quelques autres lettres bénédictines à la bibliothèque de Brescia. Elle date des dernières années de sa vie. Son plus grand intérêt peut-être est de montrer que la vieillesse et les titres acquis n'avaient rien fait perdre à l'illustre auteur de l'*Histoire de Languedoc* de son activité laborieuse, de son zèle pour la science et de son dévouement à ses confrères Dom de Vic a vraiment été un homme remarquable.

L.-G. PÉLISSIER.

LETTRES DE DOM DE VIC A FR. ANT. MARMI (1717-1721)

I

Paris, ce 3 janvier 1717.

J'ay receu presque en même temps les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, l'une du 13 de novembre, pour m'accuser la réception du prospectus des *Antiquités* de Dom Bernard [1] ; l'autre du 11 de décembre, pour m'accuser celle du livre du P. Coustant contre le P. Germon [2]. Je viens

De cardinalis Quirini vita et operibus. Un vol. in-8°, Didot, Paris, et sur sa correspondance, mes « *Souvenirs de Brescia* » dans le *Bulletin du bibliophile*, 1889.

[1] Dom Bernard est le nom donné à D. Montfaucon par ses confrères dans leurs lettres familières. Le prospectus des *Antiquités* désigne celui de l'*Antiquité expliquée et représentée en figures*. — Je ne donne aucun détail biographique sur les membres de la Congrégation de Saint-Maur mentionnés dans cette lettre et les suivantes, me bornant à renvoyer le lecteur une fois pour toutes à ces deux livres usuels : l'*Histoire littéraire de la Congregation de Saint-Maur*, de D. Tassin, et la *Bibliothèque historique et critique de la Congrégation de Saint-Maur*, par D. Le Cerf de la Vieville, et à la publication de Valéry, *Correspondance de Mabillon et Montfaucon avec l'Italie*.

[2] On écrit indifféremment Coustant (comme D. de Vic) ou Coutant (comme Le Cerf). Il s'agit probablement ici du second livre de C. contre D. Germon : *Vindiciæ veterum Mss. confirmatæ*. 1715, J.-B. Coignard, Paris.

vous remercier de toutes les deux et en particulier de l'accueil honnête et gracieux que vous avez fait aux deux Français que j'avais pris la liberté de vous recommander[1]. Tous les deux se louent infiniment de votre politesse et du soin que vous avez voulu vous donner de leur faire voir et remarquer tout ce qu'il y a de beau, de rare et de singulier dans votre belle et charmante ville de Florence. Vous voulez bien, Monsieur, que je prenne sur moy tout ce que vous avez eu la bonté de faire pour eux à ma considération, et que je joigne cette obligation et cette grâce à celles dont vous m'honorâtes à mon passage à Florence, et dont je ne perdray jamais le souvenir. Faites-moy celle de me donner quelque occasion où je puisse vous donner des marques sensibles de ma parfaite reconnaissance ; celle que je vous ay donné[2] en vous envoyant un prospectus de D. Bernard et le livre du P. Coustant ne méritent pas celle que vous me donnez de la votre.

L'attention et le soin que vous prenez de conserver les lettres de D. Jean Mabillon et de D. Bernard de Montfaucon à feu M. Magliabecchi[3] sont des marques sensibles de votre estime pour ces deux grands religieux. Celui qui continue les *Annales de l'Ordre*[4] serait bien aise d'avoir les copies de celles de D. Mabillon dont on veut faire un recueil[5]. Oseray-je vous

[1] J'ignore quels sont ces voyageurs français, dont je n'ai pas retrouvé la trace dans ceux des papiers de Marmi que j'ai pu examiner à la *Nazionale* de Florence.

[2] Notons une fois pour toutes que D. de Vic n'observe pas la règle de l'accord des participes.

[3] Magliabecchi (1633-1714) fut orfèvre sur le Ponte-Vecchio jusqu'à quarante ans, avant de devenir bibliothécaire du grand-duc de Toscane, Cosme III, érudit et bibliomane, ami des bénédictins, du cardinal Noris, de Nicaise, de G. Bonjour, etc. Mabillon l'appelait le Varron toscan. — Il a laissé ses papiers et collections au grand-duc ; ils forment aujourd'hui la section des Codici Magliabecchiani à la R. Biblioteca Nazionale de Florence. Il n'existe qu'un catalogue manuscrit et très médiocre de cette immense collection, où les recherches seraient actuellement impossibles sans l'extrême complaisance du savant conservateur M. le comm. baron Podestà. — Une partie de la correspondance de Magliabecchi (avec les savants belges, hollandais, allemands et vénitiens) a eté publiée Les lettres de ses correspondants français sont encore inédites. (Cf. Tiraboschi, *Letteratura italiana*, VIII, P. I, p. 76.)

[4] D. Martène. Le tome VI ne parut qu'en 1739.

[5] Publiées avec les œuvres posthumes de Mabillon par D. Thuillier.

demander cette grâce? Le continuateur des *Annales* se la promet de votre bonté pour nos sçavants. Ceux-cy vous honorent et vous estiment sur l'idée que je leur ay donné de votre mérite, de votre érudition et de votre politesse. J'ose vous dire qu'ils méritent que les particuliers travaillent pour eux par l'assiduité qu'ils ont de travailler pour le public. Voicy en peu de mots quels sont les ouvrages qu'ils vont bientôt donner au public :

D. Bernard de Montfaucon doit donner bientôt les deux premiers volumes de sa nouvelle édition de *Saint Jean Chrysostôme*[1], qui seront suivis quelque temps après de cinq autres de ses *Antiquités*[2]. On continue avec succès et au goût de tous les connaisseurs les gravures des figures dont il a déjà receu cent planches. Ce mesme autheur est résolu de donner une seconde édition de son *Diarium* qu'il augmentera de plusieurs bonnes pièces[3].

Notre père D. Edmond Martène[4], qui a déjà donné plusieurs beaux ouvrages sur les rites et sur l'ancienne discipline de l'Eglise[5], doit donner sur la fin du caresme prochain cinq volumes d'excellentes pièces qu'il a recueillies et qui n'ont pas encore veu le jour, avec son *Itinéraire,* in-4°[6].

Le P. Dom Touttée[7] a fort avancé l'impression de la nouvelle édition de *Saint Cyrille de Jérusalem*[8]; Dom Julien Garnier[9] va commencer celle de *Saint Bazile*[10], et D. Pierre Coustant[11] celle des *Décrétales des Papes*[12]. Ce dernier ouvrage

[1] Parus seulement en 1718.

[2] L'*Antiquité* ne commença à paraître qu'en 1719.

[3] Non mentionnée par D. Tassin.

[4] Cf. Tassin, p. 542; Le Cerf, p. 298.

[5] *De Antiquis Monachorum ritibus, libri V,* etc. Lyon, Anisson, 1690; 2 vol. in-4°. — *Tractatus de antiquâ ecclesiæ disciplinâ,* etc. Lyon, Anisson, 1706; in-4°.

[6] C'est le *Thesaurus novus Anecdotorum,* dont le tome I parut en 1717; mais D. de Vic se trompe sur le format, qui est l'in-folio. L'itinéraire annoncé est le *Voyage littéraire.* Paris, Delaulne, 1717; in-4°.

[7] Cf. Tassin, p. 402; Le Cerf, p. 477.

[8] Elle ne parut pourtant qu'en 1720. Paris, Vincent.

[9] Sur D. Julien Garnier, cf. Tassin, p. 470, et Le Cerf, p. 143.

[10] Parue en 1721. Paris, J.-B. Coignard.

[11] Sur P. Coustant, cf. Tassin, p. 417, et Le Cerf, p. 62.

[12] Le prospectus parut dans le *Journal des savants* (lundi 4 sept. 1719). Le

sera fort beau. On imprime actuellement la troisième édition de *Saint Bernard*[1] que le feu D. Mabillon nous a laissé, après laquelle on donnera aussi le dixième tome des *Actes de l'ordre* du mesme auteur[2]. Vous aurez sans doute veu à présans le premier tome du *Gallia christiana*[3] de notre R. P. de Sainte-Marthe[4], autheur de la nouvelle édition de *Saint Grégoire le Grand*[5]. M. le duc d'Orléans, à qui le *Gallia christiana* est dédié, a voulu, par distinction, que le second tome de cet ouvrage et les suivants soient imprimés au Louvre, c'est-à-dire à l'Imprimerie royale. On l'y imprime actuellement[6]. D. Nicolas Le Nourry[7], qui a donné il y a quelque mois son second tome de l'*Apparatus ad Bibliothecam maximam*[8], travaille au troisième, et le continuateur des *Annales* travaille au sixième, dont une grande partie appartiendra encore au feu P. Mabillon. Voilà, Monsieur, quels sont les ouvrages de nos Pères, dont les uns sont déjà donnés et les autres le seront bientôt.

Je me persuade que vous aurez sans doute ouy parler de l'ouvrage de M. Dupin, en faveur de la Monarchie de Sicile. Cet auteur serait meilleur s'il alloit moins vite et s'il était plus exact. Il va donner un second volume sur cette mesme matière[9].

premier volume du recueil des *Epistolæ Romanorum Pontificum* parut en 1721. Paris, La Tour et Coustelier. L'ouvrage fut interrompu par la mort de l'auteur.— Cf. sur le travail de D. Coustant la préface fort érudite et amusante du cardinal Dom J.-B. Pitra, au tome I des *analecta novissima*. Paris, 1886.

[1] Première édition parue en 1667. Léonard, Paris.

[2] Ce tome X, qui dès 1709 était presque en état d'être mis sous la presse, est resté manuscrit (cf. D. Tassin, p. 235). D. de Vic était mal renseigné sur ce point.

[3] C'est probable, puisque ce premier volume était imprimé depuis deux ans. (Paris, Coignard, 1715.)

[4] Cf. D. Tassin, p. 445, et Le Cerf, p. 458.

[5] *S. Gregorii Pp. I opera omnia*, Paris, Rigaud. 1705.

[6] Le P. de Sainte-Marthe fut présenté au Régent par le cardinal de Noailles et le Régent donna ordre que la suite du *Gallia christiana* fût imprimée au Louvre. Le tome II y parut en 1720.

[7] Cf. D. Tassin, p. 436, et Le Cerf, 397.

[8] Il s'agit de la seconde édition. Le premier volume avait paru en 1175.

[9] Aucun de ces deux ouvrages n'a été analysé ni critiqué par les journalistes de Trévoux.

Je ne vous fais pas icy le détail de tous les ouvrages faits contre la Constitution [1]. Le nombre en est presque infini. On vient de faire un projet d'accommodement qu'on dit, mais sans fondement, être du goût de M. le cardinal de Noailles et d'un grand nombre d'évêques du royaume ; mais ce projet est contredit par tout ce qu'il y a d'habiles gens, surtout par tous ceux de Paris. Plusieurs même le traversent et ne veulent pas en entendre parler. Cependant M. le Régent le veut absolument parce qu'il veut la paix et éviter un schisme, mais ce projet en produira un plus grand si on le met en exécution. Je finis en vous souhaitant un bon commencement d'année et vous en assurant que je suis, etc.

P.-S. Il y a déjà une infinité de lettres contre ce projet d'accommodement sur la Constitution. Le Parlement, comme vous avez sceu, a défendu par un arrêt la réception des derniers brefs du Pape à MM. les évêques et à la Sorbonne, aussi bien que la lettre du Sacré-Collège à M. le cardinal de Noailles [2]. Ce même Parlement doit faire supprimer la lettre de M. l'archevêque de Rheims aux évêques ses confrères qu'il exhorte à regarder la Constitution comme une règle de foy, aussi bien que la lettre d'un grand nombre de curés de ce diocèse contre l'acceptation de cette Constitution, parce que toutes les deux sont trop vives.

II

De Paris, ce 26 mars 1717.

Monsieur, votre insigne et singulier bibliothécaire ragusin [3] me rendit ces jours passés l'obligeante et tout aimable

[1] La *Constitution Unigenitus*. On trouvera une bibliographie de tous les mandements et actes qu'elle a provoqués, assez complète au moins pour les actes officiels, dans le *Catalogue de l'Histoire de France*. J'y renvoie une fois pour toutes les publications de ce genre citées dans les lettres ci-dessous.

[2] Le cardinal Louis-Antoine de Noailles, né près d'Aurillac en 1651, et mort à Paris en 1729, devint archevêque de Paris en 1695. Il rejeta la Bulle en 1713; mais, après sept ans de polémiques et de résistance, il finit par l'accepter, au grand scandale de tous ses admirateurs.

[3] Anselme Banduri, sur lequel D. de Vic ne tarit pas d'ironies et de remarques désobligeantes.

lettre que vous avez fait l'honneur de m'écrire du 15 du mois dernier. Je viens par celle-cy vous en remercier et vous dire qu'elle est digne de votre bon cœur et de votre bel esprit. Les honnêtetés dont vous me comblez sont des marques sensibles de la bonté et de la tendresse du premier, et les nouvelles littéraires dont vous les accompagnez sont des preuves évidentes du bon goût et de la justesse du second. Je suis si enchanté de tous les deux que pour en profiter plus souvent j'ose vous demander en grâce de me permettre d'entrer en commerce de lettres avec vous. Pour le faire sans aucune despense, il faut que vous ayez la bonté de trouver dans Rome un amy du caractère d'esprit de feu M. le chevalier Maffei[1] qui ait soin de m'informer des nouvelles de la cour romaine et de la république des lettres et qui reçoive celles que je lui envoierai de mon côté, et qu'il vous envoiera ensuite à Florence. Pour faire ce commerce avec secret et l'entretenir avec prudence, je vous envoierai le même chiffre dont je me servais avec notre ami commun M. le chevalier Maffei, de la perte duquel personne ne peut me consoler que vous, en qui je reconnais sa probité, sa sagesse, sa sincérité, son érudition, son bon cœur et son bon esprit. Si vous voulez bien agréer le commerce que je vous propose, je vous prie de me le faire savoir au plus tôt, affin que je prenne mes mesures pour vous informer de ce qui se passera ici dans notre cour touchant les affaires de politique, soit touchant les nouvelles littéraires. Je dois pourtant vous avertir que je ne voudrois pas que M. Fontanini[2] fût averti de notre commerce, crainte qu'en ayant déjà commencé un autre avec lui il ne trouvât à redire à celui que je vous propose. Je laisse le tout à votre sagesse et à votre discrétion pour le choix du correspondant de Rome. Faites en sorte seulement qu'il ne me fasse pas connaître et qu'il ne soit pas connu lui-même. Il faudra pour cela, qu'après m'avoir appris son nom et son adresse et que je lui auray appris la mienne, il

[1] Ce personnage m'est inconnu. Peut-être appartient-il à la famille du marquis Scipion Maffei.

[2] Fontanini (1666-1736), archéologue italien, ami et correspondant de Noris, de Magliabecchi et des autres érudits du temps. Cf. Dom Fontanini. Vita del Fontanini, Venise 1755, et Fabbroni, *Vitæ Italorum*, t. XIII.

supprime son nom dans les lettres qu'il m'écrira, comme je supprimerai le mien dans celles que je me donnerai l'honneur de lui écrire ; *et hæc omnia inter nos.* Je conte sur vous comme sur moy même, tant je suis persuadé de votre probité. Je ne vous ay rien marqué dans ma dernière lettre sur le bibliothécaire ragusin parce qu'il a si peu de commerce avec nous qu'il est dans la maison comme s'il n'y était pas. Son commerce est plus au-dehors qu'au dedans et je le croy plus occupé des affaires d'autruy que de son ouvrage[1]. Il a un habile secrétaire qui lui est d'un grand secours pour ce dernier. Il espère le donner au public dans peu de mois pourveu que son imprimeur lui tienne parole. La mort du feu roy qui a fourni à la despense des gravures de ses médailles l'a obligé de dédier son ouvrage à M. le duc d'Orléans qui a déjà, dit-on, fourni une somme d'argent pour l'impression. Ce Ragusin est le plus heureux des mortels, mais je ne sçay s'il mérite bien tout son bonheur. A l'entendre parler, il doit partir pour Florence après l'impression et la publication de son ouvrage, mais il n'a pu encore me persuader qu'il soit sincèrement dans ce dessein ; je croiray qu'il est sorti de Paris, quand vous m'apprendrez qu'il est arrivé à Florence. Je ne sçay qui fournit à la despense qu'il fait, soit pour son secrétaire au-dedans, soit pour des carrosses et autres commodités au-dehors. Je me souviens qu'à mon passage à Florence[2], S. A. R. me fit l'honneur de me dire qu'elle n'était pas assez riche : *non sono abbastanza ricco*[3]. Ce furent les propres paroles de ce prince.

En voilà assez sur le Ragusin. Passons aux nouvelles et commençons par celles qui sont de votre goût, je veux dire par les littéraires.

Il paraît depuis peu icy une fort belle *Vie de saint Cyprien*[4]

[1] Banduri travaillait alors au 2e volume de son recueil des monnaies impériales : Numismata imperatorum Romanorum a Trajano Decio ad Palæologos Augustos, qui avait commencé à paraître en 1718.

[2] En 1701, quand on l'envoya à Rome pour être le *socius* de D. La Pare, procureur général de la Congrégation en cour de Rome.

[3] Il faut sous-entendre « pour subvenir à ses depenses ».

[4] Dom Gervaise, *Vie de saint Cyprien,* docteur de l'Eglise, évêque de Carthage et martyr. Paris, 1717; in-4°.

avec des savantes dissertions sur les ouvrages et les lettres de ce Père. Cette Vie écrite en français est fort estimée. Celle que M. Boivin[1], second custode de la bibliothèque du roy, vient de donner du fameux M. Pierre Pithou[2], si connu parmi les sçavans et les jurisconsultes, ne l'est pas moins. Elle est écrite en latin, mais d'un latin qui peut servir de modelle. L'auteur a joint à cette vie celle de M. Pelletier, ministre d'état, son petit-fils[3], avec une dissertation historique sur la bibliothèque de ce mesme Pithou, qui estoit très-considérable soit pour les manuscrits, soit pour les imprimés, soit pour le choix et le nombre de tous les deux ; aussi attiroit-elle de son temps la curiosité de tous les savants du royaume et des pais étrangers. Cette bibliothèque seroit encore aujourd'hui telle que M. Pithou l'avoit laissée, si ses héritiers avoient exécuté l'ordre qu'il avoit donné de la conserver entière ou de ne la vendre qu'à un seul homme digne de la posséder et capable d'en faire usage. Sa volonté n'a pas été suivie, puisqu'elle a été partagée et que les manuscrits ont été vendus d'un costé et les livres imprimés d'un autre. La bibliothèque de M. Colbert posséde les premiers et celle de M. l'évesque de Strasbourg possède les seconds.

Notre père Dom Félibien qui a donné l'histoire de l'abbaye royale de Saint-Denis[4] et qui travaille actuellement à celle de cette ville[5], a composé une belle *Vie de saint Anselme de Cantonbery*[6] qui est très-digne du public, aussi

[1] Boivin de Villeneuve (1663-1726) sous-bibliothécaire du Roi, membre de l'Académie Française (1721) en remplacement de Huet.

[2] Petri Pithoei vita, elogia, bibliotheca, curâ J. Boivin. Paris, 1715; in-4°. Cf. sur Pithou, sa vie par Grosley. Il n'existe pas de recueil imprimé de ses lettres, fort intéressantes. On me permettra de dire ici que la bibliothèque de M. Cauvet, à Montpellier, en contient toute la collection manuscrite avec tous les matériaux patiemment rassemblés d'une biographie complète du célèbre érudit.

[3] Claudi Peleterii, regni administri vita P. Pithoei eius proavi vitæ adjuncta auctore Boivin. Paris, 1716; in-4°.

[4] Cf. D. Tassin, p. 411, et Le Cerf, p. 103. Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denis, contenant la vie des abbés, etc. Paris, Léonard, 1706.

[5] Le prospectus avait paru dès 1713 (Paris, Léonard). Le premier volume ne fut publié qu'en 1725.

[6] « D. Félibien a laissé cet écrit tout prêt à être imprimé, cependant il n'a pas vu le jour. » (D. Tassin, p. 416.)

bien que la nouvelle édition d'Ives de Chartres, *Ivo Carnutensis,* faite par un autre de nos confrères, nommé D. Jean Gelée [1]. Ces deux ouvrages seroient déjà imprimés sans l'infirmité de l'un et sans l'occupation de l'autre à son *histoire de Paris*, qui sera en deux volumes in-folio, si je ne me trompe. L'impression de la nouvelle édition de *Saint Basile* se continue avec succès : le papier et les caractères sont très beaux et les notes fort savantes. D. Bernard fait continuer celle de *Saint Chrysostôme* avec les gravures de ses Antiquités. D. Pierre Coustant vient de traiter avec un imprimeur pour sa nouvelle édition des *Décrétales*. Un autre de nos confrères, nommé D. Guillaume Rossel, travaille à la bibliothèque de tous les auteurs de France [2].

Madame Dacier [3], femme fort distinguée par son bel esprit et par son érudition profane, a donné depuis peu au public plusieurs dissertations très curieuses sur Homère, où elle combat avec autant d'esprit que de solidité celles du P. Hardouin [4], Jésuite, sur ce mesme poète, et réfute agréablement l'apologie qu'il en fait avec les idées plaisantes, pour ne pas dire ridicules, qu'il en donne.

Ce R. Père, toujours fort singulier dans tous ses sistêmes et dans ses ouvrages, a le chagrin de voir que les six docteurs proposés par le Parlement continuent l'examen de la nouvelle édition des Conciles du P. Labbe, où il n'a peu s'empescher d'ajouster et de diminuer selon son goust et son caprice, malgré la deffense qu'il avait de tous les deux et les inspecteurs qu'on lui avait donnés. Le discours que son confrère le P. Poirée prononça dernièrement dans leur collège sur l'édu-

[1] Cf. D. Tassin, p. 473, et Le Cerf, p. 156.

[2] D. de Vic ne nomme pas exactement son confrère. Il s'agit de D. Guillaume Roussel (cf. Tassin, p. 398, et Le Cerf, p. 432. L'ouvrage qu'il signale est les *Mémoires pour l'histoire de France par siècles,* qu'il laissa manuscrit et qui fut remis à D. Rivet.

[3] Sur Mme Dacier (1954-1720) l'helléniste, fille de T. Lefèvre. Cf. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi,* t. X, et ses lettres inédites à la bibl. Laurentienne, Fds Ashburnham.

[4] Le P. Hardouin (1646-1729), le plus paradoxal des érudits, « qui ne voulait pas s'être levé toute sa vie à quatre heures du matin pour ne dire que ce que les autres avaient déjà dit. »

cation de notre jeune roy vient d'être critiqué par un habile homme de cette ville.

La *Constitution Unigenitus,* qui fait tant de bruit en France et dont MM. les évesques de Mirepoix, de Senez, de Montpellier et de Boulogne viennent d'appeler au futur concile avec la Sorbonne et presque tous les curez de cette ville avec leurs parroisses et un grand nombre d'ecclésiastiques de plusieurs autres diocèses et les trois universités de Paris, de Rheims et de Nantes ; cette constitution, dis-je, donne lieu à une infinité d'ouvrages, aussi bien que le différant des princes légitimes avec les princes légitimés[1]. Les premiers ouvrages ont beaucoup éclairci les matières théologiques ; les seconds, les faits historiques qui regardent les familles de nos Rois.

Je me persuade que vous saurez à présent que Monseigneur le Régent mécontent de l'appel des quatres *(sic)* évesques et de la Sorbonne a fait sortir les premiers de Paris avec ordre de retourner après Pâques dans leurs diocèses, et fait deffendre à la seconde de s'assembler sans sa permission. Le sindic de de cette faculté a évité l'exil par la fuite, et le notaire qui a dressé l'appel des évêques et qui l'a signifié à M. le procureur général qui l'a refusé est encore à la Bastille. Cet appel a fait rompre les conférences des évêques dont la plupart sont déjà partis pour leurs diocèses. Une retraite de dix jours où je suis présentement et la semaine sainte ne me permettent pas de m'estendre davantage : je me contente donc de la remercier[2] de ces nouvelles littéraires[3] dont nos sçavants

[1] Un Recueil général des pièces touchant l'affaire des princes légitimes et légitimés parut à Rotterdam, 1717, en 4 vol. in-12. Le *Catalogue de l'Histoire de France* en donne une liste qui ne comprend pas moins de quarante-cinq numéros. Il faut citer notamment la *Lettre* d'un Espagnol à un Français avec les réponses et réfutations, les deux mémoires du duc du Maine, et les mémoires de Milain au nom des princes du sang.

[2] Ecrivant à un Italien, D. de Vic emploie par inadvertance en français la formule italienne polie de la troisième personne: *di ringraziarla.* Il y en a encore d'autres exemples au début de la lettre suivante et plus loin.

[3] Les lettres de Marmi à D. de Vic sont malheureusement perdues. Si elles étaient aussi pleines de renseignements que celles de D. de Vic, elles auraient constitué une source précieuse pour l'histoire littéraire de ce temps en Italie.

sont très satisfaits. Ils me chargent tous de l'assurer qu'ils sont très sensibles à sa bonté et à son estime pour eux et qu'ils voudroient bien trouver l'occasion de vous marquer celle qu'ils ont pour votre probité et votre érudition, sur la relation que je leur fais de l'une et de l'autre. Conservez moy toujours l'honneur de votre bienveillance et croyez-moi toujours avec toute la considération et l'attachement que vous méritez, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Fr.-Claude Devic. M. B.

P.-S. Si vous m'honorez d'une réponse, je vous prie de l'adresser à M. de Montigni, procureur général des missions étrangères à Rome, dans la rue de Sainte-Marie Majeure *in faccia del palazzetto de Chigi*. C'est à lui que j'adresse cette lettre pour vous la faire tenir à Florence. Ce monsieur est de mes amis et aura soin de me faire tenir votre réponse, qu'il n'est pas bon de faire passer par les mains du Ragusin, quoique fort honneste homme ; envoyez-la à quelqu'un qui la luy donne à mains propres.

Les trois cents lettres que vous avez envoyé *dell'abbate Camaldolese* marquent votre bon cœur et le désir que vous avez d'enrichir la République des lettres. B. Ambrogio est fameux et fort estimé dans celle-cy, et les savants vous seront bien obligés des connaissances que vous leur procurerez des ouvrages inconnus de ce savant religieux. Notre annaliste vous sera obligé si vous pouvez lui procurer la même grace par la communication des lettres du feu D. Mabillon. Il souhaiteroit fort avoir celles qu'il a écrit à S. A. R. M. le grand-duc, si cela est possible.

Les Anglais viennent de donner un Nouveau Testament en en langue cophte ; l'auteur a fait présent d'un exemplaire à notre D. Bernard de Montfaucon[1]. Les journalistes de Trévoux ont inséré dans leurs journaux le prospectus des *Anti-*

[1] C'est le *Novum Testamentum Aegyptium vulgo Copticum*, édité par David Wilkins. Oxford, 1716 ; in-4°.

quités de ce même D. Bernard, et avec assez d'éloges pour cet ouvrage et pour l'auteur [1].

Nous avons perdu depuis peu deux religieux qui avoient commencé à travailler à une nouvelle édition de Tertullien [2]. On a nommé à leur place un autre de nos religieux qui est très capable. Cette édition est difficile et demande beaucoup d'érudition.

Je vous prie de marquer à votre correspondant qu'outre les nouvelles littéraires de Rome, je souhaite fort qu'il ait la bonté de m'apprendre celles qui regardent les affaires du temps, les congrégations qui se tiennent soit sur le différant de la constitution, soit sur celuy d'Espagne et celuy du roy de Sicile et autres nouvelles de cette nature dont je lui seray bien obligé.

III

De Paris, ce 18 juin 1717.

J'ay receu, le 12 de ce mois, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le 4 du mois dernier ; le voiage de M. de Montigni à Naples et son long séjour en cette ville sont causes du retardement de votre lettre. Je viens par celle-ci vous remercier des marques de votre chère amitié dont vous l'avez remplie, des nouvelles littéraires dont vous l'avez accompagnée et des soins que vous vous êtes donnés pour me procurer un correspondant à Rome.

J'entre fort dans vos sentiments touchant ce dernier, et je doute comme vous que vous puissiez en trouver un du caractère et du mérite de notre ancien ami, M. le chevalier Maffei, qui puisse comme luy fournir également des nouvelles littéraires et politiques. Je dois pourtant luy dire que je me contenterois d'un correspondant qui voulût me donner

[1] N'y a-t-il pas là comme l'expression d'une très légère surprise? Saint-Maur et Trévoux n'ont jamais beaucoup sympathisé.

[2] D. Malinghen et D. Duret. Le premier mourut en 1715, le second fut éloigné de Paris « pour les affaires du temps. » L'édition fut confiée à D. Pierre Henri, puis abandonnée.

de ces dernières : je veux dire des nouvelles sûres de ce qui se passe d'important dans votre cour romaine, soit touchant le différend du roy de Sicile avec le Saint-Siège, soit touchant l'affaire de la Constitution et autres sujets intéressants et dignes d'être écrits, à quoy je tâcherai de répondre à mon tour par d'autres nouvelles tant politiques que littéraires. Au reste, si vous trouvez la moindre difficulté à trouver un correspondant qui veuille se charger de ce soin, je vous prie de ne pas y penser, et d'être persuadé que le deffaut de ce correspondant n'empeschera notre correspondance et notre commerce des lettres.

Je suis charmé de la justesse et de l'érudition des vôtres, et ce sentiment m'est commun avec tous nos sçavants de Saint-Germain. Ces derniers, qui me chargent de vous asseurer de leur estime et de leur parfaite considération, travaillent sans cesse pour le public. Le P. Martène va luy donner, sur le commencement du mois prochain, un fort recueil de pièces très curieuses et très intéressantes, soit pour l'histoire ecclésiastique, soit pour la profane, en cinq volumes in-folio. D. François Tissier, destiné pour la continuation des Annales de l'ordre, dont le P. Mabillon nous a donné cinq volumes, a donné depuis peu le second volume de la troisième édition des ouvrages de saint Bernard, ouvrage posthume de feu D. Mabillon, et fait actuellement imprimer le premier. Ce même religieux, qui est très capable, doit donner aussi au public un dixième volume des Actes des saints de notre ordre ; ouvrage encore posthume de feu D. Mabillon. Il a dessein de faire imprimer les sçavantes préfaces qui sont à la tête de chacun de ces dix volumes, et d'y joindre les lettres de feu D. Mabillon [1].

Ainsi, si sans vous incommoder vous pouvez lui en procurer quelques-unes que vous jugiez dignes de l'impression, vous lui ferez un sensible plaisir de vouloir luy en donner avis, et de me le marquer dans les lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire.

[1] Ce D. François Tissier n'est pas mentionné par Le Cerf. Tassin consacre quelques lignes, p. 379, à un François Tixier qui n'a rien de commun avec celui-ci et qui était mort en 1716.

Dom Bernard de Montfaucon a déjà plus de cinq cens planches gravées de ses Antiquités, et l'impression de son second tome de la nouvelle édition de *Saint Jean Chrysostôme* fort avancée. D. Prudent Maran [1] est sur le point de donner son prospectus pour la nouvelle édition de *Saint Justin,* et le R. P. D. Denis de Sainte-Marthe, à présent grand prieur de l'abbaye royale de Saint-Denis, fait continuer son second tome du *Gallia christiana,* et D. Pierre Coustant celle du premier volume des *Décrétales des Papes,* qui est un ouvrage excellent.

Il est temps de passer des ouvrages qui sont encore sous la presse à ceux qui en sont sortis depuis quelques mois. Voicy ceux dont le *Journal des savants* fait l'extrait [2].

M. le cardinal de Bissy, notre abbé, a fait une réfutation de l'appel des quatre évêques. MM. les évêques acceptants, avec M. le cardinal de Rohan, se sont assemblés déjà trois *(sic)* chez cette première Eminence pour l'examen de cet ouvrage, qu'elle doit, dit-on, bientôt donner au public. Les non-acceptants y ont déjà répondu par le Mémoire justificatif de cet appel, qui embarrasse fort la cour romaine, et avec raison. On a déjà imprimé trois éditions de ce dernier ouvrage. Monseigneur le cardinal de Noailles a fait depuis longtemps sa réponse à la lettre flatteuse que le Pape lui a écrit de sa propre main. Cette réponse a esté leue en plein conseil de régence, mais je doute qu'elle soit encore partie pour Rome. Je scay que le Pape est impatient de la recevoir ; mais je ne scay s'il sera content de la teneur.

Le différend des princes légitimés avec les légitimes, des nobles avec les ducs et pairs, s'échauffe de jour en jour, et on voit sortir de temps en temps des escrits de part et d'autres [3]. Les deux premiers ont ordre de produire leurs raisons et leurs prétentions à MM. les gens du roi, et en faire le raport au conseil de la régence. Je finis en vous affirmant, Monsieur, etc.

[1] Cf. D. Tassin, p. 473 et 741, et Le Cerf, p. 293. L'édition de *Saint Justin* ne parut qu'en 1742. Paris, Ch. Osmont.

[2] Analyse du *Journal des savants,* muméros du 29 mars au 15 juin 1717.

[3] Cf. la note 1 de la p. 476.

IV

De Paris, ce 27 août 1717.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au 30 de juillet me fut rendue très fidèlement ces jours passés. Je viens par celle-cy vous en remercier et vous réitérer l'avis que je vous ai déjà donné, que vos lettres venant dans le paquet *del Ragusino,* elles passent par ses mains avant d'arriver dans les miennes. C'est à vous à prendre là-dessus vos mesures et les précautions que vous jugerez à propos. Ce n'est pas que je doute nullement de la probité du ragusin ni que je veuille vous donner aucun soupçon contre lui. De mon côté, vous pouvez conter que je ne lui communique jamais aucune lettre d'Italie, ni de quelque endroit que ce soit. Je vous donne pour garant de ma fidélité sur ce sujet l'amitié que vous avez pour moy et avec la reconnaissance et l'estime que j'ay pour vous. Personne n'est plus secret que moy et, je l'ose dire, plus attentif à ne pas commettre mes amis et surtout M. le chevalier Marmi, dont j'honore très particulièrement le mérite et l'érudition, et dont je n'oublierai jamais les bontés et les honnêtetés que j'en receus à mon passage à Florence.

En voilà assez sur cet article. Passons présant à celuy des nouvelles littéraires de France, d'Angleterre et d'Allemagne, *delle quali Firenze è tanto scarsa e secondo la di lei compitissima lettera tanto bramosa*[1].

[1] Analyse du *Journal des savants,* de Paris, du 2 juillet 1717. A propos d'un ouvrage de Clarke, *Précis des sermons prononcés à la Boyle's Lecture,* D. De Vic donne les détails suivants sur cette institution :

« M. Boyle, dont le nom est si connu dans la république des lettres, fit un legs, par son codicille du 18 juillet 1690, d'une maison considérable qu'il avait dans Londres à condition que les revenus en seroient employés à faire faire une lecture annuelle, c'est-à-dire huit sermons extraordinaires, qu'on appelle lectures en Angleterre, parce que les ministres y lisent leurs sermons. Par le même codicille, il ordonna que cette lecture fût employée à prouver la vérité de la religion chrétienne et à la deffendre contre les objections des athées, des déistes, des païens, des juifs et des mahométans, sans toucher aux con-

M. Basnage[1] vient ensuite aux critiques qu'on a fait de son histoire des Juifs et il met en tête celle du P. Hardouin. Il était question de la généalogie des Hérodes sur laquelle ce jésuite avait mis au jour un nouveau système, fondé, disait-il, sur l'Ecriture Sainte et sur les médailles, mais que M. Basnage avait réfuté pour en établir un autre où il suivait pas à pas Josèphe dont le témoignage était confirmé sur divers autres articles par celuy de Dion. Le P. Hardouin publia donc une critique du sentiment de M. Basnage, et, pour le combattre avec plus de succès, il changea sa première généalogie des Hérodes et en produisit une seconde fort différente, où il taxait son adversaire, M. Basnage, de folie et d'ensorcellement pour avoir suivi si religieusement Josèphe. Il est vray que le P. Hardouin a depuis esté obligé par l'ordre de la société de se rétracter sur une opinion si extraordinaire. Mais M. Basnage, jugeant qu'il y aurait de la faiblesse à profiter d'une rétractation commandée, n'a pas laissé de lui répondre et de faire pour cela une addition considérable au premier livre de cette histoire dans laquelle il approfondit ce qui regarde la naissance d'Hérode le Grand, sa religion, l'étendue de son royaume et le droit de ses descendants[2].

On va réimprimer à Amsterdam la traduction française, par M. Barbeyrac[3], des *Devoirs de l'homme et du citoien*. Le mesme Barbeyrac va continuer la traduction du *Traité du Droit de la guerre et de la paix* de Grotius. L'ouvrage est avancé et le public doit souhaiter qu'il soit bientost fini. David Martin imprime aussi à Amsterdam les œuvres de feu

troverses que les autres sociétés chrétiennes ont les unes avec les autres. Le docteur Bentley fut le premier de tous ceux qui entrèrent dans cette carrière; les plus scavans théologiens d'Angleterre, les meilleurs prédicateurs y ont part après luy. »

[1] Basnage de Beauval (1653-1723), l'un des plus fameux membres du Refuge, érudit et diplomate. Son *Histoire des Juifs depuis Jésus-Christ jusqu'à présent*, etc., est un de ses meilleurs livres. Cf. Niceron, *Mémoires*, t. IV et X.

[2] Suit le résumé d'un article de la *Nouvelle Bibliothèque choisie* contre Basnage, *Histoire des Juifs*.

[3] Barbeyrac (1674-1744), jurisconsulte protestant, professeur à Berlin, Lausanne et Groningue (1711).

M. Boileau des Préaux in-fol.; on y mettra la vie de l'auteur par M. des Maizeaux, avec les remarques de l'abbé Boileau, frère de l'auteur, et de divers autres savants.

M. le docteur Bantley travaille à une édition du Nouveau Testament suivant le grec et la vulgate où il donnera le texte de l'un et de l'autre [1].

On attend icy avec impatience d'apprendre quelle impression auront fait les réponses de Monseigneur le Cardinal de Noailles au Pape et au sacré collège. Rien n'est plus beau, plus solide, ni mieux escrit que ces réponses. Il paraît icy deux lettres, l'une de Monseigneur le régent sur l'affaire de la Constitution et de l'appel, toutes les deux circulaires et adressées aux évêques, [qui] font icy beaucoup de bruit, et surtout la dernière qui donne un démenti solennel à quelques articles de l'autre. Tous les deux sont à présent imprimées. M. le duc de la Feuillade [2] n'est pas encore parti, mais doit partir, dit-on, incessamment pour Rome où il porte un projet d'accommodement sur la Constitution. Dieu veuille que cet accommodement se fasse au gré des deux partis et qu'il donne la paix à l'Eglise.

Je joins icy un mémoire qu'un de nos religieux et de mes amis vient de me donner pour vous l'envoyer et vous supplier de vouloir vous donner le soin de chercher les manuscrits qu'il vous demande et qu'il vous indique; et me marquer dans votre première lettre ceux que vous aurez trouvés et s'il pourra ou par votre crédit ou par argent en avoir ou communication ou collation ou copie. Voicy celle de son mémoire.

« Dans la bibliothèque S. Mariæ Annuntiatæ [3] à Florence il y a un manuscrit cotté 63. XV, qui contient quelques ouvrages de saint Anselme. On souhaiteroit savoir si son traitté de l'Eucharistie s'y trouve, et s'il s'y trouve si j'en pourray avoir copie.

[1] Le prospectus du *Novum Testamentum græce et latine versionis Vulgatæ* ne parut qu'en 1723. Les journalistes de Trévoux l'ont inséré dans leur numéro de novembre.

[2] Louis d'Aubusson, duc de la Feuillade (1673-1725), un des plus incapables favoris de Louis XIV, qui, dit-on, ne *voulut* pas prendre Turin pour plaire à la duchesse de Bourgogne, princesse de Savoie.

[3] Au couvent de Santa-Maria dell'Annonciazione.

« Dans la bibliothèque du grand-duc [1], on trouve un manuscrit intitulé *Instructio de communicando vel celebrando ex eodem Anselmo.* Plut 12. 20. cod. XVIII. XXXI. Je souhaiterois en avoir copie s'il n'est pas imprimé, ou une collation s'il est imprimé.

« Dans la bibliothèque fratrum minorum Sanctæ Crucis, à Florence, il y a un manuscrit qui contient le traité de saint Anselme *de Corpore Christi* dont le P. Mabillon parle dans son *Iter italicum,* p. I, pag. 163, cap. 164. Je voudrois, si cela se peut, en avoir une copie exacte en payant. »

Je vous demande en grâce et par toute l'amitié que vous avez pour moy de vouloir me rendre service et de m'honorer le plus tôt que vous pourrez d'un mot de réponse sur tous ces manuscrit et ce que j'en dois espérer.

Je me suis oublié de vous dire que la faculté de Sorbonne nomma dans sa dernière assemblée six commissaires pour examiner non pas les propositions de feu M. Arnaud censurées par cette mesme faculté, mais la censure, scavoir si elle a esté faite et portée selon les lois et les règles de la faculté ou non. Cet examen tend à la révocation de cette censure, ce qui va faire bien du bruit icy et à Rome. J'ay l'honneur d'être, avec beaucoup de considération, etc.

P. S. Si vous me faites l'honneur de répondre à cette lettre, je vous prie d'envoyer votre réponse à M. le marquis Alex. Grégoire Capponi, votre bon et illustre ami [2], et de le supplier de la faire donner à mains propres à M. l'abbé Hugonis, secrétaire de Monseigneur le cardinal de la Trémouille, qui me la faira tenir en diligence et fort exactement. Si ce mesme amy voulait aussi me donner par la mesme voye des nouvelles politiques de considération au défaut des littéraires il me fairoit honneur et plaisir. Mais il faudroit que le paquet ne fût pas fort gros pour ne pas trop grossir celui de M. l'abbé Hugonis, dont je lui ay déjà parlé.

[1] Il s'agit, à ce qu'il semble d'après la cote donnée ci-dessous, de la Laurentienne. Le nom de Bibliothèque du grand-duc se donnait plutôt à la collection aujourd'hui nommée *Codices Palatini* à la *Nazionale* de Florence.

[2] De l'illustre famille florentine qui va du gonfalonnier Pier Capponi à l'historien Gino Capponi.

V[1]

Paris, ce 12 décembre 1717.

Je viens moins par coutume que par inclination vous souhaiter une heureuse fin de cette année avec un heureux commencement de la prochaine, accompagnée d'une parfaite santé et de l'accomplissement de tous vos souhaits. A ce compliment qui est aussi sincère qu'il est court, je voudrois pouvoir joindre des nouvelles politiques et littéraires dignes de votre connaissance et de votre bon goût. Je mets parmi les premières les deux arrêts de ce Parlement, dont l'un supprime l'impression de l'appel de Monseigneur le cardinal de Noailles au pape mieux conseillé comme étant faite sans l'aveu et la participation de cette éminence et contre la déclaration du roy qui impose silence sur la constitution, et l'autre condamne au feu par la main du bourreau, l'impression du type de l'empereur Constant sur le monothélisme mis en parallèle avec la susdite déclaration du roi. Le Parlement de Rennes en Bretagne vient d'en donner un troisième contre les écrits d'un professeur jésuite que le procureur général y a dénoncés comme très opposés à nos maximes et à la sûreté des Rois, puisqu'une des propositions de ce jésuite est que les rois ne sont pas d'institution divine. Ce jésuite, avec son recteur et son préfet, ont été obligés de comparaître au Parlement et d'y subir un interrogatoire qui ne leur a pas fait honneur puisqu'ils ont été obligés de rejetter la doctrine contenue dans les écrits de leur professeur. Cet arrêt n'est pas encore public parce qu'il n'est pas imprimé.

D. Anselme Banduri va donner dans peu son ouvrage au public, après lequel il dit qu'il partira pour Florence, mais je n'en crois rien. Notre R. P. D. Edmont Martène vient de donner au public son Trésor d'Anecdotes en cinq volumes in-folio, avec son voyage littéraire in-4°. D. Bernard de Montfaucon donnera au commencement du mois prochain les deux premiers volumes de la nouvelle édition de *Saint*

[1] Cette lettre et les suivantes sont dans le volume V. VIII, 365.

Jean Chrysostôme. Il a déjà donné la préface générale de cet ouvrage en particulier. J'en envoie plusieurs exemplaires à Mgr Fontanini, que je crois à présent de retour à Rome, et qui aura la bonté de vous faire tenir celui que j'ai marqué pour vous.

Il y a environ deux mois que je me suis donné l'honneur de vous écrire et de vous envoyer un mémoire pour certains mss. de Florence dont un de nos religieux souhaiteroit avoir copie en payant. Je suis fort en peine de cette lettre. Je viens vous supplier de vouloir me faire savoir par la première des votres si vous l'avez receue et si vous avez trouvé les mss. contenus dans le susdit Mémoire. J'attends l'honneur de votre réponse sur cette lettre et sur celle-cy, et suis en l'attendant, *etc.*

VI

De Paris, ce 19 décembre 1717.

Je me donnay l'honneur de vous escrire par le dernier ordinaire pour nous demander si vous aviez reçu ma précédante lettre avec un mémoire pour certains mss. de S. Anselme. Je viens par celle cy vous apprendre que j'ai reçu votre réponse, où vous me faites le récit de votre incommodité à laquelle je prens beaucoup de part, et des soins que vous avez bien voulu vous donner pour trouver les manuscrits que j'ay pris la liberté de vous demander. La connaissance que vous me donnez du traité de S. Anselme *De Corpore Christi* a fait un vrai plaisir à notre confrère qui me charge de vous en bien remercier de sa part et de vous prier de me faire savoir par votre première lettre ce que pourroit coûter la copie de ce traité *De Corpore Christi.* J'attens l'honneur de votre réponse sur cela aussi bien que sur les deux autres manuscrits que vous n'avez pas trouvé dans les bibliothèques citées par feu D. Mabillon, mais que vous trouverez peut être à votre loisir dans la *Laurentiane.* Ce que vous me marquez sur le Ragusin me confirme dans le sentiment où nous sommes icy tous qu'il ne retournera pas de longtemps chez vous.

quoiqu'il me dise toujours le contraire. On ne sçait qui est-ce qui fournit aux grandes despenses qu'il fait icy pour son secrétaire et pour les carosses dont il est obligé de se servir tous les jours, soit pour la campagne, soit pour Paris. Quand Monsieur votre cousin lieutenant-colonel dans le régiment d'Albergotti viendra dans ce dernier[1] *(sic)*, il y sera parfaitement bien receu et D. Bernard de Montfaucon et moy lui fairons tout l'accueil possible. C'est de quoi je puis vous assurer. Son poste est une marque de son mérite et de sa sage conduite.

La cérémonie de la fête de ce jour ne me permet pas de vous donner icy beaucoup de nouvelles littéraires. La seule que je puisse vous donner pour le présent est un ouvrage posthume de M. Baillet[2] sur le différent de Philippe le Bel avec Boniface VIII. Cet ouvrage est curieux et je doute fort qu'il soit du goût de la cour de Rome. Il paroit qu'il est du goût de celle-ci puisque il est imprimé avec permission et privilège à ce qu'on me dit, car je n'ai pu encore en voir un exemplaire. Je vous en envoie un par M. Fontanini de la préface générale de la nouvelle édition de *Saint Jean Chrysostôme*. A propos de Mgr Fontanini, qu'est-il devenu? Est-il encore en voiage? Je suis impatient d'apprendre son arrivée à Rome.

Le Parlement de cette ville vient de donner un arrest qui supprime une dénonciation faite à tous les évesques de France du livre de M. Dupin sur l'amour de Dieu. L'auteur de cette dénonciation en a fait l'apologie, malgré cet arrêt. Celui que le Parlement de Rennes a donné contre certains écrits pernicieux et contraires à nos maximes, dangereux même pour la personne des rois, n'est pas encore imprimé ni rendu public. On croit que les jésuites qui sont les auteurs de ces écrits, en empêcheront par leur crédit l'impression et la publication ; car ces RR. PP. sont toujours fort heureux dans leurs témérités, parce qu'elles restent presque toujours impunies[3].

[1] Sous-entendez : endroit : il s'agit de Paris, nommé dans la phrase précédente.

[2] Baillet, *Histoire des démêlés de Philippe le Bel avec Boniface VIII* ; in-f°.

[3] Ce mot, et le récit de la mésaventure du jésuite au Parlement de Bretagne, prouvent l'ironie et l'antipathie de D. de Vic à l'égard des RR. PP.

Le bruit d'une acceptation relative au corps de doctrine de M. le cardinal de Noailles a soulevé tout Paris et porte neuf curés à faire de remontrances à cette Eminence pour lui en faire voir les suites fâcheuses qu'elle trouveroit dans son clergé, dont elle n'ignore pas les sentiments ni les oppositions à cette acceptation. Cette Em. les a appaisés, rassurés, consolés en leur disant que c'est un bruit faux et très mal fondé; jugez de ce qu'on feroit si on voulait une acceptation pure et simple de la bulle Unigenitus puisque le bruit d'une acceptation relative révolte tous les esprits des non-acceptans. Dieu veuille donner la paix à son église en inspirant des moyens sûrs de terminer cette affaire ! Les neuf curés ont donné une lettre à Mgr le cardinal de Noailles où ils marquent l'opposition qu'il trouvera pour l'acceptation de la bulle et en ont mis une autre copie entre les mains d'un notaire. Je vous souhaite un heureux commencement d'année, un parfait rétablissement de santé, et j'ay l'honneur, etc.

P. S. Vous pouvez envoyer vos réponses par la même voie que vous avez pris pour votre dernière et prier votre bon ami de me faire part des nouvelles sur l'affaire de la Constitution.

VII

Paris, ce 30 juin 1718.

Je viens vous remercier de l'honneur de la connoissance et de la visite de M. votre cousin, lieutenant-colonel dans le régiment de Magalotti [1], et vous dire que j'ai été charmé de sa personne, de son mérite et de sa politesse. J'étais actuellement, et D. Bernard aussi, avec M. l'évêque de Bayonne et un autre seigneur de la Cour, lorsque M. votre cousin nous fit l'honneur de nous demander; ajoutez à cela qu'estant déja fort tard, je n'eus pas le plaisir de lui faire voir notre maison et en particulier notre nouvelle bibliothèque qui est la plus belle de Paris pour le vaisseau et qui le serait aussi pour ses

[1] Il y a ici un lapsus de De Vic. Le vrai nom du régiment est Albergotti.

livres si elle était remplie de ceux de feu M. Maillabecchi [1], dont vous êtes le digne dépositaire et le coustode. Avant de passer aux nouvelles, je vous prie de me permettre de vous dire que je ne suis pas tout à fait content du refus que votre cousin me fit de m'apprendre le lieu de Paris où il était logé, parce que il m'a privé par là de l'honneur et de la satisfaction que j'aurois eu de lui rendre visite. Il m'avoit fait espérer celui de le revoir. Mais je ne l'ai plus veu, ce qui me donne lieu de croire qu'il est parti pour Florence. Je vous prie de vouloir lui témoigner à son arrivée combien je suis sensible à l'honneur de sa visite.

Les nouvelles plus considérables que je puisse ajouter ici sont la disgrâce de M. le chancelier à qui M. Le Wrillière, secrétaire d'Etat, fut signifier avant-hyer l'ordre de se retirer à sa terre avec celui de rendre les sceaux, qui feurent aussitost donnés à M. d'Argenson, lieutenant de police de cette ville, avec la charge de président du conseil des finances [2]. C'est un changement qui a suivi de bien près les remontrances que le Parlement a fait au roi en présence de M. le régent et de M. le chancelier. Le roi a donné une place dans le Conseil de régence à M. le duc de Noailles.

Le mandement de M. l'évêque d'Apt en Provence par [lequel] il se sépare de communion des autres évêques appellans et [veut] excommunier tous ceux qui ne se soumettent pas à la constitu[tion fait] icy bien du bruit, et on ne doute pas que la Cour et le Parle[ment] n'arrestent ce commencement de schisme et ne punissent l'auteur [pour] intimider les autres evesques acceptans disposés à faire un [semblable] mandement. On dit que celui de M. d'Apt n'a pas été publié mais à cet égard le temps nous apprendra la vérité du fait [3].

[1] On sait que le fameux bibliothécaire avait réuni une innombrable quantité de volumes, au point qu'il ne lui restait plus que son lit et une ou deux chaises qui n'en fussent pas encombrés.

[2] D. de Vic défigure quelque peu le nom de La Vrillière. — Marc René d'Argenson, l'ennemi intime de Voltaire, est l'auteur des Mémoires bien connus et des *notes de police* inédites dont M. Paul Cottin prépare actuellement la publication.

[3] Il y a ici à la marge une déchirure de l'autographe qui a emporté la fin de quelques mots du texte. J'essaye de les suppléer entre crochets.

M. Petitpied, docteur en Sorbonne [1], vient de publier deux lettres qu'il adresse à M. l'évesque de Senez sur la nature de la grâce actuelle en réponse à la critique qu'on a fait de son examen théologique. Cet ouvrage est excellent et fort estimé aussi bien que les réflexions qu'on vient d'imprimer sur la déclaration du roi qui impose silence sur l'affaire de la Constitution.

Vous aurez sans doute ouï parler de deux arrests du Parlement de Rennes en Bretagne dont l'un condamne les escrits d'un professeur jésuite et l'autre un libelle intitulé : *Catéchisme historique et dogmatique sur la Constitution.* Ce même libelle a été censuré par la faculté de théologie de Nantes. Le Parlement de Rouen vient de donner un arrêt qui condamne au feu par la main du bourreau un autre libelle intitulé : *Dénonciation du Presbitéranisme gallican aux évêques de France.* Je suis pressé et je n'ai que le loisir de vous assurer que je suis, M., etc.

P. S. Si M. votre cousin n'était pas parti, je lui aurois donné pour vous et pour vos amis quelques exemplaires du prospectus de l'édition de *Saint Jean Chrysostôme.*

Il paraît une lettre de l'évesque de Castres à M. le cardinal de Noailles sur celle de cette Eminence à sa Sainteté. Ce prélat, quoique acceptant, loue beaucoup la conduite de ce cardinal et entre dans tous ses sentiments sur la Constitution.

VIII

De Paris, ce 3 avril 1718.

Le silence que vous gardez sur mes dernières lettres dont Mgr Fontanini m'accuse la réception et m'asseure l'envoy à Florence me chagrine par la crainte que jay que vous ne soyez retourné malade. Pour m'ôter le chagrin que je souffre là dessus, je viens vous supplier de vouloir me faire savoir ou par vous mesme, si vous le pouvez, ou par Mgr Fontanini,

[1] L'auteur du « Traité du droit et des prérogatives des ecclésiastiques dans l'administration de la justice séculière. »

notre ami commun, l'état de votre santé et de m'informer en même temps si M. votre cousin est arrivé à Florence. Je ne puis me consoler de n'avoir pu le voir qu'une seule fois et encore fort peu de temps pendant son séjour. S'il m'avoit fait la grâce de me dire le nom de l'hôtellerie où il étoit logé, vous jugez bien que je n'aurois pas manqué de lui rendre mes devoirs et de le charger de quelques exemplaires du prospectus de la nouvelle édition de *Saint Jean Chrysostôme* pour vous et pour vos amis. Un gros rhume dont je suis fort incommodé depuis trois jours me met hors d'état de vous donner à mon gré les nouvelles littéraires et politiques dont j'aurois à vous faire part. La principale des premières est l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* [1] que le secrétaire de cette mesme académie vient de donner au public en 2 volumes in-4°. Cet ouvrage est fort applaudi et fort recherché, tant pour le mérite des discours académiques qu'il contient que pour la réputation de l'auteur qui écrit avec la dernière justesse. L'impression de l'ouvrage des Antiquités de D. Bernard de Montfaucon est commencée et avance avec rapidité et avec succès. Tout est beau et digne du public dans cet ouvrage, le papier, les caractères et les figures[2]. On n'en dit pas autant de l'édition de *Saint Jean Chrysostôme* dont le papier et les caractères ne sont pas au gré du public. Aussi l'auteur vient de s'en plaindre à M. le chancelier et demande qu'on oblige les imprimeurs à mieux faire pour les tomes suivants. L'impression et le papier de la nouvelle édition de *Saint Cyrille de Jérusalem*[3], qui va lentement à cause du peu de santé de l'auteur, font honneur à l'imprimeur et feront plaisir au public. Celuy qui travaille à celle de *Saint Justin* donnera bientôt son prospectus, mais avant d'en faire commencer l'impression, il souhaiteroit fort avoir les *variæ lectiones* d'un manuscrit de la bibliothèque de Florence contenant les trois

[1] Œuvre de Dacier; les deux premiers volumes parurent en 1714 et 1718. L'Histoire de l'Académie continue encore aujourd'hui à être publiée.

[2] Sans y songer probablement, De Vic répète presque ici le vers « *Papier, dorure, images, caractères* » du fameux rondeau : « *A la fontaine où l'on puise cette eau.* »

[3] Parue en 1720 seulement. L'éditeur est D. A.-A. Touttée.

livres de Théophile d'Antioche à Antolique [1]. Il promet pour cela un exemplaire de son ouvrage à celui qui voudra s'en donner la peine. Deux de nos religieux qui sont fort de mes amis sont chargés depuis peu de travailler à une édition de la version italique de l'*Ecriture*. Ils souhaitent sçavoir s'il y aurait dans les bibliothèques de Florence des manuscrits qui puissent favoriser et enrichir leur édition. Nous avons icy *(sic)* dans la nôtre qui sont excellens. J'ai déjà écrit pour le mesme sujet à Mgr Magella, premier custode de la bibliothèque Vaticane [2]. J'attends l'honneur de votre réponse sur ces deux articles que vous pouvez adresser à Mgr Fontanini ou à M. l'abbé Hugonis, secrétaire de Mgr le cardinal de la Tremoille à Rome, par quelqu'un de vos amis.

En attendant, je dois vous dire que notre Parlement vient de donner deux arrêts, l'un desquels supprime le décret de l'inquisition de Rome contre les appels, et l'autre condamne la lettre de Mgr l'archevêque de Rheims à Mgr le Régent à être bruslée par la main du bourreau, comme estant également séditieuse et injurieuse au roy, à Mgr le Régent et à tous les parlements. Cet arrest a eu son exécution, malgré les sollicitations de Mgr le cardinal de Bissy et des évesques acceptans, mais par respect au caractère [3] du prélat et à sa qualité

[1] L'expression « bibliothèque de Florence » qui désigne probablement la Laurentienne est une indication bien peu précise.

[2] Je n'ai rien à dire de ce personnage, dont le titre correspond à celui de sous-bibliothécaire. Le bibliothécaire de la sainte Eglise était, depuis 1704, le cardinal B. Pamphili, qui eut pour successeurs les cardinaux Angelo-Maria Quirini (1730-1755) et Passionei (1755-1761), l'un et l'autre grands bibliophiles. La Bibliothèque Quirinienne fait le fonds principal de la bibliothèque communale de Brescia. La bibliothèque Passionei, moins heureuse, a été dispersée. Elle devait être fort variée; il y a à la Bibliothèque Angélique un manuscrit français qui en provient, le Mémoire de l'intendant Lagrange sur l'Alsace en 1697, mss. in-8° de 213 pp., catalogué sous la cote (3 V 12).

Il y avait aussi des imprimés rares et curieux. Le mss. Corsini 1051 (33 A 11.) *Miscellanea di lettere, discorsi, ecc.* contient au fol. 1 un *discours* de Marino Silvestre « *sopra la regolazione del Po* », imprimé à Venise, en 1563, chez Nicolo Bevilacqua, qui est accompagné de cette note: Hoc Marini Silvestri rarissimum opusculum ab exemplari in mea bibliotheca asservato diligentissime jussu meo descriptum fuisse testor, ego Dominicus tit S.Bernardi presbyter S. R. E. cardinalis Passioneus VIII. Id. Augti MDCCXXXVIII.—

[3] D. de Vic obéit à l'étymologie en écrivant *respect au* et non *respect du* (respicere ad).

de duc et pair, il n'avoit pas été publié. Une seconde lettre de ce prélat injurieuse au Parlement vient de donner lieu à son impression et à sa publication. J'ai l'honneur d'être, etc.

IX

De Paris, ce 13 avril 1718.

Monsieur, je receus hier avec bien de la satisfaction l'obligeante lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'escrire par la voye de Lyon. Je viens au plus vite vous en remercier et vous témoigner la part que je prends à votre joie sur l'heureuse arrivée de M. votre cousin, le bon accueil que lui a fait S. A. R. M. le grand duc et les charges dont il l'a aussitôt honoré : ce sont des marques du bon goût du prince et du mérite du sujet. Je vous supplie de vouloir lui marquer la part que je prens à tout ce qui le regarde et le désir que j'ay de vous revoir tous les deux à Florence. Il ne tiendra pas à moy certainement que je n'en voye l'accomplissement.

Au reste je vous suis bien obligé de vos nouvelles littéraires. Je suis très mortifié que ma retraite de dix jours où je suis actuellement et les cérémonies de la semaine sainte me mettent hors d'état de satisfaire la bonne volonté que j'aurois de vous en donner de ce pays. Voicy en peu de mots les plus dignes de votre connoissance :

M. Legendre [1], chanoine de l'église cathédrale de cette ville, vient de donner au public une nouvelle histoire de France en trois volumes depuis le commencement de la monarchie de France jusqu'à la mort de Louis XIII. Le premier volume commence par un catalogue alphabétique des historiens principalement contemporains dont il s'est servi avec un jugement de leurs ouvrages et le caractère d'un chacun [2].

Le public a lieu d'espérer que cette nouvelle histoire sera plus exacte et plus complète que celle du P. Daniel jésuite.

[1] Nouvelle histoire de France depuis le commencement de la monarchie jusqu'à la mort de Louis XIII, par l'abbé Legendre. Paris 1718, 3 vol. in-fol.

[2] Suit une analyse sans intérêt de l'ouvrage de Legendre, qu'il me semble inutile de reproduire.

Cette dernière se rimprime en Hollande avec des corrections et des augmentations en six volumes in-4° [1]. Je ne sçay si dans ma pénultième lettre je lui ay parlé de l'histoire de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres en 2 vol. in-4° [2].

La *Chronique de Sicile,* dont l'auteur n'est point connu, contient une histoire abrégée de ce royaume depuis la conquête qu'en ont faite les empereurs de Constantinople jusqu'à la mort de Guillaume. On y voit les différentes révolutions arrivées dans cette isle sous les princes Normands, sous Frédéric, sous Mainfroy, sous Charles d'Anjou.

Il paraît un recueil de quelques lettres de M. de Salignac de La Mothe-Fénelon, cy-devant précepteur de Mgrs les enfants de France et depuis archevêque de Cambray, concernant la religion et la métaphysique.

On vient d'imprimer une nouvelle *Description de la France* en six vol. in-12 enrichis de figures en taille-douce. Le premier volume traite du roy, de l'origine et de l'état des grandes charges de la Cour et de la robe, et du gouvernement général de la France. L'auteur se propose d'y donner un abrégé exact du droit public du royaume. On trouve dans les cinq autres volumes l'histoire naturelle et politique de chaque province, son gouvernement particulier, la description des villes, maisons royales et monuments les plus remarquables [3].

L'impression de l'ouvrage de D. Bernard (qui me charge de vous remercier aussi bien que M. votre cousin de l'honneur de votre souvenir et de vous assurer du sien et de toute son estime) avance beaucoup. On tire quatorze feuilles par semaine. L'impression de *Saint Cyrille de Jérusalem* et du 2e vol. du *Gallia christiana* avance aussi avec succès. J'ay appris avec plaisir par Mgr Fontanini (à qui vous pourrez dans la suite adresser vos livres pour moy), la nouvelle édition de l'*Italia sacra*. Mais j'apprens aussi avec chagrin par votre

[1] La troisième édition parut en 1722, mais à Paris. Le P. Griffet l'a réimprimée en dix-sept vol. in-4°, en 1755-1760.

[2] Suit une analyse sommaire de ces deux volumes, qu'il est inutile de reproduire.

[3] Piganiol de la Force, *Nouvelle description historique et géographique de la France*. Paris, 1718; 2 vol. in-12.

lettre la perte que Venise va faire de M. Apostolo Zeno [1] et le préjudice que son départ va causer aux journaux italiens. Je suis surpris, aussi bien que D. Bernard, que les Vénitiens laissent sortir un homme de ce mérite. M. Quirini [2] a envoyé à D. Anselme Banduri un exemplaire de son grand ouvrage qu'il a eu soin de grossir par les caractères et par le papier. Je doute fort qu'il donne au public ce qu'il promet. Banduri dit toujours qu'il va partir, mais je ne le croirai qu'après son départ. Il est plus à la cour, où il est bien receu, que chez nous : notre chœur et notre réfectoire ne sont plus dignes de lui depuis l'appel de quelques religieux. Je vous recommande le dernier mémoire que jay pris la liberté de vous adresser touchant les mss. de la version italique et les variantes leçons d'un ms. de Florence contenant les trois livres de Théophile d'Antioche à Antolique. Mandez-nous, je vous en supplie, si M. l'abbé Salvini ou quelque autre voudrait collationner ce ms., et s'il y a des mss. à Florence sur la version italique. J'attens l'honneur de votre réponse sur ces deux articles et suis avec toute la considération possible, etc.

P. S. Je ne dois pas oublier de vous marquer qu'on vient d'imprimer à Exester en Angleterre une *Dissertation sur une figure de Géta* trouvée en Angleterre et sur une imaige qui appartint autrefois au roy Alfrede avec un abrégé chronologique de la famille de Septime Sévère. Musgrave, auteur de cette dissertation, prétend que c'est une figure d'Antonin [3].

[1] Apostolo Zeno (1688-1750), vénitien, auteur dramatique, poète et érudit; fondateur de l'Académie degli Animosi, du Giornale degli letterati (avec Maffei et Vallisnieri), qui songea en même temps que Muratori à faire un *Corpus historiæ italicæ*.

[2] D. de Vic traite légèrement Quirini, qui, érudit médiocre en somme, fut un protecteur généreux des lettres et fonda à Brescia la bibliothèque qui porte son nom et où sont conservées ses correspondances.

[3] L'analyse de cette dissertation (que je supprime) remplit la fin de cette lettre.

X

De Paris, ce 30 novembre 1719.

Je reçus hier l'obligeante lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 9 de ce mois avec l'incluse. Je viens vous en remercier et vous dire qu'on ne sauroit être jamais trop poli ni trop obligeant à votre égard, tant vous êtes poli et obligeant vous-même ..... Je voudrois avoir le loisir de vous faire sentir plus souvent le plaisir que vous prenez à recevoir et à lire mes lettres. Celles-ci seroient sans doute plus fréquentes, si je pouvois me servir comme auparavant de la voye de S. E. Mgr le cardinal de la Trémoille pour vous en espargner le port. Si vous pouviez me procurer celle de M. votre envoyé en cette cour par lesquelles je reçois les vôtres je pourrois alors satisfaire plus souvent et plus facilement votre inclination et la mienne. En attendant l'honneur de votre réponse sur cet article, j'achèterai la suite des Annales et des Actes de l'ordre qui vous manque et vous l'envoierai par la voie que vous me marquez. J'y joindrai aussi si vous l'agréez les trois volumes du *Catalogue de la Bibliothèque* de feu M. Baluze [1] et les cinq volumes d'Anecdotes que l'auteur a promis de me donner, par amitié et par considération pour vous, pour 100 francs en grand papier et en blanc et pour 70 francs en petit, grâce que les libraires de cette ville ne vous feront pas, puisqu'ils le vendent en grand papier 130 francs et en petit près de 100. Je vous prie de vouloir bien me donner au plus tôt votre réponse sur le dernier ouvrage.

Les nouvelles que vous m'avez fait l'honneur de me donner de la servante de Dieu Catherine Brondi m'ont fait un

[1] Cf. Grande Encyclopédie, V, 183, une notice accompagnée d'une bibliographie assez complète de cet illustre érudit. Ses lettres sont dispersées un peu partout. J'en publierai dans les *Annales du Midi* que j'ai retrouvées à Florence. Cf. Une lettre publiée dans *A travers les papiers de Huet,* et une autre dans *Bulletin du bibliophile,* 1889. Sur le catalogue de sa bibliothèque, cf. spécialement ce qui est dit dans Delisle, *Testament d'Et. Baluze.*

vrai plaisir et en feront beaucoup à madame d'Orléans à qui j'en ferai part[1]. Celle que vous avez ajouté de la lettre du jésuite à un religieux de Camaldule sur la décadence de la société[2] ne m'en a pas fait moins. Ce plaisir aurait été entier si vous m'eussiez envoyé la copie de cette lettre.

Le R. P. Lequien[3] sera charmé de l'approbation que vous donnez à son prospectus de l'*Oriens Christianus* qu'il va donner bientôt au public. Ce ouvrage, comme vous dites, a des grandes difficultés et trouvera sans doute des critiques, mais l'auteur sera toujours très louable d'avoir entrepris un si grand travail. Celui que D. Bernard de Montfaucon s'est donné pour son ouvrage sur les *Antiquités* est bien récompensé par l'applaudissement qu'il a, par l'approbation qu'on lui donne et par la rapidité du débit qui s'en fait. Il est si grand que toute l'édition composée de 1,800 exemplaires a été épuisée dans moins de trois semaines et qu'on en médite une seconde pour satisfaire à l'empressement et à la curiosité du public. Le peu d'exemplaires qui restent aux libraires sont haussés de prix en sorte que le petit papier qui ne coûtoit que 140 francs en coûte à présent 230, et le grand papier qui ne coûtoit que cent écus à ceux qui avoient souscrit en coûte à présent 450 francs. En un mot, le prix de cet ouvrage monte comme les actions qu'on prend sur la Compagnie des Indes, où une infinité de gens de cette ville et des changeurs ont fait des fortunes immenses[4]: un brasseur de bière y a gagné deux millions et un laquais 800,000 francs; ce dernier marche à présent avec un équipage de grand seigneur. Revenons aux nouvelles littéraires[5].

On écrit de Zerbst en Allemagne qu'on y a imprimé un

[1] Mme d'Orléans est Louise Adélaïde, abbesse de Chelles, fille du régent.

[2] Cette lettre est restée manuscrite, comme le prouve la façon dont de Vic en parle, et ce document est vraisemblablement perdu.

[3] L'*Oriens christianus* ne parut pas: mais l'idée du P. Lequien a été reprise, sous une forme il est vrai un peu différente, par la *Société de l'Orient latin*.

[4] Cet écho de la rue Quincampoix, parvenu et recueilli à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, est assez piquant.

[5] Extraits et sommaire du *Journal des savants*, numéros d'octobre et novembre 1709.

supplément de l'histoire d'Analth ; de Leipzig qu'on y a donné en cinq volumes in-folio l'histoire des ducs et du duché de Saxe-Gotha, dont le dernier est une histoire générale des Saxons et de la maison de Saxe ; d'Augsbourg, qu'on y promet une histoire de la Souabe en quatre parties dont les deux qui ont paru contiennent l'histoire des anciens Suèves et des Allemans jusqu'à la défaite des Allemans à Tolbiac par Clovis, et le second contient l'histoire de la Souabe depuis cette bataille jusqu'à la mort de Louis l'Enfant, le dernier des Carlovingiens qui ait régné dans la Germanie. L'ouvrage est écrit en latin et in-4°. De Francfort on écrit que, quoiqu'il ait déjà paru plusieurs commentaires sur la bulle d'or, celui de M. Ludwig[1] est digne de la réputation de son auteur. Il marque une grande connaissance des affaires d'Allemagne, mais aussi beaucoup de partialité pour la religion : l'auteur attaque à toute occasion les catholiques sans garder aucune mesure. La mort de M. Christophle Léonard Leucht a précédé la publication de son troisième tome des Actes publics de l'Empire pendant tout le XVIIIe siècle. Cet auteur, sous les noms empruntés de Cassander Thucelius et Antoine Faber, nous a donné plusieurs recueils de pièces importantes et d'actes sur les affaires publiques : *Electa juris publici cancellaria Imperii Germani Sacri Romani et imperii acta publica*[2].

La nouvelle édition in-folio des œuvres de feu M. Despréaux que les Hollandois viennent de donner est magnifique. Le même libraire a imprimé le quatrième volume du *Spectateur* traduit en françois[3]. M. Frain du Tremblay[4], très distingué par sa vertu et par son érudition, a donné la critique

[1] Godefroi Ludwig (1679-1721), érudit et recteur du gymnase de Cobourg depuis 1713, a écrit cent trente dissertations et monographies d'histoire et d'histoire littéraire locale, et des biographies de savants ses contemporains.

[2] Léonard Leucht (1645-1716). Son principal ouvrage est la collection en cinq vol. in-folio. *Des heiligen romischen Reichs Staat-acten* (1715-1722) ; les deux derniers ont été mis au point par J. Joach. Muller.

[3] Cette édition hollandaise des œuvres de Boileau a échappé aux journalistes de Trévoux.

[4] Frain du Tremblay, Critique de l'histoire du concile de Trente et des lettres et mémoires de Vargas. Angers, 1719 ; in-4°. — Frain du Tremblay et de La Morinière (1641-1724), conseiller au présidial d'Angers et écrivain aussi moral que médiocre. — Cf. Moreri, à son nom.

de l'histoire du concile de Trente par Fra Paolo et des Lettres et mémoires de Vargas imprimés à Rouen.

On attend avec impatience que M. de Vallanges[1] remplisse les engagements qu'il a pris avec le public dans ses nouveaux *Plans de méthode* pour apprendre en peu de temps les langues, les sciences, les arts et les exercices du corps.

On a imprimé la suite des conférences du diocèse de Luçon avec un traité de la vérité de la religion chrétienne, et M. l'abbé de Bellegarde a présenté au roi des *Maximes politiques confirmées par divers exemples choisis*. Voilà toutes les nouvelles littéraires que je puis vous donner pour le présent[2].

Il n'y a ici rien de nouveau sur l'affaire de la Constitution. D'autres affaires occupent notre Cour et celle de Rome. Je suis persuadé que cette dernière voit avec peine la triste situation des Espagnols en Sicile et en Sardaigne[3]. Nos troupes ont été, dit-on, obligées de discontinuer le siège de Roses à cause de la perte d'un gros convoi de munitions de guerre et de bouche dissipé par la tempête. Monseigneur le cardinal de Bissy a obtenu main-levée des feuilles de sa dissertation théologique que M. le lieutenant de police de cette ville lui avoit fait saisir chez son imprimeur. Je finis en l'assurant que j'ai l'honneur d'être, etc.

XI[4]

De Paris, 18 décembre 1719.

Je n'ai d'autres nouvelles littéraires à lui donner ici que celle d'une nouvelle édition de l'ouvrage de D. Bernard de Montfaucon sur les antiquités, commencée ce matin avec la

[1] Cet ouvrage ne parut qu'en 1732 sous ce titre: « Les sciences démontrées si évidemment que les personnes qui ont le jugement formé peuvent les apprendre sans le secours d'aucun maître. »

[2] Morvan de Bellegarde (1648-1724), quelque temps jésuite, auteur de diverses traductions et d'ouvrages écrits à la hâte et médiocres. Cf. Moreri, à son nom.

[3] Allusion à la malheureuse campagne de la flotte espagnole contre la Sicile et la Sardaigne, qui finit par être battue et ruinée par l'amiral Byng.

[4] La lettre commence par la demande de rechercher divers ouvrages imprimés dans la bibliothèque de Florence.

permission de l'auteur, la première étant épuisée. Jugez par là du mérite et de l'approbation de l'ouvrage et de la rapidité du débit. Une autre nouvelle littéraire est une histoire qu'un habile homme de mes amis doit bientôt faire imprimer de l'Abyssinie dont il nous marquera l'étendue ancienne et moderne avec la religion, les mœurs, les usages et les erreurs, et qui sera accompagnée de très belles dissertations.

La promotion que le pape vient de faire de dix cardinaux a déplu infiniment à notre Cour, à cause de Monseigneur l'archevêque de Reims qui est du nombre, malgré l'exclusion que S. A. R. Monseigneur le Régent lui avoit donné depuis longtemps de la part du roy par Monseigneur le cardinal de la Trémoille et les mouvements que cette Em. s'est donnée pour détourner le pape de sa promotion. Aussi à peine le courrier du pape est-il arrivé icy et ensuite à Rheims, que le roy a envoyé à cet archevêque un officier de ses gardes pour lui deffendre de sa part d'accepter la dignité de cardinal. A quoi ce prélat a déféré avec soumission et respect. Le roy a fait deffendre aux magistrats de Reims de reconnaître ce prélat pour cardinal ni de lui faire aucune députation ni compliment.

Notre armée de Catalogne est arrivée assez délabrée en Languedoc où elle hivernera. On dit que nous aurons la guerre en Flandre et qu'il se forme une ligue contre la France [1].

XII

2 février 1720.

Vous êtes sans flatterie l'homme d'Italie le plus poli et le plus obligeant. Vos lettres, vos services et vos présans en sont des preuves auxquelles je suis très sensible. Je le suis beaucoup au régal que vous m'avez fait de l'ouvrage rare de l'*Hodorponon,* dont certainement je vous ai fait mes remerciements dans une de mes lettres que je me suis donné l'hon-

[1] Allusion à la quadruple alliance. Le traité de Madrid (1720) termina pour un temps les intrigues et dissipa les craintes ici exprimées par de Vic.

neur de vous écrire sur ce sujet..... Je n'ai pas moins de reconnaissance de l'avis que vous m'avez donné de la lettre supposée du jésuite à un abbé de Camaldule. Celui qui en est l'auteur n'a pas gardé les règles du vraisemblable, et pour avoir fait trop dire à son jésuite, on s'est facilement aperçu en lisant sa lettre que ce dernier n'en est pas l'auteur. Les jésuites sont toujours jésuites et ne trahissent jamais la société. Le P. Laffitteau, dont les négociations ne vous sont pas inconnues, n'en abandonnera pas l'esprit ni ses maximes quoi qu'il en soit sorti et qu'il n'en dépende plus par sa qualité d'évêque de Sisteron, dont notre cour a récompensé les services. Le bruit court icy qu'il doit être chargé des affaires du roy à la place de feu le cardinal de la Trémoille jusqu'à ce que Sa Majesté ait nommé un ministre ou un ambassadeur. Mais laissons-là les jésuites et parlons d'un autre article plus digne de votre attention et de mon loisir. Je veux dire celui des nouvelles littéraires[1].

Les souscriptions à la deuxième édition des *Antiquités* de D. Bernard de Montfaucon qui vous remercie de l'honneur de votre souvenir et me charge de vous bien assurer du sien et de son estime sont aussi nombreuses et aussi rapides que celles de la première. Les exemplaires qui restent en fort petit nombre de celle-ci sont hors de prix. Les souscriptions de ceux de la deuxième en petit papier sont de 200 livres, et en grand papier de 50 escus. Il faut ou que je me sois mal expliqué ou que vous vous trompiez en me demandant dans votre lettre les cinq volumes d'anecdotes de M. Baluze et que vous les ayez confondus avec les Anecdotes de notre P. Martène. Cela m'embarrasse, et pour éviter cet embarras, je ne ferai point partir les volumes des annales et des actes des saints de notre ordre que vous m'avez marqué, que je ne sache de vous si vous voulez que j'y joigne les cinq volumes d'Anecdotes du P. Martène. Faites-moi savoir au plus tôt vos intentions...

Le porteur du projet d'accommodement que feu M. le cardinal de la Trémoille avait formé sur l'affaire de la constitution arriva icy avant hier. Le temps nous apprendra s'il est

[1] Je supprime l'extrait du *Journal des savants*.

aussi avantageux et aussi propre à donner la paix à l'Eglise qu'on l'écrit de Rome. Le roi a fait augmenter considérablement le nombre de ses troupes, ce qui fait craindre la continuation de la guerre. J'ai l'honneur, etc.

XIII

De Paris, ce 23 février 1720.

... Je vous donne avis que nous venons de donner au public la nouvelle édition de *Saint Cyrille de Jérusalem* en un tome in-folio, ouvrage posthume de notre P. D. Augustin Touttée[1], qui doit être suivi après le caresme de la nouvelle édition des lettres de papes[2] qui est un certain manuscrit digne du public et de l'érudition de l'auteur. Le R. P. de Sainte-Marthe, grand prieur de l'abbaye royale de Saint-Denis, fait imprimer actuellement les tables de son second tome du *Gallia christiana* auquel il doit joindre un glossaire pour l'intelligence des termes barbares et inconnus qui se trouvent dans les actes qu'il rapporte et qui servent de preuves à son ouvrage.

Les volumes III et IV de la nouvelle édition de *Saint Jean Chrysostôme* sont fort avancés et suivront de près la publication des ouvrages précédents. L'auteur de la nouvelle édition de *Saint Justin* commencera de la faire imprimer après Pâques. C'est cet auteur à qui M. l'abbé Salvini avait fait espérer de collationner certains manuscrits grecs et en particulier les trois livres de Théophile d'Antioche, et à qui l'auteur avait promis un exemplaire de son ouvrage en récompense de son travail. Ayez la bonté, Monsieur, de voir là-dessus M. l'abbé Salvini et faites-moi la grâce de me marquer dans votre nouvelle lettre si l'éditeur doit attendre quelque service de lui. Je crois vous avoir marqué dans ma deuxième que la *Description géographique-historique de la France*, dont le fameux abbé de Longuerue est l'auteur, est encore

[1] Cf. Tassin, p. 702, et Le Cerf, p. 477. Il mourut le 25 décembre 1718. Cette annonce précise la date de l'édition du *Saint Cyrille*.

[2] D. de Vic se presse trop: les *Epistolæ* ne parurent qu'en 1721.

entre les mains des examinateurs nommés par la cour depuis plus d'un an, ce qui donne lieu de croire que cette dernière n'est pas fort disposée à permettre la justification de cet ouvrage, dont la suppression privera le public d'un ouvrage semblable sur l'Espagne. Voilà, Monsieur, les principales nouvelles littéraires que je puis vous donner pour le présent.

Venons à celles de cette cour, dont les plus considérables et les plus dignes de votre connaissance sont les deux suivantes :

1° La maladie de Mlle de Valois, princesse de Modène, dont les fiançailles se firent le 11 de ce mois, dans le cabinet du Roy, et la cérémonie du mariage le jour suivant, dans la chapelle du Palais des Tuileries, par M. le cardinal de Rohan, grand aumônier de France, en présence des princes et des princesses, et la maladie de M. le duc de Chartres, arrivées le jour de leur départ, l'une pour Modène, l'autre pour le Dauphiné dont il est gouverneur et où il doit l'accompagner. Les maladies dont ils sont attaqués tous deux sont ce que vous appelez en Italie *i vermiglioni,* maladie qui va différer le départ de cette princesse jusqu'à Pâques.

2° Le projet d'accommodement au sujet des affaires de la Constitution, sur lequel on tient des conférences presque tous les jours chez S. E. Mgr le cardinal de Rohan qui y préside et à laquelle *(sic),* par ordre de la cour, on fait appeler les évêques quatre à quatre pour en entendre la lecture qui dure plus de deux heures et sçavoir leurs sentiments. On dit que ce projet qui consiste dans un corps de doctrine composé par deux docteurs constitutionnaires a beaucoup de rapport avec celui de feu M. le cardinal de la Trimoille, dont on ne parle point depuis la mort de son auteur et *(vu)* le peu d'autorité de celui qu'il avait envoyé en cette cour pour en être négociateur. Dieu veuille que le succès de ce premier projet soit plus heureux que les précédans et qu'il procure la paix à l'Eglise de France, déchirée et affligée par la division de ses premiers pasteurs.

Nosti manum. Je dois aller diner après demain à notre abbaye royale de Saint-Denis avec Mgr l'évêque de Montpellier, M. le marquis de Torcy, son frère et conseiller au Conseil de régence, et M. l'abbé de Pompone, son beau-

frère, dernier ambassadeur de France à Venise[1]. Faites-nous part des nouvelles de Rome.

XIV

De Paris, ce 23 mars 1720.

Je viens vous apprendre que le prix des volumes des *Anecdotes*, ainsi que de tous les autres livres, a considérablement augmenté par l'augmentation, ou pour mieux dire suppression de nos monnaies qu'on a changées en billets ; ce qui m'oblige d'en différer l'achat jusqu'à un meilleur temps. Je joins à cet avis quelques nouvelles littéraires, dont la principale est la publication de la nouvelle édition de *Saint Cyrille de Jérusalem*, ouvrage posthume de notre feu D. Aug. Toustée qui certainement n'est pas indigne de votre bibliothèque, non plus que la nouvelle édition des *Lettres des Papes* dont le P. Coutant va donner dans quinze jours le tome I. Je vous envoie quelques exemplaires du prospectus de celle de *Saint Bazile* que notre D. Julien Garnier vient de donner et dont je vous prie de vouloir part *(sic)* à vos amis. Vous pouvez annoncer à ces derniers la publication des deux premiers ouvrages avec celle du second volume du *Gallia christiana* et des 3e et 4e tomes de *Saint Chrysostôme* qui sont prochaines aussi bien que le recueil nouveau des pièces-anecdotes que le R. P. D. Edmond Martène *(donnera)* au mois de mai prochain et de la nouvelle édition de *Saint Justin* dans le même temps.

Je vous prie de vouloir donner à M. l'abbé Salvini un exemplaire du prospectus de la nouvelle édition de *Saint Bazile* et l'asseurer que l'auteur ne manquera pas de lui faire présent de son ouvrage, qui sera en trois volumes in-folio et dont le premier paraîtra vers le mois d'octobre prochain.

Les autres nouvelles de cette cour roulent principalement sur l'accommodement de l'affaire de la Constitution, signé mercredi dernier au Palais-Royal en présence de S. A. R. M. le Régent, par MM. les cardinaux de Rohan, de Bissi,

[1] Henri-Ch. Arnauld de Pomponne (1669-1756), chargé de plusieurs missions en Italie, ambassadeur à Venise (1704-8), conseiller d'État d'église par le crédit de Torcy, membre de l'Académie des inscriptions (1743).

de Gesvres et de Rheims et tous les évesques qui se trouvent icy, à la réserve de quelques-uns des deux partis, qui, pour des motifs différents, refusèrent la signature. Cet accommodement se fait par le moyen d'un bon corps de doctrine, conformément auquel on reçoit la Constitution. S. E. Mgr le cardinal de Noailles a promis sa signature, mais il attend pour la donner celle de trente évêques qu'on lui a promis. Les quatre premiers évêques appelans ne veulent signer ni le corps de doctrine ni l'accommodement qui y est conforme et relatif. Ils ont écrit une lettre à Mgr le cardinal de Noailles pour se plaindre de ce qu'il a fait ce dernier sans leur aveu ni participation. Il paraît un acte de protestation contre cet accommodement, signé, dit-on, de plusieurs personnes de piété. On dit le pape si mal qu'on ne croit pas qu'il ait la satisfaction d'apprendre l'agréable nouvelle de cet accommodement. Je finis en vous assurant, etc.

XV

Paris, 4 may 1720.

[1] Je joins à tous ces ouvrages celui qu'un de nos religieux va faire imprimer incessamment et qui a pour titre *Demonstratio perpetuæ traditionis de Divinitate N.-S. J.-Ch. opus IV libris comprehensum* [2]. L'auteur donnera après cet ouvrage la nouvelle édition de *Saint Justin*. Notre R. P. D. Martène va faire commencer cette semaine l'impression de son *Nouveau Trésor d'Anecdotes* [3], où il donnera des pièces également rares et curieuses, parmi lesquelles vous serez bien aise de voir *Chronicon Romualdi Salernitani*.

Le R. P. de Sainte-Marthe et D. Coutant donneront dans peu de jours au public, l'un son second tome du *Gallia christiana*, et l'autre son premier volume de la nouvelle édition

[1] Cette lettre commence, comme plusieurs autres, par de longs et inutiles extraits du *Journal des savants*.

[2] Cet ouvrage de Prudent Maran ne parut qu'en 1746, sous le titre de *Divinitas D. N. J. C. manifesta in scripturis et traditione*.

[3] C'est la *Veterum scriptorum et monumentorum amplissima collectio*, qui ne commença à paraître qu'en 1724.

des *Lettres des Papes,* ouvrage digne de votre bibliothèque et dont je tâcherai de joindre un exemplaire aux autres livres que je dois vous envoyer. M. l'abbé Renaudot travaille à réfuter l'auteur de la *Nouvelle Bibliothèque orientale,* imprimée à Rome au collège *de Propaganda,* dont cet insigne et savant abbé ne paraît pas satisfait[1]. D. Bernard, qui me charge de vous bien saluer de sa part et de vous remercier de l'honneur de votre souvenir, donnera incessamment les 3e et 4e volumes de son *Saint Jean Chrysostôme.* Il travaille au supplément de ses *Antiquités* qui ne sera pas moins curieux que les autres. Il paraît une *Histoire* ou *Vie* du fameux *Abeilard et Héloïse*[2], avec une nouvelle *Vie de Saint Cyprien,* par un même auteur.

Le peu de loisir que j'ai me met hors d'état de m'étendre davantage en nouvelles littéraires. Je profite d'un moment que j'ai pour lui dire, mais en peu de mots, que notre Cour attend avec impatience le retour des députés qu'elle a envoyés chez tous les prélats des provinces du royaume pour avoir d'eux la signature du corps de doctrine de M. le cardinal de Noailles, relativement auquel cette Eminence aussi bien que les autres doivent accepter la constitution, et sur la lecture duquel presque tous ont deja signé, à la réserve des quatre premiers évêques appelans et de quelques autres prélats constitutionnaires. Deux de ces derniers, savoir MM. les évêques de Nismes et de Saintes, ont eu ordre de la Cour de sortir de cette ville et de se retirer dans leurs diocèses avec deux des autres, savoir MM. les évêques de Montpellier et de Boulogne, ceux-là pour avoir refusé la signature du corps de doctrine et ceux-ci pour être soupçonnés de traverser l'accommodement et d'être les auteurs d'un acte de protestation ou de nouvel appel contre ce dernier. S. E. Mgr le cardinal de Noailles n'a pas encore signé l'accommodement et ne doit le signer qu'après l'exécution de toutes les conditions qu'il a demandées et qu'on lui a pro-

[1] Renaudot (Eusèbe) (1646-1720), quelque temps oratorien, orientaliste très distingué et historien de l'Eglise, de l'Académie française (1689), et de l'Académie des inscriptions (1691).

[2] Dom Gervaise, la *Vie de Pierre Abeilard et celle d'Héloïse.* Paris, 1720 ; 2 vol. in-12.

mises. On vient de réimprimer la lettre circulaire de Mgr le cardinal de Noailles à ses curés au sujet de son accommodement, avec des notes fort spirituelles, mais malignes.

On a tué ici ces jours passés un grand nombre d'archers qui enlevoient pour le Mississipi toutes sortes de personnes avec force et violence sans distinction de personnes, d'âge ni de sexe. La Cour, informée de ces désordres, a fait publier une ordonnance qui marque que les archers ne pourront enlever que les mendians et les vagabonds. Le Parlement présenta dernièrement des remontrances très belles et très touchantes au roy au sujet d'un édit de sa majesté qui réduit les rentes à 2 p. 0[0, mais le roy, n'ayant pas cru devoir y avoir égard, lui a envoyé des lettres de jussion pour l'enregistrement de cet édit, qui a donné lieu au parlement de demander permission de S. A. R. Mgr le Régent de présenter au roy de nouvelles remontrances.

Je me donnai, il y a quelque temps, la liberté de vous envoier un mémoire pour certains manuscrits de quelques ouvrages de Ruffin à la nouvelle édition duquel travaille un de nos pères. Je vous prie de vouloir me marquer dans votre premier si vous avez receu ce mémoire, et si notre confrère doit espérer de trouver ce qu'il demande de vos bibliothèques de Florence. Vous aurez sans doute reçu à présent plusieurs exemplaires du prospectus de la nouvelle édition que je vous ai envoié.

XVI

De Paris, ce 20 mai 1720.

..... J'ai donc acheté les cinq volumes des anecdotes du P. Martène pour le prix de 70 livres, les deux derniers vol. des actes contenant le vi[e] siècle de l'ordre pour le prix de 25 livres et les deux derniers volumes des *Annales* pour le prix, l'un de 18 livres et l'autre de 22, ce qui fait en tout la somme de 135 livres que vous me ferez plaisir de vouloir faire compter à Rome à notre révérend père procureur général appelé D. Charles Conrade.....

La solennité de la feste de Pentecoste, que nous célébrons aujourd'hui, me met hors d'état de m'étendre en nouvelles soit

littéraires soit politiques. Je me contenterai donc de vous apprendre que M. l'abbé Mattei arriva ici jeudi dernier et qu'il dîna chez S. E. Mgr le cardinal de Bissy. On le croit chargé des instructions du pape pour l'accommodement sur l'affaire de la constitution, qui n'est pas encore si asseuré qu'il ne puisse manquer, et pour l'affaire de Parme et de Plaisance dont vous savez que l'empereur prétend estre en droit de donner les investitures. Mgr Fontanini me fait l'honneur de m'écrire qu'il fait imprimer une dissertation sur la souveraineté du pape touchant ces deux villes. Les souscriptions de la nouvelle édition de l'ouvrage de D. Bernard sur les antiquités ont été si nombreuses et si rapides qu'elle est entièrement épuisée par les souscripteurs, en sorte qu'il n'est plus possible d'en avoir qu'à force d'argent. L'impression de cette édition avance beaucoup aussi bien que celle du 2e tome du *Gallia christiana* que l'auteur va donner au public dans le mois prochain. On vient d'imprimer une vie du fameux Pierre Abeilard qui est fort belle, bien escrite et fort curieuse.

Il paraît plusieurs escrits contre l'accommodement de l'affaire de la constitution. Trois avocats fameux de cette ville travaillent pourtant aux lettres patentes du roi qui doivent l'accompagner, supposé qu'il réussisse.

XVII

Le 26 mai 1720.

..... Je n'ai d'autre nouvelle à vous donner que l'arrivée de Mgr Mattei [1] en cette Cour et la conclusion prochaine de l'accommodement de l'affaire de la constitution malgré les cris et les escrits qu'on fait pour le traverser. On imprime actuellement le corps de doctrine, et les lettres patentes du roi qui doivent l'accompagner sont toutes prestes.

M. l'abbé Fleuri, confesseur du roi, aurait déja donné le 20e tome de son histoire ecclésiastique sans la préface qu'on trouve trop vive contre tous les ordres religieux et qu'on croit devoir estre supprimée.

[1] Sur les négociations de Mgr Mattei, voir des lettres de Fénelon conservées à la Bibliothèque Corsini et publiées par Mgr. Chaillo.

XVIII

21 juin 1720.

..... Le second tome du *Gallia christiana* n'a paru qu'aujourd'hui. Je viens de voir l'exemplaire destiné pour S. A. R. Mgr le Régent et relié magnifiquement. L'impression de la nouvelle édition des *Antiquités* de Dom Bernard et celle de *Saint Bazile* se continuent avec succès, mais la première un peu plus vite que la seconde, à cause des infirmités habituelles de l'auteur de cette dernière, dont je suis bien aise que vous [ayez] agréé et approuvé le prospectus. Les souscriptions de cet ouvrages sont si rapides que le libraire n'en prend plus et n'en donne qu'à ses amis. Il vient de m'en accorder trois pour différentes personnes de Rome. Je suis très mortifié de n'avoir pas le temps de vous donner icy d'autres nouvelles littéraires.

Si vous estes pressé de vos livres, vous n'avez qu'à me le marquer et je les ferai partir aussitôt, car ce n'est que pour épargner votre bourse et pour y joindre la nouvelle édition des *Lettres des papes* que j'en retarde l'envoi... Je ne puis encore vous marquer le prix de l'ouvrage des *Lettres des papes,* mais j'aurai soin de vous le marquer. Je dois vous dire par avance qu'il coûtera cher, soit à cause des circonstances du temps, soit à cause de la mort de l'imprimeur dont les héritiers ont vendu le fonds. L'affaire de l'accommodement n'est pas encore terminée et souffre des difficultés que M. Mattei aura peine à surmonter. On imprime le corps de doctrine sur lequel on a fait des notes et des remonstrances à Mgr le cardinal de Noailles, dont j'ai été témoin.

XIX

27 juillet 1720.

Je suis bien mortifié, Monsieur, de ne pouvoir satisfaire aujourd'hui votre inclination et votre goût pour les nouvelles littéraires. Les malheurs du temps arrêtent ici l'impression de plusieurs ouvrages ; celle de la nouvelle édition des *Antiquités* est arrêtée, aussi bien que celle de plusieurs

autres ouvrages par le deffaut du papier. On continue celle du deuxième tome des écrivains de l'ordre de saint Dominique ; le R. P. Martène aurait déjà fait commencer l'impression de son nouveau recueil de pièces anecdotes si le temps estoit plus favorable. Le R. P. de Sainte-Marthe distribuera au retour de notre chapitre général dont il est le président son deuxième volume du *Gallia christiana* et présentera le premier exemplaire à S. A. R. Mgr le duc d'Orléans. Vous avez dû recevoir avec une de mes lettres un exemplaire du prospectus du nouveau recueil de notre P. Martène par la voie de Mgr Fontanini. C'est par la même voie que je vous envoie cette lettre avec un prospectus qui n'est pas indigne de votre connaissance. Les Jésuites ont donné les deux journaux des derniers mois de l'année précédente ; ils n'en ont donné encore aucun de celle-ci. Je ne sais d'où vient leur paresse[1]. Ceux de Paris se donnent régulièrement. J'aurai l'honneur de vous informer par ma première lettre des ouvrages dont ils rapportent les extraits. Il paraît ici depuis peu un ouvrage en quatre volumes in-12 sur l'autorité du pape qui certainement sera supprimé à Rome s'il y est dénoncé. On continue de travailler icy avec soin à l'affaire de l'accommodement sur la constitution, on croit [*qu'il*] réussira, malgré les murmures, les écrits et les protestations de bien des gens. Dieu le veuille.

Le roi, mécontent du Parlement de cette ville, l'en a fait sortir et l'a transféré à Pontoise[2] qui n'est pas éloignée. Le palais où il rendait la justice est investi et gardé au dehors et au dedans par les troupes du roi. L'ordre de la translation lui fut signifié dimanche dernier par les mousquetaires de la maison du roi. On croit que le Parlement s'est attiré son changement par son opposition aux desseins de la cour et en particulier par le refus de l'enregistrement de quelques édits du roi. Voilà toutes les nouvelles que mon peu de loisir me permettent de vous donner et après lesquelles j'ai l'honneur, etc.

[1] Ceci confirme notre opinion sur les sentiments de D. de Vic, et il est intéressant de constater que, dès le début du xviiie siècle, les revues et journaux savants ne se piquaient pas de paraître régulièrement.

[2] « Très doux exil, dit Michelet. Le Régent donna de l'argent pour faciliter ce petit voyage, en donna au premier président pour tenir table ouverte et régaler les magistrats. »

XX

De Paris, ce 9 septembre 1720.

Je vais vous parler de quelques nouvelles de notre cour qui ne sont pas indignes de votre connoissance [1].

La principale est l'assemblée du Parlement tenue lundi dernier pour l'enregistrement de la déclaration du roy touchant l'accommodement de l'affaire de la constitution à la réquisition de M. le Procureur général du roy. L'affaire mise en délibération et fort agitée, deux conseillers se levèrent et présentèrent au Parlement, l'un au nom des quatre évêques appelants, et l'autre à celui de l'Université de cette ville, les requêtes ou oppositions de tous les deux à l'accommodement et au corps de doctrine, comme étant contraires à la saine doctrine, aux maximes du royaume et aux libertés de l'église gallicane. M. le Premier Président eut beau se plaindre de n'avoir été averti de ces requêtes avant la tenue de l'assemblée du Parlement, et le procureur général du roi eut beau dire qu'on ne devoit pas avoir égard aux oppositions de ces évêques, leurs requestes ont été reçues et on a nommé avec MM. les abbés Menghi et Pucelle, plusieurs conseillers et présidents pour en faire l'examen et le rapport dans peu de jours. On attend ce dernier avec impatience. Voilà, Monsieur, la situation de l'affaire de la constitution dont l'accommodement pourroit bien échouer, s'il n'est pas soutenu de l'autorité royale.

A cette grande et importante nouvelle, je dois joindre celle de la mort de l'illustre et savant abbé Renaudot, que S. A. R. Mgr le grand-duc honorait de sa bienveillance et d'une estime particulière. Il décéda dimanche dernier, le premier de ce mois, et fut enseveli le jour suivant chez nous dans une chapelle de notre église. On doit faire pour lui un service solennel où tous les savants et personnes de distinction de cette ville seront invités. Comme il était fort de nos amis, il

[1] Au début de la lettre précédente et au début de celle-ci, D. de Vic parle à Marmi des livres qu'il doit lui envoyer et insiste pour qu'il les paie aux mains du R. P. Ch. Conrade.

nous a laissé, pour marque de son amitié et de son estime, la bibliothèque[1] qui est une des plus curieuses et des mieux choisies de cette ville avec tous ses manuscrits à la réserve de quelques-uns qu'il a donné à son neveu et à M. le Chancelier.

La peste continue de faire des progrès au dedans et au dehors de la ville de Marseille, et on prend dans les provinces voisines de la Provence de très grandes précautions pour en empêcher la communication. M. le mareschal de Villars est parti pour se rendre en Provence dont il est gouverneur[2] et M. le mareschal d'Estrées pour la Bretagne aux Estats de laquelle il doit présider de la part et au nom du roi. Les impressions de tous les ouvrages qui sont sous la presse continuent, mais lentement à cause du défaut d'argent et de papier. D. Bernard me charge de vous remercier de l'honneur de votre souvenir. Je suis, etc.

Le Parlement a nommé les commissaires pour examiner les requêtes des quatres évêques appelants et de l'université de cette ville à laquelle on dit que la Sorbonne doit se joindre.

XXI

Paris, ce 9 octobre 1720.

Nous sommes ici dans une situation fort triste, par rapport aux billets dont personne ne veut et par rapport à la rareté de l'argent, ce qui cause une cherté incroyable sur tout ce qu'on veut acheter. Les livres sont hors de prix, et les libraires aiment mieux les garder que les vendre. L'ouvrage du P. Coustant, qui devrait être fini depuis le commencement de l'année, ne paroistra peut-être que sur la fin, et je doute même que le libraire veuille le mettre en vente. Celui qui a imprimé le second tome de *Gallia christiana* ne veut en vendre aucun exemplaire, non pas même pour un prix considérable. L'auteur eut l'honneur de présenter cet ouvrage au roi, qui le receut avec plaisir et avec des marques d'estime pour sa personne. Il en présenta ensuite deux autres exem-

[1] La bibliothèque de Renaudot comprenait 6 à 7,000 volumes.

[2] Le silence de D. de Vic sur Mgr de Belzunce est assez étonnant.

plaires au mareschal de Villeroy, gouverneur de S. M., et un autre à son précepteur M. de Fleury[1], différant de M. Fleury, son confesseur et auteur de l'*Histoire ecclésiastique*. Je croy vous avoir appris par mes dernières lettres du *(sic)* choix que notre chapitre a fait du R. P. D. de Sainte-Marthe pour notre général et que ce choix est généralement applaudi dans tout le royaume[2], tant sa vaillance, sa piété, son mérite, son érudition et ses rares talens sont connus en France. Son nom ni ses ouvrages ne sont pas inconnus en Italie. Son troisième *(sic)* du *Gallia christiana* serait déjà chez l'imprimeur sans les malheurs des temps. L'impression de la nouvelle édition de *Saint Bazile* se continue. On imprime actuellement la table du premier tome.

M. l'abbé de Vertot vient de donner une critique en deux volumes in-12 de la nouvelle *Histoire de Bretagne* dont un de nos confrères est l'auteur. Celui-ci travaille à la réfuter[3].

Des nouvelles littéraires je passe aux ecclésiastiques. L'enregistrement de la déclaration au roy pour l'accommodement de l'affaire de la constitution a été refusé au grand conseil. Mais M. le Régent s'étant rendu à ce dernier tribunal avec le chancelier, les princes, les ducs et pairs, les mareschaux de France et six conseillers d'estat, la déclaration fut enregistrée à la pluralité de ces voix étrangères. Je ne sais si le pape se contentera de cet enregistrement, mais je puis vous assurer que M. le cardinal de Noailles ne s'en contente pas et que M. le Régent, le chancelier et M. le cardinal de Rohan ont tenté inutilement de porter S. E. à la publication de son mandement après cet enregistrement plus militaire qu'ecclésiastique. M. le cardinal demande absolument que la déclaration soit enregistrée et notifiée au parlement. Sans quoi point d'accommodement. La Sorbonne paroît ferme dans ses premiers sentimens contre la constitution aussi bien que les évêques appelans. Deux de ces derniers sont morts depuis peu,

[1] Le cardinal Fleury.

[2] Il fut d'abord élu président du chapitre général de 1720 et ensuite supérieur général de la Congrégation. Il occupa cette place dans des temps fâcheux, et il eut des affaires très épineuses à soutenir (D. Tassin, p. 450). Il mourut le Vendredi-Saint 30 mars 1725.

[3] De Vertot, *Traité historique de la mouvance de Bretagne*, etc., pour servir de réponse au R. P. Dom Lobineau.

savoir M. de Châlons, frère de Mgr le cardinal de Noailles, et M. de Mirepoix. On fit mardi dernier leur éloge en Sorbonne et on y doit faire un service solennel pour eux. J'ai l'honneur, etc.

Le Ragusin est toujours à la Cour. Je suis bien fasché qu'il occupe inutilement une place que vous occuperiez plus dignement et plus utilement que lui.

XXII

De Paris, ce 23 novembre 1720.

Je lui apprens [1] l'heureux succès de l'affaire de l'accommodement par la publication du mandement que M. le cardinal de Noailles a cru devoir accorder aux vœux de la Cour et à son amour pour la paix. On s'attend que, pour finir entièrement cette affaire, le parlement de cette ville, qui a obtenu la révocation de l'ordre du roy qui le transférait à Blois, enregistrera la déclaration du Roi sur l'accommodement. Cet enregistrement se fera, à ce qu'on croit, après l'ouverture du parlement qui doit se faire lundi prochain à Pontoise où il est encore relegué, mais d'où il pourrait retourner en cette ville, s'il vouloit estre plus soumis aux ordres et aux volontés de notre Cour. On dit que lorsque M. le cardinal porta son mandement au Roi et à Mgr le Régent, ce qu'il fit samedi 16 de ce mois, il demanda trois choses à ce dernier, la première qu'il fût permis au Parlement de mettre telle modification qu'il jugeroit à propos à la déclaration du Roi; 2° que les évesques ne puissent inquiéter les appelans de leurs diocèses; 3° d'être lui-même dans le sien le seul juge de toutes les affaires qui arriveront sur cet accommodement.

Dans le temps que S. E. a fait distribuer son mandement aux cardinaux et prélats qui se trouvent en cette ville et à tous ses curés, à qui, aussi bien qu'à la Sorbonne et à l'université, il laisse la liberté d'en faire l'usage qu'ils jugeront à propos, d'autres personnes opposées à cet accommodement ont fait distribuer un mandement de M. l'évêque de Montpellier

[1] Au P. Capassi, récemment parti pour Rome et à qui de Vic annonce qu'il écrit.

et des trois autres évêques appelans par lesquels ils renouvellent et confirment leur premier appel.

Ces deux mandements ont été suivis de plusieurs écrits dont les deux premiers sont intitulés : 1° *Pensées d'un magistrat sur la déclaration qui doit être portée au Parlement ; 2° pensées d'un théologien sur le parti proposé par quelques magistrats de recevoir la constitution avec des modifications.* Les autres sont des mémoires, l'un pour prouver qu'on ne peut imposer la constitution comme loi de discipline, l'autre pour justifier l'usage des requêtes de la part des parties touchant l'enregistrement des édits et déclarations du roi, où l'on répond à l'objection tirée des ordonnances d'Orléans, de Moulins et de Blois alléguées contre cet usage ; le 3e pour justifier le droit de l'université de Paris d'être entendue dans les matières de religion avant l'enregistrement des édits et déclarations du roi qui y ont rapport ; le 4e sur le droit de la faculté de théologie de Paris d'être entendue sur les décisions de doctrine proposées pour servir de loi dans le royaume. Il a paru avec ces écrits deux relations, l'une de la maladie et de la mort de M. l'évêque de Mirepoix, et l'autre de ce qui s'est passé au Parlement de Rouen au sujet de l'enregistrement de la déclaration du Roi sur l'accommodement.

Je finis en vous apprenant que ce matin l'académie des Belles-Lettres a fait faire un service solennel pour le repos de l'âme de M. l'abbé Renaudot, digne des larmes et des regrets de tous les savants, en vous priant de satisfaire D. Bernard de Montfaucon sur la commission qu'il vous donne dans le billet inclus et en vous asseurant que j'ay l'honneur, etc.

D. Bernard vous salue. Il a reçu une lettre de remerciements de la part du Pape.

XXIII

De Paris, ce 20 janvier 1721.

[1] Avant de vous donner des nouvelles littéraires de Paris je dois vous remercier très humblement de celle que vous me

[1] D. de Vic s'excuse du retard apporté à l'envoi des livres. Marmi les aurait déjà reçus « sans le fléau de la contagion dont Dieu continue d'affliger et de punir la Provence. »

donnez de Florence et en particulier de l'ouvrage contre l'athéisme du R. P. Inguimbert[1], dont j'honore le mérite et la vertu et au souvenir duquel je suis très sensible.....

Je ne sais si dans ma dernière lettre j'ai eu l'honneur de vous marquer qu'il s'en faut bien que l'idée que le R. P. Hardouin donne dans sa critique du dernier ouvrage du P. ragusin soit aussi avantageuse pour ce savant bénédictin qui fait ses livres en courant que celle que vous me donnez de l'ouvrage du R. P. Inguimbert. Cette critique est rapportée toute entière dans le *Journal de Trévoux* du mois d'avril. Celui qui en fait le sujet est traité en ignorant et tourné en ridicule. Il travaille à la réponse et à sa justification. Nous verrons si celle cy sera bonne et si l'autre sera solide[2].....

Je dois vous apprendre que le R. P. Le Long prêtre de l'Oratoire[3] dont le mérite et les ouvrages ne vous sont pas sans doute inconnus, non plus qu'au R. P. d'Inguimbert, fait réimprimer la Bibliothèque sacrée augmentée d'une seconde partie qui contiendra les auteurs qui ont travaillé sur l'Ecriture sainte. La première partie de cet ouvrage sera augmentée aussi d'un tiers. Le premier tome de la nouvelle édition de *S. Basile* serait déja donnée au public, si le graveur avait fini l'estampe qui doit être à la tête et servir de frontispice. L'impression du second volume va commencer incessamment. On a commencé depuis peu celle de l'*Histoire de la ville de Paris*, ouvrage posthume de notre Père D. Félibien. On continue celle de la nouvelle édition des antiquités de notre D. Bernard de Montfaucon. Ce dernier me charge de vous remercier de l'honneur de votre cher souvenir et du soin que vous voulez prendre de lui donner ce qu'il vous demande d'Hérodote. Il vous fait bien ses compliments.

Il paraît, dans votre lettre, que vous avez été informé de l'accommodement de l'affaire de la constitution. On m'écrit

[1] Dom Malachie d'Inguimbert, qui fut évêque de Carpentras et créateur de la bibliothèque à laquelle il a laissé son nom.

[2] Voici encore une preuve du peu de goût de D. de Vic pour Banduri et pour les jésuites.

[3] Lelong Jacques), 1665-1721, l'auteur de la Bibliothèque historique de la France, l'ouvrage de ce genre exécuté sur le plan le plus vaste qui ait jamais été conçu.

que Rome n'en paroît pas contente et auroit bonne envie de le flétrir avec toutes les pièces qui l'accompagnent. Mais on craint rien moins icy que cette flétrissure. Cet accommodement, soutenu de l'autorité du Roi et du Parlement, ferme la bouche à bien des gens qui ont taché de le traverser. La Sorbonne ne dit mot, quoyque peu satisfaite; le Roi lui fit donner ces jours passés un ordre de sa part pour la réception et le rétablissement des docteurs expulsés au sujet de la constitution, mais M. le cardinal de Noailles en a obtenu la révocation.

Vous avez sceu la sortie du fameux Law du Royaume, sa réception à Brusselles et les honneurs que lui fit dans cette dernière ville M. le marquis de Priay, ministre de l'Empereur. On dit qu'il a pris la route d'Italie, où son systême ne sera certainement pas si bien receu qu'en France[1].

XXIV

Paris, ce 12 avril 1721.

L'impression du dictionnaire de la Bible du P. Calmet, religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Vanne, en Lorraine, est fort avancée[2]. L'auteur s'est proposé, dans cet ouvrage, la critique, la chronologie, la géographie sacrée et le sens littéral de l'écriture sainte. Il contiendra deux volumes in-fol. A la tête du premier, il y aura une bibliothèque sacrée ou un catalogue des bibles et des commentaires qui ont été imprimés en différentes langues, avec un jugement net et précis sur le mérite des auteurs, sur la qualité de leurs ouvrages et sur l'usage qu'on peut en faire. On trouvera à la fin du deuxième volume la chronologie sacrée, la réduction des monnoies, des poids et des mesures des anciens, aux monnoies et poids de France.

[1] Law sortit de France en décembre 1720, se retira à Guermande, près Bruxelles, puis à Londres où il vécut des libéralités du marquis de Lassay, puis à Venise où il mourut presque misérable en 1729.

[2] Aug. Calmet (1672-1757). Son Dictionnaire historique, critique, chronologique, géographique et littéral de la Bible parut en deux vol. in-fol. en 1720, mais deux vol. de supplément furent donnés en 1722, et une édition refondue en quatre vol. en 1728.

Notre R. P. D. Pierre Coustant a enfin donné son premier volume de la nouvelle édition des *Lettres des papes,* il se vend fort cher ; si vous en voulez un exemplaire, je le joindrai avec les autres livres que j'ai achetés pour vous. Vous auriez déjà reçu depuis longtemps ces derniers sans le fléau de la peste qui a fermé les ports de Provence. Il faut attendre que le Seigneur la fasse cesser.

Les troisième et quatrième volumes de *Saint Jean Chrisostôme* paroistront après Pâques. On continue l'impression du second volume de *Saint Basile* avec succès. Le libraire retarde, par des raisons d'intérest, la livraison du premier. C'est un excellent ouvrage.

Je crois vous avoir donné avis par ma dernière de la lettre des trois évêques appelans au roi. C'est un ouvrage respectable et digne des évêques des premiers siècles de l'Eglise. On a voulu la faire supprimer par un arrêt du Parlement, mais l'apologie qu'un conseiller ou sénateur en a fait l'a sauvée de cet affront ou, pour mieux dire, de cette injustice. La suppression de la lettre à M. l'évêque de Soissons sur la fausse apparence de paix dans l'Eglise de France *(a été suivie)* d'un mémoire qui établit le devoir de parler en faveur de la vérité et de la liste imprimée des nouveaux appelans, dont l'interrogatoire, qu'on leur a fait subir devant M. le lieutenant de police, a cessé sur les plaintes et les remonstrances du Parlement, qui a fait voir que la connaissance des nouveaux appels lui appartenoit et non pas à un lieutenant de police. On vient d'imprimer l'interrogatoire qu'a subi M. l'abbé d'Asfeld sur son nouvel appel. Il est digne de l'érudition, de la piété et du zèle de cet abbé pour le soutien de la vérité et de la bonne doctrine. On a imprimé aussi, ces jours passés, un projet d'instruction pastorale composé de plusieurs mandemens de M. le cardinal de Noailles et accompagnée de notes qui ne font pas plaisir à cette Eminence.

M. l'évêque de Soissons avait fait imprimer une réponse au mémoire fameux et très respectable des quatre évêques appelans. Il en avait même déjà, dit-on, distribué quelques exemplaires à la Cour ; mais sur l'avis de quelques fautes grossières et peu dignes de son érudition, il a retiré et supprimé lui-même tous les autres. MM. les cardinaux de Rohan et de

Bissy sont les seuls qui sont partis d'ici pour le Conclave. Les quatre autres se sont excusés pour ce voyage et M. le cardinal de Mailli a été arrêté par l'opération qu'on lui a faite d'une fistule. J'ai l'honneur, etc...

XXV

De Paris, ce....

Je viens vous demander en grâce de vouloir me procurer un exemplaire de *Synodia ugonia de consiliis* de l'édition de 1565 pour un bibliothécaire de cette ville qui est fort de mes amis. Si vous êtes assez heureux pour le trouver, je vous prie de vouloir m'en donner avis. J'écris à Mgr Fontanini pour lui demander la même grâce. — D. Anselme Banduri doit être tout glorieux de l'analyse que le *Journal de Trévoux* fait de son recueil des médailles des empereurs romains depuis Dèce jusqu'aux Paléologues[1].

On vient de donner dans le païs étranger un pseautier à trois colonnes, l'une desquelles contient le latin, l'autre la version et la troisième les notes tirées en partie de *Saint Jérôme*. Cet ouvrage paroît sous le nom du Poroyat, mais dans la vérité il est de feu D. Jean Martianay, dont le journaliste rapporte l'extrait de sa méthode sacrée pour expliquer l'Ecriture par l'Ecriture[2].

Un de nos confrères doit imprimer dans peu le Martyrologe original d'Usuard qu'il justifie contre le P. Salier, jésuite. Ce sera un gros in-quarto. J'aurais bien d'autres ouvrages à lui rapporter icy, mais ce temps et ce courrier me pressent et ne me donnent que celuy de lui confirmer la nouvelle que vous aurez déjà reçue de la disgrâce de M. le Chancelier et de la démission que MM. le duc de Noailles, de Rouillé, du Coudray et Peletier Desfort ont fait volontairement et malgré les instances de Mgr le régent de leurs charges dans le conseil des finances [3]. M. le régent vient de donner au fils de

[1] Le compte rendu des *Numismata* de Banduri parut dans les Mémoires de Trévoux d'avril 1720. Ce qui permet de dater approximativement cette lettre.

[2] Cf. Tassin, p. 38, et Le Cerf, p. 307.

[3] Le 7 avril, les sceaux ayant été enlevés à d'Argenson, on rappela le chancelier d'Aguesseau, que Law alla lui-même chercher a Fresnes.

M. le duc de Noailles, âgé de cinq ans, la survivance de toutes ses charges [1], ce qui est une grâce de distinction qui confond ses ennemis et les envieux qui avaient répandu le bruit qu'il était disgrâcié. Jugez en par la grâce qu'il vient de recevoir. Ce seigneur a toujours été le favori principal du prince et le sera, aussi bien que Mgr le Cardinal de Noailles son oncle.

La réconciliation de M. l'évêque de Beauvais, frère du duc de Beauvilliers avec ses curés appelans qu'il a relevé des censures et à qui il a rendu les pouvoirs de prescher et de confesser qu'il leur avait osté a donné lieu de croire avec raison que ce prélat a changé et qu'il a passé du nombre des acceptans à celui des non acceptans. Si votre cousin est arrivé à Florence, permettez-moi, s. v. p. de le saluer icy, et de lui témoigner [le regret] de n'avoir pas eu l'occasion de lui marquer l'estime que j'ay pour lui et pour vous dont je suis, etc...

XXVI

Lettre de Dom de Vic à Mgr Quirini [2]

Monseigneur,

M. l'évesque de Cavaillon, depuis son retour à son évesché, a si fort changé à l'égard de ses amis les plus intimes et les plus respectables, qu'il n'écrit et ne répond à aucun non pas même à Mgr Leute, nonce extraordinaire en cette cour.....

[1] On l'appelait le comte d'Ayen. Sur la fortune des Noailles, due à leur alliance avec Mme de Maintenon, voir outre Saint-Simon et les lettres inédites de l'abbé Renaudot au duc de Noailles, un petit fait qui marque bien l'impression produite en France par cette élévation : c'est que le médecin italien Pajoli, dans les quelques notes qu'il a prises sur les faits contemporains, a mentionné celui-là, alors qu'il en néglige d'autres beaucoup plus importants. (Cf. Ferrare, Bibl. Comm. ms. 50. Pajoli, *Osservazioni sopra la vita di Mme Maintenon*, fol. 17 et fol. 171).

[2] Brescia, *Biblioteca Quiriniana*. La lettre n'est pas datée, mais la mention de l'édition du troisième volume des monuments de la monarchie française permet de la reporter à l'année 1731.

Le projet de V. E. [de l'édition de S. Ephrem] [1] est trop beau et trop utile à l'Eglise et à la République des lettres pour ne pas se faire un plaisir et un devoir d'en favoriser et d'en faciliter l'exécution sinon en collationnant tous les manuscrits qu'on en trouvera, parceque nos savants sont icy trop occupés de leurs propres ouvrages, mais du moins en lui indiquant ceux qu'on aura trouvés soit dans les bibliothèques du Roi et de M. Colbert, soit dans celle de M. de Coaslin dont nous sommes les dépositaires soit dans la notre et dans plusieurs autres. Notre D. Bernard est plus en état que tout autre de lui indiquer des mss. de S. Ephrem par son catalogue des bibliothèques d'Italie et de France où il en a trouvé. Je tâcherai de me transporter un de ces jours à celle du Roy et de lui marquer par ma première lettre les manuscrits qui pourront lui être de quelque utilité.

S. E. veut bien que je profite de celle-cy pour lui faire savoir que D. B. de Montfaucon eut l'honneur de présenter au Roy ces jours passés le troisième volume des *Monuments de la monarchie françoise,* et qu'il espère donner à la fin de cette année ou au commencement de la suivante le neuvième et le dixième volume de *Saint Jean Chrisostôme.*

Notre P. Dom Prudent Maran après avoir donné au public le troisième volume de *Saint Basile*[2] se dispose à faire commencer l'impression de son édition de *Saint Julien*[3] et des autres apologistes de la religion chrétienne ses contemporains. Nous venons de donner depuis six mois le premier volume de l'*Histoire de la province de Languedoc* dont le public, et surtout MM. des Etats de la province paroissent contents[4]. On vient de faire commencer l'impression du second qui sera

[1] C'était un projet des Bénédictins qu'avait repris Quirini. Voir sur cette édition, qui parut en 1743, les très nombreuses lettres de félicitations adressées à son auteur et conservées à Brescia.

[2] Paru en 1730; les deux premiers volumes avaient été publiées par D. Julien Garnier.

[3] Lapsus de D. de Vic: il s'agit de l'édition de *Saint Justin*.

[4] *Histoire générale de Languedoc,* avec des notes et des pièces justificatives, composée sur les auteurs et les titres originaux et enrichie de divers monuments; par deux religieux bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur. Paris, chez Jacques Vincent. Tome I, 1730.

suivi de deux autres en y comprenant les actes et les pièces justificatives[1].

Les continuateurs du *Gallia christiana* et de la *Grammaire hébraïque* et du *Dictionnaire* de la même langue font imprimer, l'un le troisième volume qui paraîtra dans peu, et l'autre le cinquième que l'auteur ne donnera que dans l'année suivante[2].

Notre P. D. Charles la Rue[3] fait imprimer le second volume de son édition des ouvrages d'Origène[4]. On imprime actuellement la nouvelle ou pour mieux dire la deuxième édition de *Saint Ambroise* dont les exemplaires commencent à manquer.

Les continuateurs du glossaire de M. du Cange font imprimer le troisième volume de cet ouvrage qui doit être suivi de trois autres qu'on ne donnera au public qu'après l'impression de tout l'ouvrage. Les ouvriers qui y travaillent sont habiles et très laborieux.

Trois de nos religieux de Bretagne sont venus ici, deux pour travailler à la *Généalogie de la maison de M. le cardinal de Rohan,* et le troisième pour faire imprimer un ouvrage sous le titre d'*Histoire littéraire de France,* en douze volumes in-4°. D. Martin Bouquet[5] a quatre volumes prêts à imprimer de la collection des historiens de France.

[1] Le deuxième volume parut en 1733. D. de Vic se trompait dans ses prévisions: il fallut cinq volumes au lieu de quatre. Le tome V parut en 1745.

[2] Le tome V du *Gallia christiana* parut en effet en 1731.

[3] Cf. D. Tassin, p. 571, et Le Cerf, p. 433.

[4] Paru en 1733. Paris, Jacques Vincent.

[5] Cf. Tassin, p. 694, et Le Cerf, p. 47.

VOLTAIRE ET LE DUC DE RICHELIEU

LEURS RELATIONS AVANT LE MARIAGE DU DUC AVEC Mlle DE GUISE (1718-1734)

Etude chronologique et littéraire, à propos de la première lettre connue, écrite par Voltaire à Richelieu.

M. Emile Biais a publié, dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente,* une lettre inédite de Voltaire au duc de Richelieu[1]. Cette pièce, sans date aucune, a été sûrement écrite en 1732, quelque temps après le succès de *Zaïre*. Elle est gracieuse et spirituelle, avec ce tour ironique, particulier à l'auteur ; mais, ce qui fait son importance, c'est qu'elle est aujourd'hui la première lettre connue, adressée au roi des gens à la mode par le roi des beaux esprits[2].

Pour la bien comprendre, il est nécessaire de se rendre un compte exact des relations qui ont existé entre ces deux hommes, les plus illustres peut-être des Français de leur siècle, chacun dans son genre.

Malheureusement les historiens du poète et ceux du maréchal parlent de leurs rapports comme d'une chose connue de tout le monde, sans que ni les uns ni les autres prennent la peine d'en fixer les époques et d'en préciser les circonstances. A l'aide de la correspondance de Voltaire et des documents,

[1] *Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente,* 5e série, t. II, année 1878-1879. Angoulême, 1880, p. 305-306. — La lettre, publiée par M. Biais, a été, en 1882, imprimée dans l'édition de M. L. Moland. Paris, Garnier, t. L, *Supplément de la Correspondance,* lettre 10235, p. 401.

[2] Duclos appelle Richelieu « le chef des gens à la mode dont il est resté le doyen » *Mém. secrets.* Paris 1791, t. II, p 33.

du temps, j'ai essayé de le faire, et voici le résultat de mes recherches.

Je me bornerai, pour le moment, à parler des relations qui ont précédé la lettre publiée par M. Biais et le second mariage du duc de Richelieu, œuvre de Voltaire.

Louis-François-Armand de Vignerod, duc de Richelieu, était né à Paris, le 5 avril 1696, du mariage d'Armand-Jean de Vignerod, petit-neveu du Cardinal et deuxième duc de Richelieu, avec Marguerite d'Aligné. Il était, par conséquent, à peu près du même âge que Voltaire, né, comme on est autorisé à l'affirmer par son acte de baptême, le 20 novembre 1694. Tous deux furent précoces, et occupèrent de bonne heure la renommée, l'un par ses hardiesses poétiques, l'autre par ses témérités galantes. Richelieu, « libertin à l'âge où l'on se connait à peine [1], était à seize ans la plus jolie créature de corps et d'esprit qu'on pût voir, et devint bientôt », dit Saint-Simon, « la coqueluche de la Cour. Livré au monde, avec tout ce qu'il faut pour plaire et ne rien valoir, il fit force sottises [2]. » Le jeune Arouet, dévoré comme lui de la soif de la célébrité, menait de son côté une vie fort dissipée, en compagnie de princes et de grands seigneurs débauchés. Les succès et les scandales de ce fat audacieux durent lui causer, avec un peu d'émulation jalouse, un violent désir d'entrer dans son intimité. Il devait le souhaiter avec d'autant plus d'ardeur qu'autrefois il y avait eu de nombreux rapports entre sa famille et celle du héros de tant d'aventures bruyantes. Son père avait été le notaire de la maison de Richelieu, et son frère Armand, le janséniste, avait été en 1685 tenu sur les fonts par le père même du jeune duc [3]. Mais depuis les relations d'affaires avaient été interrompues. A la fin de décembre 1692, François Arouet avait résigné sa charge de notaire [4], quelques années, par conséquent, avant la naissance

[1] *Vie privée du maréchal de Richelieu*, par (Faur), Paris, 1791, t. I, p. 7.

[2] Saint-Simon, éd. Hachette, in-12, V, 402.

[3] 5 avril 1685. La marraine d'Armand avait été la mère même de Saint-Simon. Déjà, en 1684, le père de Voltaire François Arouet, avait donné à son premier fils les prénoms d'Armand-François. Etait-ce déjà en vue de plaire au duc de Richelieu? Jal, *Dictionnaire critique*, au mot Voltaire, p. 1285.

[4] Le 29 décembre 1692, dit Jal, *ibid.*, p. 1284.

des deux enfants, qui, nés frêles et chétifs, devaient tous deux cependant pousser si loin leur carrière. Aussi, malgré l'affirmation de Condorcet[1], Richelieu ne fut pas l'ami de Voltaire dès l'enfance ; ce fut seulement en 1718 qu'ils commencèrent à se lier. Le poëte l'atteste lui-même dans son *Commentaire historique*[2]. L'un avait alors environ vingt-deux ans, l'autre vingt-quatre.

Richelieu n'en était plus depuis longtemps à ses premières armes ; il avait été mis deux fois à la Bastille, avait presque compromis la duchesse de Bourgogne et comptait deux princesses du sang parmi ses conquêtes[3]. Arouet n'aurait pu, comme son entreprenant et redoutable ami, ou le joyeux marquis de la Fare, écrire son histoire dans les fastes de Vénus ; il n'avait encore été qu'une fois à la Bastille, mais il venait de donner *Œdipe*. S'il n'avait pas un nom illustre, hérité du grand Cardinal, il comptait bien rendre immortel celui de Voltaire, qu'il venait de prendre et qui déjà faisait un bruit fou. Tous deux avaient, du reste, outre leur amour commun de la célébrité, des affinités qui devaient les rapprocher. Saint-Simon, qui, malgré tout le sérieux de ses mœurs, partagea pour le duc de Richelieu l'engouement de toute la Cour, vante sa grâce, son esprit, sa finesse, sa liberté et sa politesse. Voltaire avait quelque chose de ces qualités séduisantes, avec plus d'abandon peut-être et moins d'air du monde ; mais l'espiéglerie bourgeoise du fils de notaire ne pouvait ressembler tout à fait à l'aristocratique étourderie d'un duc et pair.

Ce fut à Vaux, chez Mme la duchesse de Villars, que le poète fut présenté au grand seigneur.

Voltaire a conté lui-même par quelle aventure il fit la connaissance de la Maréchale. C'était au théâtre, à la représen-

[1] *Vie de Voltaire*, p. 50.

[2] Ce fut à Villars qu'il fut présenté à M. le duc de Richelieu, dont il acquit la bienveillance, qui ne s'est point démentie pendant soixante années. *Comment. historique*, éd. Garnier, t. I, p. 73. Le commentaire est de 1776 ; il aurait fallu dire cinquante-huit ans.

[3] Mlle de Charolais (Louise-Anne de Bourbon, fille de Louis III de Bourbon, prince de Condé, et de Mlle de Nantes, une des filles légitimées de Louis XIV), et Mlle de Valois (Charlotte-Aglaé d'Orléans, fille du Régent).

tation d'*Œdipe*. « Le jeune homme, dit-il, en parlant de lui-même à la troisième personne, badinait sur le théâtre et s'avisa de porter la queue du grand-prêtre dans une scène où ce même grand-prêtre faisait un effet très tragique. Mme la maréchale de Villars, qui était dans la première loge, demanda quel était ce jeune homme qui faisait cette plaisanterie, apparemment pour faire tomber la pièce : on lui dit que c'était l'auteur. Elle le fit venir dans sa loge et depuis ce temps-là il fut attaché à M. le Maréchal et à Madame jusqu'à la fin de leur vie[1]. »

La première représentation d'*Œdipe* eut lieu le 18 novembre 1718 ; c'est donc seulement après cette date que commencèrent les relations de Voltaire et de Richelieu ; mais elles durent se former aussitôt après que le poète eut été reçu dans la maison de Villars, car c'était une de celles que le duc, ancien aide de camp du maréchal, fréquentait le plus souvent[2].

Jeanne-Angélique Roque de Varangeville, mariée depuis 1702 au maréchal de Villars, était, au dire du président Hénault, d'une figure admirable, grande, de bon air et le ton qui se prenait à la Cour[3]. « Elle n'était plus bien jeune quand elle attira à Vaux l'auteur d'*Œdipe*. Mais elle était encore sensible aux hommages ; elle n'avait pas été, dit-on, cruelle pour Richelieu[4] ; elle se laissa, pendant l'hiver de 1719, adorer par Voltaire : le poète en fut pour ses soupirs et ses petits vers. N'était-ce rien pourtant que d'avoir le droit de s'en plaindre dans une épître charmante ?

> L'avenir quelque jour, en lisant cet ouvrage,
> Puisqu'il est fait pour vous, en chérira les traits.
> Cet auteur, dira-t-on, qui peignit tant d'attraits
> N'eut jamais d'eux pour son partage
> Que de petits soupers où l'on buvait très frais,
> Mais il mérita davantage[5].

[1] *Commentaire historique*, p. 73.
[2] *Vie privée*, I, 91. *Mém. du maréchal de Villars*, p. 252.
[3] *Mémoires du président Hénault*, p. 411.
[4] *Vie privée*, p. 90.
[5] *Poésies mêlées*, 18, *à Mme la maréchale de Villars*, 1719.

Voltaire fut plus heureux avec Richelieu. Ce jeune fat après lequel, dit brutalement la princesse palatine [1], « couraient toutes les femmes, que c'était vraiment une honte », ne cherchait à leur plaire que pour les afficher. Il mit naturellement son nouvel ami dans la confidence de ses bonnes fortunes. Celui-ci ne pouvait, à cause de sa constitution grêle et de son tempérament nerveux et maladif, se permettre les grands excès, mais il considérait, avec une sorte d'admiration jalouse, ceux qui pouvaient les supporter. Le duc, que rien ne semblait fatiguer, lui parut donc un héros. Mais il était impossible à cet esprit railleur d'admirer sans réserve, et ses louanges les plus sincères étaient toujours assaisonnées de malice. C'était en effet son heureux privilège de savoir mêler avec une familiarité caressante l'éloge et l'ironie. Le duc eut maintes fois à s'en apercevoir.

Parmi les grandes dames qui se montraient sensibles à ses charmes, la plus imprudente peut-être était une arrière-petite-fille du grand Condé, Louise-Anne de Bourbon, connue sous le nom de Mlle de Charolais. Lorsque le duc devint veuf en 1716, elle aurait voulu l'épouser ; mais sa grand-mère et son frère Louis-Henri, duc de Bourbon, qui devint plus tard premier ministre de Louis XV, l'en empêchèrent. L'heureux amant, vaniteux et indiscret, au lieu de tenir cachées ses audacieuses espérances, ne perdit aucune occasion de compromettre la princesse. Par une fantaisie impie bien dans les mœurs de l'époque, il avait fait peindre plusieurs de ses maîtresses sous le costume d'un ordre religieux : il fit prendre à Mlle de Charolais celui de cordelier [2]. Voltaire vit le portrait et composa ces jolis vers :

Frère Ange de Charolois,
Dis-nous par quelle aventure
Le cordon de saint François
Sert à Vénus de ceinture [3].

[1] *Correspondance de Mme la duchesse d'Orléans*, t. II, p. 163.

[2] Le duc de Richelieu a fait peindre toutes ses maîtresses revêtues des costumes des divers ordres religieux. Mlle de Charolais est peinte en récollette, et on la dit parfaitement ressemblante ; les maréchales de Villars et d'Estrées ont l'habit de capucines. *Corresp. de Madame*, t. II, p. 83.

[3] *Poésies mêlées*, 21, t. X, p. 177.

Et le poète espiègle, sachant que ses vers couraient le monde et qu'on les chantait sur l'air de *Robin Turelure,* s'amusa, dit-on, pour piquer davantage la malignité publique, à coudre à ce charmant quatrain d'autres petits couplets fort malins.

Ces premières liaisons avec Richelieu n'auraient pas été, si l'on en croyait Condorcet, sans fâcheuses conséquences pour Voltaire. Elles auraient été la cause d'un second exil qui n'aurait cessé qu'au commencement de 1720, après la première représentation de la tragédie d'*Artémire*[1]. Mais cette assertion, pleine d'ailleurs de confusions étranges, prouve une fois de plus avec quelle réserve il faut se fier à la *Vie de Voltaire.* Écrite par le marquis philosophe, beaucoup plus sur des souvenirs que sur des renseignements authentiques, et longtemps après la mort du patriarche de l'incrédulité, elle est sujette à caution et ne peut être consultée qu'avec une prudente défiance[2].

Examinons, en effet, les choses avec attention. En réalité, pendant l'hiver de 1718 à 1719, l'imprudent Richelieu conspira avec autant d'étourderie que de déloyauté contre le régent, et promit même au cardinal Albéroni de livrer Bayonne à l'Espagne. Mais il dut se garder, malgré sa légèreté, de mettre personne, encore moins un poète étourdi, dans la confidence de ses coupables projets. La preuve que ses relations avec Voltaire ne furent point pour ce dernier la cause d'une nouvelle disgrâce est fournie par des dates d'une authenticité certaine. Le duc, arrêté le 29 mars, fut mis à la Bastille et y resta jusqu'à la fin d'août[3]. Voltaire, au contraire, qui,

[1] Cette tragédie ne valut à Voltaire que la permission de revenir à Paris, dont une nouvelle calomnie et ses liaisons avec les ennemis du Régent, et entre autres avec le duc de Richelieu et le fameux baron de Goertz, l'avaient fait éloigner. (*Vie de Voltaire.*)

[2] Condorcet met parmi les causes de ce nouvel exil les liaisons de Voltaire avec le baron de Goertz, ministre de Charles XII. — Comment ces liaisons, si elles ont véritablement été sérieuses, auraient-elles pu entraîner pour Voltaire un exil qui n'aurait commencé, suivant M. G. Desnoiresterres (*Jeunesse de Voltaire,* p. 179), qu'à la fin de mai 1719. Charles XII était mort le 11 décembre 1718, et le baron de Goertz lui-même, arrêté presque immédiatement après la mort de son Roi, avait été décapité le 3 mars 1719. Evidemment Condorcet confond ici des choses arrivées à des époques différentes.

[3] *Mém. de Dangeau,* t. XVIII, p. 23 et 116. — Saint-Simon XI, p. 107.

depuis sa sortie de la prison d'Etat, n'avait eu que des permissions de courte durée pour séjourner à Paris, obtint toute liberté d'y venir, le 31 mai 1719[1].

Pendant que Richelieu expiait à la Bastille un crime « à lui faire couper quatre têtes, s'il les avait eues », Voltaire passait sa vie de château en château, occupé de son poème de la Ligue, qui n'avançait guère. « Il faut, écrivait-il naïvement à Mme la marquise de Mimeure, s'en prendre un peu au biribi, où je perds mon bonnet[2]. » Ajoutons qu'il avait sur le métier une seconde tragédie, celle d'*Artémire*, dont il avait expliqué le sujet et le plan à Brossette[3], et qu'il trouvait le secret de mener de front le plaisir et le travail.

Cependant le duc de Richelieu, grâce à l'intervention de Mlle de Valois, fille du Régent, était sorti de la Bastille le 30 août. Exilé d'abord à Conflans chez le cardinal de Noailles, puis à Saint-Germain, où il avait une maison[4], il reçut au milieu d'octobre l'ordre de se rendre dans son château de Richelieu, que le Régent lui avait assigné pour lieu d'exil[5].

Il ne resta pas longtemps dans ce séjour. Mlle de Valois devait épouser François-Marie d'Este, duc de Modène[6]; elle y mit pour condition la grâce complète de son amant[7], et, le 9 décembre 1719, l'exilé eut la permission de revenir à Paris. On lui refusait encore l'autorisation de voir le Roi et le Régent ; mais cette dernière défense fut levée quatre jours après. « Le duc de Richelieu, écrit Dangeau le vendredi

[1] *Registre des ordres du Roi pour les années* 1718-1722 (V. Jal., p. 1288). Comment M. Desnoiresterres qui cite cet ordre de libération, p. 137, fait-il, p. 179, commencer pour Voltaire un nouvel exil vers les derniers jours de mai? Il est vrai que M. Desnoiresterres fait remonter l'ordre au 31 mars. Qui a raison de lui ou de M. Jal? L'incendie de la Préfecture de police, en 1871, empêche de le décider.

[2] *Lettre*, 41, p. 54, *à Mme la marquise de Mimeure*. A Villars, 1719. — Les lettres écrites par Voltaire de 1711 à 1735 forment le XXXIIIe volume de l'édition Garnier. Paris, 1880.

[3] Depuis trois semaines, M. de Voltaire est à Sully. (*Lettre de Brossette à Rousseau*. Paris, 25 juin 1719.)

[4] *Mém. de Dangeau*, t. XVIII, p. 116.

[5] *Mémoires de Buvat*, t. I, p. 454.

[6] Le mariage eut lieu le 12 février 1720.

[7] *Vie privée*, I, p. 120.

15 décembre, a eu l'honneur de voir depuis deux jours le Roi et M. le duc d'Orléans, ainsi il est en pleine liberté [1]. »

Voltaire, tout occupé à cette époque de son *Artémire*, reprit aussitôt ses relations avec le jeune duc. Elles devinrent si intimes que le poète alla, dans l'automne de 1720, visiter le grand seigneur dans son château de Richelieu.

Ce voyage se fit au mois d'octobre. Voltaire venait d'achever son poème épique et avait hâte de le présenter au Régent. Mais obligé, pour aller trouver Richelieu, de quitter précipitamment Paris, il écrivit un court billet à Thieriot, son factotum habituel: « Je vous confie, mon cher ami, ce que j'ai de plus cher au monde. Vous trouverez les six premiers chants copiés, et les trois derniers de ma main. Je vous supplie de faire copier le tout exactement pour M. le Régent et les trois derniers chants pour moi. Vous recevrez incessamment vos instructions de Richelieu [2]. »

Fidèle à sa promesse, l'auteur de la *Henriade* envoyait, en effet, ses instructions de Richelieu, le samedi 26 octobre 1720. Il est au mieux avec son hôte : il en admire la maison, mais il l'admire encore plus lui-même : « Je suis actuellement, écrivait-il, dans le plus beau château de France. Il n'y a point de prince en Europe qui ait de si belles statues antiques et en si grand nombre. Tout se ressent ici de la grandeur du cardinal de Richelieu. La ville est bâtie comme la place Royale. Le château est immense ; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est M. le duc de Richelieu, que j'aime avec une tendresse infinie, pas plus que vous cependant [3]. »

Quatre jours après cette lettre, Voltaire quittait la Touraine pour l'Orléanais, et se rendait à Sully-sur-Loire, puis au Bruel, chez le duc de la Feuillade [4]. Richelieu, de son côté,

[1] *Mém. de Dangeau*, t. XVIII, p. 170 et 184.

[2] Lettre 42 à M. Thieriot, 1720, p. 55.

[3] Cette Lettre (n° 43), p. 55, porte ce samedi 25 ..... 1720. Le 25 ne tombe un samedi pendant l'année 1720 qu'au mois de mai ; il faudrait donc lire : ce samedi 25 mai 1720. Mais en rapprochant cette lettre de la suivante, datée du 13 novembre, on s'aperçoit facilement qu'il ne s'écoula entre l'une et l'autre qu'un intervalle de quelques jours. Voltaire, dans sa lettre écrite de Richelieu, s'est donc trompé de quantième ; il a mis le 25 pour le 26.

[4] Lettre à Thieriot, 44, p. 56, 13 novembre. — Sully-sur-Loire est dans

avait hâte de retourner à Paris. Il venait d'être élu, pendant son absence, membre de l'Académie française, en remplacement du fameux marquis de Dangeau, et il lui fallait préparer son discours de réception. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit naturel, ses titres personnels pour entrer dans le docte corps étaient absolument nuls; mais il était le petit-neveu du cardinal de Richelieu, et son nom manquait à l'Académie: il avait donc été nommé tout d'une voix. Peu habitué comme il l'était à la composition d'un discours, il aurait pu se trouver dans un grand embarras. Fontenelle, Destouches et Campistron prirent séparément la plume pour le tirer de peine et lui offrirent chacun sa pièce d'éloquence. L'heureux récipiendaire n'eut qu'à choisir. Il avait du tact, du bon sens, beaucoup d'usage du monde; il prit de tous les trois ce qui lui sembla le meilleur et fit une petite harangue qu'il pouvait croire son œuvre[1]. Peut-être Voltaire lui-même l'avait-il aidé à faire son choix, on l'en accusa du moins dans le public. Il l'encouragea du reste par des vers dont le début était d'une grâce charmante[2]:

Vous que l'on envie et qu'on aime,
Entrez dans la savante Cour,
L'on vous prend pour Apollon même
Sous la figure de l'Amour.

C'était en effet l'Amour que les dames s'empressèrent de venir en foule applaudir à l'Académie. A cette ovation qui lui venait de la mode, les circonstances du temps en ajoutèrent une autre beaucoup plus honorable. On était à la fin du système: les billets avaient été supprimés et le papier réduit, suivant l'expression de Voltaire, à sa valeur intrinsèque[3]. Law était à la veille de quitter le ministère et bientôt la

l'arrondissement de Gien; le Bruel, commune de Marcilly-en-Villette, canton de la Ferté-Saint-Aubin est dans l'arrondissement d'Orléans.

[1] *Vie privée*, I, p. 141.

[2] *Poésies mêlées*, 24. Ed. Garnier, t. X, p. 478. Pourquoi faut-il que l'imagination libertine du poète gâte à la fin ces jolis vers par une polissonnerie graveleuse?

[3] Marais, I, p. 469.

France. L'opinion publique était courroucée et soulevée contre tous ces princes et ces grands seigneurs qui s'étaient avilis par un agiotage effréné. Presque seul, malgré le délabrement de sa fortune et son avidité, celui que ses soldats devaient dans la suite appeler le père la Maraude n'avait pas sali ses mains dans ce commerce honteux. Aussi lorsque l'abbé Gédoyn, directeur de l'Académie, le félicita de « n'avoir point oublié son rang et sa qualité pour ne songer qu'à faire des gains sordides, cet éloge mérité fut-il accueilli par des applaudissements enthousiastes [1]. C'était, du reste, une louange que Richelieu partageait avec Voltaire. Le poète, non moins intéressé que le duc et pair, mais aussi sensé que lui, n'avait jamais donné dans les illusions de Law; l'année précédente, au moment où la fièvre de la spéculation était le plus intense, il écrivait à son ami M. de Genonville :

« Il est beau, mon cher ami, de venir à la campagne, tandis que Plutus tourne toutes les têtes à la ville. Êtes-vous réellement devenus tous fous à Paris ? Je n'entends parler que de millions ; on dit que tout ce qui était à son aise est dans la misère, et tout ce qui était dans la mendicité nage dans l'opulence. Est-ce une réalité ? Est-ce une chimère ? La moitié de la nation a-t-elle trouvé la pierre philosophale dans les moulins à papier ? Law est-il un dieu, un fripon ou un charlatan qui s'empoisonne de la drogue qu'il distribue à tout le monde ? Se contente-t-on de richesses imaginaires ? C'est un chaos que je ne puis débrouiller, et auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi, je *ne* [2] me livre à d'autres chimères qu'à celles de la poésie. »

[1] *Journal de Barbier*, 12 décembre 1720. Edit. de la Société de l'histoire de France, I, p. 65.

[2] Ce *ne* a été par inadvertance omis dans l'édition Garnier. *Lettre* 40, p. 53. — Au reste le texte donné par cette édition et celle de Beuchot n'est pas conforme à celui qui fut publié d'abord. Après ces mots *à tout le monde ?* il y avait : « M. le R (*égent*) est-il de bonne foi, ou est-il trompé ? veut-il tout l'argent du Royaume, ou se contente-t-il de richesses imaginaires ? C'est un chaos que je ne puis débrouiller et auquel je m'imagine que vous n'entendez rien vous-même. Pour moi personnellement, je ne me livre point à d'autres, etc. » (*Pièces recueillies de MM. de Voltaire et Piron, au Parnasse, chez les héritiers d'Apollon*, 1744, 39 pages, p. 5.)

N'était-ce pas, dans ces deux jeunes gens qui montrèrent plus tard un très âpre attachement à leurs intérêts, une grande sagesse, d'avoir su résister ainsi à des tentations si séduisantes?

Depuis le jeudi 12 décembre 1720, où Richelieu fut reçu à l'Académie, on perd pendant une année le fil de ses relations avec Voltaire. Cette année fut cependant pour sa vanité l'occasion d'un nouveau triomphe. Il fut reçu au Parlement pour son duché de Richelieu, le 6 mars 1721; ce fut un jour de fête pour les femmes et pour une partie du peuple. Il ressemblait à l'Amour, dit l'avocat Marais[1].

Deux mois plus tard, en mai 1721, il avait eu un honneur d'un autre genre. A Chantilly, le chef de la maison de Condé, Louis-Henri de Bourbon qu'on appelait M. le Duc l'avait écarté dans le bois et forcé de tirer l'épée, au sujet de Mlle de Charolais, sa sœur. Il s'en était d'abord défendu par respect pour le sang royal, puis s'était laissé blesser à la main, et enfin, obligé de continuer le combat, il avait atteint son adversaire au ventre. On tenait l'affaire secrète, mais en la racontant sous le manteau[2]. Quelle gloire qu'un engagement de cette sorte pour le héros de tant de galantes aventures! Il est difficile de croire que Voltaire n'ait pas à cette époque pris sa part à ces ovations et à ces exploits de son protecteur, par quelques impromptus à la fois flatteurs et mordants, par quelque madrigal aussi caressant que malin. S'il l'a fait, il n'en est pas resté trace.

Au surplus, ce fut seulement au commencement de 1722 que les relations de ces deux bruyants personnages devinrent tout à fait fréquentes. Voltaire jusqu'alors avait seulement vécu dans la familiarité du jeune duc; à partir de cette année il en devint le commensal et en habita l'hôtel. Auparavant, il n'avait pas de demeure à lui et n'avait pas en droit quitté la maison paternelle. En réalité, il avait mené la vie plus errante. Son père François Arouet mourut le 1er janvier 1722, et la maison de la famille devint la propriété d'Armand, le fils aîné de l'ancien notaire.

[1] *Vie privée*, t. 159. Marais, t. II, 6 mars 1721.
[2] *Journal de Barbier*, t. I, p. 85.

Ce frère de Voltaire était un janséniste fougueux, et le poète, qui, de plus, était en procès avec lui, ne pouvait vivre sous le même toit que ce fanatique. Il dut en conséquence aller s'établir ailleurs. Le duc le reçut alors dans sa maison, et, tout en se procurant un autre logement qu'il appelait son grenier, l'auteur de la *Henriade* eut pour demeure habituelle l'hôtel de Richelieu. C'est là qu'il séjournait, quand il se trouvait à Paris, pendant les années 1722, 1723 et les premiers mois de 1724. Mais il ne se faisait pas faute de quitter son hôte, chaque fois que sa fantaisie ou ses affaires l'appelaient autre part. Il allait, comme par le passé, de château en château, promenant sa vie vagabonde de Sully-sur-Loire au Bruel, de Villars à la Rivière-Bourdet, d'Ussé à la Source.

Pendant ses séjours à l'Hôtel de Richelieu, il vivait avec le duc sur le pied de la familiarité la plus à son aise. Il mêlait suivant sa coutume aux formules du respect et du dévouement les allusions malignes et les ironies. C'est qu'il était impossible à ce redoutable moqueur de mettre des barrières aux saillies de son esprit et de son humeur. Il était partout ce qu'il s'était montré au Temple, chez le grand prieur de Vendôme, quand l'abbé de Chaulieu l'appelait un enfant d'Apollon,

> Qui sous l'ombre d'une fleurette
> Nous a tiré tout doucement,
> En badinant une aiguillette,
> Mais le tout avec agrément.

Admis dans les secrets et dans les plaisirs d'un fat qui se croyait irrésistible, il ne craignait pas d'en railler ouvertement les prétentions à la domination universelle des cœurs. Un jour la jeune duchesse de Luxembourg, Marie Colbert de Seignelay, devait souper avec le dangereux duc et pair : celui-ci s'était mis sous les armes. Voltaire détache à la duchesse cet impertinent impromptu :

> Un dindon tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre,
> A souper vous sont destinés ;
> On doit, quand Richelieu paraît dans une chambre,
> Bien défendre son cœur, et bien boucher son nez [1].

[1] *Poésies mêlées*, n° 30, t. X, p. 481.

Une autre fois, Richelieu qui persistait, dit crûment la Palatine, « dans la ferme résolution d'avoir toutes les jeunes dames[1] », avait amené la marquise de Crillon dans sa petite maison pour la séduire. « La dame se montra femme de bien. » Voltaire le sut et composa sur-le-champ ce quatrain pour la marquise :

Dans le plus scandaleux séjour
La vertu même est amenée ;
Et la débauche est étonnée
De respecter ici l'amour[2].

Richelieu s'amusait de ces saillies et n'en montrait pas moins d'affection pour ce flatteur malicieux qui savait lui adresser ces aimables impertinences. Il était alors rentré en grâce auprès du Régent ; il usa de son crédit pour être utile au poète et le servir dans ses intérêts. Ce n'est pas lui probablement qui lui fit obtenir du prince une pension de 2,000 livres ; mais il lui procura ce qu'on appelait une affaire[3], car déjà Voltaire trouvait

.... Plutus un Dieu sournois
Mais aux autres dieux très utile[4],

et, tout en buvant du champagne avec des gens aimables, travaillait à se mettre en état de boire un jour du vin qui fût à lui[5].

Cependant, malgré cette affection réelle, le duc le considérait un peu comme un protégé dont on peut user dans l'occasion et ne se gênait en aucune façon pour lui donner des commissions et lui demander des services. C'est ainsi qu'en 1721 il le chargeait de lui chercher un gouverneur pour ses pages[6]. Tout glorieux qu'il fût de ces marques de confiance, le poète n'était pas cependant homme à se laisser traiter comme un personnage sans conséquence et se rebiffait facilement contre

[1] *Correspondance de Madame*, II, p. 373, 6 août 1722.
[2] *Poésies mêlées*, 40, t. X, p. 485.
[3] Voy. Lettre 50, à Mme de Bernières, t. III, p. 62, note 2.
[4] Lettre 300, à M. Clément, p. 316.
[5] Lettre 485, à Thieriot. Lunéville, 12 juin 1735, p. 499.
[6] Cf. Lettre 109, p. 109, à M. de Mairan.

les airs de protection. Il le montra bien dès l'année 1722, quand madame de Rupelmonde le décida à la suivre en Hollande. Comme Richelieu était alors à Versailles, il n'avait pas jugé nécessaire d'aller l'y trouver et s'était contenté de lui écrire la veille pour lui annoncer son départ. Le duc fut très irrité de ce procédé et s'en plaignit vivement à Thieriot. Voltaire, averti par son ami, répondit avec hauteur : « Je suis étonné de la colère de M. de Richelieu. Je l'estime trop pour croire qu'il puisse vous avoir parlé avec un air de mécontentement, comme si j'avais manqué à ce que je lui dois. Je ne lui dois que de l'amitié et non de l'asservissement, et, s'il en exigeait, je ne lui devrais plus rien. Je viens de lui écrire ; je ne vous conseille pas de le revoir, si vous vous attendez à recevoir de lui, en mon nom, des reproches qui auraient l'air d'une réprimande qu'il lui siérait très mal de faire et à moi de souffrir, d'autant plus que la veille de mon départ je lui écrivais à Versailles, où il était [1]. »

Il est douteux que la lettre écrite à cette occasion au duc de Richelieu l'ait été tout à fait sur ce ton de fierté blessée : en tout cas, elle n'amena pas de rupture entre ces deux personnages également glorieux. Voltaire comptait si bien reprendre, à son retour des Pays-Bas, son logement chez son irritable et puissant ami, qu'écrivant de Cambrai le 31 octobre à Mademoiselle X..., il lui disait : je demeure à Paris à l'hôtel de Richelieu [2].

Il y arriva dans le commencement de novembre, mais son humeur vagabonde et son activité ne lui permirent pas de séjourner longtemps dans la capitale. Il se remit, suivant sa coutume, à errer de château en château, tantôt chez le duc de la Feuillade, au Bruel, tantôt à la Source, chez lord Bolingbroke, parfois à Ussé, chez le gendre de Vauban ; le plus souvent à Rivière-Bourdet, auprès de la présidente de Bernières. Le goût de l'étude et de la retraite, écrivait-il à cette dernière, ne me laisse plus aucune envie de revenir à Paris [3]. Il en

[1] Lettre 60, p. 70, à Thieriot. Bruxelles, 11 septembre 1722.

[2] Lettre 65, p. 76. Sur tous ces déplacements de Voltaire, voir les dates de ses lettres à cette époque.

[3] Lettre 80, à Ussé, 15 janvier 1723, t. XXXIII, p. 86.

resta éloigné en effet pendant les premiers mois de l'année 1723 qu'il passa en Normandie, soit à Rouen, soit à la Rivière-Bourdet.

Ses affaires le ramenèrent cependant à Paris ; il s'y trouvait à la fin de mai [1], et bientôt le départ du duc pour les eaux de Forges où il ne put l'accompagner le laissa seul dans le somptueux hôtel de Richelieu. De plus, malade et accablé d'embarras, il se désolait de ne plus savoir que devenir dans Paris [2]. « J'étais né, écrivait-il à Thieriot, pour être faune et sylvain : je ne suis point fait pour habiter une ville [3]. »

Heureusement il put, au mois de juillet et au mois d'août, aller se reposer quelques jours à Villars de ses fatigues inutiles dans la maudite ville [4].

Cependant c'était toujours à l'Hôtel de Richelieu qu'il se faisait adresser ses lettres [5] et il se trouvait si bien lié au duc qu'il lui avait promis de le rejoindre à Forges. Ce fut au contraire le duc qui vint le retrouver, avant de partir pour Richelieu (août 1723) [6]. Quant à lui, dès qu'il fut libre, il se rendit à la Rivière Bourdet, chez madame la Présidente de Bernières [7]. C'est là qu'il acheva *Marianne,* avec la précipitation d'un homme que le succès d'*Inès de Castro,* tragédie de la Motte, empêchait de dormir [8]. Sa pièce le ramena dans ce Paris détesté, et il alla, suivant sa coutume, y prendre gîte à l'hôtel de Richelieu. Mais il n'y resta que le temps d'y lire sa tragédie à « nosseigneurs les comédiens du Roi, qui en furent assez édifiés [9]. »

[1] Lettre 82, t. XXXIII, p. 88. — Paris, mai. Ce samedi soir. La première indication est fausse. Voltaire dans cette lettre parle d'un nommé Charrier, pendu la veille. Or c'est le 10 juin que ce Charrier fut tué, puis pendu. Voir Barbier, I, 177. Ce samedi doit donc être le 12 juin 1723.

[2] Lettres 83 et 84.

[3] Lettre 87 à Thieriot, p. 91.

[4] Lettre 89 à Mme de Bernières, p. 92. Lettre 90 à Thieriot, ce samedi août, p. 93.

[5] Lettre 90 à Thieriot, p. 94.

[6] Lettre 94, p. 96, à Mme de Bernières.

[7] Voyez les lettres 95, 96, 97.

[8] *Inès* avait été représentée pour la première fois le 6 avril 1723. Voltaire s'en occupe souvent dans sa correspondance. Lettres 82, 83, 98.

[9] Voyez Lettres 98 et 97.

Arrivé le lundi 4 octobre dans la matinée, il en partit le soir même pour Villars[1].

Cependant le duc de Richelieu, qui tenait à la compagnie du poète, n'était pas content de ce vagabondage. Voltaire fit son accommodement avec lui en promettant d'aller au retour de Villars le trouver à Sully. Mais le duc avait compté sans son hôte, qui ne fit que traverser Paris pour courir à Maisons[2]. La petite vérole vint l'y surprendre au mois de novembre, et ce fut seulement au mois de décembre qu'il put se faire transporter dans la capitale. Il devait la vie à un célèbre médecin, M. de Gervasi ; il remercia son sauveur par une lettre tantôt sérieuse et tantôt badine. Tout entier au plaisir de vivre il se réjouit de la douceur

> .....De plaire et d'être cher encore
> Aux illustres amis dont son destin l'honore.

Parmi ces amis, il n'a garde d'oublier celui qui lui donna l'hospitalité : il espère la retrouver dans les beaux jardins de Villars :

> C'est là que Richelieu, par son air enchanteur,
> Par ses vivacités, son esprit et ses grâces,
> Dès qu'il reparaîtra, saura joindre mon cœur
> A tant de cœurs soumis qui volent sur ses traces[3].

Si légère que fut la chaîne, Voltaire la trouvait pesante, et dès l'année 1722 il songeait à s'en détacher en quittant son ami le grand seigneur. « J'ai une impatience bien vive de venir habiter les murailles ébranlées de mon grenier, que je préfère de tout mon cœur au palais doré où je suis[4]. »

[1] Il comptait partir de Maisons le mercredi 20 octobre ; il y était depuis un lundi qui doit être le 11. Il était parti de la Rivière-Bourdet le vendredi 1er octobre et avait lu sa pièce aux comédiens le lundi 4. Nous ne pensons point que ce séjour à la Rivière-Bourdet ait dépassé de beaucoup les premiers jours d'octobre. G. Denoiresterres, I, p. 281. Toutes ces dates sont confirmées par les *Mémoires du maréchal de Villars*. Il quitta la Cour vers le 22 septembre et y revint le 13. C'est pendant ces trois semaines qu'il faut placer les huit ou quinze jours passés à Vaux par Voltaire.

[2] Lettre 98, p. 98, à Thieriot.

[3] Epître XXV, t. X, p. 257, 258.

[4] Lettre 53, p. 64, à Mme de Bernières.

Non seulement son indépendance, mais ses études avaient à souffrir de ce séjour où sa retraite était souvent troublée par la cohue des domestiques et des visiteurs.

L'année suivante, il crut avoir trouvé le moyen d'abandonner ce palais doré. Parmi ses amies se trouvait la femme d'un président à mortier au Parlement de Normandie, Marguerite-Madeleine du Moutier, marquise de Bernières. Elle habitait Paris pendant l'hiver et passait la belle saison à son château de la Rivière-Bourdet, à trois lieues environ de Rouen. Voltaire lui persuada ainsi qu'à son mari d'acheter un hôtel à Paris sur le quai, au coin de la rue de Beaune, et de l'y recevoir avec son ami Thieriot comme pensionnaire. L'acquisition eut lieu, en effet, et le 4 mai 1723 un acte fut fait à double par lequel, moyennant 1,800 livres de pension, le Président s'engageait à loger le poète [1]. En attendant que l'appartement fût prêt, ce dernier continuait sa vie errante, mais sans se séparer encore du duc de Richelieu.

Au mois de juin 1724, il dut aller à Forges avec lui, et l'y précéda même [2]. Il était déjà aux eaux lorsque le duc fut désigné par le duc de Bourbon, alors premier ministre, pour aller représenter la France à Vienne au mois de novembre [3]. Le nouvel ambassadeur le considérait si bien comme un des serviteurs attachés à sa personne, qu'il voulut l'emmener avec lui en Autriche. Mais cela n'entrait pas dans les idées de Voltaire, qui s'arrangea de manière à mettre à sa place son ami Thieriot ; ce qui ne l'empêcha pas de passer avec Richelieu tout le mois de juillet à Forges. Ils comptaient en partir au commencement d'août [4], mais la mort malheureuse du duc de Melun vint changer toutes leurs résolutions. Louis de Melun, chassant à Chantilly le 29 juillet 1724 avec

[1] Voltaire ayant été accusé plus tard par Desfontaines d'avoir été logé et nourri par charité chez Mme de Bernières, celle-ci lui écrivit, le 16 janvier 1739, pour attester qu'il avait un logement chez elle et lui payait sa pension et celle de Thieriot. Voir *Mémoires de Wagnière et Longchamps*, t. II, p. 438, et dans la *Correspondance de Voltaire*, les nos 1025, 1026, 1028, 1034, 1040 et 1051.

[2] V. Lettres 111 et 112, datées de Forges.

[3] Lettre 112.

[4] Lettre 115, p. 114, à Mme de Bernières.

le duc de Bourbon, fut atteint d'un coup d'andouiller par un cerf et mourut deux jours après de cette blessure. C'était l'ami et le compagnon de plaisir de Richelieu. Celui-ci le chérissait, et en fut, dit Voltaire, dans une douleur qui a fait connaître la bonté de son cœur, mais qui a dérangé sa santé. Il fut obligé de discontinuer son traitement pendant quelques jours pour le reprendre ensuite, et Voltaire « ne voulut pas l'abandonner dans la douleur où il était. » De sorte qu'ils ne quittèrent l'un et l'autre les eaux qu'au milieu du mois d'août[1].

Pendant ce séjour à Forges, Voltaire acheva la petite comédie de l'*Indiscret*. Cette pièce, élégamment écrite, mais entièrement dénuée d'action, d'intérêt et de comique, a, pourtant sa place dans les relations de Voltaire et de Richelieu. Le héros, Damis, est manifestement copié sur le modèle de ce fat éblouissant dont Voltaire était l'amuseur encore plus que l'ami. Quand, resté seul avec lui-même, il se dit [2] :

> Je hais la vanité, mais ce n'est point un vice
> De savoir se connaître et se rendre justice.

Lorsqu'il ajoute ensuite :

> Il faut bien s'avouer que l'on est fait à peindre,
> On danse, on chante, on boit, on sait parler et feindre.
> Colonel à treize ans, je pense avec raison
> Que l'on peut à trente ans m'honorer d'un bâton.
> Heureux en ce moment, heureux en espérance,
> Je garderai Julie et vais avoir Hortense ;
> Possesseur une fois de toutes ses beautés,
> Je lui ferai par jour vingt infidélités,
> Mais sans troubler en rien la douceur du ménage,
> Sans être soupçonné, sans paraître volage.

En peignant ce portrait, Voltaire s'est souvenu d'Acaste, un des marquis, du *Misanthrope*[3], si contents d'eux-mêmes ; mais, malgré l'imitation manifeste, on n'a pas de peine à reconnaître le modèle qui posait alors devant ses yeux. Aussi,

[1] Lettre 116, p. 114, à Mme de Bernières. — Lettres 117 et 118.

[2] Scène II.

[3] Act. III, sc. I, v. 781 et suiv.

quoique le fat de sa comédie subisse au dénouement un échec auquel n'était pas habitué l'heureux et triomphant Richelieu, l'original ne fut pas mécontent de la peinture. Il était cependant habitué à traiter sévèrement les œuvres de l'auteur, qui se vengeait de ses critiques en l'accusant de s'entendre mal aux beaux-arts[1]. Cette fois il ne donna que des éloges, et Voltaire, glorieux de ce suffrage, écrivait à Thieriot : « J'ose avoir bonne opinion de ma pièce, puisque l'impitoyable M. de Richelieu en est content[2]. »

Le séjour aux eaux ne fut pourtant point sans conséquence fâcheuse pour Voltaire. Sa santé réclamait des ménagements et un régime auquel il ne savait pas se contraindre quand il vivait en bonne compagnie ; il ne manqua pas de s'oublier, dans ce lieu de plaisir ; il en résulta ce qui arrivait toujours, l'intempérance le rendit malade. Au commencement de son traitement, il écrivait à Mme la présidente de Bernières : « Les eaux me font un bien auquel je ne m'attendais pas. Je commence à respirer et à connaître la santé ; je n'avais jusqu'à présent vécu qu'à demi. Dieu veuille que ce petit rayon d'espérance ne s'éteigne pas bientôt[3]. » Le petit rayon s'éteignit trop vite, et quand le convalescent se fut replongé avec douleur dans ce maudit gouffre de Paris[4], il écrivait à la présidente en vrai désespéré : « Les eaux de Forges m'ont tué[5]. » Ce n'était pas le seul mal qu'elles lui eussent causé. Sa bourse avait eu à gémir autant que sa santé. « Puisque vous savez mes fredaines de Forges, confessait-il piteusement à son amie, il faut bien vous avouer que j'ai perdu près de cent louis au pharaon, selon ma louable coutume de faire tous les ans

[1] Lettre 336 à Thieriot, 1733, p. 346.

[2] Lettre 117, p. 116. A Forges, août.

[3] Lettre 114. Forges, 20 juillet, p. 113.

[4] Lettre du jeudi à minuit, à Thieriot, 120, p. 117.

[5] Lettre 126, sept., p. 122. — Si l'absence de régime avait eu sa part dans ce résultat, les eaux y étaient bien aussi pour quelque chose : son tempérament nerveux ne devait pas s'en accommoder, surtout s'il les avait prises d'abord avec excès, comme il faisait de tout. Il écrivait, le 5 août, de Forges : « Pour moi, je ne prendrai plus d'eaux : elles me font beaucoup plus de mal qu'elles ne m'avaient fait de bien. Il y a plus de vitriol dans une bouteille d'eau de Forges que dans une bouteille d'encre. » (Lettre 117, à Thieriot, p. 116.) — Les eaux de Forges sont ferrugineuses.

quelque lessive au jeu [1]. » Tout n'était pas, on le voit, profit ou plaisir dans l'intimité d'un grand seigneur mauvais sujet.

Au reste, après le départ des eaux, cette intimité changea de nature ; le duc et pair et l'homme de lettres cessèrent désormais d'habiter sous le même toit. Le premier devait s'absenter pour plusieurs années et ne pouvait pas garder son train de maison à Paris ; l'autre, en vertu du contrat qu'il avait fait au printemps, allait s'établir chez M. de Bernières, à l'un des coins de la rue de Beaune et du quai des Théatins. C'était lui qui avait engagé le président à faire l'achat de cette demeure, mais il ne tarda point à s'en repentir. A l'entendre, c'était une maudite maison qui était froide comme le pôle pendant l'hiver, où l'on sentait le fumier comme dans une crèche et où il y avait plus de bruit qu'en enfer [2]. Mais se plaindre était un peu dans les habitudes de Voltaire ; c'était un des nombreux moyens qu'employait pour attirer l'intérêt sur sa personne un homme doué pourtant d'assez de qualités séduisantes pour se passer de ces artifices.

En devenant le locataire de Mme de Bernières, il avait cessé d'être le commensal, mais était resté le familier de Richelieu. Il allait le voir ou en recevait des visites [3], tant que le duc ne partit pas pour son ambassade et qu'il fut lui-même à Paris. Des intérêts de toute sorte et surtout le soin de sa fortune littéraire le retenaient en France, mais il laissait espérer au futur ambassadeur qu'il le rejoindrait quelque jour à Vienne, peut-être à l'automne « prochaine [4]. » En attendant, il s'occupait de ses affaires et l'aidait à composer sa maison. Il lui fournissait un copiste [5], et voulut même lui donner de sa main un secrétaire. Richelieu songeait à emmener en cette qualité le poète Destouches ou le frère du savant Levesque de Burigny [6] : il l'engagea à prendre Thieriot, et pour le déterminer lui dit avec ce ton d'affection caressante

[1] Lettre 119. Paris, 16 août 1724, p. 117.

[2] Voir Lettre à Thieriot, 123, p. 120.

[3] « M. de Richelieu qui est venu chez moi. » Lettre 134 à Thieriot (octobre , p. 132.

[4] Lettre à Thieriot, du 26 septembre 1724, 128, p. 125.

[5] Lettre 130, p. 126, à Thieriot.

[6] Levesque de Champeaux.

qui le rendait si insinuant, que, « ne pouvant le suivre si tôt à Vienne, il lui donnait la moitié de lui-même et que l'autre suivrait bientôt [1]. » A ses yeux c'était une fortune pour son ami, et, comme il connaissait le caractère du négociateur improvisé par le duc de Bourbon [2], il écrivait à ce sujet à Mme de Bernières : « Si l'homme qu'on demande est habile et sage, il se rendra aisément le maître des affaires sous un ambassadeur jeune, amoureux de son plaisir, inappliqué et qui se dégoûtera certainement d'un travail journalier. [3] » Malgré cette perspective séduisante, Thieriot ne se soucia pas d'accepter. Fort paresseux lui-même et très indolent, il redoutait un emploi qui n'aurait pas été sans doute une sinécure. Il se retrancha d'abord sur sa dignité, répondit qu'il ne voulait pas se constituer domestique d'un grand seigneur [4]. Voltaire, mécontent et désappointé, car il n'aurait pas mieux demandé que de pousser dans la confiance de Richelieu une personne aussi complètement à lui que Thieriot, lui écrivit, sur un ton piqué, qu'il ne songeait plus à « lui faire une fortune aussi honteuse [5]. » Puis, comme il avait la carte blanche du duc, il se retourna d'un autre côté et prit des engagements avec un ami de l'abbé Desfontaines. Sur ces entrefaites, Thieriot se repentit de son refus. Il fallait recommencer en sa faveur des négociations qui n'aboutirent point à cause de ses irrésolutions. Ces démarches inutiles mirent même quelque embarras dans les relations du duc et de Voltaire. « Vous m'avez fait donner, écrivait-il à l'auteur de ces ennuis, deux ou trois paroles différentes à M. de Richelieu qui a cru que je l'ai voulu jouer. Je vous pardonne tout cela de bon cœur, puisque vous demeurez avec nous. Je faisais trop de violence à mes sentiments lorsque je voulais m'arracher de vous pour faire votre fortune [6]. » Il continue quelques lignes encore sur ce ton

[1] V. Lettre 128.

[2] « M. le duc de Richelieu m'a chargé de vous dire qu'il n'était pas plus instruit des affaires que vous, quand il fut nommé ambassadeur. » Lettre 134 (oct.) à Thieriot, p. 132.

[3] Lettre 134, p. 131.

[4] *Ibid.*, p. 130.

[5] *Ibid.*

[6] Lettre 135, p. 133.

affectueux, mais il est trop facile de découvrir sous ce patelinage sentimental qu'il est secrètement contrarié de n'avoir pu faire partir pour Vienne la moitié de lui-même dans l'intérêt de l'autre, obligée de rester à Paris.

L'ambassadeur ne se pressait guère de gagner son poste. Avant de se mettre en route, il avait voulu rendre un service au premier ministre, le duc de Bourbon, son protecteur et son ami. Pour lui plaire, il était allé, avec les ducs de La Feuillade et de Brancas, siéger au Parlement dans le procès de Le Blanc, affaire tout à fait oubliée aujourd'hui, mais qui passionnait alors les esprits. Comme le public était pour l'accusé, la démarche des trois ducs fut cruellement raillée. On les chansonna sur plusieurs airs en vogue. Richelieu fut encore plus maltraité que les deux autres : les rimeurs s'amusèrent de son étourderie, de sa présomption, de son désir immodéré de faire parler de lui; ils lui reprochaient d'être propre à tous les métiers :

Etourdi, politique,
Galant, ambassadeur,
D'Arouet protecteur.

Ainsi, son amitié même pour Voltaire était un grief. Il était, au dire de ses ennemis, ami de tout ce qu'il y avait de nouveau, s'attachait M. Arouet et les beaux esprits du temps, les chimistes et tous ceux qui n'avaient pas de religion.

Richelieu finit par se rendre à Vienne au commencement de 1725 [1], et resta trois ans en Autriche. Lorsqu'il vint au retour faire sa révérence au roi, le 3 juillet 1728, « on le trouva fort changé », dit le maréchal de Villars [2]. En partant de France, il avait laissé Voltaire avec un mauvais estomac et l'esprit abattu par la maladie [3]. « Je suis, au fumier près,

[1] C'était au mois de janvier. (*Journ.* de Barbier, I, p. 216.) Voy. *Mém. du comte de Maurepas.* Paris, Buisson, 1792, t. II, p. 42. *Mém. du maréchal de Richelieu,* t. IV, page 41, et *Recueil Clairambault-Maurepas* publié par Emile Raunié. Paris, Quantin, 1881, 2e partie, tome I, p. 29.

[2] *Mém. du maréchal de Villars,* 1728. Collect. Michaud et Poujoulat, tome XXXIII, p. 357, première col.

[3] A Mme de Bernières, Lettre 136, de Paris, novembre, p. 134.

écrivait le pauvre diable à Mme de Bernières, dans l'état où était le bonhomme Job, faisant tout ce que je peux pour être aussi patient que lui, et n'en pouvant venir à bout[1]. » Mais bientôt les forces lui revinrent, il retrouva[2] le don de digérer et de penser, et avec ce don précieux son activité surprenante. « J'ai un procès, un poème épique, une tragédie et une comédie sur les bras. Si j'ai de la santé, je soutiendrai tous ces fardeaux gaiement ; si je n'en ai point, que tout aille au diable[3]. »

Il était alors dans une passe heureuse, faisant jouer à Paris des tragédies et des comédies et servant, comme il disait avec esprit, Dieu et le diable tout à la fois assez passablement[4]. Un miracle dont il avait été témoin lui avait donné dans le monde un petit vernis de dévotion[5] ; Mme de Prie, maîtresse du duc de Bourbon, premier ministre, lui prêtait un appartement dans sa maison de Fontainebleau et le recevait dans son château de Bélebat[6] ; le duc de Villeroy le logeait à Versailles[7] ; il n'était « pas mal » avec la nouvelle reine, Marie Leczinska[8] ; il allait voir le roi Stanislas de Pologne à Bellegarde[9]. Il se rengorgeait fort de toutes ces petites prospérités ; trop malin néanmoins pour ne pas se moquer de tout, même de Voltaire, il disait en les racontant à Mme de Bernières, sa confidente habituelle : « Il n'y a pas de sottise dont je ne m'avise[10]. »

Il obtenait, sans la demander, une pension sur la cassette de la Reine[11] ; il en avait une autre du duc d'Orléans, il pos-

[1] Lettre du 28 nov., 139, p. 136.

[2] Voir Lettre 136, p. 135.

[3] Lettre 147, à Thieriot, 25 juillet, p. 144.

[4] Lettre 148 à Mme de Bernières, p. 144.

[5] *Ibid.* Voyez aussi lettre 144, p. 141. Il s'agit de la femme d'un ébéniste du faubourg Saint-Antoine, nommé La Fosse, guérie d'une paralysie sur le passage du Saint-Sacrement. Voltaire fut un des témoins entendus dans l'enquête. V. Barbier, I, 225, 226, et la note de la page 226.

[6] Lettres 146 et 149.

[7] Lettre 150.

[8] Lettres 153 et 154.

[9] Lettre 153.

[10] *Ibid.*

[11] *Ibid.*

sédait des rentes viagères et des actions de la Compagnie des Indes ; il continuait à souper avec les princes et les grands seigneurs, et le temps qu'il ne donnait pas à la Cour ou au plaisir, il l'employait à travailler avec une ardeur fiévreuse. « Entouré, disait-il, de procureurs, de charlatans, d'imprimeurs et de comédiens », il se plaignait de cette vie agitée, qu'il nommait une vie de damné, mais qui allait admirablement à sa nature nerveuse, à son activité dévorante[1].

Cette existence, si conforme à ses goûts, fut brutalement interrompue. Il se prit un jour de querelle avec le chevalier de Rohan, celui-ci le fit bâtonner par six coupe-jarrets à ses gages et, pour l'empêcher de se venger, porta plainte au gouvernement qui fit mettre, dit le maréchal de Villars, le battu à la Bastille pour tranquilliser le batteur (17 avril 1726)[2]. Quinze jours après, Voltaire partait, en compagnie d'un agent, pour Calais et passait de là en Angleterre[3].

Tant qu'il était en France il avait été en correspondance avec l'ambassadeur de Vienne ; une fois à Londres, il cessa de lui écrire, comme à tout le reste du monde [4].

Richelieu méritait pourtant une exception. Quand tous les amis puissants du poète l'avaient renié, comme le duc de Sully, ou s'étaient contentés, à l'exemple du maréchal de Villars, de blâmer en silence l'injustice commise envers lui, l'ambassadeur de Vienne ne l'avait jamais abandonné. Il s'inquiétait de lui et de sa querelle, se faisait tenir au courant par son amie, la marquise de Prie, et se servait de l'intermédiaire de cette dame pour lui faire parvenir ses lettres[5]. C'était un de ses familiers, le maître des requêtes Bertrand-René Pallu, qui s'était intéressé avec le plus de vivacité à la malheureuse affaire de l'exilé [6]. Aussi le duc fut-il très irrité

[1] A Mme de Bernières, 20 août 1725, Lettre 148, p. 144.

[2] *Mém. du maréchal de Villars,* Michaud et Poujoulat, tome XXXIII, p. 323.

[3] Voy. Lettres 159 et 164.

[4] Lettre 193, à Thieriot, avril 1729, p. 193.

[5] *Mémoires du maréchal duc de Richelieu,* 1793, t. IV, p. 139. Lettre de Mme de Prie.

[6] V. Lettre à Thieriot, avril 1729. « Il était venu le voir à la Bastille. » (Desnoiresterres, I, 403.)

que Voltaire eût cessé de lui écrire. Il ne lui tint pourtant pas rigueur et, quand son ancien commensal rentra furtivement en France, montra beaucoup d'ardeur à le servir.

Au bout trois ans de séjour en Angleterre, Voltaire était revenu sur le continent et, après avoir passé fort peu de temps à Paris, était allé s'établir à Saint-Germain-en-Laye, vers le 15 mars 1729 [1]. Il y vivait caché sous le nom d'un voyageur anglais et n'écrivait absolument qu'à Thieriot, mais en lui recommandant de ne faire connaître à personne la correspondance secrète qu'il avait avec lui. Si le duc de Richelieu savait que je vous écris, il ne me le pardonnerait pas et aurait raison de se plaindre, mais je sens que je dois plus à un ami qu'à un duc [2].

Le duc, dont il parlait si lestement, alla cependant le trouver le soir *(last night)* à Paris, le 31 mars, et lui demanda avec tant d'instance la permission d'apprendre à Pallu qu'il lui était apparu comme un fantôme, qu'il n'osa la refuser [3].

Le duc et le maître des requêtes ne purent souffrir que le grand poète menât plus longtemps « la vie d'un rose-croix toujours ambulant et toujours caché [4] » ; ils le forcèrent d'écrire à M. de Maurepas pour obtenir le droit de traîner sa chaîne à Paris [5] ; le ministre se laissa fléchir et Voltaire eut la permission de se montrer. Il n'était plus question pour lui de reprendre le logement qu'il avait loué chez la présidente de Bernières [6], mais il ne revint pas non plus retrouver sa

[1] Cette date est probable, mais non pas sûre : il existe (éd. Garnier, no 185), une lettre en anglais, datée de Saint-Germain-en-Laye, le 2 mars 1729. Mais cette date paraît fautive. M. Desnoiresterres, p. 412, note 3, croit la lettre écrite entre le 25 et le 29. A propos de cette lettre, le savant et consciencieux biographe de Voltaire ne commet-il pas un contre-sens, quand il fait loger Voltaire, à Londres, chez un M. Cavalier? La lettre dit formellement que ce M. Cavalier était à Paris. « Before I went out of Paris, I received at M. Cavalier's house a letter written to me by cardinal Fleury, which was sent to London and back from London to Paris, p. 188. »

[2] Lettre 184, p. 186.

[3] Like a Hobgoblin. Lettre en anglais, à Thieriot, 190, p. 191-192.

[4] Lettre 191, à Thieriot, 4 avril 1729, p. 192.

[5] Lettre 192, 7 avril 1729, p. 192.

[6] La dernière lettre écrite à Mme des Bernières est datée de Londres, le 16 oct. 1726, Lettre 167, p. 161.

place à l'hôtel de Richelieu. Une maison de la rue Traversière, une des dernières à gauche du côté de la fontaine, avec une des plus vilaines portes, et qui appartenait à un conseiller-clerc nommé M. de Magenville, fut choisie par lui pour demeure[1]. C'est dans ce « trou » qu'au mois de décembre 1729 il donna à dîner aux comédiens, à Thieriot et à La Faye, pour leur réciter les vers de *Brutus*[2]. En s'établissant chez lui, le poète tragique ne cessa pas d'avoir des rapports intimes avec Richelieu. Jusqu'alors il avait reconnu les bontés et les services du duc et pair en s'occupant de ses affaires ; à partir de cette époque, il l'obligea d'une manière plus efficace en lui procurant de l'argent. Bien différent de la fourmi qui n'était pas prêteuse, Voltaire ne craignait pas de faire plaisir aux grands seigneurs dont il se disait l'ami, en venant à leur secours dans leurs embarras pécuniaires. Il demandait seulement de bonnes sûretés, et pourvu que le duc, souvent à court, lui donnât des garanties ou lui accordât des délégations sur ses biens libres, il lui ouvrait volontiers sa bourse. Il l'ouvrit si souvent que, lorsque le 5 mai 1735[3] on fit un règlement de compte, il était créancier de 47,000 francs[4]. Ces prêts d'argent resserrèrent encore les liens qui unissaient l'homme de lettres et le courtisan prodigue. Tout prouve, en effet, que leurs relations durent être alors très fréquentes ; malheureusement les renseignements manquent sur les détails de cette intimité croissante. On sait seulement qu'au mois d'août 1729 le poète était aux bains de Plombières avec Richelieu. Profita-t-il, pour s'y rendre, d'un voyage qu'il avait fait en Lorraine pour aller prendre à Nancy des actions d'une compagnie de commerce[5] ? on l'ignore. Mais sa présence aux eaux est attestée par un épître en vers adressée à M. Pallu, ce

[1] Lettre 189, à Thieriot, p. 193. Lettre 197, au même, p. 195 et la note 2.

[2] Lettre 197.

[3] Cf. Lettre 734, t. XXXIV, p. 236, à l'abbé Moussinot.

[4] Sur ces affaires d'argent, voir l'ouvrage indigeste et passionné, mais curieux de Nicolardot : *Ménage et finances de Voltaire*, Paris, 18.., et surtout les lettres à l'abbé Moussinot, dans la *Correspondance* de Voltaire, *passim*. Ces lettres ont été publiées par M. Courtat, sous ce titre : les *Vraies Lettres de Voltaire à l'abbé Moussinot*. Paris, Ad. Lainé, 1875.

[5] Lettre 199, p. 196, à M. le président Hénault.

maître des requêtes qui était venu en 1726 le visiter à la Bastille au nom du duc de Richelieu et s'était fort occupé de le faire mettre en liberté. La pièce, animée d'un agréable et malicieux enjouement, montre clairement sur quel pied de familiarité vivait Voltaire avec son aimable compagnon d'eaux minérales. Il écrit par son ordre à Pallu, mais en s'acquittant de sa commission, il ne se refuse pas de le railler sans gêne et de mêler les ironies audacieuses aux compliments flatteurs dont il l'accable :

Mais c'est à Pallu que j'écris,
Alcibiade me l'ordonne.
C'est l'Alcibiade français,
Dont vous admiriez le succès,
Chez nos prudes, chez nos coquettes,
Plein d'esprit, d'audace et d'attraits,
De vertu, de gloire et de dettes.
Toutes les femmes l'adoraient,
Toutes avaient la préférence,
Toutes à leur tour se plaignaient
Des excès de son inconstance
Qu'à grand peine elles égalaient[1].

Ce nom d'Alcibiade ne convenait-il pas merveilleusement au coureur d'aventures et de scandales dont Duclos devait dire dans ses *Mémoires secrets :* « Il a toujours cherché à faire du bruit et n'a jamais pu parvenir à être illustre[2]. » Le duc était venu à Plombières rétablir sa santé que les excès avaient affaiblie. Voltaire ne craint pas d'y faire une indiscrète et charmante allusion :

L'amour ou le temps l'a défait
Du beau rêve d'être infidèle,
Il prétend d'un amant parfait
Etre devenu le modèle.
J'ignore quel objet charmant

[1] J'ai choisi cette variante plus ancienne, à mon sens, que le texte qui a passé dans les éditions actuelles, t. X, ép. XXIX, p. 263.

[2] Duclos, *Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV.* Paris, Buisson, 1791, t. II, p. 33.

A produit ce grand changement
Et fait sa conquête nouvelle,
Mais qui que vous soyez, la belle,
Je vous en fais mon compliment[1].

C'étaient là jeux de poète, mais ils ne déplaisaient point au grand seigneur. Comment ne pas permettre beaucoup à qui savait caresser d'une main si douce?... Où trouvera-t-on :

D'un ami la discrétion
D'un vieux seigneur la politesse,
Avec l'imagination
Et les grâces de la jeunesse,
Un tour de conversation
Sans empressement, sans paresse,
Et l'esprit monté sur le ton
Qui plaît à gens de toute espèce.

Aussi Voltaire était-il devenu indispensable à Richelieu, surtout pour l'aider agréablement à supporterle séjour des eaux,

De ces lieux où l'ennui foisonne.

Il n'est donc pas étonnant de les rencontrer réunis à Plombières, au mois de juin de l'année suivante, et de les voir revenir ensemble à Paris au commencement de juillet (1730). A Plombières, ils étaient presque inséparables ; après leur retour dans la capitale, ils n'avaient plus le même besoin l'un de l'autre. Chacun de son côté retrouvait les distractions et les occupations de la Ville et de la Cour. Voltaire en particulier avait recommencé son existence laborieuse et agitée. Tout entier aux nombreux ouvrages qu'il avait en même temps en tête, ou voulait publier en dépit des obstacles que lui suscitait le sans-gêne de sa pensée, il passait successivement de la vie la plus répandue à la solitude la plus complète. Malade par-dessus le marché, il ne se tirait d'affaire que grâce à l'heureuse élasticité de sa nature. Il se peignait à Thieriot [2] :

[1] L'allusion devient plus indiscrète et presque grossière dans les vers suivants.

[2] Lettre 214, 1er juin 1731, p. 213.

Patient dans *ses* maux et gai dans *ses* boutades,
Se moquant de tout sot orgueil ;
Toujours un pied dans le cercueil,
De l'autre faisant des gambades.

Pendant l'hiver de 1730 à 1731, il avait à la fois sur le métier trois tragédies : *Brutus*, *Eryphile* et la *Mort de César*, son poème épique, dont il remaniait sans cesse les détails, beaucoup de pièces fugitives[1] et son *Charles XII*. La nécessité d'imprimer clandestinement ce dernier ouvrage l'obligea même de se cacher à Rouen pendant quatre mois (de mars à juillet)[2]. Il laissait croire qu'il était en Angleterre, près de Cantorbéry[3], et vivait en Normandie dans « un petit trou » qu'il a peint d'ailleurs sous des couleurs trop grotesques et trop libres[4]. Recueilli dans la retraite[5], et tout occupé de ses travaux, il bornait ses rapports avec les hommes à la société de ses amis de Rouen, Formont et Cideville, et n'écrivait en France à personne excepté à Thieriot, qui devait être impénétrable, indevinable[6]. Et, quand il quitta « sa prison de Rouen » pour retourner à Paris, « les affaires vinrent le lutiner » et l'empêchèrent longtemps de voir aucun de ces fous qu'on appelle le *beau monde*[7]. Si Richelieu comptait au nombre de ces *fous*, le poète affairé fit sans tarder une exception en sa faveur et reprit bientôt avec lui ses relations habituelles : ses lettres en sont la preuve. Le duc lui était nécessaire comme il était nécessaire au duc. Si l'un se parait du fameux et remuant écrivain, comme un ornement de sa vanité, l'autre avait journellement besoin du grand seigneur influent pour faire réussir ses entreprises littéraires et sauvegarder ses hardiesses philosophiques. Car il conduisait la publication et le succès de ses livres comme une intrigue compliquée, avec un esprit

[1] J'ai revu aussi toutes ces pièces fugitives à qui vous faites plus d'honneur qu'elles ne méritent ; je les ai revues avec soin... Lettre 215, à Thieriot, 30 juin, p. 214.

[2] Lettre 211, 4 mars, à M. de Favières. Lettre 215, à Thieriot.

[3] Lettres 211 et 216.

[4] Lettre 210, à Cideville, p. 209, et note 2.

[5] Lettre 215, p. 214.

[6] Lettre 214.

[7] Lettre 217, à M. de Cideville, p. 223-224. Lettre 218, à Formont, p. 225.

de ruse et une adresse dignes du plus cauteleux diplomate.

La candidature de Crébillon à l'Académie française lui fournit une occasion d'avoir, pendant l'été de 1731, recours à son puissant ami. Il était alors en fort bons termes avec l'auteur d'*Atrée*, et les nuages qui s'étaient, deux ans auparavant, élevés entre les deux poètes, étaient complètement dissipés[1]. Aussi Voltaire se montrait-il plein de bonne volonté pour son vieux rival, alors peu dangereux. Le pauvre tragique était en effet presque entièrement oublié. N'ayant pas su profiter du système de Law et convertir à temps ses actions et ses billets en argent, il avait dissipé dans un luxe insouciant tous les bénéfices que lui rapportaient ses pièces dramatiques. Entouré de chiens, de chats, d'animaux de toute espèce, fumant plus qu'aucun homme de France, il vivait dans une solitude misérable et sordide, affranchi de toute bienséance sociale. Voltaire se mit en tête de le tirer de cette misère et de le produire. Ses charitables intentions n'étaient pas cependant dépourvues de tout intérêt et de toute arrière-pensée. Crébillon était l'ami de Moncrif, le célèbre historien des chats, et Moncrif était le secrétaire des commandements de Louis de Bourbon, comte de Clermont. Le prince lui-même protégeait le fameux tragique et lui donnait un logement dans sa propre maison, au petit Luxembourg. Or Voltaire faisait alors au jeune descendant du grand Condé une cour assidue. Ce charmant esprit, qui savait mieux que personne parer la flatterie des couleurs de la franchise et de la vérité, allait commettre pour l'altesse sérénissime ce madrigal adulateur[2] :

Non, je n'étais point fait pour aimer la grandeur,
Tout éclat m'importune et tout faste m'assomme,
Mais Clermont malgré moi subjugue enfin mon cœur.
Je n'y crois voir qu'un prince et j'y rencontre un homme.

[1] En 1729, Voltaire avait cru que Crébillon s'était uni avec ses ennemis et particulièrement avec le chevalier de Rohan, devenu M. de Chabot. « On m'a assuré de tant de côtés que M. de Crébillon avait été trouver M. de Chabot, et avait fait le complot de faire tomber *Brutus*, que je ne veux pas leur en donner le plaisir. » (Lettre 198, à Thieriot, fin de décembre 1729, p. 195.)— M. Desnoiresterres ne croit pas à la réalité de cette assertion. Crébillon lui semble avoir été trop indolent pour entrer dans une cabale.

[2] Lettre 242, p. 247, à la princesse de Guise, mars 1732.

Pouvait-il s'arrêter en si bonne voie et marchander son estime au protégé d'un « saint abbé comme Mgr le comte de Clermont[1] », surtout quand le protégé se recommandait par des œuvres telles qu'*Atrée, Electre* ou *Rhadamiste*. Il était, au reste, dans un ordre d'idées et de sentiments qui le rendait favorable au poète de la terreur. Encore sous l'empire de la vive impression que lui avaient causée en Angleterre « les monstres brillants de Shakespeare [2] », il songeait à mettre sur la scène Eriphyle, cette pâle contrefaçon de la mère d'Hamlet ; il taillait dans *Jules César* une tragédie « dont les mœurs stoïques et dures n'étaient goûtées en aucune façon par les jeunes gens de la Cour [3]. » N'était-il pas dans les meilleures dispositions pour aimer le genre et le talent de Crébillon ? Aussi lui prodiguait-il les éloges et écrivait-il à Moncrif : « Si vous rencontrez dans votre palais *Rhadamiste* et *Palamède*, ayez la bonté, je vous prie, de lui dire des choses bien tendres de la part de son admirateur [4]. » Et, non content de paroles louangeuses, il cherchait à rendre service au « pauvre Crébillon », à faire partager au public sa sympathie, à tirer par des applaudissements le tragique indolent de l'insouciance et de la paresse où il végétait oublié. A ce dessein, qui pouvait mieux servir que Richelieu ? Le crédit du duc à la Cour, son influence dans le beau monde, sa place à l'Académie, son désir de faire parler de lui, tout pouvait être utile. Voltaire le comprenait bien quand, au mois d'août 1731, le 18, il conduisait chez l'Alcibiade français le continuateur de Racine et de Corneille. Le vieux dramaturge n'avait rien publié après son *Pyrrhus*, représenté en 1726 ; mais il avait en tête une tragédie de *Catilina* dont il avait composé les deux premiers actes. Rien n'en était encore écrit, tout était confié à sa mémoire, qu'il avait prodigieuse. Les amis auxquels il avait débité des passages de cette œuvre inachevée en étaient émerveillés. C'est pour la faire entendre que Voltaire produisit l'insouciant et sauvage poète dans

[1] Lettre 249, p. 254, à M. de Moncrif, mars 1732.

[2] *Lettres anglaises, XVIII, sur la tragédie,* éd. Garnier, t. XXII, p. 456.

[3] Lettre 221, à Cideville, 19 août 1731, p. 227. La *Mort de César,* imprimée en 1735, fut composée en 1731. Cf. Lettre 215 à Thieriot, p. 214.

[4] Lettre 249, p. 251.

les salons de son puissant protecteur. « Je menai hier, écrivait-il à Cideville, alors un de ses confidents les plus intimes et les mieux aimés, M. de Crébillon chez M. le duc de Richelieu ; il nous récita des morceaux de son *Catilina* qui m'ont paru très beaux. Il est honteux qu'on le laisse dans la misère, *laudatur et alget* [1].» On ne se contentait plus de le louer, on le remettait sur le boisseau. La mort de Leriget de la Faye, arrivée le 11 juillet 1731, avait laissé une place vacante à l'Académie française. Crébillon y fut nommé et prit séance le 27 septembre suivant, au milieu d'applaudissements unanimes [2]. Voltaire, en le menant chez le duc, n'avait-il été pour rien dans ce triomphe éclatant mais tardif? Et plus tard ne comptait-il pas ce service parmi les marques d'amité qu'il avait données à Crébillon [3]. Il ne se servait pas du reste de Richelieu seulement pour les autres ; dans l'occasion il en usait sans façon pour lui-même. Une de ses nombreuses préoccupations du moment était d'introduire clandestinement à Paris son *Charles XII,* imprimé à Rouen et resté en ballots chez M. de Formont. Il voulut le faire sous le couvert du duc, et dès le 8 septembre il écrivait au complaisant dépositaire : « Je vous supplie de le faire venir par roulier à l'adresse de M. le duc de Richelieu, à Versailles et, moi informé du jour et de l'heure de l'arrivée, je ne manquerai pas d'envoyer un homme de la livrée de Richelieu qui fera conduire le tout en sûreté [4]. » Ainsi la maison, le nom, les gens du grand seigneur étaient au service de l'écrivain. Les choses n'allèrent pas cependant au gré de son impatience, et dans le milieu du mois suivant *Charles XII* n'était pas encore à Paris. Nouvelle et pressante lettre à Formont. « Je vous supplie, disait-il, mon cher plénipotentiaire, de m'envoyer votre prisonnier. Ce sera à Versailles, chez M. le duc de Richelieu, que je logerai. Je vous prie

[1] Lettre 221, p. 227, 19 août 1731.

[2] *Journal de Marais,* t. IV, p. 299. Lettre du 28 septembre au Président Bouhier.

[3] « C'est une chose singulière que M. de Voltaire.... l'ait loué toujours publiquement et lui ait donné plusieurs marques d'amitié. » (*Eloge de M. de Crébillon,* 1762.)

[4] Lettre 224, p. 230.

instamment de me faire tenir une lettre d'avis par laquelle je serai autorisé, sous le nom du chevalier (des Alleurs), à retirer les ballots appartenant à M. le duc de Richelieu. Je me rendrai suivant la lettre d'avis, soit à Saint-Cloud, soit à Sèvres, au jour que vous me marquerez, et j'aurai soin de faire voiturer par terre ce roi malheureux, plus persécuté ici que chez les Turcs [1]. »

Dans l'intervalle entre ces deux lettres, Voltaire avait été cruellement frappé dans une de ses affections les plus sincères : le président de Maisons, Jean-René de Longueil, « son ami, son soutien, son père, lui avait été subitement enlevé », le 13 septembre, par la petite vérole, à l'âge de trente-deux ans. La mort de M. de Maisons, écrivait-il le jour même de la réception de Crébillon à l'Académie, m'a laissé dans un désespoir qui va jusqu'à l'abrutissement [2]. Mais les émotions de cette âme ardente perdaient vite leur intensité ; elle avait, dans son activité même, tant de causes pour la distraire. Cinq jours après cette lettre navrante, l'esprit de Voltaire était dans une assiette assez tranquille pour s'occuper de ses affaires et de ses plaisirs [3]. Il était alors tout à fait lancé dans le plus grand monde, fréquentant assidûment soit le comte de Clermont soit le prince de Guise, qui demeurait dans le Temple et dans le voisinage de l'hôtel de Richelieu [4]. Flatté plus qu'il n'osait le dire de se trouver en si brillante compagnie, il y conservait pourtant, sous les dehors d'une politesse caressante et obséquieuse, toute l'aisance et toute la liberté de son esprit. En fait de beaux-arts, je ne connais personne, écrivait-il à Cideville, en lui racontant ce qui se passait chez M. de Guise.

« Voilà ce que je vous mande, ajoutait-il, sans que mon esprit républicain soit le moins du monde amolli par un prince ni asservi à la moindre complaisance. » Ce qui ne l'empêchait pas, dans la même lettre, de s'occuper des plaisirs du duc de Richelieu chez lequel il allait passer une quin-

[1] Lettre 227, à M. de Formont, ce mercredi..., octobre 1731, p. 234.

[2] Lettre 225, à M. de Cideville, à Paris, ce 27 septembre 1731, p. 230.

[3] Lettre 226, du 2 octobre 1731, à Cideville, p. 231.

[4] « Le duc avait son hôtel à la place Royale. » (*Vie privée du maréchal de Richelieu*, t. I, p. 234.)

zaine à la campagne. Il voulait lui porter pour l'amuser un joli opéra, composé par Cideville, et intitulé: *le Triomphe de la Beauté.* « Vous devriez bien m'envoyer ce *Triomphe,* que je porterais à Richelieu. Le maître de la maison a passé toute sa vie dans ces temples que vous chantez. Il sera là dans son élément, et il est un assez bon juge de camp dans ces tournois-là [1]. »

Si Voltaire se rendit à Richelieu, comme il l'annonçait dans sa lettre à Cideville [2], il dut faire le voyage au commencement d'octobre et revenir à Paris entre le 17 et le 24. Son hôte venait de passer une partie de l'été aux bains de Spa, un des rendez-vous de la bonne compagnie au XVIIIe siècle. C'est sur le conseil de Boerhave, le fameux médecin de Hollande, qu'il avait dû recourir à ce remède et chercher en Belgique le rétablissement d'une santé fortement altérée par tous ses excès. Après un séjour de six semaines, il en était revenu tout à fait guéri et ne songeant plus qu'à reprendre le cours interrompu de ses débauches [3].

Voltaire, de retour à Paris, alla loger quelques jours à Versailles, dans la maison du duc de Richelieu, pour s'occuper de son *Charles XII;* mais ses autres affaires et les projets qu'il avait en tête le ramenèrent bien vite dans la capitale. Ce ne fut pas pourtant chez le duc qu'il établit ses quartiers d'hiver. Une dame, « à l'automne de ses jours », la « très singulière » comtesse de Martel, qui aimait, dit d'Argenson, à rassembler les beaux esprits, à quoi elle n'entendait rien [4], fut pour lui la « déesse de l'hospitalité. » A la fin de décembre, elle l'adopta pour ainsi dire avec Thieriot et voulut bien lui donner, rue des Bons-Enfants, « à coucher dans son appartement qui regardait sur le Palais-Royal [5]. »

[1] Lettre 226, à M. de Cideville, à Paris, ce 2 octobre 1731, p. 231 et 232.

[2] Cette lettre est du (mardi) 2 octobre. — Il était à Paris un mercredi d'octobre, jour où il écrivait à M. de Formont. Lettre 227, p. 235. Ce mercredi pouvait être le 17 ou le 24, ou même le 31. Il faut trouver la place pour une autre lettre écrite de Paris à ce même M. de Formont, en octobre 1731. Lettre 228, p. 234.

[3] *Vie privée du maréchal de Richelieu,* t. I, p. 234.

[4] *Mém. du marquis d'Argenson.* (Soc. de l'Histoire de France), tome I, p. 148.

[5] Lettres 236, à Thieriot; 237, à M. de Formont. Paris, 26 décembre, p. 242 et 243.

Pour ne plus demeurer dans l'hôtel de Richelieu, Voltaire conservait avec le duc ce ton d'aimable et malicieuse familiarité qui caractérisait leurs premières relations. Un joli petit morceau de huit vers, qui se rapporte à cette époque, en est la preuve. Il venait d'envoyer au duc plusieurs pièces détachées ; il accompagna cet envoi du huitain suivant :

Que de ces vains écrits, enfants de mes beaux jours,
La lecture au moins vous amuse ;
Mais, charmant Richelieu, ne traitez point ma muse
Ainsi que vos autres amours :
Ne l'abandonnez point, elle sera plus belle :
Votre aimable suffrage animera sa voix.
Richelieu, soyez-lui fidèle,
Vous le serez pour la première fois[1].

L'inconstant se montra plus fidèle à la muse de Voltaire qu'à ses autres maîtresses. Il trouvait un tel plaisir à la compagnie du poète, qu'il lui fit promettre, en 1732, de venir le rejoindre sur la Sambre, où ses devoirs de colonel d'un régiment d'infanterie l'obligeaient à demeurer quelques semaines.

Quoique l'Europe fût alors en paix, tous les cabinets, inquiétés et alarmés par l'ambition de l'empereur Charles VI et de la reine d'Espagne Elisabeth Farnèse, se tenaient prêts à tous les événements. Celui de Versailles ordonna de réunir, à la fin de l'été de l'année 1732, des camps sur les frontières du nord-est : en Flandre, dans les trois évêchés, en Alsace et en Franche-Comté. Le camp de Flandre devait se rassembler sur la Sambre et le régiment de Richelieu, qui tenait garnison à Calais, devait en faire partie. C'est là que le duc avait donné rendez-vous à Voltaire ; mais le poète était alors « tout à *Zaïre*. » Cette pièce, composée en vingt-deux jours, venait d'être jouée avec un succès extraordinaire et jamais son auteur n'avait senti si vivement l'enivrement de la gloire. « Je vous souhaitais bien là, écrivait-il à Cideville après la quatrième représentation de *Zaïre*, vous auriez vu que le public ne hait pas votre ami. Je parus dans une loge et tout le parterre me battit des mains. Je rougissais, je me cachais,

[1] *Poésies mêlées*, 52, X, 491.

mais je serais un fripon si je ne vous avouais pas que j'étais sensiblement touché. Il est si doux de ne pas être honni dans son pays, je suis sûr que vous m'en aimerez davantage [1]. »

Comment quitter le théâtre de tant de gloire ? Mais, d'un autre côté, il ne veut pas mécontenter le duc, car il l'aime et pour le moment il en a besoin. La Cour est à Fontainebleau ; les comédiens vont se transporter dans cette résidence royale. Ils y joueront *Eriphyle* et *Marianne :* le devoir de l'auteur est de les y suivre, quoique, à ses yeux, le séjour soit un exil et la Cour un vilain pays [2]. Mais où loger ? Fort heureusement le duc possède un hôtel à Fontainebleau, c'est à lui qu'il faut demander un asile. Et tout à la fois, pour excuser son manque de parole et pour adresser sa requête, Voltaire se met à écrire une lettre charmante, modèle de ce badinage malicieux et caressant dont il connaît si bien la puissance et dont il use avec une incomparable adresse. Il sait qu'il n'y a point de déesse dont le nez ne soit réjoui de l'odeur de l'encens [3] et que sur ce fait les dieux ressemblent aux déesses. Aussi ne se fait-il pas faute d'en brûler pour le dieu dont il est l'adorateur, mais il y mêle agréablement un peu de sel pour en relever le parfum.

« Je ne sais pas encore, Monseigneur, si ma chienne de santé pourra me permettre de venir faire la guerre sous vos ordres cet automne, mais je vous avoue qu'il y a plus d'apparence que je ferai une partie de la campagne à Fontainebleau.

» Partout où est la comédie, c'est là mon camp, et *Zaïre* est mon général dont je suis volontiers les drapeaux. Si vous pouviez me prêter une tente pour quelques jours dans votre maison, sans que je vous incommodasse, je vous serais très obligé. Je suis plus malade et plus chétif que jamais. Si j'allais vous trouver sur la Sambre en cet état, vous m'enverriez à l'hôpital de l'armée. Je n'ai pas plus de santé qu'il n'en faut pour voir les grands yeux noirs de Zaïre [4] et je me

[1] Lettre 278, du 25 août 1732, p. 289.

[2] Lettre 284, à Mlle de Lubert ; Lettre 281, à Cideville.

[3] Lettre 284 à Mlle de Lubert, p. 297.

[4] Ces « grands yeux noirs de Zaïre » donnent à peu près la date de cette lettre. Voltaire, en septembre, parlait aussi à M. de Formont des « grands yeux noirs de Mlle Gaussin ». Lettre 282, p. 291.

réserve pour elle le peu de vie que j'ai. La Sambre me tuerait et la vue de Zaïre me ranime. M. Palu est, je crois, le maître de votre maison et souffrira bien que j'y aie un petit trou. Je me flatte, Monseigneur, que votre santé est meilleure que jamais, que la fatigue qui me tuerait vous sied à merveille, que vous faites faire plus d'évolutions que le chevalier Follard n'en a imaginées, et qu'avec tout cela vous serez charmé de revenir.

» Adieu, Monseigneur, je suis le plus paresseux et le plus tendre de tous vos serviteurs. Je me flatte qu'un jour je passerai ma vie uniquement auprès de vous et c'est une idée charmante pour moi. J'ai changé d'avis sur votre terre. A de moindres faveurs des malheureux s'attendent. J'ai eu l'insigne folie de perdre près de douze mille francs chez la baronne et j'ai renoncé à être seigneur terrien. Aimez toujours votre adorateur. — V. »

Comment ne pas louer dans cette lettre, récemment publiée par M. Bliais, l'art parfait avec lequel Voltaire arrive à ses fins ? Sous des protestations de tendresse et d'admiration, que de choses difficiles ne fait-il point passer en douceur? Il badine agréablement sur les talents militaires d'un colonel novice et ennuyé du métier ; il fait à la santé mal remise du débauché fatigué de malignes allusions ; il s'excuse, sans avoir l'air de se justifier, sur deux manquements de parole : l'un à propos du voyage qu'il avait promis, l'autre, plus grave, au sujet de la terre qu'il devait acheter. Enfin, il demande la permission dont il a besoin pour loger chez le duc à Fontainebleau. Tout cela avec l'aimable aisance, le naturel merveilleux d'un homme sûr de son fait et qui ne redoute rien de son badinage.

Cette jolie lettre est certainement du mois de septembre 1732. Elle ne mérite pas seulement d'attirer l'attention par la grâce du tour et parce qu'elle est jusqu'ici la première lettre connue, écrite par Voltaire à Richelieu ; elle est en outre digne de remarque par les détails importants qu'elle contient. Son auteur, au lendemain de *Zaïre,* encore sous le charme du succès et dans la fièvre de l'enthousiasme, ne rêvait plus que de nouvelles œuvres : « Que de travaux et de peines, écrivait-il à Formont, pour cette fumée de vaine gloire ! Cepen-

dant que ferions-nous sans cette chimère? Elle est nécessaire à l'âme comme la nourriture l'est au corps[1]. » Mais il était trop pratique aussi pour ne pas songer au solide, et au bien-être de sa chère guenille. Pour le moment, les choses allaient bien; logé chez Mme de Fontaine-Martel, il avait « une maison dont il était le maître, et quarante mille livres de rente qu'on dépensait à le divertir[2]. » La comtesse pouvait lui manquer, et Voltaire n'était pas homme à ne point songer au lendemain. Vers ce temps, une de ses amies, la marquise du Deffant, lui proposait d'acheter une charge d'écuyer chez la duchesse du Maine, mais ne se sentant pas « assez dispos pour cet emploi, il attendait une autre occasion[3]. » On voit par la lettre dont nous nous occupons qu'il avait un moment nourri d'autres projets, il avait conçu l'idée de placer sa fortune en biens-fonds, et non plus seulement en rentes, et avait eu pour cela des pourparlers avec le duc de Richelieu, toujours obéré et toujours en quête d'argent. Mais il se ravisa dans la suite, et ses pertes au jeu chez Mme de Fontaine-Martel lui fournirent un prétexte pour justifier son changement de résolution. L'excuse arrivait à propos, mais elle était vraie, car il écrivait dans le même temps à Cideville, qui lui avait fait l'amitié de lui parler de ses peines : « Pourquoi faut-il qu'un homme aussi sage et aussi aimable que vous soit malheureux? Que serai-je donc, moi qui ai passé toute ma vie à faire des folies? Quand j'ai été malheureux, je n'ai eu que ce que je méritais, mais quand vous l'êtes, c'est une balourdise de la Providence. J'ai eu la sottise de perdre douze mille francs, au biribi, chez Mme de Fontaine-Martel; je parie que vous n'en avez pas tant fait[4]. »

[1] Lettre 282, à Formont, septembre 1732, p. 291, 292.

[2] Lettre 312, à Cideville, 27 janvier 1733, p. 324. Cette lettre a été écrite après la mort de la comtesse. On embellit toujours ce que l'on a perdu. Dans une lettre à Thieriot (270), Paris, 9 juillet 1732, écrite en anglais, Voltaire ne tient pas tout à fait le même langage: « Madame de Fontaine-Martel makes her best endeavours to have as much pleasure for as little money as possible. M. de F. M. fait tous ses efforts pour se procurer du plaisir au meilleur marché possible. (Voy. *Mém. du marquis d'Argenson, loc. laud.*)

[3] Lettre 289, p. 302.

[4] Lettre 281, 3 sept. 1732, p. 290, 291.

Richelieu prit en bonne part les excuses et les adulations insidieuses du poète et ne lui tint pas rigueur pour ses manquements de parole. Il lui accorda la permission qu'il désirait, et sur son autorisation Voltaire vint s'installer dans son hôtel de Fontainebleau, à la fin d'octobre, pour n'en partir qu'au milieu de novembre[1].

L'auteur de *Zaïre* était plein de contradictions; il se vantait à Maupertuis et à Cideville d'être à la Cour, sans être courtisan,

> De porter son air naturel
> Dans le centre de l'artifice,

et il se glorifiait à Mlle de Lubert d'avoir fait la paix avec les princesses, au moyen de quelques petits vers médiocres, mais qui avaient été trouvés fort bons par celles à qui ils étaient adressés[2]. Il disait au négociant anglais Falkener : « Nos petits-maîtres et les vôtres sont l'espèce la plus ridicule qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre[3]. » Et il ne craignait pas de contracter sans cesse de nouvelles obligations avec le premier des petits-maîtres français, le duc de Richelieu. Il est vrai que ces dettes, il les payait largement dans ses écrits. Il travaillait alors au *Temple du Goût*, qu'il devait terminer une première fois au milieu de décembre[4]. Sous la forme légère qu'il lui donna, l'ouvrage était sérieux et les opinions hardies qu'il y émettait sont devenues pour la plupart les jugements mêmes de la postérité. Mais l'esprit follet qui fit souvent plus d'une niche au bon sens exquis de Voltaire, y avait semé des traits, avec lesquels cette œuvre délicate avait parfois l'air d'une fredaine[5]. On peut considérer comme une de ces saillies déplacées et indiscrètes l'introduction de Ninon de Lenclos dans le sanctuaire du Goût.

[1] Voy. Lettres 284, 285 et 291. La Lettre 285 à Maupertuis p. 285, porte cette date : à Fontainebleau, 30 octobre 1732, à l'Hôtel de Richelieu, p. 298. — La Lettre 291 à Cideville, datée de Paris, ce samedi 15 novembre, commence par ces mots : « J'arrive de Fontainebleau... », p. 304.

[2] Lettres 285, 291 et 284.

[3] *Epître dédicatoire de Zaïre,* à M. Falkener.

[4] Cf. Lettres 294 du 8 décembre 1732, p. 309, et 302, p. 318, à Formont.

[5] Cf. Lettre 294.

Ninon, cet objet si vanté
Qui si longtemps sut faire usage
De son esprit, de sa beauté
Et du talent d'être volage,
Faisait alors avec gaîté
A ce charmant aréopage
Un discours sur la volupté.

Naturellement Voltaire s'arrête pour « entendre le sermon de Ninon », et avec lui un certain duc, neveu du cardinal de Richelieu. Ce jeune homme a ses entrées dans le sanctuaire, il y vient même très souvent, et toujours est plus gracieusement accueilli par le dieu que son oncle, le grand ministre[1].

C'est lui qui, d'un esprit vif, aimable et facile,
D'un vol toujours brillant, sut passer tour à tour
Du temple des Beaux-Arts au temple de l'Amour,
Mais il fut plus content de ce dernier asile.
Des mains des Grâces présenté,
En Allemagne, en Italie,
Il charma l'Europe adoucie,
Dont son oncle fut redouté[2].

Pour obtenir ainsi les préférences du dieu, le neveu du Cardinal n'a fait aucun ouvrage, mais on reçoit dans cette demeure bien des habitants

Qui, sagement livrés aux douceurs du loisir,
Ont passé de leurs jours les moments délectables
A recevoir, à donner du plaisir.
De chanter et d'écrire ils ont été capables;
Mais pour être en ce temple et pour y réussir
Qu'ont-ils fait, ils étaient aimables[3].

Ces louanges, délicates autant qu'excessives, sont mêlées d'un peu de sel; autrement Voltaire n'eût pas été Voltaire. Souvent blessé par la critique implacable du jeune duc, il ne manque pas d'y faire une allusion adroitement voilée. Un des

[1] *Variantes du Temple de Goût*, t. VIII, p. 593-594.
[2] *Ibid.*, p. 596.
[3] *Ibid.*, p. 594.

habitants du Temple, le jésuite Bouhours, fidèle aux habitudes qu'il avait sur terre, adressait à tout venant ses petites observations : « Eh bien ! examinez, vétillez tant qu'il vous plaira, dit en passant Richelieu ; pour moi, je n'ai pas la force de rien censurer d'aujourd'hui. » Si le censeur, ordinairement si sévère, oublie pour le moment son esprit critique, c'est qu'il revient du sermon de Ninon : elle l'a rendu d'humeur indulgente [1].

Malgré cette légère malice, le passage tout entier était bien fait pour plaire au fat pour lequel il était écrit : l'immense vanité de l'Alcibiade français dut surtout être secrètement flattée de la préférence qu'on lui donnait sur son grand oncle. Le public n'en jugea pas de même ! Il considéra la comparaison comme malséante et fit remonter son mécontentement jusqu'au duc en personne, comme s'il avait été sinon l'inspirateur au moins le complice du poète [2]. Voltaire en sentit, lui-même, sinon l'inconvenance, au moins le danger. « On clabaude ici, on crie, on critique, écrivait-il à Cideville, il faut apaiser les plaintes, il faut imposer silence à la censure [3].» Il tâcha d'ôter de son œuvre tout ce qui pouvait servir de prétexte à la fureur des sots et à la malignité des mauvais plaisants. Le premier Temple qui parut, au plus tard pendant le mois de mars 1731 [4], était un amas de pierres de scandale [5], il se mit à le refaire, y travailla jour et nuit [6], et en fit tellement un nouvel édifice qu'il n'y resta pas deux pans de muraille de l'ancien [7]. La petite chapelle devenait une cathédrale [8]. Et, comme il avait la triste manie de citer l'Ecriture

[1] *Variantes du Temple du Goût*, t. VIII, p. 596.

[2] Marais écrivait au président Bouhier : « Que dites-vous ? le cardinal de Richelieu, traité comme un pédant en présence de son neveu, qui apparemment y a consenti. (*Corresp. inéd.*, 29 mars 1733, p. 473.)

[3] Lettre 316, 25 mars 1733, p. 329.

[4] On en parlait déjà et on l'attendait le 15 de janvier. (*Rev. rétrospective*, 1831, t. V, 2e série, p. 48. Cf. p. 165. Le 25 février, Voltaire semble dire que la chose est achevée. (Lettre 314 à Cideville). Le 17 mars, il en envoie à son ami de Rouen deux exemplaires (lettre 315) ; le 2 mars, il parle du bruit fait par l'ouvrage, lettre 316.

[5] Lettre 322.

[6] Lettre 316, p. 329.

[7] Lettre 322, à Cideville, 12 avril, p. 332.

[8] Lettre 317, à Cideville, 25 mars.

à tout propos, il se vanta à ses amis d'avoir rebâti son Temple en trois jours[1]. Ninon de Lenclos et le duc de Richelieu n'y furent plus reçus. Ce dernier était-il entré de bonne grâce dans l'ancien édifice, fut-il mécontent d'être exclu du nouveau? les renseignements manquent pour répondre catégoriquement à cette double question[2]. Une chose certaine du moins, c'est que le duc ne figure pas parmi ceux qui se plaignirent, comme le comte de Caylus, d'avoir été introduits dans le Temple à leur insu[3]. Mais peut-être était-il de ceux qui ne se trouvaient « pas assez loués à leur gré », dont parle Voltaire à Thieriot. Peut-être aussi, si l'on essayait de lire entre les lignes, sous les sous-entendus d'une lettre confidentielle, verrait-on qu'il n'était pas d'accord avec l'auteur sur le fond même des choses et ne partageait pas les idées exprimées dans l'ouvrage. Comment comprendre autrement les phrases ironiques et dénigrantes adressées à Thieriot qui se trouvait alors à Londres pour y imprimer les *Lettres anglaises* : « Je crois que vous verrez dans peu le duc de Richelieu, qui va porter ses grâces et ses séductions à Londres : vous me paraissez trop Anglais pour lui faire votre cour et de trop bon goût pour être de son avis sur les beaux-arts qu'il entend très mal, mais il entend à merveille celui de plaire[4]. » Quand on songe aux éloges du premier *Temple*, aux flatteries prodiguées à ce jeune duc qui

> . . . . . Sut passer tour à tour
> Du Temple des beaux-arts à celui de l'amour,

n'est-on pas tenté de voir dans ce passage aigre-doux, avec la preuve de débats récents, la petite vengeance d'un auteur froissé ?

Pendant que s'agitait l'importante affaire d'une seconde

[1] Lettres 317 et 311 à Cideville, lettre 321, 1er mai, p. 337, à Thieriot.

[2] Croyez-vous, disait Marais, *loc. laud.*, que cela ait été donné au public sans que ni lui (le card. de Polignac), ni l'abbé de Rothelin, ni le duc de Richelieu en aient eu connaissance?

[3] Voyez la lettre de Caylus, 16 juin 1733, et celle de Voltaire, juillet. (*Corr. de Voltaire*, nos 341 et 351, p. 350 et 362.)

[4] Lettre 336, 1733 (sans date de mois), p. 345.

édition du *Temple*, Voltaire avait été obligé de quitter les aimables pénates de la baronne. Mme de Fontaine-Martel était morte en janvier 1733, et il était venu « se claquemurer » rue du Long-Pont dans le plus vilain quartier de Paris, dans la plus vilaine maison [1]. » Mais il logeait vis-à-vis le portail de Saint-Gervais, cette merveille de Jacques Debrosse, l'architecte du Luxembourg. Et comme il venait, dans son charmant et malencontreux ouvrage, de faire l'éloge de ce chef-d'œuvre « auquel il manque une église, une place et des admirateurs [2] », il aimait à dire publiquement que ce portail était le seul ami que lui eût fait le *Temple du Goût* [3].

C'est dans ce *trou* de la rue du Long-Pont, dans ce *réduit*, dans cette *chaumière*, dans cette *tanière*, car il aime à varier à ce sujet les épithètes méprisantes [4], que vint le trouver la plus longue et la plus sérieuse passion de sa vie. Et comme si, par un arrangement du sort, son existence eût été liée d'une manière indissoluble à celle de Richelieu, Voltaire, dans cette phase intime de sa destinée, rencontre encore son inévitable compagnon.

Gabrielle-Emilie le Tonnelier de Breteuil, mariée le 20 juin 1725 au marquis du Châtelet, n'avait point, en effet échappé à l'attrait qui livrait presque toutes les femmes à ce séducteur universel, « volage adorateur de mille objets divers [5]. » Délaissée, comme tant d'autres, elle était restée l'amie de l'infidèle, et continuait à correspondre avec lui [6]. Voltaire, qui fréquentait autrefois la maison du baron de Breteuil, père de la marquise, prétendait l'avoir vue naître, et l'avait certainement connue dans son enfance [7]. Il l'avait ensuite perdue de

[1] Lettres 331, à Thieriot; 332, à Cideville, toutes deux du 15 mai, p. 339, 341.

[2] Tome VIII, p. 576.

[3] Lettres 329, p. 338, et 331, p. 339. Il avait dû le dire à d'autres, car le mot se trouve répété à la date du 25 mai 1733, dans un journal intitulé : *la Cour et Paris*, en 1732-33, et publié en 1836 par la *Revue rétrospective*, 2e série, tome V, p. 386.

[4] Lettre 377, à Mme la duchesse de Saint-Pierre, p. 395-396.

[5] *Phèdre*, act. II, sc. v.

[6] Voir tome II de la *Vie privée*, p. 391 à 424 des lettres de Mme du Châtelet à Richelieu.

[7] C'est une figure : Mlle de Breteuil était née le 17 décembre 1706. Voltaire, alors âgé de douze ans, fréquentait-il déjà la maison du baron de Breteuil ?

vue, et ce fut seulement vers 1729 qu'un conseiller au parlement de Toulouse, M. d'Aigueberre, les avait présentés l'un à l'autre et leur avait fait renouveler connaissance [1]. Ils n'eurent cependant d'abord que des relations de société, peu nombreuses et fugitives, et ne se lièrent tout à fait qu'en 1733.

Mme du Châtelet avait alors vingt-sept ans. Savante autant qu'amie du plaisir et des divertissements, elle alliait l'amour des sciences à la dissipation et à la coquetterie.

Son esprit est très philosophe
Et son cœur aime les pompons [2].

Son cœur aurait aimé d'autres bagatelles, mais, trahie par l'amour,

Elle a chassé de sa maison
Certain enfant tendre et fripon.

Voltaire parvint à l'y faire rentrer, vraisemblablement à la fin du printemps de 1733, et dès lors commença cette liaison intime qui les rendit presque inséparables durant seize ans [3].

Mme du Châtelet resserra les liens entre Voltaire et Richelieu. Restée, comme nous l'avons vu, l'amie du dernier, elle ne tarda pas à le prendre pour confident. Elle lui donnait des nouvelles du turbulent et maladif grand homme qu'elle avait pris en affection et sous sa tutelle : elle le tenait au courant de ses œuvres, de ses projets, de ses souffrances : car avec cette âme de feu, toujours passionnée, et ce corps tourmenté sans cesse par la fièvre ou par les vapeurs, il fallait,

[1] Lettre à M. d'Aigueberre, du 26 octobre 1749. « Mon cher ami, c'était vous qui m'aviez fait renouveler connaissance, *il y a plus de vingt ans*, avec cette femme infortunée... Je l'avais vue naître. — Ce souvenir nous reporte à 1729 et non à 1733, comme le veut Clogenson, dans une note relative à la lettre 369, adressée au comte de Sade et dans laquelle il est question d'Aigueberre, t. XXXIII, p. 387.

[2] Voyez Lettres 364 à M. l'abbé de Sade, 29 août, p. 377, — et 360 à Cideville, 14 août, p. 375

[3] C'est à cette liaison que Voltaire fait commencer ses *Mémoires*. « Je trouvai en 1733, une jeune dame qui pensait à peu près comme moi. » — Le 2 juillet 1733, il commença son épître sur la calomnie « dédiée à une femme très aimable et très calomniée. » V. Lettre 345 à Cideville, 3 juillet, p. 357.

si l'on s'attachait à lui, remplir tour à tour le double rôle de garde-fou et de garde-malade. Une lettre, datée, selon toute probabilité, du mois d'août 1733 peut donner une idée de ce qu'étaient déjà les rapports de Voltaire, de Mme du Châtelet et de Richelieu. « Je suis charmée, écrit la marquise à ce dernier, qu'*Adélaïde* vous plaise, elle m'a touchée. Je la trouve tendre, noble, touchante, bien écrite et surtout son cinquième acte charmant. Elle ne sera pas jouée de si tôt, la pauvre petite Dufresne se meurt. Elle a renvoyé son rôle. V... en est fort affligé, et il a raison, elle était très capable de faire valoir son rôle, et la petite *Gossein* le jouerait pitoyablement. Pour moi, je suis d'avis qu'il attende la guérison de Mlle Dufresne. Il y a trois semaines qu'il est malade lui-même et qu'il n'*a* pas sorti. Mais il n'en a pas l'imagination moins vive et moins brillante, il n'en a pas moins fait deux opéras, dont il en a donné un à Rameau, qui sera joué avant qu'il soit six mois [1].

Richelieu continuait, on le voit, à porter un vif intérêt aux travaux de Voltaire ; une lettre adressée par ce dernier à un certain M. Berger, marchand à Paris et amateur des beaux-arts, prouve d'ailleurs que l'homme de lettres conservait chez le duc son crédit et son influence d'autrefois. « Je me flatte, écrivait-il à son correspondant, avec cette insinuante câlinerie qu'il savait prendre quand il avait besoin de plaire, je me flatte que je vous embrasserai cet hiver. Le jour que je vous verrai sera ma première consolation, et l'empressement de vous obéir auprès de M. de Richelieu sera la seconde [2]. » Pour quelle importante affaire avait-il à intervenir, je ne le sais pas, mais comme il était glorieux de faire montre de sa puissance en si haut lieu !

[1] Cette lettre, citée par M. G. Desnoiresterres, dans *Voltaire à Cirey*, p. 11, est tirée des *Lettres de Voltaire et de sa célèbre amie* (Genève, 1712), p. 57 et 58.

Le 2 août, Voltaire disait à Cideville, lettre 357, p. 370 : « Vous m'avez cru peut-être *embastillé*. C'était bien pis, j'étais malade et je le suis encore. » — Le 14 août 1733, lettre 360, p. 375, il écrivait également à Cideville : « Je ne vous écris pas de ma main, car je suis si malade qu'il n'y a que mon cœur en vie. » — Les deux opéras sont *Samson* et *Tanis et Zélide*.

[2] Lettre 372, p. 390.

De son côté, il ne perdait pas de vue les intérêts de son noble ami. Depuis quelque temps, il fréquentait, nous l'avons vu, la maison du prince de Guise. C'était un grand seigneur que celui qui portait, suivant l'expression de Saint-Simon, le nom postiche de Guise, mais il ne descendait pas des anciens héros de la Ligue et des guerres de religion. Fils du prince d'Harcourt, et connu longtemps lui-même sous le titre de comte d'Harcourt, il avait obtenu du duc de Lorraine, chef de la maison, dont sa famille était une branche, une terre à laquelle il avait fait donner le nom de Guise, et s'était successivement appelé comte, puis prince de Guise[1]. Il avait de qui tenir. Son père, mort en 1719, avait, au dire de Saint-Simon, « mené une longue vie de bandit et presque toujours loin de la Cour et de Paris[2].» Sa mère, une Brancas, était, si l'on s'en rapporte au témoignage de l'implacable auteur de mémoires, une furie blonde, et de plus une harpie, elle en avait l'effronterie, la méchanceté, la fourberie et la violence ; elle en avait encore la gourmandise et la promptitude à s'en soulager. Sa hardiesse à voler au jeu était inconcevable et cela ouvertement[3].»

En digne fils d'une telle mère, le prince de Guise trichait effroyablement. Sa femme ne valait pas mieux. Née Jeannin de Castille, et fille d'un riche financier, jaune, noire, laide en perfection, de l'esprit comme un diable, du tempérament comme vingt, elle en usait bien, dit encore Saint-Simon[4]. Aussi le mari et la femme étaient-ils, d'après le président Hénault, « le scandale de Paris, dans un siècle où on n'y est pas difficile ; ils n'avaient rien à se reprocher l'un à l'autre. Leur maison était une maison de bohémiens, une caverne de voleurs, *spelunca latronum*[5]. Mais elle était tenue sur un grand pied, soit au Temple, à Paris, soit à Arcueil, où les jardins étaient de la plus grande élégance, soit en Bourgogne, à Monjeu, près d'Autun. Tout Paris y allait[6]. » Voltaire fit

[1] Saint-Simon, éd. in-12, t. XI, p. 300. — C'était en août 1718.

[2] *Ibid.*, p. 81.

[3] *Ibid.*, II, 414.

[4] *Ibid.*, III, p. 70.

[5] *Mémoires du président Hénault*, 105, cités par M. Desnoiresterres, *ibid.*, p. 25.

[6] *Ibid.*

ainsi que tout le monde, et, comme il se mettait vite à l'aise, devint le commensal de ce couple diffamé. A la fin de l'été de 1731, il est tout fier d'écrire à Cideville : « Je vais passer le mois de septembre tout seul à Arcueil dans la maison de M. le prince de Guise, qu'il a la bonté de me prêter. Il est juste que les descendants du Balafré et du jeune d'Aumale fassent quelque chose pour moi[1]. »

Il rencontrait souvent, chez M. et Mme de Guise, le duc de Richelieu leur voisin, et conçut l'idée de le marier avec leur fille cadette. Ils avaient trois enfants, un fils auquel devaient revenir leurs biens substitués et deux filles. L'aînée, Louise-Henriette-Françoise, avait épousé, le 21 mars 1725, le duc d'Albret, de la maison de Bouillon ; l'autre, Marie-Elisabeth-Sophie, n'était pas encore mariée en 1734. Il avait été, à la vérité, question pour elle, au mois de juin 1733, d'une alliance avec le prince Esterhazy, qui appartenait à l'une des trois premières maisons de Hongrie, jeune, bien fait et jouissant de 800,000 livres de rentes. Le prince de Guise, en qualité de futur beau-père, avait même donné à son gendre en espérance, une leçon au billard de 1,200 livres[2]. Le grand seigneur autrichien eut-il peur de semblables leçons pour l'avenir, fut-il effrayé par la mauvaise réputation de cette maison de bohémiens. Toujours est-il que le projet n'eut pas de suite et que la main de Mlle de Guise resta libre. Voltaire était chez la princesse, et partout ailleurs du reste, un peu comme chez lui ; grâce à quelques grains d'encens qu'il savait brûler à propos sous le nez de la fille du financier, devenue grande dame, il avait la permission de tout dire et de tout oser[3]. Fort libre avec la jeune demoiselle, il ne craignait pas de lui glisser des avis et des consolations ironiques sous des compliments flatteurs :

> Vous possédez fort inutilement
> Esprit, beauté, grâce, vertu, franchise ;

[1] Lettre 222, 3 septembre 1731, p. 227, 228. Les noms du Balafré et d'Aumale font bien dans le tableau, mais le prince de Guise, issu de la branche de Lorraine Elbeuf, *ne descendait* pas de ces deux héros de la *Henriade* ; il était seulement comme eux de la maison de Lorraine.

[2] *La Cour et Paris en* 1732-33, *Revue rétrospective*, 2e série, t. V, p. 390.

[3] Voir la Lettre 242, p. 248.

Qu'y manque-t-il? Quelqu'un qui vous le dise,
Et quelque ami dont on en dise autant[1].

Il allait même jusqu'à lui conseiller de prendre un adorateur opulent et finit par lui proposer le duc de Richelieu. Quand on le sut, l'on se mit à rire et l'on chansonna ce favori d'Apollon qui se faisait le serviteur de Mercure[2]. Mais la fière descendante des ducs de Lorraine s'humanisa pour l'homme à bonnes fortunes du siècle, celui que le président Hénault appelle brutalement le dompteur de toutes les femmes ; elle se mit à aimer éperduement l'époux que lui destinait Voltaire[3], au point d'effrayer le sceptique négociateur :

Ne vous aimez pas trop, c'est moi qui vous en prie,
C'est le plus sûr moyen de vous aimer toujours[4].

Richelieu de son côté ne fut pas insensible aux beaux yeux, à l'air doux et majestueux de Mlle de Guise : il fut enchanté surtout de s'allier à une maison illustre qui marchait de pair avec les familles souveraines[5]. Quant aux parents, comme tous les biens qui leur restaient étaient substitués à leur fils, ils ne pouvaient donner à leurs filles d'autre dot qu'un grand nom, et acceptèrent sans trop de peine un duc et pair qui s'en contentait[6]. Le poète avait conduit ce mariage comme une intrigue de comédie et le dénouement dut se faire à Monjeu[7]. Dans les règles, il fallait que l'intermédiaire fût de la noce. Il quitta donc le 7 avril 1734 sa maison de la rue du Long-Pont pour n'y plus revenir, et se rendit en Bourgogne[8]. Il avait fait le contrat, il fit aussi « une façon d'épithalame », mais à la Voltaire, c'est-à-dire avec indiscrétion, et presque avec indécence. Mais où commençait

[1] *Poésies mêlées*, 61, t. X, p. 494.

[2] *Recueil Clairambault-Maurepas*, *Chansonnier historique du* XVIIIe *siècle*, publié par Emile Raunié, 2e partie, t. II, année 1734. *Sur Voltaire.*

[3] *Mém. de Hénault*, p. 106.

[4] *Poésies mêlées*, 72, p. 501.

[5] *Vie privée du maréchal de Richelieu*, t. I, pp. 234 et 235.

[6] *Ibid.* —*Journal de Barbier*, t. II, p. 43.

[7] Lettre 396, à Cideville, 7 avril, p. 413.

[8] Lettres 396 et 399 à Formont. Monjeu, 25 avril, p. 415.

l'indécence en ce temps de vie facile? Dans ce château de Monjeu, où se trouvait réunie la compagnie la plus illustre, où Mme la marquise du Châtelet était présente[1], qui s'avisa de réprouver les conseils pervers donnés à la nouvelle duchesse:

Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront se plaindre à Votre Altesse?
Ils diront, voyant vos attraits:
« Dieux! quel plaisir que la vengeance. »
Vous sentez bien qu'ils ont raison,
Et qu'il faut punir le coupable;
L'heureuse loi du talion
Est des lois la plus équitable[2].

Personne, assurément, ne trouva de telles plaisanteries odieuses et immorales. Personne, excepté la jeune mariée. Voltaire vante sa vertu simple et sa gaieté modeste[3]. Elisabeth-Sophie de Lorraine, en effet, valait infiniment mieux que son vicieux entourage, et jusqu'à la fin de sa vie, qui du reste fut courte puisqu'elle mourut le 2 août 1740, elle aima passionnément son mari. Sa sévérité se révolta contre les étranges conseils de Voltaire, il a soin de nous le dire[4]. Mais dans cette caverne de bohémiens, combien de fois n'avait-elle pas eu à entendre des paroles aussi inconvenantes et quand le poète, qu'elle avait grondé, répondait à ses réprimandes en s'écriant :

Ah! quelle espèce de vertu
Qui fait enrager tout le monde,

il avait les rieurs pour lui. La licence des noces autorisait d'ailleurs ces libertés anacréontiques, et le malin poète, dans sa franchise étourdie et presque cynique, ne se gênait jamais pour en prendre plus que tous les autres. N'osait-il pas, dans les jours qui suivirent le mariage, adresser ces vers presque insolents à la duchesse de Richelieu:

[1] Lettre 401 à Maupertuis, 29 avril, p. 416.
Epître XLII, t. X, p. 289.
[3] *Poésies mêlées*, 72, t. X, p. 501.
[4] « Votre sévérité me gronde. » (*Ep.* XLII.)

Plus mon œil étonné vous suit et vous observe,
Et plus vous ravissez mes esprits éperdus ;
Avec les yeux noirs de Vénus
Vous avez l'esprit de Minerve :
Mais Minerve et Vénus ont reçu des avis ;
Il faut bien que je vous en donne :
Ne parlez désormais de vous qu'à vos amis
Et de votre père à personne [1].

Le mari trouvait charmantes des gaillardises si risquées ; du reste, Voltaire l'épargnait encore moins que les autres et se moquait gaiement de ce mariage dont il était cependant l'auteur. Dans une épître badine, adressée directement au duc, il montrait d'un côté l'Amour gémissant et murmurant de voir « son Richelieu » hasarder un nœud légitime ; de l'autre, l'Hymen qui ne prenait pas au sérieux les serments « de cette volage créature » ; il connaissait « son duc » et lui disait :

Les plaisirs fixent votre cœur,
Le devoir est votre passade [2].

Le nouvel époux, que ses obligations de colonel appelaient à l'armée, avait laissé de bonne heure la société réunie à Monjeu ; il était parti pour Philipsbourg avant la fin d'avril. « J'ai passé dix jours ici, lui écrivait peu de temps après Mme du Châtelet, entre (Voltaire) et Mme de Richelieu, je ne crois pas en avoir jamais passé de plus agréables [3]. » Un trouble-fête survint au milieu de cette heureuse vie. Voltaire, en s'entourant de précautions risibles pour couvrir sa responsabilité, avait fait imprimer par Thieriot les *Lettres anglaises*. On les débita plus tôt qu'il ne l'eût voulu. Chauvelin, le garde des sceaux, se crut joué et menaça de prendre

[1] *Poésies mêlées*, 75, t. X, p. 502.

[2] *A Monsieur le duc de Richelieu sur son mariage*, tome XXXII, *Supplément aux poésies*, p. 411.

[3] Lettre de Mme du Châtelet à Richelieu, à Monjeu ; ce 13 mai (*Lettres de Voltaire et de sa célèbre amie*. Genève, 1782, p. 43, 44, 45). — M. Desnoiresterres, à qui j'emprunte cette citation, a par inadvertance mis dans sa note le nom de Voltaire au lieu de celui de Mme du Châtelet. (*Voltaire à Cirey*, p. 43.)

des mesures rigoureuses. Des bruits inquiétants en arrivèrent en Bourgogne à la fin d'avril, et l'auteur, dont les finesses avaient mal réussi, se préparait à partir pour Londres ou pour Bâle afin de se mettre à l'abri de la colère ministérielle [1]. Enfin, un domestique laissé exprès à Paris par Mme du Châtelet arrive en poste le 3 mai, en même temps qu'une lettre de d'Argental. La veille, une lettre de cachet avait été signée et l'ordre donné pour arrêter et conduire au château d'Auxonne le sieur Arouet de Voltaire [2].

On tint conseil à Monjeu ; le duc était absent, mais, très au fait des roueries employées par son ami chaque fois qu'il voulait publier un livre et se ménager un faux-fuyant, il croyait qu'il avait trompé le garde des sceaux et trouvait la plaisanterie de bonne guerre [3]. Le plus pressé, c'était de soustraire l'imprudent écrivain à ses persécuteurs.

« Tout ce qui était à Monjeu, écrivait-il plus tard à d'Argental, m'a envoyé vite en Lorraine [4]. » Quand la maréchaussée, mise en campagne, se présenta le jeudi 6 mai, on lui dit que Voltaire était allé prendre les eaux en Lorraine [5].

Ainsi se terminèrent les fêtes du mariage de Mlle de Guise, qui devait, au dire du poète, avoir la gloire

> De finir l'amoureuse histoire
> De ce volage Richelieu [6] !

Alors finissaient aussi les liaisons de jeunesse qui avaient existé entre le duc et Voltaire.

Tous deux entraient, en effet, dans la période sérieuse de leur vie. Richelieu, sans cesser pourtant d'être inconstant et

[1] Lettres 398, 399, 400 et 401 du 24, du 25 et du 29 avril à Cideville, à Formont, à d'Olivet et à Maupertuis, p. 414 à 417.

[2] Lettre 404 à d'Argental, p. 419. — *Registre du secrétariat de la maison du roi*, année 1734, p. 316, cité par Desnoiresterres, p. 27.

[3] « M. de Richelieu, dit plus tard Voltaire, persuadé (parce qu'il trouvait cela plaisant), qu'en effet je m'étais fait un plaisir d'imprimer et de débiter le livre malgré le garde des sceaux... » (Lettre 599 à d'Argental, mai 1736, tome XXXIV, p. 71.)

[4] Lettre 404, p. 422.

[5] *Registre du Secrétariat*, etc., *ibid.*

[6] *Poésies mêlées*, 72, X, p. 501.

libertin, commençait sa carrière militaire et devait y trouver, avec des succès, plus honorables que ses premiers exploits, le bâton de maréchal de France. Voltaire allait s'enfermer à Cirey, chez Mme du Châtelet, et préparer avec une ardeur infatigable ses plus grandes œuvres et ses plus glorieux triomphes. Il ne renonçait pas, sans doute, à son badinage, il ne cessait pas d'être aimable avec malice et gracieusement impertinent : il était resté, comme dans sa jeunesse, léger jusqu'à l'étourderie. Son imagination, sa sensibilité passionnée, son irritabilité nerveuse, l'emportaient encore au delà des bornes du juste, de l'honnête et du vrai ; phénomène mystérieux, inconcevable, qui faisait dire à son amie : « Je ne puis allier dans ma tête tant d'esprit, tant de raison dans tout le reste et tant d'aveuglement dans ce qui peut le perdre sans retour[1]. » Mais il n'en établissait pas moins solidement sa renommée, l'Apollon de la France, le premier de nos écrivains, celui auquel le prince royal de Prusse adressait en 1736 ce mémorable éloge : « Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation et à vous uniquement, en cas que la dispute, à qui d'eux ou des anciens la préférence est due, vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté[2]. »

Il avait déjà, du reste, la conscience et la conviction de son mérite et de sa supériorité. Toujours préoccupé, même au milieu des divertissements et des fêtes, des œuvres qu'il avait sur le métier, il adressait de Monjeu, quelques jours après la cérémonie nuptiale, ce billet au musicien Rameau :

Le mariage de M. le duc de Richelieu a fait du tort à *Samson* ; mais comptez, mon cher Orphée, que dès que j'aurai fini cette comédie, je serai tout entier à l'opéra. Mon mariage avec vous m'est bien aussi cher que celui que je viens de faire ; nos enfants ne seront pas ducs et pairs, mais grâce à vos soins et à votre talent ils seront immortels. Les applaudissements du public valent mieux qu'un rang à la Cour[3]. »

[1] *Lettres de Mme du Châtelet à M. de Richelieu* (*Vie privée du Maréchal*, t. II, p. 392).

[2] *Corresp. de Voltaire*, Lettre 101 de Frédéric, prince royal de Prusse, datée de Berlin, 8 août 1736, t. XXXIV, p. 102.

[3] Lettre 397, t. XXXIII, p. 414.

Dans ces lignes, si lestes de ton et si fières, Voltaire constatait seulement le fait, qui ressort de l'histoire même de ses relations de jeunesse avec le duc de Richelieu. Le niveau commençait à s'établir entre les hommes de talent et les grands seigneurs. Cette égalité, que le XVIIIe siècle tout entier eut grand'peine à faire prévaloir, Voltaire l'avait, on le voit, usurpée dès le principe avec les grands qui l'admettaient dans leur intimité. Quelquefois, il est vrai, il eut à s'en trouver mal et par sa faute. Souvent il compromit sa dignité par des adulations trop empressées ou par des saillies d'une inconvenante étourderie : il ne sut garder la mesure ni dans la complaisance, ni dans la liberté. « J'eus à souffrir, écrivait Frédéric II, de l'inégalité d'humeur de Voltaire, il ne savait pas mettre certaines bornes à son esprit ; j'avais rapproché les barrières qui nous séparaient, il voulut les franchir ; je vis que le despotisme des hommes de génie était encore pire que celui des rois. Voltaire oublia que la familiarité d'un roi ne va pas jusqu'à l'oubli de son amour-propre[1]. » La même chose arriva certainement avec Richelieu, et parfois le duc et pair dut remettre le poète à sa place. Mais le duc de Lévis, dans ses *Souvenirs et Portraits,* ne se trompe-t-il pas un peu quand il dit du Maréchal : « Il avait avec les particuliers de la dignité sans hauteur... mais il ne se familiarisait point avec les subalternes et, sans les humilier, les tenait à une distance respectueuse. Voltaire, si gâté par les grands et qui avait été le compagnon de sa jeunesse, *n'osa jamais franchir cette barrière.* Ses nombreuses lettres ont un air de soumission qui forme un singulier contraste avec la liberté de celles qu'il écrivit à tant de princes et de princesses de maisons souveraines[2]. »

Il est possible que, plus tard, Voltaire n'osât jamais franchir les barrières imposées par la dignité du Maréchal à ses subalternes ; mais ni la lettre qu'a publiée M. Biais, ni les traits nombreux que j'ai rappelés, ne prouvent qu'il ait eu dans sa jeunesse avec le duc, cet air de soumission dont

[1] *Dernières pensées du roi de Prusse écrites de sa main*, à Berlin, 1787. Voir Grimm, *Correspondance littéraire,* février 1787, t. XIX, p. 543.

[2] *Souvenirs et Portraits*, 1780. 1789, par M. de Lévis. Paris, François Buisson, 1813, p. 46.

parle M. de Lévis. Toujours, au contraire dans ses relations avec son fier ami, il a pour maxime ce qu'il écrivait à Thieriot dès 1722 : « Je ne lui dois que de l'amitié et non pas de l'asservissement, et, s'il en exigeait, je ne lui devrais plus rien. »

Ch. Revillout.

COURS DE PALÉOGRAPHIE

DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE MONTPELLIER

(1889-1890)

LEÇON D'OUVERTURE

Messieurs,

La paléographie, qui fait l'objet du cours que vous vous préparez à suivre, enseigne le déchiffrement des anciennes écritures, et plus spécialement des documents écrits sur les *manuscrits* et sur les actes publics ou *chartes*. On donne le nom d'*épigraphie*, qui est complémentaire de celui de paléographie, au déchiffrement des inscriptions. L'épigraphie, qui a un domaine chronologique beaucoup plus étendu que la paléographie, puisqu'il y a des inscriptions qui remontent à une antiquité très reculée, est presque exclusivement du ressort des études de l'antiquité classique. La paléographie, au contraire, s'applique principalement au moyen âge et porte sur une période qui ne dépasse pas deux mille ans, en y comprenant même les manuscrits découverts dans les ruines d'Herculanum et qui remontent au premier siècle de l'ère chrétienne et peut-être à une époque antérieure à cette date. Le cours de paléographie que vous allez suivre est donc principalement consacré à l'étude des écritures du moyen âge. La *diplomatique*, dont on entend souvent parler à côté de la

paléographie, est une branche de l'érudition complémentaire de la paléographie proprement dite. Son nom, qu'il ne faut pas confondre avec celui de *diplomatie,* tient à ce qu'elle a pour objet d'étudier l'authenticité des documents, et principalement des actes publics, des chartes, dont les plus importantes s'appelaient des *diplômes,* nom qui n'est plus resté aujourd'hui qu'aux documents authentiques émanés des Universités.

La paléographie est enseignée à l'Ecole des Chartes, à Paris, depuis l'origine de cette Ecole, c'est-à-dire depuis plus de cinquante ans. Deux des cours de l'École des Chartes sont consacrés spécialement au déchiffrement et à la critique des documents : un cours de paléographie en première année et un cours de diplomatique en deuxième année. La paléographie est encore représentée, dans l'enseignement supérieur à Paris, par des cours d'épigraphie au Collège de France et à l'Ecole des Hautes Études. La paléographie a été introduite dans l'enseignement des Facultés des Lettres depuis plusieurs années déjà et y a donné de très bons résultats[1].

L'enseignement de la paléographie à la Faculté des Lettres de Montpellier a été créé par M. Langlois, archiviste paléographe, c'est-à-dire élève de l'Ecole des Chartes, actuellement maître de conférences à la Sorbonne. Le cours de M. Langlois fut inauguré il y a trois ans et a formé plusieurs élèves distingués. Je sais que maintenir cet enseignement au niveau où il fut placé par mon brillant prédécesseur sera une tache difficile, mais je sais aussi quelles bonnes volontés M. Langlois avait rencontrées parmi les auditeurs et les étudiants de la Faculté, et j'espère que vous me suivrez quand j'appellerai votre attention sur les trésors paléographiques que renferment les bibliothèques et les archives de Montpellier.

L'on n'a pas attendu jusqu'à ce jour pour les utiliser. Les remarquables travaux de M. Germain sur l'histoire, le commerce et les Facultés de Montpellier sont connus de tous, et, dans quelques mois, l'Europe savante accueillera avec reconnaissance l'édition du *Cartulaire de l'Université de Montpellier,* dont le texte avait été préparé par le doyen de cette Faculté. Vous n'ignorez pas non plus ce que des philologues,

des *romanisants* dont la compétence est universellement appréciée, ont fait pour répandre la connaissance et le goût de la littérature française du moyen âge, s'intéressant également aux dialectes du Nord et à ceux du Midi. Quelques élèves de cette Faculté sont eux-mêmes devenus les collaborateurs de leurs maîtres et ont apporté à la *Revue des Langues romanes* le fruit de leurs recherches. C'est précisément cette bonne disposition à mettre à profit les manuscrits de nos collections montpelliéraines qui a inspiré à M. le Ministre la pensée de rétablir un enseignement qui ne faisait plus l'objet d'un cours spécial depuis le départ de M. Langlois. En me le confiant, il m'a imposé une responsabilité dont je sens toute l'importance et vous pouvez compter sur mon entier dévouement à la charge que j'ai acceptée. Je sais que je ne m'adresse pas à des esprits indifférents, et c'est assurément pour un maître le plus souhaitable, le plus efficace des encouragements.

Les études du moyen âge, auxquelles la paléographie prépare d'une façon spéciale, sont celles qui réclament actuellement le plus de travailleurs. L'antiquité classique a livré à peu près tout ce qui lui restait à donner à la science, et les découvertes y deviennent de plus en plus rares. Le moyen âge, au contraire, commence à peine à nous révéler ses secrets. L'antiquité classique a été étudiée, d'une façon ininterrompue, depuis le XVIe siècle, tandis que le moyen âge n'est exploré systématiquement que depuis le siècle dernier. On peut dire qu'aujourd'hui, pour les études du moyen âge, on en est à peu près au point où on en était, au XVIe siècle, pour les études de l'antiquité. Chaque jour on signale de nouvelles découvertes, de manuscrits ou de chartes, qui éclaircissent tel ou tel point de l'histoire des institutions, des mœurs, de la langue, de la littérature, sans parler de l'histoire des faits proprement dits, qui est loin d'être toujours bien établie, et que la découverte d'une charte ou d'un fragment de chronique peut permettre de rectifier. La connaissance de l'histoire du moyen âge nous venait principalement, avant les études historiques actuelles, des chroniqueurs, tandis que les documents mêmes, les chartes, sont restés pendant longtemps inaccessibles aux historiens, qui ont été obligés de se priver de cette source d'information si sûre et si impar-

tiale. Aujourd'hui, les archives de la France sont ouvertes à tous les travailleurs, avec la plus grande libéralité. Les archives des principaux pays de l'Europe ne sont plus aussi inaccessibles qu'autrefois, et le Vatican lui-même, depuis quelques années, a laissé pénétrer les chercheurs dans les Archives pontificales qui contiennent, à elles seules, une partie considérable de l'histoire du moyen âge. Des découvertes très importantes ont déjà été faites aux Archives du Vatican, et ces découvertes sont principalement dues à des élèves de l'Ecole de Rome, anciens élèves de l'Ecole des Chartes ou de l'Ecole des Hautes Etudes de Paris.

Bien que le cours de paléographie soit principalement destiné aux personnes qui voudront s'occuper du moyen âge, et qu'on appelle, dans le langage de la science, les *médiévistes*, il sera aussi destiné à ceux qui voudront compléter leurs études classiques et se rendre compte de la transmission jusqu'à nous des œuvres de l'antiquité. Les plus anciens manuscrits des auteurs latins et grecs ne remontent guère au delà du IIIe et du IVe siècle de l'ère chrétienne; la plupart des textes ne nous ont été transmis que par des manuscrits qui datent du IXe au XIe siècle. Les manuscrits anciens ont péri au milieu des troubles qui ont signalé le commencement du moyen âge. Les manuscrits originaux sont donc perdus depuis longtemps et l'on n'a plus, pour constituer les textes, que des copies plus ou moins altérées. On ne pourra se rendre compte exactement de la manière dont sont établis les textes, de la valeur des *variantes*, en un mot de tout ce qu'on appelle l'*apparatus* critique, que si l'on étudie les manuscrits eux-mêmes. Lorsqu'on voit citer, dans les éditions d'auteurs classiques, telles qu'elles sont faites aujourd'hui, les manuscrits d'un texte, avec des notes sur leur valeur relative et l'emploi des variantes, tous ces renseignements ne représentent pas à l'esprit une idée bien précise et ne peuvent prendre corps que si l'on a lu soi-même des manuscrits ou des fac-similés de manuscrits. Au point de vue des études de l'antiquité classique, l'utilité de la paléographie sera moins de servir à faire des découvertes et des recherches nouvelles, qu'à compléter l'instruction classique reçue dans l'enseignement secondaire.

Pour les études du moyen âge, l'utilité de la paléographie

sera beaucoup moins restreinte. L'on aura non seulement à se placer au point de vue dont je viens de parler, c'est-à-dire à se rendre compte de l'origine et de la provenance des choses et voir comment et par quels moyens on a fait l'histoire ; mais l'on pourra concevoir aussi une ambition plus haute et aborder des recherches personnelles en vue d'éclaircir tel point mal connu de l'histoire, dans la mesure où les circonstances le permettront. En effet, il n'y a personne, en état de lire ou d'interpréter un document du moyen âge qui ne puisse avoir l'occasion de faire la découverte d'une charte ou d'un manuscrit inconnu et important. Voyons, pour nous rendre mieux compte de l'étendue du champ d'investigations qui est ouvert à nos recherches, les ressources qui nous sont offertes par les bibliothèques et les archives. Toutes les villes importantes possèdent au moins une bibliothèque et un dépôt d'archives et le plus souvent deux : les archives départementales et les archives municipales ; en outre, il y a beaucoup d'archives d'hôpitaux, ou archives hospitalières, qui sont conservées aux hôpitaux mêmes et dont un grand nombre remontent au moyen âge. Cela fait, en France seulement, plus de 200 bibliothèques ou archives dont la plus grande partie n'a pas encore été explorée ou ne l'a été qu'incomplètement. Si l'on voulait ajouter à ce nombre toutes les villes de moindre importance, comme les sous-préfectures et souvent les simples chefs-lieux de cantons, qui possèdent des archives intéressantes, et y joindre également les archives et collections particulières, on arriverait à un chiffre qui peut faire dire que les documents que le moyen âge nous a légués se comptent par millions. Pour le début du moyen âge, les documents sont rares, et les bibliothèques qui possèdent des manuscrits du ve ou du vi^e^ siècle sont en bien petit nombre et peuvent être, à juste titre, fières de leurs trésors. Jusqu'au xe siècle, les documents sont en général très rares. C'est pour le xiiie, le xive et le xve siècle que les bibliothèques et les archives offrent le plus de ressources aux chercheurs [2].

Les auditeurs du cours de paléographie pourront se considérer comme particulièrement favorisés d'avoir été appelés à le suivre à Montpellier, car cette ville possède des biblio-

thèques et des archives très riches en chartes et en manuscrits anciens. Nous avons à la bibliothèque de la Faculté de Médecine une des collections de manuscrits les plus importantes qui existent après celles des bibliothèques de la capitale. La bibliothèque du musée Fabre possède aussi plusieurs manuscrits très anciens. Les archives départementales nous offrent de nombreuses séries de documents du milieu du moyen âge. Enfin, les archives municipales, qui m'ont été confiées, constituent l'un des dépôts les plus importants pour l'histoire des villes, et où les documents remontent, sans interruption, jusqu'au milieu du XIIe siècle.

Après vous avoir donné une idée des dépôts de documents où vous serez appelés à travailler, je vais vous dire quelques mots sur les moyens qui seront mis à votre disposition pour étudier la paléographie, en attendant les explications détaillées qui vous seront données dans le cours. La paléographie s'étudie surtout au moyen de *fac-similés* des documents originaux. Ces fac-similés, qui étaient primitivement exécutés au moyen de calques, lesquels étaient ensuite lithographiés, se font, depuis quelques années, au moyen de la photographie et de tous les procédés perfectionnés de la photographie, photogravure, phototypie, etc. Ces fac-similés sont d'une exactitude rigoureuse et en même temps d'une exécution artistique qui ne laisse rien à désirer, comme vous pourrez vous en convaincre dans nos prochaines leçons. Des recueils spéciaux de fac-similés ont été publiés par l'Ecole des Chartes, par la grande bibliothèque de Londres, le British Museum, et par les principales bibliothèques d'Allemagne et d'Italie. Les autres publications de fac-similés faites par les sociétés savantes et les particuliers sont déjà nombreuses. Les fac-similés de l'Ecole des Chartes sont ceux qui sont les mieux faits et qui répondent le mieux aux exigences de l'enseignement, puisqu'ils ont été faits spécialement pour le cours de paléographie de l'Ecole des Chartes. La bibliothèque de la Faculté des Lettres possède ces fac-similés, qui seront mis sous vos yeux et serviront aux exercices pratiques de nos conférences [3]. Les ouvrages sur la paléographie et la diplomatique sont encore relativement plus nombreux que les recueils de fac-similés. La paléographie a été créée,

comme science, au XVIIe siècle, et l'honneur en revient moitié à des savants hollandais, moitié à des savants français ; mais ce sont les Bénédictins qui ont véritablement donné à la paléographie et à la diplomatique leur organisation et leur méthode, dans quelques grands ouvrages que nous étudierons ensemble en détail [4].

On pourra se demander si la quantité de documents que nous possédons sur le moyen âge est bien réellement utile pour l'histoire générale de cette époque. On s'est déjà posé cette question dans la *Revue philosophique,* en 1887. Il faut répondre que l'utilité de l'abondance des documents ne saurait être contestée et qu'il n'y a pas de document, aussi peu important qu'il soit en apparence, qui ne puisse, à un moment donné, éclaircir une question, sinon la résoudre, et qui, par conséquent, ne mérite d'être publié. Le principe de ne rien négliger, en histoire, en fait de documents, qui est le principe qui inspire les études historiques d'aujourd'hui, est le même que celui qui inspire la statistique moderne : tous les faits et tous les documents sont à utiliser dans leur ensemble et dans leur intégralité ; tous doivent être, bien entendu, proportionnés et subordonnés les uns aux autres, suivant leur valeur relative, mais tous doivent contribuer au résultat général du travail et y figurer sous une forme quelconque.

Si déjà vous n'étiez tous convaincus, Messieurs, de l'utilité de la paléographie et de la nécessité des études sur le moyen âge, je suis certain que vous le deviendriez bientôt en suivant ces leçons. Il est nécessaire de connaître le moyen âge, soit qu'on veuille en faire la matière d'une étude comparative avec les institutions modernes, pour constater la distance parcourue et les progrès accomplis, soit qu'on veuille y contempler un état social disparu et rechercher ses causes et sa raison d'être. Même en se plaçant au simple point de vue de l'évolution, on peut dire qu'on ne peut pas plus supprimer une période, dans l'évolution morale de l'humanité, que dans son évolution matérielle. A quelque point de vue que l'on se place, le moyen âge a droit à être classé parmi les grandes époques historiques. Vouloir ne pas en tenir compte serait s'exposer à faire fausse route et renoncer à connaître les origines et les germes de beaucoup d'institutions et de phénomènes historiques

qui ne se sont manifestés qu'après le moyen âge, tout en ayant leur cause première dans les époques comprises dans cette période.

Le cours de paléographie est donc destiné à préparer les auditeurs à devenir des paléographes et des érudits. Il faut que chacun d'entre vous soit en état de pouvoir déchiffrer, commenter et publier un document. C'est de cette façon que vous pourrez contribuer par des travaux personnels à l'avancement de la science. Ce n'est pas à dire que vous soyez tous destinés à devenir des érudits de profession. La carrière que l'on suit et les circonstances où l'on est appelé à se trouver exercent une grande influence pour décider des études que l'on adoptera. Ce que chacun de vous doit chercher avant tout, en suivant ce cours, c'est à se bien pénétrer de la méthode de l'érudition historique, à apprendre à travailler sur les documents originaux, à s'exercer à remonter toujours aux sources, et à être prêt, à l'occasion, à fournir son contingent à l'érudition. Si les circonstances et les exigences professionnelles vous forcent à abandonner momentanément les études paléographiques que vous aurez commencées, il faut que les éléments que vous aurez appris puissent vous servir plus tard à reprendre et à continuer avec profit les études interrompues. Ceux d'entre vous qui se destinent aux écoles spéciales de Paris trouveront dans ce cours une préparation qui abrégera plus tard le nouvel apprentissage qu'ils feront dans ces écoles: ils auront acquis une avance qui leur permettra de commencer plus tôt leurs travaux personnels. Ceux d'entre vous qui se destinent à l'enseignement, quelque part qu'ils soient appelés, trouveront toujours des bibliothèques et des archives où il y aura quelque chose d'intéressant et d'utile à chercher et à découvrir. Je pourrais citer de nombreux exemples de professeurs de l'enseignement secondaire, à qui la connaissance de la paléographie a permis d'explorer ainsi les bibliothèques et les archives et de faire des travaux importants. De quelque façon que vous soyez appelés plus tard à continuer vos études, vous retirerez toujours, de la connaissance de la paléographie, un profit dans votre travail et une satisfaction personnelle, ainsi que le moyen de vous rendre utile aux études historiques.

Chacune de nos leçons, Messieurs, aura lieu le samedi à dix heures et demie du matin. Les leçons seront divisées en deux parties : la première, qui sera la plus étendue, sera consacrée au déchiffrement ; les fac-similés de l'École des Chartes seront remis entre vos mains et chacun de ceux d'entre vous, qui voudront suivre régulièrement le cours, sera appelé successivement à lire quelques lignes ; la seconde partie de la leçon sera réservée au cours théorique, qui comprendra l'explication des règles de la paléographie et l'histoire de l'écriture. Le cours aura un caractère essentiellement pratique : il faut que vous appreniez à lire les écritures du moyen âge, surtout pour les siècles où il y a encore le plus de documents à découvrir et à publier. Les exercices de déchiffrement porteront, par conséquent, sur les époques où l'on peut rencontrer le plus de documents inédits, c'est-à-dire sur la période qui s'étend du XIIe au XVIe siècle. Antérieurement au XIIe siècle, il y a sans doute beaucoup d'écritures très difficiles, comme les écritures mérovingiennes, mais, comme tous les documents écrits dans ces écritures sont publiés et que l'on en découvre très peu de nouveaux, la connaissance de ces écritures offre plutôt, pour vous, un intérêt théorique qu'une utilité pratique, et il suffira de les étudier sur quelques spécimens, quand nous ferons l'histoire de l'écriture. De même, nous ne dépasserons guère le XVIIe siècle, pour une raison d'un autre ordre, c'est la facilité des écritures modernes, qui se rapprochent de l'écriture que l'on enseigne de nos jours et qui, par conséquent, n'offrent pas de difficultés sérieuses.

Avant de vous dire *au revoir*, Messieurs, laissez-moi terminer par quelques mots d'un caractère plus personnel. Etranger jusqu'ici à l'enseignement public, je prends place dans une chaire qui a été illustrée par des hommes dont le nom ne sera pas oublié, par des maîtres pour lesquels je n'avais eu jusqu'ici que des sentiments de respectueuse déférence. Ils ont estimé utile de maintenir dans les programmes de la Faculté une branche d'études d'un caractère spécial et ont offert l'hospitalité à celui qu'ils jugeaient capable de l'enseigner. Je leur en suis profondément reconnaissant, moins pour moi-même, tout honoré que je me sente d'une telle marque

de confiance, que pour des études auxquelles j'ai consacré ma vie et que je vois avec bonheur être ainsi appréciées et acceptées dans le haut enseignement. Au début, elles peuvent sembler tristes et arides, mais, du jour où l'on a reconnu qu'elles donnent la clef de bien des problèmes, que, grâce à elles, l'histoire de notre patrie nous apparaît avec une vérité vivante, on ne regrette pas le temps employé à des exercices de nature élémentaire et l'on se dit qu'après tout, pour apprendre par soi-même et sûrement, rien ne vaut mieux que de commencer par apprendre à lire. C'est ce que nous ferons, Messieurs, dans notre leçon de samedi prochain.

E.-Daniel Grand.

NOTES

1. — L'usage, déjà assez répandu, de publier les leçons d'ouverture des cours scientifiques, quoique ce soient en général des morceaux d'un genre presque exclusivement littéraire, pourra justifier la présence de notre conférence dans la *Revue des Langues romanes*. Un assez grand nombre de leçons d'ouverture de cours de paléographie et de diplomatique ont été déjà publiées, avec des développements plus ou moins étendus : P. Datta, *Lezioni di paleografia e di critica diplomatica sui documenti della monarchia di Savoia* (Turin, 1834) ; — B. Cecchetti, *Programma dell' Imperial-Real scuola di paleografia in Venezia* (1862, in-fol., 8 pl.) ; — Gloria, *Compendio delle lezioni teorico-pratiche di paleografia e diplomatica* (Padoue, 1870, in-8°, avec atlas de pl.) ; — Flandina, *Programma per una scuola di paleografia e diplomatica* (Palerme, 1885, in-16) ; — Miola, *L'insegnamento della paleografia nella Biblioteca Nazionale di Napoli* (Naples, 1885, in-8°) ; — Paoli, *Programma scolastico di paleografia latina e di diplomatica. I. Paleografia latina* (Florence, 1888, in-8°, 2e édit.), traduit en allemand par K. Lohmeyer (Innsbruck, 1885, in-8°) ; — Lionti, *Poche parole e proposito di un programma per una scuola di paleografia e diplomatica* (Palerme, 1888, in-8°) ; — Carini, *Corso di paleografia... appunti per la nuova scuola Vaticana* (Rome, 1888, in-8°) ; — G. Cosentino, *Programma di paleografia e diplomatica dei*

documenti siciliani (Palerme, 1888, in-8°) ; — Ch.-V. Langlois, *l'Enseignement des sciences auxiliaires de l'histoire du moyen âge à la Sorbonne,* dans *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes,* ann. 1888, pp. 609-629. — Les cours de paléographie existent dans la plupart des universités d'Allemagne ; en France, on les crée dans la plupart des Facultés des Lettres ; en Belgique, ils existent à Gand et à Liège ; en Italie, à Rome, à Palerme, à Florence et à Naples ; en Espagne, à Madrid. — L'École des Chartes a été fondée en 1821 et réorganisée en 1829. A l'imitation de l'École des Chartes, le *K. K. Institut für österreichische Geschichtsforschungen* a été fondé à Vienne en 1854, et publie depuis 1880 des *Mittheilungen ;* l'*Institut archéologique de Saint-Pétersbourg* a été fondé en 1878 ; l'*École de Paléographie* du Vatican, en 1884. — La bibliographie de la paléographie est déjà étendue et a été l'objet de plusieurs travaux, d'où nous avons extrait les notes qui accompagnent cet article : — *Bibliotheca diplomatica,* dans la *Clavis diplomatica* de Baring (1754) ; — Namur, *Bibliographie paléographico-diplomatico-bibliologique générale* (Liège, 1838, 2 vol. in-8°) ; — Quantin, *Dictionn. de Diplomatique,* col. 835-840 ; — Wattenbach, *Das Schriftwesen im Mittelalter,* introduction (pp. 1-35), qui est une bibliographie analytique et historique de la paléographie et de la diplomatique ; — Hessels, *The palæographical publications of the last twenty-five years,* dans *The Academy,* sept. et oct. 1884 ; — *Works on classical palæography,* dans *The Academy,* du 8 mai 1886 ; — Pirenne, *Sur l'état actuel des études de paléographie et de diplomatique,* dans la *Revue de l'instruction publique en Belgique,* t. XXIX, 2e livr. de 1886 ; — Delisle, introduction de l'*Album paléographique* publié par la Société de l'École des Chartes en 1887, qui comprend une bibliographie des recueils de fac-similés en photogravure ; — A. de Bourmont, *Paléographie et Diplomatique,* dans *Congrès bibliographique international* (Paris, 1889, in-8°, pp. 607-627), tenu en 1888 sous les auspices de la Société bibliographique ; — Prou, *Manuel de paléographie,* pp. 6-11.

2. — Sur les ressources offertes par les bibliothèques et les archives, voy. *Annuaire des Bibliothèques et des Archives,* publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, depuis 1887 ; — Petzholdt, *Adressbuch der Deutschen Bibliotheken ;* — Burkhardt, *Hand-und Adressbuch der Deutschen Archive,* etc.

3. — Les principaux recueils de fac-similés sont les suivants :

Recueil de fac-similés à l'usage de l'Ecole des Chartes (Paris, Picard, 1880-87, in-fol., 4 fasc. publ.) ; la collection de fac-sim. lithog. de l'Ecole des Chartes, qui a précédé la collection en photogravure, comprend environ 600 pièces ; — *Diplômes et chartes de l'époque méro-*

vingienne, sur papyrus et sur vélin (1845-66, publ. par Letronne, etc., 62 pl. lithog.) ; — *Album paléographique ou recueil de documents importants relatifs à l'histoire et à la littérature nationales, reproduits en héliogravure d'après les originaux des bibliothèques et des archives de la France, avec des notices explicatives, par la Société de l'Ecole des Chartes* (Paris, Quantin, 1887, in-fol.) ; — *Musée des Archives départementales, recueil de fac-simile héliographiques de documents tirés des Archives des préfectures, mairies et hospices,* contenant 170 spécimens de pièces d'archives, publ. par le Ministère de l'Intérieur pour l'Exposition universelle de 1878 (Paris, imp. nat., 1878, un vol. in-4° et un atlas in-fol.) ; — *Musée des Archives nationales, documents originaux de l'histoire de France, exposés dans l'hôtel Soubise, ouvrage enrichi de* 1200 *fac-simile des autographes les plus importants depuis l'époque mérovingienne jusqu'à la Révolution française* (Paris, 1872, in-4°, fac-sim. lithog.) ; — *The palaeographical Society, fac-similes of mss. and inscriptions edited by E.-A. Bond and E.-M. Thompson* (Londres, 1873-83. 1re série, 3 vol. in-fol., 2e série depuis 1884), contient plus de 300 pl. de fac-sim., publ. par livraisons annuelles de 20 pl. ; — W. Arndt, *Schrifttafeln zur Erlernung der lateinischen Palaeographie* ou *Schrifttafeln zum Gebrauch bei Vorlesungen und zum Selbstunterricht* (Berlin, 1874-78, 2 fasc. pet. in-fol., 60 pl., 2e édit., 1887-88, 1er et 2e fasc.) ; — Th. von Sickel, *Monumenta graphica medii ævi ex archivis et bibliothecis imperii Austriaci collecta* (Vienne, 1858 et ann. suiv. ; un vol. in-4° et 3 vol. in-fol. de pl.) ; — *Kaiserurkunden in Abbildungen,* publ. par H. von Sybel et Th. von Sickel (1880 et ann. suiv., 300 pl. de Pépin à Maximilien Ier) ; — *Paléographie des classiques latins,* rec. de fac-sim. empruntés aux principaux mss. des auteurs classiques latins, dans l'ordre chronologique des auteurs (Paris, Hachette, 1884 et ann. suiv., in-fol.), publ. par E. Chatelain, pour remplacer la *Paléographie des classiques latins* de A. Champollion (Paris, 1837, in-4°, 12 pl. lithog.) ; — Zangemeister et Wattenbach, *Exempla codicum latinorum litteris majusculis scriptorum* (Heidelberg, 1876, in-fol., 50 pl., suppl. en 1879) ; — Ewald et Loewe, *Exempla scripturæ visigoticæ* (Heidelberg, 1883, in-fol., 40 pl.) ; — Wattenbach et Ad. von Velsen, *Exempla codicum græcorum litteris minusculis scriptorum* (Heidelberg, 1878, in-fol., 50 pl.) ; — J.-B. Silvestre, *Paléographie universelle, collection de fac-similes d'écriture de tous les peuples et de tous les temps* (Paris, 1839-41, 4 vol. in-fol.), traduit en anglais, avec additions, sous le titre de *Universal Palæography, or fac-similes of writings of all nations and periods... by J.-B. Silvestre, accompanied by an historical and descriptive text... with corrections and notes by sir Fr. Madden* (Londres, 1849, 2 vol. in-8° et atlas in-fol.) ; —

R. Thommen, *Schriftproben aus Handschriften des* XIV-XVI *Jahrhunderts* (Bâle, 1888, in-4°, lithog.) ; — A. de Bourmont, *Lecture et transcription des vieilles écritures : manuel de paléographie des* XVIe, XVIIe et XVIIIe *siècles* (Caen, 1881, in-fol., 15 pl.) ; — Kaulek et Plantet, *Recueil de fac-simile pour servir à l'étude de la paléographie moderne*, XVIIe et XVIIIe siècles (Paris, 1889, in-fol., 21 pl. en photogravure) ; — *Fac-simili di antichi manoscritti per uso delle scuole di filologia neolatina,* publ. par M. Monaci (Rome, Martelli, 1881-83, 2 fasc. in-fol. 50 pl.) ; — *Tavole grafiche ad uso delle scuole di paleografia, documenti tratti dall' archivio di Stato in Torino ;* — Andrioli, *Raccolta completa di scritture moderne e medioevali del secolo* XV *al* XIX (Milan, 1886) ; — Wattenbach, *Scripturæ græcæ specimina* (Berlin, 1883, pet. in-fol , 30 pl.) ; — Omont, *Fac-similés de manuscrits grecs* (Paris, 1887, in-4°) ; — Mgr Amphilokhii, *Paleografitcheskoe opisanie gretcheskikh ruk opisei* IX-*go i* X-*go veka opredêlennykh let* (Moscou, 1879, in-4°), fac-sim. de mss. grecs des IXe et Xe siècles.

4. — Les ouvrages généraux, traités et manuels, sur la paléographie et la diplomatique, sont les suivants : Maurice Prou, *Manuel de paléographie latine et française du* VIe *au* XVIIe *siècle, suivi d'un dictionnaire des abréviations, avec* 23 *fac-similés en phototypie* (Paris, Picard, 1889, in-8°), traité le plus récent et le meilleur ; — Natalis de Wailly, *Éléments de paléographie* (Paris, 1838, 2 vol. in-4°), dans la collection des Documents inédits sur l'histoire de France ; — W. Wattenbach, *Anleitung zur lateinischen Palæographie* (Leipzig, 1886, in-4°, 4e édit.) ; — A. Chassant, *Paléographie des chartes et des manuscrits du* XIe *au* XVIIe *siècle* (Paris, 1885, in-12, 8e édit.) ; — Leist, *Urkundenlehre, Katechismus der Diplomatik. Palaeographie, Chronologie und Sphragistik* (Leipzig, 1882, in-16), dans la collection *Weber's Illustrirte Katechismen ;* — Dom de Vaines, *Dictionnaire raisonné de diplomatique* (Paris, 1774, 2 vol. in-8° ; 2e édit. par M. Bonnetty, 1865, 2 vol. in-8°) ; — Quantin, *Dictionnaire raisonné de diplomatique chrétienne, contenant les notions nécessaires pour l'intelligence des anciens monuments manuscrits, avec un grand nombre de fac-simile* (Paris, 1866, in-4°), publié dans l'*Encyclopédie Migne ;* — Hyacinthe Renaud, *Paléographie française ou méthode de lecture des mss. français du* XIIIe *au* XVIIe *siècle* (1860, in-4°, lithog.) ; — Munier, *Die Palaeographie als Wissenschaft und die Inschriften des Mainzer Museums* (Mayence, 1882, in-4°) ; — Wattenbach, *Das Schriftwesen im Mittelalter* (Leipzig, 1875, in-8°, 2e éd.) ; — Lecoy de La Marche, *Les Manuscrits et la Miniature* (Paris, Quantin, in-8°) ; — Les articles *Paléographie* de plusieurs encyclopédies : par E.-M. Thompson, dans l'*Encyclopædia Britannica* (1885,

t. XVIII) ; — par F. Blass, dans le *Handbuch der klass. Altertumswissenschaft* (Nördlingen, 1886, in-8°) ; — par Wölfflin, dans *Denkmäler des klassischen Altertums*, publ. par Baumeister (1888).

Les abréviations, qui forment une des principales matières de la paléographie, ont été l'objet de plusieurs ouvrages spéciaux : *Modus legendi abreviaturas in utroque jure* (Paris, Jean Petit, 1598), petit répertoire à l'usage des anciens juristes pour la lecture des mss. de droit ; — Joh. Ludw. Walther, *Lexicon diplomaticum, abbreviationes syllabarum et vocum in diplomatibus et codicibus a sæculo* VIII *ad* XVI *usque occurrentes exponens* (Gœttingen, 1747, in-fol.) ; — J. Gerrard, *Siglarium Romanum, sive explicatio notarum aut litterarum, quæ hactenus reperiri potuerunt in marmoreis, lapidibus, nummis, etc* (Londres, 1792, in-4°) ; — Hulakovsky, *Abbreviaturæ vocabulorum usitatæ in scripturis præcipue latinis medii ævi* (Prague, 1852, in-4°) ; — A. Chassant, *Dictionnaire des abréviations latines et françaises... du moyen âge* (Paris, Aubry, 1884, in-12, 5e édit.).

Les notes tironiennes ont été étudiées dans les ouvrages suivants : J. Tardif, *Mémoire sur les notes tironiennes*, dans les *Mém. présentés par divers savants à l'Acad. des inscript.*, ann. 1854 ; — J. Havet, *La Tachygraphie italienne du* Xe *siècle* (Paris, 1888, in-8°), extrait des *Comptes rendus* de l'Académie des inscript. et belles-lettres, 4e série, t. XV ; — *Monumenta tachygraphica codicis Parisiensis latini* 2718, publ. par G. Schmitz (Hannovre, 1882 et ann. suiv., in-4°).

Les ouvrages des anciens diplomatistes sont encore très utiles à consulter, malgré les contradictions et le manque d'ordre qu'on y rencontre souvent. Les plus anciens ouvrages de paléographie remontent au XVIe siècle : Postel, *De Phœnicum litteris seu de prisco latinæ et græcæ linguæ charactere ejusque antiqua origine* (1552) ; — Josse d'Hond, *Théâtre de l'art d'écrire* (1594), recueil d'alphabets de différents pays ; — De Bry, *Alphabeta et characteres, a creato mundo ad nostra usque tempora apud omnes nationes usurpati, cum figuris* (Francfort, 1596) ; — Au commencement du XVIIe siècle, Balthazar Moretus fit faire à Anvers des essais de fac-sim. d'un ancien martyrologe de saint Jérôme, au sujet desquels voy. Rooses, *Le plus ancien fac-similé d'un manuscrit* (Anvers, 1881, in-8°, extr. du *Bulletin de l'Académie d'archéologie de Belgique*) ; — Dan. Papebroch, *Propilæum antiquarium circa veri ac falsi discrimen in vetustis membranis*, dans le t. II d'avril des *Acta Sanctorum* (Anvers, 1675) ; — Mabillon, *De re diplomatica libri VI* (Paris, 1681, in-fol. ; suppl. publ. en 1704 ; 2e édit., 1709 ; 3e édit., Naples, 1789, 2 vol. in-fol.), l'ouvrage fondamental de la diplomatique ; — B. de Montfaucon, *Palæographia Græca* (1708) ; — Sc. Maffei, *Istoria diplomatica, che serve d'introduzione all' arte critica* (Mantoue, 1727, in-4°) ; — Bessel, *Chronicon Gotwicense* (1732, in-fol.),

qui contient une introduction très détaillée sur la diplomatique; — Pluche, *La Paléographie française,* dans le t. VII du *Spectacle de la nature* (Paris, 1732), premier essai de vulgarisation; — Muratori, *De diplomatibus et chartis antiquis dubiis aut falsis dissertatio,* dans le t. III des *Antiquitat. Ital. medii ævi;* — Chr.-H. Eckhard, *Introductio in rem diplomaticam præcipue Germanicam* (1742); — Heumann, *De re diplomatica regum et imperatorum Germanorum* (1745 et 1753); — Dan. Eberh. Baring, *Clavis diplomatica, specimina veterum scripturarum tradens* (Hannovre, 1754, in-4°); — Dom Tassin et Dom Toustain, *Nouveau traité de diplomatique* (Paris, 1750-65, 6 vol. in-4°), le répertoire le plus détaillé; — J. Chr. Gatterer, *Elementa artis diplomaticae universalis* (1765), *Abriss der Diplomatik* et *Praktische Diplomatik* (1799); — Le Moine, *Diplomatique pratique* (Metz, 1765, in-4°); — Battheney, *l'Archiviste françois, ou Méthode sûre pour apprendre à arranger les archives et déchiffrer les anciennes écritures* (Paris, 1775, in-4°, 2e édit.); — G. Gruber, *Lehrsystem einer allgemeinen Diplomatik, vorzüglich für Oesterreich und Deutschland* (Vienne, 1783, 3 vol.); — F. Méreau, *Diplomatisches Lesebuch* (Iéna, 1791); — Terreros, *Paleografia española* (1758, in-4°); — P. Andres Merino, *Escuela paleographica* (Madrid, 1780, in-fol.); — Delgràs, *Compendio de paleografia española* (Madrid, 1857); — Fumagalli, *Delle Istituzioni diplomatiche* (1802, 2 vol. in-4°, ouvrage inachevé); — Marini, *I papiri diplomatici raccolti ed illustrati* (Rome, 1805, in-fol.); — Schœnemann, *Versuch eines vollständigen Systems der Diplomatik* (Hambourg, 1801, 1802 et 1818); — Justus von Schmidt, *Anleitung für Anfänger in der deutschen Diplomatik* (1804); — Ebert, *Zur Handschriftenkunde* (1825); — H. Hoffmann, *Handschriftenkunde für Deutschland* (Breslau, 1831); — Massmann, *Libellus aurarius sive tabulæ ceratæ antiquissimæ et unicæ romanæ* (Leipzig, 1841, in-4°), relatif à l'écriture cursive romaine.

Les principaux ouvrages des diplomatistes modernes sont les suivants : Hartung, *Diplomatisch-historische Forschungen* (Gotha, 1879, in-8°); — Ficker, *Neue Beiträge zur Diplomatik,* dans *Mittheil. d. Inst. f. Oest. Gesch.* (ann. 1880 et 1881); — H. Bresslau, *Handbuch der Urkundenlehre für Deutschland und Italien* (Leipzig, 1888, in-8°, t. I); — Posse, *Die Lehre von den Privaturkunden* (Leipzig, 1887, in-4°); — Brunner, *Zur Rechtsgeschichte der römischen und germanischen Urkunde* (Berlin, 1880, in-8°); — G. von Buchwald, *Bischofs- und Fürstenurkunden* (Rostock, 1882, in-8°); — J. Havet, *Questions mérovingiennes,* dans *Bibliothèque de l'École des Chartes* ann. 1885 et suiv.; — Luchaire, *Recherches historiques et diplomatiques sur les premières années de la vie de Louis le Gros* (Paris, 1886, in-8°); — A. Chroust, *Untersuchungen über die langobardischen Königs- und Herzogs-Urkunden* (Grætz, 1888, in-8°); — Mgr Marino-Marini, *Diplomatica pontificia*

ossieno osservazioni paleografiche ed erudite sulle bolle dé papi (Rome, 1841, in-4°) ; — *Regesta pontificum romanorum*, publ. par Jaffé et Dieckamp (Leipzig, 1881 et ann. suiv , in-4°), etc. ; — Russi, *Paleografia e diplomatica delle provincie napolitane* (Naples, 1883, in-8°) ; — Pilitto, *Dizionario del linguagio archivistico in Sardegna* (Cagliari, 1886, in-8°) ; — Comparetti, *Relazione su' i papiri Ercolanesi* (Rome, 1880, in-4°) ; — Muñoz y Rivero, *Manual de paleografia e diplomatica española de los siglos* XII *al* XVII (Madrid, 1880, in-16) ; — Muñoz y Rivero, *Nociones de diplomatica española, reseña summaria de los caracteres que distinguen los documentos anteriores al siglo* XVIII *autenticos de los que falsos o sospechos* (Madrid, 1883, in-8°) ; — Muñoz y Rivero, *Paleografia visigoda... de los siglos* V *al* XII (Madrid, 1881, in-8°) ; — Muñoz y Rivero, *Paleografia popular, arte de leer los documentos antigos escritos en castellano* (Madrid, 1888, in-4°) ; — Wattenbach, *Anleitung zur griechischen Paleographie* (Leipzig, 1877, in-4°, 2e éd.) ; — Gardthausen, *Griechische Palaeographie* (Leipzig, 1879, in-8°) ; — Gitlbauer, *Die Ueberreste griechischer Tachygraphie* (Vienne, 1878, in-8°), extrait de *Denkschriften d. K. Ak. d. Wiss.* ; — Lehman, *Die tachygraphischen Abkürzungen der griechischen Handschriften* (Leipzig, 1880, in-8°) ; — Bordier, *Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale* (Paris, 1885, in-4°) ; — Leemans, *Papyri graeci musaei antiquarii publici Lugdini Batavi* (Leyde, 1843-85, in-4°).

L'histoire de l'écriture a été traitée dans un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : F. Lenormant, *Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde* (Paris, 1874-75, 2 vol., ouvr. inachevé) ; — Is. Taylor, *The alphabet, an account of the origin and development of letters* (Londres, 1883, 2 vol. in-8°) ; — et un grand nombre d'ouvrages de moindre importance : Astle, *The origin and progress of writing* (1783 et 1803), étudie surtout les écritures irlandaise et anglo-saxonne ; — Andreoli, *La scrittura, sua storia dai geroglifici ai nostri di* (Milan, 1884, in-fol.) ; — Barbieri, *Cenni intorno all' origine della scrittura alfabetica* (Bologne, 1884, in-16), etc.

Les miniatures et l'ornementation ont été l'objet d'un assez grand nombre de travaux : A. de Bastard, *Peintures et ornements des manuscrits classés dans un ordre chronologique, pour servir à l'histoire des arts du dessin, depuis le* IVe *siècle de l'ère chrétienne jusqu'à la fin du* XVIe *siècle* (in-fol.) ; — Tymms et Wyatt, *The art of Illuminating* (Londres, 1860) ; — Westwood, *Palaeographia sacra pictoria, or select illustrations of ancient illuminated biblical manuscripts* (Londres, 1845 et 1888, in-4°) ; — K. Lamprecht, *Initial Ornamentik des* VIII *bis* XIII *Jahrhunderts* (Leipzig, 1882, in-4°).

Pour les autographes, on peut consulter : l'*Isographie des hommes célèbres* (Paris, 1827-43, 4 vol. in-4°) et suppl. (en héliogravure), publ. par E. Charavay (Paris, 1877-80, in-4°). Les monographies sur la paléographie et la diplomatique sont très nombreuses. Nous citerons : L. Delisle, *Mélanges de paléographie et de bibliographie* (Paris, Champion, 1880, in-8°) ; *Notice sur un manuscrit mérovingien contenant des fragments d'Eugyppius* (Paris, 1875, in-4°) ; *Mémoire sur l'Ecole calligraphique de Tours au* IXe *siècle* (Paris, 1885, in-4°, extr. des *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XXXII), etc. ; — Lecoy de la Marche, *L'Art d'écrire et les calligraphes*, dans la *Revue des questions historiques* (juin 1881), etc. ; — et un certain nombre de dissertations publiées par les Sociétés savantes des provinces : — Ch. Bouchet, *La transcription des chartes et des manuscrits*, dans le *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois* (ann. 1881), etc.

Les recueils de fac-similés particuliers à un pays déterminé sont déjà nombreux. — Pour la France : Delisle, *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale* (Paris, 1868-81, 3 vol. in-4° et un atlas de 51 pl.) ; — *Le premier registre de Philippe-Auguste*, fac-sim. d'un ms. du Vatican, publ. par L. Delisle (Paris, Champion, 1883, in-4°) ; — *Chartes de l'hôpital de Meaux*, rec. de 24 fac-sim. in-fol., publ. pour l'Exposition universelle de 1878 ; — *Cartulaire de Saint-Etienne de Bourges*, 242 pages du ms. reproduites en heliog., 1883 ; — *Les plus anciens monuments de la langue française*, IXe-Xe *siècles*, publ. par Gaston Paris (Paris, Didot, 1875, 9 pl. in-fol.), dans la collection de la Société des anciens textes français ; — *Vie de saint Thomas de Cantorbéry*, publ. par M. P. Meyer, dans la Société des anciens textes français ; — *Le livre de Marco Polo*, fac-sim. d'un ms. de la bibliothèque de Stockholm, publ. par M. Nordenskiold (Stockholm, 1882, in-8°) ; — *Miracles de Notre-Dame*, fac-sim. d'un ms. de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, publ. par M. Warner (Londres, 1885, in-fol.), dans la collection du Roxburghe-Club ; — *Imitation de Jésus-Christ*, ms. de la bibliothèque de Bruxelles, publ. par M. Ch. Ruelens (1879, in 8°) ; — *Œuvres poétiques de Vatel*, fac-sim. d'un ms. conservé à la bibliothèque du château de Chantilly, publ. par le duc d'Aumale, dans la collection de la Société des bibliophiles français ; — La *Bible vaudoise*, manuscrit provençal de la bibliothèque de Lyon, publié en phototypie par M. Clédat (Lyon, 1887, in-8°) ; — *Il mistero provenzale di S Agnese*, publié par M. Monaci (Rome, 1880, in-fol.) ; — Abbé Martin, *Description technique des manuscrits grecs relatifs au Nouveau-Testament, conservés dans les bibliothèques de Paris* (Paris, 1884, in-4°) ; — *Choix de documents géographiques conservés à la Bibliothèque Nationale*, rec. de

fac-sim. publ. pour l'Exposition géographique de Venise (Paris, Maisonneuve, 1883, in-fol.).

Pour la Grande-Bretagne : *Domesday Book, photozincographed by Her Majesty's command at the Ordnance Survey office Southampton* (1861-1864, in-fol., un fascic. par comté) ; — *Fac-similes of national mss. from William the Conqueror to queen Anne,* publ. par l'Ordnance Survey office (1865-68, 4 vol. in-fol.) ; — *Fac-similes of ancient charters in the British Museum* (Londres, 1873-78, in-fol., 140 pl. reproduisant des chartes anglo-saxonnes) ; — *Fac-similes of anglo-saxon mss. photozincographed by command of Her Majesty Queen Victoria,* publ. par l'Ordnance Survey office (Southampton, 1878-84, 4 vol. in-fol., 224 pl.) ; — *Fac-similes of national mss of Scotland,* publ. par l'Ordnance Survey office (3 vol. in-fol.) ; — *Fac-similes of national mss. of Ireland,* publ. par l'Ordnance Survey office (Londres, 1874 et ann. suiv., 5 vol. in-fol.) ; — Bond et Thompson, *Catalogue of ancient manuscripts in the British Museum,* mss. grecs (1881, in-fol., 20 pl.) et mss. latins (1884, in-fol., 60 pl.) ; — *Descriptive catalogue of materials to the history of Great Britain and Ireland,* par M. Th. Duffus Hardy (Londres, 1871, in-8°, t. III contenant 20 pl. de fac-sim.) ; — O'Curry, *Lectures on the manuscript materials of ancient Irish history* (Dublin, 1861) ; — *The Epinal glossary, latin and old-english, of the eighth century,* publ. par MM. Griggs et Sweet (Londres, 1883, 28 pl. in-fol.) ; — Robinson Ellis, *XII facsimiles from latin manuscripts in the Bodleian library* (Oxford, 1885, in-4°), fac. sim. de mss. de classiques latins.

Pour l'Italie : *Paleografia artistica di Montecassino,* publ. par le P. Piscicelli Taeggi (1883 et ann. suiv., in-fol.) ; — *Collezione fiorentina di facsimili paleografici greci e latini,* publ. par MM. Vitelli et Paoli (Florence, 1884 et ann. suiv., in-fol., sér. grecque, 30 pl., et sér. latine, franç. et ital., 30 pl.) ; — *Archivio paleografico italiano,* publ. par MM. Monaci et Paoli (in-fol.), comprenant les vol. I (*Miscellaneo,* 3 fasc., 1882-88) et II (*Monumenti paleografici di Roma,* fasc. 1, 26 pl., 1884 ; — Pflugk-Harttung, *Specimina selecta chartarum pontificum Romanorum* (Stuttgart, 1885, in-fol.) ; — *Specimina palaeographica regestorum Romanorum pontificum,* publ. sous la direction du P. Denifle, archiviste du Vatican Rome, 1888, in-fol.) ; — Giuliari, *Istoria ... paleografica della capitolare biblioteca di Verona,* dans l'*Archivio Veneto* (fasc. 66) ; — *Les manuscrits de Léonard de Vinci,* de la Bibliothèque de l'Institut, publ. en fac-sim. par M. Ravaisson-Mollien (Paris, Quantin, 1881-83, 2 vol. in-fol.) ; *Autografi dei principi sovrani della casa di Savoia,* fac-sim. de pièces de 1248 à 1859, publ. par M. Pietro Vayra (Rome, Turin et Florence, 1883,

in-fol., 42 pl.) ; — *Il rotolo opistografo del principe Antonio Pio di Savoia* (Milan, 1883, in-fol.).

Pour l'Allemagne : C. Herquet, *Specimina diplomatum monasterio Fuldensi a Karolis exhibitorum* (Cassel, 1867, in-f°) ; — *Exempla codicum Amplonianorum Erfurtensium saeculi* IX-XV, publ. par W. Schum (Berlin, 1882, in-fol., 24 pl. contenant 55 fac-sim.) ; — *Die Handschriften der herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel,* publ. par O. von Heinemann (Wolfenbuttel, 1884 et ann. suiv.) ; — *Die Miniaturen des Codex Egberti in der Stadtbibliothek zu Trier.* fac-sim. publ. par H. Kraus (Fribourg en-Brisgau, 1884, gr. in-8°) ; — *Die Trierer Ada-Handschrift* (Leipzig, 1889, in-fol., 38 pl.), publication de la Société d'histoire rhénane ; — *Concilium ze Costenz,* 1414-1418, de Volrich Richental, fac-sim. d'un ms. de la collect. du comte de Königsegg, à Karlsruhe (*S. d.*, in-4°) ; — *Hortus deliciarum* de Herrade de Landsperg, fac-sim. publ. par A. Straub, dans la collection de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace.

Pour le Danemark, il existe plusieurs fac-similés de mss. de la bibliothèque de Copenhague: la loi de Seland par le roi Valdemar, en danois (Copenhague, 1869, in-8°), la loi de Scanie, en caractères runiques (1877, in-8°), la traduction islandaise de l'Elucidarius (1869, in-8°), des fragments de Saxo Grammaticus (1879, in-4°).

Pour l'Espagne : *Anonyme de Cordoue,* chronique de la conquête de l'Espagne par les Arabes, publiée par Tailhan (Paris, Leroux, 1885, in-fol., contenant les fac-sim. de 20 pages de mss.) ; — *Lapidario del rey D. Alfonso X* (Madrid, 1881, in-fol.) ; — *Vie de sainte Thérèse,* écrite par elle-même à Avila en 1561 et contenue dans un ms. de la bibliothèque de l'Escurial (1873) ; — *Las bienandanças e fortunas que escribio Lope Garcia de Salazar,* fac-sim. d'un ms. de l'Académie d'histoire de Madrid, publ. par Maximil. Camaron (Madrid, Sanchez, 1884, in-fol., 98 pl.).

Pour la Russie : Recueil de fac-similés paléographiques de M. Sobolewski, dans la *Revue du Ministère de l'Instruction publique en Russie* (juillet-août 1885).

Pour les langues orientales, américaines, etc. : *Fac-similes of hebrew mss. in the Bodleian library,* publ. par M. Neubauer (Oxford, 1886, in fol.) ; — Burnell, *Elements of south Indian palaeography from the fourth to the seventeenth century* (Londres, 1879, in-4°) ; — De Charencey, *Déchiffrement des écritures calculiformes ou mayas* (Alençon, 1881, in-8°) ; — *Die Maya-handschrift der königlichen öffentlichen Bibliothek zu Dresden,* publ. par E. Forstemann (Leipzig, 1880, in-4°, 74 pl.) ; — *Codex Cortesianus,* fac-sim. d'un ms. hiératique des anciens Indiens de l'Amérique centrale, conservé au musée archéologi-

que de Madrid, publ. par M. L. de Rosny (Paris, Maisonneuve, 1883, in-4°). Les publications de fac-similés ont aussi porté sur divers mss. géographiques, historiques, bibliques, etc : *Géographie de Ptolémée*, reproduction photolithog. d'un ms. du Mont Athos (Paris, Didot, 1867, in-fol.) ; *De passagiis in terram sanctam*, fac-sim. d'une chronique publ. par M. G. M. Thomas (Venise, 1878, in-fol.), dans la collection de la Société de l'Orient latin ; — *Fac-simile of the Codex Alexandrinus* (Londres, 1879-83, 4 vol. in-fol.) ; — Ul. Robert, *Pentateuchi versio latina antiquissima e codice Lugdunensi* (Paris, 1881, in-4°) ; — *The miniatures of the Ashburnham Pentateuch*, publ. par O. von Gebhardt (Londres, Asher, 1883, in-fol.) ; — *Prophetarum posteriorum Codex Babylonicus Petropolitanus*, publ. par H. Strack (Saint-Pétersbourg, 1876, in-fol.) ; — *Fac-simile of the Laurentian ms. of Sophocles*, publ. par MM. Thompson et Jebb, etc.

LA PRISE DE JÉRUSALEM

OU LA VENGEANCE DU SAUVEUR

(Suite et fin)

NOTES [1]

Page 582, ligne 13. « e la perdicion. » Est-ce *en* ou *et* ?

Ibid., l. 16. « com hom » = *com si hom*. Cette omission de *si* se constate assez souvent, mais moins fréquemment que celle de *que*, en provençal comme en vieux français.

583, 1. Suppr. *com* ?

583, 14-15. Lacune après *volontics* ? Ou corr. *a las gens...escoltet lo...*?

583, 26, « contrags. » Il eût mieux valu écrire *contrag*. Voy. la note sur 585, 29.

583, 39. « agues. » Corr. *cregues* ?

584, 3. « anavan. » J'aurais dû écrire *anavo*. Cf. la note sur 588, 8.

584, 21-22. « E si *la* profeta me vol guerir, ieu *lo* venjarai. » Plus

[1] Les renvois aux pages 581-608, concernent le tome 32 de la *Revue* (oct.-déc. 1888), où a paru le commencement de notre texte ; les renvois aux pages 31-46 concernent le présent volume.

loin (586, 8-9), notre texte est plus conséquent : « ... en *la* santa profeta ni azora *la* » ; mais plus bas de nouveau *lo* reparaît dans *el vi e lo vi* (13-14).

584, 29. « cavalh. » L'*l* double donne presque partout, comme ici, dans notre ms., une *l* mouillée : *elh, elha, castelh, cotelh, valh, valhat,* etc., etc., *passim*. Les formes telles que *els, ela, castel,* y sont rares. On peut supposer que ces dernières ont été introduites par le copiste, ainsi que celles, également peu nombreuses, où une *l* mouillée d'une autre origine (*cl* ou *li* + voy.) a été réduite à *l*, comme *aparelet* (584, 29), *cossel* (35, 16; 37, 11).

584, 33. Inutile sans doute de faire remarquer que *majer* est ici substantif comme dans *major domus, major palatii*.

584, 34. « bregua », suite, troupe (accompagnant quelqu'un). Acception que Raynouard n'indique pas. Cf. *brigade*, et voy. Diez, sous *briga*, Littré, sous *brigue* et *briguer*.

585, 13. « no ss'era. » Inutile d'avertir que le ms. écrit, comme un seul mot, *nossera,* et de même dans tous les cas pareils (*essonet li*, 11, etc., etc.). L'*s* est redoublée pour indiquer qu'il faut la prononcer dure. J'ai partout comme ici séparé, pour la commodité de la lecture, les mots ainsi réunis, mais en conservant les deux *s*.

585, 14. « Can lo senescalc...., e Jacob. » *E*, ici, n'a pas sa valeur ordinaire de copule, non plus que plus loin, 587, 21; 589, 34; 591, 7; 595, 14; 603, 3, etc. On pourrait le traduire par *alors*. Sur cet emploi très fréquent de *et* dans l'ancienne syntaxe romane, voy. Diez, III, 317.

585, 17 et 35. « puecs. » De même 38, 9. Est-ce une métathèse de *puesc* ou une transformation directe de *pocs,* qu'a dû donner *potsum* au début, mais dont je ne connais pas d'exemple?

585, 21. « li rendet gracias a Jacob. » Pléonasme du pronom pers. datif, dont les exemples ne manquent pas ailleurs. Cf. ci-après 32, 33, un cas analogue.

585, 24. « se pleu », se fie, a confiance; de *plevir*. Acception que Rayn. n'indique pas.

585, 26. « se destrenh », est dominée (le moyen pour le passif), est sous l'autorité de. Cf. p. 582, l. 3-4. Raynouard : *Destrenher,* presser, opprimer.

585, 26. « pejoyra », empire. Rayn. n'a que *pejurar*.

585, 29. « de pes que aja » = de ses pieds. Idiotisme à remarquer, et dont les analogies ne manquent pas dans l'ancienne langue, tant française que provençale.

585, 29. « de nuegs. » L'*s* ici, comme dans *gaugs* (594, 7), est exceptionnelle, car notre texte, comme beaucoup d'autres, la rejette ordinairement après *g*, sans doute parce qu'elle y ferait double em-

ploi. *g* (= *ch*) se prononçant probablement comme *ts*. Si l'*s* est conservée (sous forme de *z*), ce qui est rare, et ne se remarque que dans des dérivés de *ct*, c'est que le *g* ne s'est pas développé, le *c* qui devait lui donner naisssance étant tombé ou s'étant vocalisé ; *destruitz*, 600, 15; *forfatz*, 45, 10 : *pictz*, 46, 4 ; au contraire, *picg* = *pejus*, 600, 1.

586, 2. « sabes », sais dire, et non pas seulement sais. *Saber* a assez souvent cette acception, que Rayn. n'a pas relevée.

586, 5. Lire en deux mots *essenha la*.

586, 6. « e non la nos sela. » La gram. provençale voudrait *sels*. Mais on trouverait çà et là d'autres exemples de cette irrégularité, due peut-être à l'influence du français.

586, 6. « averiscatz » *Averir*, synonyme, ou à peu près, de *averar*, que l'on a plus loin (594, 21), manque dans Raynouard. On remarquera ici, comme en beaucoup d'autres endroits de notre texte, le mélange de *tu* et de *vous*, si commun dans les chansons de geste.

586, 22. « E si yeu von dizia j. yssemple... » Tour remarquable, que le langage familier affectionne encore pour sa vivacité.

586, 29. « Jon. » Cette forme contractée de *Joan*, devenu préalablement monosyllabe, se rencontre en d'autres textes (Gévaudan, Rouergue, etc.).

586, 38. « fasia », face. Plus loin *fassia*. Rayn. : *facia*.

587, 25. « messatgies » = *messatgiers*. En beaucoup d'endroits, comme ici, notre ms. réduit à *s* le groupe final *rs*. Voy. 596, 3 ; 604, 25 ; 31, 14 ; 38, 36. Dans le corps des mots, on a de même *cosier*, 598, 16, à côté de *corsiers*, 599, 26 ; *cosses*, 608, 22. C'est peut-être par suite de cette habitude de réduire *rs* à *s* qu'on trouve 584, 22, et 602, 1, *pesert*, au lieu de *per sert*, que j'ai cru devoir retablir, et aussi 31, 5, et 36, 32, *motz*, que j'ai corrigé également, au lieu de *mortz* (où *rtz* s'était déjà affaibli en *rs?*) — Le phénomène inverse, c'est-à-dire l'introduction abusive d'une *r* (*rs* = *ss* ou *s*) se remarque dans *forsat*, 605, 22 et dans *ers* = *es*, 33, 33. L'*r* finale, sans *s* qui la suive, est également tombée dans l'infinitif paroxyton *coze*, 32, 5, que je n'ai pas modifié parce que des formes pareilles se rencontrent assez souvent dans des textes du XIVe siècle, et dans le substantif *plagra*, 33, 30, ainsi que dans les infinitifs oxytons *baya* (603, 14), *lieura* (41, 3), *bateja* (44, 31), etc., où j'ai cru devoir la suppléer, parce que les formes de ce genre ne se rencontrent alors qu'exceptionnellement.

587, 25-6. « mos senher e to senhor que es. » Emploi à remarquer du pronom relatif en fonction d'attribut, et non de sujet : « et ton seigneur *qu'il* est. » Cf. 586, 20. Les tours pareils ne sont pas rares dans l'ancienne langue non plus que dans les dialectes modernes.

587, 27. « az o mal fag. » *Sic*. Corr. *as*. On a de même, 33, l. 14, *azem*.

588, 4. « regonogues ». De même plus loin (594, 11) *regonogra* ; formes où le *c* latin médial a été traité exceptionnellement comme si le verbe n'était pas composé. Rayn. n'a que des formes en *c*.

588, 8, 9. « poyrian... trobarian ». L'*a* latin de la troisième pers. du pluriel est ainsi toujours conservé, quand un *i* vient à le précéder. Autrement la terminaison est en *on* (*o*) : *ero* 608, 25 ; *manjavon*, 31, 10, etc. ; sauf pourtant au second conditionnel : *escaperant* (41, 7).

589, 23. « tanta d'onor. » De même 590, 25 ; 599, 3 et 4 ; 604, 1. Sur cet emploi, en quelque sorte pléonastique, de la préposition *de* après un adjectif de quantité décliné, comme si c'était un neutre *substantivé* (*tant, pauc*, etc.), cf. *Deux mss. provençaux du* XIVe *siècle*, p. 172.

591, 5. « ieu ». Lis. *de tu*, mieux indiqué par le ms. (Voy. la note au bas de la page.)

591, 14. « fag ». Forme constante de *factum* dans notre texte, où *ct* donne partout *g* en finale. Dans le corps des mots, c'est *ch : facha, poncha, espencha*, etc. — *di* + voyelle donne pareillement *g : gaug, deg, veg*. Dans tous ces cas, *g* n'a, bien entendu, d'autre valeur que *ch*.

591, 25. « que seguesso », qu'ils s'assissent, du prétérit indicatif *sec*, qu'on a plus loin dans le composé *asec* (46, 2). De ces formes on déduisit analogiquement un subj. présent *sega*, qu'on trouve ailleurs.

592, 2. « al sepulcre. » Corr. *el*.

Ibid., l. 9 du bas. « dich ». Corr. *dig*. Cf. la note sur 591, 14.

593, 18. « tornetz » (ms. *torna*). Il eût fallu aussi corriger *poyretz* ; mais peut-être vaudrait-il mieux supprimer, sans autre changement, le premier *que*.

593, 33. « gleya. » De même *mayo* (32, 34, 46) *bayar* (43) ; c'est-à-dire que, dans notre texte, le groupe lat. *si* entre voyelles se réduit à l'*i* consonne.

594, 15. « el nen sseria destruitz ». A remarquer cette forme *nen*, aujourd'hui si commune, et dans laquelle sont fondus *ne* et *en*. Notre texte n'en offre pas d'autre exemple.

594, 17, 19. « ditz », pour *dis (dixit)*.

594, 25. « E vet vos... del tieu perbost co t'es fizels » = et voilà comme ton prévôt t'est fidèle ! Tour très commun dans l'ancienne syntaxe.

595, 7. « L'emperayre am tota sa gen se reculiron. » Remarquer *am* (avec) jouant le rôle de *et*. De même, 592, 19 ; 607, 30, etc. C'est une espèce de syllepse, dont on trouve, au reste, des exemples en d'autres textes, et qui est encore aujourd'hui du plus grand usage dans le langage familier.

595, 10. « solhelh. » On trouve ailleurs, et en assez grand nombre,

des exemples du changement qu'on remarque ici de l'*l* sèche de *soleth* en *l* mouillée.

596, 2. « emprezero », convinrent. *Emprendre*, parmi ses autres significations, a celle de *convenir, faire un accord*, que Rayn. ne mentionne pas.

597, 18. « adantar », et plus loin (608, 2), « azantar ». Raynouard, qui ne donne que la première de ces formes, n'indique d'autre acception que celle de *déshonorer*. Mais ce verbe a ici le sens de *affronter, attaquer*.

598, 7 du bas, mettre des guillemets après *layns so*.

598, 15. « dis que aquel. » On sous-entend *era*, c'est-à-dire le verbe de la phrase à laquelle celle-ci répond ; ce qui se remarque en bien d'autres textes.

598, 22. « volgist ». Prononcer comme s'il y avait *volguist*. On sait que les fautes de ce genre ne sont pas rares.

598, 24. « dissis ». Seul exemple ici d'une réduction *(st* à *s)* qui n'est pas rare, en d'autres textes, à cette 2e pers. du parfait. Nous avons, même page, les formes régulières *saupist, tramezist, volgist*, qui autoriseraient sans doute à corriger *dissist*.

599, 29. Mettre des guillemets après *so*.

599, 12. « ij. mezes. » Même allongement en *es* d'autres noms ou participes « intégrals », selon la terminologie des *Leys d'amors*, p. 32, l. 27 (*lasses*, mais *las* même page) ; 608, 22 (*cosses* = *corses*) ; 42, 13 (*prezes*).

599, 14. « Flum del dialble. » On remarquera ici et plus loin (600, 26 ; 601, 2, 10) cette forme *dialble*, que je ne me rappelle pas avoir vue ailleurs. — C'est sans doute le Jourdain que l'auteur veut ici désigner. Il semble confondre ce fleuve avec la mer Morte, dans laquelle il se jette, et qui était appelée au moyen âge *Mer du diable*. Voy. *Ernoul le trésorier*, p. 68. Cf. Chrestien de Troyes (*Chevalier à la charette*) :

> Et voient l'eve felenesse,
> Rade et bruiant, noire et espesse,
> Si lede et si espoentable,
> Com se fust li Fluns au deable.

599, 20. « e disseron tug que fort o tenem a bo. » Tour dont on a ailleurs d'autres exemples, et qui est identique à une tournure grecque bien connue, où un discours direct est annoncé par ὡς, comme ici par *que*. Dans « els disseron que oc » (596, 27), comme dans le français correspondant : « ils dirent que oui », on a aussi le même tour.

599, dernière ligne. « a la cieutat. » Lis. *e la c.*

600, 6. « partic. » Les prétérits des autres verbes en *ir* ont de

même leur 3e pers. en *c ;* mais cette 3e personne est partout en *t* dans les verbes en *ar* et en *er : anet, comtet, cazet* (600, 6), etc., etc.

600, 23. « mestias » = *mestiers*. Sur ces formes en *ia(r)* = *ier*, voy. la *Revue*, t. XIX, p. 234. A rapprocher *piatat*, 35, 2.

601, 5. « e las carns et el fes salar. » Remarquer cet emploi pléonastique de *et* devant un verbe que son régime précède. A rapprocher du cas signalé plus haut (585, 14), où *et* peut se placer devant la proposition principale, même si celle-ci suit une proposition secondaire commençant par *et*, comme 595,14 ; 603, 28-29 ; 34, 6, etc. Cf. 608, 22 : *et apres et el fetz*.

601, 21. « am la un pe », c.-à-d. qu'il aurait donné un de ses pieds à couper pour être dehors.

602, 9. « et elh que es pagas. » Sur cet emploi pléonastique de *que*, cf. *Revue*, IX, 196, l. 1 ; XIII, 288, n. 1.

602, 9. « creyre mens. » Comme *mescreyre*, dont les éléments seraient transposés.

602, 10. « malvayra », pour *malvayza ;* seul exemple ici d'une mutation (*z* en *r*) pourtant bien commune dans la région (celle de Béziers) où notre ms., d'après l'opinion de M. Paul Meyer[1], aurait été exécuté.

602, 14. « jotz » = *jos ;* forme née sous l'influence analogique de *sotz*. Rayn. ne la relève pas, bien qu'elle ne soit pas rare.

603, 19. « cossi es avut » = *a estat*. Exemple à noter de cet échange de rôles, d'ailleurs bien connu, entre les deux auxiliaires.

605. 15. « lo fo fag. » Sur *lo*, pronom neutre sujet, comme ici, voy. ma *Grammaire limousine*, p. 369.

606, 12. « dous », plus bas *deus*, = *deves*. Rayn. n'a que *daus*.

606, 19. « las ost. » De même 607, 7. Cette omision de la sifflante flexionnelle, après le groupe *st*, n'est pas rare. Mais l'usage le plus ordinaire est de sacrifier l'*s* du radical. On a pourtant ici même *ostz* 606, 3, et *aquestz* 601, 34.

607, 3. « ab tota lur gens. » Corr. *gent* ou *totas*.

607, 26. « cuyssas. » Faudrait-il corriger *cueyssas ?* La triphthongue *uei* se réduit d'habitude à *ue* (cf. *ibid.* l. 31, *pues*[2]) ou à *ei*.

608, 21. « es paors » = il est à craindre.

32, 7. « barrestz », pillage, comme *barrei*, substantif du verbe *barrejar*, dont nous avons peut-être ici une autre forme. Cf. *pietz* = *pejus*. L'*s* aurait été introduite devant *tz*, comme dans *crostz* (586, 28) et *corstz* (588,34), d'après l'analogie d'*aquestz, ostz*, etc. Cf là-dessus mes remarques sur le texte du *Liber instrumentorum memorialium*, p. LXVIII, n. 1.

[1] Cf. ci-dessus, t. XXXII, p. 581.

[2] On a plus loin (37, 23) la forme pleine *pueys*.

32, 33. « sa companhieyra de la regina. » A noter ce pléonasme de l'adjectif possessif, qui n'est pas, du reste, un fait rare [1]. Cf. l'exemple, relevé ci-dessus (585, 21), de pléonasme du pronom personnel.

33, 4. « reginas » = *regina se*. Ou corr. *regina?*

34, 4. « per mieg las carrieyas. » Peut-être vaudrait-il mieux écrire *permieg* en un seul mot, comme le français *parmi*. Rayn. n'a pas d'exemple de cette invariabilité de *mieg*, que pourtant on remarque assez souvent.

34, 7. « saluderon las donas e disseron li. » A remarquer cet emploi de *li* pour *lor*, déjà conforme à l'usage moderne, et dont j'ai relevé ailleurs quelques autres exemples. De même 34, 29 : « Mot ploreron las donas, car li convenia... »

34, 19. « venet. » Seul exemple ici de la réduction, commune en d'autres textes, de *tz* (2e pers. du plur.) à *t*. Peut-être eût-il mieux valu rétablir le *z*, comme on a fait, p. 601, l, 5, celui de *fetz* (= *fecit*). — Les formes en *s* pour *tz*, dans notre texte, sont au contraire assez fréquentes : *digas*, 586 ; *fays*, 589 ; *fes*, 600, 601 ; etc.

24, 30 « entre » = tandis que. Rayn *entre que*.

35, 6. « Salomo. » Lis. *Salamo*.

35, 17. « Que dieus es. » Ces mots manquent dans la version catalane. *Dieus*, ici, paraît signifier *deuil*. Cela ferait penser que notre texte dérive d'un original français. Cf. ci-dessus la note sur 586, 6.

35, 24. « am totas sas gens. » *sas* = *lor*. De même plus haut (596, 1) *s'en amaguero en una clota seua*. J'ai relevé plusieurs fois, en d'autres textes, des exemples pareils.

37, 4. « sa par dolor », sa pareille douleur, c'est-à-dire « douleur pareille à celle-là ». Les exemples d'un semblable emploi de l'adjectif possessif, avec *par*, ne sont pas très rares.

37, 20. « prescieuzas. » A l'époque où notre ms. fut exécuté, le groupe dissyllabique *iö* avait dû passer déjà, dans beaucoup de lieux, ce qui est aujourd'hui général, à la diphthongue *iu*, et par suite à la triphthongue *ieu* (*passiö — passiu — passieu*) ; cf. *riu-rieu*. De là cette forme *prescieuzas*, introduite sans doute par les copistes, à côté de *preciozas*, qu'on trouve plus bas, à moins qu'on n'y veuille voir une forme française.

37, 28. « sas gens l'agues. » Corr. *l'aguesso?* ou *sa?*

38, 18. « calacom », quelqu'un, et non pas *chacun*, comme dit Raynouard, dans la traduction qu'il donne de ce passage, t. V, p. 2 *b* du *Lexique roman*.

38, 27. « sonnet », appella (sans parler ni crier), fit signe de venir. Acception dont Rayn. n'a pas d'exemple, et qu'il n'indique pas.

[1] Voy. *Revue*, XI, 215.

38, 34. « et el va o dir » = *et el o dis* Sur cette périphrase, voy. la *Revue,* XXXII, 511, n. 1.

40, 10 et 11. « espiaut » = *espieut.* Ce renforcement de la triphthongue *ieu* en *iau* est commun en d'autres textes. Cf. *Revue,* t. XIX, p. 234. A rapprocher du renforcement de *ie* en *ia* dans *mestias, piatat* (ci-dessus, sur 600, 23).

40, 13. « de l'aur e de l'argent sautet foras. » Remarquer cet emploi, rare en provençal, du génitif partitif comme sujet. Cf. *Deux mss. provençaux du XIVe siècle,* p. 172.

41, 7. « escaperant. » Seul exemple dans notre texte de 3e pers. plur. en *t,* et aussi de 3e pers. plur. du 2e conditionnel.

41, 20. « coma qui volgues », comme si on eût voulu *(si quis voluisset)*. De même aussi peut-être 31, 9. Voy. la note 2 au bas de cette page.

41, 33. « juzious..... Pialat. » Formes différentes de celles que présente ailleurs le ms. pour les mêmes mots, et plus récentes. Voir la note 2 au bas de la page.

42, 5. « la dona Sabarisa, que desus n'avem facha mensio. » *que.. ne* = dont : pronom relatif remplacé, comme aujourd'hui, par ses éléments logiques. Cf. là-dessus *Revue,* IX, 356.

43, 20. « abayar, » Vaudrait-il mieux lire *a bayar* en deux mots? Raynouard n'a que *baisar.*

43, 32. « dis », demanda; acception que R. n'indique pas, bien qu'elle soit fréquente.

45, 27. « da Viana. » Sur cette forme *da,* dont notre texte n'offre que ce seul exemple, voy. *Revue,* XVII, 277, n. 1. Raynouard ne l'a pas relevée dans le *Lexique roman,*

46, 10. « fenis », faible, exténué. L'accent est sur l'*e,* comme il résulte de deux autres exemples de ce mot qui se trouvent à l'hémistiche dans une pièce anonyme en vers alexandrins, publiée par M. Suchier dans ses *Denkmaeler* (I, 214), sous le titre de *Des Sunders Reue.* Voy. les vers 278 et 791. M. Suchier pense que ce mot est identique au v. fr. *faint;* cela me semble douteux : mais je n'en saurais donner de meilleure explication. Le même mot se trouve aussi, et deux fois pareillement, dans une pièce encore inédite[1] de Pons Fabre d'Uzès, qui est une imitation peu réussie et fort obscure de la sextine d'Arnaut Daniel. Il y figure comme régime, sous la forme *feni,* ce qui montre que l'*s* de notre *fenis* est flexionnelle, en d'autres termes que le nom n'est pas *intégral;* et il y est opposé à *fort* et à *ferm,* ce qui confirme la traduction donnée ci-dessus.

[1] Elle ne l'est plus au moment où je corrige la dernière épreuve de ces lignes. On peut la lire en effet dans le recueil de M. Carl Appel, *Provenzalische Inedita aus pariser Handschriften* (Leipzig, 1890), p. 254.

Je terminerai ces notes par une observation plus générale sur la façon dont notre texte traite l'ancienne déclinaison.

Lorsque ce texte fut écrit, ou du moins lorsqu'il fut transcrit dans le ms. unique qui nous l'a conservé, les règles de la déclinaison étaient déjà bien oubliées, et les formes casuelles encore subsistantes étaient employées sans qu'on eût conscience, ou conscience entière, de leur ancienne valeur. L'article pluriel *li* y sert à peu près exclusivement[1] dans sa fonction régulière de sujet, mais associé à des noms à forme de régime (*li arquiers, li sirvens, li baros*, etc.), et concurremment avec *los* (*los baros vengro*, etc.). *Tug* (= *toti*) persiste également, mais comme régime aussi bien que comme sujet, et, dans l'un et l'autre rôle, concurremment avec *tots*. Voy. pp. 595, 605, 606, 38, 44. Quant aux noms, substantifs et adjectifs, on peut dire, malgré quelques exceptions, que la règle moderne est déjà établie, à savoir qu'il n'y a plus qu'une forme pour chaque nombre, sans *s* (ou *z*) au singulier, en *s* au pluriel[2]. La seule exception sytématique, — que l'on observe aussi dans d'autres textes contemporains ou à peu près[3], mais nulle part, que je sache, d'une façon aussi constante que dans le nôtre, — est celle-ci : L'attribut singulier prend toujours ou presque toujours, — au moins neuf fois sur dix — la flexion du nominatif, soit *s* ou *tz*. Mais il n'en est pas de même de l'attribut pluriel. Celui-ci est traité également neuf fois sur dix, comme le sujet auquel il se rapporte, c'est-à-dire qu'il reçoit comme ce dernier, *s* ou *tz* ; d'où résulte que la distinction du pluriel et du singulier, effective et formelle dans le sujet, ne l'est pas dans l'attribut. C'est ce que rendront sensibles les exemples suivants pris parmi beaucoup d'autres : « son trebalh seria sals ; — quel solelh fo colgatz ; — mal gazanh m'era vengutz ; — fo tot lo tezaur manjatz e gastatz ; — tug los baros vengro aparelhatz : — can tug se foro desarmatz ; — can tug foro vengutz[4]. »

[1] Je n'ai remarqué qu'une exception : « apres el bateget los reys... e tug *li* baros » (p. 44, l. 8.)

[2] Les formes telles que *emperaire emperador, senher senhor*, sont évidemment considérées, de même que dans les *Ley d'amors*, comme des mots synonymes et non comme des cas divers d'un même nom. *Emperaire* est plusieurs fois régime, *emperador* plusieurs fois sujet ; *senhor* de même. *Dieus* et *negus* sont *intégrals* et employés par suite dans la fonction de régime singulier comme dans celle de sujet.

[3] Je citerai la rédaction en prose de la Légende du bois de la croix (Suchier, *Denkmaeler*, I, 165, surtout dans le ms. A), les *Thalamus* de Narbonne, *passim*, le Registre de la Confrérie de Fanjaux (*Musée des archives départementales*, p. 180).

[4] Je ne tiens pas compte des formes *fag*, *destreg*, dans les phrases *los colturamens forco fag* (391), *nos em fort destreg* (35), *de que era tan destreg*

Il y a dans cette différence de traitement de l'attribut singulier et de l'attribut pluriel, le premier conservant l'ancienne flexion que le sujet rejette, le second prenant au contraire la forme nouvelle que le sujet revêt, une inconséquence faite pour surprendre, et dont il faut peut-être rendre responsable le copiste seul. Je dis inconséquence seulement, car si des deux parts, je veux dire au pluriel comme au singulier, l'attribut conservait la désinence de l'ancien cas direct, il n'y aurait pas lieu de trop s'étonner. Nous voyons en effet souvent en d'autres textes l'attribut affecter une forme différente de celle du sujet, ordinairement plus moderne, mais parfois aussi plus archaïque. Il y a là une question de syntaxe historique d'un certain intérêt, mais que nous ne pouvons ici qu'indiquer. Nous la reprendrons ailleurs.

C. C.

PUBLICATIONS FOLK-LORIQUES

DE LA SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE

L'étude des traditions populaires échappe à peine à la brumeuse période des tâtonnements. Sortie du zèle provincial, au moins en France, et confinée ainsi dans des milieux où la lumière d'une critique comparative faisait totalement défaut, elle semblait condamnée à végéter longtemps.

L'initiative de quelques Sociétés savantes pouvait seule conduire les efforts individuels à un meilleur devenir. Mais ces Sociétés, dont on ne saurait trop louer le dévouement aux études historiques et archéologiques, ont jusqu'ici attaché peu de prix à la récolte des usages, des superstitions et de la littérature orale. A Montpellier et à Liège seulement, un ensemble de publications utiles atteste une direction scientifique et la nécessaire entente d'un groupe de travailleurs. Je n'ai pas

(40), et autres semblables, parce que, ainsi que je l'ai remarqué plus haut (sur 585, 29), notre ms. omet l'*s* après la chuintante. Ces exemples ne prouvent donc rien, ni pour ni contre, pas plus que ne feraient *ieu soi pres, nos em pres,* ou toute autre proposition pareille, c'est-à-dire dont l'attribut serait un nom ou un participe invariable.

la prétention d'apprendre aux lecteurs de la *Revue des langues romanes* tout ce que la Société, dont cette *Revue* est l'organe, a fait pour sauver de l'oubli le passé populaire ; mais il ne sera peut-être pas sans fruit d'exposer ici les résultats analogues auxquels une sœur septentrionale de cette Société est arrivée, en groupant autour d'elle un certain nombre de bonnes volontés ; je laisserai naturellement à d'autres le soin de décider si elle a compris aussi dignement les devoirs de l'érudition provinciale, devoirs qui, semble-t-il, se résument de plus en plus en ces deux chefs : recueillir le folk-lore oral et coutumier et encourager l'étude des patois.

Pour rester dans le cercle plus borné de la littérature orale, il me semble qu'on doit rendre cette justice à la *Société liégeoise de littérature wallonne*[1] qu'elle a, depuis trente ans, à maintes reprises, fait de vifs appels à l'esprit de recherche, en demandant des recueils de chansons, de contes, de proverbes, etc. Je ne vois guère qu'un travail, parmi ceux qu'elle a publiés dans ces dernières années, dont elle ait accepté le patronage, sans l'avoir directement provoqué, et je m'en occuperai tout d'abord : ce sont les *Enfantines liégeoises*, de M. Defrecheux[2].

Il est regrettable qu'elle ait attendu dix ans pour nous faire connaître ces *Enfantines ;* bien des choses, neuves en 1880, ne le sont plus aujourd'hui. M. Rolland a publié, dans l'intervalle, son inestimable recueil ; les notes comparatives,

[1] La *Société liégeoise de littérature wallonne* remonte à 1856 : elle a été créée « dans le but d'encourager les productions en wallon liégeois ; de » propager les bons chants populaires ; de conserver sa pureté à notre anti- » que idiome, d'en fixer autant que possible l'orthographe et les règles et d'en » montrer les rapports avec les autres branches de la langue romane ». Si elle est loin d'avoir réalisé les derniers articles de son programme, elle a dépassé les espérances du début par une observation fidèle et assidue des premiers. Depuis trente ans, elle a compté au moins dans son sein un philologue distingué, M. Grandgagnage, dont les travaux n'ont pas besoin d'être loués ici, et quelques amateurs érudits. Un professeur flamand de naissance, mais wallon de cœur et de dévouement éclairé, M. Stecher, l'historien des lettres néerlandaises, a beaucoup contribué à sa prospérité scientifique ; MM. A. Le Roy, A. Hock et Dejardin n'ont cessé de lui appartenir. Le philosophe Delbœuf a été l'un de ses membres les plus actifs en ces dernières années.

[2] Tirage à part chez Vaillant-Carmanne. Liège, 113 p. gr. in-8°.

dont quelques-unes prises dans le volume de Kuhff et dans *Mélusine,* sont devenues insuffisantes, malgré le bon vouloir de l'auteur; elles auraient eu quelque droit à se dire complètes lorsqu'il a conçu son œuvre. Je pourrais, d'ailleurs, formuler le même reproche à propos des *Cramignons* ou chansons populaires ; leur impression est restée longtemps inachevée, et la valeur de l'ensemble en a cruellement pâti.

Quant aux *Enfantines,* leur intérêt documentaire reste intact : on pourra les compléter, mais on ne songera pas à les refaire ; tout au plus, si le succès permet à M. Defrecheux d'en donner plus tard une seconde édition, devra-t-il remanier le plan et mieux distribuer les parties de son petit livre. Un certain nombre d'articles disparaîtront, qui n'ont rien à voir avec le sujet. Ce que le rapporteur disait, en 1880, du chapitre intitulé *Glanes historiques :* « Ils (ces dits patois) ne rentrent point dans le cadre des *Enfantines,* mais pourraient être traités à nouveau par l'auteur », est également applicable aux numéros 13 (*la Saint-André,* patron des filles nubiles), 15 (rime sur saint Thomas), 21, 24, 26, 27, 28, 29, 135, 164, 245 et 246.

En revanche, il manque, dans le *Calendrier des Enfants,* dont l'idée est vraiment ingénieuse et appartient en propre à l'auteur, un article sur la Saint-Jean. Sigart (*Dict. du patois de Mons,* s. v. *lariguette)* rapporte que les enfants allaient demander du bois, le 24 juin, pour allumer des « feux nombreux, autour desquels les jeunes garçons et les jeunes filles dansaient en chantant. La rue était jonchée de guirlandes, avec des couronnes nommées *carillons,* parce qu'on y suspendait des morceaux de verre que le vent agitait. Un coq était dans une cage ornée de fleurs, suspendue à une guirlande : c'était le prix du vainqueur à la lutte du chant. »

Nous pouvons, par cette description, nous figurer ce qu'était la Saint-Jean pour les enfants de Liège, où le nom s'est conservé à défaut de l'usage, car *lariguette* est wallon aussi bien que montois, et *cori lariguette* signifie, à Liège, être adonné avec excès aux plaisirs, particulièrement aux plaisirs populaires. Le terme s'est à la fois spécialisé en tant que locution et généralisé en tant que valeur ; mais il met hors de doute la célébration de la Saint-Jean à Liège, de même que le nom de *haguette* (jeune fille frivole, personne sans gravité, incon-

séquente) a pu être le nom propre du mannequin que l'on brûlait le jour des Brandons dans toute la Wallonie, et l'est resté à Malmédy [1].

L'étude attentive du vocabulaire permettra souvent de ces constatations que les mœurs populaires n'autorisent plus dans leur état actuel, et peut-être une question posée en ce sens par la Société liégeoise, dans un de ses prochains concours, provoquerait-elle d'intéressantes recherches.

M. Defrecheux devra aussi, dans une refonte éventuelle de son travail, maintenir plus énergiquement les classifications qu'il a adoptées. Son chapitre des formulettes de jeux, qui serait mieux en place dans un recueil de jeux que dans un ensemble de traditions orales, est, en réalité, une contribution partielle à l'étude des divertissements enfantins. Pourquoi est-il brusquement entrecoupé de rimes contre les rapporteurs (46)? Il convenait aussi de grouper ensemble les pratiques juridiques des enfants, dont quelques-unes sont dispersées dans la brochure, les formules d'élimination et les « rimes dansées », c'est-à-dire celles qui servent à rythmer le saut de la corde. Ces rimes ne sont guère représentées ici, malgré leur extrême abondance. Parmi les jeux chantés doivent encore figurer les vers du numéro 105 et ceux du numéro 160. Les premiers auraient grand besoin d'une restitution critique ; trois rimes sur quatre sont détruites, et voici la leçon meilleure qui m'a été communiquée :

Ratatay'
Wiss' son mè vatch'? (Où sont mes vaches?)
R.....
E pré Sovatch'. (Dans le pré (de) Sauvage.)
R.....
K'èss' k'i loukrè? (Qui y veillera?)
R.....
On p'ti valè. (Un petit garçon.)
R.....
Ki li dòran-n[2] (Que lui donnerons-nous?)
R.....

[1] *Mélusine*, 1889, col. 31.

[2] Et non *dorans-che; che* ou plutôt *dj'* représente ici le pronom singulier de la première personne qui tend à se substituer à la forme du pluriel

In' cross' di pan. (Une croûte de pain.)
R.....
Ki dirè-t-i? (Que dira-t-il?)
R.....
Gran Dyu, merci! (Grand Dieu, merci!)

Les autres vers appartiennent au jeu bien connu de la *porte d'enfer,* ou plutôt du *soleil et de la lune* dont les variantes existent en tout pays; cf. Pollux, *Onomast.* IX, 112; Caro, *Dies geniales ó ludicros,* p. 235; Pitré, *Giuochi fanciulleschi,* p. 240; Rochholz, *Alem. Kindersp.* p. 373; Handelmann, *Volks-u. Kindersp.,* p. 60 (avec un essai d'interprétation du mythe), *Jahrbuch f. niederd. Sprachforschung*, VIII, 101, etc. — Je rangerais parmi les cris les nos 110 et 121.

Il me reste, après ces remarques touchant à l'économie du petit livre, à présenter quelques observations de détail : p. 17, je préfère à *crotal, croté* les variantes *bodal, bodé* (avec le sens de *court, replet*) ; *pain croté* est d'ailleurs d'une bonne veine patoise, et à Valenciennes comme à Lille, on dit *pain croté* = pain perdu, Hécart, s. v. et Desrousseaux, *Moeurs,* etc. II, p. 166) — Le cri de *al hòy!* qui se rattache à l'usage d'allumer des feux à l'entrée du carême est une survivance intéressante, au même titre que le mot *haguette* dont j'ai tantôt indiqué la signification [1]. C'est également à cet usage que se rapporte

dans nombre de patois; *n* = *n* (*os*) atone, comme *-v* dans *oré-v* (aurez-vous) = *v*(*os*) dans le même emploi; *-n* est donc ici plus ancien que *dj'* en tant qu'enclitique, et je l'ai entendu d'une bouche populaire. Pour que la rime fût correcte, il faudrait *ki li doran's*) qui est du vieux français très-pur : *que lui donrons?* Je trouve dans la *Romania* (XIII, 461), un début de jeu d'enfant assez semblable, conservé par un auteur espagnol du xvne siècle : *A do' las yeguas?* (il s'agit ici de juments, non de vaches). — *En el prado estan. — Quien les guarda? — El malvilan,* etc.

[1] Le cri dont les enfants poursuivent les masques, au dire de l'auteur, a fait le « désespoir des étymologistes. » On peut expliquer les vers 2 et 3 de la façon la plus simple; il y est dit qu'un personnage « a mangé la chair (viande) *hors* du pot, bouillon *et tout* (peut-être *avot,* avec). Mais quel est ce personnage? N'ayant pas sous les yeux les interprétations de mes prédécesseurs, je devrais taire la mienne. Je me risque pourtant à la donner. Pour moi la bonne leçon est *chaie* (*chie,* cf. le *chie-en-lit* parisien rappelé fort à propos par M. D.), *lòrio mayot* (variantes indiquées en note de la page 17) et ce mystérieux héros, accusé d'avoir dévoré toute la chair et

l'expression : *avu l'bâb' broulèy'* (p. 22), avoir la barbe brûlée, c'est-à-dire être au lendemain des feux, aujourd'hui de la fête paroissiale. — P. 27. On dit encore à Herve : *fé St-Houbyè* (faire la St-Hubert), c'est-à-dire jeter des débris de vaisselle, etc, sur le seuil ou à l'intérieur des maisons, comme les enfants mal disciplinés le font le 3 novembre. Quant aux feux de la St-Martin, il n'est pas de pays qui n'en ait gardé la trace. En Hollande on fait aussi allusion au devoir de générosité du « maître de céans » (*li maiss' di cial èst' on brav' hom*). V. *Baker en kinderijmen*, p. 61 ; le *bâbilôr* de la n. 1 n'est nullement « une corruption amenée par la rime. » C'est le fr. *babillard* conservé à Lille avec ce même sens de petit bonbon. (Desrousseaux, *Moeurs*, etc. II, 140). M. D. devait donc écrire *babilârd* pour être d'accord avec ses principes orthographiques. Le *Hotte, curèie!* assez irrévérencieux adressé à saint Nicolas (p. 33) rappelle le *Hei kœrei* d'une rime hollandaise (*B. en K.* I, 57). Je me réserve de revenir ailleurs sur l'usage du *héliaige* qui correspond aux *guillonées*, etc. des provinces de France. Cf. Beaurepaire, *Etude sur la poésie pop.*, p. 10-12 ; *Romania*,

amené le long jeûne du carême est précisément celui dont le nom se cache sous les derniers mots du vers. Si je consulte le *Dict. du patois de Mons*, par Sigart, j'y trouve au mot *Larion, lalion* une description de fête burlesque célébrée le premier dimanche de Carême en Belgique, à Wasmes, et décorée de ce nom. On y organisait une sorte de culte, mêlé de danses et de chants licencieux en l'honneur d'un personnage qui vraisemblablement a donné son nom à la fête et qui était représenté par un jeune homme ou une jeune fille richement vêtus. Est-il trop téméraire d'identifier ce *Larion* avec notre *Lârio* invoqué à Liège dans la même festivité, renouvelée du paganisme? Reste *Magot* qui prête à une foule d'explications aussi séduisantes que fragiles, sans que j'ose encore en proposer aucune. Il faut, d'ailleurs, attendre d'autres documents pour tenter de résoudre la question étymologique ; mais, en se résignant à ne pas pénétrer actuellement dans ce dangereux domaine, n'est-ce pas assez que de retrouver là une vieille invocation, qui, sous sa forme grossière et dérisoire, n'a pas perdu tout parfum d'antiquité? Si j'ajoute que le premier mot est assez en sa place, qu'il s'accorde parfaitement avec les excès de gourmandise reprochés dans les vers 2 et 3, j'aurai dit tout ce que l'état actuel de cette rime curieuse m'autorise à conjecturer. Puisque je suis en train d'apporter ma contribution au calendrier des festivités enfantines, je signalerai l'ingénieuse explication de l'usage relatif à saint Hubert, donnée par un compatriote sagace et instruit, M. Gittée, dans la *Revue de Belgique* (15 décembre 1889).

II, 59; Bladé, *Poésies pop. Gasc.* II, 273, sv. et 365-7; *Almanach des Traditions populaires*, 2e année (1883), p. 79, sv., *Rev. des Trad. pop.*, IV, 259. — P. 35. Dans la première risette j'ai entendu réciter ainsi les derniers vers : *E l'trompèt' à Canada Ki vin(t) por la.* Il serait facile de multiplier les références ; voyez Rolland, *Rimes et Jeux*, p. 17 ; Pitré *G. fanc.*, p. 45-6 ; Halliwell, 207-8, *Folk-Lore Journal*, V, 211, etc. — P. 39, on dit aussi *Crouficroufou*, mais la suite est peu intéressante et d'une plate grossièreté. Je préfère *Cak* à *Make (so l' soû)*, formulette qui termine tout récit. De même *No lairan o rés* (à rez) plutôt que *ainsi* qui est français. — Voici une variante du n° 48 : *S. S. Marèy a l'crôy'* (à la craie). *Dè crompir è dè navè* (des pommes de terre et des n.) *Po fé l' sop' o vi Crahé* (pour f. la soupe au vieux C). — 66 se termine ainsi dans ma leçon : *I lè(s)* (les jeunes chiens) *mèt, è scol' — Po aprind' li latin.* Le *Pont S. Julin* de la variante, adoptée par M. D. me paraît avoir la même provenance que la mention du même lieu-dit au n° 20. A la demande assez inconvenante que contient le n° 74, j'ai entendu faire une autre réponse : *Nin tan(t) k' l'annèy' passèy', noss'maiss', mais(i) son(t) pu gros(s)* — M. D. a complété la liste des cris d'animaux dans ses *Addenda*. Ce serait le lieu d'étudier quelques formulettes adressées au hanneton, à la coccinelle, etc. mais la place me manque. Le nom liégeois de l'escargot *(caracol)* est aussi le nom portugais (Coelho, *Jogos e rimas inf.* p. 34 où une formule identique est communiquée) et espagnol (chez Al. de Ledesma, *Juegos de noches buenas*, n° 420, *Bibl. de aut. esp.* XXXV, p, 174) ; cf. Rodr. Marin, *Cant. pop.*, I, 60. On dit encore *caracol* à Mons (Sigart *s. v.*), à Valenciennes (Hécart, *s. v.*) à Genappe (Brabant) et à St-Hubert (Luxembourg)[1] ; le picard a *carcaillou* (Corblet *s. v.*), le Berry *carcalou* (Joubert *s. v.*) et le Jura *coquereulle* (Godefroy *D. d' l'a fr.* s. v. *caquerole*. J'aurais aimé retrouver ici les formules contre les rats ; mais en existe-t-il à Liège ? — Le n° 99 m'a été récité ainsi : *c'è(s)t' l'bouwèy' ma tant'. Qwan(t) (e)'ll sèrè sètch', (e)'ll' sèrè blank'* ; on dit aussi : *Dji bow' è po(t) d'tchamb', E di(i) ristin avou l'palèt'*, (à propos d'une maigre lessive.) — 101. *Mauvet* est évidemment *muwê* (mutellus). — L'usage de lancer des bardanes aux

[1] Communications de MM. G. Doutrepont et P. Marchot.

passants n'a rien de local ; il existe à Namur, à Mons, à Valenciennes et ailleurs, avec des cris variés. A Namur, on dit *huye (houyo)*, mot désignant à Liège la boule de neige utilisée pour des gamineries du même genre ; il est curieux de constater que le néerlandais *klis* aurait les deux sens (boule et bardane) d'après Sigart (s. vv. *io, io campion*). — 178 n'est-il pas formulé ainsi : *Anne, ti bot gott' - Mi k 'ir?* Je renonce à compléter la liste des amusettes, car elles sont innombrables. Des additions de l'espèce et quelques autres trouveront toujours leur place. J'ai déjà trop insisté sur le recueil de M. Defrecheux [1], mais c'est qu'indépendamment du réel intérêt qu'il nous offre en lui-même, il est précieux surtout à un point de vue comparatif. J'aurai l'occasion de le montrer bientôt pour les chansons liégeoises : presque aucune d'elles ne possède une saveur de terroir au-dessus du soupçon ; elles ont, pareilles aux légions de l'antique Rome, suivi un chemin presque invariable, dont on relève de ci de la quelque tronçon. C'est par la même voie que les légendes pieuses, que les contes nous sont venus. Les chansons populaires à Liège sont, pour la plupart, des variantes insignifiantes des textes lorrains ou picards. Seules les versions patoises ont un air d'originalité, qu'elles doivent sans doute à leur caractère moderne ou même contemporain [2]. Et puisque me voici arrivé à la principale de nos publications liégeoises [3], me permettra-t-on une observation préalable ? Certes on peut apprécier à maintes pages le zèle intelligent et la fidèle mémoire de ceux qui ont mené à bien l'entreprise ; tout ou presque tout est de bonne et prime venue. Mais pourquoi ce manque d'ordre et ce manque d'air? Les pièces se suivent à la queue-leu-leu, à

[1] Je dois, pour être complet, mentionner un certain nombre d'*Enfantines* supplémentaires que M. J. Delaite a publiées à la suite d'un *Glossaire des jeux wallons de Liège*, couronné par la Société liégeoise et inséré dans le tome XIV de la 2e série de ses *Bulletins*.

[2] Plusieurs des *cramignons* publiés dans le recueil de la Société sont signés et je n'oserais affirmer qu'ils aient tous un caractère vraiment populaire.

[3] *Recueils d'airs de cramignons et de chansons populaires à Liège*, par Léonard Terry et Léopold Chaumont... avec les textes rétablis par MM. Lequarré, Duchesne et J. Defrecheux, et une table comparative des airs et textes de diverses provinces de France, par Jos. Dejardin, président de la Société, xv-597 p. in-8°, Liège, 1889.

quelques exceptions près, sans souci d'une parenté réelle ou de toute autre convention, qui eût dû présider à leur classement. J'avais cru d'abord à un *decrescendo* d'intérêt, observé dans la suite des morceaux ; mais, si les chants les plus populaires se pressent surtout au début, il semble qu'il faille voir là l'effet du hasard, car on ne peut, par exemple, dénier les mêmes caractères d'extrême diffusion au *joli tambour* et à l'air célèbre : *Hier au soir, j'ai dansé,* qui sont relégués à la fin du volume. Souvent les variantes rejetées au bas de la page ou consignées dans le commentaire de M. Dejardin sont préférables au texte adopté, et l'on dirait qu'on a mis de la coquetterie à singulariser cette publication, à ne pas trop emprunter à autrui. Plusieurs des textes réunis déjà par M. Gothier [1] étaient bien supérieurs et devaient être suivis. Un autre inconvénient que j'ai le droit de déplorer, car il m'a fait perdre bien des heures, c'est l'absence d'une table systématique et uniforme. Car la table existe, mais elle ne peut rendre que de faibles services, n'indiquant que le titre (emprunté au sujet, et presque toujours vague ou arbitraire, on le conçoit) ou le refrain, ou le premier vers de la pièce, qui servent alternativement de titre, alors qu'il fallait donner tous les titres, choisis alors pour nos chansons d'après un même système, ou tous les refrains ou tous les débuts, ou bien encore dresser une triple table. Cet inconvénient vient aggraver celui que je signalais plus haut et qui résulte du manque de suite dans la disposition des textes. Aussi n'ai-je pu me dispenser d'établir moi-même un classement de ceux-ci avant d'en poursuivre l'étude ; j'y reviendrai tantôt. Je n'insiste pas sur l'absence d'une traduction des morceaux patois, bien qu'elle constitue pour ce recueil une infériorité regrettable. Actuellement je voudrais, me conformant au vœu d'un critique parisien [2],

[1] *Recueil de cramignons populaires français et wallons.* Liège, 1882.

[2] M. Gaidoz dans une annonce, purement bibliographique, de la *Mélusine*, 1889, col. 567. Rien ne prouve mieux le faible avancement des études de traditionnisme que l'indulgence systématique (ou indifférente) de telles annonces ; malgré le mérite incontestable d'un recueil comme celui de la Société liégeoise, des défauts de méthode dix fois moins graves seraient relevés sévèrement dans le même journal (le seul vraiment scientifique de l'espèce en France), s'il s'agissait d'un travail de philologie ou bien d'une publication historique ou archéologique.

dire quelques mots du *cramignon* en général (ainsi s'appellent les rondes liégeoises), soin que les éditeurs ont jugé inutile. Il semble pourtant que la définition et un court historique du genre eussent aidé singulièrement à l'intelligence des morceaux.

L'histoire du *cramignon* est encore à faire et on m'excusera de ne pas l'entreprendre ici ; je dirai seulement qu'il est de date ancienne et qu'il se compose d'une série de couplets enchaînés par la répétition d'une partie du couplet précédent et par le refrain. Chaque couplet se compose de deux longs vers (ou de quatre demi-vers) dont le nombre de syllabes varie de 4 à 7, bien qu'il ait dû être plus uniforme au début (le vers avait sans doute 12 ou 14 syllabes) et qu'on l'ait subordonné, à l'origine, au genre de la pièce. Le chœur répète le second vers repris par le soliste en tête du couplet suivant, puis, après l'achèvement du couplet, il entonne chaque fois le refrain [1]. Pas de ronde, mais une longue farandole, qui déroule ses anneaux agiles à travers le dédale des rues, animées par l'effervescence d'une fête de paroisse. Quand j'ai parlé de deux vers en deux parties, je n'ai nullement entendu exclure des combinaisons plus complexes, donc quatre ou même six vers au couplet, avec répétition soit de la moitié, soit d'une seule ligne ; mais ce sont là des surcharges et des déformations de date récente. L'ancien *cramignon* procédait

[1] Les éditeurs indiquent cette répétition du derniers vers par un *bis* ; mais il fallait spécifier que ce n'est pas le même chanteur qui reprend, sans quoi le *bis* est inexact ; pourquoi, d'autre part, adopter tantôt une disposition typographique, tantôt une autre, en rangeant les vers, soit sur deux longues lignes (*Langzeile*), soit sur quatre ? Ce dernier procédé a un désavantage : il offre à l'œil deux vers blancs à côté des vers assonancés ou rimés. Même dans les octosyllabes une césure archaïque s'est partiellement conservée ; je citerai un seul exemple (XIX, p. 32), où les couplets ont 4 + 4 à l'exception du premier et du dernier dont un vers sur deux, probablement corrompu, a 5 + 3 (3 + 5). Je lirais, d'une part, quitte à retrancher la fin du vers : *Me promenant* et non *En me promenant*, début, qui, avec des variantes de détail, se retrouve dans des chansons du cru (*Me promenant le long du bois*, etc.), et dans de nombreuses versions d'autres provinces. (Voir de Puymaigre, *Ch. Messins*, I, 67, 93, 104, 176 ; II, 16, 50 : *L'autre jour en me promenant*, de même I, 67 ; cf. encore Beaurepaire, *Etude*, etc., p. 4) ; d'autre part, *dur'ra* plutôt que *durera* avec une correction au premier hémistiche.

évidemment du même caractère d'heureuse simplicité que M. Arbaud a assigné à la chanson provençale [1], et les indications sommaires que je donne concordent aussi de tout point avec la longue et savante description que M. Bladé a faite des rondes de la Gascogne dans la préface du tome III des *Poésies populaires* de cette province.

Une première conséquence de la destination particulière de nos chansons est la prédilection des chanteurs pour les sujets plaisants ou satiriques ; de fait, en annotant avec soin le recueil de la Société liégeoise, je n'y ai guère trouvé la trace d'autres thèmes que ceux-là ; à peine quelques pastourelles, dont plus d'une défigurée à la longue, et des bribes de quatre ou cinq ballades ou chansons dramatiques. Une autre conséquence est la corruption inévitable des versions importées, à un degré que ne connaissent guère les autres provinces. Le conte ou la pièce récités par une seule bouche, ou transmis avec une sorte de soin religieux par une autre bouche, gardent à peu près le dessin original à travers les générations qui les retiennent ou s'en délectent; mais ici il faut compter avec les trahisons ou les défaillances d'une mémoire collective et, qui pis est, d'une mémoire inégalement exercée. Aussi les variantes sont-elles graves et innombrables. J'ai fait l'expérience de ce que j'avance pour plusieurs chansons : jamais deux chanteurs ne m'en ont communiqué des versions absolument identiques et jamais le même chanteur, à court intervalle, ne m'a fourni deux fois la même leçon *ne varietur*.

Il ne faut donc pas confondre les *cramignons* avec les chansons populaires des autres provinces de la France, bien que bon nombre de celles-ci soient habillées à Liège en chansons de danse, comme elles sont devenues des rondes en Lorraine

[1] Préface des *Ch. popul. de la Provence*. Entre les mille déductions qu'autorise cette vue saine et vraiment scientifique, je signalerai celle-ci : L'alternance d'un vers blanc (masculin) et d'un vers rimé (féminin), ou réciproquement, étant admise à l'origine, il est déjà hors de doute que dans la *Claire fontaine*, par exemple, le héros primitif était un homme; en voici le début : En revenant de *noces*, j'étais bien *fatigué* — au bord d'une *fontaine* je me suis reposé... — C'est là une constatation à laquelle M. Gilliéron n'a pas assez pris garde dans l'étude si ingénieuse qu'il a consacrée à cette chanson (*Romania*, XII, 307, sv), car sa note 2 de la p. 318 ne résoud rien.

ou en Picardie. (Pour Lille, Douai et la région voisine M. Desrousseaux ne publie que des *rondes;* la plupart sont des variantes de nos morceaux). Est-ce à dire que la Wallonie n'ait pas possédé des œuvres mélodiques, destinées à une récitation individuelle et procédant plus directement du courant littéraire? On se tromperait fort en croyant que le recueil d'*airs* liégeois soit tout ce qui nous reste de notre lyrique populaire. J'ai recueilli et compte publier une vingtaine de pièces ou de fragments, et j'espère que d'autres nous réservent dans l'avenir une plus riche moisson. Mais il est certain que les ballades sont devenues fort rares et qu'après les chansons d'amour et les cantilènes pieuses, dont aucune ne figure ici et dont plusieurs ont une haute antiquité[1], on est vite à bout de compte et de recherche.

Le recueil de la Société liégeoise est suivi d'un commentaire, où les versions du cru sont mises en parallèle avec un certain nombre d'autres, tant pour les paroles que pour la musique. Ce commentaire est l'œuvre de M. J. Dejardin, président de la Société, honorablement connu pour la part prépondérante qu'il a prise à un recueil très estimé, celui des *Spots* ou proverbes et dictons liégois. Il ne manque ni d'érudition, ni d'intérêt, mais il constate plutôt qu'il ne critique. En outre, ses moyens d'information étaient insuffisants, car cinq ou six grands recueils ne mènent pas loin dans ces ingrates recherches et après en avoir compulsé plus de vingt, je suis loin, pour ma part, d'avoir tous mes apaisements. Mais je crois qu'au point de vue musical les comparaisons de M. D. ne seront pas perdues, et s'il a seulement voulu établir le caractère importé de la plupart des airs wallons (ou plutôt français de Wallonie), il y a réussi dans une mesure estimable. Je me bornerai à ajouter de ci de là quelques références aux siennes, car chaque thème demanderait une étude particulière que je ne puis entreprendre ici ; tout au plus essaierai-je d'identifier, parmi les plus altérés, ceux qui ont frappé mon attention; quant à mon système de grou-

[1] Un de mes élèves achève un travail sur les versions connues du *Chant monorime de la Passion* dont une de nos villes wallonnes possède la forme la plus archaïque: d'autres collaborateurs dévoués m'ont remis des cantilènes sur *saint Alexis*, *sainte Catherine*, etc.

pement, il est des plus simples: Chansons dramatiques (ballades); chansons d'amour (avec les pastourelles, etc.); chansons plaisantes ou satiriques. C'est celui que M. G. Paris et d'autres savants ont adopté dans leurs publications.

Chansons dramatiques. — *Les trois filles du roi* (p. 20); *Soldat qui revient de la guerre* (p. 308; cf. encore Guillon, *Ain*, 229; Nigra, *Canti pop. Piem*, p. 168. Les versions piémontaises ont seules le trait du partage des enfants). *Joli tambour* (p. 352. Le titre n'est pas très exact, bien qu'il ait été adopté par la plupart des éditeurs, car le tambour est remplacé dans des variantes par un chevalier ou par un meunier; les «moulins» n'ont de sens que dans la deuxième hypothèse, et les « bâteaux » s'accordent mieux avec la première ; il est assez singulier que les moulins forment un *accessoire* important de diverses chansons étrangères à ce thème ; voyez Bladé *P. pop. Gasc.* III, 345 ; Decombe, *Ille-et-Vilaine*, p. 221, dans une variante de *Au jardin de ma tante...* ; Fleury, *Basse-Normandie* p. 356 ; les trois vaisseaux figurent dans d'autres pièces aussi hétérogènes, notamment dans une sorte d'allégorie espagnole en forme de prière sur laquelle voyez Mila y Fontanals, *Rom. catal.* n° 34 et *Romania XIII*, 151. — Pour les versions italiennes, je renvoie à Nigra, n° 73, complété par Giannini, *C. d. montagna lucchese*, 148 et Barbi, *C. pop. pistoiesi* dans l'*Archivio* de Pitré, VIII, 60. Aux référ. de M. Dejardin pour la France, add. Prato dans la *Romania XIII*, 159; Guillon, *Ain*, 91, et Desrousseaux, II, 12. — Il ne faut pas confondre avec cette chanson celle *du roi d'Angleterre* qui figure ici, passablement défigurée, sous le n° CLXII, bien que dans la première de ces pièces un roi d'Angleterre soit également nommé par plusieurs versions. Dans le n° CLXII (p. 329) on a remplacé le *roi* par *M. de Cornelle*, ce qui s'explique d'autant moins que les variantes de la Lorraine (Puymaigre, I, 226) et du Cambrésis (Durieux, *Mém. de la Soc. d'Emul. de Cambrai*, XXVIII, 389) ont gardé le nom propre du personnage. Je suis surpris de ne pas retrouver ces indications chez M. D., non plus que la référ. à Tarbé, *Romancero*, III, 105. Add. Bladé, *Armagnac*, p. 78 et *Gasc.*, III, 51; dans cette dernière version, les vers « J'ai trois jeunes filles

etc.», sont une interpolatation manifeste. Voyez encore *R. Trad. pop.*, IV, 388. Une autre ballade est celle de la *chasse au loup* (p. 289), dont la fin est altérée ; comme chez Rolland, I, 220, ce n'est pas le loup, mais la jeune fille qui est atteinte. Je ne l'ai jamais entendue à Liège et il semble, d'après la reproduction qu'en donnent les éditeurs, qu'elle n'y ait pas été transformée en chanson de danse. Mentionnons pour mémoire le titre d'une autre pièce : *Cecilia*, qui fait penser à la célèbre ballade de ce nom (Nigra, n° 3) ; mais le contenu, assez plaisant, nous détrompe vite. Le début est analogue à celui de Bladé, *Gasc.*, III, 53 ; la suite diffère encore, elle appartient au thème de la *femme mariée* (J'ai rencontré une femme qui dormait) ; la fin est une moralité terre-à-terre. Voilà donc un composé de trois ou quatre morceaux sans cohésion intime.

Chansons d'amour. — Je citerai parmi les *pastourelles* (ou du moins parmi les pièces où figure une bergère sollicitée d'amour), les n°s XIII (Pas de référ., cf. *Romania*, X, 379 ; XIX (version moins fardée dans Bladé, *Gasc.*, III, 145) ; XXIII (add. Beaurepaire, p. 64 ; *Romania*, X, 380, une var. picarde mentionnée dans un roman de M. Duvauchel, *Le Tourbier*, p. 237, le refrain dans Fleury, p. 251) ; XXIV dont les var. sont innombrables ; voyez Arbaud, II, 90 ; Gagnon, *Canada*, p. 90 ; Bladé, *Gasc.*, II, 117 et 209 ; Decombe, p. 112 (mais avec un dénouement différent), *Romania*, X, 392 ; la belle imagine encore d'autres fables pour se débarrasser d'un compagnon trop pressant : dans une version normande du xvie s. elle dit : « Je suys la fille d'un mezeau — De cela vous advise... » Mais je ne sais pourquoi M. Arbaud voulait que l'œuvre fût d'origine provençale à cause de la mention des olives ; que nous soyons en présence d'une pastourelle dégénérée, c'est ce que semble attester la version du ms. de Cortone, dont M. Gröber communique le début dans la *Zs f. R. Ph.*, XI, 388 ; XXXV (Puymaigre, II, 120, a un début différent ; cf. encore Bladé, *Gasc.*, III, 215) ; peut-être aussi XXVI, XXXVIII, LIII, LIV (cf. les indications historiques de Jeanroy, *Orig. de la poésie lyrique*, p. 191) et CXXVII. Je n'insiste pas sur le n° XLVII que j'ai étudié

ailleurs [1]. Parmi les autres chansons d'amour figurent les variantes de la *Claire fontaine* (p. 58. M. Gilliéron, *Romania*, XII, 307, a groupé et comparé toutes les autres versions connues), de la *Fille qui veut se marier* (pp. 82, 108, 245; voyez les indications de Jeanroy, *op. cit.*, p. 184-6. Dans la troisième de ces versions, ce n'est là d'ailleurs qu'une fin postiche empruntée à la deuxième et nous avons affaire à la *Jolie allemande*, bien connue des amateurs de poésie populaire. Encore ici la var. de Gothier est préférable et permet de reconstituer un texte assez pur; cf. *Romania*, II, 70 et IX, 555; la deuxième partie qui manque a été conservée par un autre *air* wallon (*Voici le printemps...*) où le détail du « lit tout garni de dentelle », etc., est bel et bien inséré); des *Trois amoureux* (p. 94), de *Tombée dans la fontaine* (p. 361, add. Beaurepaire, p. 36-8, qui donne d'intéressants renseignements; Decombe, p. 168 et Desrousseaux, II, p. 18. J'y rattacherais *Margoton*, p. 276, avec une fin modifiée).

Chansons plaisantes et satiriques. — Elles sont très nombreuses et je serai plus bref encore : *La petite lingère* (p. 8; cf. 345, où il faut lire au deuxième couplet : « Ell' fait des bonnets pour Monsieur l'Vicaire », sans quoi le *presbytère* du vers sv. est un non-sens); *la Marchande d'oranges* (p. 11. La fin est altérée; je compte examiner un jour toutes les versions); *la Rencontre d'un Capitaine* (p. 30. La mélodie de Lassus ne permet de rien préjuger sur l'origine de la chanson, que l'on retrouve dans un ms. du XVe siècle [*Zs. f. R. Ph.* XI. 382] où, détail curieux, la mention de la Lorraine, commune à la plupart des formes modernes, sinon à toutes (*En revenant de la Lorraine...*) est remplacée par ces mots : *Jouly marinier, passe moy Sene — L'altre jor j'estoy sur Sene*, etc.), les *Gants* (p. 31. Add. Bladé, *Gasc.*, III, 235; Decombe, p. 120; *Romania*, X, 383-4; Desrousseaux, II, p. 15); *Pierrot* (p. 45; cf. 263, 265; trois var. du même texte, mais avec des développements différents, et, dans la troisième, une contradiction intime, attestant la corruption du morceau; la deuxième semble une contamination des deux

[1] *Archivio* de Pitré, IX, 191.

autres ; les vers 1, 2, 3, 4 sont de A; 5, 6, 7, 8, 9, de C. Voyez encore Desrousseaux, II, 27 et Tiersot, *Histoire de la chanson populaire*, p. 496.) ; *La Femme endormie* (p. 55 ; il manque un couplet après 6 ; la version que j'ai recueillie porte : *Qu(i)'est-c' donc la bell' qui lui dirait — Ce ne serait ni vous ni moi...* La pièce intitulée *Cecilia* et déjà mentionnée n'est qu'une variante de celle-ci ; cf. Beaurepaire, p. 41 et *Romania*, X, 384, 394.) *La nuit de noces* (p. 63. Une version du moyen âge dans *Zs. f. R. Ph.*, XI, 382) ; *La vieille* (pp. 87, 91. La version publiée p. 91 et dite « défigurée à Liège », est au contraire la plus concise et la plus intéressante. La réf. à Charles Malo doit être 309, mais je n'ai pas le livre sous la main. Voyez encore Arbaud, II, 148 ; Bladé, *Gasc.*, III, 79) ; *J'ai vendu la chemise de ma femme* (p. 92 ; cf. de Beaurepaire, p. 71) ; *Le petit mari* (p. 132 ; add. Haupt, *Volkslieder*, p. 114 ; Arbaud, *Jean Pichoun* et ses référ. ; *Romania*, IV, 220 [cf. V, 376]; une vers. de la Gruyère) ; *Le moine (blanc) et les trois fillettes* (p. 156; add. Arbaud, I, 166 ; Bladé, *Gasc.*, III, 135 ; *Romania*, X, 393); *Biron* (p. 158, *Piron* à Liège ! M. Dej. ne cite que Dumersan, p. 36. Les versions sont pourtant nombreuses. V. Tiersot, *Hist.*, p. 39, note 6. Il ne faut pas confondre cette fantaisie assez lourde sur Biron avec les chansons historiques signalées déjà par la *Romania*, III, 100, Puymaigre, *Folk-Lore*, p. 103, et par Sauvé, *Folk-Lore des Hautes Vosges*, 341-2) ; *L'âne de Marion* (p. 171. Les référ. peuvent être multipliées ; cf. Gagnon, *Canada*, 121-2 ; Durieux, 143 ; Sébillot, *Litt. or. H. Bretagne*, 271 ; Montel et Lambert, *Chants du Languedoc*, 464 ; Bladé, *Gasc.*, III, p. 15 et 159 ; Carnoy, *Litt. or. Picardie*, p. 366) ; *La mort de l'âne* (p. 248 ; cf. 256-8. Il faut distinguer deux séries de versions : les unes sont le récit de la mort de l'âne dévoré par le loup, les autres contiennent le testament de l'âne. Le rapport entre les premières et la chanson précédente est manifeste ; le héros un meunier d'ordinaire, ne retrouve que les débris de l'animal, ce qui prête à des développements énumératifs. V. encore Decombe, p. 14 et sept versions dans la *R. Trad. pop.*, IV, 449. Dans d'autres versions, l'âne échappe à la dent du loup par la ruse, il le prend sur son dos et lui fait traverser une foule ; le loup effrayé s'enfuit. Cette

chanson mérite une étude, elle a des rapports certains avec des fables dont l'examen m'entraînerait trop loin) ; *La femme et le moine* (p. 251 ; cf. 260. Des deux parts, le mari s'en va et trouve, à son retour, sa femme dans les bras du soi-disant confesseur. La fin de la version A est énumérative ; c'est à tort que M. Dejardin déclare la variante de Tarbé et de Rolland, I, 73 « composée de nos deux cramignons ». C'est à Liège, au contraire, qu'on a fait deux cramignons à l'aide d'un seul. Comp. par ex. Fleury, p. 345, où le détail de la confession manque, mais où la « soupe » et le « larcin du chat » sont mentionnés, avec p. 348-9, où la confession est associée aux autres traits) ; *Soûl de sa femme* (p. 269, cf. 271 ; add. Jaubert, *Glossaire* s. v. *pendiller* et Bladé, *Gasc.*, I, 21 et 317) ; *La vache (chèvre) au tribunal* (p. 278) ; *Mal marié* (p. 316, 317). Je signalerai surtout la version de Decombe, qui renferme un trait ancien, perdu dans la plupart des autres ; il est fondé sur une superstition qui jugeait de mauvaise augure les mariages célébrés en mai. On y lit en effet : « Ne prenez point de femme – Dans le mois de mai... » ; add. D. Arbaud, I, 151 ; Durieux, 239 ; Bladé, *Gasc.*, III, 359, aux référ. sur la première version où il s'agit des plaintes d'une femme) ; *Le galant (clerc) dépouillé* (p. 330, add. Montel et Lambert, p. 419 et Fleury, p. 325) ; *J'ai tant dansé* (p. 369-71-72.) Les versions liégeoises mériteraient une étude que je ne puis entreprendre ici. Les éditeurs ne se sont pas aperçus que ce qu'ils prenaient pour deux, peut-être trois refrains, n'était qu'une suite de couplets faciles à restituer et d'autant plus intéressants qu'ils nous conservent une version totalement différente, mais analogue à Bujeaud, I, 306. Il n'y est plus question d'une jeune fille, qui va chez un galant savetier pour la réparation de ses souliers, mais d'une coquette à qui le bal fournit un prétexte honnête à rendez-vous amoureux. V. Beaurepaire, p. 41, où la *caille* figure dans le refrain). Je dois encore mentionner plusieurs chansons énumératives (pp. 114, 138, 143, 192, 202, 224, 253, 256) et de véritables randonnées (pp. 152, 280, 337), sur lesquelles on m'excusera de ne pas insister autrement. P. 397, une « Chanson de mensonge » se retrouve dans Mélusine, I, 314 et Sébillot, p. 286.

Je n'ai pas l'ambition d'épuiser la liste des morceaux publiés ; maintes pièces patoises et anonymes, d'une bonne veine populaire, auraient pu trouver place dans la dernière de mes catégories ; d'autres sont insignifiantes et même purement grossières. J'avoue n'être pas de ceux qui attachent du prix à la plate obscénité ; c'est le moins qu'il reste l'excuse d'un vrai talent ; les κρυπτάδια auront toujours deux catégories de lecteurs, et la plus nombreuse n'est pas la plus louable. Tant pis pour ceux qui lui préparent un aliment !

Il reste donc entendu qu'après la moisson de la *Société liégeoise,* l'étude de notre lyrique populaire n'est point épuisée ; elle commence à peine, car tout ce qui est sujet pieux ou dramatique attend encore les collecteurs. Une seule publication, et de beaucoup plus scientifique que les précédentes, est à signaler dans ce domaine ; mais elle ne doit rien à l'initiative de la Société de Liège ; ce sont les *Noëls wallons,* que M. Doutrepont a donnés à la *Revue des patois gallo-romans,* et tirés à part [1]. L'auteur a eu l'aimable pensée de me les dédier ; je ne puis donc, en toute liberté, dire l'estime dans laquelle je tiens son travail.

La littérature des contes ne me retiendra pas longtemps ; ce n'est pas qu'il faille désespérer de posséder bientôt quelque utile recueil de narrations wallonnes sur des sujets populaires ; mais il m'est impossible d'accorder ce nom aux contes en patois de Liège, que M. Kinable a fait insérer dans les *Bulletins* de la Société [2].

La plupart de ces *contes* ne sont que des anecdotes graveleuses ou grossières, inégalement relevées d'esprit et de forme assez lourde, malgré la bonne volonté évidente de l'auteur.

M. Gaidoz a déjà indiqué quelques références à ces *Schwanke* d'ordre inférieur ; j'ajouterai que l'anecdote du paysan et de son fils allant se confesser est dans Pitré, *Nov. popol. toscane,* p. 307. A quand un recueil folk-lorique vraiment digne de ce nom, où figureront les *Trois bons gros Flamands* [3] ;

[1] Attinger frères, Neuchâtel, 1888.

[2] Deuxième série, tome XII.

[3] La version de Herve vient d'être publiée par M. G. Doutrepont, *R. des Patois G.-R.* 1890, p. 49.

le *Menteur qui craint de passer la rivière,* et maintes autres joyeusetés qui n'ont rien de local, mais ne valent pas moins d'être recueillies pour leurs variantes de détail? Je dois, moi-même, à la complaisance de plusieurs élèves de l'École normale supérieure un certain nombre de versions de contes féeriques ou plaisants, qui verront le jour plus tard.

Il me reste à pénétrer dans une autre province du folk-lore oral de nos régions, celle des *Proverbes et Dictons.* Ici (et j'en suis vraiment ravi après toutes les réserves des pages qui précèdent), ici il n'y a plus guère qu'à louer. Le recueil des *spots*, car nous avons un mot pour désigner nos moralités un peu railleuses, mot caractérisant à merveille cette pointe ironique, est et restera sans doute longtemps encore le principal titre de la Société liégeoise à l'estime du monde savant. Il serait injuste de ne pas mentionner, à côté de ce véritable monument, une bonne et consciencieuse monographie de M. Defrecheux, ses *Comparaisons populaires wallonnes* [1], accrues encore, dans l'impression, du supplément qu'ont fourni les mémoires moins heureux de trois concurrents estimables. Quelques-unes de ces comparaisons sont des contributions au blason populaire, d'autres nous gardent tel souvenir historique ou légendaire, qui, évanoui ailleurs, s'y est, pour ainsi dire, incrusté avec la tenace survie du fossile. Mais on comprendra que je n'essaie pas ici d'un dénombrement qui serait fastidieux et quasi sans fruit. Est-il nécessaire d'ajouter que ces comparaisons, comme les dictons et tout le reste, nous sont venues en majorité d'ailleurs? — Même dans ce domaine, où il semble admis, par une convention tacite, que l'esprit de clocher grave plus nettement ses curieuses empreintes, on observe la même poussée littéraire du Sud vers le Nord; le courant des apologues, des sentences et des autres « raccourcis » de sagesse ou de morale n'a pas été moins puissant que celui des contes et des chansons, pieuses ou profanes. Je mentionnerai enfin quelques glossaires, celui des *poissardes* par M. Body et celui des *cris des rues* par M. Kinable [2], agrémenté d'une dose amusante d'humour.

[1] Deuxième série, tome IX.

[2] Deuxième série, tome XI.

Un autre travail, qui a des points communs avec ces esquisses lexicologiques, est *la Faune populaire* de M. Defrecheux ; je n'y ai pas trouvé au degré désirable ce qui fait le véritable prix de telles compilations, c'est-à-dire un ensemble de renseignements sur les superstitions de toute forme qui sont attachées à l'ordre animal dans nos campagnes. J'ai noté tout au plus quelques articles (*âive, araigne, anweïe, chivâ, coq, coucou, crikion, foïant,* etc.) où l'auteur semble se départir de cet excès de réserve, mais encore le fait-il avec une sorte de laisser-aller dédaigneux, et ce sont de minutieuses descriptions d'ordre zoologique qui occupent près de la moitié de l'ouvrage ; j'avoue que je les sacrifierais de grand cœur au moindre grain de mil original, où le traditionniste trouverait son compte. La *Faune populaire* demande plutôt un excursionniste intrépide qu'un esprit laborieux de bibliographe, et les qualités de cet esprit apparaîtront toujours dans une lumière bien plus favorable, s'il se voue à des tâches qui sentent un peu le renfermé.

Il fallait, à moins d'oublier tout respect des limites, me contenter d'une revue sommaire des dernières publications de la *Société liégeoise de littérature wallonne* dans le domaine parémiologique et lexicologique [1]. Aussi bien ce sont celles qui prêtent le moins à une comparaison rapide, en même temps que fructueuse. Mais je crois avoir dit assez pour que l'on ait en France tous les éléments d'une appréciation équitable du labeur de cette Société. Comme M. Gaidoz l'observait récemment et pour les raisons qu'il indiquait, elle a tenté plus encore qu'elle n'a réalisé, et la récolte qu'elle se promettait par ses concours a souvent été compromise avant d'être mûre. Si les tâches un peu compliquées n'ont pas trouvé d'amateur, c'est parce qu'elles exigeaient des aptitudes et des connaissances qui ne sont pas à la portée de beaucoup. Aussi, dans l'ordre philologique, si l'on excepte quelques glossaires utiles, la Société a vécu d'espérances ; elle n'a encore ni grammaire, ni orthographe, ce qui est tout un, et elle n'en possédera pas de longtemps. Grandgagnage n'est plus. D'autre part les philologues sont une denrée bien

[1] Deuxième série, tome XI.

rare dans les provinces ; il faut savoir les acquérir ou les retenir par quelques sacrifices ; bref, à tous ces points de vue, nous sommes, en Wallonie, moins favorisés que le Midi. Je ne cache pas ces côtés peu brillants, car il en est assez d'autres par où la Société liégeoise s'est imposée depuis longtemps à ses sœurs des autres pays et même au monde savant. Elle continuera sans doute à provoquer d'utiles monographies sur des points de traditionnisme et à publier les meilleures productions de la muse wallonne. Dans la première de ces deux missions, elle va, d'ailleurs, trouver un appoint sérieux. Il s'est fondé à Liège une association de folk-loristes qui promet beaucoup et tiendra sans doute partie de ses promesses, si j'en juge par des échantillons de son questionnaire, la première publication qu'elle ait annoncée. Mais il y aurait quelque immodestie de ma part à en dire plus long. M. Gaidoz, en annonçant cette création d'hier, a pronostiqué indulgemment ses destinées avec une compétence et une liberté que je n'ai pas.

M. Wilmotte.

CHRONIQUE

Le sixième centenaire de la fondation de l'Université de Montpellier sera célébré du 22 au 25 mai prochain. La Société pour l'Etude des langues romanes a cru pouvoir profiter de cette occasion pour inviter les romanisants à se réunir auprès d'elle en un congrès. Ce congrès aura lieu le 26 mai, lundi de la Pentecôte. Toute liberté sera naturellement laissée aux membres de la Société, comme aux personnes invitées, pour les communications qu'elles voudraient faire. Mais la Société a pensé qu'il convenait de soumettre aux délibérations du Congrès, et de désigner par avance, quelques-unes des questions qui attendent encore une solution définitive.

Elle propose les trois suivantes :

1° La question des dialectes ;
2° Celle des Cours d'amour ;
3° Celle de l'Epopée provençale.

Tous les membres de la Société, qu'ils résident à Montpellier ou au dehors, ont, bien entendu, le droit de participer à ce congrès sans invitation préalable. Le bureau a cru néanmoins devoir les inviter tous personnellement, dans la crainte que le présent avis n'échappât à l'attention de quelqu'un d'entre eux, et il a employé à cet effet, pour gagner du temps et simplifier ses opérations, la même circulaire que pour les personnes étrangères à la Société.

***

A la même époque auront lieu à Montpellier l'assemblée générale du félibrige et les Jeux floraux de la Maintenance de Languedoc ; la Société des Étudiants-Félibres et Félibres réunis prépare aussi, à cette occasion, des fêtes poétiques qui promettent d'être très brillantes.

***

Notre confrère, M. Camille Chabaneau, secrétaire de la Société, a été nommé docteur *honoris causa* de l'Université de Halle.

***

« Collection de reproductions photolithographiques intégrales de manuscrits latins, provençaux et français, publiée sous la direction de M. L. Clédat, archiviste-paléographe, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, avec le concours et par les procédés de MM. Lumière, de Lyon. — Série latine, tom. I : la *Sangermanensis* de Catulle, avec préface de Émile Chatelain. — Prix de souscription : 7 fr. 50.

» Le succès obtenu par la reproduction photolithographique du *Nouveau Testament provençal de Lyon*[1] nous a inspiré l'idée d'entreprendre une collection de reproductions semblabes, qui permettront de mettre les principaux manuscrits latins, provençaux et français, à la portée des érudits, et de les soustraire aux chances de destruction.

» Chaque reproduction sera accompagnée d'une étude qui sera confiée à l'un des savants les plus complétents.

» Comme cette publication n'est, à aucun degré, une entreprise commerciale, si le nombre des souscripteurs dépasse le chiffre en prévision duquel le prix de chaque volume aura été calculé, le prix sera abaissé.

» Il ne sera fait aucune remise aux libraires sur le prix de souscription. Après la clôture de la souscription, le prix de chaque volume (dont il ne sera tiré qu'un très petit nombre d'exemplaires en plus) sera doublé.

» Le premier manuscrit reproduit sera un manuscrit de Catulle, de la Bibliothèque nationale de Paris (n° 14137), le célèbre *Sangermanensis*, daté de l'an 1375, celui que les savants reconnaissent comme le plus ancien et le moins fautif. M. E. de Chatelain a bien voulu se charger d'écrire l'étude qui doit accompagner cette reproduction. Le volume sera vendu 7 fr. 50 aux souscripteurs (frais d'envoi en sus).

» Envoyer les demandes de souscription à M. Clédat, professeur à la Faculté des lettres, rue Saint-Maurice, 30, à Lyon.

» Par suite d'une entente spéciale avec l'éditeur de la *Reproduction photolithographique du Nouveau Testament provençal de Lyon*, ce volume sera livré au prix de souscription (30 fr. au lieu de 50) aux

[1] Voy. les articles ou notes de MM. Chabaneau (*Revue des langues romanes*), Groeber (*Zeitschrift für romanische Philologie*), Foerster (*Gœttingische gelehrte Anzeigen*). Tous les critiques s'accordent à reconnaître la perfection du travail de MM. Lumière et le bon marché exceptionnel du volume.

premiers souscripteurs du *Manuscrit de Catulle* qui en feront la demande [1]. »

* * *

L'Administration du journal *l'Eclair* publie, sous le titre général de *Bibliothèque félibréenne*, les œuvres complètes ou choisies des principaux poètes en langue d'oc, anciens et modernes, accompagnées d'une traduction française et illustrées par Edouard Marsal.

Les œuvres de l'abbé Favre, le poète languedocien dont il serait superflu de louer ici la verve et l'originalité, inaugurent la première série de cette importante publication, qui paraît par livraisons bihebdomadaires de huit pages gr. in-8°, dont une belle composition d'Edouard Marsal, le peintre aimé des félibres, occupe en entier la première. Le prix de chaque livraison est de 10 centimes.

* * *

La librairie Garnier frères vient de publier une nouvelle édition des *Morceaux choisis des auteurs français du moyen âge,* avec une introduction grammaticale, des notes littéraires et un glossaire du vieux français, par L. Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, lauréat de l'Académie française, recueil dont nous avons déjà loué, il y a deux ans, la première édition, et que nous recommandons de nouveau à tous ceux qui, voulant étudier notre ancienne littérature, ont besoin d'un manuel commode et sûr.

* * *

Le livre de M. Frédéric Donnadieu, *les Précurseurs des félibres,* qui avait obtenu, au concours ouvert par la Société des félibres de Paris, le premier prix offert par le ministre de l'instruction publique, vient d'être honoré par le même ministre d'une souscription.

En félicitant notre confrère de ce nouvel et précieux témoignage de l'estime en laquelle son bel ouvrage est tenu, nous profiterons de l'occasion pour rappeler à nos lecteurs l'importance et la haute valeur artistique et littéraire de ce splendide volume, et les engager à se hâter d'en orner leur bibliothèque, car le tirage a été très réduit et le prix des derniers exemplaires sera augmenté.

[1] Nous recommandons tout particulièrement à l'attention de nos lecteurs le prospectus ici reproduit.

Le Gérant responsable : E. Hamelin.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME DE LA QUATRIÈME SÉRIE

(XXXIIIe DE LA COLLECTION)

Pages.

Ch. Revillout. — Un problème de chronologie littéraire et philologique. Date présumable des Dialogues de Fénelon sur l'éloquence. 5, 194

C. Chabaneau. — La Prise de Jérusalem ou la Vengeance du Sauveur *(suite et fin)*. 31, 600

J.-C. Durand.—Notes de philologie rouergate *(suite)*. 47, 251, 433

P. Vidal. — Mélanges d'histoire, de littérature et de philologie catalanes *(suite)*. 84

C. Chabaneau. — Le Roman d'Arles *(suite et fin)*. 101

C. Chabaneau. — Poésies inédites de divers troubadours. 106

— Fragments d'un ms. provençal 122

L. Constans. — Le Ms. du *Roman de Troie* Milan Ambr. D 55. 127

C. Chabaneau. — Fragments d'un ms. de *Girart de Rossillon*. 133

V. Lieutaud. — Lettre des ambassadeurs de la Provence à Rome. 137

C. de Lollis. — Appunti dai mss. provenzali vaticani. 157

G. Reynaud. — Elucidarium. 217, 309

V. Lieutaud. — Poème provençal religieux inédit. 357

F. Vincent. — L'Ogre de Montagut. 371

L. Mazat. — A la Marro. 395

Carl Appel. — L'*Enseignement* de Garin le Brun. 404

L. Roumieux. — *Dos pouesio*. 445

A. Fourès. — Boabdil. 449

L.-G. Pelissier. — Lettres inédites de dom Claude de Vic à Fr.-Ant. Marmi. 469

Ch. Revillout. — Voltaire et le duc de Richelieu. 528

E.-Daniel Grand. — Cours de paléographie de la Faculté des lettres de Montpellier. Leçon d'ouverture. 581

M. Wilmotte. — Publications folk-loriques de la Société liégeoise de littérature wallonne. 609

VARIÉTÉS

Puitspelu. — Lyonnais *Urina* « salamandre ». 287

— Le Hanneton dans les dialectes modernes. 288

M. Wilmotte. — Le Hanneton. 452

BIBLIOGRAPHIE

C. de Lollis. — *Chastel d'amors*, publié par M. A. Thomas. 291

C. Chabaneau. — Bulletin bibliographique. 141, 295, 453

PÉRIODIQUES

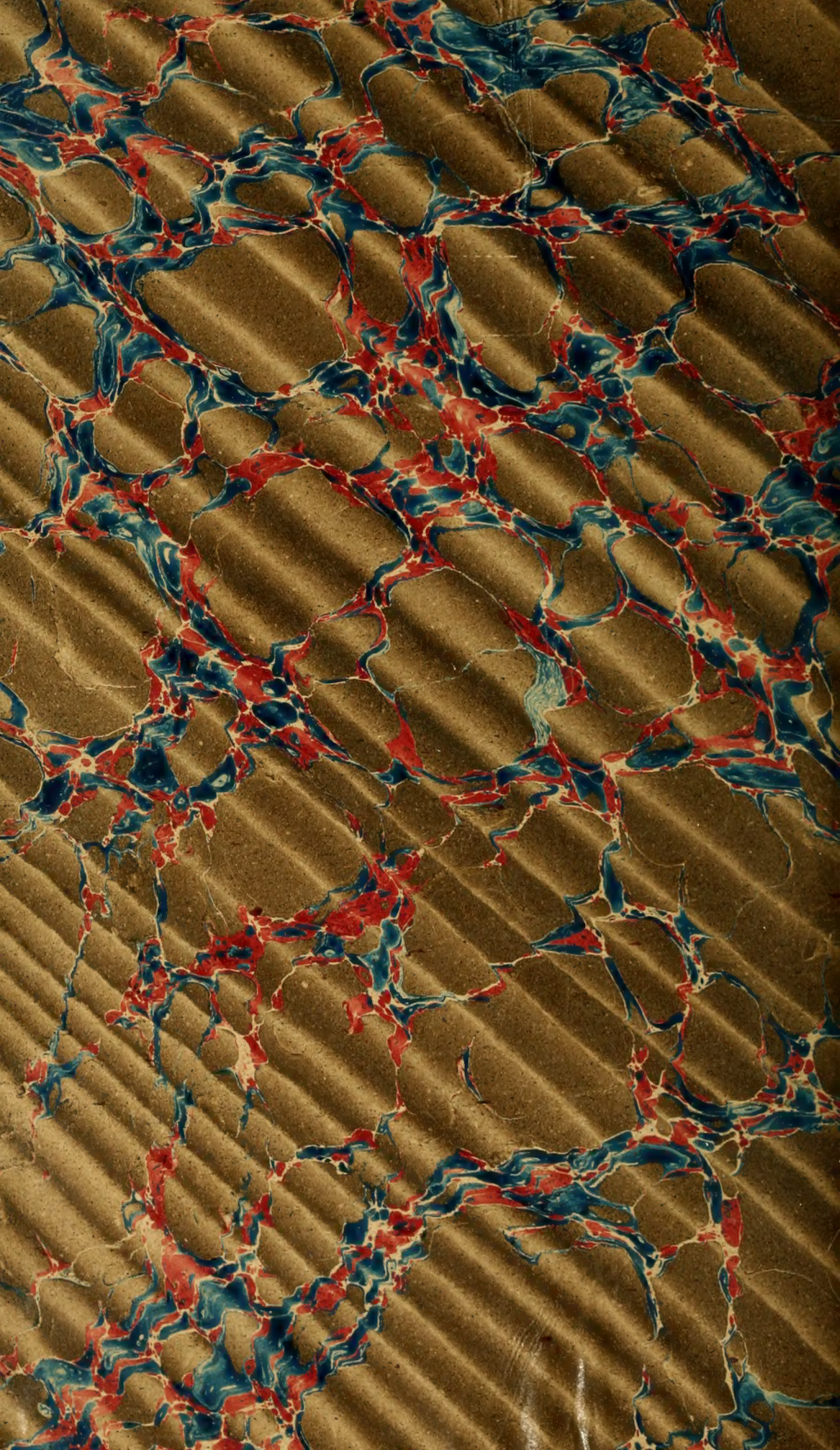
L. Constans. — Zeitschrift für romanische Philologie (XI, 4; XII, 1-4. 300

C. Chabaneau. — Bulletin du Comité des travaux historiques. 305

Chronique. 154, 307, 468, 629

Errata. 307

Montpellier. — Imprimerie centrale du Midi (Hamelin Frères).



PC
2
R4
t.33

Revue des langues romanes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY